



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

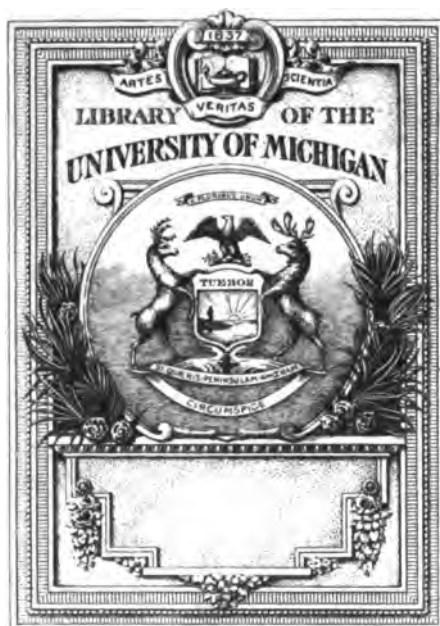
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



VOL. I, Nos. 1, 2, 3, 4

OCT., 1919-JULY, 1920

Smith College Studies in Modern Languages

EDITORS

CAROLINE E. BOURLAND
ERNST H. MENSEL

HOWARD R. PATCH
MARGARET ROOKE

ALBERT SCHINZ

LES DOCTRINES LITTÉRAIRES DE LA QUOTIDIENNE, 1814-1830

UN CHAPITRE DE L'HISTOIRE DU MOUVEMENT ROMANTIQUE
EN FRANCE

BY

HELEN MAXWELL KING, Ph.D.

NORTHAMPTON, MASS.
SMITH COLLEGE

PARIS
LIBRAIRIE E. CHAMPION

Published Quarterly by the
Departments of Modern Languages of Smith College



April 3, 1924 E.M.

A
MON MAITRE



Gen.
Par/c.

TABLE DES MATIERES

	Pages
Introduction	7- 12
Tableau Historique	13- 33
Chapitre I ^{er} . Période préparatoire à la lutte roman- tique	35- 68
Chapitre II. Période d'Hésitation	69-109
Chapitre III. Période de Lutte intestine. Le Combat.	111-132
Chapitre IV. Période de Romantisme et d'Hugolâtrie	133-178
Chapitre V. Période Anti-hugolâtre	179-209
Conclusion	209-210
Appendice I. Collections de <i>la Quotidienne</i> à Paris	212
Appendice II. Rédacteurs et collaborateurs de <i>la</i> <i>Quotidienne</i>	213-227
Appendice III. Liste des articles importants parus dans <i>la Quotidienne</i> , 1814-1830.....	228-260

N. R. Une table des sous-titres se trouve en tête de chaque chapitre.

INTRODUCTION

Aucune étude d'un auteur ou d'un mouvement littéraire ne nous satisfait aujourd'hui si elle ne repose pas sur une connaissance exacte du milieu historique et social. Ce sera surtout le cas lorsqu'il s'agit de périodes de transition et de luttes intellectuelles et morales intenses,—telle par exemple celle de la Restauration en politique et du Romantisme en littérature.

Pour pénétrer complètement dans l'esprit d'une pareille époque la presse périodique est une mine de renseignements des plus précieuses. Avec fidélité elle enregistre l'état contemporain des esprits et elle nous révèle les mille petits événements qui contribuent si souvent à orienter des mouvements de pensée.

L'époque à l'étude de laquelle les pages suivantes sont consacrées est celle où, pour la première fois, la presse périodique a joué un rôle essentiel en France. Il existait depuis longtemps déjà, il est vrai, des *Gazettes*, des *Mercures*, des *Bulletins* et des *Courriers* en nombre relativement considérable¹. Mais le nombre des lecteurs était restreint et empêchait une action générale. Depuis la Révolution seulement grâce aux progrès de l'instruc-

¹ Pour l'histoire de la presse sous la Restauration et de la lutte pour la liberté de la Presse: voir;

Hatin: *Histoire politique et littéraire de la presse en France*. 1859.
8v. *Bibliographie de la Presse Périodique Française*. 1866.

et

Alfred Nettement: *La Presse parisienne*. 1846.

Mersan: *La Liberté de la Presse sous les divers régimes*. 1874.

Welschinger: *La Presse sous l'Empire et la Restauration*. Rev. Encycl. 1893, III.

Ed. Biré: *La Presse royaliste*. Le Correspondant, 1899, vol. 196.

Avenel: *Histoire de la Presse française depuis 1789 jusqu'à nos jours*. 1900.

E. Tavernier: *Du Journalisme, son histoire, son rôle politique et religieux*. 1903.

Ernest Charles: *Le Journalisme littéraire*. Revue Bleue, 1904, II.

Crémieux: *La Censure en 1820 et 1821*. 1912.

tion, la Presse pouvait exercer une influence sur le grand public. Et s'il est vrai que Napoléon avait muselé cette Presse, réduisant de la sorte, pendant quelques années encore, presque au néant les effets qu'aurait pu avoir l'instruction publique, dès 1815 la Charte ouvrait l'ère nouvelle et donnait aux esprits directeurs l'occasion de tirer parti de ce redoutable instrument que pouvait être le journal.

D'autres ont déjà constaté l'intérêt littéraire de la presse périodique dans les années qui marquent l'aube du romantisme en France. Rappelons Ziesing: *Le Globe et le Mouvement romantique*, 1883; Davis: *French Romanticism and the Press*, 1906; Marsan: édition de la *Muse Française*, 1909; et surtout le travail si documenté de Charles Des Granges: *La Presse littéraire sous la Restauration*, 1907. D'autres avant nous ont profité des précieux documents qu'offre la presse contemporaine pour des études spécialisées; tels Michaut: *Sainte-Beuve avant les Lundis*, 1903. Estève: *Byron et le Romantisme français*, 1907. Borgerhoff: *Le Théâtre anglais à Paris sous la Restauration*, 1912, sans compter les excellentes études de Léon Séché, de Lafond et de Baldensperger. . .

Une étude systématique d'un *quotidien* manquait cependant.³ Et si elle demande des efforts très patients et parfois ingrats les résultats obtenus devraient dédommager de la peine. Car il est évident que les journaux quotidiens seront ceux qui refléteront avec le plus de scrupuleuse et de minutieuse fidélité les nuances de l'opinion.

La Quotidienne, de programme très conservateur, paraissait offrir un terrain plein de promesses. Il est vrai que ce journal ne fut pas aussi répandu, même dans son époque de plus grand prestige, 1814-1830, que les journaux libéraux; mais il fut un

³ *Le Livre du Centenaire du Journal des Débats*, 1889, pourrait seul nous donner un démenti sur ce point. Mais on conçoit que dans ce livre qui couvre une période de cent ans, la matière est trop condensée pour constituer un véritable travail documentaire, en tous cas pour la période si abondante et si complexe de la Restauration.

des plus influents de la presse réactionnaire.³ Du reste, la circulation du journal ne serait qu'une considération secondaire. Il y avait une raison plus essentielle pour justifier notre choix. C'est que quelques unes des batailles romantiques les plus acharnées se sont livrées dans *la Quotidienne*. La situation y était curieuse. Car des écrivains très romantiques collaborèrent à ce journal qui, selon tous ses principes, était conservateur et classique. Et ils ont eu si bien le droit d'y exprimer leurs opinions que ceux qui sont allés avant nous se documenter dans *la Quotidienne* pour des travaux de critique littéraire en ont rapporté presque invariablement des documents pro-romantiques;⁴

³ Hatin, *Histoire de la Presse en France*, VIII, p. 444. donne les indications suivantes :

Abonnements en 1824
aux journaux

Ministériels.		de l'Opposition.		
- Journal de Paris.	4175.	Constitutionnel.	Lib.	16250.
- Etoile.	2749.	Débats.	Roy.	13000.
- Gazette.	2370.	Quotidienne.	Roy.	5800.
- Moniteur.	2250.	Courrier.	Lib.	2975.
- Drapeau Blanc.	1900.	Journal de Com.	Lib.	2380.
- Pilote.	900.	Aristarque.	Roy.	925.

Voir aussi à ce propos; Lady Morgan: *La France en 1829-1830*, II, p. 144. *Les Journaux Français*. (Elle met à cette date l'abonnement de *la Quotidienne* à 4000 et celui du *Constitutionnel* à 20000.) et Ch. Simond: *Paris 1800-1900*, p. 151. *Le Centenaire de la Presse*.

⁴ Citons en quelques exemples.

Les Odes et Ballades de Victor Hugo. Art. de Mély-Janin. 29 sept. 1822. cf. Edition Nationale, p. 568.

Han d'Islande de Victor Hugo. Art. de Ch. Nodier. 12 mars, 1823. cf. Barbou: *La vie de Victor Hugo*, p. 86. Biré: *Victor Hugo avant 1830*, p. 295. 1883. Edition Nationale. p. 351.

Méditations Poétiques de Lamartine. Art. de Ch. Nodier, 4 oct. 1823. cf. Dubois: *V. Hugo. Ses Idées religieuses*. 1913. p. 330.

Cinq Mars de Vigny. Art. anonyme (de Victor Hugo.) 30 juil. 1826. cf. Séché. *Alf. de Vigny et Son Temps*. 1902. p. 124. Dupuy: *Alf. de Vigny*. 1910. II. p. 230.

Articles sur les Acteurs Anglais à Paris, de Merle et de Soulié. cf. Borgerhoff: *Le Théâtre anglais à Paris sous la Restauration*. 1913.

Lord Byron et Thomas Moore. Art. de Nodier. 1^{er} nov. 1829. cf. Schenck: *La Part de Ch. Nodier dans la formation des Idées de la Préface de Cromwell*. 1914. p. 115. Séché: *Le Cénacle de Joseph DeLorme*. 1912. I, 288. Estève: *Byron et le Romantisme français*. 1907. p. 304.

plusieurs de ces articles sont parmi les plus célèbres du procès classique-romantique.

Cette anomalie n'est pas un phénomène particulier à *la Quotidienne*. On en a fait même un trait caractéristique de toute la presse périodique de la Restauration et en se basant sur des faits généraux, on en a donné des explications. Le cas de *la Quotidienne* pourtant est particulièrement intéressant et mérite une étude spéciale. Par les écrivains éminents qui ont pris part à ses polémiques, par la diversité des mobiles qui ont inspiré les combattants, et surtout par le fait que la discussion littéraire n'a jamais été abstraite, mais a toujours été fortement reliée à des événements de la vie pratique, la guerre civile de quinze ans dans les bureaux de *la Quotidienne* est comme une image en petit, et plus facilement saisissable, de la lutte romantique dans son ensemble. En somme, une vérité très nette se dégage de notre travail, c'est que du commencement à la fin, les jugements littéraires de *la Quotidienne* ont été dictés par des considérations politiques; c.à.d. que quand elle était anti-romantique, elle l'était pour des raisons purement politiques, que quand au contraire à un autre moment elle était romantique, c'était de nouveau pour des raisons politiques, (quoique peut-être ici opportunistes et passagères). Et quand des considérations personnelles intervenaient, derrière ces considérations il y avait encore des raisons de politique qui tantôt permettaient, tantôt empêchaient de favoriser des amis professant des idées romantiques.

On trouvera peut-être que nos citations sont extrêmement abondantes et parfois fort longues. C'est que, pour certaines parties de notre travail, nous avons combiné un exposé historique avec une édition de texte, adoptant la méthode de travail et d'exposé que M. Des Granges a inaugurée dans son *Histoire de la Presse sous la Restauration*. Il était hors de question de donner le texte complet de tous les articles littéraires de *la Quotidienne*. C'eût été trop volumineux et sans nécessité. Et d'autre part il était impossible de renvoyer le lecteur à l'original, puisqu'il n'y a qu'un exemplaire intégral de *la Quotidienne* d'accès relativement facile, celui de la Bibliothèque Nationale à

Paris. Ajoutons que si nous avons très copieusement cité Ch. Nodier, c'est qu'il est resté, à côté de Jules Janin, le plus illustre des collaborateurs littéraires de *la Quotidienne*, que son rôle dans la formation du romantisme a été récemment un sujet fréquent d'études et que nous avons enfin à citer de lui bien des articles vraiment intéressants. Mlle. Schenck¹ a déjà relevé que Salomon, l'auteur de *Charles Nodier et le Groupe romantique* a ignoré presque complètement l'œuvre de Nodier dans les journaux en général et dans *la Quotidienne* en particulier.

Nos cinq chapitres correspondent aux cinq périodes de la critique littéraire de *la Quotidienne* selon son attitude vis-à-vis du romantisme.

- I. Période préparatoire à la lutte romantique. 1814-1821.
- II. Période d'hésitation. 1821-1824.
- III. Période de lutte intestine. 1824.
- IV. Période de romantisme et d'hugolâtrie. 1824-1828.
- V. Période anti-hugolâtre. 1828-1830.

Le "Tableau Historique" mis en tête de notre travail servira de fond historique. Le lecteur observera qu'en donnant l'histoire extérieure de *la Quotidienne* depuis 1792 jusqu'en 1883, nous avons fourni plus de détails pour la période de 1814 à 1830, spécialement étudiée par nous.

Nous avons ajouté trois Appendices: I. Les Collections de *la Quotidienne* accessibles au public. II. Une biographie rapide des rédacteurs et des collaborateurs de *la Quotidienne*, avec l'énumération de leurs principaux écrits avant et pendant le temps de leur collaboration; et la mention des autres journaux auxquels ils collaboraient en même temps qu'à *la Quotidienne*. III. Une liste des articles littéraires les plus importants parus dans *la Quotidienne* de 1814 à 1830.²

En écrivant cette étude, nous avons contracté des dettes sérieuses de reconnaissance envers M. Léon Séché d'abord, qui dans les derniers mois

¹ cf. Op. Cit. p. 124.

² La manière dont nous avons disposé notre matière, combinant dans un même tableau, auteurs, ouvrages, et critiques par ordre chronologique, rendra service, espérons-nous, à ceux qui se serviront de *la Quotidienne* dans leurs travaux.

de sa vie laborieuse avait mis à notre disposition son abondante érudition de la période romantique; envers M. Ch. Des Granges, dont le travail déjà cité sur la presse littéraire sous la Restauration nous a inspiré la première idée de l'étude suivante, et qui par ses précieux conseils nous a aidés à tous moments; envers M. J. Bédier, M. F. Baldensperger, M. L. Foulet et d'autres encore qui nous ont rendu des services insignes pendant notre séjour à Paris. Nous tenons encore à remercier Mlle. B. Prenez qui a eu l'extrême bonté de relire notre manuscrit avec le plus grand soin, particulièrement au point de vue de la forme.

Enfin nous offrons ici l'expression de notre plus vive gratitude à M. Albert Schinz, jusqu'en 1913 Professeur à Bryn Mawr College, actuellement Directeur des Etudes de Langue et de Littérature françaises à Smith College, Northampton, Massachusetts. C'est sous sa direction que ce travail a été fait.

Tableau Historique et Politique de la Quotidienne

A.

Histoire extérieure de la Quotidienne.

Noms successifs du journal.

<i>La Quotidienne ou Gazette universelle</i> , par une société de gens de lettres. Paris, rue Poissonnière 27. 397 nos. in 4.	Prospectus; 28 août, 1792. 22 sept. 1792—18 oct. 1793.
<i>Le Tableau de Paris</i> .	27 juil. 1794—18 fév. 1795.
<i>La Quotidienne</i> . 219 nos. in 4.	19 fév. 1795—5 oct. 1795.
<i>Le Tableau de Paris</i> . 137 nos. in 4.	7 nov. 1795—22 mars, 1796.
<i>Bulletin politique de Paris et des Départements</i> . 22 nos. in 4. Le 1er est chiffré 138 comme continuation des 137 nos. du Tableau de Paris.	23 mars—13 avril, 1796.
<i>La Feuille du Jour</i> . 187 nos. in 4.	14 avril—21 oct. 1796.
<i>La Quotidienne ou Feuille du Jour</i> . Nos. 188-500.	22 oct. 1796—4 sept. 1797.
<i>Le Bulletin de la République</i> .	? —16 déc. 1797.
<i>La Quotidienne</i> .	? —2 sept. 1799.

<i>La Quotidienne.</i>	1 ^{er} juin, 1814—31 mars,
1 vol. in fol.	1815.
<i>La Feuille du Jour.</i>	1 ^{er} avril—6 juil. 1815.
1 vol. in fol.	
<i>La Quotidienne ou la Feuille du Jour.</i>	7 juil.—17 sept. 1815.
1 vol. in fol.	
<i>La Quotidienne.</i>	18 sept. 1815—6 fév.
64 vols. in fol.	1847
<i>L'Union Monarchique.</i>	7 fév. 1847—26 fév.
(La France, La Quotidienne,	1848.
l'Echo français.)	
<i>L'Union.</i>	27 fév. 1848—13 sept.
	1883.

B.

Tableau historique et politique.

Événements historiques. Répercussion de ces événements dans La Quotidienne

1792

22 sept.

22 sept.

Convention nationale.

Fondation de la *Quotidienne* par
Coutouli et Rippert.

1794

Règne de la Terreur.

Arrestation de Coutouli et de Rip-
pert.

Exécution de Coutouli.

¹ Pour l'histoire politique et extérieure de la *Quotidienne* voir :
1792-1797. Hatin : *Hist. de la Presse en France*, IV, 381-400, VII,
271 ; *Bibliographie de la Presse*. p. 234.

Première Restauration : Hatin : op. cit. VIII, 64-73 ; Ste. Beuve : *Cau-
series du lundi*. VII, 17-26.

Seconde Restauration : Hatin : op. cit. VIII, 143-383-443 ; Ste. Beuve :
op. cit. II. 368.

Monarchie de Juillet : Hatin : op. cit. VIII, 592 ; Alfred Nettement :
La Presse parisienne. 1846 ; Ed. Biré : *La Presse royaliste* ; Le Corres-
pondant, 1899, vol. 196.

27 juil.

Chute de Robespierre.

27 juil.

Michaud devient directeur de la *Quotidienne*.

1799

2 sept.

Arrêté du 16 fructidor, qui ordonne la déportation des propriétaires et des rédacteurs de certains journaux. De *La Quotidienne*; Michaud, Jouffroy, Rippert.

9 nov.

Coup d'Etat du
18 Brumaire.

La Quotidienne est définitivement supprimée.

1814

3 mai.

Entrée de Louis
XVIII à Paris.
Première Restauration.

1^{er} juin.

La Quotidienne reparait. Directeurs; Michaud et Fiévée. Devise; "La Religion, le Roi, les Lois". On l'appelle "la Nonne Sanglante" à cause de la violence avec laquelle elle revendique pour le roi le droit suprême de pouvoir aux vides de la Constitution et d'interpréter les lois. Prospectus:

"Quinze ans se sont écoulés et *la Quotidienne* a gardé le silence. Aujourd'hui que la Providence vient d'accomplir tous les vœux qu'avaient si souvent exprimés les Rédacteurs de cette feuille ils veulent s'associer à la joie de tous les bons Français et faire entendre au milieu des bénédictions du peuple, une voix qui ne s'était fait entendre qu'au milieu des orages. Ils n'ont plus aujourd'hui de malheurs

à redouter ni à prévoir. Sous le règne d'un bon roi ils n'ont plus que des larmes de joie à répandre. On pourra les comparer à la colombe qui revint dans l'arche après le déluge, portant au bec une branche d'olivier et annonçant à ceux qui restaient de l'espèce humaine que la colère du ciel était apaisée."

1815

20 mars—28 juin.
Cent jours.

1^{er} avril—6 juillet.

La Feuille du Jour. Anti-bonapartiste. Revendication des Bourbons, même favorisant la monarchie selon la Charte.

22 juin.

Abdication de Napoléon.

8 juillet.

Seconde Restauration.

7 juillet.

La Quotidienne.

Ultra-royaliste fervente mais indépendante, plus sensée qu'en 1814.

7 oct.

Election de la
"Chambre introuvable."

Défense de la Liberté de la Presse.

Ministère Richelieu.

1816

"Terreur Blanche."

La Quotidienne se montre digne champion des ultra-royalistes, témoin cette lettre de Ch. Rémusat à sa mère : "Je vous ai abonnée à votre chère *Quotidienne*. Vous y trouverez des principes dignes de celui-ci, extrait d'une brochure nouvelle : "Il faut punir les coupables. La population de

5 sept. la France pourra bien en souffrir
Dissolution de la mais il faut que justice se fasse." 10
Chambre. janv. 1816. (Corresp. 1883.)

1817

Loi Electorale. "Les principes que défend la *Quo-*
Pouvoir accordé à la *tidienne* sont la royauté légitime, le
classe moyenne. système représentatif conforme à la
Charte, l'indépendance des élections,
la liberté des discussions, le respect
envers les pouvoirs ou corps poli-
tiques, la responsabilité des ministres,
le rétablissement des mœurs politiques
et privées, celui des idées religieuses
et des sentiments nobles, élevés, gé-
néreux, enfin la prospérité et la gloire
nationale, fondées sur les bases éter-
nelles de la justice et de l'équité." 10
janv.

1818

Fin de l'occupation "Le *Moniteur*, la *Quotidienne* et le
étrangère. *Journal des Débats*, il n'y a que ces
Opposition indépen- trois feuilles-là qui mettent quelque
dante. exactitude dans le compte-rendu de
Déc. nos séances." (Villèle; *Corresp. et*
Chute du Ministère *Mém.* fév. 1818.)
Richelieu.
Ministère indépen-
dant.
Dessolles-Decazes.

1819

Défense de la politique anti-ministé-
rielle de Chateaubriand, "noble pair,
courageux défenseur de la mo-
narchie, digne interprète de nos senti-
ments et de nos opinions." 27 fév.

“Unis par les doctrines pour l’être également dans l’action, il nous suffirait de nous laisser diriger par les écrivains que l’opinion publique nous indique elle-même pour nos guides, et quelle opposition eut jamais à sa tête un homme qu’on puisse comparer à M. de Chateaubriand ! Si M. Decazes, que nous connaissons peut-être moins encore parce que nous l’avons vu trop souvent changer de vues, de plans, d’opinions ; si M. Decazes, disons-nous, était un homme véritablement supérieur, s’il était capable de s’élever au-dessus des faiblesses de l’amour-propre, s’il avait assez de force d’âme pour dire : je me suis trompé, nous pourrions espérer un mode d’élection plus conforme non seulement aux idées monarchiques mais aussi à la véritable liberté.” 23 fév.

29 nov.

Grégoire, député conventionnel, exclu de la Chambre.

Campagne acharnée menée contre Grégoire.

“L’Expulsion de Grégoire n’est pas seulement une question constitutionnelle, elle est aussi une grande question de morale publique.”

1820

Campagne contre Decazes.

“Une faction croit à l’anarchie comme l’autre à M. Decazes. Pour nous qui croyons que le pouvoir réside uniquement dans la personne du monarque nous n’en reconnaissons ni dans une faction anti-sociale qui s’intitule la nation, pour exercer exclu-

sivement la souveraineté du peuple, ni dans les ministres qui prétendent se former un parti pour se perpétuer au gouvernement." 6 janv.

13 fév.

Assassinat du Duc de Berry.

Deuil pour le Duc de Berry :

Accusation du Ministère libéral.

"L'histoire publiera cette grande vérité : M. le Duc de Berry est mort victime des doctrines régicides et des doctrines qui ont été prêchées sous les yeux de l'autorité avec une liberté dont l'histoire d'aucun peuple n'a formé l'exemple. Elle ajoutera : M. Decazes était premier ministre et dans ce temps-là les amis de la monarchie étaient ouvertement persécutés." L—
16 fév.

20 fév.

Chute du Ministère Decazes.

21 fév.

Ministère Richelieu, politique modérée.

Souhait de bienvenue au Ministère nouveau.

Mars.

Lois contre la liberté de la presse.

Censure rétablie.

Défense de la liberté de la presse.

"Nous aimons supposer que le ministère, décidé de soutenir la religion et la monarchie laissera la carrière libre à ceux qui n'ont jamais cessé de les défendre. En souhaitant qu'il laisse approuver ce qu'il fait de bien, *la Quotidienne* espère qu'il lui laisse la liberté de condamner ce qu'il fera de mal. L—

P. S.—Cet article lu et approuvé par tous les rédacteurs de *la Quotidienne*, peut être considéré comme l'expression d'une opinion qui leur est commune et qu'ils s'engagent à sou-

tenir avec le zèle qu'ils ont montré jusqu'à ce moment." 30 mars.

En juin *la Quotidienne* fut poursuivie par le Comité de Surveillance de la Censure pour un article du 18 mai de Mély-Janin, sur Louvel, assassin du Duc de Berry, et ses complices au ministère. La suspension est demandée, mais la demande est renvoyée parce que "de tous les journaux *la Quotidienne* est celui qui se conforme non seulement avec le plus d'exactitude mais aussi avec le plus d'empressement et de docilité aux décisions du Comité de la Censure." (voir longue correspondance—Archives nationales, Censure des écrits périodiques, 1820-1821.)

Campagne contre l'enseignement libre à l'Université.

"La plus grande faute, la plus irréparable qu'on ait faite en France depuis la Restauration, c'est de frapper de provisoires celle de toutes les administrations publiques qui méritaient le plus de fixer l'attention du Gouvernement, l'Université. Cette fille aînée du Roi, mère elle-même de la société, a été abandonnée et comme déshéritée pendant cinq ans. Elle serait morte par l'indifférence de l'autorité sans l'activité de quelques-uns de ses membres dont le zèle a cherché à retarder les progrès du mal qui la dévorait." L— 19 juin.

29 sept.

Naissance du Duc de
Bordeaux.

Joie enthousiaste à la naissance de
"l'enfant du miracle." (Voir articles
de Laurentie et odes de Mély-Janin,
sept. et oct.)

1821

5 mai.

Mort de Napoléon.

juillet.

Mort apprise en France.

"M. Goujon demande un tombeau
en France pour Napoléon et modeste-
ment il le demande dans le piédestal
de la colonne de la Place Vendôme.
On serait presque tenté d'y consentir
pourvu qu'on y gravât sur l'airain en
grosses lettres: "Ce tombeau où re-
pose Buonaparte a coûté à la France
deux millions d'hommes, trois milli-
ards, trente ans de guerre et deux
invasions." Au lieu de transporter
les restes de Napoléon en France il
serait bien plus touchant de les laisser
à Ste. Hélène pour y devenir l'objet
et le but d'un pèlerinage libéral, com-
me pour Mahomet à Mecca. . . .
Si on le fait venir il y a un coin de
terre tout indiqué. On trouvera une
fosse toute creusée dans les fossés de
Vincennes." (Michaud, 9 juil.)

Indépendance d'expression et oppo-
sition au gouvernement, cause d'une
poursuite de *la Quotidienne* par la
Censure.

"Nous remarquons depuis quelque
temps une certaine difficulté qui se
fait sentir parmi les écrivains roya-

listes qui auraient à exprimer quelques vérités au gouvernement.

(passage biffé)

Un gouvernement juste n'a pourtant pas d'intérêt à ce que la vérité ne soit pas publiée . . . " 7 août.

Mars.

Révolte de la Grèce
contre la Turquie.

Sympathie phil-hellénique.

"*La Quotidienne* est le premier journal royaliste qui au moment où les libéraux faisaient de l'insurrection dans la Grèce une affaire de révolution, ait essayé de distinguer ce qu'il y a d'odieux dans une rébellion qui se manifeste par des crimes de ce qu'il peut y avoir de juste et de généreux dans les efforts d'un peuple opprimé qui cherche à recouvrer son indépendance." (L— 10 oct.)

Déc.

Démission de Richelieu.

Ministère Villèle, politique ultra-royaliste.

1822

Opposition de droite, anti-ministérielle, s'accroît. *La Quotidienne* est en effet "la gazette officielle de l'aristocratie, du privilège et du clergé."

"Nous avons toujours défendu les principes royalistes et nous continuerons à les défendre. Nous défendrons aussi la politique des ministres si nous les comprenons un peu mieux." Michaud. 16 fév.

Conspirations révolutionnaires en province.

Révolution en Espagne contre les Bourbons. (1820-1823.)

Défense de la politique de Chateaubriand en faveur d'intervention en Espagne. Laurentie espère que le dernier roi humilié en Europe ne "pourra tarder à reparaitre armé de ses droits et de la justice" et il regrette que les "efforts que la révolution a renouvelés encore parmi nous, nous aient trop gravement préoccupés pour n'avoir pas pu aller joindre nos secours aux ressources naturelles du peuple espagnol." 13 juil.

Lettre de Villèle à Montmorency.

"J'avais vu le gros Bertin hier et lui avais dit combien il serait utile que le *Journal des Débats* contint un article qui fit voir à l'Espagne que nous ne la craignons point et qu'elle avait plus d'intérêt que toute autre à se modifier elle-même. Le *Journal* m'arrive ce matin et j'y lis l'article que, comme vous, je trouve trop positif sur une question indécise. Mais lisez la *Quotidienne* et surtout le *Drapeau Blanc* et vous y trouverez une violente contre-partie; ces journaux font le diable et on a la folie de les croire même à la Bourse." 17 déc. (Villèle; op. cit. III, 281.)

1823

Chateaubriand aux Affaires étrangères.

Guerre d'Espagne. "Entreprise uniquement dans l'intérêt d'un

Mai.

Guerre d'Espagne.

Restauration d e s
Bourbons en Es-
pagne. (août)

pays malheureux, nullement dans un intérêt personnel d'agrandissement ou de gloire, pour délivrer un pays, son pouvoir, sa religion, son honneur, ses propriétés, de la plus féroce et de la plus honteuse tyrannie qui fût jamais, c'est un phénomène dans l'histoire des sociétés, une guerre morale et religieuse autant que politique, une guerre d'humanité et le plus bel usage qu'un roi ait jamais pu faire de ses forces." 19 nov. Bonald.

1824

Opposition anti-ministérielle plus forte que jamais. Après les succès de la Guerre d'Espagne, "qui a tout royalisé, les choses et les hommes" (9 janv.) *la Quotidienne* et les ultra-royalistes essaient de réorganiser la France à leur gré.

Loi de la septennalité.

Renouvellement intégral de la Chambre tous les sept ans.

Juin.

Chute de Chateaubriand.

Juin.

Voir Chapitre IV, au sujet de la Chute de Chateaubriand.

Juin.

Villèle essaie de subjuguier tous les journaux de l'opposition.

Affaire de l'Amortissement des journaux. Michaud s'oppose courageusement à l'achat de *la Quotidienne*, Il est dépossédé de la direction de la feuille pendant quelques jours. Soulié l'y remplace (12-26 juin). Henry Simon, chargé par Villèle, publie et signe une seconde *Quotidienne* pendant ce temps. Michaud est enfin ré-

intégré par la Cour Royale. (voir article de Michaud, 27 juin; Hatin: *Hist. de la Presse*, VIII, 383; Véron: *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, II, 56.)

"L'affaire de la *Quotidienne* a éclaté . . . Parmi les révélations qui sont sorties de la plaidoirie il y en a une qu'il faut relever. En forçant un royaliste éprouvé à abandonner la rédaction d'un journal on ne voulait pas qu'il annonçât publiquement sa retraite, afin de tromper sous son nom les lecteurs de ce journal, de faire attribuer à l'opinion monarchique tout ce qu'il plairait aux agents subalternes de l'autorité de publier en l'honneur de leurs maîtres." (Chateaubriand: *Polémiques sur la Liberté de la Presse*, vol. 26. p. 344. 28 juin, 1824.)

16 sept.

Mort de Louis XVIII.

Avènement de Charles X, politique ultra-royaliste.

Déc.

Milliard aux Emigrés.

Loi du sacrilège.

16-26 sept. 26-30 oct.

Deuil pour Louis XVIII. voir articles.

Accueil enthousiaste du nouveau roi.

1825

Défense chaleureuse de l'indemnité aux émigrés et de la loi du sacrilège.

Fév.

Intervention en Grèce demandée.

Bataille de Navarin.

29 mai.

Sacre à Reims.

Le Sacre, voir chapitre IV.

Loi du droit d'aï-
nesse.

1826

Opposition constante anti-mini-
stérielle.

Mai.

Lutte au Portugal en-
tre Don Pedro et les
constitutionnalistes et
Don Miguel et les ul-
tra-royalistes.

Défense de Don Miguel et de la
monarchie absolue.

1827

Loi "d'amour et de
justice," sur la presse.

Campagne en faveur de la liberté
de la presse et contre cette loi. "Nos
hommes d'état se sont vantés jusqu'à
ce jour d'avoir gouverné pendant cinq
ans en présence de la liberté de la
presse; on pourrait croire qu'ils ne
peuvent plus gouverner maintenant et
qu'ils en font l'aveu devant les Cham-
bres. Loin de là ils veulent nous
persuader qu'ils gouvernent mieux
que jamais. Il faudra bien cepen-
dant dire *oui* ou *non*, car il serait trop
choquant de voir les mêmes hommes
nous répéter que tout va bien sous
leur administration et présenter en
même temps une loi qui prouve que
tout va mal." (Michaud, 2 janv.)

12^e janv.

Pétition de l'Aca-
démie contre la loi.

Michaud signe la pétition et il est
destitué de sa position de Lecteur du
roi. (art. du 19 janv.)

Fév.

Drapeau Blanc et *Aristarque* supprimés.
13 mars, Loi passée. "Nous restons seuls aujourd'hui, organe indépendant de cette opinion : nos devoirs sont grands, mais nous saurons les remplir avec persévérance et courage. Les temps sont plus difficiles que jamais et plus que jamais les royalistes ont besoin de se réunir pour faire triompher la grande et belle cause qu'ils défendent." 3 fév.

17 avril. Loi retirée.

"La sagesse royale a frappé l'œuvre des ministres." 17 avril.

29 avril.

Dissolution de la Garde Nationale, qui avait crié, "A bas Villèle!" *La Quotidienne* défend la dissolution de la Garde, blâmant celle-ci d'avoir exprimé ses opinions, quelque légitimes qu'elles soient, dans un camp où elle aurait dû donner l'exemple du respect au roi, aux lois de la discipline et aux institutions du pays. "Les institutions que la royauté nous a données, sont assez larges pour que la plainte trouve une légitime expression ; tôt ou tard la sagesse royale secondée par l'action des pouvoirs royaux s'éclaircira sur la conduite de ses ministres mais l'expression tumultueuse des opinions sur laquelle nous avons déjà exprimé notre pensée, ne devait faire que retarder le jour de la justice et de la vérité." 30 avril.

Ministère libéral en Angleterre, sous Canning. Son Programme : *liberté civile et religieuse dans tous les pays du*

Opposition systématique au ministère Canning, résumée dans un article lors de sa mort : "M. Canning était un des hommes les plus dangereux par le prestige de son talent et l'activité de son esprit ; ne s'apparte-

monde, est appliqué à la Grèce, à l'Espagne, au Portugal, et aux colonies de l'Amérique du Sud. Renversement, par conséquent, des principes de la Ste. Alliance en Europe.

nant plus à lui-même, sous l'influence des Whigs, il aurait servi la cause du radicalisme et cette cause, grand Dieu ! est celle des révolutions ; par tous les points la politique de l'Angleterre touche à celle de l'Europe. C'est pour-quoi il ne peut pas être indifférent aux gouvernements légitimes que l'homme d'état, que le libéralisme de l'univers désignait comme son organe, ne soit plus à la tête des affaires publiques." (10 août).

Nouvelles difficultés avec le Comité sur la Censure. (voir *Archives nationales*, *op. cit.* 1827-1828.)

Campagne contre Villèle se poursuit avec toujours plus de violence. Voir articles suivants :

"Si M. de Villèle peut rester plus longtemps aux affaires sans danger pour la monarchie." 8 déc.

"Existence prolongée de M. de Villèle. Comment l'expliquer." 13 déc.

"Raisons pour lesquelles M. de Villèle veut rester au Ministère." 14 déc. etc., etc.

1828

5 janv.

Chute de Villèle.

Ministère Martignac.

Politique modérée.

Michaud cède la direction à Laurentie.

La Quotidienne soutient d'abord le ministère Martignac. Mais elle vit bientôt qu'il manquait la fermeté nécessaire pour parer les coups dirigés contre l'existence même de la monarchie. Dès lors *la Quotidienne* ne cessa de demander un ministère ca-

pable d'entrer en lice contre le parti révolutionnaire. .

16 mars. Prospectus de Laurentie. (voir Chap. V.)

Il constate l'existence d'un parti révolutionnaire, "grossi par une suite nécessaire de fautes commises pendant six années." On dit que les royalistes sympathisent avec ce parti, à cause de leurs sentiments anti-ministériels. "S'il est aisé de voir que ces tristes dissentiments viennent au secours du parti révolutionnaire contre lequel il faudrait au contraire lutter avec ensemble, le devoir des royalistes désintéressés n'est-il pas de signaler un si grand danger? . . . Il ne faut pas laisser plus longtemps des erreurs s'introduire dans la politique des royalistes. Il faut avoir le courage de leur dire que c'est un triste moyen de punir ses fautes passées que d'en commettre des plus graves. Un ministère a rompu la sainte unité des hommes dévoués à la monarchie—faut-il consacrer ce schisme en se précipitant dans la révolution?"

16 juin.

"Ordonnances de juin."

1. Ecoles secondaires ecclésiastiques (jésuites) soumises au régime de l'université.

2. Nombre des élèves des petits séminaires

Campagne vigoureuse menée par Laurentie contre les ordonnances de juin. Voir sa série d'articles (juin et juillet): "*De la persécution de l'Eglise Catholique au sujet des ordonnances sur les petits séminaires.*"

"Les ministres font faire à la monarchie légitime ce que la Révolution

limité à vingt mille. n'eût jamais songé à arracher à Bonaparte. . . . Ils rivalisent de zèle pour exterminer le sacerdoce dans sa racine et pour compléter ainsi l'œuvre sanglante de la révolution qui du moins avait laissé l'espérance à l'Eglise et en frappant les têtes des vieillards n'avait pas poursuivi l'enfance et jusqu'à ces premiers vœux d'une piété innocente dont la première inspiration est de monter vers le ciel et de se dévouer à ses saintes lois." (17 juin.)

"Violation de la liberté et de la conscience, violation des lois de l'état, violation des lois spirituelles de l'épiscopat, violation du sanctuaire, voilà ce que nous trouvons dans ces ordonnances." (19 juin.)

Campagne contre le libre enseignement de Guizot, Villemain, et Cousin à l'Université. (voir articles de Janin et de Laurentie. juin—déc.)

1829

Défense systématique de la Congrégation et des ultramontains. Campagne contre les gallicans. Cette politique bien mise en évidence dans cette lettre de Lamennais à Laurentie :

"Mille grâces de votre souvenir, cher ami, et aussi de l'appui que vous voulez bien me prêter ou plutôt aux doctrines saintes que nous défendons en commun. . . . Ce que vous faites est inappréciable et il n'y a que vous qui puissiez le faire. Seul vous

soutenez parmi les journaux la cause de Dieu avec un courage, une constance et un talent pour lesquels la terre n'a pas de récompense." F. de Lamennais. 22 fév.

8 août.

Chute du ministère
Martignac.

9 août.

Ministère Polignac.
Politique ultra-royaliste.

Déclaration de l'Indépendance de la Grèce.

Défense de Polignac qui semble réaliser l'idéal politique de *la Quotidienne*.

1830

18 mars.

Adresse des 221.

La Quotidienne défend le roi dans toutes ses actions et combat systématiquement toute tendance révolutionnaire.

16 mai.

Dissolution de la
Chambre.

4 juillet.

Prise d'Alger.

26 juillet.

Les quatre ordonnances.

Défense des ordonnances.

27 juillet.

Protestation des journaux.

La Quotidienne ne signe pas la protestation.

27, 28, 29 juillet.

"Trois jours" de la
Révolution de juillet.

28 juillet—1^{er} août.

La Quotidienne ne paraît pas.

2 août.

Abdication de Charles
X.

7 août.

Louis-Philippe pro-
clamé Roi des Fran-
çais.

18 août.

Laurentie se retire de la direction de la *Quotidienne* par suite de quelques divergences d'opinion au sujet de l'attitude que devaient garder les royalistes vis-à-vis du nouveau régime.

19 août.

De Brian, le nouveau directeur, signe le premier numéro. "Il s'entoure d'un groupe de jeunes écrivains qui avaient l'enthousiasme et la foi. Ce groupe représenta le parti de l'action. La jeune *Quotidienne* voulait un 20 mars monarchique, l'emploi des moyens matériels, l'appel aux coups de mains. Mais toute cette bravoure fut un feu de paille." (Hatin, VIII, 592.)

1832

Alfred Nettement, directeur. (voir Nettement: *La Presse parisienne*: 1846. pp. 103 ss.)

1835

Laurentie reprend la direction de la *Quotidienne*.

1847

La *Quotidienne* poursuivie par le gouvernement à cause des théories de Laurentie, "la liberté fondée sur

le droit divin", se fond avec deux autres journaux royalistes, *La France* et *l'Echo français* pour devenir *L'Union Monarchique*.

1848

Fév.

Révolution de 1848.

24 fév.

Abdication de Louis-Philippe.

26 fév.

L'Union Monarchique devient *L'Union*.

1883.

25 août.

Mort du Comte de Chambord. "Henri V."

13 sept.

Funérailles du Comte.

13 sept.

L'Union cesse de paraître.

"*L'Union* a été jusqu'au dernier jour l'interprète respectueux et fidèle de la pensée de M. le Comte de Chambord; elle a soutenu à son rang avec l'énergie d'un dévouement inébranlable, d'une conviction profonde, la grande et loyale politique qu'inspiraient uniquement chez le roi la foi en Dieu et l'amour de la patrie. Aujourd'hui la mission de *L'Union* est finie. L'honneur d'un dévouement intime et personnel lui impose des devoirs qu'elle ne saurait méconnaître. Mais avant de terminer une existence consacrée au service des plus saintes et des plus nobles causes, elle veut offrir à ses amis, à ses lecteurs, à tous ceux qui l'ont aidée et soutenue dans sa tâche, l'expression de sa profonde et durable gratitude."

CHAPITRE I
Période préparatoire à la lutte romantique
1814-1821

Introduction	37
Origines de l'art romantique	39
I. La littérature rationaliste du XVIII^e siècle	40
II. La littérature étrangère	41
1. Phase d'hostilité	
a. Littérature allemande	42
b. Littérature anglaise	45
c. Littératures ossianesque et scandinave	48
2. Phase conciliatrice	49
Influence de trois collaborateurs	
a. Martainville	49
b. Malte-Brun	51
1. Théorie de Bonald	52
2. Drame moderne	54
3. Question des unités	54
4. Shakespeare et les poètes d'Outre-Rhin	55
c. Mély-Janin	56
d. Influence de ces critiques	60
III. Les Traditions nationales	62

CHAPITRE PREMIER

Période préparatoire à la Lutte romantique

1814-1821

La Restauration est une période remarquable dans l'histoire de France par la rapidité de son évolution politique, sociale et intellectuelle. Elle mérite en outre notre admiration à cause du brillant groupe de jeunes écrivains qu'elle produisit et qui, combattant comme tous leurs contemporains l'autorité et la tradition, laissèrent après eux une littérature affranchie d'un joug deux fois séculaire, la littérature dite *romantique*.

La lutte qui devait aboutir à ce triomphe se reflétait tout naturellement dans les journaux du temps. Quoiqu'elle se manifestât avec une violence toute particulière pendant la deuxième décade du XIX^e siècle, les origines en remontent beaucoup plus haut. Aussi une étude préliminaire des années qui précèdent immédiatement la grande mêlée s'impose-t-elle, surtout dans le cas d'un journal comme *la Quotidienne* dont les doctrines esthétiques ont été fortement influencées par la politique. Car à aucun autre moment peut-être sous la Restauration, les passions politiques n'ont été aussi vives que de 1814 à 1821.

L'attitude qu'allait adopter *la Quotidienne* dans les questions littéraires ne devait pas tarder à se dessiner. Avant tout, journal politique¹ voué à la défense des Bourbons, elle s'avisa de l'auxiliaire puissant que pourrait devenir pour la reconstruction mo-

¹ *La Quotidienne* affirme souvent son intérêt particulier aux questions politiques.

"La littérature ne tient actuellement qu'une place très secondaire dans la hiérarchie de nos idées et la haute et transcendante politique avec tous ses considérants et toutes ses abstractions nous tient exclusivement attentifs." (15 oct., 1818.)

Ou ailleurs: "Parler de littérature aujourd'hui, c'est crier dans le désert car qui est-ce qui a le temps de s'en occuper? Tous les esprits sont tournés vers les intérêts politiques, toutes les attentions sont absorbées dans la contemplation du Gouvernement représentatif . . . S'il y a peu de place aujourd'hui dans les esprits pour de pareilles discussions, il n'y en aura bientôt plus du tout dans les journaux," etc., etc. (1 déc., 1818.)

narchique de la France, une nouvelle littérature nationale, établie sur les "bons et sains" principes. Dès les premiers mois de sa nouvelle carrière (après 1814) ses rédacteurs envisagèrent comme un devoir sacré d'en susciter le désir et le besoin à la jeune génération.

La ligne de conduite à suivre était indiquée : Conservatrice dans le domaine de la politique, *la Quotidienne* le serait également dans celui des lettres ; elle jugerait toute nouvelle production du haut de ses idées royalistes et de ses croyances religieuses ; et elle proposerait comme modèle la littérature classique de France, c.à.d. la manifestation glorieuse de l'art qui avait illustré l'époque de la monarchie catholique la plus absolue, celle de Louis XIV.

Ainsi en juin, 1814, Alizan de Chazet, critique à *la Quotidienne*, absolument indifférent à la fadeur du poète, et uniquement préoccupé de ses nobles aspirations politiques, écrivait : "Quand on lit ces vers que la réunion de la pensée, de la force et du sentiment rend admirables, on ne conçoit pas comment de froids critiques ont pu affirmer que l'Abbé Delille, le poète des Bourbons, manque de sensibilité," (à propos du poème, *De la Pitié*, de l'Abbé Delille. 2 juin, 1814.)

Quelques jours plus tard, il accordait les mêmes éloges au "coloris brillant, à la verve et à la vigueur" d'un La Harpe à propos de son poème sur *Le Triomphe de la Religion ou le Roi Martyr* : "Aucun poète vivant n'aurait pu prendre un vol aussi élevé et le cachet de l'inspiration y est empreint partout." (20 juin, 1814.) En 1815, analysant quelques *Causes de la Décadence de la Littérature Contemporaine*, le critique de *la Quotidienne* signala particulièrement la négligence de l'étude des textes classiques par les écrivains contemporains : "Avant tout le véritable goût et l'amour des lettres, la seule source féconde de toute littérature digne du nom, sont éteints en France, à cause de l'éloignement des jeunes esprits de toute étude classique. Négliger cette éducation classique et celle des langues grecques et latines à qui nous devons notre civilisation et nos lumières, c'est vouloir éteindre sans espoir de retour le véritable goût et

l'amour des lettres." Et il renvoie les jeunes poètes comme à leur seule chance de salut, aux "auteurs du siècle de Louis XIV et de Louis XV." (3 mai, 1815.)

Cependant en dépit de ses efforts pour voir toute chose en conservatrice obstinée, *la Quotidienne* fut bientôt forcée de reconnaître que le dix-neuvième siècle n'était pas le dix-septième, et qu'à la génération de 1815, ardente et passionnée héritière des émotions de la Révolution, une littérature idéaliste datant de deux cents ans ne pouvait plus convenir. *La Quotidienne* constata d'ailleurs qu'il se dessinait autour d'elle et malgré elle, un mouvement qui ne répondait guère à l'idéal classique et conservateur qu'elle chérissait, mais qui était une expression de cette jeunesse française. Il fallait donc, ou se résoudre à perdre contact avec la jeunesse intellectuelle et artistique, ou découvrir dans les tendances nouvelles des éléments susceptibles d'être amalgamés à la littérature imposée à *la Quotidienne* par sa politique.

Une analyse de la critique littéraire de ce journal de 1814 à 1821, nous fera comprendre de quelle manière elle s'est libérée peu à peu du joug du mortel néo-classicisme ; car vers 1821, à la veille de la grande lutte, elle pouvait s'autoriser, malgré son conservatisme en politique, d'un libéralisme presque "romantique" en littérature.

La Quotidienne semble distinguer dans sa critique trois sources auxquelles elle fait remonter les origines du romantisme français.

- I. La Littérature rationaliste du XVIII^e siècle.
- II. La Littérature étrangère.
- III. Les Traditions nationales et l'œuvre de Chateaubriand.

L'attitude de *la Quotidienne* vis-à-vis de chacune d'elles sera différente. Elle rejettera tout accommodement avec la première. Elle consentira à examiner les titres de la seconde. Elle accueillera la troisième avec joie et même avec enthousiasme.

I. *La Littérature rationaliste du XVIII^e siècle.*

La Quotidienne confond dans sa haine de tout le XVIII^e siècle, les œuvres émotionnelles qui vont se continuer dans le romantisme du XIX^e siècle (de Rousseau, Bernardin de St. Pierre, Marmontel) et les ouvrages immoraux et matérialistes qui sont le résultat de l'incrédulité rationaliste, (de Crébillon fils, Laclos, Diderot). Vis-à-vis de ces derniers elle est intransigeante. Elle croit voir dans leur philosophie a-sentimentale et dans leur mépris libertin de toute autorité et de toute tradition, les origines non seulement de la Révolution mais aussi de la décadence générale de l'inspiration littéraire en France. Ses attaques contre les "philosophes" se multiplient donc. "Il y a philosophes et philosophes et il est probable que ceux dont s'enorgueillit la docte antiquité ne ressemblent guère à ceux qu'enfanta le XVIII^e siècle" déclare-t-elle à propos de M. J. Chénier. (3 juillet, 1818.) Ailleurs, les défenseurs des Bourbons, entre Buonaparte et les rationalistes, choisissent Buonaparte: "La philosophie du XVIII^e siècle après la Révolution laisse une irréligion absolue parmi le peuple. Une lacune effroyable dans l'éducation, plus de dogmes ni de doctrines, absence de toute morale chrétienne et politique, tel est l'état où nous ont conduits ces prétendus apôtres de la modération, ces cosmopolites philanthropes qui reçurent enfin des leçons de tolérance d'un homme à qui la France peut justement reprocher tant de malheurs. L'épée de Buonaparte protégea les ministres de la religion contre l'intolérance philosophique." (19 mai, 1819.)

Voltaire et Rousseau excitent tout particulièrement son courroux. "Quel est donc parmi nous le funeste privilège du talent d'écrire, (s'il faut absolument accorder à Voltaire et à Rousseau ce talent au plus haut degré)? Tout homme qui écrit bien aura donc le droit de tout écrire impunément"? (29 mars, 1817, compte-rendu d'une édition des œuvres des "deux hommes qui ont perdu la France.") Selon *la Quotidienne*, Voltaire est le poète le plus dissolu, "né sur le fumier des mœurs de la régence" (6 mai, 1819) pour qui "rien ne fut sacré, qui s'éleva contre la puissance des monarques et la hiérarchie des rangs de

la société, toujours fidèle à sa devise : Bâtir est beau mais détruire est sublime." (16 sept. 1816, *Voltaire*, Berchoux.) Voici ensuite D'Alembert, l'encyclopédiste, "d'un cynisme si révoltant, d'une impiété si scandaleuse et d'une immoralité si grossière." (13 mars, 1815.) Et Marie-Joseph Chénier, "un des plus zélés propagateurs de la doctrine, une des plus fortes colonnes du parti philosophique" et dont les Odes sont sévèrement critiquées à cause de "l'accumulation et la profusion nauséabonde des mots de liberté, république, tyran, despotisme, intolérance, prêtres fanatiques," etc. (3 juillet, 1818.)

Etant donné cet antagonisme envers les écrivains du XVIII^e siècle, il était aisé de trouver dans les œuvres de ceux-ci le modèle d'une grande partie de la littérature désordonnée de l'Empire et des premières années de la Restauration. Le Boxeur dans un article sur l'histoire des *Contes et Récits*, rejette en effet sur les "philosophes" toute la responsabilité de ces romans "monstrueux caractérisés par des aventures bizarres, des épisodes décousus, une sensiblerie niaise et une férocité dégoûtante qui inondent le monde littéraire en ce moment." (25 sept. 1818.) *La Quotidienne* pousse plus loin encore la confusion, signalée plus haut ; elle voudrait faire remonter l'origine même des tendances vagues et sentimentales de la nouvelle littérature à l'époque où "l'amour de la solide et de la saine littérature était presque éteint, l'ignorance de la génération qui s'élevait avait corrompu le goût, les rêveries romantiques et les inventions les plus bizarres passaient pour du génie, l'afféterie sentimentale régnait dans le style des écrivains, et le langage de la conversation n'était qu'un jargon fade et insignifiant." (3 fév., 1817.)

En vain La Harpe, et d'autres classiques d'alors, avaient essayé de remonter le courant, de "rallumer le feu sacré et de ramener les esprits égarés à l'école d'Athènes et de Rome." Il resta encore à faire ; *la Quotidienne* se voua donc à une vigoureuse campagne contre toute invasion des tendances du XVIII^e siècle dans la littérature actuelle.

II. *La Littérature étrangère.*

Sur le terrain de la littérature étrangère, il semblait plus facile de s'arranger ; cependant on ne le comprit pas immédiate-

ment et d'abord la critique fut à peine moins sévère que pour les "philosophes."

1. Phase d'Hostilité.

a. La Littérature allemande.

En 1814, lorsque la *Quotidienne* recommençait à paraître, la question de l'influence étrangère sur la littérature française venait de se poser nettement. Discutée depuis longtemps, celle-ci n'avait pas encore été sérieusement envisagée, ni comme source légitime d'inspiration, ni comme menace. Or en 1813, Madame Necker de Saussure traduisit le *Cours de Littérature dramatique* de Schlegel, S. de Sismondi publia sa *Littérature du midi de l'Europe*, et en 1814, Madame de Staël frappa le grand coup en faveur de la littérature d'Outre-Rhin. *L'Allemagne*, interdite par Napoléon dès sa publication en 1810, ne fut en effet connue du public qu'à la Restauration.

Nous pouvons passer sans nous arrêter sur l'œuvre de Sismondi. En proposant Boccace et Pétrarque comme modèles, il rendait trop hommage à l'humanisme et au classicisme, aux inspireurs de La Fontaine, de Boileau et de Molière, pour que la *Quotidienne* en prit ombrage. Il n'en alla pas de même toutefois pour Mme. de Staël, ni pour Schlegel. D'abord la *Quotidienne* ne pouvait montrer que peu de sympathie pour les théories littéraires de Mme. de Staël dont les doctrines essentielles étaient l'héritage du XVIII^e siècle. Elle soutenait par exemple, avec persistance la théorie de la perfectibilité³ contre laquelle la *Quotidienne* s'insurge; théorie qui implique en effet la su-

³ Cf. 17 sept. 1818, art. sur *La Littérature dans ses rapports avec les Institutions sociales* de Mme. de Staël.

20 nov. 1818, art. de Laurentie sur *La Caroléide* d'Arlincourt: "En vérité nos philosophes s'abusent étrangement de nous vanter les progrès prodigieux de la perfectibilité humaine; tant que nous n'aurons à opposer que de pareilles productions aux chefs-d'œuvre de l'antiquité et du siècle de Louis XIV, il nous sera permis de penser que nous avons dégénéré et que la barbarie pourra bien un jour être le terme de cette course précipitée qu'on a appelée la marche du siècle."

22 nov. 1818, art. sur Regnault de Warin, disciple de Mme. de Staël: "Depuis quelques années la perfectibilité, la littérature romantique et leur cortège ont séduit le cœur de Warin, troublé sa raison et réclamé tout son talent."

périorité du siècle révolutionnaire sur les siècles monarchiques précédents. En outre Rousseau, n'est-il pas responsable du sentimentalisme de Mme. de Staël? Et d'ailleurs toutes les opinions de cette dernière n'étaient-elles pas évidemment influencées par son protestantisme?³

Ce fut peut-être plus encore le patriotisme de *la Quotidienne* qui se révolta. Si elle n'avait pu accepter Schlegel qui voulait repousser "la prétention qu'ont les Français de s'ériger en législateurs universels du bon goût," à plus forte raison s'indignait-elle quand il s'agissait d'une Française qui avait accusé sa patrie de vouloir "élever autour de la France littéraire la grande muraille de la Chine", d'une Française qui constatait encore que ce "que la France pouvait avoir de varié et d'original, lui avait été ôté par la discipline du bon ton."

En 1814 donc, *la Quotidienne* dirigea contre *L'Allemagne* une série d'articles où perçait l'ironie, reprochant vivement à l'auteur son manque d'appréciation des maîtres français.⁴ Et citant à cette occasion le quatrain de Voltaire :

³ Cf. aussi les articles suivants : 22 et 28 mai, 3 juin, 23 nov., 1818.

⁴ Cf. les articles suivants :

28 juin, 1814. *Stances sur le Dernier Ouvrage de Mme. de Staël sur L'Allemagne* par un Français. Il y a une vingtaine de stances dont voici quelques échantillons :

"De Copet la docte héroïne
Prépare un volume nouveau,
Ciel! que je tremble pour Racine,
Et pour Molière et pour Boileau!

Du long drame aux scènes bourgeoises
Elle est un digne défenseur,
Toutes les muses hambourgeoises,
La reconnaissent pour leur sœur.

Courage, ô profonde Corinne,
Du siècle avancez les progrès,
On reconnaît votre origine,
Dans vos écrits comme en vos traits."

30 juin, 4 et 29 juillet, 1814.

Petit Cours de Littérature et d'Histoire de Philosophie et de Morale, de Religion et d'Enthousiasme, extrait de *L'Allemagne* par Mme. La Baronne de Staël.

20 sept., 1814. A propos de la publication d'une lettre de Sir Tristan Spleen à Lady Baronne de Staël, sur son *Traité du Suicide*.

“Si vous voulez qu'en vos écrits
 Le Dieu de goût vous accompagne,
 Faites vos livres à Paris
 Et n'allez point en Allemagne.”

La Quotidienne s'attacha surtout à démontrer que le génie littéraire allemand était opposé à l'idéal classique français. Englobant dans une même attaque les théories littéraires de Mme. de Staël, celles des poètes d'Outre-Rhin, et ce qu'on appelait déjà le “romantisme” en France, elle les proscrivit en bloc de la littérature nationale. Dans ses articles de 1814, elle raille impitoyablement la philosophie allemande “dont le génie est la douleur” et “cet individualisme émotionnel combiné avec le sentiment exagéré de la nature” que chérissait Mme. de Staël.*

Deux ans plus tard parut *Adolphe* de Benjamin Constant, modelé sur le *Werther* de Goethe. Y voyant une preuve que le poison du sentimentalisme germanique commençait à infecter les auteurs français mêmes, elle adopte un ton d'austère sévérité. Ignorant, systématiquement ou non, la valeur et la nouveauté de cette étude psychologique, J. N., le critique de *la Quotidienne*, dénonce “son manque absolu de convenances qui offense la pudeur et la morale”; il ne voit que “l'effet néfaste” qu'aurait sur le public “cet exposé au grand jour de la bassesse, de la lâcheté, de la turpitude d'une vie pour laquelle l'auteur ne devait rien désirer que l'oubli,” et il affirme que “les hommes ne trou-

* “Etudiez dans la poésie allemande les miracles de la sympathie entre l'homme et les éléments. Le poète allemand romantique comprend la nature en frère, et l'homme renferme en lui des puissances occultes qui correspondent avec l'orage.”

“Les philosophes de Weimar “regardent le sentiment comme le fait primitif de l'âme”, ils “pénètrent avec le flambeau du génie dans l'intérieur de l'âme,” et ils “échappent par l'étendue de la pensée aux bornes des circonstances.” “Ils partagent leur âme en deux pour qu'une moitié de nous-mêmes observe l'autre” et “leur ‘Moi’ toujours le même voit passer devant son tribunal le moi modifié.” “En deux” c'est peu dire. M. Goethe devient quand il le veut un Grec, un Indien, un Morlaque. Il est plus en train de l'existence que les septentrionaux; aussi a-t-il un orgueil en masse et il a parcouru toutes les nuances de l'amour.”

veront (dans *Adolphe*) qu'une lecture fastidieuse et révoltante, les femmes le portrait d'un homme méprisable et atroce, les gens de lettres un ouvrage d'un style vicieux et souvent ridicule." (31 juillet, 1816.)

On ne se borna pas à attaquer le contenu des productions de l'esprit germanique, on en attaqua aussi la forme. Dès 1814 on avait relevé dans l'œuvre de Mme. de Staël "certaines taches légères"; en 1818 on attaquait sans ambages "sa diction généralement incorrecte, la construction louche et embarrassée de ses phrases et des défauts qui se répandent assez souvent sur ses idées et ses sentiments." (14 juin, 1818.) *La Quotidienne* fait une guerre acharnée à ce "barbarisme de style" qui souillait la pureté de la phrase française; elle ne se faisait pas faute de l'attribuer directement à l'influence allemande. Le style d'*Adolphe* est "lourdement allemand" avec "son jargon sententieux, ses galimatias sentimentaux, et ses niaiseries de langage qui veulent être sublimes." (31 juillet, 1816.) *La Mérovéide* de Lemer cier déplaît surtout par ses "tournures singulières et locutions inouïes." (11 juin, 1818.) Lebrun n'a pas toujours su se garantir de "l'affectation et de l'enluminure moderne." (*Ulysse*, 19 nov., 1818.) Enfin Laurentie trouve les origines "des hardiesses d'expressions et d'images, des incorrections grammaticales et du manque d'harmonie constant" de la *Caroléide* d'Arlincourt, dans le même "barbarisme romantique" d'Outre-Rhin.*

b. *La Littérature anglaise.*

Les idées et les ouvrages d'Outre-Manche furent reçus avec plus d'hostilité encore. La littérature anglaise (comme l'avait été la littérature allemande) fut suspecte à cause des doctrines politiques de ceux qui avaient essayé de l'acclimater en France au

* Mais ailleurs Laurentie fait remonter l'origine de cette langue bizarre, "l'une des productions les plus barbares des derniers siècles," bien au delà du XVIII^e siècle, au delà même de l'époque de Louis XIII, à savoir à Ronsard et à son école.

XVIII^e siècle.¹ *La Quotidienne* avait déjà rendu la littérature française du XVIII^e siècle responsable de la vulgarité du drame et du roman nouveau. Elle attribue maintenant une part de cette responsabilité aux œuvres anglaises qu'on essayait d'importer. Un article sur la *Décadence de la Littérature* par le Boxeur est à cet égard très significatif : "Les peuples demi-civilisés aiment les spectacles bizarres mais il faut des spectacles terribles à ceux qu'une longue civilisation a corrompus. Les acteurs les plus distingués du Théâtre Français voulurent, dit-on, après la chute de Robespierre essayer de faire revivre toutes les pièces de l'ancien répertoire, mais ceux d'une école *Shakespearienne* (sic) s'opposèrent à ce mouvement généreux. D'ailleurs toute la magie d'un jeu séduisant, toute la puissance de nos chefs-d'œuvre, n'auraient pu ramener un parterre blasé, à qui il fallait du sang. . . . Il nous reste encore quelque chose de ce goût dépravé qui est né de la Révolution." (13 mai, 1815.)

C'est Shakespeare, en effet, qui est le grand objet de scandale pour la sensibilité classique des collaborateurs de *la Quotidienne*, et il est piquant de remarquer ici la similitude d'opinions entre ce journal et Voltaire. Le 11 janvier, 1815, on commente une représentation du *Hamlet* de Ducis à la Comédie Française, passant en revue "toutes les incongruités révoltantes du monstre tragique depuis le spectre et les têtes de mort jusqu'au 'J'entends un rat' du Prince danois." Or "tel est le

¹ "Sous les rois de cette race douce et bienfaisante qui, grâce à Dieu, nous gouverne aujourd'hui de nouveau et nous gouvernera longtemps, je l'espère, le Français heureux et gai, fut toujours frondeur, mais nos mouvements politiques assez fréquents dans tous les temps, ne prirent un caractère triste et sanguinaire que lorsque nous nous laissions conduire ou influencer par des étrangers. . . . La ligue prit naissance dans une cour italienne. . . . La philosophie moderne ou plutôt française, eut dans Voltaire un chef imprudent et coupable sans doute, mais encore fort gai. Ses fureurs ne seraient presque que des enfantillages, s'il n'eût pas pris des leçons d'audace et d'impiété dans quelques écrivains anglais." (*L'esprit du Siècle*, article anonyme, 13 juin, 1817.)

Et ailleurs à propos de Milton :

"Quelle que soit la haute réputation dont jouisse le poète qui a donné à l'Angleterre une épopée, on n'a point oublié, on n'oubliera jamais, qu'il a défendu la politique de Cromwell et sanctionné le meurtre de Charles I^{er}."

chef-d'œuvre d'un homme que Letourneur appelle *le dieu créateur de l'art sublime du théâtre, qui reçut de ses mains l'existence et la perfection*. . . . Tel est le chef-d'œuvre que M. Schlegel et Madame de St. . . . (sic) préfèrent à *Cinna*, à *Phèdre*, à *Mérope*."

Quelques mois plus tard, lorsque La Harpe republia à Paris son *Cours de Littérature*¹ où il confondait dans une même louange les effets dramatiques de Voltaire et la perfection de Racine, *la Quotidienne* reprit vivement l'auteur, et basa cette fois ses attaques contre Voltaire sur l'inspiration étrangère de son œuvre: "Après avoir essayé la manière de Corneille et de Racine, voyant que la raison ne lui réussissait pas, Voltaire alla en effet faire à Londres un cours de folie. C'est là qu'il découvrit une mine de clinquant et d'oripeau tragique qu'il a depuis exploitée avec un si rare bonheur. Londres fut pour lui ce qu'Athènes avait été pour Racine." Et ailleurs: "Si l'on admettait indistinctement toutes sortes de moyens d'exciter la surprise, la pitié, la terreur, la tragédie redeviendrait bientôt ce qu'elle était du temps de Shakespeare, un spectacle grossier et barbare: On y verrait des échafauds, des gibets, des batailles, des meurtres; le théâtre ne serait qu'une lanterne magique." (3 et 9 mai, 1915.)

Si le fond est ainsi malmené, la forme ne l'est guère moins. Les deux questions qui, aux heures de la haute lutte, allaient devenir prépondérantes dans la préoccupation des jouteurs,—celle des unités et celle du mélange des genres—furent présentes dès cette époque par *la Quotidienne*. En ce qui concerne les trois unités, *la Quotidienne* sera provisoirement traditionnelle, mais elle finira par se montrer plus traitable. (Voir, p. 55, chap. 1.) Et en ce qui concerne les genres, elle formula dès 1818 cette conviction, qu'elle réitérera en 1820, et qu'elle n'aura pas abandonnée même en 1827: à savoir que le drame—la coexistence dans une même œuvre du genre tragique et du genre comique—est une monstruosité. "La nature et l'art," dit Mély-

¹ *Cours de Littérature ancienne et moderne*, par La Harpe. Publié en 1799. De nouvelles éditions se multiplient. En 1813 Costes en publie une à laquelle Mély-Janin ajoute une vie de La Harpe comme Préface.

Janin, critique théâtral de *la Quotidienne*, "ont déterminé à chaque espèce comme à chaque genre des limites fixes et invariables, hors lesquelles il n'y a plus que confusion et chaos. C'est là qu'habitent les monstres car chaque espèce ou chaque genre qui ne remplit pas les conditions qui lui sont imposées nécessairement est par cela même rangé dans la classe des monstres. . . . Aucun genre bâtard, tel que la tragédie bourgeoise ou le mélodrame ne se pourra jamais naturaliser parmi nous. On les tolère, on ne les adopte pas." (*Jeanne d'Arc* de Davrigny, 6 mai, 1819.)

c. *Les Littératures ossianesque et scandinave.*

"Les aventures merveilleuses, les exploits bizarres, les révélations fantastiques" des littératures ossianesque et scandinave, que leur pays d'origine faisait volontiers confondre, ne trouveraient point grâce non plus auprès des critiques de *la Quotidienne*. Alizan de Chazet reprochait à Baour Lormian ses poèmes "ossianesques", (14 avril, 1815) tandis que Laurentie résumait tous les griefs de son journal dans un article sur *La Caroléide* d'Arlincourt. Était-on menacé d'une nouvelle école encore? "Depuis la découverte des poètes bardes nos poètes ont cru faire des chefs-d'œuvre en s'emparant de la mythologie scandinave, espèce de rêves qui ne parlent point à l'imagination et qui ne laissent à l'esprit que le plaisir monotone de contempler les ombres et les vapeurs. Les poètes remplis de ces chimères me regarderont en pitié si j'affirme ici que ces fables apportées du nord ont pour jamais flétri les imaginations brillantes que féconde le ciel du midi. Cependant a-t-on pu croire que ces intentions bizarres remplaceraient heureusement cette force et cet éclat du génie qui crée les prodiges et qu'il suffisait à une mythologie d'être barbare pour être conforme au bon goût? . . . Malheur aux écrivains qui prétendent innover. La mythologie ossianesque je n'en doute pas, a égaré l'esprit de notre poète. Il a cru pouvoir en transporter tous les détails dans la majestueuse épopée; les noms les plus barbares, des mœurs sauvages, des temples souter-

rains, des cérémonies et des chants bizarres : tout a été employé par M. d'Arlincourt." (20 nov., 1818.)

2. Phase conciliatrice.

Conservatrice en littérature comme en politique, franchement opposée aux tendances "romantiques" des jeunes écrivains, tel est donc l'esprit général de la *Quotidienne*. Mais les journaux comme les individus, ne sont pas toujours exempts d'inconséquence. Si notre feuille est toujours intraitable à l'égard de la littérature du siècle révolutionnaire, elle va modifier considérablement son attitude vis-à-vis de la littérature étrangère. L'entrée successive dans ses bureaux de trois nouveaux collaborateurs (1815-1818), qui devaient s'occuper presque exclusivement de la critique littéraire, eut des résultats importants. Leur influence se fit sentir déjà au temps où l'esprit d'hostilité au cosmopolitisme littéraire était encore prépondérant. Elle constitue en quelque sorte un contre-courant dont la force ne laisse pas de se faire sentir, sans jamais toutefois menacer la politique générale du journal, ni même en altérer les doctrines fondamentales en littérature.

a. Martainville.

Ce fut le 1^{er} octobre, 1815, que Martainville quitta le *Journal de Paris* pour "incompatibilité d'esprit" avec la direction et entra à la *Quotidienne*. Sa réputation ("plus royaliste que le roi," dira-t-on de lui quand il fondera en 1818 *Le Drapeau Blanc*) lui valut dans les bureaux de la *Quotidienne* la plus grande liberté. Il y fut chargé des procès-verbaux de la procédure criminelle et de la critique dramatique et littéraire. En ce dernier domaine, il paraissait singulièrement qualifié. Journaliste dès les premiers jours de la Révolution, il s'était de bonne heure occupé du théâtre. En 1812 il avait publié une *Histoire du*

* Laurentie en attaquant le Comte d'Arlincourt de cette manière a montré une indépendance digne de mention. Le jeune noble avait fait depuis une année dans les journaux de Paris et de France, "une réclame tout américaine," et il avait réussi à susciter dans les articles de critique une admiration si vive qu'elle prêtait au ridicule. (Cf. Marquiset—Arlincourt, *Prince des Romantiques*. 1909.)

Théâtre sous la Révolution jusqu'en 1802. Et il avait lui-même produit de nombreux vaudevilles, mélodrames et féeries.

Aussi libéral en art que conservateur en politique, Martainville ne tarda pas à faire preuve d'une vive appréciation pour les littératures étrangères, sans fermer les yeux toutefois sur leurs défauts. Son article sur *Hamlet* témoigne par exemple d'un singulier élargissement de vues, quand on le compare à la critique sévère de *la Quotidienne* quelques mois auparavant. (Voir plus haut.) Martainville relève "les nombreux et choquants défauts de la tragédie," et il admire Ducis "qui a su si bien accommoder la pièce aux délicatesses de la scène française." Mais en même temps il regrette certaines omissions du "Hamlet francisé," "la démente d'Ophélie et son rire affreux" : "Nous n'aurions pas pu supporter l'aspect de cette folle," mais, "nos voisins n'ont cependant pas tort de la trouver si touchante et si dramatique"* (22 oct. 1815.)

Martainville revient souvent à l'éloge ou à la défense de la littérature d'Outre-Manche. Il reproche à Aignan dans son *Arthur de Bretagne* la "maladroite, ridicule et absurde interprétation" de la belle pièce de Shakespeare, *La vie et la mort du Roi Jean*. "Tout ce que l'auteur a pris dans la pièce anglaise, a été choisi sans goût et traité sans talent. Il est parvenu à rendre méconnaissables et ridicules les deux belles scènes qui ont fait

* Qu'on nous permette de relever ici un compte rendu que Martainville avait fait de *Hamlet* dans le *Journal de Paris* le 11 janvier, 1815, alors qu'il était plus libre encore d'exprimer ses idées personnelles. Il y aurait une comparaison curieuse à faire entre cet article, l'article de Martainville du 22 oct., 1815, et l'article de *la Quotidienne* du 11 janvier.

"Hamlet est une des plus bizarres conceptions du plus grand génie qu'ait produit l'Angleterre et si je ne craignais pas d'être lapidé par mes compatriotes je dirais du génie le plus étonnant qui ait jamais existé. Je ne renonce pas à l'espoir de faire paraître moins odieuse cette hérésie contre laquelle se révolte d'abord l'orgueilleuse pureté du culte national. . . . Hamlet est fou, mais quelle sublime et sainte folie, sa raison est égarée par la douleur qu'il ressent de la mort d'un père chéri et par le désir de venger sa cendre. N'est-ce pas un être sacré qu'un fou par piété filiale? Où Shakespeare, a-t-il trouvé l'idée d'un pareil personnage? Ce n'est dans aucun des poètes de l'antiquité—il ne les connaissait pas, et quand il les aurait connus ils ne lui auraient point fourni le modèle ni même le germe le plus léger de cette audacieuse conception. C'est dans sa tête, c'est dans son cœur qu'il l'a trouvée."

vivre le drame historique de Shakespeare" (scènes du III^e acte, où Shakespeare montre une connaissance si profonde de la bassesse du cœur humain.) (4, 5, 6, fév., 1816.) Ailleurs il réclame, conformément à l'idéal d'Angleterre, plus de vérité historique et plus de naturel et dans la composition des pièces et dans l'art des acteurs (Art. sur *Démétrius* par Delrieu, 1^{er} nov., 1815.); ou encore il se plaît à appeler l'attention de ses lecteurs sur les romans de Swift (10 déc., 1815), ou sur ceux de Richardson; ici "le développement naturel, merveilleusement gradué des passions et des caractères est le premier titre à l'admiration universelle dont jouit l'auteur". (18 mars, 1816.)

b. *Malte-Brun.*

Le 1^{er} octobre, 1816, Martainville se retirait de la *Quotidienne* et entrait à la *Gazette de France*. Malte-Brun, le fameux géographe, chargé déjà des articles sur la politique étrangère, succédait à Martainville dans la critique littéraire. Il allait, à son tour, défendre la cause des étrangers, et avec plus de feu encore.

Danois de naissance (il a francisé son nom, qui était primitivement Malte-Conrad-Brunn), banni de sa patrie à la suite d'une propagande trop zélée en faveur des idées de liberté universelle, Malte-Brun était venu en France en 1799. Admirateur de Bonaparte d'abord, ses opinions politiques s'étaient tellement modifiées qu'en 1814 il avait mis sa vigoureuse plume au service de la cause des Bourbons. Du point de vue littéraire, il fut d'une libéralité d'esprit peu commune à cette époque. La langue française, dont il avait depuis longtemps cultivé les maîtres, était devenue la sienne. En sus, il pouvait, chose rare à cette époque, apprécier, dans leur propre langue, les grands écrivains des autres pays de l'Europe. Et en sa qualité d'étranger, il sentit peut-être

¹¹ Un correspondant de la *Quotidienne* signant "Deutscher" protesta un jour contre la sévérité des Français vis-à-vis des œuvres de son pays, sévérité qui, dit-il, n'est que fille de l'ignorance:

"Un critique que je nommerais au besoin a imprimé 20 fois dans un journal très répandu que pour juger un ouvrage il n'était nullement besoin de savoir l'idiome dans lequel il est écrit! Et pour joindre l'exemple au précepte, dans un article où il professait son ignorance totale de la langue allemande il condamnait toute notre littérature en masse."

plus profondément que les premiers romantiques eux-mêmes ce que la littérature française pourrait avec profit emprunter aux voisins. C'est lui qui en 1814 avait fondé à Paris *Le Spectateur Littéraire*, dans le but de répandre en France "la connaissance des littératures étrangères." Il y avait raillé, comme Mme. de Staël, "la vanité des littérateurs français, qui croient avoir fait un sacrifice lorsque sur un ton de protection ils ont accordé aux autres nations quelques lueurs d'esprit et de génie." Il avait protesté que, "l'étude des littératures étrangères n'étoufferait aucun germe d'esprit individuel si le germe était d'ailleurs doué de force vitale", et il avait déclaré qu'il "fallait aller chercher à l'étranger des impressions nouvelles, des points de vue nouveaux, des sentiments et des idées." (*Le Spectateur ou les variétés historiques et littéraires*, 1814, II, p. 39-44.)

Ce zèle à éveiller l'intérêt en faveur de la littérature étrangère se manifesta aussitôt dans *la Quotidienne* où, sous la rubrique "littérature étrangère," parurent de nombreux articles élogieux et éclairés. Lors de la mort de Sheridan, Malte-Brun analysa ses œuvres, surtout les *Rivaux* et *l'Ecole de la Médisance*; il profita de l'occasion pour souligner ce que Chéron dans son *Tartuffe des Mœurs* (imitation de cette dernière pièce) avait omis de comique et de vrai par respect pour "nos mœurs et nos convenances". (15 juillet, 1816.) Il signala une traduction allemande de toute beauté de *l'Agamemnon* d'Eschyle, par Humboldt (4 oct., 1816), et donna une discussion de l'adaptation en français du *Luthier de Lubeck* de son compatriote, Holberg. (28 déc., 1816.) On pourrait prolonger l'énumération. Précisons plutôt le véritable rôle que joua Malte-Brun dans la formation de l'esprit libéral—quasi romantique—de *la Quotidienne*, en montrant son attitude sur certains problèmes brûlants.

1. Pour le triomphe définitif de la cause romantique dans *la Quotidienne*, une chose nous paraît plus grosse de conséquence que la propagande de Malte-Brun en faveur de la littérature étrangère. Dès ses premiers articles, il avait adopté pleinement la fameuse théorie de Bonald, qui va devenir le point de départ de la *Préface de Cromwell*: *La Littérature est l'expres-*

sion de la société.²⁸ A propos des *Elégies* de Mollevaut, Malte-Brun écrivit, le 10 juin, 1816: "L'élégie embrasse aujourd'hui tout le vaste horizon de nos calamités publiques et de nos souffrances privées; elle se nourrit de toutes les douleurs, de toutes les espérances, de toutes les craintes du genre humain; elle s'insinue même dans tous les genres de la littérature moderne en y répandant ce sentiment d'une douce mélancolie et ce coloris romantique moins familiers à l'antiquité classique. L'élégie est une sœur de l'ode. Elles se ressemblent en ce qu'elles expriment toutes les deux un sentiment dont le poète est censé être pénétré lui-même, tandis que la tragédie ou l'épopée représente ou raconte les sentiments d'une personne étrangère. . . . Il résulte de cette théorie de l'élégie que la religion chrétienne est particulièrement favorable à ce genre de poésie. Pour un chrétien il n'y a ni des joies immodérées, ni des douleurs sans espérance. Notre situation morale après les longues tempêtes de la Révolution favorise également les sentiments profonds et les réflexions sérieuses."

Malte-Brun pour des articles comme celui-ci mériterait une étude spéciale (à côté d'hommes comme Nodier) à titre de précurseur direct de l'auteur de la *Préface de Cromwell*. On peut même aller plus loin. Malte-Brun en 1816 en savait davantage que Hugo ou que Nodier en 1827; il avait compris, lui, que le lyrisme sentimental, l'individualisme moral romantique, remontait à Rousseau, et il avait revendiqué pour Rousseau ce que les auteurs romantiques prêtaient encore très tard à Chateaubriand. A cette époque, en effet, on ne citait de Rousseau (et encore pour les attaquer) que les doctrines politiques du *Contrat Social*. *Atala* et *René* sans compter *Corinne* et *Delphine* avaient fait oublier, en général, la *Nouvelle Héloïse*. Mais voici Malte-Brun qui développe de nouveau la théorie de Bonald à propos de ce

²⁸ Cf: Des Granges op. cit. pp. 247, donne comme première discussion des tendances qui constituent la nouvelle poésie, 1817 (article cité des *Lettres Champenoises*). L'article de Malte-Brun nous permet donc de reculer cette date d'un an. Ajoutons que Malte-Brun répéta ces mêmes théories presque mot pour mot le 16 juin, 1817, au sujet d'une *Elégie* de Treneuil.

roman : "Quel ancien a conçu des caractères comme St. Preux et Julie ; où trouver dans l'antiquité ce délicieux combat entre les penchants et les principes, ce mélange des pleurs du repentir avec les larmes du plaisir, cette héroïque résignation au devoir et cette métamorphose d'une passion sans bornes en une amitié pure et céleste "plus tendre encore que l'amour?" (5 août, 1816. Second article sur Mollevaut.)

2. Si Malte-Brun mérite par son application de la théorie de Bonald, une place à côté de Nodier comme précurseur, il en mérite une aussi à côté de Stendhal. *Racine et Shakespeare* annonce comme on sait la théorie du drame moderne de Victor Hugo, opposé à la tragédie du XVII^e siècle. Or Malte-Brun, relevant dans un article sur l'*Agamemnon* de Humboldt les différences essentielles entre la tragédie d'Eschyle, dominée par la fatalité, et le drame moderne, déclara déjà en 1816 que "l'homme de génie, s'il en naît un, cherchera des inspirations, des émotions dans le théâtre des Grecs, mais il demandera à nos mœurs, à nos idées, à notre système social et politique les secrets d'une nouvelle combinaison de ressorts, aussi forte, aussi tragique que celle du système inimitable des Grecs. L'histoire moderne a assez fait pour la muse tragique." (4 oct., 1816.) Que dira maintenant dans son *Racine et Shakespeare* l'iconoclaste Stendhal? Dès les premières lignes de sa *Préface* il écrira en 1823 : "Je prétends qu'il faut désormais faire des tragédies pour nous, jeunes gens, raisonneurs, sérieux et un peu envieux, de l'an de grâce 1823. . . . Les règnes de Charles VI, de Charles VII, du noble François I^{er} doivent être féconds pour nous en tragédies nationales d'un intérêt profond et durable."

3. Quant à la *question des unités*, Malte-Brun s'exprima avec autant de décision en 1817 que Stendhal en 1823, et dans cette même *Quotidienne* où l'on en favorisait si ouvertement l'observation. Malte-Brun ne cessa de signaler aux Français les beautés qui seules étaient possibles au théâtre libre des étrangers. Il releva, par exemple, "la faiblesse de la conception,

de l'ordonnance et du dénouement" du *Germanicus* d'Arnault.²² Lors de la fameuse représentation de cette pièce, il en suggéra même une reconstruction telle que Tacite ou Shakespeare l'auraient conçue : "beauté simple et mâle, scènes imposantes, dénouement magnifique." Mais une telle tragédie n'admet, dit-il, "ni l'unité de temps ni celle de lieu. Elle commence à Antioche et finit à Rome. On ne peut faire entrer tout l'événement historique dans le cadre de nos fameuses règles. On ne peut pas diviser cet événement sans blesser le principe bien plus essentiel de l'intérêt dramatique et l'intérêt moral. (Malte-Brun écrivit en 1817!) C'est un sujet qui ne peut être traité que par Tacite ou par Shakespeare." (22 mars, 1817.)

4. L'attitude vis-à-vis de Shakespeare était toujours, lors de la crise romantique, la pierre de touche certaine des tendances réactionnaires ou avancées d'un critique. Malte-Brun comprenait et admirait comme peu de ses contemporains le grand Anglais. Et il se révolta contre les imitations françaises de Ducis, par qui Shakespeare, humain et universel, était "réduit aux dimensions mesquines du théâtre gréco-français." "Hamlet," dit-il pour n'en citer qu'un exemple, "n'est d'aucun pays, d'aucun siècle, d'aucun système dramatique en particulier ; il est le représentant général de ces misères humaines qui résultent plus particulièrement de notre impuissance à découvrir la vérité des faits qui nous intéressent le plus et à démêler nos devoirs à travers le conflit des intérêts les plus légitimes." Or, Ducis n'a su voir en Hamlet "qu'un prince malheureux, il ne s'est pas seulement douté de la grande pensée de Shakespeare. . . . Un caractère vague mais sublime a été remplacé par un personnage plus réel, plus dramatique mais petit et mesquin. . . . C'est comme si

²² *Germanicus*, d'Arnault : Représenté à la Comédie française le 23 mars, 1817 ; occasionna de vives discussions politiques et littéraires, et le duel Arnault-Martainville (rédacteur en ce moment au *Drapeau Blanc*). (Voir à ce sujet, *Année 1817*, p. 314, de Biré.)

Les articles de la *Quotidienne* rédigés par Malte-Brun, sont très sobres au point de vue politique, et le critique attaque *Germanicus* surtout pour sa forme, son style, sa conception faible. (Cf. la *Quotidienne*, 23 mars, 9 avril, 21 avril, 1817.)

M. Gérard voulait faire du *Jugement Dernier* de Michel-Ange un joli tableau de chevalet." (10 nov., 1817.)

Malte-Brun défend de même la gloire littéraire des poètes d'Outre-Rhin que des écrivains de troisième ordre essayent de faire connaître à la France afin de gagner pour eux-mêmes une renommée illégitime. Ainsi la *Mort d'Adam*, tragédie lyrique de Klopstock "offre une marche simple et naturelle infiniment plus conforme aux règles du théâtre" que la pièce biblique française, *La Mort d'Abel* de Legouvé; celui-ci a "immolé la vérité et les convenances au désir de faire briller son propre talent de versification." Quant à l'esprit de la pièce, Legouvé, "au lieu de faire revivre dans ses vers les figures hardies, orientales et bibliques; le coloris propre à des lieux et à des temps aussi éloignés", (comme l'a fait Klopstock) a "mis dans la bouche de ses personnages le langage philosophique du XVIII^e siècle. . . . Il est curieux de voir un auteur allemand éviter heureusement les longueurs et les défauts de convenances où M. Legouvé est tombé." (14 et 18 mars, 1817.)

Ailleurs Malte-Brun s'accorde le plaisir facile d'écraser sous celle du géant Goethe, *Iphigénie en Tauride* de Guymond de la Touche. "Cette Iphigénie-ci peut se montrer sans honte à côté de celle d'Euripide", dit-il, "elle a une physionomie si classique, elle est écrite d'un style si pur et en même temps si poétique qu'on soupçonnerait l'auteur d'avoir traduit quelque manuscrit d'Herculaneum. En même temps elle satisfait aux règles de la scène française." Celle de la Touche au contraire est absolument "défectueuse par son style faible et par le manque de vraisemblance de son intrigue." (10 avril, 1817.)

En décembre 1817, Malte-Brun quitta la *Quotidienne* pour se vouer entièrement au *Journal des Débats* où il collaborait depuis longtemps avec ses amis, les Bertin.

c. Mély-Janin.

Le critique qui allait remplacer Malte-Brun, Mély-Janin, n'était pas aussi libéral d'esprit que l'avait été son prédécesseur.

Cependant, en raison même de la modération de ses doctrines

littéraires, il devait arriver à se faire mieux entendre de la majorité des abonnés de *la Quotidienne*.

Mély-Janin, connu à cette époque par *Les Lettres Champenoises* qu'il avait fondées, dirigées et rédigées lui-même en 1817, collaborait depuis quelques mois à *la Quotidienne*; mais sa critique littéraire, avant le départ de Malte-Brun, était fort peu de chose.* A partir de décembre 1817, au contraire, jusqu'à sa mort en 1827, on peut lui attribuer toute la critique dramatique et une grande part de la critique littéraire générale du journal.† Il y aura lieu de reprendre en détail son œuvre après 1821. Qu'il suffise d'en indiquer pour le moment les traits essentiels.

Dès le mois de février 1818, il définit clairement sa doctrine littéraire dans la discussion d'un roman philosophique de M. . . . *Les Folies du Siècle*: "Si je ne me trompe, l'auteur tient de près à ce que nous nommons *l'école romantique*. . . . Je ne lui en ferai point de reproche, je me défie des systèmes et je ne crois pas qu'il soit rigoureusement nécessaire d'être exclusif en littérature. . . . Je ne crois pas que les Grecs aient fermé la carrière et que depuis eux l'esprit humain ait dû rester stationnaire. Cependant il faut en tout une juste mesure et c'est là ce point difficile à rencontrer." (3 fév. 1818.)

Shakespeare avait fourni à Malte-Brun l'occasion d'élaborer

* 36 numéros des *Lettres Champenoises* parurent de 1817 à 1818. Mély-Janin les republia en 1820 en collaboration avec Michaud, Feletz, O'Mahony, Laurentie et d'autres, presque tous ses confrères de *la Quotidienne*.

† 7 et 8 sept., 1817. *L'Art de Parvenir*. Viollet le Duc.

8 oct., 1817. *L'Oraison Funèbre de Louis XVI*. Alex. Soumet.

21 oct., 1817. *Moucheron*—traduction de Virgile du Comte de Valois.

* La critique n'est en général pas signée, mais le même esprit anime tous les articles; rien n'est plus clair. En outre, en comparant certains articles de *la Quotidienne* avec des articles des *Lettres Champenoises* signés M. J. on retrouve souvent les mêmes théories exprimées dans les mêmes termes. (Cf., par. ex., *La Jeanne d'Arc* de Davrigny, *Quotidienne*, 6 mai, 1819—*Lettres Champenoises*, tome III, 1818.) Voici encore un témoignage: Dans les *Lettres Champenoises* (1820, I, IV.) Mély-Janin écrit à propos de la *Marie Stuart* de Lebrun:

"La vérité ne se trouve point dans les extrêmes: toutefois je voudrais que les classiques et les romantiques, ainsi que je l'ai expliqué dans un journal (*la Quotidienne*) se fissent des concessions réciproques." (Cf. art. de *la Quotidienne*, 8 mars, 1820.)

ses doctrines dramatiques; Mély-Janin s'appuya sur l'œuvre du grand dramaturge allemand, Schiller, que les romantiques cherchaient à populariser en France entre 1818 et 1821. Il prend position en 1818, à propos de la reprise de *Spartacus* de Saurin. Le public a raison de ne pas s'enthousiasmer pour toutes ces fadeurs sentimentales, et qui ne sont qu'une demi-concession au nouveau goût: "Nous en faisons tous les jours l'expérience", déclare-t-il, "ces pièces qui furent autrefois accueillies avec acclamation viennent aujourd'hui mourir tout doucement sur la scène. Quant à moi, je l'avoue franchement, j'aime mieux les *bizarries* du genre romantique, j'aime mieux du *germanisme tout pur* que les scènes d'amour fade qui se sont comme naturalisées sur notre théâtre et qui ne sont ni d'aucun temps ni d'aucun lieu." (22 août, 1818.)

Pour renouveler l'inspiration dramatique en France, Mély-Janin va prêcher désormais une certaine union du génie allemand et du génie français. La première pièce allemande "francisée", *La Jeanne d'Arc* de Davrigny en 1819, ne lui offrit pas, il est vrai, une occasion bien favorable. Comment acclamer les théories dramatiques d'un Schiller ou d'un Mercier (qui, lui aussi, avait fait dans son temps une *Jeanne d'Arc* imitée de Schiller) quand le poète allemand avait "fait violence à l'histoire en dénaturant le caractère de l'héroïne jusqu'à la supposer amoureuse—et amoureuse d'un Anglais!", tandis que le poète français avait fait de la Pucelle une révolutionnaire, déclarant que si elle "eût vécu de nos jours, fidèle à la cause et au cri d'un peuple entier, elle aurait marché avec nous à la prise de la Bastille et à la destruction d'un trône horriblement entaché de trahisons et de parjures!" Et cependant, même ici Mély-Janin regrette "les règles étroites et mesquines de notre tragédie qui nous défendent de mettre en scène l'héroïne d'Orléans tout entière." Il s'indigne avec Mercier de toute la puissance de son âme contre la dure captivité dans laquelle gémit la tragédie française. "J'ai tout fait pour l'en délivrer; vains efforts! Ah! quand mes confrères seront-ils exorables? Jamais! ils tirent sur eux d'énormes ver-

rous sur lesquels sont écrits en gros caractères, les noms de Racine et de Boileau." (6 mai, 1819.)

Avec *Marie Stuart*, adaptée par Lebrun, l'année suivante, Mély-Janin put s'exprimer enfin sans contrainte sur le rôle du théâtre allemand dans le renouvellement du théâtre français.²⁷ Il se répand en éloges : Schiller est "le chef des romantiques, le héros du génie, l'enfant adoptif de M. Schlegel!", et il réfute les arguments de ces gens qui "éternellement renfermés dans le cercle étroit de leurs petites idées et tout garottés de préjugés, ne voient dans l'œuvre de Schiller que les détails défectueux. Ce n'est point à cause de ses défauts que Schiller est un homme de génie,—c'est malgré ses défauts." C'est la faute des adapteurs français si ce géant de génie n'est pas apprécié en France. En cherchant à corriger ses défauts, ils lui dérobent toutes ses beautés. Ainsi Lebrun, en "ôtant à Schiller son costume tudesque pour l'habiller à la française" et en lui enlevant "quelques taches qui répugnent à nos mœurs dramatiques, a singulièrement affaibli les beautés de sa *Marie Stuart* et dans les opérations qu'il lui a fait subir il lui a enlevé beaucoup de sa vigueur et de son énergie." Voici la scène entre Elizabeth et Marie. Au moment de signer l'arrêt Elizabeth hésite, mais se rappelant aussitôt les paroles hautaines de Marie qui lui a reproché d'être la fille de l'adultère, elle saisit la plume et signe l'arrêt en s'écriant : "Bâtarde, je viens de me légitimer." Chez Lebrun, le mouvement rapide et vif est entièrement perdu, quand Elizabeth dit sagement mais fadement : "Je suis de Henri Huit la fille légitime!" "Mais peut-on hasarder sur la scène française le mot *bâtarde*? Oui, sans doute," répond Mély-Janin, "avec du talent on vient à bout de tout—et quelqu'un, sûr de sa force, aurait attaqué de front les difficultés." Après cette déclaration de libéralisme qui étonne, Mély-Janin revient à sa doctrine médiatrice et proclame

²⁷ Un rapprochement entre cette critique et celle du *Drapeau Blanc* (7 mars, 1820) où Martainville était directeur, est intéressant.

"On chercherait en vain (dans cette pièce de Lebrun) une seule idée qui lui appartienne. . . . Il a laissé subsister dans sa *Marie Stuart*, beaucoup trop du mauvais goût de Schiller et il a toujours affaibli les traits hardis et vigoureux."

une fois pour toutes quelle sera désormais sa position dans le "grand procès des classiques et romantiques."²⁸ "Si j'étais juge dans cette affaire et qu'il me fût permis d'avoir un avis, je voudrais que les parties fissent des concessions réciproques et ne se tinssent pas fièrement retranchées dans leurs limites respectives. Je dirais aux classiques : abandonnez quelque chose de la rigueur de vos principes, ne vous tenez pas exclusivement renfermés sur ce terrain de l'antiquité hors duquel vous n'osez faire un pas, votre goût vous rend quelquefois timides, et votre jansénisme est un peu trop rigoureux. Je dirais aux romantiques : Laissez là vos longs détails, vos réflexions puériles ; à force de vouloir être vrais, vous arrivez trop souvent à la trivialité. *Enfin je tâcherais d'amener les deux parties à ce point juste et précis où se rencontrent le beau et le bon.*"²⁹ (8 mars, 1820.)

d. *Influence de ces trois critiques.*

La présence dans les bureaux de la *Quotidienne* de Martainville, Malte-Brun et Mély-Janin, a dû forcément exercer sur leurs collaborateurs une influence marquée, et l'on peut sentir les préjugés conservateurs même dans la critique anonyme du journal fléchir peu à peu. Malgré "toute la déraison qui frappe dans ce qu'écrivent les auteurs germaniques" on est forcé de reconnaître par exemple à propos de *L'Ondine* de La Motte Fouqué "le naturel touchant, le ton qui appelle à l'intérêt du lecteur et qui fait que l'on ouvre rarement un ouvrage allemand sans le finir, quitte à le critiquer après." (5 nov., 1817.) "Il est toujours pénible d'avouer" écrit-on à propos des romans de Walter Scott en général, de *Rob Roy* en particulier,³⁰ "que les romans les

²⁸ Voir aussi à ce propos les articles de Mély-Janin.

La Jeune Tante, de Melesville. (20 oct., 1820.)

Don Carlos, de Lefèvre. (22 dec., 1820.)

²⁹ Tous les articles de Mély-Janin de cette année sont signés D.

Cf. *Le Livre du Centenaire du Journal des Débats*, qui attribue aussi cette signature à Mély-Janin.

³⁰ Comparez avec le ton hésitant encore d'un an auparavant : (25 mai, 1817.) Les romans de Mme. de Genlis offrent "moins d'intérêt que n'en offrent les conceptions *romantiques* quoique celles-ci soient d'ailleurs tristes, désordonnées, et bizarres et que nous soyons bien loin de vouloir recommander cette école ambitieuse et exaltée qui n'exerce déjà chez nous que trop d'influence surtout en politique et en morale."

plus piquants, ceux où l'on retrouve le plus d'invention, de force, de vérité dans les caractères nous viennent de chez nos voisins et qu'à l'exception d'une demi-douzaine de chefs-d'œuvre que notre littérature possède dans ce genre, nous devons aux anglais tous les romans qui peuvent se lire deux fois." (30 mai, 1818.) Ailleurs, à propos du théâtre étranger : "On cherche en vain dans notre littérature un de ces génies sauvages et sublimes qui ignorent les règles ou qui en brisent le joug mais qui étonnent l'esprit par leurs conceptions et qui subjuguent le cœur par le naturel et la force des sentiments." (9 juillet, 1818.) Et voici une association de noms surprenante certes pour l'époque : "Le Dante, Schakespeare (sic), Milton et Corneille," les quatre poètes modernes qui selon l'expression très fière mais très juste de ce dernier "*ne durent qu'à eux seuls toute leur renommée*" et qui "suffisent pour illustrer un siècle, une nation, et toute une littérature." (29 oct., 1818.)

Passons aux écrivains français. En 1818 paraissait le *Jean Sbogar* de Charles Nodier, œuvre plus romantique même que ne l'avait été l'*Adolphe* de Benjamin Constant. Et cependant la critique de la *Quotidienne* est tout élogieuse. On y loue les rapprochements que l'on peut faire avec des œuvres étrangères qui offrent des héros à double personnalité, comme l'*Abelino* du théâtre allemand et le *Corsaire* de Lord Byron; et on souligne—"le haut intérêt des situations fortes et des couleurs d'une sombre énergie", de ce dernier. Puis on indique comme intéressante, l'antithèse entre "cet homme si sombre et si funeste" et la jeune femme "belle, douce et timide" à qui Jean Sbogar inspire une passion si profonde. "Ce ne sont point ici des peintures banales de ces éternels lieux communs qui traînent dans tous les romans." (28 juin, 1818.)^a La *Quotidienne* n'exquissa-t-elle

^a Quelques mois après, *Jean Sbogar* fut mis au théâtre; "production très remarquable," dit la *Quotidienne*. Mais sous l'éloge suivant on ne peut s'empêcher de voir un faussement de la pensée de Nodier : "A travers les idées les plus singulières, on y trouve des peintures de la plus grande vigueur. Le caractère de Jean Sbogar est une véritable création, l'auteur a voulu nous montrer où peuvent entraîner les paradoxes de la philosophie germane dans une âme entièrement livrée aux passions." (25 oct., 1818.) Comme si *Sbogar* était écrit pour détourner du romantisme! Mais la *Quotidienne* trouve son compte à l'interpréter ainsi.

ici la théorie de l'antithèse que Victor Hugo reprit dix ans plus tard dans sa *Préface de Cromwell*.

Enfin en 1819, on publia les *Œuvres* d'André Chénier, et on ne s'étonnera guère de l'accueil bienveillant que la *Quotidienne* fit à ce romantique avant la lettre. Comment refuserait-elle son admiration au jeune poète qui "avait assurément quelque chose là", et qui "devait périr sur l'échafaud par la main sanglante de la Révolution"? Du reste le "parfum d'antiquité" de ses vers, "ce je ne sais quoi de doux et de gracieux de sa muse qui semble appartenir aux temps antiques", était encore en parfaite conformité avec le goût classique de notre journal. (30 oct., 1819.)

III.

Les Traditions Nationales.

Nous arrivons à un groupe de théories que la *Quotidienne* pouvait non seulement adopter, mais qu'elle devait accueillir avec enthousiasme : celles qui remontent à la France catholique et monarchique, et dont Chateaubriand est généralement considéré comme le représentant le plus autorisé. L'influence de Chateaubriand remontait, il est vrai, aux toutes premières années du siècle. Mais ce n'est que peu de temps avant 1820 que son nom fut réellement associé au mouvement romantique. Les écrivains dits romantiques étaient plutôt ceux qui puisaient leur inspiration dans la philosophie du XVIII^e siècle, dans les horreurs de la Révolution ou dans les bizarreries et monstruosité étranges. La *Quotidienne* avait reconnu de bonne heure dans cet apôtre du loyalisme monarchique et catholique, un allié précieux en littérature comme en politique. Elle se montra d'abord quelque peu sévère pour les nouveautés de son style et elle voulut parfois "réprouver ses phrases sonores, son style ambitieux et ses alliances étranges de mots et de figures." (Article sur *Chateaubriand et la Censure*, signé R, 18 janv., 1815.) Mais elle s'y accoutuma bientôt et trois ans plus tard elle a pleinement adopté Chateaubriand, le défendant contre ses critiques. Lemerrier avait écrit dans ses *Observations critiques de l'Académie française sur l'ouvrage intitulé le Génie du Christianisme*, (Paris, 1817) : "Un

ouvrage littéraire est mauvais s'il n'a pas la raison pour objet fondamental, un langage propre et juste pour expression et de vraies figures pour ornements de son élégance. Je n'aperçois aucune de ces qualités dans le *Génie du Christianisme*." A quoi la *Quotidienne* répond: "Quand il serait vrai qu'on pût reprocher au plan quelque défectuosité, et au style quelque affectation, il n'en est pas moins constant que c'est le plus beau monument qui depuis longtemps ait été élevé à la gloire des lettres, et que M. de Chateaubriand ne soit aujourd'hui le premier de nos écrivains. J'avoue franchement que je ne suis point prêt à transiger sur cette question." (17 fév., 1818.)

De 1814 à 1820 Chateaubriand donna peu d'occasions à la *Quotidienne* de se réclamer de lui du point de vue littéraire.²² Mais elle montrait une grande prédilection pour les productions françaises qui mettaient en œuvre les traditions nationales, et qui se rattachaient ainsi au mouvement auquel Chateaubriand avait prêté tant de prestige. Elle se vantait d'avoir été "la première à pressentir le succès des ouvrages qui feraient jouir le public des monuments les plus anciens de notre littérature", et de notre histoire (à propos des *Poésies originales des Troubadours*, éditées par Raynouard, 10 sept., 1816 et 30 juin, 1817.) Et quand en 1815 Marchangy fit paraître les derniers volumes de sa *Gaule Poétique*, la *Quotidienne* félicita aussitôt l'auteur de son succès, et la France de ce qu'enfin un de ses écrivains se fût rendu compte des beautés poétiques nationales. En même temps elle s'indigna de l'obstination du public "à ne voir dans nos fastes que des traditions grossières et des faits monotones." (27 mars, 1815.)

²² Les articles suivants sur l'œuvre de Chateaubriand, en attestent le caractère politique :

28 nov., 1814—*Réflexions politiques sur quelques écrits du jour et sur les intérêts de tous les Français.*

29 nov.—*Des Fragments sur les Emigrés.*

23 déc.—*La Charte Constitutionnelle.*

18 et 28 janv., 1815—*Réflexions du Censeur.*

3 juillet—*Rapport sur l'état de la France.*

28 août—*Des discours politiques de Chateaubriand, etc.*

Deux ans plus tard Malte-Brun consacrait une série d'articles de haute importance à cette œuvre. "Nous ne devons pas dater de vingt-cinq ans une gloire de quatorze siècles," s'écriait-il. "C'est cette gloire que les arts devraient réclamer. Mais nos littérateurs, copistes serviles de leurs prédécesseurs, décident d'un ton magistral, que l'histoire de France n'est pas susceptible des ornements de la poésie et des beaux arts, et ils regardent un héros grec comme nécessaire." Les premiers siècles de notre histoire n'offrent à la littérature que des traditions grossières sans intérêt et sans grâce, nous dit-on. Soit, mais n'est-ce pas justement, "l'état demi-sauvage d'une nation qui fournit à ses auteurs le terrain le plus riche en inspirations littéraires? Les anciens nous en ont donné l'exemple et du moment qu'ils ont abandonné comme source d'inspiration littéraire les siècles héroïques et fabuleux de leur histoire, leur génie a paru stérile et faible." (26 juillet et 10 août, 1817.) De fait, "la France offre mille sujets non seulement égaux mais supérieurs à ceux des anciens. . . . On ne peut rien dire de neuf (cependant) de nos jours sans être aux yeux de nos prétendus gardiens des principes et du goût, un hérétique littéraire, un romantique ou, tout au moins, un homme à système." Mais "quel genre de littérature se lie plus heureusement à la politique de la légitimité que celle qui prendrait ses sujets dans l'histoire de France, qui est en même temps l'histoire des augustes ancêtres de nos rois et l'histoire des illustres soutiens de l'antique monarchie?" (2 sept., 1817.)

Ce fut surtout au théâtre que *la Quotidienne* eut l'occasion d'encourager et d'approuver cette thèse fortement affirmée : que l'histoire nationale se prêtait mieux que tout autre sujet à la renaissance d'une littérature nationale. En 1815, elle ne signalait pas moins de dix-sept pièces dont le sujet avait été puisé dans les annales de France.²² Une grande difficulté cependant se présentait ; et *la Quotidienne* entrevit de bonne heure le danger de la mise en œuvre de sa théorie. Pour y obvier elle formula une thèse hardie mais systématiquement appliquée dans sa critique : à savoir, que l'on doit combattre dans l'emploi de l'inspira-

²² Pour cette liste voir Appendice III.

tion nationale et historique toute tendance qui pourrait nuire à la cause de la légitimité catholique. Ainsi on doit élaguer de l'histoire ce qui n'est pas favorable à la royauté; et même si besoin est, on n'hésitera pas à réarranger les faits et à corriger les personnages." Martainville écrivait déjà en 1815, à propos de la tragédie *Henri IV à la Bataille de Fontenoy*: "En bonne police de littérature dramatique, puisqu'aujourd'hui il y a un bureau de police littéraire, ne devrait-il pas être défendu à certains auteurs de présenter sur la scène des images révérees et des noms devenus sacrés? On les préserverait d'un sacrilège. Sous leur pinceau les plus nobles physionomies deviennent ridicules. Un sujet fait pour exciter l'admiration ne provoque que des sifflets et il est difficile que le juste affront que l'auteur essuie, ne blesse pas le respect religieux dû aux personnages qu'il a ignoblement travestis." (29 nov., 1815.) L'année suivante c'est Lemercier qui fait de Charlemagne, "dont le nom seul rappelle toutes les idées de sagesse et de grandeur, le caractère le plus imposant peut-être de toute l'histoire moderne", un "fanfaron bavard et irascible, parlant sans cesse de sa puissance, de sa gloire, de son épée, et n'agissant jamais en grand roi ni en grand homme." (11 juillet, 1816.) Et dans son article sur Marchangy en 1817, Malte-Brun résume et formule ainsi cette théorie: "Nos institutions politiques et religieuses sont tout aussi propres à la poésie que les temps anciens, pourvu cependant que le poète qui s'inspire d'elles ait une foi ardente et un dévouement sincère aux croyances religieuses et monarchiques de la patrie." Vol-

* Il est curieux de voir Stendhal signaler la même objection à la tragédie historique dans son *Racine et Shakespeare* (chapitre sur la tragédie de *Luther* de Werner.) Lui cependant parlait d'un tout autre point de vue, celui du libéral anti-royaliste.

"Un grand obstacle va naître du genre romantique; nos annales sont tellement dégouttantes de sang; nos meilleurs princes ont été si barbares que notre histoire se refusera à chaque instant à être présentée avec naïveté. Comment montrer François I^{er} faisant brûler Dolet, qui passait pour son fils naturel, parce qu'il était soupçonné d'hérésie? Quel est le roi, en France, qui voudra laisser avilir ainsi ses prédécesseurs et par là l'autorité qu'il tient d'eux? . . . Telle est la raison qui fera que les rois encourageront leurs académies à injurier les romantiques." (Ed. Oxford, p. 61.)

taire, abordant dans *la Henriade* le sujet des guerres religieuses dans un esprit d'incrédulité, et dès lors, produisant une œuvre froide, a bien "montré les dangers d'un procédé contraire." (15 août, 1817.)

Enfin en 1820, Mély-Janin fait une application très caractéristique de la thèse, à propos des deux tragédies *Clovis*, l'une de Lemer cier et l'autre de Viennet. La pièce de Viennet, "malgré sa médiocrité pseudo-classique et déplorable" est bien supérieure à celle de Lemer cier. Il est vrai que Viennet lui-même, n'a pas conservé à son héros "cette grandeur et cette majesté que lui ont données les siècles. Or, il ne faut point faire descendre nos héros du piédestal où la postérité les a placés pour les mêler à de petits intérêts qui les rapetissent." Mais au moins Viennet n'a pas dégradé le caractère de ce grand roi. Et un passage surtout dans sa pièce sur "la clémence royale de Clovis a fait la plus vive impression, tant l'application était sensible." La pièce de Lemer cier, au contraire, a beau être plus vigoureuse. L'auteur, "en cherchant à rendre le caractère du Tartuffe politique dans un cadre tragique, a choisi comme personnage principal un de nos rois qui, quoiqu'ayant quelque chose de la barbarie de son temps, eut de grandes qualités dont Lemer cier l'a dépouillé pour en faire un tyran tragique. *C'est se rendre coupable d'une infidélité historique du premier chef; nous ne devons pas l'en remercier.*" (21 oct., 1820.)

En regard de ces sujets médiévaux, les sujets historiques plus modernes sont encore plus dangereux, et *la Quotidienne* voudrait qu'on les évitât entièrement. Prenons la guerre de la Fronde au XVII^e siècle. Martainville condamne l'auteur du *Chevalier de Canolles ou un Episode de la Fronde* (comédie historique en 5 actes) apparemment "pour avoir altéré la physionomie historique de ses personnages au point de les rendre méconnaissables"; mais son vrai grief se révèle quand il poursuit: "Avant d'être écrivain on est citoyen et c'est surtout dans un temps aussi voisin que celui où nous sommes d'une des grandes commotions politiques qui mettent en mouvement les passions les plus actives et les plus implacables, qu'il faut éviter de fournir l'arme la plus

légère ou l'occasion du moindre triomphe aux agitateurs." (30 mai, 1816.)

Quant à la période révolutionnaire, *la Quotidienne* ne peut pas admettre qu'on la mette en scène. Discuter des événements si récents, c'est fomentier les passions politiques, et mettre en scène Louis XVI, c'est réveiller en pleine Restauration, les idées anti-royalistes. "Il y a une distinction à faire," déclare *la Quotidienne* lors de la première représentation de *Louis XVI ou l'Ecole des Peuples*, de Fonvielle, "c'est celle qui existe entre des faits domestiques et des faits contemporains. Elle est nécessaire, elle est indispensable. M. Legouvé a mis Henri IV sur la scène : c'était déjà presque une hardiesse, et il semblait que les faits étaient encore trop récents pour être traduits sur la scène. C'était sans contredit le pas le plus avancé que l'on pût faire dans notre histoire. . . . On voit d'après ces principes que nous ne pouvons pas approuver une tragédie sur la mort de Louis XVI, quelque talent d'ailleurs que l'auteur ait pu y mettre." (15 déc., 1820.)

Dans le domaine du roman historique on exerce la même prudence. Les appréciations de certains livres de Madame de Genlis sont des modèles de subtilité sophistique, trahissant avec une candeur extraordinaire l'attitude cavalière de *la Quotidienne*. Elle cherche à établir une distinction fondamentale entre la "véritable histoire", c.à.d., l'histoire telle que *la Quotidienne* la comprend, et la "vérité historique". La *Jeanne de France* de Madame de Genlis a trop de "vérité historique" : "En contradiction presque toujours avec la véritable histoire, l'auteur a le malheur de présenter en déshabillé les individus, que la *sévère histoire* couvre de son prestige, en les rapetissant. Pour trop les rapprocher de nous, l'auteur produit presque toujours un effet contraire à celui qu'il cherchait." Et plus loin : "Les détails sont conformes à l'histoire il est vrai, mais là commençait le domaine du romancier." (5 fév., 1816.) Le même reproche revient en termes non moins naïfs en 1817. Dans son *Ines de Castro*, Mme. de Genlis fait paraître "un premier ministre, le poignard à la main, comme un vil assassin. C'est un spectacle

dégoûtant et révoltant que celui d'un homme de ce rang qui s'abandonne à la plus lâche férocité. Le mot historique ne nous réconcilie pas avec cette inconvenance. L'histoire seule a le droit de conserver d'aussi horribles détails, parce que c'est son devoir. Les arts doivent repousser les images hideuses." (25 mai, 1817.)

En résumé, malgré les dangers que pouvait courir la cause monarchique par le mauvais emploi de l'inspiration historique nationale, *la Quotidienne* est prête à abandonner de bon cœur les Grecs et les Romains, autant dire les traditions littéraires du XVII^e siècle, pour célébrer les faits domestiques. En 1819, Mély-Janin résuma ses théories dans une critique de *Louis IX*, tragédie d'Ancelot : "L'histoire de France offre une foule de grands caractères, de traits admirables et de nobles faits. Mais il faut savoir les mettre en scène. Il faut savoir créer une action car on ne trouve pas de tragédies toutes faites dans l'histoire." (7 nov., 1819.)²⁸

²⁸ Cette thèse est souvent répétée par Mély-Janin; voir par exemple ces articles sur :

Warwick de La Harpe—19 janv., 1818.

Conradin et Frédéric de Liadières—25 avril, 1820.

Artaxerxès de Delaville—27 juillet, 1820.

CHAPITRE II
Période d'Hésitation
 1821-1824

Introduction	71
Les Cinq Collaborateurs principaux	
I. Laurentie—conservateur	73
II. Soulié—modéré	75
III. Merle—libéral	75
IV. Mély-Janin—"juste milieu"	76
1. Attitude envers Hugo	77
2. Attitude envers Vigny	80
3. Attitude envers Lamartine	82
4. Attitude envers Le Romantisme en général	83
a. Le Style	84
b. La Question des Genres	84
1. Mélange des Genres	85
2. Le Genre Frénétique	87
5. Conclusion	91
V. Charles Nodier	92
1. Accord apparent entre Nodier et <i>la</i> <i>Quotidienne</i>	92
2. Désaccord fondamental de doctrines .. Article sur Walter Scott	94
3. Collaboration de 1823	98
Le Désaccord s'accroît	

CHAPITRE II

Période d'Hésitation

1821-1824

La tendance croissante des écrivains français à s'inspirer de l'histoire nationale, nous amène à un point essentiel de l'histoire du romantisme. C'est vers cette époque que le romantisme devient un mouvement littéraire *national* en France. Avant 1821, l'agitation dite romantique avait surtout consisté en imitations serviles d'auteurs étrangers. Les quelques œuvres vraiment françaises dont le caractère était nouveau et original étaient peu nombreuses et n'indiquaient pas encore un mouvement coordonné; ainsi l'*Adolphe* de Benjamin Constant (1816), le *Jean Sbogar* de Charles Nodier (1818) et; dans le domaine de la poésie, les recueils de Millevoye (1816) et d'André Chénier, (publié en 1819).

Mais vers 1821 le mouvement prit corps. Lamartine publiait ses *Méditations*; Hugo écrivait ses *Odes*; et Vigny composait déjà ses *Poèmes*. Il se trouva précisément que le plus grand nombre des jeunes poètes de l'époque subissaient l'influence du génie catholique, chevaleresque et monarchique de Chateaubriand. Ils se laissaient d'autant plus facilement guider en matière de politique par Chateaubriand, seul grand génie littéraire du siècle, que le royalisme était alors, pour ainsi dire, l'opinion de tout le monde. Tandis que le libéral voyait diminuer son prestige après le lâche assassinat du duc de Berry et la chute de Decazes en 1820, tandis que les sociétés révolutionnaires étaient partout supprimées et que les bonapartistes pleuraient la mort de l'Empereur à Sainte Hélène, la monarchie allait s'affermissant en France, et remplaçait même les Bourbons sur le trône d'Espagne. Nos "romantiques" suivirent donc le mouvement sans résistance; abandonnant tout le bagage mythologique du siècle de Boileau, ils chantèrent en vers d'une correction classique encore, ce qu'ils appelaient les "pensers nouveaux du monarchisme catholique."

La Quotidienne devait faire, cela va sans dire, le plus cordial accueil à ces poètes.

On a souvent relevé ce paradoxe à l'époque des débuts du romantisme en France : que les royalistes d'alors se posèrent en défenseurs du romantisme, les libéraux en champions dévoués du classicisme ; en d'autres termes, que les conservateurs en politique étaient libéraux en littérature, que les libéraux en politique étaient conservateurs en littérature. Cet état de choses ne pouvait pas durer indéfiniment. Mais il fallut dix ans pour que les jeunes poètes se rendissent compte que le libéralisme en art ne pouvait aller de pair avec le conservatisme en politique, et pour que, selon le mot célèbre de Victor Hugo, "nés aristocrates et royalistes" ils fussent "devenus démocrates". (*O. et B.*, Préf.—1853.) Ce n'est qu'en 1830 que le chef de l'école écrira : "La liberté dans l'art, la liberté dans la société, voilà le double but auquel doivent tendre d'un même pas tous les esprits conséquents et logiques." Il avait fallu que les événements politiques en France leur ouvrissent les yeux. La chute de Chateaubriand en 1824 avait porté le premier coup au royalisme de l'école. L'ultra-royalisme de Charles X, (sacré en 1825 et dont Victor Hugo et Lamartine avaient acclamé l'avènement dans des Odes de circonstance), ne pouvait laisser dans l'indifférence non plus les hommes intelligents ; la France allait être de nouveau forcée de renverser les Bourbons. Et les jeunes s'en rendirent peu à peu compte.

En 1830, le libéralisme politique et le libéralisme littéraire s'étaient définitivement rejoints. *La Quotidienne* partit en guerre, comme il fallait s'y attendre, car elle n'avait jamais renié ses doctrines. En 1830, elle combattra avec autant de conviction qu'en 1820 en faveur d'une nouvelle littérature nationale ; mais elle ne sera pas moins prête à renier ces poètes *romantiques*, car elle s'était convaincue entre temps que ce qui les séparait d'elle, c'étaient des questions irréductibles de principes.

(Prévenons ici une objection.—L'anomalie exposée ci-dessus

fut très générale mais non pas sans exception. Un groupe d'écrivains en particulier doit être rappelé, groupe où l'esprit progressiste se manifesta d'une manière logique, à la fois en politique et en littérature. Dès 1822, l'auteur de *Racine et Shakespeare*, "bonapartiste et fidèle disciple des analyseurs du XVIII^e siècle" (Lanson), avait posé les principes d'un romantisme tout libéral dans ses aspirations sociales. Mais il se trouva que les talents littéraires qui devaient toucher le grand public de l'époque, ne se recrutaient pas parmi le groupe de penseurs auquel appartenait Stendhal, (Délécluze, Mérimée, Stapfer, Ampère, Rémusat, Magnin, etc.) ; ainsi cette branche de l'école romantique, la seule où l'on fût conséquent, resta en dehors de la grande mêlée littéraire du commencement du XIX^e siècle. On lui rendit justice seulement plus tard. *La Quotidienne*, tout en ne s'occupant guère de ses productions, s'en méfiait.)

Les pages suivantes nous feront assister aux péripéties de l'alliance, douteuse dès le principe, qui exista pendant quelques années entre *la Quotidienne*, royaliste, conservatrice par instinct et par tradition, et les "romantiques", royalistes aussi, mais qui ne le furent que par hasard et provisoirement.

De 1821 à 1824, la critique littéraire de *la Quotidienne* reflète les idées parfois divergeantes, de cinq rédacteurs ; P. S. Laurentie (qui était en même temps directeur), J. B. A. Soulié, J. T. Merle, Mély-Janin et Charles Nodier. Quelques mots suffiront pour indiquer le rôle des trois premiers. Les deux derniers méritent une place à part dans cette étude. Ce fut Mély-Janin qui exprima le mieux le point de vue de *la Quotidienne* par rapport à la nouvelle littérature, tandis que Ch. Nodier y représenta l'élément nettement romantique.

I. Laurentie.

Laurentie partageait, depuis 1816, la direction de *la Quotidienne* avec Michaud. Il était franchement conservateur en littérature comme en politique. Membre de la Société des Bonnes

Lettres¹, Inspecteur Général des Etudes à Paris, s'intéressant donc avant tout à la jeunesse française, Laurentie s'opposa à toute doctrine qui pût favoriser l'anarchie en politique, en religion ou en morale. Il écrivit peu d'articles littéraires mais son influence se fit sentir partout dans le journal. A propos du premier volume de *l'Essai sur l'Indifférence en matière de religion* de Lamennais, il avait écrit en 1818: "Il faut se hâter de faire retentir à l'oreille des peuples ces noms si longtemps méconnus d'ordre et de religion," pour les opposer au "soi-disant mal du siècle, avec son dédain de la vérité, et de tout ce qui importe à la morale et à la religion." C'est le résultat de cet "engourdissement des esprits", ce "calme voisin de la mort" où sont retombés les peuples de l'Europe après "les convulsions déchirantes, le délire frénétique" de la Révolution.² (31 mai, 1818.)

Mentionnons aussi un article sur la "décadence de l'Académie française" laquelle avait consenti à entendre la lecture du poème réactionnaire, *Moïse* de Lemercier (26 avril, 1821); ou encore celui où Laurentie s'oppose, en 1823, à une réédition des œuvres de Diderot et des Encyclopédistes à cause des influences funestes que celles-ci pourraient de nouveau exercer (20 déc., 1823); ou enfin l'article curieux, plus politique que littéraire, publié pour défendre *l'Oreste* de Mély-Janin; celui-ci avait été victime d'une cabale, montée par les adversaires politiques de *la Quotidienne* (13 sept., 1821.) Partout Laurentie se montra franchement conservateur.

¹ La Société des Bonnes Lettres avait été fondée en 1821, et, selon le langage du temps, ses membres "pensaient bien et défendaient le trône et l'autel." Chateaubriand en fut un des présidents et la liste des sociétaires ne compta pas moins de onze collaborateurs réguliers à *la Quotidienne*: Audibert, Berchoux, Capefigure, Fontanes, Géraud, Laurentie, Michaud, Merle, Nodier, Soulié, Véron. (Sur la Société des Bonnes Lettres voir Des Granges, op. cit, p. 195, 203.)

² Pour les autres articles relatifs aux volumes suivants et qui sont très instructifs au point de vue des doctrines religieuses de *la Quotidienne*, voir 15 et 27 août, 1820, sur le second volume de *l'Essai*, de Lamennais; le 8 juillet et le 11 août, 1823, sur les 3^{me} et 4^{me} volumes, et le 5 avril et le 28 juillet, 1821, sur *la Défense de l'Essai*.

II. Soulié.

J. B. A. Soulié, quoique très royaliste en politique, se montra plus libéral dans ses tendances littéraires. Il était entré aux bureaux de *la Quotidienne* en 1821, et s'identifia définitivement avec ce journal en 1824, lors de l'affaire de l'amortissement (voir plus haut Tableau Historique). A ce moment il devint rédacteur en chef. Sa plus grande activité littéraire à *la Quotidienne* appartiendra aux années postérieures; mais d'ores et déjà il exerçait quelque influence; et, ami de Charles Nodier, il se montrait toujours prêt à parler en faveur de l'école dont celui-ci était alors le chef.

III. Merle.

Merle fut libéral en littérature, quoique connu partout sous le sobriquet de "Merle Blanc" à cause de son conservatisme royaliste. C'est surtout au théâtre qu'il encouragea les nouvelles tendances. Il était lui-même dramaturge, en même temps que critique. En 1820 il fit jouer *Maria Stuart* imitée de Schiller, et en 1822 un mélodrame "pathétique" inspiré du *Lépreux de la Cité d'Aoste* de Xavier de Maistre. Dès 1817 il avait été chargé à *la Quotidienne* des feuilletons dramatiques des Petits Théâtres, mais sa plus grande influence ne s'exerça qu'en 1822. Cette année il fut nommé directeur du Théâtre de la Porte St.-Martin; c'est lui qui fit venir à Paris les acteurs anglais. On sait l'hostilité dont cette troupe fut l'objet de la part de la "jeunesse française pensante et agissante"; c'était un "crime de lèse-nation que de souffrir cet envahissement de la part de nos voisins." Après deux essais infructueux, on fut forcé de renoncer aux représentations. L'attitude bienveillante que *la Quotidienne* montra à l'égard de cette entreprise par des annonces et des entrefilets,* doit être en grande partie attribuée à l'influence de Merle. En

* Voir *la Quotidienne* à propos du Théâtre Anglais—

2 juillet, 1822—annonce.

1 août—*Othello*.

3 août—*Ecole de Médisance*.

4 août—Lettre de Merle.

Cf. à ce sujet le livre intéressant de Borgerhoff—*Le Théâtre Anglais à Paris*. Hachette, 1913.

même temps, la politique a joué ici un rôle important; car ç'avaient été surtout les classiques *libéraux*, hostiles aux alliés de 1814, qui firent opposition. Cinq ans plus tard Merle allait voir sa seconde tentative en faveur des acteurs anglais couronnée de succès. (1827-28.)

Signalons encore un lien de sympathie entre ce collaborateur de *la Quotidienne* et les jeunes poètes. Merle fut un des premiers à faire cause commune avec le mouvement royaliste dirigé contre *La Bande Noire*. Ses allusions élogieuses à l'œuvre de Nodier, Taylor, et Cailleur "trois artistes ivres de patriotisme" (*Voyages pittoresques dans l'ancienne France*) furent fréquentes. En 1820, quand il vit l'historique Château de Chambord menacé de destruction, Merle entreprit de son chef une campagne contre "un des plus grands crimes de la Révolution, celui d'avoir porté dans toutes les têtes de la jeunesse libérale, un mépris profond et barbare des temps passés." Ce fut grâce avant tout à son zèle que le château fut conservé et rendu au petit duc de Bordeaux, futur comte de Chambord.⁴

IV. Mély-Janin.

Mély-Janin formula avec plus de netteté que tout autre collaborateur la doctrine littéraire du "Juste-milieu" de *la Quotidienne*. Il était persuadé du besoin d'une renaissance nationale des lettres. "Il faut retremper la poésie, raviver les mots et remanier la phrase poétique," déclare-t-il à propos des *Poèmes* d'Alfred de Vigny en 1822. En même temps "il ne s'agit pas seulement de rajeunir la forme, il faut aussi renouveler le fond.

⁴ Voir articles sur *Nodier*, par exemple—

28 juillet, 1820.

20 sept., 28 sept., 19 oct., 26 nov., 14 déc., 1820.

Voir articles sur *Merle et le Château de Chambord*.

10 déc., 20 déc., 1820. 11 mars, 17 oct., 1821.

Laurentie écrivit le 25 oct., 1821 :

"*La Quotidienne* doit se féliciter que ce soit un de ses rédacteurs qui le premier ait eu la pensée d'offrir ce bel hommage à la France. M. Merle méritait comme royaliste et comme écrivain de donner ce nouvel exemple de zèle pour tout ce qui peut rendre plus sensibles encore les liens qui attachent le peuple à ses rois. Il a visité plusieurs fois le Château de Chambord; son aspect, ses beautés, ses ruines ont inspiré son talent."

Il faut qu'un hémistichc ne soit pas creux comme un bâton de sureau, il faut que quelque chose se remue au fond de l'âme." Or la nouvelle école, dont plusieurs représentants ont donné des preuves indiscutables de sympathie royaliste, et "qui s'élève forte et imposante, destinée à rendre aux vers le lustre et l'importance qu'ils n'auraient jamais dû perdre, annonce", selon Mély-Janin, "cette nouvelle ère pour la poésie!" Et remontant aux origines il continue: "Chateaubriand et Mme. de Staël ont donné l'impulsion aux esprits. Ils ont jeté dans la circulation des idées graves, sérieuses, et mélancoliques, dont doit s'emparer la poésie. Ce vague des passions, ces mystères infinis du cœur humain, ces longues rêveries d'une âme malade et qui se replie sur elle-même, cette destinée qui emprunte de nos idées religieuses, quelque chose de bien plus poétique que l'aveugle fatalité des anciens, voilà des couleurs qui pour ainsi dire sont vierges encore et qui s'offrent aux pinceaux de l'école." (24 avril, 1822.)

C'est définir en quelques mots le romantisme. Toutefois lorsqu'il s'agit non plus des principes mais des œuvres mêmes, Mély-Janin se tient sur une réserve farouche. Toute velléité d'indépendance, fût-ce sur des questions de pure forme, est à ses yeux une occasion de crainte et d'alerte. Son attitude vis-à-vis de V. Hugo, de Vigny et de Lamartine le prouve.

1. Victor Hugo.

Victor Hugo était royaliste et catholique, servilement chateaubrianesque même, à l'aube de sa carrière poétique; et pourtant Mély-Janin s'émeut de quelques menues irrégularités de forme! D'abord ce n'avaient été que des louanges. Dès 1819 la *Quotidienne* avait encensé le poète des *Destins de la Vendée* et du *Télégraphe* "qui ne se laisse pas effrayer par le discrédit où est tombée la poésie". Les sentiments royalistes du premier de ces poèmes, la satire anti-ministérielle dirigée contre Decazes que renfermait le second, inspirent à Mély-Janin ces mots: "M. Hugo annonce de grandes dispositions et un véritable talent pour la poésie. Nous l'engageons à poursuivre. Les bons vers et les nobles sentiments, quoiqu'en puissent dire MM. les Libéraux,

seront toujours bien reçus en France." (30 oct., 1819.) Les odes royalistes de Hugo se succèdent à brefs intervalles. Le 27 fév., 1820, *la Quotidienne* annonce l'ode sur *La Mort du Duc de Berry* et le 6 octobre, celle sur *La Naissance du Duc de Bordeaux*. A cette occasion elle souhaite aussi la plus cordiale bienvenue au *Conservateur Littéraire* "qui se fait remarquer par les doctrines les plus pures et les aperçus littéraires les plus ingénieux et quelquefois les plus profonds. Dire que la rédaction en est principalement confiée aux soins de M. V. Hugo et de ses frères, c'est en faire le seul éloge qui ne puisse pas être contesté." Le 7 mai, 1821, l'ode de V. Hugo sur *Le Baptême du Duc de Bordeaux* est signalée, et figure au deuxième rang dans une liste de douze poèmes sur le même sujet. Puis c'est *Quiberon* (28 fév., 1821), *La Vision* (12 mars), et *Louis XVII* (12 déc., 1822), qui avaient été lus par "cette muse de 20 ans" à la *Société des Bonnes Lettres*. Enfin en avril, 1822, à propos de l'ode sur *Buonaparte*, *la Quotidienne* annonce le prochain recueil de Victor Hugo : "Jamais la poésie et la pensée ne se sont unies de si près ni si constamment." (27 avril, 1822.) Le 8 juin, *Les Odes et Poésies diverses* parurent.

Chose étonnante : un simple entrefilet les signale le 22 juin. Puis, plus rien pendant longtemps. Evidemment, *la Quotidienne*, et Mély-Janin en particulier, éprouvent un certain embarras devant ce recueil un peu hétérogène. Tant que l'on s'occupait de pièces isolées, de celles lues aux Bonnes Lettres ou publiées dans les journaux bien pensants on pouvait choisir et c'était plaisir de revendiquer Victor Hugo comme ami du journal. Mais on hésitait maintenant devant des éléments moins en harmonie avec les traditions ; on n'en comprenait pas encore bien la portée, mais on pressentait qu'ils pouvaient devenir inquiétants. Enfin au mois de septembre Mély-Janin livre son article. Il procède avec beaucoup de précaution et de diplomatie. Il commence par se répandre en regrets abondants parce que le recueil n'avait pas été reçu avec l'enthousiasme qu'il méritait (comme si lui, Mély-Janin avait, en se taisant quatre grands mois, fait sa part !). Puis il cite de nombreux fragments où il veut bien faire

ressortir combien cette poésie est riche d'images, de nobles pensées et d'expressions poétiques. Il reprend avec complaisance les odes déjà signalées dans son journal, plus le *Génie* (Chateaubriand), les odes sur *Buonaparte* et les odes religieuses comme le *Dévouement*; bref, les poèmes où Victor Hugo s'était montré conservateur et en littérature et en politique.⁵ Mais ensuite il commence à glisser ses réserves qui, quoique portant sur des questions de pure forme, sont exprimées avec sévérité. Il reproche à Hugo un "mélange de genres" regrettable: "Je crains que M. Hugo n'ait donné trop de latitude au genre lyrique, et qu'il n'ait imposé le titre d'ode à des pièces qui n'en ont ni la forme, ni les conditions. Les genres, M. Victor Hugo ne l'ignore pas, ont leurs règles fixes et leurs lois déterminées. Je ne voudrais pas que M. Hugo confondît tous les rythmes et que les strophes d'une même ode fussent quelquefois ce qu'on appelle dépareillées; les grands maîtres ne se sont pas donné ces licences. Je ne voudrais pas non plus qu'il reculât le genre lyrique au delà des bornes connues et qu'il donnât le nom d'ode tantôt à un dialogue tantôt à un récit." Ailleurs il qualifie de jargon la prose de la *Préface*. "M. V. Hugo a un franc talent, sa marche est vigoureuse et naturelle; a-t-elle donc besoin pour rendre ses idées, d'emprunter à une nouvelle école son jargon presque inintelligible? Qu'il relise de sangfroid sa préface et qu'il se juge lui-même." (29 sept., 1822.)

Il y avait sans doute dans ces critiques sur le mélange des genres et sur le style, le besoin de se mettre à couvert vis-à-vis de certains abonnés de la *Quotidienne* qui auraient protesté si elle n'eût eu que des louanges pour un recueil où tout n'était pas strictement orthodoxe. Mais il y avait en outre chez Mély-Janin lui-même, une inquiétude réelle. Il raisonnait à l'égard d'un poète qu'il y aurait eu tant d'avantages à avoir dans son camp à peu près ainsi: Si Victor Hugo s'émancipe aujourd'hui quant à la forme, ne pourra-t-il pas s'émanciper demain à l'égard de questions plus vitales? Il faut bien dire à la décharge de Mély-Janin que d'autres journaux royalistes avaient éprouvé le même

⁵ Pour ces éloges voir *Edition Nationale*, p. 568.—Gustave Simon donne comme date de l'article, le 20 septembre. Ce doit être le 29 septembre.

embarras vis-à-vis du recueil de Victor Hugo, et avaient attendu longtemps avant de risquer leur critique. Le *Réveil* ne publia son article que le 28 août, l'*Étoile*, le 1^{er} septembre, la *Gazette de France*, le 15 septembre,—la *Quotidienne* arriva bonne dernière le 29 septembre.*

2. Alfred de Vigny.

L'attitude vis-à-vis d'Alfred de Vigny fut toute pareille. Mély-Janin admira grandement les *Poèmes* d'inspiration religieuse et royaliste, en même temps qu'il se montra extrêmement sévère à l'égard de ce qu'il appelait le "système". Vigny était encore moins classique que Hugo à cette époque: "M. de Vigny a du talent, beaucoup de talent sans doute: il sait avec une merveilleuse facilité le ployer à tous les tons et l'asservir à tous les rythmes. On retrouve toujours le poète, soit que s'abandonnant aux inspirations de la muse sainte il déplore les malheurs de la fille de Jephthé, ou nous présente le maître écrivant sur l'arène le pardon de la femme adultère, soit que sur les traces de Virgile il célèbre les innocents combats de Ménalque et de Bathylle." (24 avril, 1822.) Pour le *Trappiste* Vigny s'était inspiré (quelques mois plus tard) des "Gardes du roi d'Espagne qui, dans la funeste

* Victor Hugo s'impatientait de cette attitude des journaux. En juillet il écrivit à Rességuier: "Nos journalistes n'ont pas encore honoré d'un article mon pauvre recueil—ils attendent, m'a-t-on dit, des visites, des sollicitations de louanges. Je ne peux croire qu'ils fassent cet affront à moi et à eux-mêmes. En attendant le volume se vend bien—au delà de mes espérances et j'espère songer avant peu à une seconde édition." (*Correspondance*, p. 29-30.) Mêmes plaintes à Lammenais, qui lui répondit le 7 juillet: "Le peu de faveur que vous montrent les journaux royalistes ne me surprend point."

Il avait cependant paru des entrefilets et annonces: La *Gazette de France*, 15 juin; La *Quotidienne*, 22 juin; *Journal de Paris*, 25 juin; *Étoile*, 26 juin; *Lettres Champenoises*, juillet; *Étoile*, 10 juillet; *Débats*, 14 juillet; *Débats*, 16 juillet (peut-être de Lammenais); *Annales de la Littérature et des Arts*, 20 juillet; Le *Réveil*, 1^{er} août.

* Voir Gustave Simon: *Enfance de Victor Hugo*, p. 264.

Du reste, entre temps, un des rédacteurs de la *Quotidienne* s'occupait d'une autre façon de Victor Hugo. Alizan de Chazet, qui était lecteur du roi, signale à sa majesté le recueil des *Odes et Poésies diverses* et obtient pour l'auteur une pension, doublement acceptable parce qu'elle permet à celui-ci de réaliser son plus cher désir, épouser Adèle Foucher. (G. Vauthier dans *La Nouvelle Revue*, 15 mars, 1909.)

journée du 7 juillet, voulurent arracher leur souverain à l'oppression."⁸ De nouveau Mély-Janin combla d'éloges le "jeune Tyrtée français" et assura que "ces beaux vers consacrés à la cause sainte de la monarchie et de la religion fournissent une nouvelle application de ce mot du poète grec : Il sied bien à un homme armé de jouer de la lyre." (19 oct., 1822.)

Mais malheureusement à côté des beautés de premier ordre, Mély-Janin relève "des fautes qui sont d'autant plus condamnables qu'elles paraissent volontaires et qu'elles tiennent à un système." Il trouve à Vigny une "affinité singulière" avec André Chénier ; il y avait certes aussi "quelque chose là" ; "mais puisqu'il lui restait pour polir ses vers un temps que les bourreaux ne laisserent pas au malheureux Chénier, pourquoi n'en a-t-il pas profité pour éviter ces enjambements vicieux, ces familiarités, qui ne sont pas le naturel, ces vers brisés à dessein et cette poésie cahotée qui fatigue le lecteur?" Mély-Janin signale même des "fautes de grammaire", et il cite de nombreux exemples à l'appui de toutes ses accusations.

Quant au contenu, quoiqu'il y trouve à redire aussi, il ne formule cependant pas de griefs sérieux ; il a recours à l'attaque facile du "Je ne comprends pas" ; "Un autre défaut que je reprocherai à M. de Vigny c'est quelquefois un peu d'obscurité —il faut avant tout se faire comprendre. Au reste ce défaut semble commun aux poètes de cette école dont j'ai parlé. C'est là leur péché favori. C'est pour eux un parti pris ; aussi n'est-ce peut-être pas sans quelque raison qu'on les a nommés les *doctrinaires de la littérature*."

C'est, de même que pour Victor Hugo, une peur vague de la "nouveauté" et le désir de ne pas aliéner cet excellent poète de sa cause. Il termine en assurant qu'il n'eût point fait tant de

⁸ *La Quotidienne* publie le poème presque en entier et à l'exception de quelques variantes sans importance tel qu'il paraît dans l'édition des *Poèmes* de 1826.

⁹ Parti politique qui discutait beaucoup les "doctrines"—sans prétendre d'ailleurs les appliquer encore.

critiques "si l'on n'avait pas vanté le recueil outre mesure. Que M. de Vigny se garde bien des flatteurs, ils ne sont pas moins funestes aux poètes qu'aux rois." (24 avril, 1822.)

3. Lamartine.

De même encore chez Lamartine; la nouveauté du style est ce qui effarouche d'abord *la Quotidienne*. L'attitude négative qu'elle prend vis-à-vis de ses *Méditations Poétiques* paraît bien surprenante aujourd'hui. Elle ne mentionne pas la première édition (1820). Elle traite la seconde en fait-divers, (23 avril, 1820). Et en juillet elle annonce avec quelque regret la (fausse) nouvelle de la mort du poète qui a "jeté naguère un si grand éclat, M. de Lamartine, auteur des *Méditations poétiques*, et qui était attaché à la Légation française à Naples." (9 et 12 juil., 1820.) C'est tout. Et pourtant cette poésie religieuse rappelant celle de Louis Racine, répondait entièrement, semblerait-il, au goût conservateur de *la Quotidienne*; celle-ci ne le comprenait point encore. Cette attitude a son intérêt, car il jette un jour curieux sur l'état d'esprit des gens de lettres en 1821, qui, comme *la Quotidienne*, préféraient généralement à Lamartine, Chénedollé ou Millevoje. Et pourtant le grand public acclamait le premier, tandis que les deux autres restaient négligés: il devait y avoir malentendu. Résolument Mély-Janin cherche à remonter le courant: "Il viendra un moment où l'on rendra à M. de Chénedollé toute la justice qu'il mérite", écrivit-il à propos des *Etudes Poétiques* (7 mars, 1821). Pour le moment cependant, "un poète qui dans la littérature n'avait aucun antécédent et dont le nom était tout à fait inconnu, a publié, il y a environ un an, un recueil de vers. A peine a-t-il paru, on s'en occupe, on le vante, on en fait successivement sept éditions. Le nom de M. de Lamartine vole de bouche en bouche et il fut un moment permis de croire que la poésie avait repris toute sa puissance et qu'elle allait enfin triompher de la politique. Frappé de ce succès, M. de Chénedollé se réveille, il se persuade que tout n'est pas désespéré et que la fibre poétique peut encore frémir dans les imaginations françaises. Il publie ses *Etudes poétiques*. Eh bien, son recueil

est publié depuis environ six mois et à peine quelques voix rares se sont élevées pour en faire l'éloge. Certes, je suis loin de prétendre que M. de Lamartine n'ait pas mérité son triomphe. Je conviens qu'il y a beaucoup de talent dans ses *Méditations poétiques*. Mais j'avoue que je concilie difficilement le succès brillant qu'elles ont obtenu avec l'oubli presque entier dans lequel on laisse les *Etudes poétiques*. Si le premier ouvrage était digne de cet excès d'honneur, l'autre à coup sûr n'a pas mérité cette indignité." (7 mars, 1821.)

En 1822 c'est le tour de Millevoye. Dans les colonnes de *la Quotidienne* il est proclamé le plus grand poète élégiaque de la France, à propos d'une édition de ses *Œuvres Complètes*. (25 avril, 1822.) Ce sera seulement en 1823, lors de la publication des *Nouvelles Méditations poétiques* que *la Quotidienne* fera paraître un article écrit de main de maître, où le talent de Lamartine est enfin reconnu. (4 oct., 1823.) Mais cet article sera de Charles Nodier!"

4. *Les romantiques en général.*

En somme les griefs de *la Quotidienne* contre la nouvelle école prise dans son ensemble, se réduisent à deux questions de pure forme : (a). La nouveauté et la hardiesse du style. (b). Le mélange des genres, insultant à la tradition classique. Si elle reproche aux "romantiques royalistes" ces tendances, manifestations, selon elle, du manque de respect pour l'autorité, *la Quotidienne* les combattra d'autant plus vivement chez les autres poètes. Ces querelles sont bien loin de nous, il est vrai, et ne nous passionnent plus guère aujourd'hui ; mais on ne peut les ignorer si l'on veut refléter fidèlement l'esprit du journal, et peut-être couvrent-elles plus qu'il n'y paraît d'abord.

* *La Quotidienne* exprimera en outre, en 1823, dans une série d'entretiens son admiration pour l'œuvre de Lamartine "dont les beaux vers ont laissé des impressions trop profondes pour que le public ne soit pas avide d'une nouvelle production."

Cf. : le 3 sept., 1823—*La Mort de Socrate* ; le 8 sept., 13 sept., 21 sept.—*Méditations poétiques*, 27 sept., *Buonaparte*, cité en entier.

(a). *Le Style.*

Il y a des rapports indiscutables entre le style et ce qu'il revêt.

"Et je n'ignorais pas que la main courroucée
Qui délivre le mot délivre la pensée,"

écrivra Hugo quelques années plus tard dans sa réponse à un *Acte d'Accusation*. Mély-Janin devait bien soupçonner cela. On ne comprendrait pas sans cela sa constante préoccupation au sujet du style d'œuvres qu'il consent pourtant à examiner dans son journal. Dès 1821, il s'inquiète de la popularité grandissante d'Arlincourt. Sa manière d'écrire paraîtrait intolérable "dans quelque composition que ce soit. Ces métaphores perpétuelles, ces longues paraphrases, ces descriptions pompeuses, ces expressions poétiques et surtout ces inversions multipliées me semblent ôter à la langue française le caractère de clarté qui lui est propre," constate Mély-Janin au sujet du *Solitaire*. "Ces critiques justes ne nuiront pas au succès de l'ouvrage qui est déjà à sa sixième édition. Pourquoi? C'est qu'avant tout les lecteurs veulent être entraînés et qu'il existe un grand intérêt de curiosité dans l'ouvrage de M. d'Arlincourt." (29 juillet, 1821.)

Citons encore, deux ans plus tard, un long appel aux poètes où il les engage à s'occuper surtout de renouveler le fond, car leurs innovations dans la forme ne révèlent rien de précis sur leurs idées: "On a inventé des mots, on a cru que l'on inventait des genres. La poésie ne réside pas seulement dans les images, elle vit surtout par les idées, or je ne vois pas que les idées aient été jusqu'ici les sources de la régénération qu'on appelle." (2 sept., 1823.)

(b). *La Question des Genres.*

La question des genres préoccupe encore plus Mély-Janin qui semble pressentir là un danger imminent à la tradition et à l'autorité. Sans préciser ni analyser ses craintes il revient sans cesse à deux critiques: celle du "mélange des genres," et

celle du "genre frénétique." Il y avait en effet un rapport intime entre ces questions et les préoccupations morales, sociales, politiques et religieuses de *la Quotidienne*. La *Préface de Cromwell* l'a admirablement mis en relief.

1. *Le Mélange des Genres.*

A lire Mély-Janin, on dirait que l'avenir de la littérature et de l'art dépendait de cette question. Il la place bien au-dessus même de celle des unités. Ainsi, il serait tenté de pardonner à Gain-Montaignac, auteur de *Charles I^{er}*, le fait "qu'il a violé à chaque scène la double unité de temps et de lieu", si "l'auteur en suivant cette marche et en écrivant en prose ne voulait lui persuader qu'il a fait une tragédie." Non, dit gravement Mély-Janin, Gain n'a fait qu'un "*drame historique*." "Il ne faut point, je le dirai toujours, renverser les barrières qui interdisent aux profanes l'entrée du temple des muses. Inventez de nouveaux genres si vous voulez, et surtout si vous pouvez, mais ne dénaturez pas les genres consacrés." (26 janv., 1821.)

L'année suivante, Mély-Janin revient à cette question qui l'obsède, à propos du *Saül* de Soumet. Le style de cette pièce est beau, la conception en est noble et élevée; l'auteur y a, il est vrai, faussé l'histoire sacrée, mais on "aurait pu lui accorder quelque indulgence sur ce point," s'il n'avait commis l'énorme faute d'essayer de faire de ce sujet une *tragédie*: "Mais ouvrir la porte aux doctrines pernicieuses, renverser les barrières qui séparent les genres, faire entrer l'*épopée* dans la *tragédie* et la *tragédie* dans l'*épopée*, saper l'édifice par la base, c'est un forfait pour lequel Melpomène n'a point de pardon." Tout ceci est "dur", mais l'intérêt de l'art doit passer avant tout: "L'exemple de M. Soumet pourrait devenir funeste. . . et il ne se rencontrerait que trop de jeunes gens qui se précipiteraient en aveugles dans la route qu'il a tracée." La conclusion de l'article est caractéristique: "Je l'ai dit, je le répète et je le crierai sur les toits: chaque genre a ses règles fixes et ses limites déterminées. Si on saute à pieds joints par-dessus ces limites, si on renverse les bornes posées, si on ne conserve pas à chaque genre

le caractère qui lui est propre, l'art est perdu, et de la confusion des genres naîtra nécessairement la barbarie, comme de la confusion des pouvoirs en politique résulte l'anarchie." (11 et 14 nov., 1822.)

Voici une autre tragédie dont l'inspiration éminemment religieuse semblerait devoir classer l'auteur dans la même école que Racine, et par conséquent le faire absoudre ; mais Mély-Janin n'est pas de cet avis. De quel droit en effet Guiraud a-t-il osé choisir le sujet du *Comte Julien* pour une tragédie ? C'était là un sujet d'épopée. Et puis, si l'on veut mettre à la scène une œuvre d'inspiration religieuse, il faut que celle-ci soit raisonnablement classique comme *Athalie*. Mély-Janin regrette que les auteurs modernes ne veuillent point entendre cela : "Ils créent des intrigues éminemment romanesques mais ils ne veulent point voir l'énorme distance qui sépare le poème tragique du poème épique. Ils se précipitent dans le ciel au lieu de rester sur la terre ainsi que le veut impérieusement la tragédie." Dans le *Comte Julien* les "révélations, les évocations, les inspirations ne sont au contraire que des mystifications." (14 avril, 1823.)

Cela semble assez vague. Mais la critique de l'*École des Vieillards* de Casimir Delavigne, nous montre mieux à quoi veut en venir Mély-Janin ; car cette fois il ne s'agit plus de mélange de tragédie et de drame historique, ni de tragédie et d'épopée biblique ou chrétienne, mais d'un mélange de tragédie et de comédie. Le style remarquable de la pièce, dit Mély-Janin, rappelle parfois la puissance et l'énergie de Corneille. Mais Delavigne a violé toutes les règles classiques des genres : "Héritier du drame larmoyant du XVIII^e siècle, il a commis cette monstruosité de mêler les larmes au rire !" (8 déc., 1823.) En d'autres mots, les poètes modernes créent le "drame." N'est-il pas probable en effet que Mély-Janin flaira plusieurs années à l'avance la *Préface de Cromwell* et la thèse du théâtre Shakespearien, qui unissaient sur la scène française Racine et Molière ? Or on sait que derrière la théorie du drame de Victor Hugo, il y avait une philosophie, issue de la Révolution française : tous les sentiments sont humains, pas seulement les nobles, mais les gro-

tesques comme les sublimes. La seule explication que Mély-Janin donna lui-même de cette répugnance à la confusion des genres,—et il la donna souvent—c'est que "la nature n'a pas voulu que les espèces fussent confondues et son admirable prévoyance a frappé de stérilité le produit de deux espèces analogues mais pourtant différentes",—il en serait de même en littérature. Mais ce sont là de belles raisons esthétiques telles qu'on en donne pour dissimuler qu'on n'est pas au clair sur les vraies.

Quoiqu'il en soit, lorsque Mély-Janin aborde nettement pour la première fois la question des romantiques et des classiques,—lors de la publication des *Tablettes Romantiques* en 1823,—ce sera encore cette confusion des genres qu'il reprochera surtout aux poètes de la nouvelle école, comme "menant tout droit à la barbarie": "Les poétiques," dit Mély-Janin, et nous terminerons sur ce passage, "ont été faites d'après les chefs-d'œuvre, et non les chefs-d'œuvre d'après les poétiques. Il en résulte que l'on peut faire quelques excursions au delà des limites qu'elles ont posées et sacrifier quelquefois aux dieux inconnus. Si les romantiques ne demandent que ces conditions il est difficile de deviner ce que leurs prétensions auraient de si déraisonnables. Mais s'ils veulent une action sans fin—un espace sans bornes—s'ils veulent qu'une comédie soit un roman, qu'une tragédie soit une histoire ou sacrée ou profane, qu'une ode ne soit plus un chant mais un long récit, alors on ne saurait avoir assez d'anathèmes pour de pareilles doctrines car avec de telles licences on arriverait promptement à la confusion des genres, et la confusion des genres mène tout droit à la barbarie." (28 mars, 1823.)

(2). *Le Genre frénétique.*

L'attitude de Mély-Janin vis-à-vis du "genre frénétique", met encore mieux en valeur la portée philosophique de la question des genres. C'est la révolution, pour ne pas dire l'anarchie, en littérature, et Mély-Janin attaque avec passion "le monstre qui ne veut plus se soumettre aux règles et qui triomphe partout". "Bientôt", dit-il à propos des mélodrames de Pixérécourt et de Lemercier, "le poignard de Crébillon sera sans force auprès des

échafauds de Schiller, et les larmes de Bérénice seront étouffées par les hurlements de Leycester.” (30 mars, 1821.) “Voilà en effet où nous mène le genre romantique”, s’écrie-t-il ailleurs à propos d’Arlincourt. Le goût des Français eux-mêmes dégénère. “Si un homme d’un mérite distingué avait passé la moitié de sa vie à écrire, d’un style intelligible, l’histoire d’une nation ou celle d’un grand homme, son ouvrage serait à peine connu de quelques savants qui le liraient sans l’acheter et de quelques bibliomanes qui l’achèteraient sans le lire. Tandis qu’avec les soupirs de la *Vierge de la vallée* et les remords du *Solitaire de la montagne*, M. Arlincourt s’est fait un nom européen.” (29 juillet, 1821.)

On ne s’étonne pas de ce que Mély-Janin se soit ainsi inquiété de l’invasion du romantisme frénétique, expression de l’individualisme opposé à l’impersonnalisme, du pittoresque opposé à la beauté classique, du violent opposé au mesuré. Ses inquiétudes se sont déjà réalisées à un certain degré dès 1821. Dans le *Paria* de Delavigne, il voit, en effet, des germes d’un drame “philosophique” et anarchique. “Aujourd’hui, si l’on examine attentivement la direction des esprits, nous sommes tout prêts à abandonner le genre historique pour nous jeter dans le genre philosophique. La tragédie, le *Paria*, peut être regardée comme un premier pas fait dans la carrière. . . . Tant ont pour nous de charme les arguments de philosophie que dorénavant on demandera en parlant d’une tragédie ce qu’elle prouve. Il faudra que les spectateurs sortent non pas émus mais convaincus.” Or—“Le *Paria* doit prouver que tous les hommes sont égaux devant Dieu et qu’à ses yeux un *Paria* est tout autant qu’un Brahmin. . . . Le premier pas fait, on ne s’en tiendra pas en si beau chemin. . . . Qui sait si un plus hardi n’essayera pas de transporter sur la scène les droits des citoyens et ne s’efforcera pas de prouver que tous les hommes sont égaux devant la Loi!” (3, 9 déc., 1821.) Contre quoi sommes-nous mis en garde ici? Que ridiculise-t-on sinon les théories qui donneront un *Hernani* ou un *Ruy Blas*, même une *Marion Delorme* et un *Jean Valjean*?

Impitoyable pour ce nouveau “genre”, comportant une philosophie si suspecte, Mély-Janin en chercha la source même; et il

n'eut pas tout à fait tort quand il affirma : "Nous n'aurions pas eu le *Solitaire* (d'Arlincourt), si M. Charles Nodier n'eût point fait *Jean Sbogar*, si Lord Byron n'eût pas fait *Le Corsaire* et *Lara* et si Schiller n'eût point fait *Abelino*." (29 juillet, 1821.) Ailleurs il s'en prend à Shakespeare à propos d'un *Théâtre des Grecs* édité par Raoul Rochette : "S'il fut un temps où la publication d'un ouvrage tel que le *Théâtre des Grecs* pût être jugée utile, s'il fut un temps où l'on dût ressusciter le goût pour cette littérature classique à laquelle nous devons nos grands poètes, c'est sans contredit celui-ci où le mauvais goût chaque jour fait de nouveaux progrès : où M. Guizot élève un nouveau monument à la gloire de Shakespeare, où le mélodrame s'empare insolemment de nos premiers théâtres. Il est temps plus que jamais de s'opposer aux invasions des barbares. Depuis longtemps les armées romantiques franchissant le Rhin et la Tamise, ont fait irruption sur notre scène, et y veulent de toute force conquérir le droit de cité. Chaque jour ces armées acquièrent de nouvelles forces, leurs bannières flottent de tous côtés et loin de nous opposer de toutes nos forces à leurs prétentions, nous leur donnons la main, nous fraternisons avec elles, nous adoptons leurs héros et nous sommes sur le point de prendre tout à fait au sérieux cette plaisanterie d'un poète : Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ! (Berchoux.) Je ne veux point discuter ici les droits des classiques et des romantiques. Je ne veux point comparer la littérature du nord escortée de tous ses fantômes et de tous ses brouillards à cette littérature du midi pure et brillante comme les climats qui l'ont vu naître, je ne veux que constater des faits et les faits sont assez potents pour nous convaincre de la nécessité de mettre un frein au progrès du mauvais goût." (19 fév., 1821.)

Quand même il ressort une fois de plus de ces citations que le vrai danger de cette littérature frénétique, révolutionnaire, anarchique, est un danger social, Mély-Janin ne l'avoue pas : un journal conservateur doit éviter plus que tout autre de paraître s'élever contre la justice sociale, contre le principe des droits des déclassés de la société. Donc, adroitement et subtilement, Mély-

Janin amène sur un autre terrain, pour la réfuter ensuite, la question de l'opportunité du romantisme en France. Ce qui est fort bien pour Byron peut ne point l'être pour des auteurs français qui ne sont pas encore de taille à vaincre les difficultés presque insurmontables de ce genre, dans lequel Byron brilla. Celui-ci nous présente dans presque toutes ses compositions "un personnage dont quelque grand crime a bouleversé l'existence et qui ne semble jeté sur la terre que pour y représenter le génie du mal. . . . Peu importe à Lord Byron les conséquences morales pourvu qu'il excite des émotions et produise l'intérêt. Et cet intérêt, il le produit. Pourquoi? Parce que le principal personnage qu'il met toujours en scène est en quelque sorte comme le Satan de Milton, un archange tombé. Malgré sa chute il conserve dans sa physionomie quelque chose d'imposant et de solennel qui révèle sa céleste origine." (15 nov., 1821.) Les personnages des auteurs français au contraire—le *Faliero* de M. . . . (3 oct., 1821) et le *Falkland* de Laya (15 nov., 1821).—ont perdu ce souffle céleste; ils sont "circonscrits dans les intérêts de la terre", et l'influence qu'ils exercent sur le public est néfaste. De fait, c'est que les héros de Byron ont perdu le souffle *diabolique*. Byron nous intéresse à des monstres, des êtres en dehors de l'humanité avec lesquels nous n'avons rien en commun et qui, pour cette raison, échappent à notre sympathie. Au contraire, en France, ces héros "byroniens", "frenétiques", "romantiques" sont humanisés; sous des apparences monstrueuses ils sont en réalité nos frères; ce sont des êtres incompris, des êtres qui ont souffert et auxquels il ne faut pas avoir honte de ressembler; ce sont leurs juges qui sont les monstres tandis qu'eux sont de malheureuses victimes des préjugés humains, comme le seront Hernani, Ruy Blas, et Marion Delorme. Il importe donc d'attaquer systématiquement "la muse sauvage et indisciplinée qui n'a rien à démêler avec les préceptes d'Aristote, qui est uniquement d'origine étrangère, qui appartient de droit aux boulevards et qui n'arrive à l'enceinte sacrée du théâtre français que par la fraude." (Thiessé—*Tribunal secret*, 20 nov., 1823.)

(5) *Conclusion.*

Quelle sera donc l'attitude de Mély-Janin en 1824 envers le mouvement romantique en général? Lui-même ne saurait encore la formuler avec précision. Il s'oppose, il est vrai, aux "irrégularités" de la nouvelle littérature. Mais ce style hardi, ce mélange des genres, ce frénétisme, est-ce là tout le romantisme? Lui-même n'en est pas sûr; peut-être le romantisme produira-t-il des fruits très différents: l'avenir seul décidera. "Si M. le Comte d'Arlincourt prétend se tirer d'affaire en disant que son ouvrage appartient au genre romantique", écrit Mély-Janin à propos du *Solitaire*, "je le prierai de m'expliquer ce qu'il entend par là. On a singulièrement abusé de ce mot; on s'en est servi pour protéger les conceptions les plus bizarres et les productions les plus monstrueuses; comme le pavillon couvre la marchandise. On a cru que tout ouvrage passerait à la faveur du mot." (29 juillet, 1821.)

En effet, des poètes royalistes s'identifiaient de plus en plus avec le soi-disant romantisme. En 1823, quelques-uns des plus distingués d'entre eux avaient même fondé, pour affirmer ces doctrines, la *Muse Française*. Ces romantiques-là, la *Quotidienne* n'aura garde de les repousser,—tout en se permettant certaines réserves sur leurs tendances trop indépendantes. En outre, en cette même année, 1823, tous les "romantiques" s'étaient groupés et avaient donné ensemble *Les Tablettes Romantiques*. Là se trouvaient, selon la conception de Mély-Janin et par lui de la *Quotidienne*, des exemples du classicisme le plus pur à côté du romantisme le plus flagrant.¹¹ Qu'en conclure? Comment dire encore si on est pour ou contre la jeune école? "C'est une question qui n'est pas aisée à décider", déclare alors Mély-Janin,

¹¹ Une longue tirade du *Louis IX* par Ancelot, "qui n'a jamais que je sache fait un seul vers romantique", est précédée par une satire où "l'auteur semble avoir puisé les principes d'une poétique complète aux sources les plus pures et les plus fécondes du romantisme, les ouvrages de M. le Vicomte d'Arlincourt." Ou bien *Le Duel du Précipice* "pièce qui réunit au plus haut degré toutes les perfections du genre romantique," n'est séparé d'une Ode de Casimir Delavigne, *Le Jeune Grec, Paysan*, "qui n'a rien de commun avec le romantique proprement dit," que par des "dissertations sérieuses sur le genre romantique par Nodier et par Mme. de Staël."

“parce qu’avant de disputer sur le fond des choses, il serait peut-être nécessaire de s’entendre sur les mots. C’est ce que l’on n’a pas songé à faire. Lorsqu’il a été question de romantisme pour la première fois chacun s’est jeté à droite et à gauche suivant ses goûts et ses opinions. D’un côté la louange sans restriction, de l’autre le blâme sans amendement, ici de l’encens, là des anathèmes. Chose remarquable, personne dans cette dispute n’a su s’arrêter dans un juste milieu et cependant c’était là peut-être que se trouvait la vérité. Je n’ai point assez d’autorité pour décider entre Genève et Rome. Ce n’est point que je n’aie aussi mon opinion que je crois la vérité. Mais je me contente de citer quelques mots de Voltaire qui me semblent s’appliquer parfaitement à la question. “Il faut dans tous les arts se donner bien garde de ces définitions trompeuses par lesquelles nous osons exclure toutes les beautés qui nous sont inconnues ou que la coutume ne nous a pas rendues familières.” (28 mars, 1823.) *La Quotidienne* cherche à écarter le problème, à le nier pour ne pas avoir à le résoudre; elle prétexte l’indéfini des théories, pour se donner une contenance. Elle ne peut guère faire autre chose, en face du “romantisme” royaliste d’un côté et du “romantisme” frénétique de l’autre. Et cependant elle sera bientôt forcée de sortir de son attitude indécise et équivoque. Elle avait, elle-même, introduit dans ses bureaux depuis deux ans un collaborateur romantique dans l’acceptation la plus large du mot, Charles Nodier, qui en 1824 lui posa ce dilemme: le renier, lui, Charles Nodier, son critique, ou se renier elle-même.

V. Charles Nodier.

1. Accord apparent de Doctrines.

Lors de l’entrée de Charles Nodier à *la Quotidienne* en 1821,²² ses doctrines politiques et littéraires semblaient s’accorder parfaitement avec celles du journal. Sa loyauté au monarchisme catholique était dès longtemps reconnue. Il avait reçu en 1819

²² De 1821-1824, Nodier collabora à sept autres journaux où il republia plusieurs de ses articles de *la Quotidienne*; à savoir:

1. *La Foudre*—demi romantique, ultra-royaliste. Soulié, Géraud,

de la Maison du Roi une pension qui allait être augmentée en 1823, à la suite d'un rapport au ministère dans lequel on lit : "M. Ch. Nodier est un écrivain dont la plume courageuse s'est le plus exercée à combattre les fausses doctrines que le mauvais esprit des journaux de l'opposition cherche à propager depuis la Restauration." (Cf. Bull. du Bibl., 1853, p. 73.) Jamais il ne cessa d'être loyal aux Bourbons, et les articles à leur éloge qu'il donna à *la Quotidienne* pendant la première année de sa collaboration, justifèrent pleinement le choix qu'on avait fait de lui."

En littérature aussi, il partageait en 1821 les opinions de ses nouveaux confrères. "Le classique des romantiques", dit-on de lui en 1819, (*Biographie des Gens de lettres vivants*—Bonnelier.) "homme de talent, qui a le désagrément d'éprouver souvent les angoisses du quart d'heure de Rabelais." Admirateur sincère des auteurs classiques, il sentit en même temps vivement, comme ses confrères, la nécessité d'un renouvellement de la littérature nationale. Comme eux il en cherchait dans le "romantisme" la

O'Mahony, Michelet, de la *Quotidienne* y collaborèrent. Nodier y publie *L'Enfant du Miracle* et *Pensées Détachées*. (Bull. du Bibl., 1873.)

II. *Le Propagateur*. Revue catholique, fondée par Laurentie (Bull. du Bibl., 1877, p. 50.) On y retrouve l'article sur *Lamartine* et celui sur un choix de fables de *La Fontaine*.

III. *Les Annales de la Littérature et des Arts*. "Le romantisme de ce journal est celui de Ch. Nodier, un peu ironique et difficile à définir, très ouvert et très curieux, autrement intelligent que celui du *Conservateur* et de *La Muse Française*." (Des Granges, op. cit. p. 114.)

Articles de Nodier sur Millevoeye et sur Rabelais.

IV. *Le Défenseur*—très royaliste et religieux. Champion de Lammenais. (1820-21.) Nodier: *L'Apocalypse du Solitaire*.

V. *Le Drapeau Blanc*—"plus royaliste que le roi lui-même." Martainville, directeur.

VI. *Les Débats*—royaliste-ministériel—plutôt conservateur en littérature. 5 articles de Nodier sur *La Littérature Etrangère*, résumés dans un article pour *la Quotidienne*. (4 déc., 1822.)

VII. *La Muse Française*.

"Voir ces articles entre autres, de 1821 :

L'Apocalypse du Solitaire (le 29 jan.). *Le Drapeau Blanc* (royal) de France (9 fév.). *L'Enfant du miracle* (La naissance du Duc de Bordeaux), (1^{er} mai.). *Les Pensées* (légitimistes), (1^{er} juin), et l'attaque sarcastique contre "L'impassible phryrionisme et le libéralisme de fer" de Lady Morgan (4 août).

réalisation. Et comme eux il combattit vigoureusement la tendance frénétique.

Veut-on des preuves de cette bonne entente des débuts? Voici, du côté de Nodier, un article sur le poète Picard où, par pure courtoisie sûrement, Nodier fait une concession à certaines anglophobies de *la Quotidienne*. Il applaudit "le libraire patriote qui veut bien recueillir nos richesses nationales et opposer aux progrès de l'*anglomanie* et du genre romantique, des trésors de goût, d'observation et d'esprit que nous devons au talent judicieux et fin de M. Picard." (21 mai, 1821.) Et cependant sa partialité pour les auteurs étrangers était déjà bien connue. Qu'on compare ce passage dans *la Quotidienne* avec cet autre dans le *Mercur* du XIX^{ème} siècle: "Il est sans doute inutile de répéter que ce prétendu genre romantique n'a rien de commun avec les chefs-d'œuvre du Dante, de Shakespeare, de Schiller, de M. de Chateaubriand, des grands écrivains modernes dont les beautés sont classiques chez les classiques et chez les romantiques." (Tome III, 1821, p. 182.)

La Quotidienne, de son côté, faisait à son nouveau collaborateur un chaleureux accueil. Il est amusant, quand on connaît la suite des événements, de lire cette admiration du début. On a vu plus haut les louanges de Merle à propos des *Voyages Pittoresques* de Nodier. Soulié y ajoute les siennes (24 août, 1821) et défend même Nodier contre ceux qui "l'accusent parfois de paresse"—signalant sa grande activité littéraire. (24 oct., 1821.) Et *la Quotidienne*, preuve suprême de sa bonne volonté, va jusqu'à reconnaître un charme indiscutable au style pittoresque et harmonieux de *Smarra*, la plus "frénétique" des œuvres de Nodier. (13 et 17 août, 24 oct., 1821.)

2. Désaccord de Doctrines.

Mais cet accord devait par nécessité être de courte durée; car, sans se manifester extérieurement, une différence essentielle séparait dès le début *la Quotidienne* et Nodier. Elle, classique par principe, se résignait seulement à accepter certaines doctrines romantiques et ne voulait accepter que celles qui étaient compa-

tibles avec son point de vue conservateur; Nodier, romantique par conviction, voyait l'avenir de la littérature dans le romantisme seul et ne s'attachait plus, dans le classicisme, qu'à ses beautés éternelles.

Peu à peu cette attitude de Nodier allait percer dans sa critique. Déjà à la fin de la première année, il parlait avec un peu moins de réticence, tout en respectant les principes du journal où il écrivait. Il y a surtout deux articles importants sur Walter Scott qui, en raison des efforts de Nodier pour tout concilier, laissent le lecteur non averti quelque peu perplexe sur ses préférences personnelles. Le but en était évidemment de provoquer chez le lecteur l'admiration pour Walter Scott. Celui-ci était un auteur fort commode pour les partisans du romantisme qui voulaient pousser des reconnaissances en terrain ennemi. Les classiques l'accusaient de romantisme. Il était cependant, des auteurs étrangers "romantiques", le plus acceptable. *La Quotidienne* elle-même avait à plusieurs reprises exprimé des jugements où perçait la sympathie; Nodier ne dépassait donc nullement ses droits de collaborateur de ce journal en discutant ici le romancier écossais. Sans beaucoup d'ordre, Nodier soutient trois thèses:

- a. Walter Scott a des qualités fort classiques.
- b. Il y a chez Walter Scott quelque chose de nouveau, qui n'est assurément pas classique mais qui n'est pourtant pas mauvais.
- c. Il y a dans la littérature moderne des extravagances romantiques qui choquent le goût et qui sont à réprimer.

Reprenons ces trois points: (a.) Dans les romans de Walter Scott, "il n'est pas impossible de trouver", déclare Nodier, "beaucoup de points de ressemblance avec certains modèles classiques." "Ivanhoë est un de ces livres qui naissent tout classiques et qui sont destinés à vivre autant qu'une littérature." Il le compare à l'*Odyssée* d'Homère et au *Roland furieux* de l'Arioste, et il conclut: "S'il est nécessaire d'avouer qu' *Ivanhoë* est quelque chose de moins qu'un poème, il est juste de prétendre qu'*Ivanhoë* est quelque chose de plus qu'un roman, ou que le roman ne s'était jamais approché à ce point des hauteurs de l'épopée dans

aucune littérature connue. Je sais bien que cette opinion paraîtra fort singulière à beaucoup de lecteurs qui se sont accoutumés à placer Sir Walter Scott au nombre des romantiques."

(b.) Quant à la question du *romantisme* même, Nodier fait ici une distinction très nette entre un *bon* et un *mauvais* type. Il y a, assurément, quelque chose de nouveau chez Walter Scott. Mais ce quelque chose est légitime; chaque époque a sa forme propre d'expression, que ce soit dans le roman ou ailleurs; le roman de Walter Scott est donc de nécessité "nouveau": "Expression variée d'une société mobile, le roman ne peut être soumis à aucune règle invariable; il se modifie selon le caractère des différents âges, la direction et le mouvement des esprits, la nature et l'intensité des passions et des ridicules du temps." Nodier fait à l'appui une "rapide esquisse de l'histoire du roman jusqu'à la Révolution." Or, "une révolulsion de sentiments après la Révolution a donné naissance à une littérature qui n'est pas si représentable. L'histoire du roman est l'histoire du monde, et la civilisation allait périr. Cependant à ce moment une main puissante détourne le courant des événements." Désormais entre les mains d'un Chateaubriand ou d'un Walter Scott, "le roman acquit je ne sais quelle autorité noble et religieuse, je ne sais quelle autorité qui en grandit le caractère. Le christianisme et la morale chassés des temples se réfugièrent dans les lectures." Si c'est cela le romantisme, on a tort de le reprocher à Walter Scott, et lui aussi, Nodier, prétendrait être romantique à ce compte-là.

(c.) Le mot "romantisme" désigne pourtant à cette époque dans l'esprit de Nodier une littérature désordonnée, produit extravagant de son siècle. C'est ce genre qui donne "tous les jours naissance à tant de productions monstrueuses dont la république des lettres est inondée." Ce genre-là, Nodier est tout prêt à le blâmer. Il "scandalise en effet les hommes d'esprit et de goût qui ont pris le parti de juger tous les écrivains de cette école d'après les merveilleux échantillons de littérature romantique dont nous avons le malheur de nous appauvrir tous les mois." Il mérite "les anathèmes des gens de goût et c'est un devoir pour la critique d'insister sur cette opinion que je me flatte de n'avoir

jamais abandonnée en théorie." Nodier est d'accord ici avec *la Quotidienne*, qui avait déjà laissé entrevoir semblable distinction entre un bon et un mauvais romantisme; Walter Scott représente assurément le premier type: "Les critiques très éclairés dont le genre romantique a excité depuis quelque temps la juste indignation, seront-ils autorisés à le poursuivre," demande Nodier, "comme on l'a fait jusque dans Sir Walter Scott parce que cet admirable écrivain a osé emprunter ses couleurs au ciel, aux paysages et aux souvenirs de son pays? N'est-il pas vrai comme la nature dans la peinture des caractères, dans celle des mœurs et des localités, fidèle comme la tradition dans le récit des faits qui se rattachent à son sujet et faudra-t-il le placer parmi les écrivains d'une école désavouée seulement parce qu'il est écossais et qu'il s'occupe avec une préférence marquée des héros de sa nation, qui n'ont pas toujours été étrangers à la nôtre? . . . Il y a plus. Je ne saurais que penser d'une révolution politique ou littéraire à la suite de laquelle de pareils ouvrages perdraient de leur intérêt et un pareil auteur de sa renommée. Tout écrivain qui sortira triomphant de cette épreuve n'est certainement pas un écrivain *romantique* dans l'acception défavorable du terme." Nodier termine en donnant la définition suivante du mauvais romantisme, le *frénétique*: "L'écrivain romantique ainsi que je l'entends est celui dont les compositions sont prises hors de la nature vraie et dans une catégorie de faits et de sentiments qui ne peut jamais exister ou qui ne peut exister que par une exception monstrueuse."

Nodier représente donc l'esprit de *la Quotidienne*, soucieux de n'être ni farouchement exclusif, ni accueillant aux extravagances. Il va pourtant plus loin. Et c'est là que nous voyons percer le futur champion de la jeune école. Tout en combattant le frénétique, il discerne déjà les rapports étroits qui devaient exister entre la littérature effrénée et les violents et sauvages bouleversements de son siècle. Il consent à expliquer et presque à justifier l'existence de ce genre dans la littérature nouvelle. Cela ne l'empêchera pas de comprendre, en même temps, que cette alliance du violent et du romantique ne devait être qu'une phase transi-

toire, toute révolution littéraire débutant naturellement par des réactions violentes. Lui-même, pour souligner plus fortement la thèse d'opposition, avait écrit *Jean Sbogar*, en 1818; *Smarra*, en 1821. Dans ces articles sur Walter Scott, il écrivait: "On n'a pas assez remarqué au reste que le goût des productions romantiques elles-mêmes est quelquefois autre chose qu'une manie —c'est souvent un besoin, souvent une passion. Des événements extraordinaires ont dû créer des velléités extraordinaires d'émotions et de sensations.—Ce vague immense et douloureux dans lequel descendent tour à tour les sociétés, où l'institution religieuse perd son empire et où l'institution politique n'en a plus, ce vaste désert de la pensée où s'égare un monde échu qui se précipite vers le néant, ce doute affreux entre le faux et le vrai, qui est la dernière faculté d'une âme tombée, voilà le genre romantique tout entier, le voilà tel, si on osait rappeler cette haute expression, que la philosophie et les révolutions l'ont fait. *Demander autre chose à la génération qui s'écoule et aux générations plus malheureuses encore qui vont lui succéder, c'est demander du calme à la tempête.*" . . . Il reste donc vrai que l'espèce de littérature qu'on appelle *romantique* est l'expression nécessaire des idées et des besoins d'une époque à laquelle les autres époques du monde n'ont effectivement rien à envier, mais qui n'est pas moins positive et qui entraîne après elle toutes les conséquences d'un ordre de choses établies." (17, 31 déc., 1821.)

3. Collaboration de 1823.

Le Désaccord s'accroît.

L'action que pourrait exercer la critique d'un Nodier en faveur du romantisme, surtout dans un journal à tendances conservatrices, n'a pas besoin d'être soulignée. Sa collaboration de 1822 dut pourtant décevoir certaines espérances. Elle se réduisit à trois articles presque sans importance.¹⁴ Mais, en attendant,

¹⁴ C'est nous qui soulignons.

¹⁵ Cf. 31 mai, 1822. *Théâtre de Carmouche*—*L'Histoire Naturelle des Oranges*.

25 sept., 1822—*Le Zodiaque de Denderah* par Halma.

4 déc., 1822—*Chefs-d'œuvre du théâtre étranger*.

Nodier s'assimilait de plus en plus les idées de la nouvelle école dont il allait bientôt devenir le chef, (à l'Arsenal) ; dans une lettre à un rédacteur de *la Quotidienne* cette même année (à propos de *L'Essai sur le Romantisme* par Audin) il laissa voir clairement sa satisfaction d'être rangé parmi les écrivains romantiques." A partir de décembre, 1822, Nodier collabora de nouveau plus activement à *la Quotidienne*, et désormais il ne se contraignit guère, glissant partout dans ses articles ses doctrines romantiques."

En somme sa tactique sera la même que celle mise en œuvre en 1821. Il distinguera nettement entre bon et mauvais romantisme ; avec *la Quotidienne* il combattra le dernier ; et, sans demander permission—prudent seulement dans le choix de ses termes—il louera le premier. D'autre part *la Quotidienne*, le voyant combattre, même chez les plus grands écrivains, le *mauvais romantisme* ou le "frénétique", ne sembla pas se rendre compte du danger du nouvel élément, le *bon romantisme*, que Nodier introduisait en même temps dans ses colonnes. Durant toute cette année—1823—elle ne s'inquiéta de rien.

Son attaque contre le frénétique est intéressante à propos de *Han d'Islande*, au "jeune et brillant auteur" duquel Nodier consacra un article en somme élogieux (12 mars, 1823)." Il loua "l'érudition, l'esprit, le style vif, pittoresque, plein de nerf, la

" Voir Bulletin du Bibliophile—1862, p. 1123.

Charles Nodier et le Genre romantique, par Paul Lacroix.

" 8 articles d'une importance capitale ont été donnés par Nodier cette année. Voir appendice pour les articles secondaires :

4 déc., 1822—*Chefs-d'œuvre du théâtre étranger*.

12 mars, 1823—*Han d'Islande*.

19 mars, 1823—*Millevoys*.

4 juin, 1823—*Yseult de Dôle*.

7 août, 1823—*Œuvres de Rabelais*.

29 août, 1823—*Œuvres de Walter Scott*.

4 oct., 1823—*Nouvelles Méditations de Lamartine*.

17 oct., 1823—*Œuvres de Walter Scott*—II.

délicatesse de tact et la finesse de sentiment qui étonnent chez un si jeune écrivain,"—comme l'avait fait *la Quotidienne* à propos des *Odes* de Hugo. Et, comme elle, il demanda : "Pourquoi a-t-il fallu qu'un tel talent se soit cru obligé de recourir aux artifices et aux horreurs qu'il a renfermées dans son œuvre ? Il lui était si aisé de s'en passer. . . Mais empressé comme on l'est à son âge de dépenser toutes les ressources de l'imagination, (Hugo) s'est montré plus jaloux de faire valoir avec soudaineté les facultés que la nature et l'étude lui ont départies que de les ménager habilement pour sa réputation.""

A propos du même ouvrage, Nodier *justifie cette tendance* au frénétisme qui est "irréparable comme elle est inévitable":

"En général les journaux avaient montré très peu d'intérêt pour ce premier roman de Victor Hugo. Le jeune écrivain sut donc gré à Nodier de son article et ce fut le point de départ des relations d'amitié entre Hugo et Nodier. La *Préface* de la seconde édition de *Han d'Islande* (juillet, 1823) contient la première indication positive d'un contact littéraire entre Nodier et le poète. (Cette préface est datée d'avril—quelques semaines seulement après l'article de la *Quotidienne*, le 12 mars.) Hugo commence par ces mots : "On a affirmé à l'auteur de cet ouvrage qu'il était absolument nécessaire de consacrer spécialement quelques lignes d'avertissement, de préface ou d'introduction à cette seconde édition. Il a eu beau représenter que les quatre ou cinq malencontreuses pages vides qui escortaient la première édition et dont le libraire s'est obstiné à déparer celle-ci, lui avaient déjà attiré les anathèmes de l'un de nos écrivains les plus honorables et les plus distingués, lequel l'avait accusé de prendre le *ton aigre-doux* de l'illustre Jedediah Cheshbotham, maître d'école et sacristain de la paroisse de Gandercleugh; il a eu beau alléguer que ce brillant et judicieux critique, de sévère pour la faute, deviendrait sans doute impitoyable pour la récidive; et présenter, en un mot, une foule d'autres raisons non moins bonnes pour se dispenser d'y tomber, il paraît qu'on lui en a opposé de meilleures, puisque le voici maintenant écrivant une seconde préface après s'être tant repenti d'avoir écrit la première."

Or le dernier paragraphe de l'article de Nodier dit : "Je n'ai pas parlé d'une préface où l'auteur a imité avec adresse la manière *aigre-douce* de Sir Walter Scott en parlant de ses confrères. Il sentira que l'écrivain qui a cherché à exciter de pareilles émotions et qui probablement n'y est pas parvenu sans peine n'était pas libre de s'en jouer. Ce qui n'est pas bien dans Sir Walter Scott à l'arrière saison de la vie est d'ailleurs moins convenable encore dans un très jeune homme auquel un mérite non contesté a donné de bonne heure de justes privilèges. Le premier devoir qu'impose le talent, c'est de ne pas abuser de ses droits."

"L'état de la société est changé, ses besoins le sont aussi. Il était naturel que dans une position si nouvelle et si difficile des écrivains doués d'une grande facilité et même d'une certaine originalité de talent mais pénétrés du sentiment d'une impuissance réelle ou d'une modeste défiance de leurs forces qui ne leur permettaient pas d'aspirer à marquer la transition de deux âges également classiques, tentassent en désespoir de cause, toutes les ressources qu'avait dédaignées la littérature ancienne, ou que ses scrupuleuses bienséances avaient rebutées. Ainsi les angoisses physiques de la douleur que l'art repoussait avec tant de soins et dont la poésie et la statuaire des Grecs ont défini symboliquement l'expression permise dans l'allégorie de Niobé changée en marbre, tombèrent à la merci d'une génération littéraire fatiguée de sensations simples et jalouse d'exciter tous les ébranlements de la Terreur. Ce n'était plus l'Hercule infanticide qui se couche sans voix sur la terre et qui ne pousse pas même un gémissement . . . c'est le frisson, la convulsion, l'agonie et le râle. C'est la prostration de la fièvre et le spasme écumant de l'hydrophobie." (12 mars, 1823.)²⁰ Avec combien plus de décision qu'en 1821 Nodier parle aujourd'hui! Légitime ou non, on ne peut le nier, les romantiques et surtout les frénétiques, ont du succès, et ce serait puéril de n'en pas tenir compte. "Les classiques ont raison aujourd'hui dans les journaux, dans les académies, dans les

²⁰ De même le 4 juin, Nodier regrette cette tendance "à recourir à la fantasmagorie frénétique des romans et des mélodrames les plus discrédités" de l'auteur du roman *Yseult de Dôle*. Cet auteur-ci n'avait pas "besoin des ressources d'un talent faux ni d'une imagination usée." "Je ne dis pas que cela déshonore l'écrivain qui s'y livre par nécessité ou par caprice mais je voudrais que tous les auteurs dont cela amuse ou égare l'imagination eussent acquis d'avance comme cet auteur, le droit de la mépriser."

²¹ Voici la première annonce de *Han d'Islande* dans la *Quotidienne*. Très favorable, elle porte incontestablement la marque de Nodier: "L'auteur s'est fait un jeu de conscience de conserver à ces scènes une gradation de terreur toujours croissante, de sorte qu'il peut dire à ses lecteurs ce que le Dante disait de son poème de l'Enfer—*Si mon langage vous étonne, que la nouveauté m'excuse*. En attendant que nous revenions sur *Han d'Islande* nous citerons ce qu'un homme d'esprit disait de ce livre sans le comparer à ceux de M. Arlincourt, "Je le lirai encore avec intérêt après la 12^{me} édition." (24 fev., 1823.)

cercles littéraires. Les romantiques réussissent au théâtre, chez les libraires et dans les salons. On avoue les premiers, ce sont les autres que l'on lit; et l'ouvrage le plus distingué qui puisse sortir aujourd'hui de la *bonne école* ne partagera pas un moment la vague irrésistible des rêveries souvent fort extravagantes qui pululent dans la mauvaise."

L'argument basé sur la théorie de Bonald: "La littérature est l'expression de la société", n'est pas le seul que Nodier avance pour expliquer le romantisme frénétique. Ayant été classique lui-même, il savait fort bien et les accusations qu'un classique pouvait formuler à l'adresse du romantisme, et la façon dont un romantique pouvait y répondre. Les classiques condamnaient le frénétique comme importation étrangère; mais, répond Nodier, les classiques eux-mêmes, depuis deux siècles, n'ont cessé d'imiter cette même littérature étrangère. Il n'a aucune peine à indiquer (4 déc., 1822.) l'influence des étrangers (italiens et espagnols) sur le théâtre français depuis Mairet et Corneille jusqu'à Ducis: "L'étude des théâtres étrangers n'est donc pas aussi récente qu'on pourrait le croire, mais elle était circonscrite jusqu'à nos jours entre un petit nombre de personnes qui s'en faisaient dans l'intérêt de nos plaisirs un utile et innocent artifice. Les grandes conflagrations politiques qui ont poussé naturellement les peuples les uns sur les autres et mis en commun, si l'on peut s'exprimer ainsi, les idées et les langages ont imprimé à la poésie dramatique un mouvement d'ensemble et d'harmonie dans lequel toutes les écoles paraissent devoir peu à peu se confondre." Et ailleurs cette charmante ironie: "Ce théâtre (étranger) échoué comme un héritage aux disciples d'Aristote, s'étonna de subir un nouvel empire, d'entendre un langage nouveau. Et les spectateurs entraînés, furent fidèles sans s'en apercevoir *au culte de la tradition* (en France). Ils comprirent une nouvelle tragédie qui ne manque, il faut en convenir, ni de pathétique ni de grandeur."

Il y a mieux encore. Le "frénétique" même tant décrié a été, lui aussi, cultivé par les anciens; Nodier dira avec une joie malicieuse: "les romantiques sont en général de fort bonnes gens et on fera très bien de ne leur passer ni les *goules* ni les

vampires quoique le type de ses monstres dégoûtants ne soit guère moins hideux dans Homère que dans les imitateurs de Lord Byron. Les défauts d'Homère sont un privilège, et d'ailleurs les patrons du genre classique se sont-ils jamais avisés que les *goules* et les *vampires* soient de l'invention d'Homère?"

La Quotidienne avait loué la nouvelle littérature chez certains poètes dont les tendances étaient morales, catholiques et royalistes. Nodier, lui, relève maintenant ces mêmes tendances. Mais il n'admet point que ce soient là des tendances particulières à certains poètes seulement. Il les réclame comme tendances communes à tous les poètes romantiques sans distinction et il s'en sert pour justifier auprès des classiques le mouvement novateur dans son entier.²¹ Selon lui, *le romantisme est plus moral que le classicisme*. "La moralité des actions de l'homme dans ses rapports avec sa conscience est un ressort entièrement inconnu des anciens." (12 janv., 1823.) C'est même par le romantisme que la *moralité* serait rentrée en littérature. Il développe cette thèse à propos des œuvres de Millevoye: "Jamais la poésie ne parut aussi indigne de sa noble origine que dans les jours honteux qui précédèrent tant de jours irréparables et terribles (à la veille de la Révolution). . . . Elle soupirait de fades rimes sur la lyre éternée des plus lâches sybarites, dans les petites maisons des grands et dans les boudoirs des courtisanes. La tempête surprit tout le monde au milieu d'une fête, et l'improvisateur insensé qui cherchait le trait d'un madrigal ou la sale équivoque d'un couplet obscène fut tout surpris d'achever sa période en face de la Révolution et de la mort. A. Chénier que la nature ou la société avait fait mélancolique, fut le seul poète de ce temps dont l'âme tendre peut s'associer à l'immense tristesse de la société en deuil. Les critiques qui rapportent à l'époque de ces délicieuses compositions l'invasion de la muse romantique en France, ne font guère que commenter ses dernières paroles: *Il y avait une muse là*. Elle naissait en effet au pied de cet échafaud qui établissait un si vaste intervalle entre l'avenir et le passé." Parce que

²¹ Ici Nodier ne peut prétendre parler que pour sa conception personnelle du romantisme. Car en 1830 les romantiques auront en effet renié non la morale mais le catholicisme et le royalisme non-constitutionnel.

les poètes modernes ont rejeté avec dédain “les tristes guirlandes de fleurs artificielles que les faibles imitateurs de Voltaire traînaient dans les ruelles depuis un demi-siècle, on les accuse d’avoir méconnu les véritables règles de la poésie. Le temps jugera cette question”, et en attendant, “un vers, une pensée, un sentiment de Millevoye ferait battre plus de cœurs que toutes les jouissances musquées de Parny, interprète très classique sans doute d’une poésie sans amour, et d’une mythologie sans dieu. . . . ” (19 mars, 1823.)

Ceci nous amène au second argument. *Le romantisme est avant tout religieux, même chrétien.* “Chez les anciens ce sont les poètes qui ont fait les religions, chez les modernes c’est la religion qui crée enfin les poètes”, écrit-il à propos des *Méditations* de Lamartine. Le christianisme au cours de l’histoire, “tantôt proscrit, tantôt abandonné par le pouvoir, tantôt combattu avec les armes de la dialectique, tantôt livré aux sarcasmes du mépris . . . semblait périr sous les attaques du XVIII^e siècle.” Ce fut le romantisme qui lui communiqua une nouvelle vie: “Tout à coup s’éleva une école inspirée des plus belles idées de l’homme et favorisée des dons les plus précieux du génie, une école qui exprime la pensée la plus élevée, qui représente le perfectionnement le plus accompli de la société, dans un âge où le cercle entier de la civilisation a été parcouru, et cette école est chrétienne et ne pouvait être autre chose. . . . Le christianisme se releva des ruines sanglantes sous lesquelles il avait paru enseveli et manifesta par la voix d’un de ses plus éloquents interprètes qu’il était la religion immortelle . . . Dès ce moment la poésie fut retrouvée, ou pour se servir d’une expression plus juste qui n’a d’extraordinaire que l’apparence, la poésie nationale fut trouvée. . . . A la place d’une frivole recherche de traits précieux, d’un pénible enchaînement d’antithèses affectées à la triste monotonie des fables grecques, de l’insipide ennui du polythéisme, on y trouve des pensées, des sentiments, des passions qui font rêver le cœur, d’énergiques vérités qui agrandissent l’âme et la rapprochent de sa céleste origine. La poésie reprit une partie de l’empire qu’elle avait exercé dans

les temps primitifs et à l'époque où nous vivons, c'est le plus beau des triomphes." (4 oct. 1823.)²²

Il n'est pas besoin de citer les preuves qu'avance Nodier à l'appui de son troisième argument, le *royalisme du romantisme*. Les noms de Victor Hugo, de Lamartine, de Vigny en disent assez. Ce passage n'est pas sans intérêt cependant en ce qu'il atteste les croyances monarchiques libérales de Nodier: "La France littéraire, telle que je la comprends, jusqu'à la Révolution, était exclusivement classique, et ne pouvait pas être autre chose, parce qu'il n'est pas de la nature des pays gouvernés par des systèmes fixes et des lois héréditaires de porter, si je puis m'exprimer ainsi, des inspirations originales et une littérature indépendante. . . . Maintenant la société émancipée de toutes les servitudes, s'épouvante des devoirs qui ont contribué à son bonheur, des règles qui ont contribué à sa gloire et je m'étonne que des libéraux de beaucoup d'esprit croient être conséquents en restant attachés à des théories classiques, théories qui ne seront mises en pratique par personne avant qu'il soit un siècle, si la société actuelle conserve ses acquisitions. . . . Quant aux royalistes romantiques, je les trouve fort conséquents, parce que je suppose qu'ils aiment la liberté qui se concilie fort bien avec un gouvernement monarchique appuyé sur les intérêts nationaux, et qui ne se concilie peut-être qu'avec lui." (19 mars, 1823.)²³

²² Cet article servit de préface à la onzième édition des *Méditations* en 1824. Cette édition porte la dédicace suivante:

"A Charles Nodier

De la part de l'auteur, son admirateur
et son ami. St. Point., 30 déc., 1823."

Il avait aussi paru dans le *Propagateur*, tome I (1823), p. 217-222. Les livraisons ne sont pas datées, mais tout donne à croire (les dates des livres mis à l'Index qui y sont cités, deux ou trois discours qui y sont rapportés, etc.) que ce fut pendant les premiers jours d'octobre que l'article de Nodier y fut publié.

Asselineau—(*Bull. du Bibl.*, 1869, p. 137) republie l'article en entier, et Dubois, (*Victor Hugo—ses idées religieuses*), en cite quelques passages, p. 330. Sur la question de la religion personnelle de Nodier voir ce dernier livre—pp. 328, 331.

²³ Cet article a été reproduit dans *Le Propagateur*, 1823 et dans *Les Annales de la Littérature et des Arts*, Tome X, 1823, p. 321. D'après les dates de publication, cette livraison aurait dû paraître vers le 21 mars, ou presque en même temps que dans la *Quotidienne*, 19 mars. (Voir aussi, Des Granges, op. cit. p. 221.)

Non content de cette habile défense du romantisme Nodier affirma en juin 1823, dans un autre article, que le triomphe de la nouvelle école, qu'il avait affirmé à propos de *Han d'Islande*, était selon lui non seulement définitif mais aussi légitime. On n'appréciera cependant toute l'importance de ces deux articles de Nodier qu'en se rappelant que celui de Mély-Janin sur les *Tablettes Romantiques*, où ce dernier avait en quelque sorte réaffirmé la position "juste milieu" que la *Quotidienne* prétendait observer, était du 28 mars de cette année, c.à.d., se plaçait chronologiquement entre les articles de Nodier. Bien que les allusions directes manquent de part et d'autre, il est légitime de penser que le second article de Nodier était une réplique à l'article de Mély-Janin, lequel était sans doute une réponse au premier de Nodier.

On nous saura gré nous espérons, de citer un certain nombre de passages de ce second si important article de Nodier : "Il y a quelques années que je disais en parlant du genre romantique : 'Genre fort ridicule aujourd'hui, qui embrassera dans vingt ans toute la littérature de l'Europe.' Il était naturel, en effet, que les puissances classiques se déclarassent contre cette irruption d'idées modernes, d'idées exaltées mais sentimentales et chrétiennes qui résultent d'une civilisation appelée à l'exercice de toutes les nobles facultés, à la possession de toutes les libertés légitimes de l'homme et qu'elles se révoltassent contre l'expression téméraire de pensées et de passions nouvelles." . . . Or, "les romantiques ont eu en effet tort tant qu'ils n'ont pu alléguer que des théories vagues, des hypothèses imaginaires et c'est le tort de l'écrivain que je citais en commençant cet article (lui-même). Ils ont raison depuis que l'opinion publique a confirmé cette opinion. . . . On payera toujours un légitime témoignage d'estime à la pureté du goût de l'école d'Aristote, à l'étendue de leur érudition, à la sagesse de leurs doctrines. Mais on ira pleurer aux tragédies romantiques, on s'attendrira aux touchantes élégies, on frémira d'admiration aux odes sublimes de cette brillante pléiade de jeunes poètes, la gloire de notre génération et l'espérance des générations qui s'approchent. Il n'y a point de raisonnement qui empêche le beau d'être beau, et le beau c'est

ce qui plaît universellement. C'était là la définition des anciens, c'est probablement l'avis des modernes. Il est plus facile de condamner un siècle que de le détromper." (4 juin, 1823.)

Désormais Nodier ne cessa de déclarer à tout propos, dans les colonnes de *la Quotidienne* même, ses préférences littéraires. Écrivait-il un article tout technique sur *La Typographie et la Reliure en France*, il trouvait encore moyen d'y revenir. L'enthousiasme du vieil ami pour ses jeunes protégés est charmant dans ce passage : "Qui n'aimerait à revêtir de ces riches parures les ouvrages d'un talent qu'il adore ou d'un ami qu'il chérit. *Atala*, *René*, *Les Méditations* de Lamartine, les *Etudes* et le *Génie de l'Homme* de Chénedollé, les brillantes inspirations de Victor Hugo, les délicieuses rêveries de La Touche, les compositions pleines de charme de Guiraud et de Marceline Des Bordes Valmore, les poésies éloquentes de ce jeune Casimir Delavigne qui a touché à toutes les cordes de la lyre, si ce n'est peut-être à celle qui chante la vraie liberté!" (23 sept. 1823.)

Enfin Nodier, qui avait débuté dans sa polémique romantique de *la Quotidienne* par des articles sur Walter Scott en 1821, clôt sa vigoureuse campagne de 1823, par de nouveaux articles sur le même écrivain ; les premiers avaient été réservés et prudents, les derniers furent empreints de la plus audacieuse ironie à l'égard de tant de "vaines logomachies de journal." "Il est reçu que Sir Walter Scott est romantique. . . . Mais on ne s'est pas seulement informé si ses peintures étaient vraies, naturelles, intéressantes. On a seulement remarqué qu'il n'y avait rien de pareil de la Fontaine de l'Éléphant à l'Arc de Triomphe de l'Etoile, et on a repoussé hors des limites du classique cet homme qui avait éprouvé des sensations, étudié des caractères, contemplé le ciel et la nature hors des barrières de Londres et de Paris. . . . Le malheur de quelques-uns de ces jeunes critiques dans lesquels il est difficile de ne pas reconnaître beaucoup d'esprit, est d'avoir franchi de bien peu par le fait ou même par la pensée leur horizon naturel et de confondre fièrement *l'inconnu* avec *l'impossible*."

Ne ferait-on pas mieux de chercher à comprendre Walter Scott au lieu de l'attaquer au nom d'une formule fixe? Et ceux surtout qui l'attaquent au nom du *patriotisme*, ne feraient-ils pas bien de prendre de lui une belle leçon de *patriotisme*? Nodier, résumant ici tous ses arguments favoris, fait un appel suprême aux adversaires des romantiques: Le patriotisme, le culte du Moyen Age et de la patrie, n'est-ce pas la morale, la religion, le monarchisme tout à la fois? Walter Scott a rendu à l'Angleterre son Moyen Age, la France a besoin d'une inspiration pareille: "L'époque de l'observation historique ne paraît pas encore arrivée en France et il est malheureusement vrai de dire que nous savons fort mal notre histoire. . . . Voilà un ressort de littérature qui nous manque, et on m'affligerait beaucoup si l'on parvenait à me prouver que ce ressort n'est pas classique, et qu'il est défendu de par le goût aux littératures modernes de reconnaître au Dieu, des lois, des mœurs, des aïeux, un système entier d'idées et d'affections parce que tout cela n'a pas eu le privilège incroyable d'être deviné à point par Longin, par Hermogène, ou par Démétrius de Phalère? C'est cependant toute la question en ce qui concerne les bons écrivains de ce qu'on appelle la nouvelle école. . . . (29 août, 1823.) On s'occupe si peu en France de nos antiquités. J'ai vu le rocher sur lequel Richard Cœur de Lion fut tué à Chalms près d'être déplacé pour changer la délimitation d'un pré. J'ai vu faire une étable du caveau mortuaire de Guillaume le Conquérant, . . . En Angleterre cependant où toutes les antiquités ont un nom, où tous les souvenirs ont un culte, il y a des champs que la piété nationale a protégés d'une enceinte, des pierres qui appellent les savants à de lointains pèlerinages et qui obtiennent des tributs de respect des hommes les plus simples. C'est sur cette espèce de religion de noms et de monuments que l'auteur de *Waverly* a fondé en partie l'empire qu'il exerce avec tant de droits sur les lecteurs de son pays et que notre frivole insouciance a pris plaisir à subir sans s'aviser que nous avions aussi une histoire et des traditions. Grâce soient rendues au ciel de notre engouement littéraire pour la

patrie des Anglais, il nous fera souvenir un jour peut-être que les Français ont une patrie!" (17 oct., 1823.)

C'est sur ce défi que Nodier termine en 1823 sa collaboration à *la Quotidienne*. Ajoutons que les éditeurs du journal se rendaient bien compte, sans que Nodier eût besoin de le leur dire, du triomphe du romantisme. Dès mars, Mély-Janin l'avait avoué: "Les romantiques ont grossi leurs phalanges, et ont assis leur camp. . . . Ce n'est plus d'un pied timide qu'ils avancent, ils ont baissé la visière de leurs casques, ils font retentir leurs armes, ils frappent leur bouclier et ils portent sur leur écusson les portraits et les chiffres favoris de l'école." (19 mars, 1823.) Or le problème pour *la Quotidienne* est celui-ci. Grâce à Nodier elle paraît se ranger en littérature du côté des romantiques, auxquels elle est au fond si opposée. Quelle attitude doit-elle adopter donc vis-à-vis de Nodier, dont l'exubérante critique l'a si follement compromise? Le résultat sera une guerre intestine dans ses colonnes.

²⁴ On ne saurait passer à un autre chapitre sans faire mention d'un des articles les plus remarquables de Nodier dans la *Quotidienne* cette année-là, son article sur *Rabelais*, "l'Homère Bouffon de France." Cet article parut d'abord sous forme de simple annonce de libraire pour l'éditeur de Rabelais, Stanislas Delaulnay, chez Desoer. (*Le Journal des Débats*, 1820.) En 1822 et '23, nouvelle édition de Rabelais chez Dalibon, laquelle revenait si chère qu'il fallut faire beaucoup de réclame. L'article de Nodier, remanié, ne parut pas moins de 12 fois cette année. (Voir par exemple, *Annales de la Littérature et des Arts*, T.VII, 360-1822.) Il reçut sa forme définitive dans la *Quotidienne*—7 août, 1823. C'est là que se trouve pour la première fois ce paragraphe qui aurait suffi à révéler la grande part de Nodier dans la formation des idées de la *Préface de Cromwell*: "L'abstracteur de quintessence était tout simplement un bouffon de génie appelé par la nature de son talent et la bizarrerie de son caractère à se jouer de tout, une espèce de Tabarin organisé comme Homère et qui avait le monde entier pour théâtre."

L'article fut republié en entier dans: *Le Bull. du Bibl.*—1863 et 1878, et *La Revue Litt. de la Franche Comté*, 1864.

CHAPITRE III

Le Combat

1824

I.	Nécessité pour <i>la Quotidienne</i> d'expliquer son attitude envers le romantisme	113
II.	Première Escarmouche	114
III.	Les Arguments de Nodier attaqués par Laurentie	115
	a. Théorie de Bonald	
	b. Moralité et christianisme du romantisme	
	c. Royalisme du romantisme	
	d. Concession pour certains poètes	
IV.	Réponse de Nodier à Laurentie (Guttinguer)	119
	a. Mythologie classique et Christianisme romantique	
	b. Profession de foi de Nodier	
V.	Réplique de Laurentie à Nodier (Boileau)	121
	a. Moralité	
	b. Christianisme	
	Attaques d'autres collaborateurs	
VI.	R. R. (Ducis)	122
VII.	Mély-Janin (Guiraud)	123
VIII.	Réponse de Nodier à Mély-Janin (Blanche d'Evreux)	124
	a. Le romantisme d' <i>Athalie</i>	
	b. Définition du romantisme	
	c. Résumé de sa polémique	
IX.	Dernier mot de Nodier (<i>La Muse Française</i>)	126
	a. Ronsard ancêtre du romantisme	
	b. La boutade de janvier rappelée	
	c. La doctrine politique du romantisme	
	d. Les théories éternelles du romantisme	
	e. Le christianisme	
X.	Trêve et Compromis	129
	a. Le royalisme des romantiques	
	b. Article du 13 mars (anonyme)	
	c. Article du 22 avril (anonyme)	

CHAPITRE III

Le Combat

1824

I. *Nécessité pour la Quotidienne de s'expliquer sur le Romantisme.*

Si on ne lisait que les articles littéraires de *la Quotidienne* des premiers mois de 1824, on serait assurément embarrassé de dire si, oui ou non, ce journal favorisait le romantisme.¹ On y trouve des attaques sévères dirigées contre ce mouvement, alternant avec des ripostes tout aussi violentes en sa faveur. Les représentants individuels de la nouvelle école continuent pourtant à être comblés d'éloge par *la Quotidienne* dont les opinions littéraires — articles de polémique à part — ne paraissent aucunement modifiées ; “juste-milieu” semble être le mot d'ordre.

Nous, qui venons d'étudier l'histoire des années précédentes, nous savons que cette attitude ambiguë annonce un conflit. 1824 est une date décisive dans les annales du romantisme, et des échos bruyants du combat se font entendre ailleurs que dans *la Quotidienne*. *La Muse Française* défend les droits du romantisme avec une nouvelle vigueur ; la *Pandore* et les *Débats* attaquent ces mêmes droits avec conviction, tandis que dans le *Mercure du XIX^e siècle*, Paulin Paris écrit : “Depuis deux mois la question des classiques et des romantiques est redevenue le sujet de conversation à la mode ; des articles de journaux, remarquables par le Z, l'A, ou le C, qui leur servent de passeport ; une déclaration solennelle de l'Académie Française rédigée par M. Auger, un de ses membres classiques les plus distingués ; et enfin dans chaque vaudeville ou comédie nouvelle, un couplet présumé sanglant, contre la nouvelle école ; tout annonce la défaite complète du romantisme.” (*Du Style—Merc., T., VI.*)

La Quotidienne sent que le moment est venu pour elle de s'opposer catégoriquement aux opinions du parti littéraire ex-

? ¹ Cf. Schenck. op. cit. p. 46.

trême, qui menace déjà de se confondre avec le parti politique avancé. Elle ne peut pas débiter par une solennelle déclaration, du moment qu'elle a publié dans ses propres colonnes les articles de Nodier. Ce qu'elle fait pour préparer les esprits ressemble à un ingénieux stratagème.

II. Première Escarmouche.

Un beau matin elle publie, en style alerte, le compte-rendu d'une réunion des propriétaires et des rédacteurs de la *Quotidienne* pour "célébrer le retour de S. A. R. Mgr. le duc d'Angoulême et les victoires de l'armée en Espagne." Au cours de cette réunion, on avait payé un juste tribut d'hommage et de respect au Roi et aux princes et princesses de sa famille; on s'y était aussi amusé à plaisanter la nouvelle école littéraire: "Un des convives a égayé le banquet en prêchant une croisade contre le romantisme. Nous allons faire connaître quelques passages de ce manifeste qui prouve que les rédacteurs de la *Quotidienne* ne sont pas moins zélés pour défendre les principes de la saine littérature que les doctrines de la royauté. La cause de Racine et de Boileau est aussi la cause de la légitimité. Voici comment l'auteur a peint cet *intrus écossais* qui cherche à envahir la littérature française:

(*Air de Turenne.*)

"A la terre s'il rend hommage
Il carresse tous les objets,
Les fleuves baisent le rivage
L'Aquilon tête les forêts.

Ah, dans ses vers où brille l'atticisme
Et que l'amour semblait favoriser
Parny plaçait mieux un baiser,
Mes amis, guerre au romantisme.

Ailleurs, la nocturne courrière,
Eclairant le dais de la nuit
Verse l'argent de sa lumière
Sur l'ombre errante qui s'en fuit.

Ce style obscur, enfant du germanisme,
 En quatre mots peut se traduire ainsi,
 'Il fait clair de lune aujourd'hui !'
 Mes amis, guerre au romantisme !"

(12 janv., 1824.)

On ne nous dit pas si Nodier avait été convoqué à ces agapes, mais présent ou non, il était en droit de se sentir visé par cette sortie contre *l'intrus écossais*. Ne s'était-il pas servi de Walter Scott à plusieurs reprises dans sa propagande romantique ?

III. *Attaque de Laurentie.*

La "guerre au romantisme" annoncée ici sur un ton badin, allait se poursuivre de façon sérieuse. Le 21 janvier, le directeur de *la Quotidienne*, Laurentie, fait en termes pesés et sévères le procès de la nouvelle école :

Du Romantique.

"Il s'est formé depuis plusieurs années une école de littérature qui fait quelques progrès, parce qu'elle affranchit les esprits de toute règle. On l'appelle *l'école romantique*, je ne sais pourquoi, et ne cherche pas à le savoir. Comme elle est nouvelle et dangereuse autrement que par le nom, ce n'est pas au nom que je m'attacherai. Je montrerai son origine, je montrerai ses effets, et si elle nous paraît funeste par cette double considération, plus tard il sera facile de montrer que ses excès même doivent finir par la faire tomber dans le mépris et nous sauver par conséquent de ses influences." Ceci posé, Laurentie s'attache à démolir systématiquement et point par point les arguments que Nodier avait alignés en faveur du romantisme dans les colonnes de son propre journal.

D'abord Laurentie discute habilement la théorie grâce à laquelle Nodier avait si souvent justifié le genre frénétique : *La littérature est l'expression de la société*. Laurentie, sans la rejeter, lui donne une interprétation toute nouvelle. Nous trouvons exprimé ici pour la première fois, l'argument employé plus tard par Nisard, et il y a quelques années par Brunetière, l'un

contre le romantisme, l'autre contre le naturalisme : le cosmopolitisme littéraire n'est qu'un autre aspect du protestantisme anglais ou allemand. Le protestantisme en effet, c'est l'anarchie de la conscience ou pensée subjective que la Révolution et le romantisme ont voulu implanter en France. "Tout changement dans le fond intime des croyances de l'homme," dit Laurentie en matière de conclusion à un long développement historique, "amène nécessairement et à la longue un changement analogue dans la nature de leurs rapports entre eux. On s'étonnera peut-être que je rapproche ainsi la révolution littéraire des révolutions politiques et morales. On aura tort. Il y a identité parfaite. C'est en Allemagne, pays livré à l'indépendance luthérienne, que s'est formé principalement ce genre romantique qui se glorifie de ne pas suivre les règles transmises. L'Angleterre devait par la même raison donner le même exemple, et si la contagion a touché la France, ce n'est que dans un moment où une longue habitude de licence dans tous les genres a disposé les esprits à ne se point choquer d'une licence semblable dans ce qui touche aux traditions littéraires."

Aux yeux de Laurentie le nouveau mouvement littéraire menaçait à la fois la religion catholique et la morale du pays. A Nodier qui prétendait avoir démontré l'année précédente que c'était par le romantisme que la moralité et ce qu'il appelait le christianisme avaient été régénérés en France après la Révolution, Laurentie répond avec vigueur et catégoriquement : Il ne s'agit pas de confondre le dogme d'un catholicisme précis avec ce vague sentiment religieux auquel on donne impudemment le nom de Christianisme. Nous transcrivons presque en entier cette belle page, très juste du reste dans sa critique : "Le romantisme s'efforçant de cacher ce qu'il a de commun avec la Révolution, s'empare témérairement de je ne sais quels sentiments religieux façonnés à sa manière et semble vouloir faire croire au vulgaire que lui pour la première fois a fait passer le christianisme dans la littérature comme si Bossuet n'avait pas fait d'oraisons funèbres, comme si *Athalie* n'existait pas, comme si nous avions perdu le souvenir de Fénelon. Or, c'est en ceci surtout que le romantisme est dangereux. Il s'est créé une sorte de christianisme nouveau

qu'il adopte aux écarts de l'imagination et au délire des passions humaines, et parce que dans les temps modernes un grand et beau génie a pris dans la religion ce qu'elle avait de plus tendre et de plus touchant pour rappeler à elle les hommes qui l'avaient longtemps oubliée, on s'est imaginé qu'on pouvait aller plus loin et offrir aux hommes un mélange de ce qu'elle a de plus saint et de ce que les passions ont de plus séducteur. On fait ainsi illusion aux âmes faciles à émouvoir, on charme à la fois l'ignorance du cœur et celle de l'esprit et sous prétexte que le christianisme nous a dévoilé le secret de nos passions, on étale ces passions au grand jour et on leur donne les formes d'innocence et de candeur qui semblent les rendre saintes et aimables sans songer que le christianisme est au contraire venu pour les flétrir et apprendre à l'homme à les dompter comme des ennemis.

"Ne laissons point dénaturer la religion. Elle est découlée d'une source plus sacrée que les mythologies abandonnées au caprice des poètes et d'ailleurs, telle que nous l'avons reçue, elle peut bien encore inspirer le génie. . . . Les tendres accents d'une piété divine avec les soupirs voluptueux d'un amour profane, des paroles de foi avec des paroles passionnées, prières aux pieds d'un crucifix avec des transports brûlants pour une amante, une sorte de respect pour la chasteté du christianisme avec des récits qui troublent de jeunes imaginations, voilà ce que nous offre le romantique et ce que nous devons repousser au nom de la religion et de la littérature. Ce qui est monstrueux ne saurait être un progrès pour les lettres et nous perdriions le goût du beau si nous laissions corrompre le sublime caractère du christianisme sous prétexte de favoriser le génie de la poésie et de l'éloquence."

Laurentie s'en prend maintenant à la thèse de Nodier ; que le romantisme et le royalisme ne font qu'un. Il admet que le plus grand nombre des romantiques du temps sont également royalistes, et cela peut être en effet un argument en leur faveur ; il n'en faut pas moins leur reprocher leur indépendance littéraire. Laurentie, le conservateur outré, pressent déjà vaguement les dangers d'ordre matériel et d'ordre moral qu'il voudrait écarter. Pour le moment pourtant la question est de savoir si

les romantiques en étant royalistes, sont conséquents avec leurs principes littéraires. "Il ne faut pas trop s'étonner, que le genre romantique paraisse avoir été adopté par des hommes d'ailleurs ennemis des révolutions politiques. Celle qui a fatigué la France pendant si longtemps a laissé partout son empreinte, nul ne peut se flatter d'avoir entièrement échappé à ses influences, et sans doute il faut encore estimer heureux ceux qui, nés et nourris au milieu de ses corruptions, n'ont hérité de l'esprit d'indépendance qu'elle a partout répandu que pour le porter dans la forme de leurs écrits dont le fonds reste rempli de si utiles pensées. . . . Mais poser pour principe d'une littérature, l'affranchissement des règles littéraires, c'est ôter le frein aux esprits bizarres, c'est appeler l'ignorance, la sottise, le ridicule sur le Parnasse, c'est détruire le goût enfin pour faire régner à sa place le jugement incertain de chaque homme qui estime meilleur ce qui plaît à son caprice. . . . Par ce seul principe ce genre même est une révolution qui ressemble à toutes les autres et si l'on vient à dire que tant qu'il n'a pour prosélytes et pour soutiens que des hommes sages et retenus dans certaines limites par la justesse de leurs idées, c'est faire précisément la même réponse que font d'ordinaire tous les auteurs d'innovations quelconques, tous ceux qui veulent renverser des lois établies."

Le bien-fondé des craintes de Laurentie est établi par le mot de Victor Hugo qu'il allait écrire en 1830: "La liberté dans l'art, la liberté dans la société, voilà le double but auquel doivent tendre d'un même pas, tous les esprits conséquents et logiques." En 1824 cependant, Hugo et certains poètes sont encore personnellement chers à la *Quotidienne*. Il semble presque que Laurentie leur adresse un mot d'explication et d'excuse, quand il ajoute dans les derniers paragraphes de son article: "Pour lutter contre une semblable invasion il nous faudra peut-être toucher quelquefois à des noms dont la gloire nous est chère. Le Parnasse français est aujourd'hui riche d'espérances mais c'est une raison de plus pour que nous cherchions à le sauver de la contagion des nouveautés. Les excès du genre nouveau seront la meilleure leçon que nous puissions donner aux talents qui honorent la littérature française."

IV. *Réponse de Nodier.*

Nodier ne pouvait s'y méprendre ; ces vigoureux coups d'épée étaient bien dirigés contre lui, c'étaient ses arguments qui avaient été relevés. Or cet inoffensif bibliophile, au besoin, savait se défendre aussi bien qu'un autre. Sa réponse ne se fit guère attendre. Il prit occasion de la publication des *Mélanges Poétiques* d'Ulric Guttinguer, son ami intime, qui avait emprunté une w → épigraphe à *Thérèse Aubert*. Nodier fait d'abord de l'ironie à propos du sérieux que certains classiques apportent à la discussion de cette "querelle innocente dont les héros invulnérables comme ceux de la chevalerie ne tombent que pour se relever et qui ne feront jamais couler des larmes qu'au théâtre ou dans les salons de lecture." Nodier prétend se mettre gravement à l'œuvre pour déterminer à quelle école littéraire peut bien appartenir le recueil qu'il a sous les yeux. Guttinguer avec ses tendances romantiques plutôt modérées se prête bien au dessein de Nodier ; il lui donne facilement l'occasion de tourner en ridicule les menaces terribles que les classiques pédants pensent discerner dans le genre nouveau. La page de titre ne va-t-elle pas suffire à remplir de noirs soupçons les dévots du classicisme ? "Je l'avoue, toutes les préventions des classiques doivent être armées d'avance contre M. Ulric Guttinguer et j'en connais d'assez exclusifs dans leur intolérance pour le condamner, sans autre examen, sur la consonnance ultra-germanique des cinq syllabes qui composent ces deux noms." < . . .

Que l'on tourne maintenant quelques pages, on se trouve face à face avec les audaces stupéfiantes dont se rendent coupables les collaborateurs de la *Muse Française* (entre autres, Guttinguer lui-même) : "ce recueil, où l'éternel Parnasse des païens n'est rappelé que par le titre et dont les rédacteurs ont eu la singulière hardiesse de croire qu'il est permis à l'Aurore de se lever sans sortir des bras de Titon, et au Soleil de se coucher sans descendre dans ceux d'Amphitrite." Plus loin Nodier se souvient des remarques dérogatoires de Laurentie au sujet de l'inspiration religieuse des poètes romantiques, inspiration qu'il retrouve chez Ulric Guttinguer ; il ose soutenir qu'après tout, dans sa sincérité,

elle vaut bien la "langue noble des classiques de notre heureuse époque qui se serait bien gardée de parler d'une autre vie sans racheter du moins cette concession aux idées chrétiennes par quelques circonstances qui feraient bien comprendre au lecteur que le poète n'est pas chrétien." Ulric Guttinguer n'est pas si complexe qu'on ne l'était deux siècles auparavant: "Il ne cherche ni les hardiesses ambitieuses d'une langue nouvelle, ni la pédantesque symétrie d'une période froidement calquée sur l'antiquité. C'est un poète, qui éprouve ce qu'il chante et le chante comme il l'éprouve avec cet abandon élégant qui annonce l'heureuse union de la sensibilité et de l'esprit."²

Puisque Laurentie l'a mis sur la sellette, Nodier ne refuse pas de formuler sa propre position littéraire vis-à-vis de ses collègues de *la Quotidienne*. C'est même dans cette intention qu'il a écrit son article. Il avoue donc que l'accord d'opinion qui avait caractérisé les premières années de sa collaboration, n'existe plus entre lui et ses confrères: "La profession de foi littéraire de *la Quotidienne*, dit-il, n'est pas favorable aux romantiques, pour lesquels je ne peux me défendre d'une secrète prédilection quand je m'imagine qu'ils écrivent ce qu'un classique transporté dans la véritable religion et dans la société nouvelle aurait écrit à leur place. Je ne parle pas de ces écrivains dévergondés qui se font romantiques dans l'impossibilité d'être autre chose et se cachent avec orgueil dans la proscription générale entre Shakespeare, Lamartine et Byron, disgrâce heureuse et mille fois plus heureuse pour eux que tous les succès que leur impuissante médiocrité aurait pu tenter sous les bannières d'Aristote. Encore une fois je ne parle pas des romantiques qui seraient classiques si l'Évangile avait précédé la Théogonie et si les anciens avaient étudié la nature autre part que dans les allégories des mythologies. On ne saurait être trop ponctuel sur

² Guttinguer dans la Préface de la seconde édition de ses *Mélanges* en 1825 mentionne cet article, en en acceptant les conclusions:

"Un critique, M. Charles Nodier de *la Quotidienne* en 1824, qui sait faire autre chose que des articles et qui honore le romantisme par son talent, ses sentiments et son caractère, a dit que je n'étais ni l'un ni l'autre ou plutôt que j'étais l'un et l'autre. . . . Mon critique, mon ami, mon juge m'a placé donc dans le centre de la littérature. . . ."

sa profession de foi quand on avoue les principes d'une opposition et qu'on réclame pour les faire valoir une place dans la tribune où ils ont été condamnés." (24 janv. 1824.)

V. *Réplique de Laurentie.*

L'ironie ne résout pas un problème. Mais elle a toujours grand effet sur le public, et la fermeté courtoise de Nodier prouve que Laurentie n'avait pas confondu son collaborateur. Aussi, quelques jours plus tard, Laurentie revient-il à la charge à propos d'une nouvelle édition de Boileau par Saint Surin: "Parler de Boileau aujourd'hui c'est s'engager encore davantage dans la lutte des classiques et des romantiques." Evoquant la "noble vengeance que ce maître du Parnasse eût tirée de cette sorte de barbarie qu'on appelle aujourd'hui le romantisme", il demande: "Qu'eût-il dit s'il eût vu des écrivains, des poètes, se rire des règles anciennes et adopter solennellement un genre d'écrire dont la première règle est de n'en point avoir? Il est permis de penser que ceux qui affectent aujourd'hui de méconnaître son autorité eussent tremblé de son vivant sous les coups de sa verve satirique: ou plutôt j'aime mieux croire que la plupart d'entre eux auraient suivi ses conseils et fidèles au goût poétique auraient pu en fournir quelques modèles de plus."

Sous une forme nouvelle Laurentie répète ses vieux griefs contre le romantisme. C'est à tort que l'on attaque aujourd'hui le manque de sensibilité de Boileau. Une vraie sensibilité poétique au contraire a enflammé ses écrits, tandis que les romantiques, comme les philosophes du XVIII^e siècle, ont confondu l'émotion des sens avec les nobles émotions de l'âme. "La sensibilité du poète ne consiste plus à peindre vivement les objets d'une nature grande et élevée, elle consiste plutôt à saisir au hasard les traits d'une nature sensuelle. Les anciens voilaient la douleur pour la rendre plus sacrée, ils la concentraient au fond de l'âme pour la rendre plus déchirante; nous la faisons au contraire échapper au dehors, nous voulons qu'elle pleure, qu'elle soit efféminée. . . Joignez à ce caractère nouveau de la poésie une naïveté outrée et une simplicité mensongère. On s'épuise pour n'être ni grand ni sublime. On fatigue son génie pour n'en point avoir. . . .

Il faut le dire, si cette manière d'envisager la poésie exige beaucoup de sensibilité, ce n'est pas au moins de cette espèce de sensibilité qui anime les poésies d'Homère, de Virgile et de Racine. Quant à Boileau la sienne fut un goût exquis pour le genre de beautés qui conviennent à la poésie et elle ne pouvait avoir rien de commun avec cette mélancolie maniérée et ces couleurs de convention qui remplissent quelques-unes des compositions modernes."

Lorsqu'il a nié la religion chrétienne, considérée comme source d'inspiration poétique, Boileau s'est peut-être trompé comme critique; mais cela est infiniment préférable à la licence de ceux qui considèrent la religion uniquement comme "une nouvelle mythologie", et "qui dénaturent son esprit, profanent ses mystères et associent ses graves et redoutables pensées à leurs conceptions hardies et à leurs amours grossiers. . . . Quel homme, instruit de la religion ne gémirait pas de cette prostitution du christianisme et n'applaudirait pas le courage, je devrais dire, le goût de Boileau qui a osé d'avance proscrire ces profanations?"

Tout cela signifie: Ulric Guttinguer, si vous voulez, et d'autres romantiques encore, peuvent s'être montrés fort décents et modérés; on trouve en effet aujourd'hui "des poésies où brille le talent toutes les fois qu'il est exempt de l'esprit de nouveauté". Mais les autres poètes, qui ont associé la religion au sensualisme, sont des romantiques aussi. Laurentie ne peut donc accepter qu'un romantisme décapité. Il y a plus: le romantisme épuré n'est autre chose que le classicisme; il n'offre "rien de grand en effet, qui ne soit classique. L'école nouvelle peut, par d'autres endroits, ravir des esprits mal faits, mais elle n'acquiert d'universels suffrages que par ce qu'elle a de conforme au goût universel, c.à.d., aux règles classiques." (26 janv. 1824.)

VI. *L'Attaque de R. Rochette.*

C'est le dernier mot de Laurentie, mais ce n'est pas la fin du combat. Les jeunes collaborateurs, emportés par le zèle contagieux de leur chef, se lèvent à leur tour contre les romantiques. Le 13 février, R. R., qui n'avait encore fourni que des articles

politiques, donne une appréciation de Ducis, au cours de laquelle il cite ce passage de Camponon : "A une époque où le bizarre, l'absurde et le faux ne manquent ni d'apôtres ni de prosélytes, c'est un devoir pour tout ami de lettres de signaler les écueils dont le génie lui-même n'a pas su toujours se garantir. A la vue des nouvelles idoles qu'on ne craint pas d'offrir à nos adorations tous les lévites du temple doivent rallumer l'encens devant les images des vrais dieux du goût, car si c'est un malheur dans les arts que de ne pas sentir la perfection là où elle est, c'est un tort que de souffrir qu'on la cherche là où elle ne saurait être." La doctrine attaquée, dit R. R., se trouve "trop d'accord avec celle de la *Quotidienne* pour que nous puissions négliger de la reproduire ici : Quand nous ne combattons pas nous-mêmes, nous serons au moins les seconds de quiconque s'avancera pour défendre une si noble cause."

VII. *Attaques de Mély-Janin.*

Relevons trois articles de Mély-Janin sur les *Chants Élégiques* d'Alexandre Guiraud. Fidèle à sa théorie de juste milieu, Mély-Janin penche un peu plus du côté classique qu'en années précédentes. Le 7 février, Mély-Janin, laissant de côté le recueil dont il est censé rendre compte, consacre tout son article à la définition du classicisme et du romantisme. Pour lui le premier est simplement "ce qui est beau et bon dans tous les temps et dans tous les lieux." Mais le romantisme est beaucoup plus embarrassant à définir. Il interroge longuement Schlegel, (dans son *Cours de Littérature Dramatique*—II, p. 328), Sismondi (dans sa *Littérature du Midi*—II, p. 156.), et enfin Mme. de Staël (dans son *Allemagne*, I, p. 271). Partout il ne trouve que des "mots, de grands mots." Cette dernière avait dit, il est vrai, que : "La poésie classique ressemble à la sculpture. La poésie romantique à la peinture. La poésie classique doit passer par les souvenirs du paganisme pour arriver jusqu'à nous, la poésie romantique est l'ère chrétienne des beaux arts." Tout cela semble très clair, il faut l'avouer. Mais prenons *Athalie*. Comment déterminer d'après ces définitions à quelle école appartient une telle œuvre. "Toutes ces définitions donc ne définissent rien,

et il faut en revenir à ce principe de toute éternité, que ce qui est mauvais est mauvais, quelque nom qu'on lui donne. "Qu'on ne tire pas de là la conclusion que nous proscrivons tout ce qui est nouveau", se hâte-t-il d'ajouter. Son article est en somme une fin de non recevoir.²

VIII. Réponse de Nodier à Mély-Janin.

Nodier n'hésite pas à relever le gant, et si Mély-Janin a cru qu'il reculerait et n'oserait pas appeler *Athalie* une tragédie "romantique", il s'est trompé. L'article débute par une réplique nette (*Blanche d'Evreux* par Mme. Périé-Candeille, 4 mars, 1824.) "Un homme de beaucoup de talent dont je respecte les jugements et dont j'aime la personne disait dernièrement dans ce journal, après avoir cité une admirable définition du genre romantique par Mme. de Staël: "Il n'y a rien de plus clair mais si Mme. de Staël a raison, qu'est-ce donc qu'*Athalie*, une tragédie romantique peut-être?" Eh, mon Dieu, oui, la tragédie la plus romantique de notre théâtre et s'il en paraissait aujourd'hui, une pareille, ce qui n'est pas dans l'ordre des dangers imminents, toutes les foudres classiques devraient gronder sur l'auteur de cette innovation. Ce fut l'avis des contemporains de Racine qui n'avaient ni l'éducation de leur religion, ni celle de leur pays et qui reléguèrent dans les pensionnats de jeunes filles le chef-d'œuvre du génie."

Ce sera le dernier article de propagande romantique que Nodier donnera à *la Quotidienne*. C'est un résumé habile de toute sa campagne. Si l'on veut une définition du romantisme, il suggère celle-ci: "le beau littéraire des anciens ou plutôt celui de tous les temps avec les modifications nécessaires que le changement des religions, des institutions et des mœurs, des traditions et des localités doit apporter dans la composition et le style."

Il est inutile de reprendre ici toute la nouvelle plaidoirie de Nodier dont l'essence est contenue dans ce passage éloquent:

² Dans les deux derniers articles sur Guiraud du 6 et 12 mars, Mély-Janin avait répété simplement avec force subtilités et arguties les vénérables arguments sur le mélange adultère des sentiments religieux et profanes, et sur la théorie de Bonald des rapports entre la société et la littérature.

“Quoiqu’il arrive cependant, le romantisme a un titre de gloire incontestable et je ne sais si celui-là ne suffirait pas pour faire pencher en sa faveur la balance de la justice. . . . La littérature romantique a été à la fin d’une période d’athéisme et de dissolution sociale, l’interprète de tous les besoins moraux d’un peuple. C’est elle qui osa réveiller à la face des persécuteurs de la foi, le souvenir des saints autels qu’ils avaient profanés. C’est elle qui tira des ténèbres où les tenait ensevelis depuis des siècles notre détestable éducation romaine les traditions glorieuses et touchantes de la monarchie. C’est elle qui d’une voix plus humble et moins exercée ramena sur le sol de la patrie notre curiosité vagabonde et vint nous rappeler que nous avions aussi des monuments. Abstraction faite de toute comparaison entre les talents, il faudrait au moins tenir compte de leur usage. L’influence d’un sentiment généreux se fera sentir plus loin dans l’avenir que celle des trois unités. Il est beau d’être classique mais il ne faut pas abuser de ses droits. Le charme de ces souvenirs nationaux n’est pas une vague passagère, c’est l’instinct universel d’une nécessité morale et littéraire.”

Nodier est vraiment lancé. Cette “belle étude sur nos ruines et nos traditions nationales” par Mme. Périé-Candeille, dont il rend compte ici, lui inspire un des plus beaux morceaux dûs à sa plume. On comprend facilement l’ascendant qu’un tel écrivain, animé lui-même des plus profonds sentiments d’amour pour la patrie, de loyauté envers son roi et de fidélité à sa religion, aurait pu avoir sur l’orientation du goût littéraire des lecteurs monarchistes de notre journal. Est-ce que le directeur de *la Quotidienne* le comprit ? Est-ce qu’il se rendit compte, après ses deux tentatives au commencement de l’année, qu’il était impossible de convertir aux “saines doctrines littéraires” cet apôtre du romantisme ? Et demanda-t-il peut-être lui-même à Nodier de discontinuer la discussion dans *la Quotidienne* ? Nous ne saurions le dire, mais en note de cet article Nodier avait écrit : “Il est peut-être inutile de répéter qu’il ne s’agit pas ici de l’opinion de mes collaborateurs mais de la mienne. Au reste, comme elle pourrait jeter quelque confusion dans nos doctrines littéraires, je déclare que j’y reviens pour la dernière fois.”

Il tint parole. Le 8 mars il donnait, il est vrai, un article succinct sur les *Nouvelles Odes* de Victor Hugo. Mais contre son habitude il se contentait de prodiguer les éloges sans aborder la question dangereuse du romantisme⁴. Ce ne sera qu'en juillet, 1825, quinze mois plus tard, qu'un article sur *Le Dernier Pèlerinage de Childe Harold* de Lamartine, rappellera de nouveau aux lecteurs de la *Quotidienne* le critique littéraire d'autrefois.

IX. Dernier Mot de Nodier.

Nodier n'entendait pas se taire pourtant pendant ces quinze mois. Le 15 avril, presque à la veille du jour où la *Quotidienne* termina spontanément le débat par un compromis (cf. art. du 22 avril), l'organe officiel de l'école qu'il avait si courageusement défendue lui ouvrit ses colonnes. Nodier y déversa toutes les impatiences qu'il avait contenues jusqu'alors par égard pour ses amis de la *Quotidienne*. Chacun connaît l'article; *De Quelques Logomachies Classiques* (*Muse Française*, éd. Marsan, II, 193.). C'est clairement, par ses allusions aux arguments que nous venons de passer en revue, la continuation de la lutte contre la *Quotidienne*⁵. En effet: L'article débute par une allusion mo-

⁴ Cet article important qui a inspiré la lettre suivante de Victor Hugo n'a pas été relevée par Dubois dans sa *Biobibliographie de Hugo*, autrement si complète:

"Le lundi 8 (mars, 1824.).

"Mon cher ami, permettez-moi de vous donner ce nom qui, reçu de vous, serait un titre pour moi; je comptais aller vous porter mes nouveaux péchés poétiques. Ladvocat m'apprend qu'il m'a devancé, ce qui me chagrine un peu, car je voulais me vanter sur l'exemplaire que je vous aurais offert de mon admiration pour vous. . . . Ladvocat me promet encore de votre part un article signé Ch. Nodier dans la *Quotidienne*. Est-ce que l'aigle consentira à juger le vol du moineau franc? . . . Au moment où j'écris on m'apporte la *Quotidienne*; les termes me manquent pour vous exprimer ma reconnaissance et l'espérance que vous me donnez à la fin de votre trop bienveillante annonce achève de me combler." (Voir *Revue Bleue*, 1913, article du 26 avril, Bonnefon.)

⁵ Le 22 avril, paraît une simple annonce de libraire, sur le théâtre d'Alexander Duval, signé Ch. N. Aucune discussion littéraire ne s'y trouve.

⁶ Nous voudrions prouver ici cette hypothèse puisqu'à notre connaissance personne n'a fait ce rapprochement jusqu'à ce jour. L'article étant du reste à la portée de tout le monde, nous nous bornerons à indiquer spécialement les passages qui démontrent le plus clairement que Nodier visait les rédacteurs de la *Quotidienne*.

queuse à une certaine théorie des classiques qui se sont récemment avisés que le "style téméraire et profane" romantique "pourrait bien appartenir à l'école de Ronsard et du Bartas." Nodier accepte volontiers cette origine, mais fait remarquer aux "Messieurs classiques" qui attaquent Ronsard qu' "ils frappent leurs propres alliés," puisque le sévère Boileau lui-même a trouvé Ronsard et du Bartas "trop classiques." C'était Laurentie qui avait le premier exposé cette théorie dans son article sur la *Caroléide* d'Arlincourt (24 nov. 1818.), et elle avait été répétée depuis par Mély-Janin. (Cf. surtout art. du 29 juillet, 1821, sur le *Solitaire* d'Arlincourt)—(éd. Marsan, II, 193.)

La seconde allusion est encore plus précise. Nodier se moque des stances chantées par le "poète lauréat d'un pieux feuilleton" qui avec "un ascétisme érotique dont il ne l'aurait pas cru capable" avait essayé de substituer à certaines "descriptions glaciales et précieuses, dites romantiques, des vers peu propres à attacher les jeunes poètes au style classique auquel on veut que nous restions fidèles." Or les vers cités sont tous empruntés aux stances chantées par les rédacteurs de la *Quotidienne* en janvier et que nous avons reproduites plus haut. (Voir page 114.) (II, 194.)

La troisième allusion porte sur les doctrines politiques des deux camps littéraires. Les romantiques sont royalistes, Nodier le réaffirme ici. (Il l'est resté en effet lui-même jusqu'au bout).¹ Les journaux libéraux les attaquent donc à juste titre. Mais voilà, la *Quotidienne* royaliste les attaque aussi: il y a assurément là une anomalie; Nodier l'avait déjà fait remarquer dans ses articles de polémique dans la *Quotidienne* et il y revient ici. L'émotion de la lutte littéraire a été si grande, que "la politique elle-même s'est dépouillée de ses préventions exclusives, et qu'elle a oublié les incompatibilités les plus manifestes pour s'acomoder à des poètes littéraires. La *Quotidienne* a offert les romantiques en holocauste au *Courier*", et "il y a eu" (au dépens des Romantiques) "quelques jours de trêve d'armes," entre ces

¹ Ici, il convient de le souligner, Nodier n'est pas d'accord avec la logique du romantisme qui veut comme nous l'avons dit à plusieurs reprises, que le romantisme soit libéral en politique aussi bien qu'en art.

ennemis déclarés (car le *Courier* était aussi acharné dans son libéralisme que la *Quotidienne* l'était dans son royalisme). Nodier commente malicieusement : "on a chanté victoire des deux côtés, mais sans doute avec plus de joie sous les tentes d'Agramant où l'on n'approuve d'inspirations que celles qui détachent le cœur de nos premiers devoirs et de nos anciens souvenirs." En d'autres termes, la *Quotidienne*, par ses attaques contre le romantisme, ne fait qu'avancer les intérêts du parti libéral (le camp d'Agramant) qui cherche à détruire en France toute loyauté au passé glorieux de nos rois. C'était l'accusation la plus brutale que Nodier eût encore adressée à la *Quotidienne*. (II, 196.)

Après avoir ainsi abordé la question, Nodier revient sur les points essentiels de sa dispute avec Laurentie. Les classiques persistent à accaparer certains éléments qu'ils admirent dans la nouvelle littérature et qui ne sont pas plus classiques que romantiques. "Ce qui est beau est toujours beau, n'importe l'école, et rien n'est beau que le vrai." Pourquoi donc toute cette discussion? Ne serait-il pas piquant d'apprendre à un homme de lettres de profession que Sir Walter Scott n'est pas romantique quoiqu'il soit anglais? . . . Et que penserait la postérité si on lui prouvait qu'*Athalie* est une tragédie romantique?" (II, 199.) C'est bien là ce que Nodier leur avait répété à satiété dans leur propre organe conservateur, la *Quotidienne*. Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

Malgré tout Nodier avait pu croire la discussion close quand il a trouvé les romantiques mis à l' "index d'un journal Chrétien". Et l'ironie de Nodier n'est pas tout à fait franche d'indignation quand il pense que ses amis, "les romantiques, ont été chassés d'un

¹ On peut rapprocher de cette accusation de Nodier le premier paragraphe de *Racine et Shakespeare* (1823) où Stendhal constate le même fait : "Cette question semble usée en France et cependant l'on n'y a jamais entendu que les arguments d'un seul parti, les Journaux les plus divisés par leurs opinions politiques, la *Quotidienne* comme le *Constitutionnel* ne se montrent d'accord que pour une seule chose, pour proclamer le théâtre français non seulement le premier théâtre du monde, mais encore le seul raisonnable. Si le pauvre Romantisme (sic) avait une réclamation à faire entendre tous les journaux de toutes les couleurs lui seraient également fermés."

trait de plume de la société chrétienne.” Nodier répond donc une dernière fois à l'écrasante condamnation de l'inspiration religieuse des romantiques par Laurentie ; il confond les classiques sous leurs propres arguments. “Est-il donc vrai”, s'écrie-t-il, “grand Dieu, (au singulier), ou grands dieux (au pluriel si les classiques veulent), qu'il faut être païen sous peine d'hérésie, et qu'on ne peut préférer le *Paradis Perdu* à la *Guerre des Dieux* sans encourir la damnation éternelle?” Lui, Nodier, préfère, il faut l'avouer, les romantiques “qui aiment mieux un sentiment qui parle au cœur, fût-il français et chrétien, qu'une grossièreté qui dégoûte le sens, fût-elle classique et romaine, et qui s'avisent de croire que la littérature entraînée dans sa marche universelle a fait un pas avec le temps!”

X. Trêve et Compromis.

La Quotidienne ne s'avisa pas de répondre à cette dernière attaque de Nodier. Elle était à bout d'arguments ; et elle comprenait qu'elle perdait plus qu'elle ne gagnait à s'obstiner dans cette lutte provoquée par elle-même à peine trois mois auparavant. Elle était en présence d'un dilemme. Ce qu'il eût fallu pouvoir faire, c'était d'attaquer le romantisme sans attaquer les poètes qui en représentaient l'esprit ; car elle était de plus en plus forcée de reconnaître que le talent littéraire contemporain se rencontrait surtout chez les écrivains qui s'étaient identifiés avec l'école nouvelle. Si elle se séparait de ces poètes, elle perdait contact avec la France de demain. Il ne lui restait donc, pour conserver quelque influence, qu'à accepter cette jeunesse comme un mal nécessaire et même si possible tirer parti de ses talents.

* On pourrait essayer de nous objecter que précisément Nodier semble excepter de son attaque *la Quotidienne* car il parle franchement d'un “jeune écrivain, connu par de bons principes et de beaux talents qui avait essayé ce même badinage dans *la Quotidienne*, mettant aimement en question si l'on pouvait parler de Dieu en style poétique sans être quelque peu mécréant.” (Il s'agit de l'article de Mély-Jamin sur les *Macchabées* de Guiraud 16 juin, 1822.) Mais puisqu'il continue : “cette innocente plaisanterie de l'amitié a été convertie depuis en dénonciation dans des journaux très français et très religieux”, il est évident qu'il s'agit simplement d'une nouvelle façon d'attaquer *la Quotidienne* en laissant voir combien elle s'est dépassée elle-même dans ses dénonciations, emportée par l'émotion de la lutte.

Du reste la situation n'était pas encore si désespérée qu'elle devait l'être en 1830. La prise d'armes du commencement de l'année ne pouvait laisser aucun doute dans l'esprit de ses abonnés sur la véritable attitude de *la Quotidienne* envers les principes libéraux du romantisme. Mais "à chaque jour suffit sa peine"; pourquoi ne pas exploiter, pendant qu'on le peut encore, ce fait que les meilleurs poètes et écrivains romantiques étaient royalistes fervents,—pour le présent au moins? C'est Mély-Janin qui écrivait le 24 mars de cette même année: "En littérature comme en politique les écrivains royalistes ont également pour eux la force, le nombre et l'habileté. Il suffirait d'un coup d'œil jeté sur les deux camps pour s'en convaincre: ici les rangs sont pressés, nombreux, là un seul poète se dessine dans le vide, (et Mély-Janin n'hésite pas à louer "ce jeune homme d'une haute espérance qui a donné des preuves d'un grand talent"—*Casimir Delavigne*.) . . . Si à ce phénix, (je dis phénix parce qu'il est seul de son espèce) nous opposons cette jeunesse ardente, pleine de vigueur et d'énergie, qui grossit les phalanges royalistes, de quel côté sera l'avantage? Là marchent sous la même enseigne Lamartine à qui la *Mort de Socrate* n'a pu rien faire perdre de sa haute réputation. . . . " Et après Lamartine, il reprenait Nodier, Soumet, Guiraud, Hugo, Mennechet et Vigny, s'arrêtant à l'œuvre "royaliste" de chacun d'eux.

Ce fut donc *la Quotidienne* qui, dès mars, hissa le drapeau blanc. Un fait n'est pas sans signification; tandis que tous les articles de la lutte avaient été signés, les deux les plus frappants dans cette déclaration de neutralité étaient anonymes. Le 13 mars, à propos des *Considérations sur la Littérature et la Société en France au XIX^e siècle* par Cyprien Desmarais, *la Quotidienne* rappela que les poètes et les prosateurs français marchaient à la tête de la civilisation européenne; elle ajoutait: "Il y a bien dans notre nouvelle école je ne sais quel mauvais goût qui semble annoncer une décadence, mais ce mauvais goût passera et il nous restera ce qu'il y a de vraiment bon dans notre littérature actuelle, c.à.d. des accents éminemment graves, mélancoliques et religieux . . . Cette littérature pourra contribuer même à refaire la société. . . . La révolution qui se prépare sous ce rapport

est peut-être plus près qu'on ne pense et nous la devons aux compositions vraiment originales de l'illustre auteur du *Génie du Chistianisme*. . . . Plusieurs se sont égarés en suivant cette route mais MM. Soumet, de La Martine (sic), Guiraud et Victor Hugo appartiennent à l'école de M. de Chateaubriand et leurs vers, ne sont-ils pas étincelants de beautés qui rappellent leur modèle et leur maître?

"Nous devons être réservés dans nos éloges comme dans nos attaques contre ce qu'on appelle le genre romantique. Sachons repousser tout ce qui dans ce genre choque le goût, qui dans les arts n'est autre chose que le bon sens. Mais adoptons tout ce qui peut rendre à notre littérature l'attrait de la nouveauté, la grâce de la jeunesse, et n'oublions surtout pas que maintenant pour réussir on doit bien moins attacher à plaire qu'émouvoir." (13 mars, 1824.)

Le second article (22 avril, 1824) était présenté—sans doute intentionnellement—avec un certain appareil. Les rédacteurs de la *Quotidienne* ne veulent pas "dévoiler le mystère" de leur collaborateur anonyme, mais accueillent avec empressement son article comme un morceau "plein de raison et de sens." "On n'a pas, ce me semble, tout dit encore sur la question du classicisme et du romantisme en littérature", soutient ce sage écrivain. "Elle a des racines plus profondes, et pour continuer la comparaison, des branches plus étendues que ne le supposent ceux qui n'en font qu'une question de goût littéraire. . . . Bon ou mauvais ce genre ne sera pas l'effet de la volonté de l'homme ou de son caprice mais l'ouvrage du temps et le résultat nécessaire des changements survenus dans la société." C'est du Nodier tout pur,* et on ne comparera pas sans un intérêt amusé les lignes sui-

* Mlle. Schenck, dans l'étude signalée à plusieurs reprises, avait même attribué cet article à Nodier. Elle se rendra certainement compte que le problème de l'anonymat prend un aspect nouveau à la lumière de l'évolution littéraire de la *Quotidienne*. Du reste elle n'a pas pris garde que l'auteur cite à l'appui de sa théorie "un des esprits les plus pénétrants de notre époque, M. Charles Nodier." Jamais Nodier n'aurait parlé ainsi de lui-même. Disons en passant que l'article ne peut pas être non plus de Mély-Janin, car en note on lit: "Un critique a récemment avancé que la proposition inverse serait peut-être plus vraie et que la société était l'expression de la littérature." Or, c'était Mély-Janin qui avait avancé cette théorie. (le 12 mars.)

vantes qui semblent extraites purement et simplement du premier article pro-romantique de Nodier à *la Quotidienne*,—l'article important sur Sir Walter Scott, que nous avons analysé avec quelque détail. Après avoir appliqué au XVII^e et au XVIII^e siècles la thèse de Bonald, l'anonyme écrit : "Il faut même convenir que si ce qu'on appelle le romantisme en littérature, dont on sent au reste les qualités bonnes ou mauvaises mieux qu'on ne peut les définir, n'était qu'une manière nouvelle de considérer de nouveaux objets, ou pour mieux dire, de nouveaux rapports et de les rendre, on trouverait peut-être du romantisme non seulement dans les poésies ou dans quelques romans de ces derniers temps mais aussi dans la philosophie, la morale, la politique, dans les écrits de MM. de Chateaubriand, de Maistre, de La Mennais, peut-être dans d'autres encore et l'on devrait conclure que la société offrant aux observateurs de nouveaux points de vue, donne nécessairement naissance à des pensées nouvelles et à une manière nouvelle de les exprimer."

Comparant ces théories à celles de l'article du 13 mars, il est difficile de ne pas appeler cela une capitulation. Bon ou mauvais, le genre romantique est inévitable. Il ne reste donc qu'à choisir ce qu'il peut offrir d'utile. Il faut savoir repousser mais il faut plus encore savoir adopter ce dont la littérature nationale a besoin.

En apparence il n'y aura rien de changé, littérairement parlant, dans *la Quotidienne*, si ce n'est que Charles Nodier, romantique trop compromis, n'y aura plus la parole.

CHAPITRE IV
Période hugolâtre
 1824-1829

Résultat du Combat.

Trois circonstances qui favorisent l'alliance entre <i>la Quotidienne</i> et l'école de Hugo	135
I. La Politique	
1. Le Philhellénisme	135
2. Le Sacre de Reims	136
3. La Campagne Anti-ministérielle	
a. Chute de Chateaubriand	139
b. <i>Cinq Mars</i>	142
c. <i>L'Ode à la Colonne</i>	146
4. Les Résultats de l'alliance politique	
Résultats généraux	150
Byron	152
Delacroix	153
II. Considérations d'Amitié	
1. Charles Nodier	154
a. Eloges des romantiques	
b. Il se retire—	
Raisons politiques	
2. J. B. A. Soulié	160
a. Il leur ouvre <i>la Quotidienne</i>	
III. Soulié à la Critique Dramatique	164
a. Mort de Mély-Janin	165
b. <i>Préface de Cromwell</i>	166
c. La troupe anglaise	167
d. Théâtre français rétrograde	169
e. Théâtre français romantique	
1. <i>Henri III</i> de Dumas	172
2. <i>Marino Faliero</i> —Casimir Delavigne	175
3. <i>More de Venise</i> —Vigny	176



CHAPITRE IV

Période hugolâtre

1824-1829

Après le combat si vif et si court que nous venons de retracer, la trêve avait donc été conclue sur cette base : Nous ne voulons pas du romantisme ; nous voulons bien cependant nous entendre avec les poètes romantiques, c.à.d. avec "la nouveauté, la grâce et la jeunesse" du groupe de la *Muse Française*. Cette alliance dura, favorisée par des circonstances accidentelles, jusqu'en 1829, date à laquelle l'incompatibilité fondamentale prévalut et amena la rupture finale. Ces circonstances furent :

1. Trois incidents politiques qui firent beaucoup de bruit, et où, d'aventure, les poètes purent prendre parti avec la *Quotidienne*.

II. Des considérations d'amitié personnelle entre les hommes des deux partis et qui prévalurent sur les questions de principe. Nodier reprit son activité dans la *Quotidienne* en 1825, et de concert avec Soulié y défendit toujours ses amis.

III. Soulié se chargea de la critique dramatique de la *Quotidienne* à la mort de Mély-Janin, et ce fut justement en 1827, année de la *Préface de Cromwell*.

I. *La Politique.*

1. *Le Philhellénisme.*

La question grecque passionnait à ce moment-là royalistes et libéraux sans distinction. La *Quotidienne* avait elle-même maintes fois manifesté une vive sympathie en faveur du peuple "classique" menacé dans son indépendance par les Turcs, ne s'inquiétant pas du fait que le champion de ce peuple dans l'occident était Byron, un grand "romantique". Quand donc Alexandre Guiraud publia en septembre 1824, ses *Chants Hellènes*, la *Quotidienne* les accueillit avec autrement plus d'empressement qu'en février 1824, ses *Elégies*. Elle publia même des articles de Guiraud en faveur des prisonniers grecs—au profit desquels

les poèmes, *Ipsara* et *Byron* se vendaient (22 sept.). Et le 11 octobre, un collaborateur anonyme écrivit : "On y voit l'orateur éloquent qui veut donner des défenseurs à la cause des Grecs, qui va les chercher jusque sur le trône, qui en même temps pousse les Grecs à la victoire et leur parle comme Lord Byron lui-même leur aurait parlé au moment du combat. . . . Puisse cette chaleur passer de l'âme du poète à ceux qu'il appelle. . . . Il serait beau de voir la serviabilité pénétrer dans la diplomatie.

"On le voit, M. Guiraud fait un fort bel usage d'un beau talent, il a dignement marqué sa place au milieu de cette génération poétique qui compte dans ses rangs les Soumet, les Ancelot, les Lamartine, les Delavigne, les Victor Hugo, les Pichot. Ils sont l'espoir de la France. Déjà l'un d'eux a reçu l'adoption académique et le chef de la jeune phalange est entré. C'est assez dire que la phalange elle-même est en marche. Espérons que l'académie qui a fait dans la vieille littérature toutes les recrues qu'il était possible d'y trouver, ne puisera plus désormais que dans la jeunesse ses nouveaux élus. . . . Que les Académiciens qui peuvent nous comprendre sentent donc tout ce qu'il y aurait de délicat de leur part à se charger de la reconnaissance royale." (Guiraud fut le premier poète qui ait chanté la nouvelle monarchie.)

Voici sûrement un beau terrain d'entente. Le philhellénisme de Vigny, même de Byron, sera, (cela est évident maintenant), un titre de plus pour ces deux poètes à la bienveillance de la *Quotidienne*.

2. Le Sacre de Reims.

Le 16 septembre 1824, Louis XVIII mourut à Paris, et son frère, le Comte d'Artois, le remplaça sur le trône. Pensant mieux affermir les droits de la monarchie restaurée, le nouveau roi se

¹ On ne doit pas oublier cependant que Soumet a renoncé au "romantisme", et s'est retiré même de la *Muse Française* lors de son entrée à l'Académie française. Ancelot, aussi, fut beaucoup plus classique que romantique. Mais le fait que les noms de Lamartine et de Victor Hugo sont discutés pour l'Académie en même temps que ceux de leurs confrères plus conservateurs n'est pas sans signification et prête un intérêt particulier à ce passage.

fit sacrer à Reims, l'année suivante, avec le sceptre de St. Louis et la couronne de Charlemagne, entouré de toute la splendeur d'une cérémonie du Moyen Age.

La France s'impatientait de la tyrannie toujours plus absolue des Bourbons. Il fallait ne rien négliger pour faire voir le gouvernement sous son jour le plus glorieux. On eut recours aux poètes. Victor Hugo et Alphonse de Lamartine, qui s'étaient fait remarquer par leurs poèmes fortement empreints de royalisme, furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur en avril 1825; et ils furent ensuite invités au Sacre, en mai. Il fut entendu qu'ils s'acquitteraient en chantant leurs royaux patrons. Victor Hugo alla à Reims avec Charles Nodier; mais Lamartine, par ordre de son médecin, s'abstint—il n'en écrivit pas moins son Ode.

La Quotidienne, bien entendu, ne tarit pas d'éloges sur ces chantres de la monarchie restaurée. Le 14 juin, elle publia in extenso l'ode de Victor Hugo; elle la faisait précéder de quelques remarques sur l'auteur à qui on devait déjà plusieurs "odes inspirées par les douleurs et les joies de nos princes", et qui aujourd'hui mêle sa "voix à celles de nos poètes lyriques qui ont chanté l'auguste cérémonie à Reims. . . . C'est avec un cœur pénétré des glorieux souvenirs que rappelle cette grande solennité que le jeune poète a cédé aux inspirations de la muse." Le critique termine en rappelant les beautés d'un autre morceau du même poète sur *Les Funérailles de Louis XVIII*. L'attitude de *la Quotidienne* vis-à-vis de Hugo était depuis longtemps cordiale. Cette bienveillance ne nous surprend donc pas.

Les circonstances n'étaient pas tout-à-fait pareilles pour *Le Chant du Sacre* ou *La Veillée des Armes*. On se souvient de l'attitude quelque peu farouche, prise à l'égard des nouveautés de style de Lamartine avant que Nodier en eût révélé la beauté. Dès 1824, son royalisme dévoué ne faisait plus de doute. En mars, 1824, *la Quotidienne* plaçait son nom en tête d'une liste d'écrivains royalistes; en octobre, elle le mentionnait comme digne d'entrer à l'Académie en raison de ses écrits royalistes et philhelléniques; et elle profita du *Chant du Sacre* pour effacer le souvenir des hésitations passées et pour réclamer

Lamartine comme un des siens. Lamartine avait fait publier son *Chant* plusieurs semaines à l'avance. Le 6 mai, *la Quotidienne* mentionne "la solennelle élévation du sujet, les imposants souvenirs qui s'y rattachent et qui ajoutent aux nobles inspirations de l'auteur des *Méditations*." En effet, "il a dépassé dans son *Sacre* les bornes si reculées de son talent." Nouveaux éloges de l'*Ode* le 20 et 22 mai ; et le 26 mai, *la Quotidienne*, s'écartant de la règle qu'elle s'était faite de ne jamais traiter que de politique dans ses articles de fond, en consacra un au talent littéraire de Lamartine. Il y a là des réserves qui nous semblent énormes aujourd'hui. Mais *la Quotidienne* n'hésite pas en même temps à le proclamer poète excellent. Une ivresse générale s'empare de la France à l'approche de l'imposante fête religieuse de Reims, laquelle sera aussi une vraie fête littéraire ; tous les poètes, même les plus obscurs, se font écouter. M. de Lamartine, lui, n'est pas, il faut en convenir, un de ces poètes obscurs. Il est vrai qu'il a "de grands défauts de détail et des mots que la médiocrité ou l'envie signalent avec facilité et joie. Mais quels que soient les justes reproches qu'on puisse faire au vague de ses conceptions, à l'audace quelquefois bizarre de ses images, au mépris un peu trop commode des règles et des susceptibilités de l'idiome, il n'en est pas moins juste de restituer à M. de Lamartine sa qualité de poète, de grand et de vrai fils de l'inspiration et de l'harmonie. Il y a dans ses vers je ne sais quel charme secret qui demande de l'abandon de la part du lecteur ; laissez-vous aller à cette poésie et alors elle vous berce trop doucement pour qu'il vous soit possible de découvrir des taches que dans les lettres il faut toujours être un peu froid pour découvrir." Après une minutieuse analyse de la pièce, le critique nous révèle pourquoi il place cependant le poète si haut dans son estime : "M. de Lamartine après avoir ainsi passé en revue nos regrets politiques, leur fait succéder nos espérances par l'éloge de nos princes et de l'enfant de miracle envoyé pour notre salut. Voilà du sentiment, de la grâce, de la poésie ! Honneur au talent qui sait ainsi se prêter à tous les tons ! Honneur surtout au caractère qui y élève l'art des vers par la noblesse de la pensée ! Le courage est aussi une inspiration dont M. de Lamartine aura sur ses rivaux

l'avantage d'avoir donné l'exemple dans de pareilles compositions." (26 mai, 1824.)

Le royalisme des romantiques a une fois de plus triomphé des scrupules conservateurs de *la Quotidienne*.³

3. *La Campagne anti-ministérielle.*

a. *La Chute de Chateaubriand.*

Au cours de l'analyse du *Chant du Sacre* de Lamartine, *la Quotidienne* dit: Le poète a fait "une brillante galerie de portraits parmi lesquels il a eu soin de grouper les noms les plus chers à la patrie. Sa muse aussi indépendante qu'ingénieuse, s'élevant dans la plupart de ces tableaux jusqu'au panégyrique de la disgrâce, a semblé choisir avec une intuition délicate ces pairs loyaux et courageux qui étaient une garantie et un ornement pour le ministère qu'ils ont su ou conduire ou quitter." Et puis elle cite cette strophe qui fait allusion à "un de nos regrets politiques":

³ Les rapports personnels entre Lamartine et Michaud, directeur de *la Quotidienne*, ne doivent pas être oubliés ici. Ils étaient liés d'amitié depuis 1819. Dans sa *Correspondance*, (publiée par Mme. Valentine de Lamartine—1873) on trouve (II, p. 317) dans une lettre au Comte de Virieu, 16 mars, 1819, "M. Michaud, chez qui je commence à aller, m'a aussi parlé de toi."

Et le 12 nov., 1824 (II, 318) dans une lettre au même, il raconte ses tribulations comme candidat à l'Académie: "Tout le monde est très bon pour moi, jusqu'à M. de Chateaubriand, dont je suis bien content, Michaud, Villemain, et *tutti quanti* sont zélés mais sont battus. Je ne sais ce que cela va devenir."

M. René Doumic, dans un article sur *Lamartine Intime*, (*Revue des Deux Mondes*, 15 sept, 1907) reproduit d'autres lettres témoignant de l'intérêt que prenait Michaud à sa candidature. Le 9 novembre, 1824, écrivant à sa femme: "J'ai été très bien accueilli par M. Lainé, Mr. D—, M. Michaud et . . . et bien d'autres. . . . mais malgré cela je ne réussirai pas." Le 11 novembre: "O, mon ange, je suis content, très content de mes partisans. Les voici,—Chateaubriand franchement et noblement," et il en nomme seize autres, dont Michaud. Mais le fauteuil vide de Lacretelle fut donné à M. Droz. Lamartine entra à l'Académie en 1830.

Voir aussi Lacretelle—*La Première Candidature de Lamartine à l'Académie*—(*La Grande Revue*, 15 mai, 1905.)

“Chateaubriand ! ce nom à tous les temps répond ;
 L’avenir au passé dans son cœur se confond ;
 Et la France des preux et la France nouvelle
 Unissent sur son front leur gloire fraternelle.

Soutien de la Couronne et de la Liberté,
 Il lègue un double titre à la postérité ;
 Et, pour briser naguère une force usurpée,
 La plume entre ses mains nous valut une épée !”

Le 5 juin, 1824, Villèle avait renvoyé du Ministère des Affaires Etrangères M. de Chateaubriand par lequel il prétendait être mal soutenu. Cette chute inattendue, cette disgrâce publique du chef révérend des jeunes romantiques-royalistes, fut le premier coup porté à leur ardeur monarchiste. La doctrine politique et la doctrine littéraire étaient si bien confondues à cette époque dans leur esprit que l’on peut presque dater de cet événement le rapprochement graduel qui devait s’effectuer entre les deux écoles romantiques, la libérale et la royaliste. Ce rapprochement devait aboutir quelques années plus tard au triomphe définitif du romantisme. Pour le moment cependant ce ne fut, parmi les disciples de Chateaubriand, qu’un grand cri d’indignation contre le ministère Villèle. Victor Hugo, le 7 juin, le lendemain de la chute de son grand ami, composa sa célèbre *Ode à M. de Chateaubriand*, s’emhardissant jusqu’à une attaque directe du gouvernement :

“A ton tour soutenu par la France unanime,
 Laisse donc s’accomplir ton destin magnanime !
 Chacun de tes revers pour ta gloire est compté
 Quand le sort t’a frappé, tu lui dois rendre grâce
 Toi, qu’on voit à chaque disgrâce
 Tomber plus haut encor que tu n’étais monté !”

Victor Hugo résumait là le sentiment de tout le cénacle romantique. *La Quotidienne* du 12 juillet annonçait que, dans sa treizième livraison, la *Muse Française* rendrait un hommage semblable à l’auteur du *Génie du Christianisme*, voilant sans doute ses sentiments politiques sous des éloges littéraires, afin de passer

entre les mailles de la censure. *La Quotidienne* affirme en propres termes que la *Muse Française* "n'a pas voulu faire une incursion dans le domaine de la politique", mais qu'elle s'est "simplement montrée fidèle à ses couleurs poétiques et à ses doctrines religieuses. Elle n'aura jamais besoin, pour assurer ses succès d'appeler à son aide les passions et les intérêts du moment!" Cette livraison, comme on le sait, n'a jamais paru.¹

La chute de Chateaubriand fut pour les poètes romantiques-royalistes le point de départ d'une campagne contre Villèle pareille à celle que *la Quotidienne* menait depuis longtemps. Au lendemain du renvoi de Chateaubriand, elle la poursuivit déclarant que l'ordonnance semblait "annoncer à la France et à l'Europe une politique si nouvelle et si inattendue et nous osons le dire si fâcheuse, qu'il nous serait impossible de développer dès aujourd'hui toutes les idées qui se pressent dans notre esprit et toutes les pensées qui peuvent affliger les amis de la monarchie. . . . Le renvoi de M. de Chateaubriand, après le rejet d'une loi importante, (la loi de la septennalité) est une faute encore plus grande pour le ministère qu'elle n'est un événement affligeant pour l'opinion monarchique. . . . Ce n'est pas M. de Chateaubriand que nous voyons dans la mesure ministérielle; un portefeuille ne le fera pas plus grand, mais c'est la royauté, c'est la France, c'est la morale des nations qui excitent notre sollicitude." Et le 12 juin, Soulié, annonçant que tous les journaux ministériels se sont levés contre les paroles de *la Quotidienne* sur Chateaubriand, dit: "Nous sommes aussi français que le *Drapeau Blanc* et la *Gazette*; ce qui nous distingue peut-être, c'est une prévoyance de l'avenir".

¹ Il est intéressant de remarquer que ce fut cette annonce de *la Quotidienne* qui révéla à Soumet et à ses amis que l'on comptait publier en juillet encore une XIII^e livraison de la *Muse Française*. Or, Soumet, candidat à l'Académie, n'osait plus s'identifier avec les romantiques. Et le 12 juillet lui, Guiraud, Rességuier et Deschamps, écrivirent à Hugo, faisant allusion à cette annonce de *la Quotidienne* et retirant définitivement leur collaboration à la *Muse Française*.

Par suite de certaines difficultés qui survinrent alors Hugo sentait la nécessité de se défendre et choisit *la Quotidienne* et les *Débats* pour y faire publier la lettre où il se déclare "absolument étranger à la disposition de ce recueil." Voir *la Quotidienne*, 29 juillet, 1824.

Rappelons en passant que cette indépendance de pensée valut à *la Quotidienne* la fâcheuse affaire de l'amortissement. (Voir *Tableau Historique*). Mais réhabilitée par un procès célèbre après une lutte de plusieurs semaines, elle reprit "prévoyant l'avenir", la campagne qu'elle devait poursuivre sans relâche jusqu'à la chute de Villèle en 1828.

Revenons à la littérature. En annonçant en novembre 1826, une nouvelle édition des *Odes et Ballades* de Victor Hugo (la première qui porte ce titre), *la Quotidienne* cite in extenso l'*Ode à Chateaubriand*. Elle rappelle que l'auteur "avait déjà placé sous la protection de ce nom quelques-unes de ses premières productions." Celle-ci ne lui semble pas "moins digne de l'illustre écrivain à qui elle est adressée". Et elle trouve ensuite que le "jeune poète dont elle a signalé les débuts, montre dans ce nouveau recueil une maturité de talent et une élévation de pensée peu communes. Sa muse, fidèle à la plus sainte des causes a de même des chants pour les nobles disgraciés, pour des princes qui ont préféré descendre du trône que d'avilir le sacré caractère de la royauté." (16 nov. 1826.)

La chute de Chateaubriand et les commentaires qu'elle cause dans le monde littéraire ne fut cependant qu'un premier épisode de la campagne anti-ministérielle menée en commun par *la Quotidienne* et les poètes, et qui établissait entre eux une cordialité marquée sinon durable. Deux autres épisodes sont encore à relever.

b. *Cinq Mars*.

Le 26 avril, 1826, Alfred de Vigny publiait à Paris *Cinq Mars, ou une Conspiration sous Louis XIII*, roman historique qui portait incontestablement le sceau romantique. *La Quotidienne* devait pourtant le combler d'éloges. Dès le 1^{er} mai, elle assure ses abonnés qu' "autant qu'une lecture rapide lui a permis d'en juger, elle croit pouvoir dire que dans le tableau de tant de scènes intéressantes, dans la vérité des portraits soit austères, soit galants des contemporains du fils de Henry IV et du

* Charles Nodier rendra compte en détail de ce recueil l'année suivante. (10 fév. 1827.)

père de Louis le Grand, l'auteur de *Cinq Mars* s'est montré digne de suivre avec succès la double carrière dans laquelle l'auteur d'*Ivanhoë* et de *Marmion* s'est rendu si célèbre."

Nous n'étions pas habitués à une mention si respectueuse de l' "auteur d'*Ivanhoë* et de *Marmion*". On remarque en outre que *la Quotidienne*, opposée par principe à des sujets empruntés à l'époque de Henri IV, trop proche de la nôtre, n'a pas la même objection à faire valoir à une œuvre inspirée par un épisode du règne de Louis XIII. Cela devient encore plus curieux, quand on se rappelle que quatre ans plus tard ce sera la mise en œuvre de cette même époque de Louis XIII et du Cardinal de Richelieu dans *Marion Delorme*, qui sera le signal de la rupture entre *la Quotidienne* et Victor Hugo.

L'explication de cette inconséquence apparente est simple, et nous la trouvons en termes très clairs dans un article du 30 mai. *La Quotidienne* (dérogeant à son habitude comme l'année d'avant dans le cas de Lamartine) consacre son article de fond à une étude soi-disant littéraire sur "*Cinq Mars*"; la politique n'y manque pas cependant.* Elle trouve que Vigny a une grande originalité de talent; qu'il fait le tableau des mœurs et des coutumes de son époque avec le génie de Walter Scott, qu'au lieu d'inventer ses personnages comme Scott, il les a tous empruntés directement à l'histoire, et qu'il dépasse dans la peinture des caractères tous ses prédécesseurs. Le personnage de Richelieu paraît surtout réussi. "Ce ministre qui détruisit tous les appuis du trône qui le gênaient parce qu'il voulait gouverner le trône lui-même, nous révèle la situation malheureuse où cette politique destructive avait conduit la France. Il n'y aura rien désormais entre le Louvre et les faubourgs!" Pas de mystère sur la leçon à tirer; celle-ci s'applique trop bien à "un ministère de nos jours qui cherche de nouveau à dominer, qui trouble notre sécurité actuelle par le vide qu'il jette dans l'avenir et qui ne mérite pas même le seul éloge dû à Mazarin et à Richelieu qui

* Cet article de *la Quotidienne* n'a été signalé, à notre connaissance, par aucun critique de Vigny.

Asse, *Les Editions Originales d'Alfred de Vigny*, en traitant des jugements que *La Presse* a portés sur son œuvre ne fait aucune mention des articles importants de *la Quotidienne*.

qui est "bien loin d'avoir la réputation qu'il mérite". Et pourquoi n'est-il pas "compris"? C'est en somme parce qu'il est si supérieur, ce poète qui "dédaigne la terre et qui méprise le sol, pour qui l'air ne semble pas être assez pur et dont la muse ne respire que quand elle est à des hauteurs inconnues et qu'elle nage dans des flots de lumière". Mély-Janin craint seulement que "tout cela ne soit un peu subtil pour nos appétits terrestres", et il conjure Vigny, en ami, "au nom de sa gloire, de descendre quelquefois sur la terre (comme dans les imposantes et religieuses compositions de *Dolorida* et de *Moïse*). C'est là qu'il trouvera des succès véritables", affirme Mély-Janin. "Ce sont les passions des hommes qu'il faut peindre quand on veut intéresser les hommes!" (9 août, 1826.)

c. *L'Ode à la Colonne.*

Quant à Victor Hugo, surtout depuis la campagne anti-ministérielle où il s'était montré si bon compagnon de lutte, *la Quotidienne* lui tressait sans cesse de nouvelles couronnes; et pourtant les tendances distinctement romantiques s'accroissaient de plus en plus chez lui. On en a déjà eu un témoignage à propos de l'édition des *Odes et Ballades* en 1826. On se rappelle combien Mély-Janin avait trouvé à reprendre à celle de 1822. La *préface* de cette édition de 1826 était bien autrement romantique encore; l'annonce qu'en fit *la Quotidienne* le 16 novembre, n'en fut pas moins des plus sympathiques. Et la même bienveillance s'était manifestée à propos du roman frénétique, *Bug Jargal*. "Il nous semble destiné à un succès plus éclatant que celui de *Han d'Islande*", dont "12000 exemplaires ont été épuisés en peu d'années", assura-t-elle le 1^{er} février, 1826. Puis en juillet, elle avait associé dans des termes d'approbation commune le *Cinq Mars* de Vigny et le *Bug Jargal* de Hugo. Et dans l'article de ce dernier du 30 juillet sur *Cinq Mars*, *la Quotidienne* avait trouvé une nouvelle assurance des "bonnes et saines" doctrines politiques de l'auteur.

Enfin l'*Ode à la Colonne de la Place Vendôme*, publiée le 8 février, 1827, dans les *Débats* (organe anti-ministériel de Chateaubriand) va fournir une excellente occasion à *la Quotidienne*

pour une défense chaleureuse de Victor Hugo contre les "insultes" de ses critiques ministériels (royalistes) comme de ses critiques libéraux. L'incident qui inspira cette ode est bien connu.^{*} Le 28 janvier *la Quotidienne* rapporta que "deux de nos maréchaux (le duc de Reggio et le duc de Tarente) s'étant présentés le même jour dans le salon de M. l'Ambassadeur d'Autriche (le Comte d'Apponyi) l'introduit affecté de les annoncer sous leur nom français en supprimant les noms des duchés qui rappellent des possessions actuelles de l'Empereur d'Allemagne" (titres qui rappelaient aussi les victoires françaises sous Napoléon). Dès le premier jour *la Quotidienne* chercha dans cette affaire une nouvelle cause d'irritation contre le ministère Villèle. Ce n'est pas la politique de l'Autriche, ni "les démarches de M. le Comte d'Apponyi, dont le noble caractère est bien connu", qu'il faut blâmer, mais plutôt "cette politique faible et incertaine de nos hommes d'état. . . . cette impassibilité de nos ministres" qui encourage les Gouvernements étrangers "à nous traiter lestement." (29 janv., 24 fév., 1827.)

Dans les tribunes comme ailleurs on se plut à y attacher une importance extraordinaire; les libéraux, les bonapartistes, et les royalistes anti-ministériels lancèrent de nouveaux anathèmes contre Villèle, et la faiblesse du Gouvernement de France. "Nous sommes loin de commander le respect que nous méritons par notre force et notre puissance", s'écria Benjamin Constant avec éloquence à la séance de la Chambre des Députés, le 31 janvier, (voir *La Quotidienne*, 1^{er} fév.) "lorsqu'au milieu de Paris nous voyons les agents diplomatiques d'un monarque étranger contester les titres qui ont été conférés par son gendre. Ils n'auraient osé les disputer, ces titres, s'il n'avaient compté sur la tolérance, sur la faiblesse, même sur la connivence du ministère!"

^{*} Voir des détails fort intéressants sur l'incident dans *Vingt Cinq Ans à Paris, 1826-1850* (p. 47 et s.) par Rudolphe Apponyi, attaché de l'Ambassade d'Autriche-Hongrie à Paris, Paris, 1912.

Aussi dans:

Marsan—*La Bataille Romantique*, p. 165. (1912.)

Biré—*Victor Hugo avant 1830*, p. 404. (1883.)

Barbou—op. cit. p. 102.

Victor Hugo Raconté, II, p. 153.

Quatre maréchaux avaient été ainsi "insultés" par l'Autriche.

La belle ode de Victor Hugo jeta encore de l'huile sur le feu et cela à tel point qu'elle-même devint à son tour dans les journaux un objet de discussion politique. Elle fut appréciée en sens diamétralement opposés par les journaux ministériels et les journaux libéraux, tandis que *la Quotidienne*, royaliste anti-ministérielle, la réclamait chaudement comme sienne. Le 10 février, *l'Etoile*, organe ministériel accusait du plus servile bonapartisme, partant d'opposition au gouvernement royal, l'auteur de *l'Ode à la Colonne*. Du reste, après avoir ainsi tonné, elle affecte de ne pas trop s'inquiéter de l' "influence soit en bien soit en mal" que pourrait avoir l'ode; l'incident lui-même était sans importance,— "quelques difficultés d'étiquette au sein d'une ambassade étrangère pour quelques titres";—en somme ce qui reste, ce sont les "détestables vers" de Hugo, "composés de tout ce que la fanfaronnade a de plus ridicule et la langue de plus dur"; ils sont incompréhensibles, et elle ajoute dédaigneusement: "Si les Français eux-mêmes n'entendent rien à ces logoglyphes, il est probable que les Allemands les comprendront bien moins encore!"

Les libéraux d'autre part passant sous silence, eux aussi, certains traits royalistes dans l'ode, réclamaient tranquillement Victor Hugo comme un des leurs, et le proclamaient anti-gouvernemental, bonapartiste et libéral. "Le poète", écrit *la Pandore*, classique-libérale, le 10 février, "s'éloignait enfin des routes obscures du romantisme par lui trop longtemps pratiquées," et se jetait "dans la voie de la vérité que est aussi celle du triomphe. Il se fait le champion de nos conquêtes et le Simonide de nos revers. Notre langue est maintenant la sienne, sa religion est devenue la nôtre, il s'indigne des affronts de l'Autriche, il s'agit aux menaces de l'étranger et se plaçant devant la colonne, il entonne l'hymne sacré qui rappelle aux hommes de notre âge ce mouvement, ce refrain, et ces chœurs que nos guerriers répétaient à Jemmapes."

A vrai dire *La Pandore* allait un peu vite en affaire, et *la Quotidienne*, royaliste dévouée en même temps qu'anti-ministérielle, n'eut pas tort quand elle n'entendit pas laisser dénaturer de la sorte les bonnes intentions de son poète favori. Dès le

12 février, elle exprima son indignation au sujet des insultes "qu'un journal (*l'Etoile*) avait adressées à son beau talent en des termes qu'on épargnerait au dernier des écrivains,"—une insulte en effet de faire de cette ode "étincelante de beautés et de nobles sentiments" une production bonapartiste. Elle proteste non moins passionnément contre "des citations qu'une feuille libérale (*La Pandore*) a cru devoir faire de cette pièce en la mutilant de manière à faire supposer que M. Victor Hugo n'était plus le même poète qui a chanté si dignement le martyr et l'apothéose de Louis XVII, les héroïques victimes de Quibéron, et du 13 février (assassinat du Duc de Berry, 1820), les malheurs de la Vendée et la naissance de l'enfant de miracle." Victor Hugo n'est à coup sûr ni bonapartiste ni libéral ; il n'a jamais été plus royaliste que dans cette ode ; et afin de mieux réclamer pour elle, et le poète et l'ode, *la Quotidienne*, cédant à sa rage anti-ministérielle, consentira à s'associer aux louanges même de Napoléon. "Il eût été plus juste de montrer le poète tel qu'il a voulu se montrer, c'est à dire, alliant dans son admiration les gloires de la patrie et les anciens souvenirs de la monarchie, et ces prodiges de valeur plus récents dont les Bourbons s'enorgueillissaient comme Français sur la terre d'exil même en pensant que ces exploits pouvaient leur ôter à jamais tout espoir de reconquérir le trône de Saint Louis."

La Quotidienne méditant avec Hugo sur le monument de la Place Vendôme "destiné à perpétuer le souvenir de tant de

¹ Hugo lui-même attachait une grande importance à cette ode dans sa carrière politique et il aimait même à en dater sa période de libéralisme. Cependant, si Hugo était libéral en 1827, (c.à.d., anti-ministériel seulement comme l'on vient de voir et aucunement anti-royaliste) il le fut tout autant en 1826, dans son article sur *Cinq Mars* ou même en 1824, quand il reprocha au gouvernement la chute de Chateaubriand. Les biographes de Hugo adoptent des attitudes différentes à l'égard de sa politique à ce moment-là. Personne ne semble voir dans *l'Ode* une attaque directement anti-ministérielle. Gustave Simon résout le problème de la manière suivante (voir l'édition nationale, p. 559, *O. et B.*) :

"L'Ode reçut un accueil chaleureux des bonapartistes hostiles jusqu'alors au poète royaliste : et les royalistes boudèrent parce qu'une attaque contre l'Autriche qui avait ramené les Bourbons leur paraissait une injure. Or Victor Hugo, fils d'un soldat, avait obéi à un sentiment patriotique ; il avait songé plus à glorifier l'armée et ses victoires qu'à célébrer Napoléon, gros grief pour les royalistes ; on ne saurait leur en vouloir."

triomphes", "le marie", avec le poète, "au bronze de Henri", et après avoir cité plusieurs des plus belles strophes de l'ode, s'écrie avec Hugo—"Prenez garde, étrangers!

La France où grandit un autre âge
N'est pas si morte encore qu'elle souffre un outrage.
Les partis pour un temps voileront leur tableau.
Contre une injure, ici, tout s'unit, tout se lève,
Tout s'arme et la Vendée aiguisera son glaive,
Sur la pierre de Waterloo!"

d. *Résultats de cette alliance politique.*

L'alliance entre les collaborateurs de la *Quotidienne* et les poètes de l'école de Hugo reste donc inébranlée." Chose plus intéressante encore, la *Quotidienne* a été, si nous osons ainsi parler, infectée de sa propre tolérance vis-à-vis des poètes de "bonnes et saines doctrines". Elle est certes plus libérale maintenant dans ses tendances littéraires en général.

Elle s'est engagée en 1824, il est vrai, à "repousser tout ce qui choque le goût et le bon sens" dans la littérature contemporaine et elle met une bonne foi absolue à s'acquitter de ce devoir. Le théâtre anglais est attaqué "qui ose introduire sur la scène une femme qui a vécu publiquement en adultère et le ridicule apitoyant d'un mari trompé"; et Lemercier est blâmé de ne pas avoir expurgé *Jane Shore* de Rowe en l'adaptant à la scène française, (3 avril, 1824.) Lebrun est exposé à la risée pour avoir "essayé de monter sur les épaules de Schiller et d'être

²⁹ Les mentions favorables aux poètes romantiques-royalistes d'ordre secondaire ne sont pas rares à cette époque.

Voir les articles sur *Delphine Gay* "cette nouvelle constellation qui vient d'apparaître sur l'horizon littéraire", 26 mars, 1824, 16 janv. 1825, et 4 sept. 1826.

Sophie Gay—11 nov., 1824.

L'auteur des *Essais poétiques d'une jeune solitaire* "que plusieurs personnes seraient tentées d'appeler romantique, et que nous appelons simplement chrétien"—3 août, 1826.

St. Valry—29 oct., 1826.

Amable Tastu—23 oct., '26.

Annales Romantiques—27 déc., '27.

Rességuier—*Tableaux Poétiques*, 31 déc., '27; etc., etc.

tombé, tous les deux, Lebrun dessous." (*Cid d'Andalousie*—3 mars, 1825.) Goethe a le "sac lacrymal singulièrement dilaté," et sa *Stella* est traitée de "jérémiade" allemande. (10 oct. 1825.) Gustave de Wailly, en imitant *L'Intrigue et l'Amour* de Schiller transporte sur la scène de Paris "le fatras germanique, le galimatias sentimental et les fausses combinaisons dramatiques" d'Outre-Rhin, (24 févr. 1826), de même que "ses monstruosités révoltantes" (3 avril, 1826). Et enfin *la Quotidienne* s'en prend aux "dramas métaphysiques" de Goethe avec leur "absence complète d'action".

D'autre part elle est bien forcée de reconnaître "le génie puissant de Schiller, son énergie de mouvement et ses caractères vigoureusement dessinés" (24 févr. 1826), en même temps que "le charme des nuances délicates et fines" chez Goethe (28 déc. 1826). Et elle applaudit aux adaptations françaises du *Fiesque* (7 nov., 1824, et 20 janv., 1825), et de *Marie de Brabant*, (17 oct. 1825), du moins quand elles sont faites par un Ancelot qui sait conserver la langue classique "dans toute sa pureté", "au milieu des affectations et des afféteries de l'école moderne." De plus Ancelot a eu "la grande adresse et la dextérité merveilleuse" de choisir "les perles de ce fumier d'Ennius" et de tirer du bloc informe, et de la monstruosité de détails des compositions de Schiller (où "on rencontre pourtant quelques grands traits et de belles scènes") "une statue dont les proportions régulières et les formes élégantes et nobles, séduisent les connaisseurs les plus fins et les juges les plus délicats."¹ Elle approuve (dans un article de Laurentie—sur la *Christiade* de Vida, le 19 janv., 1827) cette alliance du goût ancien et d'un sujet nouveau qui peut être offerte comme "grand sujet de méditation aux muses modernes." *La Quotidienne* est enfin forcée d'avouer que "les modèles classiques sont inutiles lorsque c'est le génie qui manque", et que l'on "n'arrête pas une société qui dégénère, avec des législations an-

¹ "M. Ancelot a laissé tout le dévergondage à la muse allemande et s'est scrupuleusement renfermé dans les sévères convenances de la scène française . . . Cette composition si pure qu'il a tirée du milieu des licences du théâtre allemand rappelle cette jeune fille dont parle Aulu-gelle, qui élevée au sein des prostitutions d'un lieu de débauche, avait conservé toute l'innocence de ses mœurs, et toute la pudeur de son sexe!"

tiques, ni ne rajeunit une littérature qui vieillit avec des règles de goût!" (5 oct. 1824.)

Bref, bien qu'elle combatte toujours le romantique frénétique et qu'elle accueille avec joie quelques classiques qui ont du talent²², elle admet franchement la médiocrité des pseudo-classiques²³; et avoue même "à sa honte", que le talent qui émeut et le talent qui plaît au plus haut degré se trouvent actuellement chez les poètes qui ont le plus complètement rompu en visière avec les traditions sacrées du classicisme.

A ce propos, l'attitude de Mély-Janin en face du grand romantique, Byron, le poète "qui ne parle de la vertu qu'avec une amère ironie" est particulièrement intéressante. "Il y a quelque chose d'inférieur jusque dans le sourire de Byron", écrit le critique de la *Quotidienne* lors de la mort du poète. "S'il plonge dans les abîmes du cœur humain c'est pour en retirer toutes nos faiblesses, toutes nos turpitudes et tous ses effets sont tirés de la situation d'un personnage en révolte ouverte contre Dieu et les hommes. Et pourtant "lorsque l'on a lu attentivement les ouvrages de Lord Byron, et que l'on revient ensuite sur les émotions que l'on a éprouvées on est tout étonné de l'ascendant qu'il a su prendre sur nous. . . . Il ambitionne surtout cette gloire de nous inspirer une espèce de sympathie pour les héros qu'il met en scène; peu lui importent les conséquences morales pourvu qu'il excite des émotions et produise l'intérêt; et cet intérêt, j'ai quelque honte de l'avouer, il le produit, il s'empare de nous malgré nous." (29 juillet, 1824.)"

De pareils aveux ne sont pas rares maintenant. La pièce de

²² Cf. articles sur les talents classiques :

Poésies de Brifaut, 26 janv., 1825.

Ficsque—Ancelot, 7 nov., 1824, 20 janv., 1825.

Marie de Brabant—Ancelot, 17 oct., 1825.

Elégies Rénoises—Cyprien Anot, 9 nov., 1825.

Contes en Vers—Ed. Mennechet, 5 fév., 1827.

Christiade de Vida, 19 janv., 1827.

Voir aussi, 10 juin., 1827, 12 janv., 1827, 5 oct., 1824.

²³ Sur la médiocrité des classiques voir aussi *Jane Shore* de Liaidières comparée à celle de Lemerrier (4 avril, 1824), et le 27 août, 1827, sur les lectures royalistes classiques à l'Académie.

²⁴ Voir aussi le 16 juin, 1825, article intéressant sur Lord Byron.

Soumet, *Cléopâtre* (le 4 juillet, 1824), "malgré sa monstrosité ou peut-être à cause de sa monstrosité est pleine d'intérêt, et le génie du poète éclate surtout dans la peinture des caractères." A propos de la *Jeanne d'Arc* du même auteur (17 mars 1825): "Quelque contraires que soient à notre code dramatique les règles que Schiller a suivies, il faut cependant convenir qu'un grand et puissant intérêt résulte de sa tragédie. . . . C'est une conception monstrueuse". . . . mais qui "ne parvient pas cependant à détruire l'intérêt qu'inspire sa tragédie." "Il y a du talent" aussi dans le *Théâtre de Clara Gazul* de Mérimée, "quoique toutes les traces de notre anarchie littéraire y soient visiblement empreintes." (14 nov. 1825.)

Dans le domaine de la peinture on constate le même état d'esprit. Depuis 1814, la *Quotidienne* avait défendu chaque année dans les Salons les productions des pseudo-classiques, disciples de David, Girodet, Gérard, Gros, et Guérin." Géricault en 1819, avec son *Radeau de la Méduse*, l'avait vivement scandalisée. Et voilà que dans le salon de 1824, elle trouve les compositions de Gérard et de Guérin (qui seuls défendent l'honneur "des quatre G.") quoique "sages et bien ordonnées, frappées de glace" (4 sept.), et *l'Ulysse* (du dernier) "qui se précipite dans les flots pour échapper à la colère de Neptune, . . . fait plutôt sourire qu'il n'inspire la terreur." (12 sept.) Pourtant n'est-ce pas en de tels hommes (Gérard et Guérin) "que réside la dernière espérance de la peinture, qui est menacée d'une ruine prochaine si on la laisse en proie à ces barbares qui font irruption."

Ces barbares, la *Quotidienne* est bien obligée d'avouer qu'ils ont du talent, et les jugements qu'elle porte sur un des romantiques, Eugène Delacroix, ressemblent d'une manière frappante à ses jugements sur le romantisme des lettres. Ce peintre, on se le rappellera, avait fait fureur en 1824, avec sa toile remarquable, *Le Massacre de Scio*. On ne conteste pas son talent, car: "Jamais sur l'ouvrage d'un homme vulgaire ne s'élève un tel conflit

* Il y aurait toute une histoire à faire sur la critique de la peinture dans les salons de 1814 à 1830, dans les colonnes de la *Quotidienne*. Rosenthal y aurait pu trouver des documents fort importants pour sa *Peinture Romantique*.

d'opinions. Et cependant il abonde en défauts, âpres, rudes, rocaillieux, galeux. . . . Sa peinture pouvait être du mastic ou de la colle. . . . Le sujet en est horrible. Cette femme dont la chair est si livide, dont les seins sont sillonnés de bleu et qui a sur elle un petit enfant façonné en manière de grenouille, tout cela est-il dans la nature? Je ne le crois pas. . . . Delacroix court sans frein, sans règle, et sans mesure; il agglomère la couleur, il peint avec une brosse, ou, si quelquefois il se sert d'un pinceau on dirait qu'il l'a attaché au bout d'un fleuret et que de chaque botte qu'il a portée à son tableau il fait un œil. Je ne conseille à personne de l'imiter. Néanmoins il faut en revenir au point d'où nous sommes partis, qu'il a du talent. . . . on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il y a de la chaleur de l'âme et un sentiment très vif de la couleur. On ne peut s'empêcher de remarquer l'air de tête de ce grec qui insensible à tout ce qui l'environne n'attend plus que la mort. . . . Et il faut enfin payer un tribut de louange à ce torse de la jeune fille enchaînée derrière le cheval bleu." (12 sept. 1824.)

II. *Considérations d'Amitié.*

1. *Charles Nodier.*

Depuis la vive attaque contre "Messieurs les Classiques" dans la *Muse Française* d'avril, 1824, où quiconque était au courant lisait sans peine "Messieurs les rédacteurs de la *Quotidienne*," Nodier n'avait donné à cette dernière que quatre courts articles qui n'effleuraient même pas les questions littéraires." Le 7 juillet, 1825, quand Nodier y revint pour rendre compte du *Dernier Chant du Pèlerinage de Childe Harold* de Lamartine, une *défense* du romantisme n'était plus nécessaire, les incidents politiques que nous avons indiqués ayant jeté un voile d'oubli sur les discussions passées. Nodier n'eut donc que la peine de s'exprimer, sans contrainte, sur "une des productions les plus remarquables d'un âge si fécond en productions remarquables." Il le fit : "C'est l'expression d'une âme puissante avec toutes ses vertus et toutes ses passions, avec toutes ses grandeurs, toutes ses faiblesses,

²⁴ Voir Appendice III.

toutes ses chimères." Puis, profitant des dernières scènes de la vie de Childe Harold (c.à.d. de Byron lui-même) Nodier sut faire vibrer une corde sympathique chez les lecteurs de *la Quotidienne* en faveur du grand *romantique*. "Son dévouement à la cause de la Grèce moderne, sa mort au milieu des héros qui la défendent, l'a tout à coup assimilé aux héros et aux demi-dieux de la Grèce ancienne. Il a pris place parmi les grands personnages historiques et le dernier chant de l'Odyssée du pèlerin est devenu un épisode digne de l'Iliade. Mais Homère était mort avec Achille. . . . [Et pour achever cette œuvre,] . . . Il fallait qu'un poète doué de l'imagination et de la sensibilité de Byron, de son aptitude à sentir et à peindre, et cet enthousiasme pour les pensées fortes et généreuses qui le distingue entre tous les poètes, se saisît du sens suspendu de ses paroles mourantes et vint le rattacher à une conception complète. Il fallait que ce talent, frère de celui de Byron, s'emparât de cette mission d'un droit si naturel que personne ne pût le lui contester, et c'est ce qui est survenu!"

Si l'on demande ce qui a bien pu rapprocher deux poètes aussi fondamentalement opposés à première vue que Lamartine et Byron, Nodier répond que c'est le *romantisme*, ou si on veut, l'émancipation d'une tradition qui n'enchaînait pas seulement la littérature, mais aussi les esprits qui s'exprimaient par la littérature. "Descendez dans le secret des inspirations de Byron et de M. de Lamartine et vous trouverez qu'elles sont pareilles dans le principe quoique différentes dans le résultat. Tous deux idolâtrèrent la liberté! Mais le premier la veut belliqueuse et sanglante comme ces fables de la muse tragique qui ont bercé ses jeunes années, le second la cherche puissante comme la force et grave comme la justice, fière de reconnaître le sceptre et d'adorer la croix. Tous deux se plaisent à l'étude de ces mystères, trésor de notre intelligence et pieuse prescience de l'avenir qui nous séparent seuls des êtres les plus disgraciés de la Providence. Mais le premier les sonde avec doute et terreur, le second avec espérance et avec sécurité. Ils ne révèlent au poète français qu'un avenir d'amour, de bonheur et de gloire, ils n'entretiennent l'autre que de punitions et d'épouvantes." Lamartine et Byron rappel-

lent à Nodier deux anges de la *Messiaë* de Klopstock : "Nés de la même pensée du Créateur et doués de facultés égales pour chanter ses louanges ils se trouvèrent divisés de partis dans la guerre des méchants et des bons. . . . On sait quel fut le plus pur devant Dieu, quel sera le plus heureux dans l'éternité ; mais la palme de la poésie est indécise entre Abbadona et son frère !"

Puisque nous sommes donc d'accord pour louer les mêmes poètes, oublions, dit Nodier, cette discussion interminable et "parlons pour la dernière fois des classiques et des romantiques dans les acceptions convenues de l'un et de l'autre mot, ne fût-ce que pour enlever cette pâture quotidienne aux feuellistes qui ne le comprennent pas." Et convenons-en : "Classique ou romantique, les poètes de toutes les écoles se réduisent à deux ordres. Le premier se compose des hommes d'un grand talent, qui savent tout embellir, et le second, des maladroits qui savent tout gâter ; il n'y a pas d'autre classification en littérature. . . . Il n'y a ni classique ni romantique, mais des hommes supérieurs qui s'agitent dans les ténèbres pour arriver au point invariable où est placé le beau." (18 déc. 1826.) Or, ces écrivains supérieurs sont presque tous des romantiques, et d'ailleurs les amis de Nodier et de la *Quotidienne*. Qu'on se réjouisse donc de leurs succès : c'est Mme. Desbordes Valmore avec ses vers si touchants, c'est la "jeune Delphine", c'est Mme. Amable Tastu dont il compare les poèmes à ceux de Chénedollé, de Byron, de Delavigne, au "charme fantastique des créations idéales de Victor Hugo" et "dont les productions inimitables seront un de nos plus beaux titres de gloire aux yeux de l'avenir". "En préférant ces noms avec une familiarité que l'amitié n'aurait probablement permise, mais qui n'est ici que la formule reçue de l'admiration, je n'ai prétendu opposer des rivaux à Mme. Tastu," dit-il. "Nous ne vivons plus au temps où le classique Pindare défiait si brutalement *Corinne*, et les Pindares de notre époque n'ont besoin que d'être plus justes pour être plus polis." (23 oct. 1826.)

Les mêmes raisons d'ordre personnel avaient déjà l'année précédente fait négliger les questions de principe à pro-

pos des attaques de Baour Lormian contre les romantiques. Quand il avait lancé son grand manifeste classique, *la Quotidienne* ne s'était nullement émue; elle ne fit point écho, et elle suggéra même malicieusement pour écarter la discussion, que les poètes romantiques n'avaient peut-être pas besoin de défenseurs. "Nous ne doutons pas que le dialogue de M. Baour Lormian soit d'un grand poids dans la querelle littéraire qui s'est élevée et où les romantiques paraissent devoir être écrasés, mais en attendant le jour de ce grand triomphe nos libraires annoncent une 3^e édition des *Odes* de M. Victor Hugo, une 16^e édition des *Méditations poétiques* de M. de Lamartine, une 4^e édition des *Poésies* de M. Guiraud et un volume des tragédies de M. Alexandre Soumet." (31 oct. 1825.) Le 26 janvier, 1826, Nodier revient à la charge à propos des poèmes d'un certain Pauthier de Censay; à l'accusation d' "ignorance grossière que M. Baour avait signalée dans les écrits de ses amis et les siens", il répond que les romantiques sont tout aussi savants que l'auteur de la traduction de la *Jérusalem Délivrée*, et qu' "ils auraient pu être classiques s'ils l'avaient voulu!"

Charles Nodier accentue encore la note personnelle le 10 février, 1827, dans son compte-rendu des *Odes et Ballades* de Victor Hugo. Il connaît bien les imperfections du poète et peut-être, dit-il, "l'amitié de frère qui l'unit à l'auteur, les lui rend plus sensibles qu'à personne." On saisit la nuance; il sent si peu le besoin de défendre alors Victor Hugo à *la Quotidienne* qu'il ose le critiquer sans cesser d'être bienveillant pour "ce jeune poète qui se révèle avec tant d'éclat." Il sait toucher du doigt "les faiblesses, les inégalités, les taches" du poète "dont les essais ont lassé la sévérité de nos Aristarques et la rage de nos Zoïles". Quand Nodier aborde la discussion des pièces, il s'abandonne à ses prédilections bien connues pour "ces délicieuses ballades où le poète prouve si bien que l'étonnante flexibilité de son talent se prête sans effort à tous les genres et qu'il a des chants pour les

" Nodier fait allusion ailleurs à cette accusation de Baour Lormian. Voir l'article sur *Les Albigeois* de Mathurin, le 22 déc., 1825, et l'article sur les *Odes et Ballades* de Hugo le 10 février, 1827.

sentiments les plus doux comme pour les pensées les plus solennelles."

On se sent tout-à-fait en famille. Et cependant les articles de Nodier qui traitent de la littérature contemporaine et des productions de ses amis se font plus rares à partir de ce moment." Pourquoi? Une lettre de Nodier à Vigny semble fournir l'explication; nous en empruntons l'analyse à M. Dupuy, (*Alfred de Vigny*, I, p. 191).

"Il (Nodier) s'excuse du silence qu'il a gardé depuis qu'il a reçu et lu *Cinq Mars*. Il a été "fort malade"; il l'est "plus que jamais". Il s'était proposé de dire "en lettres moulées" son opinion sur ce roman dans le journal où l'on "daigne recevoir" quelques-uns de ses articles, mais la "condition *sine qua non* de marier l'impression littéraire aux controverses nauséabondes de la politique l'a privé de ce plaisir. La politique de ce jour n'est plus son fait: *Iliacos intra muros peccatur*." On a d'ailleurs écrit sur *Cinq Mars* à sa place et "en meilleur style" qu'il n'aurait pu le faire "mais avec un enthousiasme moins profondément senti sur les beautés de cet ouvrage. . . . J'ai lu, ou entendu trois fois *Cinq Mars*. Je le relirai. Mille tendresses, mon cher Alfred.

Votre dévoué

Charles Nodier."

1^{er} juin, 1826.

Il n'y a pas à en douter: Nodier pensait ici à *la Quotidienne*, seul journal où il collaborât cette année," et à l'article de fond de Soulié du 30 mai où le rédacteur en chef avait en effet "marié" ses impressions littéraires aux controverses anti-minis-

" Voir liste de l'Appendice III.

" Le 11 février, 1826, on lit dans *la Quotidienne* ces mots: "On a pu lire hier dans un journal littéraire quotidien une colonne et demie signée de M. Ch. Nodier, qui ne contribue nullement à la rédaction de cette feuille. . .

Nous sommes autorisés à dire ici que M. Nodier ne coopère à la rédaction d'aucun autre journal que *la Quotidienne*."

Et quatre jours plus tard, Nodier fait encore insérer dans *la Quotidienne* une longue lettre où il réclame contre le rédacteur de cette même feuille "qui a attaché mon nom à un nouveau fragment dont il serait pour cette fois impossible de désigner la place dans mes ouvrages." . . . "Je vous prie de vouloir bien consigner dans *la Quotidienne*, seul journal à la rédaction duquel je prene part, cette dernière réclamation."

Nos recherches ne nous ont pas appris de quelle feuille il s'agit.

térielles qui le préoccupaient alors.²² Or, Nodier, très royaliste en son temps, se lassait de la politique de parti et d'intrigue des journaux. Dans une lettre à son ami Charles Weiss, le 28 mars 1827, il laissa éclater son indignation contre "les mensonges contradictoires de *la Quotidienne* qui dit blanc; du *Constitutionnel*, qui dit rouge; et des petits journaux de toutes couleurs". L'année précédente, dans une autre lettre au même ami, il avait déclaré: "Je me flatte de ne pas exercer la plus petite influence sur les opinions de *la Quotidienne*. J'y écris parce que je regarde mes collaborateurs comme de fort honnêtes gens, mais je crie sur les toits et partout que je ne pense pas comme eux. Il en serait d'ailleurs de même de tous les journaux et voilà pourquoi je reste là."²³ Le 5 décembre, 1826, il avait même trouvé sage de tracer dans le journal "une ligne de démarcation entre *la Quotidienne* et moi, derrière laquelle elle pourra se retrancher à l'avenir contre les dénonciations souvent réitérées." (Deux journaux venaient de reprocher à *la Quotidienne* les principes de Nodier.²⁴) Et il déclare "encore une fois, qu'il écrit dans *la Quotidienne* du droit que lui ont donné l'estime et l'amitié. Mais qu'il y écrit selon sa pensée, comme il l'a fait partout, et qu'elle n'est pas comptable de ses opinions."

Voici donc bien clairement exprimé par Nodier lui-même ce fait capital: Même si certaines discussions politiques (le Philhellénisme, le sacre du Roi, la campagne contre Villèle) ont pu accidentellement rapprocher *la Quotidienne* et les romantiques, au fond, le libéralisme politique qui était en germe dans les idées

²² M. Dupuy veut voir dans cet "article anonyme" dont parle Nodier celui que Victor Hugo fit insérer dans *la Quotidienne* le 30 juillet, 1826 (voir plus haut.) . . . La date suffirait à valider notre point de vue (la lettre de Nodier étant du 1^{er} juin). D'ailleurs avec notre interprétation on comprend fort bien les dernières phrases de la lettre qui surprennent justement M. Dupuy: "Nodier aurait du mal à trouver des formules plus élogieuses", dit Dupuy. En effet l'article de Soulié tout en louant Vigny avait fait, on se le rappellera, certaines réserves à l'égard du style, tandis que l'article de Hugo ne contenait que les plus grands éloges.

²³ Cf. *Correspondance Inédite de Charles Nodier à Charles Weiss*, publiée par Estignard, 1906, p. 189 et ss.

²⁴ Il nous a été impossible de mettre la main sur les attaques des autres journaux.

littéraires devait finir par les éloigner irrémédiablement. Mais si Nodier n'avait plus "aucune influence sur les opinions" de la *Quotidienne*, ses rapports personnels avec la direction ne furent pas rompus, et les collaborateurs de la *Quotidienne* firent route ensemble quelque temps encore dans leur propagande romantique. L'intimité personnelle de Nodier et de J. B. A. Soulié en particulier, allait la prolonger jusqu'en 1829.

2. J. B. A. Soulié et les romantiques.

Cette amitié datait de loin. En 1821, Nodier écrivant d'Ecosse à sa femme (le 25 juin), avait transmis "mille amitiés aux amis et particulièrement à Soulyé (sic), Périé et Bérard."²² On a vu plus haut l'empressement avec lequel Soulié avait fait accueillir son ami parmi les rédacteurs de son journal cette même année. En 1824, ce fut lui qui fut à la *Quotidienne* l'instigateur de la campagne qui aboutit à la réception de Nodier à l'Académie Française en 1833.²³ Il ne se fait pas faute, à l'occasion, de rappeler à ses lecteurs ses rapports personnels avec Nodier : "Ce n'est pas dans un journal où M. Ch. Nodier pourrait être justement soupçonné d'exercer l'influence de l'amitié; ce n'est pas surtout sous la plume d'un de ses meilleurs amis que doit se trouver l'éloge de cet écrivain." (30 janv. 1826.)

En 1829, il réclama en faveur de son ami—qu'on commençait à oublier, au milieu des succès bruyants des plus jeunes—le titre de fondateur de l'école romantique. "Nous ajouterons sans craindre d'être démenti, que ce sont peut-être les premières productions poétiques de Charles Nodier où se trouvaient quelques hardiesses alors peu connues, qui ont ouvert la voie à la jeune école littéraire dont nos journaux proclament chaque jour les triomphes." (30 avril, 1829.)

Grâce à cette amitié, Soulié avait fait plus peut-être que tout

²² Bull. du Bibl., 1857, p. 387 .

²³ Cf. aussi articles de Soulié à ce propos du 30 janvier et 3 avril, 1826. *Poésies Diverses*, de Nodier, 8 juillet 1827.

Dictionnaire des Onomatopées, de Nodier, 30 avril 1829.

Article sur l'Édition Delangle.—

Nodier défendu contre *L'Universel*, 10 avril 1829.

La vente de la bibliothèque de Nodier, 24 nov. 1829; 1, 8, 26 janv. 1830.

autre, pour "proclamer ces triomphes" dans *la Quotidienne*. Or il est étrange de voir cet homme, au fond très romantique, et dont les services à la cause mériteraient d'être mis en lumière (voir plus bas) être pendant tant d'années directeur d'un journal sinon anti-romantique, du moins anti-libéral. Il savait admirablement quand il était opportun de se taire, et quand il était opportun de parler.

Les romantiques connaissaient bien son dévouement. Leurs lettres d'alors l'attestent. Alfred de Vigny lui écrivait, le 30 mai 1828, l'invitant à une soirée où allaient assister Victor Hugo, Emile Deschamps et "quelques autres amis communs à vous et à moi, *tous purs romantiques*, sans alliage, élus entre mille. Les adorables fantômes de Victor vous y attendent. Je ne puis vous donner plus douce compagnie."¹² Or ce directeur, "pur romantique," allait jusqu'à accueillir dans son journal conservateur ses frères, les mettant ainsi à même de parler directement aux abonnés de *la Quotidienne*. Il l'avait fait pour Hugo en 1826 (30 juillet, à propos du *Cinq Mars*) ; il le fera de même pour Emile Deschamps en 1828. Celui-ci lui écrivait (le 8 janv.) : "Monsieur, vous serait-il possible (je ne demande pas si vous le voulez) de faire insérer dans *la Quotidienne* l'article que voici sur les *Tablettes Poétiques* de M. le Comte de Rességuier. Quoi qu'il soit de moi je tiens beaucoup à le voir imprimé *tel qu'il est* et je tiens beaucoup surtout à vous devoir ce nouveau service. Vous ferez plaisir à deux hommes qui vous aiment et vous apprécient comme vous le méritez."¹³ Le 6 février parut un article anonyme sur *Les Tablettes Romantiques*, et "le gentil troubadour de Toulouse." Soulié avait fait attendre, il est vrai.¹⁴ Ce n'était probablement pas sa faute. Et quand l'article parut, même

¹² Cf. *La Correspondance Historique et Archéologique*, 1904. *Catalogue des Lettres de Vigny*,—Sakellarides.

Lettre 17: La fin de cette lettre atteste encore plus sûrement l'amitié profonde qui liait Emile Deschamps et Soulié.

¹³ Cf. *Bull. du Bibl.*, 1906, p. 400.

¹⁴ Voir Lafond—*L'Aube Romantique*, p. 113, Lettre XLIII.

Deschamps écrivant à Rességuier au sujet de ses "charmants Tableaux" (lettre sans date) l'avait pressé d'aller voir Soulié. "Si vous alliez voir Soulié pour quelque chose cela pousserait, j'en suis sûr, notre article de *la Quotidienne*."

en retard, avec ses mots enthousiastes sur un "de nos poètes les plus distingués" et sur "la facture excellente, le pittoresque des tours, la plénitude des rimes, la période harmonieuse et le mouvement passionné qui font le poète; et la correction grammaticale et l'enchaînement logique des pensées qui constituent l'écrivain," il ne laissa aucun doute sur les sentiments de celui qui l'avait fait insérer.

Quelques mois plus tard Soulié allait jusqu'à prêter ses propres initiales, pour voiler l'anonymat que Vigny voulait garder en parlant de son ami intime, Deschamps. Dans la lettre que Vigny lui écrivait le 26 oct. 1828, les droits de l'amitié sonnent même sans trop de discrétion. "Je réclame de vous, mon cher Soulié, le droit d'insérer un article sur le charmant et excellent ouvrage de notre Emile dans *la Quotidienne*, où vous avez votre franc parler, ce dont je la félicite. Je vous demande en attendant une annonce pour les *Etudes françaises et étrangères* et sous peu de jours je vous porterai un long article auquel vous donnerez la forme qu'il vous plaira de lui imposer selon les exigences du journal, et selon ses goûts particuliers dont j'ignore les mystères. Nous signerons cela de toutes les lettres de l'alphabet, si vous voulez, excepté les miennes; les nouvelles preuves d'une amitié qui se fait illusion, que vous verrez dans la préface d'Emile, vous expliqueront bien mon incognito."²² De nouveau Soulié n'est pas pressé; mais il obéit, c'est l'essentiel. Le 29 octobre, c'est l'annonce demandée, avec, en plus, l'énumération des morceaux que Vigny va passer en revue dans son article. Puis après une nouvelle demande de la part de Vigny (le 28 nov.): "J'attends votre article pour mon Emile comme les

²² On se rappellera que dans cette préface, Deschamps avait fait un éloge enthousiaste de "M. Victor Hugo qui s'est révélé dans l'ode, de M. de Lamartine, dans l'élégie, et de M. Alf. de Vigny dans le poème." "Avec quelle habilité", écrit-il, "ces trois jeunes poètes ont approprié ces trois genres aux besoins et aux exigences du siècle."

Suit un paragraphe voué au talent remarquable de De Vigny "qui un des premiers a senti que la vieille épopée était devenue presque impossible en vers français, etc." Il revient sans cesse à De Vigny: "Dans la prose son *Cinq Mars* eût seul suffi pour faire sa réputation"; au théâtre, "la traduction de *Roméo et Juliette* que nous avons faite avec M. Alf. de Vigny", est le modèle idéal, etc., etc.

Juifs attendent le Messie, les Français la Messiade, et le théâtre, des auteurs et des acteurs"^m; Soulié fait insérer, le 29 novembre, le fort bel article tant désiré. Soulié a-t-il arrangé cet article? On n'a pas la preuve du contraire. Il est signé de "toutes les lettres de l'alphabet" qu'il était possible à Soulié d'employer,— J. B. A. S. Mais il conserve une exubérance d'admiration qui ferait croire que le "bon Soulié" ne l'a guère plus altéré que l'article où il avait laissé "toute la grâce de notre Victor", en 1826.

C'est un morceau qui certes est digne de figurer parmi les *Œuvres* de Vigny. Il serait inutile de l'analyser en détail car sa valeur réside en grande partie dans l'expression. Qu'il suffise de dire que Vigny résume sa conception du romantisme de façon très frappante: Le romantisme est une réaction contre l'*esprit* (il entend l'esprit d'analyse du XVIII^e siècle, la *raison*) au nom du *sentiment*. L'heure est venue pour la France de prendre conscience de sa poésie, comme l'Allemagne l'a fait avec Schiller. Il faut pour cela "de ces hommes tels qu'il ne s'en rencontre qu'une fois par nation." Et (c'est ici que la postérité ne sera pas d'accord avec Vigny): peut-être Emile Deschamps est-il un de ces hommes!

On pourrait invoquer bon nombre d'autres témoignages au cours de ces années, attestant l'intérêt personnel que Soulié portait aux romantiques: *L'épître du retour*, écrite par la "muse de la patrie", Mlle. Delphine Gay, au retour de son célèbre voyage à Rome et à Florence, est portée aux nues (le 5 mars 1828); la seconde édition du *Cinq Mars* de Vigny cette même année suscite ces nouvelles louanges de Soulié: "Une grande époque est ressuscitée par l'emploi habile et presque magique du style le plus flexible et le plus brillant et d'une rare intelligence du drame." (2 juin, 1828); etc.

Terminons par un épisode de Soulié défendant Hugo et Ancelot, l'un, poète romantique, l'autre, pseudo-classique, contre les attaques violentes d'un abonné de *la Quotidienne*. Le 5 novem-

^m Voir *La Correspondance d'Alf. de Vigny*—Sakellarides—1907, p. 20. Sur l'amitié entre Soulié et Vigny qui date de 1824, voir Dupuy, *Alf. de Vigny*—II, 265, et *La Correspondance*—Sakellarides, et *Le Bull. du Bibl.*, 1911, p. 109.

bre, un correspondant (qui signait "De Cayrol, ancien membre de la Chambre des Députés, l'un de vos plus anciens abonnés"), après avoir querellé *la Quotidienne* sur la question de l'orthographe nouvelle—qu'on agitait à ce moment—avait soutenu qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, pas même cette nouvelle école dont le nom rappelle le Moyen Age, et dont les productions ne sont que des imitations grossières "des auteurs qui firent gémir la presse du quinzième siècle"; il espérait que la littérature se débarrasserait bientôt du style inintelligible, "faux, guindé, ainsi que du néologisme barbare de l'école romantique, et que nous verrons les *Cromwell*, les *Olga*, les *Caroléides* et autres productions de ce genre pourrir chez les libraires à côté de leurs modèles."

Le surlendemain *la Quotidienne* tout en repoussant quelques-unes des doctrines de la nouvelle école, déclara qu'elle s'inclinerait toujours devant le talent; elle regrettait beaucoup que les noms de M. Ancelot et de M. Hugo aient pu être cités avec ceux de quelques novateurs bizarres et incensés. "Ils sont du nombre de ceux qui n'ont pas besoin de la nouveauté des opinions pour honorer les lettres et notre intention ne saurait être de contester un mérite qui a souvent reçu notre suffrage." (7 nov. 1828) On reconnaît sans peine la plume de Soulié.

III. Soulié, *Critique Dramatique*²⁰ à la *Quotidienne*.

Soulié semble avoir favorisé la cause romantique par une sorte de consentement tacite—son rôle avait été de fermer les yeux quand les articles de propagande paraissaient. En

²⁰ Les quelques articles littéraires de Soulié, qui n'ont rien à faire avec le drame, peuvent être rapportés ici :

1827

8 juillet—*Les Poésies de Charles Nodier*.

1828

5 avril—*Histoire de la Passion de Jésus-Christ*, 1490, par Olivier Mailard.

24 mai—*Questions de Littérature Légale*. Ch. Nodier.

29 août—*Vie des Grands Capitaines français au Moyen-Age*. Alexandre Mazas.

23 déc.—*Vie de St. Vincent de Paul*. Reboul Berville.

1827, cela devait changer. Cette année-là, grâce au grand manifeste dramatique de l'école, la *Préface de Cromwell*, la lutte romantique se transportait sur la scène et prenait un caractère plus violent que jamais. A cette heure précisément Soulié venait de se charger de la critique dramatique à la *Quotidienne*. Mély-Janin était mort le 15 décembre, 1827;^a Soulié le remplaça. C'était une bonne fortune pour le romantisme. Ce n'est pas d'ailleurs que Soulié dût inaugurer une critique dramatique différente de celle de son prédécesseur. Mély-Janin, tranquilisé depuis quelque temps sur les tendances politiques des romantiques, s'était laissé de plus en plus séduire. Poète dramatique lui-même, il sentait bien qu'une révolution sur la scène était imminente. "Chaque siècle a ses goûts, ses mœurs et son génie particuliers", admettait-il à propos de la reprise du *Chevalier à la Mode* de Dancourt, (le 28 mai 1827). "Le théâtre surtout est dans un moment de crise, ce qui semble annoncer une révolution prochaine." Il osait même ajouter: "Cette révolution déjà faite dans les esprits se fera invinciblement sur la scène." Quelques semaines plus tard à propos du *Discours de la Comédie* par Auger, Mély-Janin regrette que le grand Académicien n'eût pas étudié le théâtre espagnol aussi bien que le théâtre ancien; car "dans un moment où la question est flagrante, où une révolution dramatique semble imminente, il eût été intéressant pour l'art d'exposer les principes des deux princes de la scène espagnole". (25 juillet 1827.) Dans sa propre tragédie, *Louis XI*, jouée à l'Odéon le 18 février 1827, Mély-Janin avait voulu passer de la théorie à la pratique; et, plus encore, dans le compte-rendu qu'il en donna lui-même dans la *Quotidienne*, il se plut à souligner son attitude négative envers les unités, sauf celle d'action^b,

1829

30 avril—*Les Dictionnaires*, de Ch. Nodier.

8 sept.—*Mélanges de Philosophie, d'Histoire et de Littérature*. Ch. M. de Feletz.

24 nov.—*Mélanges d'une petite Bibliothèque*. Ch. Nodier.

1 déc.—*Mémoires du Comte de Montlosier*.

^a Le dernier compte-rendu dramatique de Mély-Janin est du 22 septembre, 1827.

^b "L'unité d'action est fondée sur notre nature même et personne jamais n'entreprendra de la violer." Cf. La *Préface de Cromwell*, six mois plus tard.

et aussi son emploi du genre historique²²; enfin il avait des vues très arrêtées et très avancées sur ce que les jeunes enthousiastes appelaient la "couleur locale"²³.

Soulié n'eut donc pas à rompre avec une tradition de son journal; mais rédacteur en chef, il eut toute la liberté nécessaire pour en accentuer encore le romantisme.

Victor Hugo donna sa *Préface de Cromwell* en décembre, 1827. Mély-Janin, étant déjà sérieusement malade, la *Quotidienne* s'était contentée (le 6 décembre), de souhaiter la bienvenue à "cet ouvrage impatientement attendu." Toutefois comme il s'agissait d'un ami, on fit l'annonce copieuse: "Avant que nous puissions rendre compte de cette grande composition, il s'écoulera peut-être beaucoup de temps. Aussi est-il nécessaire dans cette première annonce de rectifier quelques conjectures qu'on a formulées avant l'apparition du livre." Le bruit avait couru que Victor Hugo avait eu l'intention de faire jouer sa pièce. La *Quotidienne* répondit qu'il n'en était rien, que d'ailleurs ce n'était qu'un roman à la Walter Scott quoiqu'en vers. Puis elle ajoute quelques belles phrases sur cette "préface qu'on peut considérer en quelque sorte comme la profession de foi poétique de l'auteur . . . Nous y reviendrons quand nous parlerons du poème."

Cependant Soulié, qui venait de prendre la plume des mains

²² Il est amusant de voir Mély-Janin déclarer ici, lui, convaincu des saines doctrines politiques qui ont inspiré son *Louis XI*, que "puisque ce genre plait et amuse (le seul but du théâtre !!!), il n'a aucun besoin d'en justifier l'emploi." A propos de la *Virginia* de Guiraud il défend avec éloquence la théorie des *facta domestica*. "Rome et la Grèce ont perdu leur crédit parmi nous—nous avons puisé à notre histoire et nous sommes revenus à la vérité." De nouveau ici on trouve la politique inspirant ses théories cependant. Guiraud a trop "mêlé de paroles sur la liberté" à la peinture de ses caractères. (30 avril 1827.)

²³ A propos du *Baudouin* de Lemer cier, Mély-Janin écrit: "Il faut rappeler que pour peindre le XIII^e siècle il ne suffit pas d'introduire sur la scène les personnages qui ont vécu à cette époque, il ne suffit pas de les revêtir de la tunique et de les présenter avec les cheveux plats, il faut leur donner cette couleur locale, première condition de toute composition dramatique, il faut empreindre leurs mœurs, leur langage, leurs croyances des vieux temps, il faut qu'ils paraissent encore pour ainsi dire couverts de cette poudre des siècles qui donne à leur physionomie quelque chose tout à la fois de naïf et d'original." (12 août 1826.)

de Mély-Janin et qui était mieux préparé que tout autre pour "revenir à cette préface", ne bougea pas. On aurait dit qu'il se déroba. Il n'écrivit que ces mots [le 2 février 1828, à propos du *Lancastre* d'Epagny]: "La grande figure de Cromwell était réservée à un pinceau autrement vigoureux que celui de M. d'Epagny, et nous osons espérer que M. V. Hugo se résignera à resserrer son admirable drame dans les dimensions ordinaires de la scène quand viendra le jour où la capitale de la France possédera enfin un véritable Théâtre Français." Même là il ne s'agit pas de la *Préface*. Et on ne peut s'empêcher de penser que c'est intentionnellement que Soulié ne fit pas un grand tintamarre à son sujet; cela eût effarouché ses abonnés et fait grand tort à la cause. Il crut pouvoir faire mieux; il jugea désormais les pièces de théâtre selon les principes du manifeste de Victor Hugo. En d'autres termes, il engagea ses lecteurs à approuver—sans leur dire que ce qu'ils approuvaient était la retentissante préface romantique.

Le moment était propice. Avant que les poètes français eussent risqué à la scène leurs premières productions dramatiques (car nous pouvons ignorer l'échec d'*Amy Robsart*, la seule tentative romantique au théâtre en 1828¹), le public de Paris eut une occasion unique de se familiariser avec les irrégularités dont Emile Deschamps, Alfred de Vigny, Victor Hugo et Alexandre Dumas se préparaient à devenir les champions. Les acteurs anglais étaient arrivés en France en septembre 1827: ils y res-

¹ Le 13 février 1828, Paul Foucher avait essayé de faire jouer à l'Odéon *Amy Robsart* tiré du roman de Walter Scott par Victor Hugo, son beau frère. On sait l'histoire de cet échec (voir surtout Gustave Allais. *Les Débuts Dramatiques de Victor Hugo*, 1903; André Pavie, article sur *Amy Robsart*, *Revue hebdomadaire*, 14 mars 1903; Paul Foucher, *Coulisses du Passé*, etc.). Les journaux du camp adverse se divertirent de la chute de ce drame "barbaro-amphigouri romantique". (*Journal des Spectacles*, *La Réunion*, *Le Figaro* du 14 fév. 1828, *Les Débats* et *Le Moniteur* du 15 fév.) Fût-ce par amitié pour Hugo que *La Quotidienne* passa l'affaire sous silence? Une semaine plus tard seulement, quand il publia une lettre où Hugo reconnaissait publiquement la pièce comme sienne, Soulié en dit quelques mots. Elle a été outrageusement traitée par le public. Le jeune auteur "doué d'une superabondance d'imagination peu commune à son âge aurait pu facilement faire disparaître certains traits". Mais il a déjà retiré son ouvrage.

tèrent, malgré l'opposition de l'administration des Beaux Arts, la censure et mille autres ennuis, jusqu'en juin 1828. Les représentations des chefs-d'œuvre d'Outre-Manche, trois fois par semaine, par cette troupe excellente constituaient à elles seules une éducation pour les Français conservateurs. "Notre littérature et notre théâtre ne peuvent que gagner à la connaissance des chefs-d'œuvre anglais et à la comparaison des deux systèmes de déclamation", écrivit J. T. Merle, le 19 octobre 1827. Personne ne leur fit un accueil plus empressé que celui des collaborateurs de *la Quotidienne*.² N'était-ce pas, du reste, l'un d'eux, Merle, qui avait fait venir les Anglais à Paris en 1822 et qui se réjouissait maintenant du succès de cette nouvelle tentative. Trois fois par semaine Merle répéta ses enthousiasmes pour Kemble, pour Miss Smithson ("d'une perfection désespérante"), et surtout pour le grand Shakespeare; de sorte que la voie était assez bien préparée pour Soulié. Fidèle à l'esprit de la *Préface de Cromwell*, il trouva dès le commencement que Shakespeare avait toujours raison dans ses "créations sublimes, sorties comme la Minerve de la fable, d'un cerveau divin."

S'agit-il des unités, Soulié se montre plus libéral même que ne l'avait été Mély-Janin. Ainsi dans *King Lear*, une des conceptions les plus dramatiques de l'Eschyle anglais, "si l'action paraît double au premier aspect, l'unité ne se trouve pas moins dans la première pensée qui dut frapper Shakespeare, celle de présenter deux pères également malheureux par les enfants de leur prédilection, également secourus par les enfants qu'ils avaient maudits." (9 janv. 1828.) Sa façon d'apprécier dans *King Lear* l'élément du grotesque mêlé au sublime, le montre peut-être encore plus foncièrement pénétré des théories romantiques de la *Préface*. Il regrette que les acteurs anglais aient simplifié l'action de la pièce pour la délicatesse du goût français en retranchant la figure du fou, cette figure "que nécessitaient encore plus les angoisses royales de Lear et la succession d'évène-

² L'histoire du théâtre anglais à Paris à l'époque romantique a été faite par M. Borgerhoff. *Le Théâtre Anglais à Paris sous la Restauration* Hachette, 1913.

ments tragiques qui laissent le spectateur dans état d'anxiété si continuellement pénible". Et le 5 mars, une des scènes qui le séduit dans *Roméo et Juliette* est celle des musiciens qui se livrent à des plaisanteries lorsque, appelés pour les noces, ils arrivent pour accompagner un cercueil. Les mêmes idées reviennent à propos du *Marchand de Venise* (29 janv.) et d'*Othello*. (9 juin).

Le jeu un peu trop réaliste de Mlle. Smithson dans le rôle de Juliette, l'inquiète bien un peu. (5 mars) "Elle n'a négligé aucun symptôme de la mort, pas même le dernier hoquet. Ce n'est qu'aux boulevards qu'on supporte ce genre de perfection dramatique. Le romantisme de bonne compagnie n'a point encore poussé si loin chez nous ses conquêtes." Il n'en est pas moins convaincu, pour cela, de l'influence salutaire de Shakespeare à Paris. "Qui sait," demande-t-il, le 21 avril, "si la France ne devra pas à la naturalisation sur notre scène d'un génie étranger, la régénération, ou si l'on veut, la résurrection de l'art dramatique?" Et à la veille du départ des acteurs anglais il résume toute sa pensée en ces mots: "Cette entreprise avait à combattre à la fois la prévention nationale et des habitudes classiques. Le nom puissant de Shakespeare captiva d'abord. La caducité de notre théâtre tragique et le besoin généralement senti d'une régénération ont fait le reste." (28 juil. 1828.) Désormais Soulié voudrait que le théâtre étranger inspirât plus de hardiesse à ses compatriotes; que ceux-ci rejetassent "les langes de la tradition" où ils sont encore emmaillotés, et "s'ils ne se sentent pas de taille à donner des productions originales, qu'ils imitent au moins, les étrangers." (25 octobre, 1828.)

Soumet avec son talent, aurait pu entrer plus hardiment dans les voies nouvelles; dans son *Elizabeth de France*, imitée de Schiller, il aurait dû se sentir plus libre d'introduire des éléments du théâtre allemand. Le style et la situation de cette pièce, telle qu'elle est, sont continuellement en désaccord: "Les mots sonores et pompeux et le style périodique en bannissent la couleur et la vérité. Le faux est ce qu'il y a de pire dans tous les arts, et surtout au théâtre. Mieux vaudrait être franchement ce que l'on appelle *classique* que *romantique* timide et superficiel." Le

théâtre français a besoin d'un remède violent: "On espère le trouver dans le *Roméo et Juliette* de MM. Emile Deschamps et Alfred de Vigny. C'est une expérience qu'il est urgent de faire, sans retard, sur le public." (3 mai, 1828.)

Le *Roméo et Juliette* ici mentionné, quoique reçu à la Comédie Française, ne fut jamais joué.³⁷ Frédéric Soulié, au contraire, put faire représenter le sien à l'Odéon au mois de juin. Mais notre critique ne fut guère satisfait de l'œuvre de son homonyme quoique le succès en fût grand. Que lui reproche-t-il? Encore la timidité. "En voyant ce que l'auteur a fait, on peut juger de ce qu'il a laissé à faire, si ce n'est à de plus habiles, du moins à de plus hardis, c.à.d., à ceux qui oseront embrasser le drame de Shakespeare dans tout ce qu'il a d'énergique et de profond, sans dédaigner ce qu'il a de tendre et de naïf, à le suivre même dans les scènes d'enjouement et de grâce sans affaiblir ce qu'il y a d'austère et de religieux. En un mot la naturalisation du poète anglais que le public attend n'est pas complète encore, mais nous avons lieu d'espérer qu'elle le sera bientôt." Soulié, pour mieux s'expliquer, choisit trois scènes dans la discussion desquelles l'on discerne l'esprit tout romantique dont il était imbu.

1. Frédéric Soulié, apparemment pour se maintenir au niveau de gravité et de pondération du théâtre classique français, se prive de contrastes émouvants, autorisés, réclamés par le romantisme. "Le premier effet de la timidité de M. Soulié, a

³⁷ Le *Romeo et Juliette* de Vigny et de Deschamps, reçu à l'unanimité à la Comédie Française en avril, 1828, ne fut jamais joué à cause de "quelques difficultés d'acteurs et d'autres obstacles qui surgirent"—Soulié le regrette souvent.

voir

21 avril, 1828

3 mai, 1828

17 juin, 1828

Victor Hugo dans une lettre à Vigny (sans date, mais évidemment de 1828) écrit: "Je viens d'avoir une rixe avec la *Quotidienne* au sujet de votre *Roméo*. C'est une joie pour moi, cher Alfred!" (Dupuy, *Jeunesse des Romantiques*, 1905, p. 270.) Je n'ai réussi à trouver aucune indication sur cette rixe, la *Quotidienne* étant au contraire très bien disposée pour Vigny. Peut-être fut-ce lettre ou un article que la *Quotidienne* refusa de publier.

été de reculer devant ce commencement d'amour par Juliette, né dans une fête comme la plupart de nos joies et qui doit finir près d'un sépulcre comme toutes nos félicités. L'auteur s'est donc privé d'un admirable contraste en supposant au lever du rideau que Juliette est déjà l'épouse du fils de Montaigu."

2. Par souci de la correction, par crainte de la sentimentalité, Frédéric Soulié passe à côté du touchant, dont l'esthétique romantique ne s'effraye point. "Le second acte s'ouvre par la séparation du matin, touchants adieux que Shakespeare a retracés avec tant de charme et de fraîcheur et dans lesquels Juliette n'est occupée que de persuader à Roméo que *le jour est loin encore*, qu'il prend les pâles reflets de la lune pour la blancheur de l'aube, le chant du rossignol pour celui de l'alouette. *It was the nightingale and not the lark*. Tendre débat auquel Roméo veut mettre fin en disant comme Juliette, *Eh bien non, ce n'est pas le jour, c'était le rossignol*. . . . Tous les spectateurs attendaient cette scène avec une impatience mêlée de curiosité." Mais chez Soulié "ces mots si délicieux des jeunes époux avaient été dits sans doute dans la coulisse!"

3. Enfin, parfaitement aveugle au pittoresque romantique, Soulié y substitue des inventions de contes de fée! "Grâce à la bague empoisonnée (que Soulié a mise au doigt de son amoureux) il a été dispensé d'envoyer Roméo chez l'apothécaire et de traduire une scène de Shakespeare que la *délicatesse de notre goût* ne pourrait *supporter*, disent les classiques et que nous espérons cependant voir reproduire au Théâtre Français quand il plaira à MM. les comédiens ordinaires du Roi." (c.a.d., dans la traduction par Vigny et Deschamps.) (17 juin, 1828.)

Le 17 septembre, à propos de l'*Olga* d'Ancelet, c'est de nouveau le principe dramatique du romantisme, si fortement indiqué dans la *Préface de Cromwell*, qu'il réclame: l'intérêt dramatique est dans la lutte de deux natures, de l'être inférieur et de l'être supérieur, du grotesque et du sublime. Etre vrai, tel doit être le but: "Le seul moyen de faire renaître en France la tragédie (morte avec Talma) c'était de lui donner un naturel, une vérité qu'elle n'avait jamais eu, il fallait qu'elle aspirât à descendre au ton de la haute comédie. Alors sans rien perdre

de ses moyens de terreur elle éveille bien plus directement toutes les émotions naturelles, ses ressources pour attendrir, pour déchirer les cœurs, sont doublées, décuplées. Ce n'est plus seulement à ce petit nombre de spectateurs de l'ancienne tragédie qu'elle s'adresse. C'est au public tout entier, au public du drame et de la comédie."⁸⁸

Dans la *Marie de Brabant* du même auteur, cette critique est développée à propos du style noble. Soulié reproche à Ancelot "de ne pas être descendu assez souvent de cette solennité lorsqu'il a introduit sur la scène des personnages vulgaires, tels que ses archers, ses villageois, et le sentinelles de la prison. La jeune école littéraire qui s'élève à présent prouve de jour en jour qu'il est facile d'assouplir l'alexandrin et de le rendre propre à l'expression des pensées les plus familières et des choses les plus simples." (22 nov. 1828.)

Enfin, en février de l'année suivante, plus de douze mois après le manifeste de Hugo, Soulié eut l'occasion d'accueillir une œuvre véritablement romantique, *Henri III et sa Cour* d'Alexandre Dumas. Le 12 février, 1829, le lendemain même de la première représentation, Soulié rendit compte de ce "premier drame à juste titre historique" que la France eût produit. Avec quelle joie Soulié constate son grand succès sur "notre premier théâtre"!—succès qui a prouvé "non seulement que le public était disposé à bien accueillir cette innovation, mais encore que les comédiens eux-mêmes. . . . sauraient à leur tour assouplir leur talent aux nouvelles formes dramatiques et se montrer naturels et vrais." Dans son analyse de la pièce Soulié n'a pas peur "de jeter quelque blâme". Ce qui nous intéresse, c'est qu'il semble ici encore être guidé à chaque ligne par les théories de la *Préface de Cromwell*. Il approuve et loue surtout le pittoresque médiéval de certaines scènes; ainsi au premier acte, la scène

⁸⁸ Avec l'*Olga* d'Ancelot, J. B. A. S. déclare que la tragédie nouvelle a opéré sa prise de possession sur notre premier théâtre.

Cf: *Examen critique d'Olga ou L'Orpheline moscovite, tragédie en cinq actes et en vers; et résumé des débats entre le classique et le romantique.* C. Farcy. Paris, Loire, sept. 1828.

Cf: Marsen. op. cit., p. 193.

Cf: Des Granges. op. cit. p. 353.

entre Ruggiéri, "le nécromancien plongé dans ses sombres méditations et les trois jeunes étourdis, favoris du roi." Ou bien au troisième acte, "les gentillesse des pages et mœurs joyeuses de la cour", qui précèdent immédiatement les scènes les plus sombres du drame, celles où le duc trompé frappe la duchesse de toute la force de sa terrible vengeance,—persistantes antithèses, du grotesque ou du léger avec le sublime et le funeste.

Sur un point cependant Dumas s'était montré Stendhalien plutôt que disciple de Hugo. Il avait écrit son drame en prose.² C'était là un développement logique du drame romantique, et Victor Hugo y arrivera en 1833 avec *Lucrèce Borgia*; mais Soulié reste à mi-chemin, comme enchaîné jusqu'au bout à la *Préface de Cromwell*: "Il faut que nos jeunes auteurs essaient cet instrument poétique qui a rendu de si admirables sons dans les fortes mains de Corneille et de Molière. C'est par une adroite combinaison du mètre de l'auteur du *Cid* et de celui de l'auteur du *Misanthrope* que l'on parviendra à enfanter de nouveaux chefs-d'œuvre qui ne soient pas trop indignes des anciens et à préserver la scène française des irruptions du faux naturel, du faux naïf, si familiers à la médiocrité et pires mille fois que l'enflure et la déclamation." La *Préface* avait dit: "Le vers est la forme optique de la pensée. Voilà pourquoi il convient surtout à la perspective scénique." Et ailleurs: "Pour se convaincre du peu d'obstacles que la nature de notre poésie oppose à la libre expression de tout ce qui est vrai, ce n'est peut-être pas dans Racine qu'il faut étudier notre vers, mais souvent dans Corneille, toujours dans Molière!" Victor Hugo, on le sait, détestait Racine, aimait Corneille et ne cessait de citer Molière. Soulié fait de même dans sa critique.

La discussion la plus vive suscitée par *Henri III* eut trait à "la fidélité historique". Les Stendhaliens disaient de Dumas que "ses peintures historiques n'étaient qu'à la superficie et ne pénétraient ni dans les caractères ni dans l'action." (*Globe*, Ma-

² Cf. *Racine et Shakespeare*. "Ces tragédies là (de l'an de grâce 1823) doivent être en prose. De nos jours, le vers alexandrin n'est le plus souvent qu'un cache-sottise" et ailleurs "Présentés en vers alexandrins, ils (les caractères) sont comme sous le masque."

gnin, 14 février, 1829.) Ils l'accusaient ailleurs de ne pas avoir "songé à la fidélité historique. Il s'est occupé avant tout des combinaisons dramatiques et surtout des effets de théâtre." (*Revue française*—Barante, juillet, 1829.) Soulié au contraire regrettait un "placage trop servile d'événements historiques", et se rappelant sans doute ce précepte de Hugo, "Tout ce qui existe dans le monde, dans l'histoire, dans la vie, dans l'homme, tout doit et peut se réfléchir au théâtre mais *sous la baguette magique de l'art*" (*Préface de Cromwell*), il eût désiré un peu de poésie aux personnages de Dumas, surtout à sa Duchesse de Guise.*

Notons encore la fin de cet article qui en somme applaudit au succès de la pièce, "malgré les appellations historiques et les rapprochements injurieux politiques que le public a montré quelque disposition à y chercher. Ce n'est pas en France," ajoute Soulié avec une largeur d'esprit politique étonnante, "qu'il est difficile d'oublier et il y a aujourd'hui des événements qui datent de quinze ans sur lesquels les contemporains pensent déjà comme la postérité." Quelques mois plus tard, lors de *Marion Delorme*, Soulié n'aura plus ce "franc parler" dans la *Quotidienne*.

Au lendemain du triomphe de Dumas survint un petit fait qui fit grand bruit à Paris. Le roi reçut la *Pétition des Sept*, le suppliant de "veiller à l'honneur du Théâtre Français" menacé par les nouveaux drames qui s'y étaient introduits, notamment *Henri III*. En passant : presque tous les signataires étaient classiques-libéraux.⁴ La *Quotidienne* se mit du côté des novateurs et entreprit une campagne active en faveur du Baron Taylor, directeur

* Soulié fait une heureuse allusion ici aux vers "supposés de Ronsard", lus par un jeune page de la Duchesse de Guise, et que le critique de la *Quotidienne* reconnaît "comme appartenant à M. de Ste. Beuve à qui nous devons un excellent ouvrage sur les anciens poètes et particulièrement sur Ronsard."

⁴ Cf. article du 4 mars

Des Signataires de la Pétition au Roi.

Article très ironique sur les sept pétitionnaires, dont chacun plus ou moins romantique lui-même, se récrie aujourd'hui simplement parce que l'on ne joue ni n'écoute plus ses pièces. Arnault, Jouy, Delrieu, Delaville, Leroy, Népomucène, Lemer cier, Viennet.

de la Comédie Française, ami intime² de Soulié et de Nodier, et dès lors en faveur de la pièce de Dumas, que Taylor avait fait monter. Pendant un mois³ les collaborateurs de notre journal se divertirent aux dépens de "ces graves personnages qui s'ameutent contre un public qui ne veut plus de leurs ouvrages, qui n'en a voulu qu'un instant quand il n'y avait rien de mieux! . . . N'est-il pas incroyable que des gens de bon sens poussent le délire jusqu'à aller inquiéter le roi pour la gloire du Théâtre Français?" (28 février) "Il faut plaire au public pour l'attirer . . . Soyez intéressant et vrai, et vous n'aurez pas besoin d'ordonnances pour être joué. Parlez français, laissez quelquefois reposer votre grand mot de liberté, et fussiez-vous un grand homme du *Constitutionnel* (journal aussi rétrograde en littérature que libéral en politique et qui soutenait la pétition), vous finirez par avoir des lecteurs!" (7 mars.) La politique avait encore une fois joué son rôle et favorisé le théâtre de la jeune école.

En avril, Casimir Delavigne fit jouer *Marino Faliero*, la pièce qui consacra sa gloire dramatique. Une vive discussion littéraire s'éleva. Le poète avait essayé de faire une adaptation de Lord Byron, en l'encadrant d'une versification des plus classiques. Il espérait satisfaire chacun; de fait, les deux camps littéraires le renièrent.⁴ *La Quotidienne*, tout en n'ayant que des éloges pour les "richesses poétiques qui sont jetées à pleines mains", est d'une grande sévérité pour l'esprit de la pièce; Casimir Delavigne n'étant pas membre du cénacle romantique, elle n'était plus retenue dès lors par le frein de l'amitié. Elle le déclare coupable de politique révolutionnaire. Soulié se moque du poète qui pro-

² Soulié avait suivi avec la plus grande bienveillance tous les efforts de Taylor de renouveler à la Comédie Française le théâtre national. Voir ses articles sur :

3 mai, 1828—*Elisabeth de France*. Soumet.

17 juin, 1828—*Roméo et Juliette*. F. Soulié.

22 nov., 1828—*Marie de Brabant*. Ancelot.

27 nov., 1828—*La Duchesse et le Page*. Bérould.

³ Voir *la Quotidienne*.

17 févr., 28 févr., 29 févr., 4 mars, 6 mars, 7 mars 1829.

⁴ Ste. Beuve dans une lettre à M. Londierre avait dit: "Tout cela, romantisme à l'écorce mais absence de conviction poétique", 23 avril 1829. *Le Roy—L'Aube du théâtre romantique*, p. 258. 1902.

mène sa pièce de théâtre en théâtre "dans l'espoir de mettre fin au morne silence qui depuis longtemps accueillait ses œuvres et d'exciter pour elles une nouvelle curiosité." (27 avril 1829.) Jules Janin* aussi dans une analyse littéraire de la pièce, partant d'une comparaison entre l'imitation française et le modèle anglais, avait donné la belle part au génie de Byron. "La tragédie moderne n'a pas fait un pas dans ce mélodrame, elle est restée ce qu'elle était, longue, froide, incomplète, surchargée d'imitations prises çà et là." (1^{er} juin 1829.) Soulié reprit ensuite le parallèle pour reprocher à Casimir Delavigne d'avoir fait, d'une belle œuvre littéraire ce mauvais drame politique. "Dans ce poète français, si toutefois on peut appeler poète un auteur qui se prive volontairement des ressorts les plus poétiques de son sujet," il ne veut voir qu'un libéral "qui s'est servi de la charmante pièce de Byron pour en faire seulement une grande apologie de la conspiration." En dénaturant les beaux caractères de "la jeune Hélène, si simple et si pure, et qui est devenue l'épouse fausse, et de Faliero lui-même, le noble héros de Byron qui est devenu un personnage malchanceux et presque ridicule", Delavigne a réussi "à faire ressortir la seule idée délectable de l'opposition—opposition contre les grands." (5 décembre 1829.) Byron, le libéral étranger, est sans doute ici préférable et moins à redouter que le poète libéral en France.

Enfin en 1829, Vigny donne une traduction de l'*Othello* de Shakespeare. Depuis longtemps Soulié l'attendait avec impatience. "On admire déjà cet Eschyle anglais sans l'entendre", avait-il écrit le 21 avril 1828. "Que sera-ce lorsqu'on pourra l'écouter véritablement traduit en français dans toute sa pureté native, sans que la poésie ait altéré en rien son âpreté sauvage, tel enfin que nous le promettent les beaux vers de MM. Alfred de Vigny et Emile Deschamps." Dix-huit mois plus tard,

* Voir articles par Soulié :

9 avril, 27 avril, 11 mai, 27 juillet, 5 décembre 1829.

Article de Jules Janin, 1 juin 1829.

parut le *More de Venise*.^{*} L'amitié personnelle de Soulié pour le poète, d'accord avec ses préférences intimes de critique, donnera un accent de conviction à l'article de la *Quotidienne* qui compare Vigny à Ducis: *L'Othello* de Ducis, pastiche hésitant d'un Shakespeare à peine entrevu, *Le More de Venise*, reproduction ardente d'un disciple vibrant. "Que de timidité dans l'audace de celui-là! Quelle dégradation de couleur dans les teintes sombres du héros! Qu'il était étroit et court, ce lit de Procuste où fut étendu le colosse britannique!" D'une part l'*Othello* "passionné mais faux, faible et jaloux de Ducis", de l'autre "le *More* grave, fort, vénéré, plein d'expérience et de gloire tel que Vigny nous le montre, un caractère beaucoup plus comme celui que Shakespeare l'avait rêvé mais que le public français semble reconnaître à contre cœur à cause de la puissance de l'habitude qu'a exercée sur eux depuis 1792 l'ascendant du poète français du XVIII^e siècle." Le seul fait que Ducis a éliminé de son drame Yago, "de peur d'émouvoir trop fortement la sensibilité du public qui n'aurait pu souffrir la vue de ce monstre", n'est-il pas énorme?! Heureusement Vigny n'a pas imité cette mutilation car ne dédaignant aucun trait de cette figure hideuse, il s'est attaché à suivre pas à pas le grand génie qui l'a conçue. Soulié prédit qu'il "n'est pas douteux que plus d'un journal s'exercera pendant quelque temps à faire la guerre aux mots, à propos de quelques expressions trop littéralement traduites du texte anglais", mais, "il faut louer le traducteur précisément de sa scrupuleuse exactitude, car elle est une preuve de sa haute conscience. La sensibilité chatouilleuse" de son public ne prévaudra point contre elle. Vigny aura "le premier, malgré des préventions redoutables, ouvert une large voie à des innovations théâtrales que le goût et le bon sens peuvent avouer." (26 octobre 1829.)

En effet, "le chemin était frayé, la brèche était ouverte, *Her-*

^{*} Le 24 octobre 1829, Soulié annonce la première du *More de Venise* mis "en vers français par un écrivain connu par la belle conception dramatique de *Cinq Mars*." Il espère que le public "déjà accoutumé aux hardiesses du théâtre anglais accueillera cet hommage au génie de Shakespeare avec non moins de faveur qu'on a entendu à Londres les traductions de Corneille et de notre inimitable Molière."

nani pouvait venir."⁴ Et pourtant, quand l'année suivante, *Hernani* triompha, Soulié se tut. C'est que nous sommes à un nouveau tournant du chemin. Six mois avant *Hernani*, Hugo avait essayé de faire jouer sa *Marion Delorme*. Tout, cette fois, avait dû céder devant les considérations politiques; et, alors, plutôt que d'adresser des attaques à son ami, Soulié abandonna la critique *dramatique* de son journal. La tâche que les collaborateurs de la *Quotidienne* allaient entreprendre, paraît ne leur avoir été en 1830 que trop agréable; depuis quelque temps un courant de plus en plus puissant se dessinait, opposé à Hugo et à son école. Il faut ici reprendre ces influences adverses, à leur origine en 1828.

⁴ Voir:

Bertin—*Le théâtre d'Alf. de Vigny*. (Revue d'Art Dramatique, 1895, vols. 37 et 38.)

Voir aussi:

Le Roy—*L'aube du théâtre romantique*, 1902, p. 316.

Montégut—*Le Journal d'un Poète*, publié par Ratisbonne. (Revue des Deux Mondes, 1867, vol. 68, p. 235.)

Larroumet—*Conférence à l'Odéon sur De Vigny*. (Revue des Cours et des Conférences, 1895, IV, p. 267.)

CHAPITRE V

Période anti-hugolâtre

1828-1830

Retour aux principes conservateurs	181
1. Edmond Géraud	182
II. Jules Janin	185
a. <i>Odes et Ballades</i>	186
b. <i>Orientales</i>	187
c. <i>Dernier Jour d'un Condamné</i>	188
d. <i>Marion Delorme</i>	190
III. La Camaraderie	195
IV. Charles Rabou	199
a. <i>Orientales</i>	
a. <i>Préface à Dovalle</i>	
V. <i>Hernani</i>	201
VI. Les Romantiques et les Classiques	
Laurentie	205
a. Lamartine	
b. Musset	
VII. Conclusion	209

CHAPITRE V

Période anti-hugolâtre.

1828-1830

Les accommodements qui faisaient vivre en bonne intelligence *la Quotidienne* et les romantiques pouvaient durer aussi longtemps que rien ne venait troubler la sérénité de l'horizon politique et social. Dès 1828, cependant, on sentait l'orage approcher, et *la Quotidienne* pour jouer son rôle politique, dut sacrifier toute autre considération aux principes royalistes et catholiques. Le flirt avec les romantiques, qu'il fût basé sur l'amitié, ou sur le sentimentalisme philhellénique, ou bien encore sur l'opposition à tel ou tel ministre, devait cesser ; après tout, le romantisme en littérature, c'était une expression de la révolution politique de 1789.

Il faut rendre cette justice à *la Quotidienne* qu'elle agit vigoureusement quand elle comprit que son assoupissement la compromettrait. Dès mars, 1828, Laurentie lance un solennel : *Garde à vous* : "Il faut poursuivre à la fois la Révolution dans tout le développement de ses forces, dans les actes de la politique et dans les doctrines de la philosophie, dans les récits de l'histoire et dans les théories de la science, dans la morale et dans les lettres, partout enfin où l'intelligence se montre avec les principes du doute et la haine de l'autorité. Pour remplir un cadre si étendu *la Quotidienne* a dû appeler au secours de ses anciens rédacteurs des combattants nouveaux." (16 mars, 1828.)

Et comme pour ne négliger aucun moyen d'affirmer sa réforme, c.à.d. son retour à de stricts principes politiques dont ses jugements littéraires vont s'inspirer à nouveau, elle change jusqu'à son format.

Quant aux "combattants nouveaux", deux nous intéressent particulièrement du point de vue littéraire, c'est Edmond Géraud et Jules Janin.

I. Edmond Géraud¹

Edmond Géraud collaborait à *la Quotidienne* depuis 1827. Royaliste et conservateur à l'extrême, il réduit sa critique so-disant littéraire à peu près à des professions de foi politiques² passionnées. Il flétrit l'anarchie et la haine de l'autorité sous toutes leurs formes. A Mérimée, il reproche—non sans raison—son manque de vérité historique dans *La Jacquerie*. "Tous les religieux sans exception sont chez lui de parti-pris des fripons ou des imbéciles." Et à l' "historien" qui retrace son drame "avec un luxe de détails et une vivacité de couleurs qui ne laissent assurément rien à désirer," Géraud demande: "Mais pourquoi les atroces représailles des paysans y sont-elles si soigneusement dissimulées?" (25 sept. 1828.) Ailleurs, s'il défend Walter Scott contre les attaques des journaux libéraux, quand il rend compte de *l'Histoire de Napoléon Bonaparte*, c'est qu'il n'est plus question de Scott, le romantique, mais de Scott, l'acharné anti-bonapartiste.

En effet partout éclate l'impuissance absolue de Géraud à rien comprendre au profond mouvement de transformation dans les idées littéraires des contemporains. Il ne réussit à y voir autre chose que "les bizarreries et les néologismes à la mode où l'imagination (du poète) n'est réglée ni par la raison ni par le goût," (15 mai, 1827)—manifestations frondeuses de cette haine de l'autorité qu'il combat. A mesure que la Révolution de Juillet approche, et que de tous les côtés les romantiques gagnent du terrain, Géraud devient plus décidé dans son opposition; il frappe "cette audace à la fois burlesque et barbare qui doit finir

¹ Géraud avait collaboré d'une manière sporadique à *la Quotidienne* depuis 1815 (voir Bigot—*Un Témoin de Deux Restaurations*—1892, p. 272), mais il ne signe aucun article avant 1827, et ce n'est qu'alors que sa collaboration prend une importance capitale.

² Voir par exemple, ses articles sur

Le printemps d'un Proscrit, de Michaud—15 mai, 1827.

Les Mémoires du Comte de Ségur—12 juin, 1827.

L'Histoire des Croisades, de Michaud—2 et 19 juillet, 1827.

Les Mémoires du Prince de Ligne—7 mai, 1828.

La Jacquerie et la Famille de Carvagal, de Mérimée—25 sept., 1828.

³ Voir: *Histoire de Napoléon Bonaparte*, de Walter Scott—13 juillet, 24 août, 6 et 9 sept., 7 oct., 1827, 2 et 29 janv., 1828

(dit-il avec ironie) par valoir une grande réputation à quelques-uns de nos jeunes écrivains" (7 janv. 1829).⁴ Il attaque avec véhémence la vicieuse habitude d'employer le mot propre qu'ont "certains auteurs de nos jours, qui n'eurent jamais le sens de la poésie" (17 janv.). Les "artistes qui ont la fureur de tout mettre en agitato" ne recueillent que son mépris. "Ces faiseurs d'odes et de psaumes romantiques écrivent sous la dictée de ces systèmes déplorables, qui, nés de nos troubles politiques, ont fait irruption dans notre littérature" avec les "monstrueuses productions du dévergondage littéraire où nous sommes tombés." Au moins "lorsqu'on s'affranchit ainsi de toute règle il faudrait que tant d'indépendance tournât au profit de nos plaisirs et que l'art y gagnât des chefs-d'œuvre. Rien n'est assurément plus poétique et plus admirable qu'un beau cheval échappé. Mais nous l'attendons, ce cheval, et franchement jusqu'ici que nous a-t-on donné à sa place?" (1 sept. et 30 oct. 1829.)

Au moment où Vigny triomphe avec son *More de Venise*,—et cela, dans l'organe même où Soulié accueillait avec joie l'Eschyle anglais,—Géraud laisse éclater toute sa colère contre les étrangers qu'on a l'audace de "proposer en exemple, avec leurs grossières esquisses, à une nation qui possède tant de chefs-d'œuvre."⁵ Et dans un article sur Dante,⁶ il relève "les incroyables puérités, les longues divagations et les folies dégoûtantes"

⁴ Voir aussi article du 18 déc. 1828, sur *Les Poésies de Bignon*:

"En se piquant de découvrir des combinaisons nouvelles qui doivent ramener à plus de vérité l'art tragique et le langage de la poésie, certains jeunes écrivains n'ont pourtant réussi jusqu'à présent qu'à composer des drames fort ennuyeux qui sans nous offrir l'éclat des fleurs en ont tout juste la durée." "Leur langue n'est qu'un jargon inintelligible et bizarre. . . . si leurs efforts obtiennent quelque succès, la langue de Boileau ne sera plus qu'une langue morte et nous serons obligés de traduire les chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV comme on traduit ceux du siècle d'Auguste."

⁵ Voir ces articles où Géraud fait allusion à Shakespeare.

De l'Etude et de l'Enseignement des Lettres, par Laurentie—8 oct. 1828.

Napoléon en Egypte, Barthélémy et Méry—7 janv. 1829, 17 janv. 1829.

Philippe Auguste, F. A. Parseval—1^{er} sept. et 30 oct., 1829.

⁶ Article du 16 sept. 1829. Géraud dit de Dante: "L'auteur de ce poème sur l'*Enfer*, écrivain souvent obscur mais d'autant plus vanté que malgré tous les soins qu'on a mis à expliquer ses oracles, fort peu de gens peuvent se flatter de le bien comprendre."

de Shakespeare, "dont on a voulu si ridiculement faire le culte chez nous." "Pourquoi dissimuler notre pensée? . . . Qui est-ce qui peut obliger un galant homme à voir dans ce poète un génie divin comme l'appellent ses compatriotes?" (16 sept. 1829.)'

Notons un petit fait significatif. Malgré les attaques constantes dirigées par Géraud contre les poètes de cette école romantique "qui ont l'intrépide habitude de se préférer à tout et de se suffire à eux-mêmes", et "qui ne tiennent même aucun compte des conseils qu'on leur donne," (18 dec. 1828), il n'attaque jamais personnellement aucun écrivain du groupe. Il y a là une méthode consciemment suivie, car, le même Géraud à la même époque, inondait d'articles acharnés et personnels (contre Lamartine et contre Hugo, par exemple) et *Les Annales de la Littérature et des Arts* et d'autres périodiques littéraires. (Des Granges, *op. cit.*, p. 120, 284-296.) Cette façon d'agir est en accord avec le programme tacitement adopté par la *Quotidienne* d'attaquer le romantisme, mais non point les romantiques. Géraud avait publié avec Soulié à Bordeaux, de 1814 à 1820, *la Ruche d'Aquitaine*, et ce fut cette connaissance personnelle du rédacteur en chef qui lui valut d'entrer à la *Quotidienne*; mais il dut accéder, en y entrant, aux procédés du journal.

'Relevons ici le grand changement qui s'est opéré dans l'esprit de cet homme de lettres, romantique avant 1820, mais des plus aveuglément classiques après 1824. En février 1816, il écrivit par exemple à propos de Shakespeare: "Combien le *Coriolan* de La Harpe est une pauvre tragédie à côté de celle de Shakespeare! Que cela paraît maigre et mesquin quand on vient de lire le drame de l'Eschyle anglais! Si l'on veut retrouver le *Coriolan* de Plutarque avec tout son orgueil et toute l'inflexibilité de son caractère, si l'on veut voir se développer une action intéressante avec ces traits de mœurs et ce langage de vérité qui nous font surtout aimer les anciens c'est encore à la pièce de Shakespeare qu'il faut recourir."

Cf. Albert—*Un homme de lettres sous l'Empire et la Restauration*.—p. 193.

Lors de sa mort, Ste. Beuve écrivit à la fille de Géraud—(Albert, *op. cit.*, p. XVI.):

"Je l'ai répété souvent à Hugo, ce n'est pas vous qui *êtes le premier romantique*, c'est Géraud. C'est un plaisir de dilettante que de lire ses vers purs, élégants, poétiques ou piquants, mais toujours clairs et compréhensibles!"

II. *Jules Janin*^{*}.

Géraud criait très fort, ce fut à peu près tout son rôle. Celui de Jules Janin fut autrement sérieux, et il faut en faire une étude adéquate. Avant son entrée à *la Quotidienne*, Jules Janin n'avait montré aucune conviction bien arrêtée en littérature; il se laissa guider en grande partie par les circonstances; dans le cas de *la Quotidienne* ce sera par les sentiments personnels de son chef, Michaud. Quoique Janin eût collaboré jusqu'alors à un journal anti-royaliste,^{*} il débuta ici par une série d'articles dirigés contre le nouvel enseignement libre que Guizot, Villemain et Cousin organisaient à la Sorbonne. Il attaqua le système de ces "doctrinaires" qui professaient "je ne sais quelle haine cachée contre tout ce qui sent l'ordre et le pouvoir", et qui font du hasard "ce que Bossuet a fait de la Providence, nous parlant des choses passées comme si nous étions sans croyance et des choses présentes comme si nous étions sans avenir."[™] En politique il se conforme donc aux principes conservateurs de *la Quotidienne*.

C'est comme critique littéraire cependant que Janin nous intéresse. Tout d'abord il sembla se ranger du côté de Soulié. Il flétrit de sa verve impitoyable le style plat et fade, et le burlesque sans comique des auteurs pseudo-classiques de son temps. Tel J. P. G. Viennet, avec ses "trente-six mortels chants" de *La Philippide*, et sa fameuse *Épître aux Mules de don Miguel* dont "le héros principal, après les mules bien entendu, est M. Viennet lui-même."[™] Il y avait là une parodie des monarchies française

^{*} Janin attribua une grande importance à son "apprentissage" à *la Quotidienne* sous Michaud. Voir un article qu'il écrivit lors de la mort de celui-ci: *Portraits et Caractères Contemporains*. 1859—p. 221 et 222.

^{*} *Le Figaro*—journal satirique et anti-royaliste.

[™] Voir articles du 2 juin, 9 juin, 5 sept. 15 oct. 26 nov. 1828.

Il y aurait un travail à faire sur l'attitude de *la Quotidienne* en face de ce nouvel enseignement à la Sorbonne.

Le 30 janvier 1827, Michaud (. . .) avait publié pourtant un article très favorable à l'endroit de Villemain, à propos de ses *Nouveaux Mélanges historiques et littéraires*; il y attaquait vivement Villèle pour l'avoir destitué de l'Académie!

[™] Cf. articles sur *La Philippide*, 21 et 27 sept. et 4 oct. 1828.

Cf. articles sur *l'Épître aux Mules*, 5, 6, 12, et 20 janv. 1829.

et portugaise, voire de *la Quotidienne*, "arsenal des jésuites,"²² ce qui explique du reste la sévérité de Janin. En même temps qu'il s'indigne de l'admiration stupide pour le "pseudo-classicisme où le XVII^{ème} siècle nous a conduits" (4 déc. 1828) il laisse voir une admiration, qui paraît sincère, pour "Walter Scott et Schiller, Victor Hugo et Emile Deschamps, tous les jeunes talents qui ont eu des succès."

Janin s'efforcera d'établir une distinction nette entre la littérature basse de l'époque "où le moi-humain est révélé d'une manière qui surpasse même tous les prédécesseurs dans ce genre depuis Montaigne jusqu'à Rousseau",²³ et les productions de l'école de Hugo. Chez ces derniers il voudrait saluer la littérature nationale de l'avenir. Cela cadrerait avec l'intention du journal. Tout le monde à *la Quotidienne* s'apercevait déjà de l'écart grandissant entre le conservatisme politique et le libéralisme littéraire; mais on comptait encore sur Victor Hugo. La raison n'est pas difficile à saisir. Victor Hugo avait jusque-là publié: ses odes—royalistes et catholiques; quelques ballades—innocentes au point de vue politique; *Bug Jargal* et *Han d'Islande*—innocents aussi en politique, frénético-romantiques dans le style seulement; et *La Préface de Cromwell*—qui elle-même n'est après tout que de la critique et non pas une œuvre créatrice. Enfin comme pour affermir *la Quotidienne* dans cette illusion que Victor Hugo pouvait encore être un des leurs, celui-ci publie l'édition définitive de ses *Odes et Ballades* précisément en cette année, 1828: il fallait y voir son chant de cygne royaliste et catholique; on y vit une promesse d'avenir.

Janin étourdiment se fit l'écho de cette interprétation dans un article sur les *Odes et Ballades* en décembre 1828. Rien de plus exubérant de folle confiance en Victor Hugo et la jeune

²² Voici quelques vers de l'*Épître*, par exemple

"Que *la Quotidienne*, arsenal des jésuites,
Armant ses légions de sots et d'hypocrites. . . ."

Et ailleurs:

"Don Miguel, proscrit par la diplomatie,
N'aura que son barbier, sa mère et Laurentie."

²³ Cf. article sur *Les Mémoires* de Vidocq, chef de police, 17 oct. 1828. *Les Mémoires de Ravigo*, 18 avril 1829.

école: "A dater de M. Victor Hugo, la littérature de l'empire, cette littérature incertaine, sans principe, sans avenir, et sans but, telle que l'ignorance présomptueuse de notre époque nous l'avait faite, s'est mise à décliner rapidement et elle fut perdue aussitôt qu'elle eut été jugée à sa véritable valeur." . . .

"Indépendante et jeune, active et forte, religieuse et passionnée, l'école élève la voix au milieu de ce siècle si égoïste. . . .

Elle se fait enfin comprendre dans ses efforts de créer une littérature nationale. Victor Hugo est le seul homme "assez inspiré pour s'isoler parfaitement des traditions reçues, assez consciencieux pour dédaigner les premières clameurs de cette critique de parti dont le joug de fer est encore à briser." Il a eu du succès, et pourquoi? Parce qu'il *croit* et "dans sa croyance même il a trouvé la plus belle comme la plus inépuisable cause de talent. Victor Hugo croit à tout ce qu'on peut croire, il croit à la royauté, il croit à la religion, il croit à la sainteté des temps antiques, il croit au respect dû à la tombe, à la pitié qu'on doit aux remords et bien plus—je le dirai tout bas de peur de faire crier nos esprits forts—M. Victor Hugo croit aux revenants, aux farfadets, à l'âme des morts errant dans la nuit, enveloppés dans leur linceul." . . . Victor Hugo est le "seul poète qui peut-être après M. de Lamartine ait trouvé le chemin de notre âme." Avec lui et son école "la grande question d'une littérature nouvelle sera sans doute décidée aussi irrévocablement pour le moins que la perte complète de cette misérable poésie de l'empire dont personne ne veut plus aujourd'hui."

Dans ce long article Janin fait une réserve, une seule réserve: "Pour ce qui est de la forme poétique dans M. Victor Hugo je suis loin de me prononcer encore; j'avouerai même que pour ma part j'ai regret de voir la langue de Ronsard revenir trop souvent dans ces odes et . . . je me propose d'y revenir plus en détail à propos des *Orientales* du même auteur." (4 déc. 1828.)

Les Orientales étaient annoncées pour un mois après. Janin les salue d'avance comme une nouvelle œuvre de la même inspiration; et après les *Orientales*, "nous aurons ses romans et ses drames." La première de ces œuvres, attendues avec impatience

par Janin, paraissait en janvier. Victor Hugo, s'il avait eu l'intention de mystifier, n'aurait pu mieux réussir. Aucun article de Janin n'accueille les *Orientales*. Evidemment il est stupéfait : de royalisme, de catholicisme, pas de trace ! En mars, dans un compte-rendu de la *Chronique du Règne de Charles IX* de Mérimée, ce seul mot échappe à sa plume, et ce n'est guère un mot d'éloge : "Consolez-vous," apostrophait-il l'auteur, "si vous n'êtes pas le Moyen-Age, si par exemple vous n'êtes pas plus le Moyen-Age que M. Victor Hugo n'est l'Orient." (23 mars 1829.)

Il fallait cependant observer les formes avec un auteur si choyé jusque-là ; il fallait cacher aux lecteurs qu'on s'était si grossièrement trompé. On eut recours à une de ces "annonces" impersonnelles où la *Quotidienne* savait être mi-critique, mi-réclame. La déception se lit clairement entre les lignes. Et cependant ce recueil fut une nouvelle expression chez Hugo du Philhellénisme tant prôné autrefois et qui avait été un des liens les plus forts de l'alliance superficielle entre les royalistes et les romantiques. Mais aujourd'hui les choses sont changées. Devant le nouveau recueil où "ce hardi jeune homme jette des inspirations si étonnantes et quelquefois si téméraires", la *Quotidienne* déclare qu'elle observera "la juste partialité que méritent à la fois le nom du poète et l'homme de lettres," quand elle reviendra sur ce recueil (ce qu'elle ne fera guère. Voir l'article du 15 janvier 1830.) "Quel que soit le jugement que l'on doive porter sur ces nouveautés, au moins faudra-t-il louer M. Victor Hugo de la fidélité qu'il a vouée à la poésie dans un temps où la société est travaillée par des passions si vives et des intérêts si animés. . . . Quant au contenu, une seule pièce peut en conscience être signalée, *Le Feu du Ciel*, où un "caractère religieux et sévère domine toute la composition." (19 janv. 1829.)

Et les romans et les drames de Hugo, que Janin avait annoncés ? *Le Dernier Jour d'un Condamné* en février, *Marion Delorme* en juillet de cette même année, apportèrent tour à tour des preuves positives que Victor Hugo avait alors des idées diamétralement opposées à celles des directeurs de la *Quotidienne*. Janin voulut être le premier à attaquer, dans la presse littéraire, *Le Dernier Jour d'un Condamné*,—ce fut trois jours avant que

le roman fût mis en vente; et il n'aura pas de trop de toute sa virtuosité en matière de sarcasme pour se venger d'avoir été si magistralement mystifié. Après avoir repris, en termes concis, la fable de l'œuvre il écrivait: "Voilà tout le roman de M. Victor Hugo. C'est à en devenir fou. Ce livre tout étincelant d'une atroce et horrible vérité doit mettre à bout le peu d'émotions qui nous restent." Et il tance "le poète de style, d'imagination et de courage qui plonge par plaisir dans ces longues tortures du misérable. Rien ne peut lui faire pardonner son acharnement à flétrir une âme d'homme et à effleurer la paix d'une nation." "Tout ceci n'est-il pas de l'atroce? De grâce, mettez en tête de votre livre cette épigraphe qui l'expliquera bien: *Aegri somnia!*" (3 févr. 1829.)" Victor Hugo, pour une fois, s'amuse beaucoup d'une critique sévère; il en emprunte des passages entiers dans son spirituel plagiat de la *Critique de l'Ecole des Femmes*, intitulé *Une Comédie à propos d'une Tragédie* (insérée comme préface à la troisième édition de son roman à la fin du même mois.)

Si déjà le téméraire poète des *Orientales* devient dans ce ro-

"Il est curieux de rappeler à ce propos que Jules Janin publia lui-même quelques mois plus tard, un roman frénétique: *L'Ane Mort ou la femme guillotinée*, où furent accumulées à la fois toutes les horreurs de *Han d'Islande*, de *Bug Jargal* et du *Dernier Jour*. D'après l'avant-propos qu'a fait de la Fizelière en republiant ce roman (VI, O. de J.), d'après Biré qui a étudié de près le sujet (p. 475) et d'après d'autres critiques encore, ce livre ne devait être dans l'esprit de l'auteur qu'une satire spirituelle de la littérature actuelle. Considéré de ce point de vue, *L'Ane Mort* cadre parfaitement avec l'article du 3 février dans la *Quotidienne*. Le curieux de tout cela c'est que Laurentie, ami intime de Janin, semble avoir donné dans le piège et pris au sérieux l'ouvrage de son jeune collaborateur. Le 26 mai, il en loue le style élégant, il en cite les horreurs, et il cherche à "absoudre l'auteur" en démontrant qu'il a "cédé au besoin de son temps, quoiqu'il eût été plus beau d'y résister."

Enfin Laurentie saisit cette occasion de réitérer sa désapprobation de ce genre de littérature:

"C'est peut-être une belle occasion de dire ici à l'école nouvelle qui s'est installée au milieu de nous que déjà le premier effet de ses enseignements se fait sentir. Elle nous a dit qu'il fallait peindre la nature. La voilà, vous l'avez dans les bagnes, dans les cachots, dans les lieux infectes, à la morgue, dans les égouts. Battez les mains, ces images que l'on aimait à voiler sont à présent montrées à tous les regards. L'horreur même devient un sentiment trop doux, et je ne sais si le dégoût ne finira pas aussi par être bientôt épuisé."

Voir aussi à ce propos: Maxine Du Camp, *Souvenirs Littéraires*, 1882, II, 393.

man du *Dernier Jour d'un Condamné*, un novateur dangereux, que penser de son drame *Marion Delorme*, présenté à la Comédie Française en juillet? L'esprit de révolte et la "haine de l'autorité" chez Hugo, ainsi portés devant le grand public, furent considérés comme plus graves que tout le reste. Aux yeux des collaborateurs de la *Quotidienne*, la pièce était un attentat de lèse-majesté contre les ancêtres de Charles X, en même temps qu'une apologie du duel et du mépris de l'autorité.²⁸ Ils approuvaient la censure de la pièce par le gouvernement et ne se lassaient pas d'y revenir. Jules Janin fut encore cette fois au premier rang des joûteurs; il avait attaqué la pièce avant même de la connaître (21 juillet). Il raillait "le pauvre théâtre français et les sociétaires qui sont forcés aujourd'hui de recevoir à genoux de tels mélodrames."²⁹ Il se divertissait ensuite de "ce triomphe et espoir de l'école nouvelle, ce pendant de la formidable tragédie de *Cromwell*." Hugo a sans doute puisé son inspiration dans la Marion du *Cinq Mars* "cette jeune et profonde création de Vigny", puis il a calqué ses vers sur ceux de Molière, il a introduit quelque "fou lugubre comme ceux de Walter Scott", et il en a fait un drame à sa propre manière, "plus long que le *Mariage de Figaro*." "Il est impossible cependant, d'après les antécédents de l'auteur de rien prévoir pour son succès," ajoute Janin; "M. Hugo est *peu populaire* et ses ouvrages beaucoup vantés, s'écoulaient lentement!" Qu'en sait Janin? Cela semble une intimation assez malveillante, dictée par la mauvaise humeur plutôt que par les faits. En sept mois (du panégyrique des *Odes*

²⁸ Cf. Le Roy—op. cit. p. 414. Le lecteur voudra bien se rappeler l'accueil fait dans la *Quotidienne* quelques années auparavant à *Cinq Mars*, donnant, comme *Marion Delorme*, une idée détestable de Richelieu. C'est que les conditions politiques n'étaient plus les mêmes; la *Quotidienne* était toujours anti-ministérielle mais Villèle, ministre trop royaliste, avait été remplacé en janvier 1828, par Martignac, ministre trop libéral. Du reste la royauté même était en cause cette fois.

²⁹ Même Dumas n'échappe pas à son ironie avec sa "bouffonnerie dramatique et très dramatique de *Henri III*." Remarquons à ce propos en passant que les inconséquences des doctrines littéraires de notre journal ressortent bien du fait que pendant ces mêmes mois Soulié défendait le Théâtre Français et Dumas contre la *Pétition des Sept*!

et *Ballades*, décembre 1828, à l'attaque contre *Marion Delorme*, juillet 1829) Jules Janin a fait du chemin !¹⁷

Hugo, comme on sait, fit appel de la décision de la censure au ministre de l'Intérieur, et *la Quotidienne* s'amusa (9 août) de cette confrontation de Martignac avec la fameuse courtisane dont il devait décider le sort. Quel sera le résultat de cette entrevue ? En attendant elle n'épargne ni au poète ni au ministre, tous les deux libéraux aujourd'hui, ses marques d'hostilité. Martignac tombait le jour même. Polignac, ultra-royaliste, le remplaça comme premier ministre, aux affaires étrangères, avec Labourdonnaye à l'intérieur. De nouvelles attaques contre Hugo attestent la joie de *la Quotidienne* à l'occasion de ce nouveau (et dernier) triomphe royaliste. Elle reprend l'histoire de la pièce dans une lettre "d'un de ses abonnés", (le 12 août.) qui se moque de la prétention superbe "qui n'a pu entrer que dans le cerveau d'un romantique" de déranger le roi lui-même pour lui parler de sa pièce. La discussion est trainée jusque sur le terrain personnel ; Hugo a voulu prier le roi d'autoriser la représentation d'une pièce où l'un de ses aïeux est figuré de manière "à ce qu'on ne puisse pas le regarder sans rire." Qu'aurait dit Victor Hugo lui-même, "si un auteur eût oublié les égards qu'on se doit dans le monde au point de représenter sur le théâtre le Général Hugo sous les traits les plus ridicules ? Il eût à coup sûr demandé une audience au roi pour empêcher la représentation d'un pareil ouvrage."

De nouvelles démarches de Hugo auprès de Labourdonnaye inspirent cinq jours plus tard seulement un nouvel article à *la Quotidienne*. Encore *Marion Delorme* (17 août) : "Marion tient bon, elle n'entend rien, elle ne se rend à rien et ce qui est plus extraordinaire à personne. . . . Elle va disant partout que

¹⁷ Janin est revenu sur ses jugements peu favorables en 1852, quand à propos d'un autre *Richelieu* à l'Odéon, il a évoqué les beautés et la puissance du drame de Hugo. Hugo écrivait à Meurice à ce propos :

"J'ai été charmé de lire les dix lignes de Janin. Si vous avez l'occasion de le voir serrez-lui la main de ma part. Depuis le 2 décembre, Janin a été vaillant à mon égard, admirable de cœur comme d'esprit. Hélas ! ne plus voir des hommes comme lui, comme Michelet, comme vous, voilà l'exil !"

Cf. *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice*—1909, p. 17.

le ministre a voulu la séduire, la flétrir d'une pension de 6,000 francs. Mais Marion Delorme a de la vertu. Elle a refusé." Trois jours plus tard c'est la fameuse affaire de la pension qui est reprise sur un ton plus sérieux cette fois; nous apprenons qu'en vérité le roi "avec cette bonté que M. Victor Hugo connaît mieux que personne" n'avait pas offert à Hugo une pension de 6,000 francs, mais qu'il avait donné ordre de porter sa pension de 4,000 francs à 6,000 francs; en d'autres mots, de l'augmenter seulement de 2,000 francs. Hugo en attendant "prend le rôle intéressant de victime et fait grand bruit dans les journaux libéraux de son refus de 6,000 francs." (20 août)²²

Enfin le 25 août, Merle clôt le débat dans la *Quotidienne*. Sans mention de la pièce de Hugo, il discute *Les Inconvénances de mettre les rois en scène*—inconvénances politiques, sociales, dramatiques et enfin constitutionnelles; car "il est de principe éternel que le roi ne peut pas mal faire." Il s'en prend aux drames historiques en général, "espèces de monstre romantique et conceptions bizarres qui livrent l'histoire à l'imagination du poète" et qui ne sont, au point de vue littéraire, "que des imitations serviles de Schiller et de Shakespeare." Et, en somme, Merle a bien raison; si on veut couper le mal à la racine, il indique le vrai remède. La *Quotidienne*, à flirter avec les jeunes poètes, avait péché gravement en abandonnant ses principes, en concédant des choses qu'elle n'aurait pas dû concéder; et il lui faut aujourd'hui brûler ce qu'elle s'était laissé adorer, le drame his-

²² Cette pension a été abondamment discutée.

Victor Hugo—*Témoin de sa vie*—dit nettement que le ministre lui donnait une nouvelle pension de 4,000 francs. II, 290.

Biré—prouve que la pension offerte ne fut que de 2,000 frs., p. 487—*V. H. Avant 1830*.

Séché cite une lettre de Ste. Beuve à Lamartine où il dit que le roi portait à 6,000 francs sa pension de 2,000 frs. du ministère de l'intérieur (*Cénacle de Joseph Delorme*, I, 158), en d'autres mots une augmentation de 4,000 francs. Et Séché dit: Biré se trompe. Au lieu des 4,000 frs. avoués par Victor Hugo. . . . cet offre était de 6,000."

Nous sommes fort portés à croire que Séché se trompe aussi. La *Quotidienne* devait être bien au courant, or elle dit que Hugo avait déjà 4,000 frs. de pension, 2,000 frs. sur les fonds de l'intérieur, 2,000 frs. sur ceux de la maison du Roi, que l'augmentation était donc de 2,000 frs. seulement. (*Quotidienne*, 20 août.)

torique. Puisqu'il n'était que trop connu que certains rois de France n'avaient pas été des modèles de grandeur ni de vertu, pour éviter des scandales il n'y avait qu'une chose à faire, condamner en principe toute la littérature historique—drame et roman.

Il y avait quelqu'un dans toute cette campagne de ressaisissement qui devait être particulièrement embarrassé :—le chef du journal, celui qui, en n'intervenant pas, s'était rendu responsable de ce qui était arrivé. Si Soulié ne renonça pas à son fauteuil, du moins il dut se taire. Il avait laissé parler très haut ses amis romantiques, il devait aujourd'hui laisser parler de même, pour couvrir la voix de ces derniers, les ennemis des romantiques. Une seule fois il a rompu son silence; et même cela—c'était le jour avant la première attaque de Janin—dans une simple chronique de théâtre; constatant le succès constant de *Henri III* il annonçait *Marion Delorme* où l'on retrouverait "tout le talent que l'on ne contesterait pas à l'auteur de *Cromwell*!" Ce fut tout.

Nodier non plus ne s'était pas porté à la défense de son ami. Nous avons indiqué la cause politique de son silence sur l'école de Hugo depuis 1827 (voir, Chap. IV). Il faut y ajouter, croyons-nous, une raison personnelle. On remarque que le dernier article pro-romantique de Nodier (*Odes et Ballades*, 10 févr. 1827)²⁸ contenait une déclaration d'amitié presque fraternelle pour Hugo; le seul article qu'il publia dans *la Quotidienne* en 1829, deux ans plus tard, allait porter un coup presque fatal à

²⁸ Cf. articles de Nodier :

Olésia de Mme. Lattimore Clarke—14 avril 1827.

Le Combat des Trente Bretons—22 oct. 1827.

La foi et la raison—5 janv., 1828.

Byron et Moore—1 nov. 1829.

Histoire des Croisades de Michaud—29 déc. 1829.

Les Harmonies de Lamartine—10 juillet 1830.

Nodier était aussi de son propre aveu débordé de travail, sans compter même celui des journaux. "En effet," écrivit-il à Jean de Bry (le 12 mai, 1828), "j'ai onze volumes sous presse, chez sept différents imprimeurs. . . . Cela me coûte journellement seize heures de travail et ma santé est fort mauvaise." (Voir Boyer de Ste. Suzanne—*Lettres inédites de Ch. Nodier à Jean de Bry*, p. 339. *Notes d'un Curieux*—1878, Monaco.)

ces sentiments.” Dans l'article sur *Byron et Moore* (1 nov. 1829, écrit comme préface à leurs poésies traduites par A. Pichot) Nodier prétend que “le génie de l'homme n'est le plus souvent que l'expression du génie d'une époque et que le génie d'une époque dépend presque toujours des circonstances les plus inaperçues”; que “les immenses agrandissements de la puissance dans l'Orient ont peut-être ouvert en Angleterre une nouvelle voie à la poésie et que la muse qui nourrit de miel l'enfance de Moore et de Byron n'est probablement qu'une Péri.” “A la vérité”, continue-t-il, “nos orientalistes s'ils ont produit quelque chose, n'ont encore rien produit qui approchât des admirables compositions de ces beaux génies.”

Nodier ne déserte aucunement les drapeaux du romantisme. Au contraire il réaffirme avec une nouvelle vigueur, ses doctrines d'autrefois. Et l'allusion à Hugo est à coup sûr assez vague. Mais Hugo y vit une “attaque sourde, obscure et ambiguë” à un moment où il voyait beaucoup de ses amis d'autrefois se tourner contre lui. Il avoue avoir été “frappé au cœur” par “ce coup d'épingle d'un ami.” “Et vous aussi, Charles!” écrit-il le 2 novembre (voir *Correspondance*). “Je voudrais pour beaucoup n'avoir pas lu *la Quotidienne* d'hier, car c'est une des plus violentes secousses de la vie que celle qui déracine du cœur une vieille et profonde amitié.” Et plus loin:—“Ce n'est pas que je réclame contre votre critique. Elle est juste, serrée et vraie. Il y a singulièrement loin des *Orientales* à Lord Byron. Mais Charles—n'y avait-il pas assez d'ennemis pour le dire en ce moment?”

Bien des années plus tard,²¹ Hugo se moquera de ses adversaires et de leurs attaques violentes contre son premier essai dramatique. Pour le moment, c'était pour lui une “violente secousse”:

²⁰ Voir à propos de ce refroidissement entre Nodier et Hugo: Schenck—op. cit pp. 115-123.

²¹ Hugo date cette pièce de 1834. En réalité il a été démontré clairement qu'elle n'est que de 1854.

(Voir Dupin—*Etude sur la chronologie des Contemplations—Mélanges de la Faculté des Lettres*, 1906. Et Edition nationale, p. 467.)

“Vous me criez :—Comment, monsieur, qu’est-ce que c’est
La stance va nu-pieds ! le drame est sans corset !
La muse jette au vent sa robe d’innocence !
Et l’art crève la règle et dit ; c’est la croissance !

“Vous regardez mes vers, pourvus d’ongles et d’ailes
Refusant de marcher derrière les modèles
Comme après les doyens marchent les petits clercs ;
Vous en voyez sortir de sinistres éclairs ;
Horreur ! et vous voilà poussant des cris d’hyène
A travers les barreaux de *la Quotidienne* !”

(*Quelques mots à un autre*)

(*Contemplations*, I, 65.)

III. *La Camaraderie*

L’école de Hugo passait par un moment difficile à la veille même du grand triomphe. Tout naturellement les romantiques serrèrent leurs rangs. Ce fut l’occasion d’un nouveau plan d’attaque contre eux ; on chercha à rabaisser l’importance de leurs succès en ramenant ceux-ci à d’habiles manœuvres d’une doctrine d’admiration mutuelle, à la “camaraderie” romantique.

Hugo lui-même s’était bercé pendant quelque temps de l’illusion qu’il y avait accord entre ses idées et celles de ses amis royalistes de *la Quotidienne* et d’ailleurs. Maintenant cependant il commence à voir clair. Il écrivait à Ste. Beuve : “Tout s’assombrit autour de nous. Nous voilà revenus comme à nos premiers jours de lutte et de combat. Ces misérables Janin et Latouche, postés dans tous les journaux, épanchent de là leur envie, leur rage et leur haine. Ils ont fait une défection fatale dans nos rangs au moment décisif. La vieille école qui ne soufflait plus mot a repris l’offensive. A la caverne des journaux et dans l’antre des coulisses une double cabale s’organise contre moi. . . . Voilà où nous en sommes. Cela est bien triste comme vous voyez. On nous fait payer bien cher l’avenir.” (Voir *Les Amies de Ste. Beuve*—L. Séché—II, 26.) Et Ste. Beuve, alors en voyage, d’écrire à Hugo sur le même ton (le 27 oct. 1829.) “Je n’ai pas lu le journal depuis Paris mais j’ai entrevu

un article de Latouche qui fera que je n'écirai de ma vie une seule ligne dans la *Revue de Paris*.²² Un homme qui se respecte ne remet pas les pieds dans un salon ou même dans un café où s'est installé un insulteur. Nous avons entrevu aussi une manigance de Janin, Soulié et le susdit Latouche, les misérables! N'y pensez pas et passez leur sur le ventre en char!" (Cf. *Lettres de Ste. Beuve à Hugo—Revue de Paris, déc., 1904.*)

Nous retrouvons dans la *Quotidienne* même, l'origine de ces plaintes. Depuis mai, elle avait rendu compte presque chaque mois des livraisons de la *Revue de Paris*,²³ "magasin ou répertoire de pièces inédites, empruntées à toutes les très hautes notabilités de l'époque". (Elle ne représentait aucune tendance littéraire en particulier, et avait été fondée par le Docteur Véron et plusieurs autres littérateurs, parmi lesquels, Charles Nodier.)²⁴

Or, en juin, Henri de Latouche y avait fait publier la première de ses fameuses attaques contre *La Camaraderie littéraire*²⁵ (article sur le *Moïse de Chateaubriand*). En octobre, il avait récidivé. Jules Janin signala ces articles dans la *Quotidienne* (30 juin et 13 octobre 1829) raillant cette "étrange morgue de certaine secte littéraire, hautaine et dédaigneuse, qu'il appelle *ultra-romantique* et dont les membres n'ont d'éloges ni d'admiration que pour ceux de la coterie." Janin avait même engagé Latouche à "frapper d'une main encore plus ferme" ces "poètes escortés en tout lieu de leur public privé qui fournissent en ville l'ouvrage

²² Ste. Beuve collaborait à la *Revue de Paris*, depuis le mois d'août. (Voir L. Séché, *Ste. Beuve*, I, 90.)

²³ Cf. article du 13 mai (J.J.), 30 juin, 11 juillet, 13 oct., et 6 nov., 1829. Le ton spirituel et railleur de ces derniers articles trahit l'anonymat de Janin.

²⁴ Cf. *Les Mémoires d'un Bourgeois de Paris du Dr. Véron—III*, p. 103-114, 159.

Le Dr. Véron, collaborateur à la *Quotidienne* depuis quelques années où il signait chaque lundi un article de fond politique. Une lettre de Nodier à Lamartine précise le rôle du premier. Selon lui, il n'y a "été appelé que parce qu'on "suppose qu'il exerce quelque influence d'amitié sur vous (Lamartine), sur M. de Chateaubriand, sur Victor Hugo. L'entreprise est large et dirigée par des gens qui se connaissent en puissances littéraires et qui n'admettront rien de médiocre." (27 mars, 1829.)

²⁵ Voir sur l'éloignement de Latouche de l'école dont il avait lui-même fait partie jusqu'en 1824, Séché, *Le Cénacle de Joseph Delorme*, I, 238.

et le parterre, qui ne hasarderaient pas la récitation d'une ballade, la bagatelle d'une élégie sans s'être assurés de leurs compères, sans avoir flanqué leur fauteuil de superlatifs de leur dévotion, espèce de basse obligée qui ronfle d'hémistiche en hémistiche, mélopée de flagorneries domestiques à laquelle ils ont dressé leur langue par une sorte d'enseignement mutuel."²⁸ Janin s'était permis de reprendre aussi certaines attaques contre *Marion Delorme* "que dévore sa virginité théâtrale", et les *Orientales* que "Latouche avait eu l'audace de jeter pardessus les moulins." Hugo était furieux. Il le laissait voir ailleurs que dans ses lettres personnelles. "Croiriez-vous", écrivit Turquety à Nodier, le 2 novembre, "que pour quelques mots défavorables à Hugo qui ont été mis dans la *Quotidienne* dernièrement dans un article de J. J., Hugo a menacé de le faire périr sous le bâton? Sainte-Beuve brandissait une clef qu'il tenait à la main en prononçant des invectives." (Cf. Marsan, *La Bataille Romantique*, p. 211.)

Voilà donc pour la "manigance de Janin et de Latouche". Hugo et Ste. Beuve, on vient de le voir dans cette même lettre, s'étaient plaints de Soulié aussi. Le rôle de celui-ci, en laissant faire "ces misérables," avait été plutôt négatif, mais non moins irritant pour Hugo.

La Quotidienne, s'apercevant bien que ses nouvelles armes contre *La Camaraderie littéraire* portaient, ne se fit pas faute d'en user. Dans la critique artistique du Musée Colbert (le 21 janvier 1830) nous lisons que la "Camaraderie qui a fait tant de tort à la littérature . . . s'est aussi glissée dans la peinture. Il n'y a presque pas maintenant parmi les peintres de la jeune école . . . un seul artiste abandonné à lui-même et mené

²⁸ A ce propos il faut rappeler l'anecdote charmante que raconte Mme. Ancelot dans ses *Salons d'Aurefois*. p. 125.

²⁹ Sans doute il n'y a pas de fumée sans feu et il y eut des abus. Nodier lui-même s'irritait parfois de trop de camaraderie. Voir par exemple, une lettre de Nodier à Bry (Cf. B. de Ste. Suzanne, op. cit.).

"Ma situation est tout ce qu'elle peut être aujourd'hui, c.à.d. bonne sous le rapport des affections, et pire que jamais sous celui de la fortune. Ce n'est pas que la littérature soit devenue un mauvais métier. de l'école faut, mais elle ne fait prospérer que les intrigants de tout cœur joie dans savent exploiter la reconnaissance ou la crainte des Beuve, Vigny, Des- (19 déc. 1829.)

par sa seule vocation." Louis Boulanger est surtout attaqué; "homme d'un talent incontestable, d'un talent appelé à être original mais s'enfonçant tous les jours dans le mépris de l'art." On n'avait pas choisi au hasard Boulanger—n'était-il pas un ami intime et un disciple dévoué du Maître du Cénacle de 1829-30? Il avait en outre exposé cette année le portrait de la petite Léopoldine, ce qui inspira à *la Quotidienne* cette boutade: "La petite fille de M. V. Hugo, est-elle donc déjà à ce point engagée dans l'affaire du romantisme, qu'il fallut de toute nécessité que M. Boulanger en faisant son portrait, le fit en dépit de toutes les règles? Qui jamais s'est avisé de peindre avec ce lâche pinceau, avec ses teintes mornes et négligées une figure d'enfant?"

Le lendemain *la Quotidienne* s'indigne à propos d'une préface de Théodore Carlier, poète médiocre qui publiait les *Voyages Poétiques*. "Le mécanisme de sa préface établit d'une manière irréfragable sa profession de foi littéraire"; car, comme tous ces poètes qui s'encensent réciproquement, Carlier commence par "se défendre de la pensée qu'on pourrait lui prêter, d'avoir voulu toucher à l'Orient du maître et rivaliser avec lui. Un seul homme, s'écrie-t-il avec une humilité profonde, a pu sans être insensé lutter avec l'esprit de Dieu!" Aux éloges de Hugo succèdent ceux d'Emile Deschamps, de Ste. Beuve, de Vigny. "C'est une préface de réception à l'école nouvelle en quatre mots." (22 janv. 1830). Le système des préfaces est raillé encore à propos de la *Clotilde ou Esquisse de 1822*; Gaspard de Pons est loué pour n'avoir pas eu recours à ce procédé si facile, et s'en être remis "aux décisions de ce public destitué dans trois ou quatre préfaces célèbres du droit de rendre la justice littéraire." Et cela est d'autant plus méritoire que l'auteur, de son propre aveu, "a vu de bien près l'aurore de la révolution romantique, et qu'il est lié de l'amitié la plus vraie avec tous ceux qui en ont propagé les doctrines et pour lesquels la camaraderie est un des plus grands charmes de la vie!" (31 janv. 1830.)

ti.
et d'Hygo avait fait profession publique de cette amitié en dédiant en n'admettrons ses ballades à Louis Boulanger,—*Les Deux Archers* et la

* Voir sur l'élc. et le nom de Boulanger allait se retrouver en tête
ait partie jusqu'en e dans les années suivantes.

IV. *Charles Rabou.*

Un autre parmi les nouveaux critiques de *la Quotidienne* doit retenir notre attention, c'est Charles Rabou. Avec une assurance très juvénile, il se jeta en 1830 dans la mêlée. Et si les Janin et les Géraud même avaient quelquefois hésité—sentant que trop d'assurance trahissait quelquefois un manque de compréhension—Rabou, lui, ne recule devant rien. Le 15 janvier, il se met en campagne pour démolir Hugo. Il commence par rompre le prudent silence de *la Quotidienne* à propos des *Orientales*, dans un article où il traite à la fois de ce recueil et des *Légendes Françaises* d'Anglemont (poète très médiocre²⁰). Trahissant son donquichottisme, il s'étonne que personne n'ait osé parler franc : Aucune des œuvres de Victor Hugo depuis *Han d'Islande* jusqu'aux *Orientales* n'a été encore jugée comme il convient ; et la cause, c'est la peur de "notre humble critique de lutter contre l'admiration et le lyrisme enthousiastes du prospectus à l'usage de Gosselin (éditeur) modestement placé en tête (de cette dernière œuvre)". Les amis de Hugo ayant accusé Anglemont d'avoir plagié les *Orientales*, Rabou analyse alors à sa façon et compare les principaux poèmes des deux recueils ; Anglemont est acquitté. Rabou d'ailleurs ne se contente pas de déclarer l'originalité de son client rétablie ; il ne craint pas même le ridicule de placer le talent d'Anglemont au-dessus de celui de Hugo. "M. Hugo a fait les *Orientales* à moitié endormi et tourmenté d'un mauvais rêve. M. Anglemont a écrit les *Légendes* tout éveillé et tout franc, sorti des vieux récits des contrées qu'il a parcourues . . . tous deux poètes s'inquiétant fort peu l'un de l'autre et d'autant plus que le premier entouré d'admirateurs jeunes et ardents, esclaves soumis et passionnés des moindres caprices de sa muse, toujours prêts à lui faire des préfaces ou des prospectus ne peut guère avoir à s'inquiéter d'un jeune poète sans coterie, sans prôneurs, et qui n'a que lui seul pour l'avancer." Rabou—précurseur de M. Edmond Biré,—

²⁰ Cf. aussi Asse—*Les Petits Romantiques*. Anglemont plutôt de l'école de Guiraud et de Soumet que de celle de Hugo, avait raillé à cœur joie dans sa Préface tous les maîtres du Cénacle—Hugo, Ste. Beuve, Vigny, Deschamps.

s'apitoie enfin acrimonieusement sur ce talent qui "donnait tant de promesses dans son principe, (quand il était royaliste et catholique) mais qui, égaré par d'insipides flatteurs depuis l'Islande jusqu'à la place de Grève, jette aujourd'hui de pâles et incertaines clartés." (15 janv. 1830.)

Ayant dûment enterré les *Orientales*, Rabou se tourne vers une œuvre plus récente de Victor Hugo, une préface qui avait augmenté l'inquiétude de la *Quotidienne* à propos des hérésies du poète. La dite préface—qui vit le jour la veille même d'*Hernani*—était en tête d'un recueil de poésies, *Le Sylphe*, dont l'auteur, Dovalle, venait de mourir à la fleur de l'âge. Hugo y avait signé ces mots: "Le romantisme, tant de fois mal défini, n'est à tout prendre, et c'est là sa définition réelle, que le libéralisme en littérature. . . . Bientôt, car l'œuvre est déjà bien avancée, le libéralisme littéraire ne sera pas moins populaire que le libéralisme politique. La liberté dans l'art, la liberté dans la société, voilà le double but auquel doivent tendre d'un même pas tous les esprits conséquents et logiques. . . . La liberté littéraire est fille de la liberté politique. Ce principe est celui du siècle et prévaudra. Les *Ultras* de tout genre, classiques ou monarchiques, auront beau se prêter secours pour refaire l'ancien régime de toutes pièces, société et littérature, chaque progrès du pays, chaque développement des intelligences, chaque pas de la liberté fera crouler tout ce qu'ils auront échafaudé." (Voir *Lit. et Phil. Mêlées*, p. 223.)

Rabou ne s'occupe guère des poésies de Dovalle: elles ne sont qu'un prétexte pour donner cours à sa rage anti-hugolâtre. C'est "cet orateur de haut et puissant renom qu'on est allé chercher comme pour augmenter la pompe de la fête funèbre" auquel il en veut. Et les accusations personnelles occupent plus de place que les discussions littéraires. Hugo est accusé de s'être servi sans pudeur, comme tous les orateurs d'apparat, "de la pierre du sépulcre d'autrui comme d'un piédestal pour y élever sa propre statue."

En vérité Rabou est un étourdi, parfaitement inconscient des problèmes de l'avenir qui se dissimulent sous ces doctrines. Tout son article est conçu dans ce ton de frivolité inintelligente qu'il

n'abandonne même pas quand il aborde le sujet de la *liberté* dans l'art que Hugo avait exposée dans sa préface ; Rabou escamote la discussion en essayant de faire de l'esprit au sujet de la représentation d'*Hernani*. "Chacun qui avait paru mériter qu'on lui confiât un billet," dit-il, "a été *libre* d'y assister. Quiconque y a trouvé d'admirables beautés et des miracles de poésie a été *libre* d'y applaudir de trois vers en trois vers, d'y dépenser la liste d'interjections connues dans toutes les langues d'Europe. . . . C'est une vue singulièrement vraie que celle qui assimile cette *liberté* à celle du libéralisme !" (11 mars, 1830.)

D'autres critiques de *la Quotidienne* se montrèrent moins puérils et comprirent que cette attitude narquoise à l'endroit des succès du romantisme finirait par nuire à la cause de ceux qui y avaient recours. Ils sentirent que le triomphe d'*Hernani* signifiait le triomphe définitif de l'école, au moins sur la scène. C'est là donc qu'il s'agissait de manœuvrer habilement.

V. *Hernani*.

Si les premières mentions qui en furent faites dans *la Quotidienne*—avant la représentation—étaient plutôt aimables, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Soulié retenait toujours la critique dramatique malgré son silence embarrassé à certains moments. De sorte que, quelque inconséquent que cela puisse paraître, on trouve (le 8 janv. 1830) au cours même de la campagne anti-hugolâtre dont on vient de voir la violence, une "première annonce" qui est une défense d'*Hernani*. Soulié s'en prend à ces personnes qui "vous sténographient mnémoniquement une lecture" et qui font "courir des vers fort étranges sur le compte de la pièce." Pendant les semaines suivantes, il tient ses lecteurs au courant du progrès des répétitions à la Comédie Française.

Enfin le jour de la représentation approche. Tout Paris en parle. *La Quotidienne* se sent forcée de donner son opinion. Prudemment elle affirme son impartialité : "Nous ne voulons rien préjuger sur la *solution d'une question si vivement agitée*. Notre tâche sera assez difficile s'il nous faut constater avec impartialité un résultat que le *Moniteur* (gazette ministérielle) nous déclare être si impatiemment attendu." (18 févr.)

Le jour de la "première", sa réserve devient presque de l'hostilité. Elle raille "l'attitude de tous les amis de Hugo qui s'emploient de leur mieux pour préserver de tout encombre le succès de son drame." Elle prend à partie les *Débats* qui cherchent à donner une importance politique à *Hernani*, protestant contre les "torts de la censure." Quant à elle—elle prêche le calme. A quoi bon exciter les passions? "Malgré toutes les maladroites apologies, nous pensons qu'*Hernani* sera écouté avec l'attention que mérite l'ouvrage d'un poète dont les débuts furent si brillants, et que cet essai du drame romantique sera apprécié *sans rancune politique et même sans rancune littéraire.*" (25 février.)

Hernani est joué, on sait avec quel succès de scandale, avec quel triomphe pour les "jeunes." Cela dépassa la pire attente; Soulié resta interdit. Que dire dans la *Quotidienne* conservatrice de cette production stupéfiante? Les premiers mots de son compte-rendu, écrit le soir même de la représentation, trahissaient son embarras extrême. Il tergiversa, il chercha à gagner du temps. "La pièce, était-elle bonne ou mauvaise? Ce n'était pas là la question qui devait être résolue ce soir mais la pièce a-t-elle été applaudie ou sifflée? Eh bien, elle a été applaudie dès le commencement, quelques sifflets ont en vain protesté, les applaudissements sont allés crescendo jusqu'à la fin et l'auteur a été demandé avec des cris d'enthousiasme." Il continua—mais répétant toujours la même chose,—"Un fait est constant, la représentation d'*Hernani* a été accueillie par des transports d'admiration et des applaudissements à tout rompre." Et puis: "demain nous rendrons un compte détaillé de cet ouvrage." D'ailleurs qu'on le sache bien d'avance "notre jugement ne sera influencé par aucune rancune soit politique soit littéraire, mais nous pensons qu'on ne peut asseoir un jugement bien raisonné sur cet ouvrage qu'après une représentation plus paisible que celle de ce soir." (26 févr. 1830.)

Le surlendemain Soulié lance son article. Mais évidemment il n'a pas encore "pu asseoir son jugement." Il se borne, de son propre aveu, à en faire une relation détaillée (trois longues colonnes) sans ajouter d'appréciation personnelle. Les quelques re-

marques rares sur les dialogues trop longs, ou sur les scènes et les vers d'une grande beauté par ci par là, sont beaucoup trop sommaires pour constituer un véritable jugement. (28 févr.) C'est pourtant le dernier mot de Soulié dans *la Quotidienne* sur le grand triomphe de l'école de son ami—trionphe qu'il avait préparé avec zèle et peut-être attendu avec impatience. Ou bien, peut-être pensait-il en effet que Hugo avait dépassé ici toutes les bornes, et que même lui, Soulié, ne pouvait plus suivre; et, comme dans le cas de *Marion Delorme*, plutôt que de blâmer son ami, il préférerait se retirer de la lice.¹⁰

Les autres rédacteurs et collaborateurs de *la Quotidienne* n'ont pas les mêmes scrupules. Pour eux, Hugo devient une véritable menace pour la société. Il s'agit de l'écraser, lui et son école. A partir de ce jour, ils s'acharnent plus encore dans leur double campagne contre la *camaraderie* et contre *Hernani*.¹¹ Le 1^{er} mars on passe en revue *Hernani et les Journaux*¹², discutant les "jugements osés par les différents organes" à propos de ce drame, sur lequel "La France, l'Europe, notre siècle et peut-être la postérité a les yeux." Sans doute *la Quotidienne* prétend bien garder toute son impartialité; comment ne le ferait-elle pas? "Si elle adressait au poète quelque reproche on ne manquerait pas de lui faire remarquer que M. Victor Hugo a été poète royaliste autrefois et qu'il ne l'est plus aujourd'hui et l'on voudrait voir à toute force une vengeance dans notre justice." D'autre part—et ceci est bien habile—elle n'oserait non plus offrir à Hugo

¹⁰ Les sympathies personnelles de Soulié sont restées aux romantiques. En 1830 il publia un "*Keepsake Français*" où se trouvèrent les noms de toutes les gloires de l'école. Une lettre de Vigny de cette année adressée à Soulié, à propos d'un poème de Deschamps que Soulié désirait pour son album, témoigne des excellentes relations qui existaient toujours entre lui et les membres du cénacle romantique. M. Baldensperger a eu la bonté de nous communiquer une copie de cette lettre qui se trouve actuellement à la Bibliothèque de Calais; elle paraîtra dans le volume d'inédits de Vigny qu'il prépare.

¹¹ Voir sur *Hernani*—

Annonces: 8, 15, 18, 24, 25 janv.; 3, 6, 30 fév.; 4, 8, 10 mars; 17, 20 avril, et les articles dans l'appendice, de 1830.

¹² Elle relève les jugements des journaux suivants: *Journal des Débats*, *Journal du Commerce*, *Constitutionnel*, *National*, *Universel*, *Le Figaro*, *La Gazette*, *Courrier Français*, *La Pandore*.

“une couronne d'éloges interlacée de censures, car l'hernanisme est une religion jalouse qui . . . rejette avec horreur les demi-dévouements, qui demande à ses adeptes une foi aveugle et le sacrifice perpétuel de leur conviction et de leur jugement.” Puisque donc il faut choisir entre oui et non, *la Quotidienne* dira non,—“nous n'en sommes pas encore à ce degré d'initiation.” (1^{er} mars.) Elle grignotera donc le succès d'*Hernani*, en se moquant de la “Jeune France” qui avait assisté à la grande soirée, et en se divertissant des costumes bizarres dont s'étaient affublés les disciples, autant que de leur admiration aveugle pour le “maître et le pape même de leur église!” (10 mars.)

Toutefois, lorsqu'il demeura évident que le triomphe d'*Hernani* n'était pas un triomphe passager, elle laissa voir son inquiétude réelle. “Il paraîtrait en effet que M. Victor Hugo ne peut avoir une pensée, jeter une phrase, remuer un hémistiche sans que la question de l'art entier n'en soit émue. A entendre ses amis la pièce est le manifeste de la réforme, l'*alpha* et l'*oméga*, l'*initium* et le *finis*, le *fait homme* du *moi romantique*.” (28 mars.)

A ce moment l'intrépide Rabou rentre en scène. Les lecteurs de *la Quotidienne* vont enfin comprendre la question d'*Hernani*, car Rabou annonce qu'il va étudier, dans l'intérêt de l'art, deux choses : les doctrines essentielles de l'école, et la manière dont Hugo, ce prétendu chef du mouvement, s'y est conformé. S'il allait pouvoir prouver qu'*Hernani* et le romantisme n'ont rien en commun, le tour serait joué. Le public aurait beau applaudir *Hernani*, *Hernani* n'était pas le romantisme ; le triomphe d'*Hernani* ne signifiait pas le triomphe du romantisme. C'était le triomphe d'un drame seul, et d'un homme qui n'était pas trop intelligent, par-dessus le marché.

Les articles de Rabou ne sont pas d'un lumineux éblouissant mais l'assurance imperturbable de l'écrivain tiendra lieu de clarté. Le principe fondamental de l'école, selon Rabou, peut se traduire en un mot : “A la place du conventionnel elle veut la *vérité* dans l'art, toute la *vérité*, rien que la *vérité*.” Or cette vérité contre laquelle rien ne peut prévaloir, ne se trouve nulle part dans *Hernani*. Il n'y a ni vérité dans les personnages (28 mars), ni

vérité dans la fable (14 avril), ni vérité dans le dialogue, mais au contraire incorrection et afféterie de langage et de versification (17 avril). "Ce que nous voulons avant tout prouver," affirme maintenant Rabou, "c'est que l'école de M. Victor Hugo, qu'on *aurait tort de confondre avec la nouvelle école*, active pour tout mettre en question et pour tout détruire, était décidemment inhabile à rien reconstruire, alors même qu'elle se plaçait le plus au large sur le terrain de ses doctrines; que sa poésie soit rocailleuse, prosaïque, incorrecte, cela ne fait rien à toute force à la question du *naturel* dans l'art, mais l'absence de toute *vérité* dans ses conceptions, alors qu'elle ne cherche que la *vérité*, témoignerait, ce semble, d'une étrange impuissance. Nous avons analysé l'œuvre modèle jusqu'à ce jour. Le public jugera." (17 avril.)²²

Passant sur tout ce verbiage de Rabou on trouve enfin le vrai sujet du débat indiqué. Le romantisme effraye de nouveau *la Quotidienne* à cause de ses conséquences morales, sociales et religieuses. "Si la prétention du romantisme à produire exactement tout ce qu'il imite est fondée, ne faut-il pas plaindre notre société, telle qu'il nous la représente dans certains drames? Voyez le dénouement d'Hernani! C'est un double suicide commis de sangfroid, sans retour sur soi-même, l'athéisme est là sur la scène, un athéisme raisonné, tel que nous le voyons dans notre brillante société du XIX^e siècle. Et voilà les leçons que notre littérature dramatique enseigne à la jeune génération, voilà la société qu'elle exprime!" (3 avril, article par D (?) sur *Les Observations morales, critiques et politiques* par Destailleurs.)

Il faut reconnaître que l'idée de Rabou fut adoptée, en dernière analyse, par *la Quotidienne*. En l'exploitant plus habilement on pouvait en faire quelque chose. Victor Hugo est un

²² Malheureusement pour Rabou, il n'avait pas fini avec le romantisme en le décapitant de Victor Hugo; il y en avait d'autres qui étaient identifiés avec le romantisme: Ste. Beuve, Vigny, Deschamps, Dumas même. Mais il ne faudrait pas être Rabou pour s'embarrasser; il les exécute à leur tour. Ainsi en avril il fait pour le *Stockholm, Fontainebleau et Rome* de Dumas exactement ce qu'il avait fait pour *Hernani*. Dumas a complètement manqué à la "sainte loi de l'école, la vérité." (27 avril.)

jeune, mais si Victor Hugo se trompe cela ne veut pas dire que tous les jeunes se trompent. Cela revient à quelques "distinguo." *La Quotidienne* qui ne veut pas être considérée comme réactionnaire va donc faire une distinction habile entre l'école classique, l'école de Victor Hugo, et la jeune école.

C'est Laurentie qui va mettre les choses au point, aussi sensément que possible, dans un article intitulé *Les Romantiques et Les Classiques* (4 avril). Il annoncera là, en même temps, son programme pour l'avenir: "La guerre sera encore longue, et avant le traité d'alliance il y aura bien des beautés méconnues et bien des sottises prônées. Des deux côtés il y a des griefs." Que voulez-vous faire en effet "d'une littérature qui finit par M. Pierre Tissot, M. Jouy, par M. M. Arnault père et fils et par M. Darode de Lillebonne? D'autre part qu'est-ce qu'une littérature qui s'annonce par la théorie du laid, du difforme, du monstrueux? . . . Il y a en effet une école qui se meurt de monotonie et de misère, c'est une triste fin et cela ôte le courage de lui reprocher autre chose. Il y en a une autre qui s'annonce à la vie avec des désordres si frénétiques qu'on demande aux passants si les petites maisons sont ouvertes." Eh bien, s'écrie Laurentie intrépide, au lendemain d'*Hernani*: "Laissons l'école qui s'en va et voyons si on peut guérir la raison de celle qui vient." Reprenant l'histoire de la littérature en France depuis la Révolution, il pense démontrer que "l'école nouvelle avec la prétention d'entrer dans le Christianisme, avait foulé aux pieds toutes ses lois, et la première de toutes, la loi suprême de l'autorité. (Voilà qui est moins équivoque que le critère de la *vérité dans l'art* de Rabou). . . . Sans celle-là il n'y a point d'intelligence ni de vie!" Pour "guérir donc sa raison", il va chercher désormais dans les "loisirs que lui laissera la politique" à "ramener la poésie à l'objet même qu'elle se propose. . . . Pour être grande et vraie il suffira qu'elle soit chrétienne. Elle ne l'a pas encore compris et voilà pourquoi elle mérite si tristement d'exciter les risées de cette école expirante du *matérialisme* qui n'a su respecter que les formes matérielles du langage sans se douter des choses mêmes qui constituent le génie. Il est temps de montrer ce qu'il y a de faux dans les théories qui

ne tiennent pas à la foi. L'école matérialiste est morte pour s'en être détachée, l'école nouvelle périra pour l'avoir saisie seulement comme une vaine mythologie, maniable à tous les caprices, pliable à toutes les erreurs."

S'il en fallait des preuves encore, on verrait d'après cet article que les doctrines littéraires de *la Quotidienne* n'ont guère varié depuis 1814. En 1830, à la suite de la défection avérée du plus brillant et du plus bruyant représentant de la nouvelle école, elle est prête à recommencer la tactique adoptée jadis quand elle s'était proposé de faire sien Victor Hugo. Elle doit désormais chercher, Hugo l'ayant déçu, d'autres "jeunes poètes" à associer à ses destinées. A propos d'*Hernani* elle avait fini par écrire: "On conçoit l'inquiétude des amis de Hugo, s'il est vrai qu'ils regardent cette affaire comme une question de vie ou de mort pour le romantisme. Quant à nous, nous tenons pour certain que le romantisme survivra quand même et M. de Musset à coup sûr est de notre avis!"

La Quotidienne risque ici le nom de Musset. En un sens, c'est curieux car il y aurait eu un romantique sur qui elle aurait pu absolument compter et qui aurait assuré pour elle le contact avec l'école nouvelle, c'était Lamartine. Pour lui, elle n'avait aucune réserve à faire. Elle l'acclamait lors de sa réception à l'Académie Française (2 avril—deux jours seulement avant l'article de Laurentie): "Nous pouvons le dire avec orgueil—M. de Lamartine est un des nôtres, homme de nos opinions politiques comme de nos pensées littéraires. . . . C'est une des plus belles gloires littéraires de notre siècle." Elle avait bien dit. Quelques semaines plus tard Lamartine publiait *Les Harmonies poétiques et religieuses*: "On y retrouve le talent qu'on a admiré dans les premières *Méditations poétiques*, aggrandi encore par les inspirations *toutes religieuses* du poète" (13 juin).²⁴ Bref, Lamartine répondait en toutes lettres à l'idéal rêvé par *la Quotidienne*.

²⁴ En juillet (le 10), *la Quotidienne* accepte de Nodier un article sur ces *Harmonies*. Eloges et critiques s'y mêlent, éloges de la belle inspiration religieuse, de l'abondance mélodieuse de son expression, mais critiques d'une sorte de pompe dans son style et de l'emploi de termes impropres. Les conseils sont tout romantiques. L'article est de Nodier et non pas de *la Quotidienne*.

Mais le cas de Musset est plus intéressant, car Lamartine n'est plus, quant à la réputation au moins, un tout jeune ; et du reste il est acquis. Musset, lui, est un tout jeune, de dix ans presque plus jeune que les Hugo, Vigny et Deschamps, et il n'est pas acquis. Il a des promesses aussi brillantes que Victor Hugo. *La Quotidienne* sait tout cela ; et puisqu'il n'est pas encore poète formé, elle espère pouvoir lui indiquer la bonne voie. Quelle belle conquête ce serait !

Avant même de le nommer dans l'article sur *Hernani*, elle avait jeté l'hameçon. A l'occasion de ses *Contes d'Espagne et d'Italie*, elle avait publié, le 12 février, une de ses critiques les plus impartiales et les plus judicieuses de l'année.* Elle éprouve sans doute quelques embarras devant les nouveautés de ce recueil, et elle confesse avoir été "ballotée de la hauteur de la plus belle poésie aux plus incroyables bassesses de langage, des idées les plus gracieuses aux peintures les plus hideuses." Elle se compare même à un "homme dont une oreille écouterait les sons d'une musique harmonieuse tandis que l'autre serait condamnée au bruit de la halle, à la trompette des charlatans, aux voix glapissantes des marchands compliquées de toutes les cloches des ports sonnante par un jour de débâcle et auquel on dirait : "Analysez tout cela !" Mais qu'importe. Il y a quelque chose à faire là, ce n'est pas impossible. Le critique conjure donc Musset, au nom de l'admiration qu'il espère avoir un jour pour lui, "à reconnaître quelque règle, point celle d'Aristote, point celle de l'Académie, point celles d'aucune critique vivante ou passée s'il ne le veut, mais au moins celle de son jugement. . . ." (12 févr.)

Dans un second article le critique entrevoit mieux encore (et pour l'apprécier) la vraie originalité du jeune poète et du romantisme ; cette compréhension des déceptions profondes de la vie, alors que du sein même des joies, l'âme se trouve sans cesse "rejetée vers des pensées de douleur et de destruction." Chateau-

* E. Letterier, dans son article sur *La Critique et Les Débuts de Musset* (La Revue du temps présent, 1911, juillet, déc. p. 458) affirme que ces articles de *la Quotidienne* sont "parmi les plus impartiaux et les plus étudiés auxquels les *Contes d'Espagne* donnèrent naissance."

briand avait proposé un remède énergique; le Père Aubry tantait René et lui ordonnait de *vouloir*, en regardant vers le ciel, vers l'Eglise. *La Quotidienne* regrette que l'on ne trouve chez l'auteur de *Rolla* et de *Don Juan* que cette conception sensuellement pessimiste et passive du monde. "Pourquoi ses acteurs sont-ils tous méprisables et odieux, pourquoi pas la moitié d'une âme honnête pour reposer l'imagination!" *La Quotidienne* avait fait la même critique à l'œuvre de Lord Byron. Mais Byron est un ancien et il lui paraît "y avoir dans cette publication (de Musset) plus d'avenir *que dans aucun des poètes de notre époque*, mais ceci soit dit sous la condition que l'enfant qui paraît passablement gâté ne fera pas toutes ses volontés, c'est une éducation toute lacédémonienne qu'il faut à son talent. (23 févr.)

Malheureusement pour la tentative de *la Quotidienne*, qui voulait faire de Musset un second Hugo, un second chef du romantisme, qui serait et resterait royaliste et catholique, Musset devait rester parfaitement indifférent à la politique. S'il écrivit *Rolla* en 1833, ce fut un cri anti-Voltairien, sans doute, chrétien si l'on veut, mais non point dans le sens des *Odes* de Victor Hugo, qui n'étaient que catholiques. Du reste cette même année, Musset rencontra Georges Sand. Encore quelques mois et il ne pensera plus qu'à chanter son propre désespoir, et moins que jamais, il répondrait à des ouvertures de la part de *la Quotidienne*.

Encore une fois donc celle-ci dut voir ses aspirations déçues; encore une fois ses plus chères espérances pour le renouvellement de l'inspiration monarchiste et catholique en littérature, devaient être anéanties. Et puis toute question de poètes à part, les événements politiques qui se précipitèrent en juillet de cette même année, ne lui laissèrent que peu d'espoir de voir son rêve se réaliser.

Conclusion.

La tâche que nous nous étions assignée est terminée.

L'étude des rapports qui existaient entre *la Quotidienne* et la nouvelle école littéraire finit tout naturellement en 1830.

D'une part la période glorieuse de *la Quotidienne* en politique cesse avec la chute de la branche aînée des Bourbons. Quand les nuages des "trois journées" de juillet se dissiperont *la Quotidienne* ne verra plus sur le trône de France son roi; elle comprendra que son *idylle* politique et religieuse doit être définitivement abandonnée. Quoiqu'elle reste jusqu'à la mort de "Henri V" (1883)—le petit duc de Bordeaux d'autrefois—loyale aux Bourbons, sa devise, "Dieu, le Roi et les Lois", ne pourra plus être interprétée comme avant 1830; ses doctrines politiques n'exerceront plus la même influence sur l'orientation de la nouvelle littérature nationale. Comment pourra-t-elle espérer inspirer à la jeunesse de France une littérature dédiée à la gloire de la monarchie catholique, quand règnera aux Tuileries un roi bourgeois, un roi qui n'avait pas hésité, une quarantaine d'années auparavant, à combattre à Jemmapes en faveur du peuple, et contre les monarques légitimes?

D'autre part la bataille romantique proprement dite touche à sa fin. En poésie les "jeunes" triomphent avec les *Orientales* de Hugo, les *Harmonies poétiques* de Lamartine. Au théâtre le succès d'*Hernani* impose, même au plus sceptique, la nécessité de reconnaître du nouveau mouvement les droits de cité.

Enfin dans les bureaux de *la Quotidienne* un esprit plus libéral va forcément pénétrer. En 1828, Michaud s'était retiré. En août, 1830, Laurentie céda à un autre la direction par suite de quelques divergences d'opinion au sujet de l'attitude que devaient garder les royalistes vis-à-vis du nouveau régime. De Brian, le nouveau-venu, s'entoura d'une collaboration jeune et active, dévouée encore aux rois déposés, sans doute, mais libérale déjà en matière littéraire. Dès 1832, Alfred Nettement sera l'esprit dominant de la jeune *Quotidienne*; Laurentie à la vérité revint à la direction en 1835, mais il ne lui rendit point son prestige d'autrefois et elle traina désormais une existence obscure jusqu'à sa fusion avec deux autres journaux (*La France* et *l'Echo français*) lors de la troisième Révolution en 1848.

APPENDICES

- I. Collections de la Quotidienne à Paris.
- II. Rédacteurs et Collaborateurs de la Quotidienne.
- III. Liste des articles les plus importants, parus dans la Quotidienne de 1814 à 1830.

APPENDICE I.

COLLECTIONS DE LA QUOTIDIENNE A PARIS

La Bibliothèque Nationale.	1792—1797.
No. Lc ^s 720—Lc ^s 728.	1814—1847.
No. Lc ^s 1647—Lc ^s 1649.	1847—1883.
La Bibliothèque du Sénat.	1er juin, 1814—17 sept. 1815.
No. 11805.	18 sept. 1816—6 fév. 1847.
La Bibliothèque de l'Opéra.	1825—1833.
No. H. H. ^s	
La Bibliothèque de l'Arsenal.	1827—1828.
La Bibliothèque de l'Institut.	1er juin 1814—31 déc. 1815.

APPENDICE II.

REDACTEURS ET COLLABORATEURS DE LA QUOTIDIENNE

NOTE:—La liste suivante est aussi complète que possible. Avant 1814 et après 1830, nous n'avons incorporé que les noms les plus importants. Nous nous sommes servis dans la préparation de cette liste et pour identifier les initiales et pseudonymes surtout des ouvrages suivants:

Quérard; *Les Supercheries dévoilées*, 1869.

La France littéraire, 1827.

La Littérature française contemporaine, 1842-'57.

Michaud: *Biographie universelle*, 1854.

Hoefcr; *Nouvelle Biographie*, 1855.

La Grande Encyclopédie.

Le Grand Larousse.

REDACTEURS ET COLLABORATEURS

Signatures.

A.
A. D.
A. D. C.

A. L.
Amar du Rivier.

A. P.
A. S.
A. T.

B.
Battus.

Collaborateurs.

voir Féletz.

Alisan de Chaset. (André René Polydore.) 1771, Paris—1844. Auteur dramatique. Bibliothécaire de Versailles, 1816. Un des fondateurs de la Société des Bonnes Lettres. Censeur dramatique. Auteur: *Eloge de La Harpe*, 1805. *Le Conciliateur ou trente mois de l'Histoire de France*, 1824. *Les Russes en Pologne*, 1812. *La Nuit et la Journée du 29 sept.* 1820. *Eloge du Duc de Berri*, 1820. *La Mort de Louis XVIII*, 1824. *Des Mœurs, des lois, des abus*, 1829, *Mémoires, souvenirs, œuvres et portraits*, 1837. Collaborateur: *La Quotidienne*, critique littéraire et dramatique, comptes-rendus de la Chambre, 1814—voir Langlé.

Amar du Rivier. (J. Auguste). 1765, Paris—1837. Littérateur et auteur dramatique. Conservateur, bibliothèque Mazarine. 1803—1837. Auteur: *Le Fablier anglais*, 1802. *Comédies de Térence*, 1812. *Pharsale de Lucain*, 1816. *Œuvres de Rousseau*, éd. 1820. Collaborateur: *Le Moniteur*; *La Quinzaine littéraire*. *L'Année littéraire*. *Les Annales de la littérature et des arts*. *La Quotidienne*, 1814—voir Pichot.
voir Soulié.
voir Audibert?

Audibert. (L. F. Hilarion) 1797, Marseille—1861, Paris. Littérateur et publiciste. Avocat attaché aux Affaires étrangères, et secrétaire de Chateaubriand. 1823. Lauréat de l'Eloquence, Société des Bonnes Lettres, 1823. Maître de Requêtes au Conseil d'Etat, 1827. Auteur: *Fragments d'Histoire*. 1827. *Mélanges de littérature et d'histoire*. 1828. Collaborateur: A plusieurs journaux royalistes. *La Quotidienne*, 1822—seconds articles politiques et critiques littéraires.
voir Bonald.

Basin. (Anaïs de Raucou) 1797, Paris—1850. Avocat de la Cour royale de Paris. 1818. Auteur: *Eloge de Malesherbes*, 1830. *Cour de Marie de Médicis*, 1830. *Histoire de France sous*
(213)

*Signatures.**Collaborateurs.*

B. d'E.
Beauchêne.

Louis XIII, 1837. etc.
Collaborateur : La Quotidienne. 1822—
voir Eckstein.

Beauchêne. (Edme Pierre Chansot de) 1748, Joigny—1824, Paris. Médecin et moraliste. Médecin de l'Ecole Normale sous l'Empire. Médecin de Louis XVIII. Membre de la Société royale de médecine. Auteur : Articles savants. Maximes, réflexions, pensées diverses.

Collaborateur : Journaux royalistes et savants.
La Quotidienne : articles savants, 1815—

Beaulieu.

Beaulieu. (Claude François) 1754, Riom—1827, Paris. Publiciste et historien.

Auteur : Le Temps présent, 1815. La Révolution française considérée dans ses effets sur la civilisation des peuples. 1820. Articles de la Biographie Universelle.

Collaborateur : Nouvelles de Versailles, 1789. Postillon de la guerre. 1792. Le Miroir, Gazette universelle. Journal de l'Oise. 1803—1815. La Quotidienne, 1815—articles politiques.

Berchoux. (Joseph) 1765. St. Symphorien, pr. Lyon—1839. Poète, homme de lettres, Censeur des Journaux. 1827.

Auteur : Les Grecs et les Romains. 1797. La Gastronomie. 1801. Voltaire ou le Triomphe de la Philosophie. 1814. L'Enfant prodigue, 1817. L'Art poétique, 1819-1823. L'Histoire du citoyen Benjamin Quichotte de la Manche. 1821. Œuvres poétiques de Michaud. éd. 1829.

Berchoux.

Collaborateur : Gazette de France. La Quotidienne. Articles et comptes-rendus satiriques, Contes politiques sur les émigrés, etc., signés : Musard ; Naconne ; Un habitant de Mâcon ; Y.

Berville. (St. Albin). 1788, Amiens—1868, Paris. Littérateur et jurisconsulte. Lauréat de l'Académie française, 1818. Avocat de la Cour de Paris. 1830.

Auteur : Eloges de Dérille et de Rollin. 1817. Œuvres de Pothier, éd. 1821, etc.

Collaborateur : Constitutionnel ; Journal des Débats ; Mercure du XIX^e siècle ; Minerve littéraire ; Revue encyclopédique ; La Quotidienne, Articles littéraires et politiques.

Bonald.

Bonald. (L. Gabriel Ambroise, vte. de) 1754, Milhau—1840. Philosophe et politique. Emigré, 1791. Membre de l'Académie française. 1816. Président de la Censure, 1823, Pair de France, 1823. Défenseur des doctrines catholiques et monarchiques. Auteur : Théorie du pouvoir politique et reli-

Signatures.

Collaborateurs.

gieux. 1796. Lois naturelles de l'ordre social. 1800. Pensées et discours, 1817. Recherches philosophiques. 1818. Démonstrations philosophiques de principe de la société. 1830.

Collaborateur: Mercure de France, avec Chateaubriand et Fiévée, 1806. Journal des Débats; La Quotidienne, 1815—articles politiques et philosophiques.

de Brian.

de Brian. Il signe comme directeur La Quotidienne du 19 août, 1830. Laurentie s'en retire en ce moment.

B. S.

Cadet Buteux.

voir Désaugiers.

Capéfigue. (J. P. Honoré Raymond) 1802, Marseille —1872, Paris. Erudit, historien, publiciste. Lauréat de l'Institut, 1829, 1833.

Auteur: Invasion des Normands, 1823. Opérations de l'Armée française en Espagne, 1824. Vie de St. Vincent de Paul, 1827. Histoire de Philippe Auguste, 1827-1829. Histoire de la France. Louis VIII à Louis XI. 1831.

Collaborateur: La Quotidienne, 1822—articles politiques.

Capéfigue.

Collaborateur: Messenger des Chambres, 1829, directeur politique. Le Temps; Le Moniteur du Commerce; Le Courrier français; Europe monarchique; Chronique de Paris; Gazette de France, etc., depuis 1830.

voir Ducancel.

C. D.

C. N.

Ch. N.

C. L.

Ch. R.—C. R.

voir Ch. Nodier.

voir Rabou.

Coutouli. "Le fondateur de la Quotidienne s'appelait Coutouli et périt sur l'échafaud en 1794. C'est tout ce que j'en saurais dire car Michaud lui-même a oublié son prédécesseur dans sa Biographie Universelle."—Hatin. *Histoire de la Presse*. VII, p. 293.

voir Ducancel.

C. P. D.—D.

D.

voir Mély-Janin.

Darmaing, père. ?—?

Magistrat.

Auteur: Mes révélations sur la responsabilité ministérielle, 1824. La nouvelle tour d'Hugolin, 1824. Fin de la tour pour célébrer l'avènement de Charles X. 1825. (voir Quérard, la France littéraire).

D. C.

D. C.—y.

voir Moreau.

*Signatures.**Collaborateurs.*

Désaugiers. (Marc Antoine Madeleine) 1772, Fréjus—1827, Paris. Chansonnier et auteur dramatique. Directeur du Vaudeville, 1815. Merle le défend, lui et son théâtre, dans la Quotidienne, lors du succès éclatant du Gymnase en 1820. Auteur: Beaucoup de pièces de Théâtre et de Chansons.

Collaborateur d'occasion à la Quotidienne, 1814—1827. Petits contes de circonstance ou comptes-rendus signés le Cadet Buteux.

Ducancel. (Charles Pierre.) 1766, Beauvais—1835. Auteur dramatique et avocat, à la Cour de Paris. Auteur: Intérieur des Comités révolutionnaires, 1795. Le Tribunal révolutionnaire. 1796. reprise, 1823. La Constitution non-écrite du royaume de France, 1814. Esquisses historiques, politiques, morales et dramatiques, 1821.

Collaborateur: La Quotidienne, articles politiques, 1824—1829.

voir Mennechet.

Eckstein. (Baron Ferdinand Frédéric) 1790, Copenhague—1861, Paris. Publiciste et philosophe. Inspecteur de la Police, à Gand, 1815; à Marseille, 1816; à Paris, 1818. Historiographe aux Affaires étrangères, 1827.

Auteur: Des Jésuites; réponse aux attaques de Benjamin Constant, 1827. Etat actuel des affaires, 1828.

Collaborateur: Drapeau Blanc; Journal des Débats; Rédacteur habituel de la Quotidienne. Fondateur du Catholique, 1826. Après 1830, Avenir; Gazette d'Augsbourg; Correspondant, Revue indépendante.

voir Géraud.

voir Féletz.—Fiévée.

voir Langlé.

E.—E. M.
Eckstein.

E. Géraud.

F.

F.

F. A. D.

F. B.

Féletz. (Charles Marie Dorimond de) 1767, Goumont—1850, Paris. Conservateur de la Bibliothèque Mazarine, 1809. Membre de l'Académie française, 1826. Inspecteur de l'Université, 1828-1830. Auteur: Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature. 1828, 5 vols. Jugements historiques et littéraires. 1830.

Collaborateur: Journal des Débats, 1801—1830. Mercure de France, 1809. Spectateur français, 1815. Lettres Champenoises, 1818. La Quotidienne, 1818—1830. Articles politiques et philosophiques.

Signatures.

Collaborateurs.

Fiévée. (Joseph) 1767, Paris—1839. Littérateur et publiciste.

Auteur : Nécéssité d'une religion. 1795. 18 Brumaire, 1802. Lettres sur l'Angleterre. 1802. Des opinions et des intérêts pendant la Révolution, 1815. Ce que tout le monde pense et ce que personne ne dit. 1821. De l'Espagne. 1823. Causes et conséquences de la Révolution de juillet. 1830. etc.

Collaborateur : Chronique de Paris, 1790. Mercure, Gazette de France; Directeur du Journal de l'Empire. 1805. Journal des Débats. 1805—1828. Le National; La Quotidienne. Articles politiques et philosophiques.

voir Langlé.

F. L.

Fontanes. (Marquis J. P. Louis de) 1757, Niort—1821, Paris. Poète et politique. Grand Maître de l'Université sous l'Empire. 1808. Membre de l'Académie française, 1803. Sénateur, 1810. Premier président de la Société des Bonnes Lettres. 1821. Pair de France.

Auteur : Essai sur l'Homme de Pope. 1783. Le Jour des Morts. 1796. Eloge de Washington. 1800. Tombeaux de St. Denis. 1817. Poèmes et discours. 1837.

Collaborateur : Mercure de France. La Quotidienne. 1794. 1814—articles politiques et philosophiques.

G.

Gallais. (Jean Pierre) 1756, Doué—1820, Paris.

Historien, littérateur et publiciste. Professeur dans un collège de Bénédictins, 1789. Correspondant littéraire des empereurs d'Autriche et de Russie.

Auteur : Appel à la postérité sur le jugement de Louis XVI. 1793-1814. Le 18 Fructidor, 1799. Le 18 Brumaire. 1814. Histoire de la Révolution du 20 mars. 1815. Mœurs et Caractères du XIX^e siècle. 1817. Histoire de France. 1820.

Collaborateur : En 1794—et sous l'Empire; Journal Général; Censeur des Journaux; Journal de Paris; le Nécessaire; Bulletin politique; le Publiciste. La Quotidienne, 1794 et 1814—

Gallus.

Gentil. de Chavagnac. (Michel Joseph) 1767, Paris—1848. Auteur dramatique et chansonnier. Collaborateur de Désaugiers, Chazet, etc. Lecteur du Roi.

Auteur : Pièces de circonstance; vaudevilles, etc. Collaborateur à plusieurs journaux royalistes. La Quotidienne; 1815—

Ed. Gérard. Bordeaux, 1775—1831. Journaliste ultra-royaliste. Poète.

*Signatures.**Collaborateurs.*

Auteur: Poésies diverses. 1818. Voyage de Marie Stuart, 1825.

Collaborateur: Mémorial bordelais, 1814. La Ruche d'Aquitaine. Bordeaux. 1817. La Foudre. 1821. Annales de la littérature et des arts. 1823. Mercure du XIX^e siècle, 1823. La Quotidienne. 1815. 1827—1830. Articles politiques et littéraires. A consulter: Ch. Bigot, Un Témoin de deux Restaurations, 1892. Maurice Albert, Un Homme de lettres sous l'empire et la Restauration. 1893. Véron, Mémoires d'un Bourgeois de Paris. 1857. II, 362. Séché, Alfred de Vigny, éd. de 1913. II, 37-44.

Geoffroy. (Julien Louis) 1743, Rennes—1814. Critique et journaliste. Chaire de rhétorique, Collège de Navarre.

Auteur: Cours de littérature dramatique. 1819. Collaborateur: Année littéraire, 1776. Ami du Roi, 1792. Journal des Débats. 1800. La Quotidienne. 1794.

G. T.

H. L.

J. B. A. S.

J. J.

voir Soulié.

Jules Janin. 1804, St. Etienne—1874, Paris. Critique littéraire et dramatique, et romancier. Membre de l'Académie française, 1870.

Auteur: L'Ane mort et la Femme guillotinée. 1829. Histoire de la Poésie moderne. 1829. Tableaux anecdotiques de la littérature française, 1829. Essai sur la Vie et les Œuvres de La Fontaine. 1830. etc.

Collaborateur: Figaro, 1825. Courier des théâtres, 1826. Messenger des Chambres, 1829. La Revue de Paris, 1829. La Quotidienne, 1828—1830. Articles littéraires et politiques, et contes politiques. Les Débats. 1830—

J. N.

Jourdain (Amable L. M. Brechillet.) 1788, Paris—1818. Littérateur et orientaliste.

Auteur: La Perse ou le Tableau du gouvernement, etc. 1814. Recherches critiques. 1819. Lettre à M. Michaud sur une croisade d'enfants. 1819. L'Âge et l'origine des traductions d'Aristote. 1819. Collaborateur: Moniteur; Annales des voyages. La Quotidienne. 1815-1818. Articles littéraires et savants.

Jouffroy. (Achille. F. E. d'Abbans) 1785, Ecully—1859, Turin. Historien, publiciste, mécanicien.

Auteur: Idées libérales des Français, 1815. Fastes de l'Anarchie. 1820. Le Vampire, 1820. Les Siècles de la monarchie. 1823. Avertissements aux souverains. 1831.

Signatures.

J. P.
J. T. D.
J. T. M.
L—

Collaborateurs.

Collaborateur: Drapeau Blanc; Observateur; Directeur de l'Etoile; La Quotidienne, articles politiques et ultramontains. Après 1830, Le Précurseur; la Légitimité, à Londres.

voir Merle.
voir Laurentie.

La Harpe. (Jean François de) 1739, Paris—1803. Poète et critique littéraire. Membre de l'Académie française, 1776. Professeur de Littérature à l'Athénée, 1786.

Auteur: Cours de Littérature, 1799—1805. Correspondance littéraire, 1801-1807. Commentaires sur Racine et Voltaire. 1803.

Collaborateur: La Quotidienne, après sa conversion religieuse et politique, 1794. Le Mercure de France.

A consulter: Eloge de La Harpe de Chazet, 1805. Vie de La Harpe, de Mély-Janin. 1813.

LaMaisonfort. (Louis DuBois Descours, Marquis de) 1763, Berri—1827, Lyon. Général et homme de lettres. Maréchal de Camp. Conseiller d'Etat. Député, 1816. Directeur extraordinaire de la Couronne, 1819. Ministre plénipotentiaire en Toscane, 1820.

Auteur: Etat réel de la France, 1795. Héritière polonoise, 1810. Table politique de l'Europe. 1814.

Collaborateur: L'Abeille, 1795; La Quotidienne, 1814—Articles sur les armées et articles politiques.

Landon. (Charles Paul) 1760, Nonant—1826, Paris. Peintre et littérateur. Peintre du cabinet du Duc de Berry. Conservateur du Louvre. Correspondant de l'Académie des Beaux Arts. 1814. Auteur: Annales des Musées, 1801—1821. Vie et œuvres des peintres, 1803—1824. Tableaux exposés de 1808—1826. Critique artistique, de la Quotidienne, 1815.

Langlé. (Jules Adolphe Ferdinand) pseudonyme, Ferdinand. 1798, Paris—1867. Auteur dramatique. Historiographe du Musée Dauphin.

Auteur: Contes du Gay Scavoir, 1828. Ballades, tableaux et traductions du Moyen Age, 1828. Historial du Jongleur, 1829. Beaucoup de pièces, de Vaudevilles, etc.

Collaborateur: Depuis 1822, à plusieurs journaux royalistes. La Quotidienne, critiques et comptes-rendus des Petits Théâtres, 1822-1828.

L. F.
Le Boxeur.
Le Rodeur.

Critiques littéraires.
voir Rougemont.

*Signatures.**Collaborateurs.*

Laurentie. (Pierre Sebastien) 1793, Houga—1876. Historien et publiciste, Jésuite monarchiste et ultramontain. Professeur au Collège Stanislas, 1817. Chef de Bureau, Préfecture de Police, 1822. Inspecteur général des Etudes à Paris, 1823-27. Membre de la Société des Bonnes Lettres et des Bons Livres.

Auteur: De l'Eloquence politique, 1819. Etudes sur les historiens latins, 1822. De la justice au XIX^e siècle, 1822. Introduction à la Philosophie, 1826. Considérations sur les Constitutions démocratiques, 1827. De l'étude et de l'enseignement des lettres, 1828. Bibliothèque choisie pour la jeunesse, avec Michaud, Nodier et Janin, 1829. De la Légitimité et de l'Usurpation, 1830, etc.

Collaborateur: Lettres Champenoises, 1817—1825. Mémorial catholique et la France Chrétienne. Fondateur du Propagateur, 1823. La Quotidienne, 1816, rédacteur; 1818, propriétaire avec Michaud; 1828, directeur en chef. 1830 il en cède la propriété à de Brian. Fondateur du Courrier de l'Europe et du Rénovateur, 1831. Il rentre à la Quotidienne, 1835, où il reste jusqu'en 1857. voir Michaud.

M. M—m.

Malitourne. (Armand) 1787, Laigle—1866.

Littérateur et journaliste.

Prix de l'Académie française, 1819.

Auteur: Traité du Mélodrame, 1817, (avec Ader et Abel Hugo) Eloge de LeSage, 1819. Mémoires d'une contemporaine (Ida St. Elme) 1827. Mémoires d'un Bourgeois de Paris, en collaboration avec Dr. Véron. 1857. Collaborateur: La Quotidienne où il débuta en 1819; articles politiques et littéraires. Annales de la littérature et des arts. Messenger des Chambres, 1829. Après 1830, Revue de Paris; Constitutionnel; Les Débats, 1839—1847.

Malte-Brun. (Conrad) 1775, Copenhague—1826, Paris. Géographe et publiciste. Fondateur de la Société de Géographie, 1821.

Auteur: Géographie, mathématique, physique et politique. 1803. Annales des Voyages, 1808—1815. Géographie universelle, 1810. Variétés historiques, 1814. Apologie de Louis XVIII, 1815. Tableau de l'Europe, 1821. Traité de la légitimité, 1824. Mélanges scientifiques et littéraires, 1828. Collaborateur: Le Spectateur, ou Variétés historiques, littéraires, dramatiques, critiques et politiques, 1814-1815. La Quotidienne, 1815-1816; nouvelles étrangères, critiques, littéraires et dramatiques.

Signatures.

Martainville.

M. B.

M. E.

M. J.

Collaborateurs.

A consulter : La Quotidienne, notice nécrologique, 16 déc. 1826. Délecluze, Souvenirs de soixante années, p. 80 ss.

Martainville. (Alphonse L. Dieudonné) 1776, Cadix—1830, Paris. Journaliste et auteur dramatique. Auteur : Vie de Malesherbes, 1802. Histoire du théâtre français en collaboration avec Etienne, 1813. Bonaparte ou l'Abus de l'Abdication, 1815. Beaucoup de pièces de théâtre, entre autres, Pied de Mouton, 1809.

Collaborateur : Journal de Paris, 1813. La Quotidienne, 1815-1816; articles littéraires et politiques. Gazette de France, (voir surtout ses fameux articles sur Germanicus d'Arnault, mars, 1817). Fondateur du Drapeau Blanc, 1818. Conservateur.

A Consulter : Thiessé; Essai bibliographique sur Etienne et Martainville, en tête d'une édition de leur histoire du théâtre, 1853. Jules Lan, Mémoires d'un chef de claque, 1883. Biré : L'Année 1817, 1895, p. 315 ss. Henri Corbel; Figures du Passé, Martainville, 1911.

voir Malte-Brun.

Merle. (Jean Toussaint) 1785, Montpellier—1852, Paris. Auteur dramatique et journaliste. Directeur de la Porte St. Martin, 1822-1826, de l'Opéra Comique, 1826-1828. du théâtre de Strasbourg, 1828. Secrétaire et historiographe de l'expédition d'Alger, 1830.

Auteur : Grammaire espagnole, 1808. Traité sur l'état actuel de l'opéra, 1827. Du marasme dramatique, 1828. Anecdotes historiques et politiques sur l'histoire de la conquête d'Alger, 1830. Beaucoup de pièces de théâtre, entre autres, Marie Stuart, 1821, le Lépreux de la Cité d'Aoste, 1822. Collaborateur : Mercure, 1818. Nain jaune; De la Mode; Gazette de France; Conteur; Figaro; Journal des Arts; Journal des Débats; Feuilletons de l'Ermite de la Chaussée d'Antin. La Quotidienne, 1817—1852. Critiques dramatiques et littéraires. Depuis 1830 Merle était chargé des feuilletons dramatiques.

A Consulter : J. D'Arçay; Indiscrétions contemporaines, 1833, p. 184. Muret; Histoire par le théâtre, 1856, p. 184. vol. II. H. Audibert; Indiscrétions et confidences, 1857, p. 142. Bassanville; Salons d'autrefois, II. p. 163. Théodore Muret; A Travers Champs, 1853, p. 52 ss. Maxime DuCamp; Souvenirs littéraires, 1882, I, p. 110. Armand de Pontmartin; Mes Mémoires, 1886, II, p. 137.

Mély-Janin, 1777—1827. Poète, littérateur et auteur

*Signatures.**Collaborateurs.*

dramatique. Membre de la Société des Bonnes Lettres.

Auteur : *Etude sur LaHarpe*, 1813. *Oreste*, 1821. *Louis XI à Peronne*, 1827.

Collaborateur : *Journal des Débats*, 1816. *Petites affiches*. *Lettres Champenoises*, fondateur, et rédacteur en chef. *La Quotidienne*, 1817-1827. Articles littéraires et critiques dramatiques.

A consulter : Ancelot, *Salons de Paris*, p. 46. Délécluze, *Souvenirs de Soixante de années*, pp. 80, 349. Véron, *Mémoires d'un Bourgeois*, III, p. 296 ss.

M. G. T.

Mennechet. (Edouard) 1794, Nantes—1845, Paris. Littérateur et historien. Chef du bureau de la chambre de Louis XVIII et Charles X. Lecteur du Roi. C'est lui qui le premier présente au roi les Odes de Victor Hugo. 1822. Comité de lecture aux Variétés.

Auteur : *Contes anecdotiques en vers*, 1822. *Contes et vers*, 1826. *Chronique de France*, 1832. *Seize ans sous les Bourbons*, 1834. Quelques comédies.

Collaborateur : *La Quotidienne* depuis 1822, articles littéraires et politiques. *Journal des Débats*.

M.

Michaud (Joseph François) 1767, Abbens—1839, Paris. Historien, littérateur et journaliste. Membre de l'Académie française, 1811. Légion d'Honneur, 1812. Député et Censeur général des journaux, 1815. Lecteur de Charles X. 1825-1827.

Auteur : *Déclaration des Droits de L'Homme*, 1792. *Immortalité de l'Ame*, 1794. *Les Adieux à Bonaparte*, 1800. *Printemps d'un Proscrit*, 1803. *Histoire des Croisades*, 1811-1822. *Histoire des Quinze semaines ou le dernier règne de Bonaparte*, 1815. *Collection des mémoires pour servir à l'histoire de France*, 1836, 32 vols. *Biographie universelle*. 52 vols. 1810—1828.

Collaborateur : *Directeur de la Quotidienne*, 1794-1797. Déporté en 1797. Directeur et Propriétaire de *la Quotidienne*, 1814-1828. "On demandera peut-être ce que M. Michaud fait à *la Quotidienne*. Il fait tout et rien. Tout puisque c'est lui qui dirige réellement la rédaction; rien, car il n'écrit pas deux colonnes par an." (*Masque de Fer*, 1825). *Gazette de France*, 1804-1812. *Lettres Champenoises*, 1820.

A Consulter : J. d'Arçay; *Indiscrétions contemporaines*, 1833, p. 172. *La Quotidienne*, Notice nécrologique, Merle, 9 oct. 1839. *Causeries intimes*, Merle, 6 nov. 1839. Michaud, écrivain et homme,

Signatures.

M. L.
M. M.
M—n.

Musard.
M. S.
N.

Collaborateurs.

Poujoulat. 15 oct., 1839. Muret: A Travers Champs, 1858, I, 40. Ste. Beuve: *Causeries* du Lundi, VII, 20. Jules Janin: *Portraits et Caractères contemporains*, 1859. *Bulletin du bibliophile*, articles sur Michaud, 1865, p. 424. 1899, p. 523. Pontmartin: *Mes Mémoires*, 1886, p. 172. voir Malitourne.

voir Mennechet.

Moreau. (Ch. François J. Baptiste) vrai nom de Moreau de Commangy. 1783, Paris—1832. Auteur dramatique.

Auteur: *Mémoires historiques et littéraires* sur Talma, 1826. Des pièces de théâtre. Chansons. Collaborateur: *Journal des Arts*; *Aristarque*; *Minerve littéraire*; *Mercure du XIX^e siècle*; *Journal général*; *Courrier Français*; *La Quotidienne*, 1814—critiques dramatiques des petits théâtres, signés D. C—Y (De Commangy).

voir Berchoux.

Nettement. (Alfred F. Nettement) 1805, Paris—1869. Historien et littérateur.

Auteur: *Histoire de la Révolution de juillet*. 1833. *Ruines morales et intellectuelles*, 1835. *Mémoires sur le Duc de Berri*, 1837. *Histoire du Journal des Débats*, 1838, etc.

Collaborateur: *L'Universelle*, 1829. *La Quotidienne*, Directeur depuis 1832. *Gazette de France*; *La Mode*; Fondateur de *l'Opinion publique*, 1848. A Consulter: Biré, article dans le *Correspondant*, 1899, vol. 196, p. 962. A. Nettement, *La Presse parisienne*, 1846, p. 106 ss. Hatın; *Histoire de la Presse*, VIII, p. 592.

Charles Nodier. 1780, Besançon—1844, Paris. Philologue, littérateur et bibliophile. Bibliothécaire à Besançon, 1811. De l'Arsenal, 1823.

Auteur: *Pensées de Shakespeare*, 1801. *Le Peintre de Salzburg*, 1803. *Essais d'un jeune barde*, 1804. *Stella*, 1805. *Questions de littérature légale*, 1812-1828. Jean Sbogar, 1818. Thérèse Aubert, 1819. Adèle, 1820. Lord Ruthwen, 1820. *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, 1821. Smarra, 1821. *Dictionnaire de la langue française*, 1823. *Bibliothèque sacrée, grecque et latine*, 1826. *Mélanges tirées d'une petite bibliothèque*, 1829. *Histoire du roi de Bohême*, 1830. etc.

Collaborateur: *Journal des Débats*, 1813-1823. *L'Observateur des colonies*, 1819. *Le Drapeau Blanc*, 1819-1821. *Le Défenseur*, 1820-1821. *La*

*Signatures.**Collaborateurs.*

Foudre, 1821-1823. Archives de la littérature et des arts, 1820. Annales de la littérature et des arts, 1821-1822. La Muse Française, 1823-1824. Les Tablettes romantiques, 1823. Le Propagateur, 1823-1825. Les Annales romantiques, 1825-1826. Le Mercure de France, 1827. Le Conservateur. La Quotidienne, 1821—1830. Critique littéraire.

A Consulter : Mme. Menessier Nodier ; Charles Nodier, épisodes et souvenirs de sa vie, 1867. Bassanville ; Salons d'autrefois, p. 45-62. Ed. Grenier, Souvenirs littéraires, 1894, p. 89. Salomon ; Charles Nodier et le groupe romantique, 1908. Schenck ; La Part de Charles Nodier dans la formation des idées romantiques de Victor Hugo, 1913. Jules Marsan ; Charles Nodier, 1914. Voir aussi une série d'articles sur Nodier de Paul Lacroix, Bulletin du Bibliophile, 1868, p. 23. 1863. p. 29, 209, 358. 1877, p. 50. 1881.

N. S.

N. de R.

O.

O'Mahony—

O—y.

voir Eckstein.

O'Mahony. (le comte Arthur).

Auteur : Lettres de St. Eucher à Valérien, 1820. Bibliothèque des Dames chrétiennes. Souvenirs politiques, 1836. Beaucoup d'articles.

Collaborateur : Drapeau Blanc. La Foudre. Lettres Champenoises. Défenseur. Mémorial catholique. Annales de la littérature et des arts. La Quotidienne, articles politiques et religieux.

O. T.

Paris. (Paulin) 1800, Avenay—1881, Paris. Littérateur et érudit. Attaché diplomatique, 1828. Professeur au Collège de France, 1837. Conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale. 1839, etc..

Auteur : Apologie de l'Ecole romantique, 1824. Don Juan de Byron, 1827. Œuvres complètes de Byron avec notice, 1830. etc.

Collaborateur : La Quotidienne, après 1830.

P.

Pichot. (Amedée) 1796, Arles—1877, Paris. Historien et littérateur. Il parcourt l'Angleterre 1822-1824.

Auteur : Vues pittoresques d'Ecosse, 1825. Voyage en Angleterre, 1825. Essai sur Lord Byron, 1825. Histoire de Charles Edouard, 1830. etc.

Collaborateur : Mercure du XIX^e siècle. La Quotidienne, 1828-1830. Articles historiques et politiques. Directeur de la Revue britannique, 1834.

P.

Poujoulat. (J. Joseph F.) 1808, La Fare—1880, Paris. Historien et littérateur. Lauréat de l'Aca-

Signatures.

Collaborateurs.

démie française, 1836—'40, '46. Collaborateur de Michaud.

Auteur : Correspondance d'Orient, avec Michaud, 1833-'35. Mémoires pour l'Histoire de France, avec Michaud, 1836. La Bédouine, 1835. Correspondance d'Italie, 1839, etc.

Collaborateur : La Quotidienne, 1828—1860. articles politiques et historiques. Après 1830, Musée des Français. Revue des deux mondes. Correspondant.

P. S.

R.

Rabou. (Charles) 1803, Dijon—1871, Paris. Littérateur et journaliste. Collaborateur de Balzac.

Auteur : La Reine d'un jour et d'autres romans après 1840.

Collaborateur : Le Messenger des Chambres, 1829. Un des fondateurs de la Revue de Paris, 1829. Journal de Paris ; Charte de 1830. Le Nouvelliste. La Quotidienne, 1830—critiques littéraires et articles politiques.

R.

voir Rochette.

Rippert. de Beauregard. 1765, Dauphiné—Paris, 1825. Compileur et éditeur. Fondateur de la Quotidienne avec Coutouli en 1792. Associé de nouveau avec Michaud en 1814. Il ne prit aucune part à la rédaction.

Collaborateur : Memorial antibritannique, 1812.

R. R.

Raoul Rochette. (Désiré) 1789, St. Amand.—1854, Paris. Archéologue et érudit. Professeur à la Sorbonne, 1815. Conservateur de la Bibliothèque Royale, 1826. Censeur royal, 1820-1824.

Auteur : Histoire des colonies grecques, 1815. Théâtre des Grecs de Brunoy, 1820. Lettres sur la Suisse, 1820. Histoire de la Révolution helvétique, 1823. Peintures de Pompéi, 1828, etc.

Collaborateur : Journal des Savants, Revue de Paris, Revue des deux mondes. La Quotidienne, 1822—articles politiques et savants.

Le Rodeur.

Rougemont. (Michel Nicolas Balisson, Baron de) 1781, La Rochelle—1840, Paris. Auteur dramatique et littérateur. Collaborateur de Désaugiers, Merle, Moreau, etc. Membre de l'Athénée des Arts.

Auteur : Pièces et odes de circonstances, vaudevilles, etc. Chansonnier des Bourbons, 1814.

Collaborateur : La Quotidienne. 1814—Contes politiques et sur les mœurs, etc. Journal général de France. Journal de Paris. Aristarque. Gazette de France. Annales de la Jeunesse. Ermite de la Chaussée d'Antin.

S.

voir Soulié.

Signatures.

S. P.

Collaborateurs.

Saint Prosper. (Antoine Jean Cassé de) 1790, Paris—1841, Grenoble. Journaliste et Biographe.

Auteur: Almanach des Cumulards, 1820. Oraison funèbre de Napoléon Bonaparte, 1820. Aventures d'un Promeneur.

Collaborateur: Gazette de France. Drapeau Blanc. Lettres Champenoises. Muse Française. Journal des Débats. Observateur au XIX^e siècle. La Quotidienne, articles politiques et philosophiques.

S. L.

Soulié. (Jean Baptiste Augustin) 1780, Castres—1845, Paris. Traducteur, journaliste et littérateur.

Auteur: Cimetière de Campagne, Grey. tr. 1812. La Mission de Bordeaux. 1817. Trad. de Roberts, Smith Montgomery. 1827. Poésies de Charles d'Orléans, 1830. Le Ménestrel de Béattie, 1830. Keepsake français, 1830.

Collaborateur: Mémorial bordelais, Ruche d'Aquitaine et Ruche politique, fondés à Bordeaux par Soulié et Géraud, 1814-1816. La Foudre, 1821. La Quotidienne, 1821-1830. Rédacteur en chef dès 1824. Critique dramatique, 1827-1830.

Suard. (J. B. Antoine) 1733, Besançon—1817, Paris. Littérateur et journaliste. Membre de l'Académie française, 1774. Secrétaire perpétuel, 1803. Censeur des théâtres, 1814.

Auteur: Mélanges de Littérature, 1804. De la Liberté de la Presse, 1814. Traductions de l'Anglais. Collaborateur: Nouvelles politiques, 1792. Publiste, 1797. Gazette de France. Gazette littéraire de l'Europe. Journal de Paris. La Quotidienne, 1795 et 1814-1817.

T. D. T.—D.

Mersan, (Théophile Marion du).

Auteur: Influence des Mœurs sur les Spectacles. Collaborateur: La Quotidienne, 1817-1830.

Articles politiques et littéraires. (voir Quérard, Supercheries dévoilées).

T. L.

voir Fiévée.

Vauxcelles. (Bourlet de) 1734, Versailles—1802, Paris. Bibliothécaire du Comte d'Artois.

Auteur: Oraison funèbre de Louis XV, 1774. Opuscules philosophiques et littéraires, 1796. Lettres sur Mme. Necker, 1798.

Collaborateur: Depuis 9 Thermidor, La Quotidienne avec LaHarpe et Fontanes. Mémorial catholique. Mercure de France.

Véron. (Louis Désiré) 1798, Paris—1867. Littérateur et médecin. Interne des hôpitaux, 1821. Conférences sur la physiologie, Société des Bonnes

Signatures.

Collaborateurs.

Lettres, 1822. Médecin de la Direction générale des Musées, 1826.

Auteur: Mémoires d'un Bourgeois de Paris, 1857.

Collaborateur: La Quotidienne, 1828—Revue politique. Fondateur de la Revue de Paris, 1829.

Messager des Chambres, 1829, critique dramatique. Rédacteur en chef du Constitutionnel, 1839.

A Consulter: Ses Mémoires. Maurise: Histoire anecdotique du théâtre 1856, I. p. 376. J. d'Arcay;

Indiscrétions contemporaines, 1883, p. 72. Théophile Thoré: Notes et souvenirs, Nouv. Rev.

Rétrospective, juil-déc, 1898.

V.

Villeneuve, (Mathieu Guillaume Thérèse) 1762, Félix de Caraman—1846, Paris.

Littérateur.

Professeur d'histoire littéraire à l'Athénée, 1824-'31. Membre de l'Académie celtique et des Sociétés des Antiquaires et de la Morale chrétienne.

Auteur: Noyades et Fusillades ou le voyage des 132 Nantais, 1794. Métamorphoses d'Ovide, 1806.

Vie des Saints, 1812. La Vie future, 1837. Articles de la Biographie universelle.

Collaborateur: Fondateur du Rodeur Français, 1796. Du Journal de Nantes, 1797. Journal des

Curés, 1806. Mémorial religieux—Courrier français, 1821. La Semaine, Gazette littéraire, 1824.

Rédacteur en chef de la Quotidienne, 1814-'15.

voir Berchoux.

voir O'Mahony.

Y.

—y.

Z.

Z.—Z.

xxx.

Le Directeur: Michaud jusqu'en 1828. Laurentie de 1828 à 1830.

APPENDICE III LISTE DES ARTICLES LES PLUS IMPORTANTS, 1814-1830

NOTE:—Nous n'avons pu mentionner tous les articles littéraires portant sur la question que nous étudions. Mais nous osons affirmer qu'aucun de ceux qui sont de première importance n'a été omis.

Dans cette table nous mettons 1^{ère} colonne: Dates. 2^{nde} colonne: Sujet de l'article. 3^e colonne: Auteur discuté. 4^e colonne: Auteur de l'article.

F. D.—Feuilleton dramatique.

O. J.—Œuvres de Jeunesse de Jules Janin, publiées par LaFizelière.

1814

2 juin.	La Pitié.	Delille.	A. D. Chazet.
20 juin.	Le Triomphe de la Religion ou le Roi Martyre.	LaHarpe.	A. D. Chazet.
26 juin.	L'Art du Cuisinier.	Beauvilliers.	Y.
28 juin.	Stances sur l'Allemagne, de Mme. de Staël.		
30 juin.	Petit Cours de Littérature,		
4 juil.	d'Histoire, de Philosophie,		
29 juil.	de Morale, de Religion et d'Enthousiasme, (sur l'Allemagne)		
10 juil.	Edouard d'Ecosse. F. D.	Duval.	H.
20 juil.	L'Orpheline du Temple.	Treneuil.	A. du Rivier.
27 juil.	Les Adieux à Bonaparte.	Michaud.	F. B.
22 août.	Alphonse, Roi d'Aragon, F. D.		D. C.—y.
24 août.	Pélage ou le Roi de la Paix.	Jouy.	D. C.—y.
3 sept.	Catherine de Courlande. F. D.		
8 sept.	Lequel des Deux. F. D.	Merville.	D. C.—y.
10 sept.	Mathilde.	de Cottin.	A. D. C.
20 sept.	Lettre de Sir Tristan Spleen à Lady Baronne de Staël, sur le Traité du Suicide.		
20 sept.	Vieillesse de Fontenelle. F. D.	Dumolard.	
26 sept.	Le Peintre Français à Londres. F. D.	Desfontaines.	
28 sept.	Louis d'Outre-Mer. F. D.		A. D. C.
30 sept.	Le Mariage de Figaro. F. D.		D. C.—y.
1 oct.	Hamlet. (à Bruxelles) F. D.		
18 oct.	Jeannot et Colin. Op. Com. F. D.	Florian.	
28 oct.	Charles le Téméraire ou le Siège de Nancy. F. D.	Pixérécourt.	D. C.—y.
4 nov.	Premier en Date. F. D.	Désaugiers.	
16 nov.			
18 déc.	Salon de Peinture.		A. D. C.
24 nov.	Pas Plus de Six Plats. traduit de Kotzebuë. F. D.		
	Henri Quatre à Meulan. F. D.	Merville.	A. D. C.
29 nov.	Le Printemps d'un Proscrit.	Michaud.	A. D. C.
6 déc.	Portrait de Henri IV. F. D.	Dantreville.	D. C.—y.

9 déc.	Le Règne de douze heures. F. D. tiré du roman de Mme. de Genlis.	A. D. C.
21 déc.	Appel aux Gens de Lettres par un ami de la Paix.	A. D. C.
24 déc.	Voltaire ou le Triomphe de la Philosophie Moderne. Berchoux.	A. D. C.
28 déc.	Le Triomphe de Trajan. F. D.	A. D. C.
30 déc.	Un Grenadier de Louis XIV. F. D.	D. C.—y.

1815

3 jan.		
4 fév.	La Censure du Censeur. E. Géraud.	
11 jan.	Hamlet.	
	La Jeunesse de Henri IV. F. D.	M. G. T.
12 jan.	Essai sur le Principe Régénérateur des Constitutions Politiques. Jos. deMaistre.	M—m.
18-28 jan.	Examen des Réflexions du Censeur. Chateaubriand.	R.
27 jan.	Biographie Universelle. Michaud.	Gallais.
	Coriolan. F. D. LaHarpe.	A. D. C.
28 jan.	Amélie ou l'Héritage Mystérieux. imité de Kotzebue. F. D.	A. D. C.
30 jan.	Voltaire. (poème) Berchoux.	A. D. C.
1 fév.	L'Homme du Jour. F. D. Boissy.	
	La Partie de Chasse de Henri IV. Collé.	
	F. D.	
8 fév.	Le Martyre de Louis XVI. Treneuil.	V.
17 fév.	Le Mariage de Clovis, ou le Berceau de la Monarchie Française. F. D.	A. D. C.
25 fév.	Les Templiers. F. D. Léopold.	V.
1 mars.	Jeanne Gray. F. D. Brifaut.	V.
27 mars.	La Gaule Poétique. Marchangy.	
29 mars.	La Femme Errante. (trad. de l'an- glais) Burney.	Y.
1-5 avril.	L'Enéide. (trad.) Mollevaut.	J. P. G. V.
14 avril.	Omasis. D. D. Baour Lormian.	
18 avril.	Bataille de Veillane. F. D.	
20 avril.	L'Art Poétique de Horace. Commen- taire. Martieu.	A. R.
21 avril.	Bélisaire. F. D. Cuvelier.	A. D. C.
23 avril.	Hector, F. D. Luce deLancival.	V.
3 mai.	Cours de Littérature. LaHarpe.	
9 mai.	Racine et Voltaire.	
4 mai.	Marius à Minturnes. F. D. Arnault.	
13 mai.	Sur Quelques Causes de la Décadence de la Littérature.	
6 juin.	Adelaïde de Méran. Figault Lebrun.	L.
10 juin.	Examen Critique de la	
12 juin.	Constitution Française. Sismondi.	M. B.
3 juil.	Rapport sur l'Etat de la France. Chateaubriand.	
	Réfutation par Regnaud de Warin.	M. B.

25 juil.			M. B.
11 août.	Mémoires de Mme. de la Rochejac- queline.		
1 août.	Le Terme d'un règne, ou le Règne d'un terme.	Désaugiers.	A. D. C.
24 août.	Les Souvenirs prophétiques d'une Sibylle.	Lenormand.	Z. T.
	Le Roi et la Ligue. F. D.	Théaulon et Dar- tois.	A. D. C. Z. T.
28 août.	Discours de Chateaubriand.		
18 sept.	Manlius. F. D.	LaFosse.	
1 oct.	La Grotte de Fingal. F. D.	Frédéric et St. Clair.	Martainville.
8 oct.	Vincent de Paul. F. D.	Lemaire.	Martainville.
22 oct.	Hamlet. F. D.		
31 oct.	Les Vendangeurs du Rhône. F. D.	Merle.	Martainville.
1 nov.	Démétrius. F. D.	Delrieu.	Martainville.
9 nov.	Isaurine et Walbourg. F. D.	Hubert.	
19 nov.	La Marquise de Ganges. F. D.	Léopold et Boirie.	
20 nov.	Macbeth. F. D.		
29 nov.	La Fin de la Ligue ou Henri IV à la Bataille de Fontaine-franc. F. D.		Martainville.
9 déc.	Antigone.	Ballanche.	M. B.
10 déc.	Gulliver dans l'Île des Géants. F. D.	Sévrin.	Martainville.
11 déc.	Jean sans Peur. F. D.		Martainville.
12 déc.	Ulysse. F. D.	Lebrun.	Martainville.
27 déc.	Trois pour Une. F. D.	Désaugiers.	Martainville.
1816			
13 jan.	Le Connétable Duguesclin. F. D.	Hullieu.	Martainville.
5 fév.	Jeanne de France.	de Genlis.	C. D.
6 fév.	Arthur de Bretagne. F. D.	Aignan.	
9 fév.	La Double Réputation. F. D.	Picard.	
11 fév.	Henri IV et Mayenne. F. D.		
12 fév.	La Sibylle au Tombeau de Louis XVI.	Lenormand.	B.
15 fév.	Jean de Paris, le Roi et la Ligue. F. D.		
28 fév.	Brusquet, fou de Henri II ou le Carnaval de 1556. F. D.		
29 fév.	Walther ou l'Enfant du Champ de Ba- taille.	Lafontaine.	C. D.
4 mars.	Les Deux Vaudevilles. F. D.	Merle.	
13 mars.	La Comédienne. F. D.	Andrieux.	
18 mars.	La Mort de Louis XVI.	Tercy.	R.
18 mars.	Clarisse et Lovelace. F. D.	Franconi.	
2 avril.	Les Reclus de Norvège.	Porter.	C. D.
3 avril.	L'Histoire de France. Guerres Religieuses.	Lacretelle.	
12 avril.			
23-26 mai.	Quelques Idées sur l'Éducation et l'Instruction Publique.		M. B.

18 avril.	Geneviève de Brabant. F. D.		
4 mai.	M. Sans Gène. F. D.	Désaugiers.	
20 mai.	De l'Esprit européen et du vrai esprit national.		M. B.
30 mai.	Le Chevalier de Canolles ou un Episode de la Fronde. F. D.	St. Georges.	
1 juin.	La Vallée du Torrent. F. D.	Frédéric.	Martainville.
10 juin.	Elégies de Mollevaut.	Mollevaut.	M. B.
18 juin.	Deux Mariages. F. D.	Merle.	
20 juin.	Charles de France. F. D.	Théaulon.	
21 juin.	Biographie Universelle.	Michaud.	R.
23 juin.	Le Sacrifice d'Abraham. F. D.	Cuvelier.	Martainville.
24 juin.	Robert de France. F. D.		
9 juil.	Œuvres badines et morales.	Cazotte.	
11 juil.	Charlemagne. F. D.	Lemercier.	
15 juil.	Notice sur Sheridan.		M. B.
18 juil.	Bolestas, les Ruines de l'Abbaye.	Menesville.	
26 juil.	Les Trois Ages, ou les Jeux olympiques, l'Amphithéâtre, et la Chevalerie.		C. D.
31 juil.	Adolphe.	B. Constant.	J. N.
5 août.	Elégies de Properce. (trad.)	Mollevaut.	M. B.
7 août.	Le Soldat de Henri IV. F.D.	Gombault.	
8 août.	Poésies.	LaChataigneraye.	
11 août.	Les Deux Philiberts. F. D.	Picard.	
22 août.	Marguerite de Strafford. F. D.	Leblanc.	
24 août.	La Fête de Henri IV. F. D.	Rougemont.	
26 août.	La St.-Louis villageoise. F. D.	Merle.	
27 août.	La Bataille de Denain. F. D.	Théaulon.	
28 août.	Histoire de France.	Lacretelle.	
10 sept.	Éléments de la Langue et de la Grammaire romaines avant l'an 1,000	Raynouard.	R.
16 sept.	Voltaire ou le Triomphe de la Philosophie.	Berchoux.	C. D.
4 oct.	Agamemnon, (trad. d'Eschyle)	Humboldt.	M. B.
11 oct.	Repertory of English Literature.		Malte-Brun.
14, 18,			
21, 26 oct.	Œuvres Complètes d'Horace. (trad.)	Daru.	M. B.
15 oct.	Théâtre Choisi.	LaHarpe.	R.
25 oct.	La Bataille de Staffarde. F. D.	Boirie.	
31 oct.	Le Chevalier Tardif de Courtac.	Bellemare.	Martainville.
7 nov.	Les Frère et Sœur Jumeaux. F. D.	Lemercier.	
8 nov.	Littérature Etrangère.		Malte-Brun.
18 nov.	Philippe Auguste. F. D.		
6 déc.	Le Départ d'Eden.	Delille.	
16 déc.	comparé avec le poème de Milton.		B.
7 déc.	Les Battuécas.	de Genlis.	J. N.
17 déc.	Comte Ory. F. D. (XI ^e siècle)		
28 déc.	Le Luthier de Lubeck.	Holberg.	M. B.

1817

24 jan.	La Chute de Rufin. (trad. de Claudien)	Marquis de Sy—	M. B.
28 jan.	Marianne. F. D.	LaHarpe.	M. B.
3 fév.	Tableau historique de l'Etat et des Progrès de la Littérature française depuis 1789.	Chénier.	J. N.
3 fév.	Les Rosières. F. D.		J. T. M.
3 fév.	Mélanges Littéraires et Politiques.		J. T. M.
9 fév.	Pied de Mouton. F. D.		J. T. M.
13 fév.	Hector. F. D.	Luce de Lancival.	M. B.
17 fév.	Dionysii Halicarnassei. (rétablis)	Angelo Maio.	M. B.
5 mars.	Roger de Sicile.	Bertou.	M. B.
14-18 mars.	La Mort d'Abel. F. D.	Legouvé.	M. B.
16 mars.	L'Enfant Prodigue. F. D.	Berchoux.	
18 mars.	Deux Capitaines de Hussards. F. D.		J. T. M.
22, 23,			
28 mars.,			
21 avril.			
9 avril.	Germanicus. F. D.	Arnault.	M. B.
25 mars.	Wallace ou le Ménestrel écossais. F.D.		J. T. M.
29 mars.	Nouvelle Edition de Voltaire et de Rousseau.		B.
2 avril.	Colleks, ou le Choix d'une Epouse. (trad. de l'ang.)	Hannah More.	
10 avril.	Iphigénie en Tauride, comparée avec de la Touche.		M. B.
12 avril.	la pièce de Goethe.		M. B.
22 avril.	Le Prince en Goguette.	Désaugiers.	M. B.
23 avril.	Géographie Universelle.	Malte-Brun.	
27 avril.	Mémoires de Dangeau.	de Genlis.	
28 avril.	Le Salon de Peinture.		
29 avril.	Rodogune. F. D.	Racine.	M. B.
2 mai.	Jugement Philosophique sur Rousseau et Voltaire.	Azaïs.	M. B.
6 mai.	Le Chevalier Français. F. D.	Monvel.	M. B.
8 mai.	Œuvres de Gustave III, Roi de Suède.		
9 mai.	Athalie. F. D.	Racine.	M. B.
15 mai.	Phèdre. F. D.	Racine.	M. B.
18 mai.	Zaire. F. D.	Voltaire.	M. B.
19 mai.	Une Matinée de Henri IV. F. D.	Picard.	M. B.
25 mai.	La Mort de Pline et Inès de Castro.	de Genlis.	M. B.
30 mai.	Le Prisonnier de New Gate. F. D.	Drap-Darnaud.	M. B.
6 juin.	Voltaire, considéré comme poète, écrivain et philosophe.	Linguet.	
8 juin.	Léon de Norveld ou le Prisonnier de Stockholm. F. D.		
13 juin.	De l'esprit du siècle.		
16, 20 juin.	Poèmes élégiaques.	Treneuil.	M. B.
18 juin.	Le Complot Domestique. F. D.	Nep. Lemercier.	M. B.

23 juin.	Les Fidèles Catholiques, sur les éditions de Voltaire et de Rousseau.		
28 juin.			
1 juil.	Koster's Travels in Brazil.		M. B.
30 juin.	Choix des Poésies Originales des Troubadours.	Raynouard.	
5 juil.	Les Deux Anglais. F. D.	Merville.	M. B.
8 juil.	Les Odes d'Horace (trad. en vers)	de Wailly.	
15 juil.	La Politique d'Aristote.		M. B.
17 juil.	Alfred le Grand.		
	Louis de Senancourt. (romans)	Mme. de T——.	
18 juil.	Phocion. F. D.	Royou.	M. B.
26 juil.			
10 août.			
15 août.			
2 sept.	La Gaule Poétique.	Marchangy.	M. B.
29 juil.	Le Jeune Loys, Roi des Francs.	Mme. de Chateau- briand.	
30 août.	Vauglas ou les Anciens Amis. F. D.	Picard.	M. B.
7 sept.	L'Art de Parvenir.	Viollet le Duc.	M. J.
13 sept.	Voyage de M. de Humboldt.		M. B.
25 sept.	L'Homme Gris.	Poujol.	M. B.
26 sept.			
2 oct.	Histoire de Jeanne d'Arc.	Lebrun de Char- mettes.	M. B.
8 oct.	Oraison Funèbre de Louis XVI.	Soumet.	M. J.
14 oct.	Œuvres Posthumes.	Rémusat.	
19 oct.	Histoire des Croisades.	Michaud.	J. N.
21 oct.	Moucheron. (trad. de Virgile)	Comte de Valois.	M. J.
23 oct.			
10 nov.	La Manie des Grandeurs.	Duval	M. B.
5 nov.	L'Abbaye de Craigh Melrose (tr. ang.)		
	Ormond de Miss Edgeworth (tr. ang.)		
	Ondine de LaMotte Fouquet. (tr. all.)		
10 nov.	Hamlet. F. D.		
22 nov.	Critique de Blaise Pascal.	Raymond.	
29 nov.	Nouvelles Littéraires Etrangères.		M. B.
9 déc.	La Maison en Loterie. F. D.	Picard.	M. B.

1818

4 jan.	Vie politique, littéraire et morale de Voltaire.		
	Réfutation de Condorcet.	Lepau.	T. D.
19 jan.	Warwick. F. D.	LaHarpe.	M. J.
3 fév.	Les Folies du Siècle. rom. phil.	M——.	M. J.
17 fév.	Observations critiques sur le Génie du Christianisme.		

20 fév.			
12 mars.	Mémoires et Correspondance.	d'Epinay.	
23 fév.	Galerie morale et politique.	de Ségur.	
25 fév.	Abufar. F. D.	Ducis.	M. J.
1 mai.			
1 juin.	La Galerie du Luxembourg (peinture).		Landon.
16. 24 mai.	Recherches Philosophiques.	Bonald.	
20 mai.	Biographie Universelle.	Michaud.	T. D.
22, 24 mai.			
28 mai.	Considérations sur les principaux		
3 juin.	Événements de la Révolution française.		
23 nov.	Albertine de Ste. Albe.	Staël.	
30 mai.	Rob Roy. (trad. de R. B. D.)	Allart. Scott.	
31 mai.			
9 juin.	Essai sur l'Indifférence en Matière de Religion.		
22 oct.		Lamennais.	Laurentie.
14 nov.			
5 juin.	Selucours de Florian. F. D.	Bernard.	
11 juin.	Mérovéide ou les Champs Catalauniques.	Lemercier.	&
14 juin.	De l'Influence des Passions sur le Bonheur des Individus et des Nations.		
19 juin.	Job. (trad. nouvelle)	de Staël. Genoude.	S. L.
24 juin.	La Décadence de la Littérature Dramatique.		Le Boxeur.
28 juin.	Jean Sbogar.	Nodier.	
3 juil.	Poésies.	M. J. Chénier.	
4 juil.	Tacite. (trad. nouvelle)	D. Delamalle.	Publius Gallus. Laur(entie).
5 juil.	Lettres inédites de Voltaire.		
9 juil.	Eléments de l'Histoire de la Littérature française.	Charbonnières.	
16 juil.	Des Missionnaires et des Philosophes.		Laur(entie).
24 juil.	Mémoires sur la Vie et les Œuvres de Benj. Francklin (sic) par son petit fils.		
27 juil.	Ronceval.	Winter.	
28 juil.	Considérations sur la société des Jésuites.		Laur(entie).
4 août.	Ermance de Bonfremont.		
	Chronique du IX ^e siècle.	Augustine Gottis.	
7 août.	Le Chevalier de l'Industrie.	Duval.	
11 août.	Recueil de Fables.	Fonvielle.	
19 août.	Les Nuits Romaines. (tr. de l'ital)	Lestrade.	
22 août.	Spartacus.	LaHarpe and Saurin.	
4 sept.	Nouvelles Contemporaines.	de Choiseul.	

4 sept.	Le Fermier de la Forêt d'Inglewood. (tr. de l'ang.)		
6 sept.	Jeanne d'Albret.	Vauvilliers.	T. D.
7 sept.	De la Liberté par rapport à l'Esprit des Ecrivains.		Laur(entie).
	Magasin de Chaperons. F. D.	Désaugiers.	
9 sept.	Souvenirs de Brighton, de Londres et de Paris.	Mme. S. Can- deille.	
13 sept.	Essais de Montaigne. (nouv. éd.)		Laur(entie).
14 sept.	Cours de Littérature fait à Paris.	Chénier.	
15 sept.	Mémoires de St. Simon (nouv. éd.)	Laurentie.	A. D.
17 sept.	De la Littérature considérée dans ses rapports avec les Institutions so- ciales.		
25 sept.	Des Contes et des Romans.	de Staël.	Le Boxeur.
26 sept.	Jeanne d'Arc ou la France sauvée.	Dumesnil.	Laur(entie).
1 oct.	Fables.	Gosse.	O. T.
5 oct.	Jérusalem Délivrée. (tr. de Tasse.)	B. Lormian.	
9 oct.	Lettres édifiantes des Missions.		Laur(entie).
20 oct.	Biographie Universelle.	Michaud.	
23 oct.	Les Psaumes. (tr. fr.)	Sapinaud de Bois- huguet.	T. D.
25 oct.	Jean Sbogar. F. D.		
29 oct.	Comédie Divine. (tr. fr.)	Pongerville.	
19 nov.	Ulysse. F. D.	Lebrun.	
20, 24 nov.	Charlemagne ou la Caroléide.	Arlincourt.	Laur(entie).
20 nov.	Observations sur l'Ouvrage de Mme. de Staël.	Bonald.	
22 nov.	Esprit de Mme. la Baronne de Staël Holstein.	Regnault de Warin.	
30 nov.	Essai sur la vie et les écrits de Males- herbes.	Boissy d'Anglas.	
1 déc.	Annales Littéraires.	Dussault.	
8 déc.	Œuvres Complètes de Marmontel. (nouv. éd.)		Laur—.

1819

5 jan.	La Fille d'Honneur. F. D.	Duval.	
13 jan.	Le Théâtre de M. J. Chénier.		
2 fév.	Satires. (recueil anonyme.)		
4 fév.	Tarare. (opéra). F. D.	Beaumarchais.	
12 fév.	Vie des Justes dans les hauts rangs de la société.	Abbé Carron.	Laur—.
15 fév.	Beverley. F. D.		
17 fév.	Essai sur l'Instruction Publique.		Laur—.
21 fév.	Florence Macarthy. (histoire irlan- daise)	Lady Morgan.	A. D.
22 fév.	L'Art de Plaire. (tr. d'Ovide) Odes d'Horace. (tr.) Odes Choiesies.	M. P. D. C. de Wailly. Valory.	
10 mars.	Athalie. (opéra) Comparaison entre Racine et Schlegel.		

11 mars.	Œuvres de Molière. (nouv. éd)	Auger.	T.
15 mars.	Essai sur la loi de la souveraineté et sur la liberté de la presse.	Bergasse.	Laur—.
30 mars.	Mélanges littéraires, politiques et philosophiques.	Bonald.	T. D.
3 avril.	Orgueil et Vanité. F. D. par l'auteur du Chevalier de Can- nolles.		
14 avril.	La Mort de Kotzebuë.		Laur—.
26 avril.			
24 mai.	Histoire de Cromwell.	Villemain.	
6 mai.	Jeanne d'Arc. F. D.	D'Avrigny.	
19 mai.	De l'Intolérance Philosophique.		N.
21 mai.	Histoire littéraire d'Italie.	Ginguené.	
30 juin.	Retraite de Talma.		
10 juil.	De l'Université et de l'Ecole de Droit.	Chateaubriand.	
13 juil.		Louis Bonaparte.	
14 juil.	La Cirnéide.	Barrande de Briges	L—.
28 juil.	De la Liberté des Cultes.	Royou.	
10 août.	Histoire de France.	Destut de Tracy.	L—.
15, 22 août.	Commentaire sur l'Esprit des Loix.		
29 août.	Lettres de Mme. de Sévigné.		
30 août.	Le Salon de peinture.		
18 sept.	Revue littéraire.		L—.
20 sept.	De l'Immobilité du Peuple.	Fiévée.	
21 sept.	Coup d'œil sur les affaires de l'Eglise.		L—.
25 sept.	Sur les dernières Elections.	Chateaubriand.	
27 sept.	Vie de Jacques II, Roi d'Angleterre.		
2 oct.	Ouverture de l'Odéon, second théâtre français.		
5 oct.	Histoire de l'Angleterre.	Smollet.	L—.
8 oct.	Misanthrope et Andromaque. (Odéon)		
9 oct.	De la Religion et de la Monarchie.		R.
10 oct.	Rapport sur la Liberté de la Presse.	Chateaubriand.	
11 oct.	Tartuffe. (Odéon)		
13 oct.	Jérusalem Délivrée. (tr.)	Baour Lormian.	L—.
24 oct.	Sur les Circonstances présentes.	Bonald.	
25 oct.	Les Vêpres siciliennes. F. D.	C. Delavigne.	
30 oct.	Œuvres complètes.	André Chénier.	
	Les Destins de la Vendée.	Victor Hugo.	
	Ode sur la Religion.	A. Charles.	
	Lionel.		
7 nov.	Louis IX. F. D.	Ancelot.	
10 nov.	Leçons sévères trop tôt oubliées.	Fiévée.	
16 nov.	Pygmalion et Galatée.	Girodet.	
19 nov.	De l'Etat de la France.	B. Constant.	
19 nov.	Le Frondeur. F. D.	Royou.	
21 nov.	Calas. F. D.	Victor.	
27 nov.	Biographie Universelle.	Michaud.	

20 déc.	De la Dignité du Trône.	O. M——y.	
24 déc.	Olympie. F. D.	Brifaut.	
29 déc.	Les Abus de la Censure théâtrale.	Laya.	
1820			
2 jan.	Jugement impartial sur Napoléon.	Azaïs.	
3 jan.	Aux Missionnaires de l'Irréligion, poème.	Viellard.	—y.
8 jan.	Les Comédiens. F. D.	C. Delavigne.	
11 jan.	Zélie, reine des Braves. (roman)	de Montpesat.	
2 fév.	Réflexions morales sur l'Espagne.		L——.
6 fév.	La Politique de l'Espagne.	Chateaubriand.	
12 fév.	L'Ours et le Pacha. F. D.	Pixérécourt.	
27 fév.	Odes sur la Mort du Duc de Berry.	Hugo, etc——.	
4 mars.	Charles de Navarre. F. D.	Brifaut.	
8 mars.	Marie Stuart. F. D.	Lebrun.	
10 avril.	Le Flatteur. F. D.	Gosse.	
12 avril.	Marie Stuart. (Porte St. Martin)	Schiller.	
13 avril.	Marie Jobard. (parodie)		
25 avril.	Conradin et Frédéric. F. D.	Liadières.	
8 mai.	Eloge historique du Duc de Berry.	A. D. Chazet.	
10 mai.	Eloge du Duc de Berry.	Chateaubriand.	
13 mai.	Réflexions sur l'Etat de l'Eglise au XVIII ^e siècle.	Lamennais.	L——.
5 juin.	L'Artiste ambitieux. F. D.	Théaulon.	
9 juin.	Histoire de la Guerre de la Vendée.	Beauchamp.	L——.
12 juin.	Folliculaire. F. D.	Delaville.	
15 juin.	Mémoires sur la Vie et la Mort du Duc de Berry.	Chateaubriand.	M. J.
18 juin.	Le Vampire.	Nodier.	
19 juin.	De l'Université.		L——.
2 juil.	Voyages pittoresques dans l'Ancienne France.	Nodier, Taylor et Cailleux.	M. E.
28 juil.			
14 déc.			
6 juil.	Histoire de l'Esprit des peuples de l'Europe depuis Clovis jusqu'à Charlemagne.	Messieny.	Battus.
7 juil.	L'Essai sur l'Indifférence en Ma-		
15, 27 août.	tière de Religion. (2nd vol.)	Lamennais.	L——.
15 juil.	Traduction de la Bible.	Genoude.	
16 juil.	De la Conscience politique des Peu- ples.		L——.
19 juil.	Aspasie et Périclès. F. D.	Viennet.	
22 juil.	Rentrée de Talma. Œdipe.		
25 juil.	Le Compilateur. F. D.	Amable.	
26 juil.	Essai sur la Littérature des Hébreux.	Montbron.	
27 juil.	Artaxerxès. F. D.	Delaville.	
29 juil.	De l'Usage et de l'Abus de l'Esprit philosophique au XVIII ^e siècle.	Portalis.	
31 juil.	Corisandre. F. D.	Berton.	
2 août.	Caractères et Réflexions morales.	Vicomte de L. D.	
3 août.	Fanfan, la Tulipe. F. D.	Frédéric.	
4 août.	Le Mari Confident. F. D.		

4 août.	Théâtre complet des Latins.	Levée.	
8 août.	Antigone.	Ballanche.	
4 août.	La Mort du Duc d'Enghien.	Michelet.	
9 août.	Batilde. (poème)	La princesse Bonaparte.	
10 août.	Marie Stuart. (Porte St. Martin)	Schiller.	
14 août.	La jeune Veuve. poème.	DuPuy des Islets.	
20 août.	Lettres sur quelques Cantons de la Suisse, écrites en 1819.	Raoul Rochette.	L—.
24 août.	Cadet Buteux au Vampire.	Désaugiers.	
28 août.	L'Amant Somnambule.	Imitation de Scribe.	
1 sept.	Voyage pittoresque de la Grèce.	Gouffier.	
3 sept.	La mort du Duc de Berry, poème.	C. d'Espinouse.	L—.
7 sept.	L'Homme aux Précautions. F. D.	Désaugiers.	
16 sept.	Voyage pittoresque à Lyon.	F. M. Fortis.	
20 sept.	Poèmes nouveaux de	Sapinaud.	
		Loizerolles.	L—.
21 sept.	Nouvelles Lettres de	Mlle. de Lespinasse.	H. L.
22 sept.	La Démence de Charles VI.	Lemercier.	
24 sept.	Biographie Universelle.	Michaud.	
27 sept.	Mélina de Cressanges.	Hippolyte.	—y.
29 sept.	Opuscles Poétiques.	L. N. M. Carnot.	
3 oct.	La Providence et les Bourbons.		R.
7 oct.	Sigismonde ou les Rivaux Illustres. F. D.	Hubert.	
8 oct.	La Nuit et la Journée du 29 septembre. (naissance du duc de Bordeaux)	A. D. Chazet.	
9 oct.	Les Dames de Bordeaux. F. D.		
10 oct.	Impromptu sur le 29 septembre. F. D.		
11 oct.	Du Gouvernement de la France depuis la Restauration.	Guizot.	
15 oct.	Don Juan.	Mozart.	
12 oct.	Examen critique de l'Essai sur l'Indifférence en Religion.	Saint Acre.	L—.
18 oct.	Attaque de Guizot.		Beaulieu.
20 oct.	La jeune Tante. F. D.	Melesville.	
21 oct.	Clovis. F. D.	Viennet.	
	Clovis. F. D.	Lemercier.	
27 oct.	Il Matrimonio Secreto. F. D.	Cimarosa.	
4 nov.	La Démence de Charles VI. (la censure)	Lemercier.	
7 nov.	Phocion. F. D.	Royou.	
18 nov.	Le Prêtre.	Mme. Sophie.	P—.
23 nov.	Torvaldore Dorliska. F. D.		
27 nov.	Collection de Prosateurs français. LaBruyère, LaRochefoucauld, etc.		
2 déc.	De la Nécessité du Rétablissement de la Religion en France.	Bonald.	
4 déc.	Nouvelle Edition de Molière.	Auger.	

6 déc.	Variétés politiques et littéraires.		
	Essais.	Azaïs.	L—.
6, 8 déc.	Jean de Bourgogne. F. D.	Formont.	
11 déc.	Eugène et Guillaume. F. D. (Odéon)		
10, 20 déc.	La Bande Noire.		
	Le Château de Chambord.		M. E.
15 déc.	Louis XVI ou l'Ecole des Peuples.	Fonvielle.	
20 déc.	Valentin, ou le Pasteur d'Uzès.	Ducange.	M. E.
20 déc.	L'Auteur Mort et Vivant. F. D.	Blanard.	D.
22 déc.	Don Carlos. F. D.	Lefèvre.	D.
22 déc.	Voyage dans la Vendée, et dans le Midi de la France.	Genoude.	L—.
25 déc.	De la Restauration, considérée comme le Terme et non le Triomphe de la Révolution. Réponse à Guizot.	P. L. B.	Z—Z.
29 déc.	L'Intrigant Maladroit. F. D.	D.	
1821			
1 jan.	Œuvres Complètes.	Massillon.	D.
2 jan.	Essai sur la Vie et les Œuvres de Bernardin de St. Pierre.	Aimé Martin.	L—.
5 jan.	Revue Littéraire.		L—.
7 jan.	L'Emigré en 1794, ou une Scène de la Terreur. F. D.		D.
14 jan.	Aventures d'une fille de Roi racontées par elle-même.		M. E.
15 jan.	Observateur du XIX ^e siècle.	St. Prosper.	S—.
19 jan.	La France telle qu'on l'a faite. Réponse.	Kératry.	L—.
24 jan.	Frontin, mari-garçon. F. D.	Scribe.	M. E.
26 jan.	Théâtre.	Gain-Montaignac.	D.
27 jan.	Isabelle de Lovenzo. F. D.		M. E.
29 jan.	L'Apocalypse du Solitaire.		Ch. Nodier.
2 fév.	Réflexions Diverses.		Bonald.
7 fév.	Intérieur d'une Etude. F. D.	Scribe.	M. E.
9 fév.	La Mort du Tasse. F. D.	Cuvelier.	D.
9 fév.	Le Drapeau Blanc.		Ch. Nodier.
19 fév.	Le Théâtre des Grecs.	R. Rochette.	D.
26 fév.	Ce que tout le monde pense et ce que personne ne dit.		Fiévée.
27 fév.	Zénobie. F. D.	Royou.	D.
3 mars.	Baudouin. F. D.		D.
7 mars.	Etudes Poétiques.	Chénedollé.	D.
14 mars.	La Femme, juge et partie. F. D.	Leroy.	D.
	Jeanne d'Arc. F. D.	Théaulon et Dar- tois.	D.
27 mars.	Essai sur l'Homme de Pope (tr.).	J. Delille.	D.
30 mars.	Frédégonde et Brunehaut. F. D.	Lemercier.	D.
5 avril.	Essai sur l'Indifférence.—	Lamennais.	
9 avril.	Le Faux Bonhomme. F. D.	Duval.	D.
21 avril.	Vie de Blanche de Castille.	Comtesse de Ma- checo.	Z—Z.

26 avril.	Institut Royal de France. Discours d'Ouverture.		L—.
30 avril.	Le Baptême du Duc de Bordeaux.		Malitourne.
1 mai.	Le Baptême du Duc de Bordeaux.		Ch. Nodier.
3 mai.	Mélanges Littéraires.		L—.
7 mai.	Les Poètes et le Baptême du Duc.	Hugo, etc.	
21 mai.	Littérature. Poésies de Picard.		Ch. Nodier.
28 mai.	Abufar. F. D.		D.
1 juin.	Pensées.		Ch. Nodier.
4 juin.	L'Heureuse Rencontre. F. D.	Planard.	D.
18 juin.	Oreste. F. D.	Mély-Janin.	M. E.
29 juin.	Revue Bibliographique.		M. E.
1 juil.	Séance publique de l'Académie.		
9 juil.	La Destinée de Buonaparte.		L—.
9 juil.	La Mère Rivale. F. D.	C. Bonjour.	D.
	Emma. F. D.	Planard.	D.
15 juil.	Solitaire. F. D.		F.
	Tiré du roman d'Arlincourt.		
16 juil.	Histoire d'Ecosse. (tr. de Robertson)	Campenon.	
23, 30 juil.	Histoire de l'Assemblée Constituante.	Lacretelle.	Z—Z.
25 juil.	Pensées sur la Mort de Bonaparte.		xxx.
26 juil.	Dix Ans D'Exil.	de Staël.	S—.
28 juil.	Défense de l'Essai sur l'Indifférence		
3, 21 août.	en Matière de Religion.	Lamennais.	L—.
29 juil.	Le Solitaire.	Arlincourt.	D.
4 août.	Italie.	Lady Morgan.	Ch. Nodier.
4 août.	Le Retour. F.D.	Rancé.	D.
5 août.	Biographie Universelle.	Michaud.	
6 août.	Louis IX en Egypte. F. D.	Lemercier.	D.
9 août.	La Nouvelle Salle de l'Opéra.		M. E.
13, 17 août.	Smarra.	Nodier.	D.
14 août.	Odes.	Ch. Antoine.	D.
	Chefs-d'Œuvre dramatiques.	Voltaire.	
24 août.	Voyages Pittoresques dans l'Ancienne France.	Ch. Nodier.	S.
27 août.	Revue littéraire et critique.		M. E.
31 août.	Histoire de la Vie et des Œuvres de J. J. Rousseau.		R.
7 sept.	Œuvres d'Horace. (tr.)	Campenon.	L—.
10 sept.	Poésies lyriques et bucoliques.	Dorion.	D.
13 sept.	Oreste.	Mély-Janin.	L—.
14 sept.	Voyage Souterrain.	Bory de St. Vin- cent.	Ch. Nodier.
17 sept.	Jean sans Peur. F. D.	Liadières.	D.
19 sept.	Martyrologe royal.	Saint Prosper.	S.
28 sept.	Editions nouvelles de	B. de St. Pierre.	
		Boileau.	
		Racine.	L—.
30 sept.	La France Sauvée. poème.	J. J. Bonbie.	D.
3 oct.	Faliero. F. D.		D.
4 oct.	Réflexions sur les objections scienti- fiques faites contre la religion.		L—.
9 oct.	Holy Rood.		Ch. Nodier.

10 oct.	Considérations sur les Grecs et les Turcs.	Genoude.	L—.
18 oct.	Œuvres complètes.	C. F. Volney.	R.
24 oct.	Calédonie.	Ch. Nodier.	S.
25 oct.	Description pittoresque et historique du Château de Chambord.	Merle.	L—.
17 oct. et 11 mars.			
26 oct.	Le Dernier des Césars. (roman)	Vaublanc.	M. J.
31 oct.	Les Plaideurs sans Procès. F. D.	Etienne.	M. J.
10 nov.	Histoire de la Navigation intérieure des Etats-Unis d'Amérique.	Gallatin.	Ch. Nodier.
11 nov.	La Promenade d'Ecosse.	Ch. Nodier.	M. E.
15 nov.	Falkland. F. D.	Laya.	M. J.
17 nov.	Biographie Universelle.	Michaud.	M. J.
22 nov.	Médée. F. D.	Longpierre.	M. J.
25 nov.	Histoire de la Vie et des Œuvres de J. de LaFontaine.	Walknaër.	M. J.
	Bertram.	Ch. Nodier.	
3, 9 déc.	Le Paria. F. D.	C. Delavigne.	M. J.
6 déc.	Michel et Christine. F. D.	Scribe.	M. E.
12 déc.	Vie de Louis XVIII.	Beauchamp.	M. J.
16 déc.	L'Ingénieux Chevalier, Don Qui-chotte de la Manche. (tr.)		M. E.
17, 31 déc.	Œuvres Complètes.	Walter Scott.	Ch. Nodier.
18 déc.	Vie de Voltaire.	Mazure.	M. J.
25 déc.	Mémoires du Duc de Lauzun.		M. E.
29 déc.	De l'Etat actuel de la Vieillesse.	Malitourne.	
29 déc.	Scylla. F. D.	Jouy.	M. J.
1822			
3 jan.	L'Eglise de Ste. Geneviève.		M. E.
4 jan.	Vie de Voltaire.	Mazure.	M. J.
28 jan.	Sans Tambour ni Trompette. F. D.	Merle.	F.
25 fév.	De la Révolution en Espagne et de la Crise actuelle.	Beauchamp.	M. J.
7 mars.	Hamlet.		
4 avril.	Etudes littéraires et morales sur les historiens latins.	Laurentie.	R.
15 avril.	Histoire des Croisades.	Michaud.	
17 avril.	Fables Politiques.	Valmalette.	M. J.
24 avril.	Poèmes. Hélène, le Somnambule, etc.	A. de Vigny.	M. J.
25 avril.	Œuvres complètes.	Millevoye.	
27 avril.	Buonaparte.	V. Hugo.	
28 avril.	Attila. F. D.	Hipp. Bis.	M. J.
30 avril.			
4, 12 mai.			
3 juin.			
14 juin.			
15, 22 juil.	Le Salon de 1822.		M. J.
17 mai.	Le Pavillon de Fleurs. F. D.	Pixérécourt.	M. J.
31 mai.	Théâtre de Caramouche.		
	L'Herbier général.		
	L'Histoire naturelle des oranges.		Ch. Nodier.

1 juin.	Duché, Vandick, Colardeau. Contes anecdotiques en vers.	E. Mennechet.	A.
8 juin.	Régulus. F. D.	Arnault fils.	M. J.
16 juin.	Les Machabées. F. D.	Alex. Guiraud.	M. J.
17 juin.	Lettres sur la Suisse.	R. Rochette.	L—.
18 juin.	Discours à la Soc. des Bonnes Lettres.	Auger.	
8 juil.	La Peine de Mort.	Guizot.	A.
27 juil.	idem.	Guizot.	Bonald.
15 juil.	Recueil de pièces à la mémoire des Suisse morts pour la cause de Louis XVI.	J. B. A. Soulié.	
15 août.	Le Lépreux de la Vallée d'Aoste. F. D.	Merle.	F.
20 août.	L'Université de France.		M. J.
	Le Solitaire. F. D.	Planard.	
	Du Pour et du Contre. F. D.	Sewrin.	M. J.
21 août.	Les Quatre Ages. F. D.	Merville.	M. J.
23 août.	Trilby ou le Lutin d'Argail.	Ch. Nodier.	Z. Z.
16 sept.	Gabriella.	Duchesse de A.	Z. Z.
23 sept.	Biographie Universelle.	Michaud.	M. J.
24 sept.	Collection de Mémoires sur l'Art dramatique.		A.
25 sept.	Le Zodiaque de Dendérah.	Halma.	Ch. Nodier.
28 sept.	Ali-Baba, ou les quarante voleurs. F. D.	Pixérécourt.	F.
29 sept.	Odes et Poésies Diverses.	V. Hugo.	M. J.
3 oct.	L'Observateur du XIX ^e siècle.	St. Prosper.	M—n.
19 oct.	Le Trappiste.	A. de Vigny.	
20 oct.	Correspondance de Francklin (sic).		Z. Z.
22 oct.	L'Anti-doctrinaire. Réponse à Guizot.		M. J.
10 nov.	Clytemnestre. F. D.	Alex. Soumet.	M. J.
11 nov. et	Saul. F. D.	Alex. Soumet.	M. J.
14 nov.			
12 nov.	Histoire des Croisades.	Michaud.	L—.
15 nov.	Chios, la Grèce et l'Europe. poème.	Dumast.	
28 nov.	Noirville ou le Corrupteur. F. D.	Lemercier.	M. J.
3 déc.	De la Justice au XIX ^e siècle.	Laurentie.	R.
4 déc.	Chefs-d'Œuvre des Théâtres Etrangers.		Ch. Nodier.
12 déc.	Louis XVII. ode.	Hugo.	
19 déc.	Tableau historique des progrès de la civilisation en France.	Desmarais.	M. J.
23 déc.	Valérie ou l'Aveugle.	Scribe.	M. J.
1823			
7 jan.	Les Nuits gauloises.	Lavillemenenc.	M. J.
9 jan.	Un Beau Idéal. (Méditations sur le principe poétique de la littérature et des arts.)	Desmarais.	M. J.
10 jan.	Fielding. F. D.	Mennechet.	M. J.
12 jan.	Mémoires de Jacques Fauvel.	Droz & Picard.	Ch. Nodier.

15 jan.	Collection de Romans Grecs. (trad.)	Villemain.	Ch. Nodier.
16 jan.	Promenade autour du monde.	Arago.	C. N.
18 jan.	Mathilde. F. D.	Duparc.	M. J.
19 jan.	Mémoires sur la Vie de Marie Antoinette.	Mme. Campan.	M. E.
27 jan.	Leicester ou le Château de Kennilworth.	Scribe.	M. J.
13 fév.	Dictionnaire d'Histoire naturelle.	B. de St. Vincent.	Ch. Nodier.
3 mars.	L'Ami Listrac. F. D.	Armand.	M. J.
12 mars.	Han d'Islande.	Victor Hugo.	Ch. Nodier.
14 mars.			
24 mars.	La République de Cicéron.	Villemain.	L—.
14 mai.	Traduction.		
19 mars.	Œuvres complètes.	Millevoeye.	Ch. Nodier.
28 mars.	Les Tablettes romantiques.		M. J.
29 mars.	Œuvres.	Lord Byron.	
14 avril.	Le Comte Julien. F. D.	Alex. Guiraud.	M. J.
19 avril.	Marie du Palais. F. D.	Ancelot.	M. J.
4 mai.	Histoire de l'Expédition de Russie.	Mxxx.	M. J.
12 mai.	L'Education ou les deux Cousines. F. D.	C. Bonjour.	M. J.
20 mai.	Maxine. F. D.	Draparnaud.	M. J.
21 mai.	Mémoire sur l'Agriculture de la Flandre.	Cordier.	Ch. Nodier.
28 mai.	Biographie Universelle.	Michaud.	M. J.
4 juin.	Yseult de Dôle.		Ch. Nodier.
7 juin.	Les Hermites en Prison.	Jouy et Jay.	Ch. Nodier.
17 juin.	Virginie. F. D.	Désaugiers.	M. J.
8 juil.	De l'Influence de la Réformation de Luther sur la croyance religieuse, la politique et les progrès des lumières.	Robelot.	L—.
14 juil.	Proverbes Dramatiques.	T. Leclerc.	
16 juil.	Le Mausolée d'Agnes Sorel. poème.	de Sales.	
26 juil.	Discours et Mélanges littéraires.	Villemain.	A.
7 août.	Œuvres.	Rabelais.	Ch. Nodier.
11 août.	Essai sur l'Indifférence en Matière		
21, 23 août.	de Religion. (3 and 4 vol.)	Lamennais.	L—.
18 août.	Zaire. F. D.	Voltaire.	M. J.
29 août.	Œuvres Complètes.	Walter Scott.	
17 oct.	Edition nouvelle.		Ch. Nodier.
2 sept.	Poèmes et Opuscules.	Campenon.	A.
4 sept.	Les Bienfaits de la religion chrétienne.	Bonald.	St. Prosper.
5 sept.	Histoire de la Révolution Helvétique.		
13 sept.	Saul. F. D.	R. Rochette.	A.
14 sept.	Les Lusiades ou les Portugais. Tr. de Millié.	Alex. Soumet.	M. J.
17 sept.	Voyages Pittoresques dans l'Ancienne France.	Camoëns.	
23 sept.	La Typographie et la Reliure.	Nodier, etc.	Ch. Nodier.
26 sept.	Frère et Sœur, ou le Protecteur naturel. F. D.	Merville.	M. J.

4 oct.	Nouvelles Méditations Poétiques.	Lamartine.	Ch. Nodier.
7 oct.	Bibliothèque des Dames Chrétiennes.		S. P.
9 oct.	Poésies dramatiques d'un Emigré.		
21 oct.	L'Auteur malgré lui. F. D.	St. Rémy.	M. J.
22 oct.	La Reine du Portugal. F. D.	Firmin Didot.	M. J.
23 oct.	Pierre du Portugal. F. D.	Arnault fils.	M. J.
8 nov.	Mon dernier mot sur le Gaz hydrogène.		Ch. Nodier.
9 nov.	Nouvelles pièces historiques sur le procès du Duc d'Enghien.	anonyme.	J. B. A. Soulié.
20 nov.	Le Tribunal Secret. F. D.	Thiessé.	M. J.
26 nov.	Les Bucoliques de Virgile imitées en vers français.	V. de B.	M. J.
4, 5, 6 déc.	Poésies sur la Guerre et la Délivrance de l'Espagne.		
8 déc.	L'Ecole des Vieillards. F. D.	C. Delavigne.	M. J.
10 déc.	De la Philosophie morale.	Droz.	Ch. Nodier.
20 déc.	Sur la réimpression des œuvres de Diderot.		L—.
28 déc.	Œuvres Choiesies.	Balzac.	xxxx.

1824

4 jan.	De la Réimpression des livres philosophiques.		L—.
8 jan.	L'Ecole des Vieillards. F. D.	C. Delavigne.	M. J.
12 jan.	Stances sur le romantisme.		
14 jan.	Luxe et Indigence. F. D.	Despagius.	M. J.
21 jan.	Du Romantique.		L—.
24 jan.	Mélanges Poétiques.	U. Guttinguer.	Ch. Nodier.
26 jan.	Œuvres et commentaire de Boileau Despréaux.	St. Surin.	L—.
27 jan.	Tyrtée. Poème aux prisonniers grecs.	Alex. Guiraud.	
29 jan.	Don Alonzo.	Salvandy.	xxx.
1 fév.	De la Nature des Choses. Tr. de Lucrèce.	Pongerville.	M. J.
3 fév.	Essais sur la vie et les écrits de Ducis.		
13 fév.			
2 mars.		Campenon.	R. R.
6 fév.	Harald ou les Scandinaves. F. D.	Victor.	M. J.
7 fév.			
6, 12 mars	Poèmes et Chants Elégiaques.	Alex. Guiraud.	M. J.
8 fév.	Vie et Œuvres de Voltaire.	P. de Warcy.	
15 fév.	Examen critique des Réflexions de La Rochefoucauld.	Aimé Martin.	L—.
2 mars.	L'Observateur du XIX ^e siècle.	St. Prosper.	
4 mars.	Blanche d'Evreux. ou le Prisonnier de Gisors.	Mme. Périé Can-deille.	Ch. Nodier.
5 mars.	Grammaire comparée.	Raynouard.	
8 mars.	Nouvelles Odes.	Victor Hugo.	Ch. Nodier.
13 mars.	Considérations sur la Littérature et la Société en France au XIX ^e siècle.	Desmarais.	
13 mars.	Léonie ou la Vengeance d'une femme. F. D.	Hippolite.	M. J.

26 mars.	Essais poétiques.	Delphine Gay.	M. J.
29 mars.	La Place du Palais. F. D.	Pixérécourt.	F.
3 avril.	Jane Shore. F. D.	Lemercier.	M. J.
4 avril.	Jane Shore. F. D.	Liadières.	M. J.
7 avril.	La Mansarde des Artistes. F. D.	Scribe.	
8 avril.	Épître à Delavigne.	Lamartine.	
11 avril.	Collection des classiques français.	Auger.	M. J.
22 avril.	Du Classique et du Romantique.	anon.	
22 avril.	Théâtre complet (notice de librairie)	Alex. Duval.	C. N.
23 avril.	Œuvres.	Gilbert.	xxx.
11 juin.	De la Monarchie française.	Montlosier.	xxx.
12 juin.	Cours d'Eloquence de Villemain.	Villemain.	
15 juin.	Collection de chroniques nationales du XII ^e au XVI ^e siècle.	Buchon.	M. J.
4 juil.	Cléopâtre. F. D.	Alex. Soumet.	M. J.
22 juil.	Le Paria. F. D.	C. Delavigne.	M. J.
24 juil.	Eudore et Cymodocée. F. D.	Garry.	M. J.
29 juil.	Lord Byron.		M. J.
7 août.	Les Chevaliers normands en Italie.	V. de Cxxx.	
12 août.			
15 nov.	Imitation de Jésus Christ. (tr. nouv.)	Lamennais.	
17 août.	Biographie universelle.	Michaud.	M. J.
18 août.	De la Religion considérée dans ses Sources, ses Formes, et ses Développement.	B. Constant.	L—.
19 août.	Arthur de Bretagne. F. D.	Chauvet.	M. J.
20 août.	Une Messénienne sur Lord Byron.	C. Delavigne.	
21 août.	Ourika. poème.	Delphine Gay.	M. J.
22 août.	Œuvres complètes.	Fenelon.	L—.
28 août.			
4, 12 sept.			
16 sept.			
4, 10 oct.			
17, 31 oct.			
16, 19 nov.			
1, 8 déc.	Le salon de 1824.		M. J.
30 août.	Les Quatre Ages de l'Homme.	Oigny.	xxx.
31 août.	Histoire des Croisades.	Michaud.	
14 sept.	Bibliothèque dramatique ou Répertoire universel du Théâtre français.	Ch. Nodier et P. Lepeintre.	M. J. Chateaubriand.
21 sept.	Le Roi est mort, Vive le Roi.	Guiraud.	
22 sept.	Les Prisonniers grecs.		
26 sept.			
28, 30 sept.	Odes sur la mort de Louis XVIII.		
1 oct.	Œuvres de Molière avec commentaire.	Auger.	M. J.
2 oct.	Le Mari à Bonnes Fortunes. F. D.	C. Bonjour.	
5 oct.	Œuvres complètes de Molière. Nouv. éd.	Aimé Martin.	
11 oct.	Chants Hellènes. Byron. Ipsara.	Guiraud.	
24 oct.	Lord Byron.		

25 oct.	Stances sur les Funérailles de Louis XVIII.	Ourry.	
26 oct.	Les Deux Règnes.	Egoilly.	
3 nov.	Lettre de Byron à Stendhal sur Walter Scott.		
7 nov.	Chant Royal.	E. Deschamps.	
7 nov.	Fiesque. F. D.	Ancelot.	M. J.
11 nov.	Marie ou la Pauvre Fille. F. D.	Sophie Gay.	M. J.
26 nov.	Réception d'Alex. Soumet à l'Académie française.		M. J.
11 déc.	La Gaule Poétique.	Marchangy.	
13 déc.	Notice sur la Mort de Girodet.		M. J.
22 déc.	Germanicus. F. D.	Ancelot.	M. J.
30 déc.	Le Duc de Guise à Naples.		Ch. Nodier.

1825

6 jan.	Proverbes dramatiques.	T. Leclerc.	
12 jan.	Salon de 1824. Statue de Pichegru.		Ch. Nodier.
16 jan.	Galerie des Contemporains. Marie-Thérèse de France.		Ch. Nodier.
20 jan.	Fiesque. F. D.	Ancelot.	M. J.
25 jan.	Du Sacre des Rois de France.	Ch. d'Argy.	M. J.
26 jan.	Dialogues, Contes et autres Poésies.	Brifaut.	M. J.
4 fév.	L'Orphelin de Bethléem. F. D.	Mxxx.	M. J.
28 fév.	Considérations sur la cause des Grecs.	Lacretelle.	M. J.
3, 7 mars.	Le Cid d'Andalousie. F. D.	Lebrun.	M. J.
17 mars.	Jeanne d'Arc. F. D.	Alex. Soumet.	M. J.
22 mars.	Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens, les rois de France avec les empereurs mongols.	A. Rémusat.	
1 avril.	Mémoires sur le XVIII ^e siècle.	de Genlis.	
18 avril.	Judith. F. D.	Comberousse.	M. J.
2 mai.	L'Indiscret. F. D.	Théaulon.	M. J.
9 mai.	L'Héritage. F. D.	Mennechet.	M. J.
13 mai.	Retour à la religion.	Baour Lormian.	
21 mai.	Le dernier jour de folie. F. D.	Bayard.	M. J.
26 mai.	Le Chant du Sacre.	Lamartine.	
29 mai.	Paraphrase de l'hymne d'invocation.	Marcellus.	
30 mai.	Le Sacre de Charles X.	Mély-Janin.	
5 juin.	Poèmes à l'Occasion du Sacre de Charles X.		
6 juin.	Clovis ou le Premier Sacre. F. D.	Théaulon.	
12 juin.	Pharamond. F. D.	Ancelot.	
		Guiraud.	
		Soumet.	
		Boieldieu.	
14 juin.	Le Sacre de Charles X.	Victor Hugo.	
16 juin.	Lord Byron.	Louise Belloc.	
24 juin.	Roman. F. D.	Delaville.	
28 juin.	Physiologie des Passions.	Alibert.	Ch. Nodier.
29 juin.	Les Nouveaux Adelphe. F. D.	Lesquillion.	M. J.
30 juin.	Bélisaire. F. D.	Jouy.	M. J.
1 juil.	Tristan le Voyageur ou La France		

5 juil.	au XIV ^e siècle.	Marchangy.	
17 nov.			
2 juil.	Jonathan, le Visionnaire, contes mo- raux.	N. B. Saintine.	
21 déc.			
4 juil.	La Vision. Jeanne d'Arc au Sacre de Charles X.	Delphine Gay.	
	Les Oiseaux au Sacre.	Amable Tastu.	
7 juil.	Le dernier Chant du Pèlerinage de Childe Harold.	Lamartine.	
21 juil.	Collection des auteurs classiques latins avec commentaires.		
24 juil.	Histoire de la Conquête de l'Angle- terre par les Normands.	A. Thierry.	
27 juil.	Lettres sur l'Angleterre.	de Staël.	
	Essai sur l'Education des Femmes.	Mme. de Rémusat.	xxx.
28 juil.	Comédies de Térence. Tr.	Lemonnier.	M. J.
12 août.	Œuvres.	X. de Maistre.	
14 août.	Histoire des Croisades.	Michaud.	
15 août.	La Littérature en Italie.	Ginguené.	
22 août.	Histoire de France au XVIII ^e siècle.	Lacretelle.	M. J.
30 août.	L'Observateur du XIX ^e siècle.	St. Prosper.	
8 sept.	La Mort de César. F. D.	Royou.	M. J.
12 sept.	Sigismond de Bourgogne. F. D.	Viennet.	M. J.
14 sept.	Mémoires.	de Genlis.	
21 sept.	Œuvres de Molière avec commen- taire.	Auger.	M. J.
28 sept.			
12 oct.			
18 nov.	Histoire de l'Angleterre depuis l'Invasion des Romains.	Lingard.	
7 déc.			
28 sept.	Histoire des Croisades.	Michaud.	Ch. Nodier.
1 oct.	Alain Blanchard. F. D.	Dupias.	M. J.
10 oct.	Lord Davenant. F. D.	Mxxx.	M. J.
17 oct.	Marie de Brabant. poème.	Ancelot.	
18 oct.	La Gaule Poétique.	Marchangy.	
31 oct.	Manifeste contre le romantisme.	Baour Lormian.	
1 nov.	Poésies.	Clotilde de Sur- ville.	Ch. Nodier. xxx.
4 nov.	Lascaris ou les Grecs du XV ^e siècle.	Villemain.	
9 nov.	Élégies roënaises.	Cyprien Anot.	
13 nov.	Fables inédites du XII ^e , XIII ^e , and XIV ^e siècles.	A. C. M. Robert.	Ch. Nodier.
14 nov.	Théâtre de Clara Gazul.	Mérimée.	
16 nov.	Les Lusiades ou les Portugais. Trad. de Millié.	Camoëns.	M. J.
28 nov.	Léonidas. F. D.	Pichald.	M. J.
2 déc.	Etudes sur Virgile.	Tissot.	
3 déc.	Enéide de Virgile. Trad.	de Guerle.	
5 déc.	Camille ou le Capitaine. F. D.	Lemercier.	M. J.
8 déc.	Mémoires sur Voltaire.	Longchamp.	xxx.
9 déc.	Œuvres complètes. nouv. éd.	Delille.	
12 déc.	La Dame Blanche. F. D.	Boieldieu.	M. J.
15 déc.	Les surfaces ou les quatre cousins. F. D.	Picard.	M. J.

15 déc.	Edouard. poème.	Delphine Gay.	xxx.
21 déc.	Les Contes.	Saintine.	..
22 déc.	Les Albigeois.	Rev. Mathurin.	Ch. Nodier.
24 déc.	Walpole, poème dramatique	Ed. Alletz.	xxx.
28 déc.	La Princesse des Ursins. F. D.	Duval.	M. J.
29 déc.	Philippe-Auguste.	Parceval— Grandmaison.	M. J.

1826

2 jan.	Œuvres complètes. nouv. éd.	Delille.	
5, 16 jan.	Philippe-Auguste.	Parceval.	M. J.
7 jan.	Biographie des Quarante de l'Académie.		xxx. M. J.
11 jan.	Honneur et Préjugé. F. D.	Draparnaud.	M. J.
14 jan.	Œuvres complètes. nouv. éd.	Bossuet.	
18 jan.	Collection des petits Classiques.	Ch. Nodier.	
19 jan.	Sur la Propriété littéraire.		
26 jan.	Le Débat de deux demoyselles, etc.		Ch. Nodier.
29 jan.	Don Quichotte. trad.	St. Martin.	M. J.
30 jan.			
2 juil.	Bibliothèque sacrée, latine et grecque.	Ch. Nodier.	J. B. A. S.
1 fév.	Riluzi. F. D.	Drouineau.	M. J.
8 fév.			
28 juin.			
21 août.			
9 sept.			
25 oct.	Histoire d'Angleterre.	Lingard.	P.
9 fév.	Annales du Moyen Age.		
10 fév.	Réception de Montmorency à l'Académie.		
16 fév.	Théâtre.	Alex. Duval.	
24 fév.	L'Intrigue et l'Amour. (Schiller). F. D.	de Wailly.	M. J.
27 fév.	Petite maison. F. D.	Melesville.	M. J.
3 mars.	De la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil.	Lamennais.	
6 mars.	Histoire des Croisades.	Michaud.	Ch. Nodier.
7 mars.	Proverbes dramatiques.	T. Leclerc.	
29 mars.	L'Imitation de Jésus Christ.		Ch. Nodier.
3 avril.	L'Intrigue et l'Amour. (Schiller). F. D.	Delaville.	M. J.
10 avril.	Siège de Paris. F. D.	Arlincourt.	M. J.
23 avril.	Œuvres complètes.	Chateaubriand.	
5 mai.	Monument de Pichegru.		Ch. Nodier.
30 mai.	Cinq-Mars. (art. de fonds)	de Vigny.	
19 juin.	Histoire de la Franche-Comté.	Lefebvre.	Ch. Nodier.
23 juin.	Œuvres choisies. (notes de Desprez)	Clément Marot.	Ch. Nodier.
24 juin.	Biographie universelle.	Michaud.	
26 juin.	Le Speculateur. J. D.	Riboutte.	M. J.
8 juil.	Spécies Général des Cléoptères.		Ch. Nodier.
23 juil.	Tableau des mœurs françaises au temps de la chevalerie.	de Vaudreuil.	

27 juil.	Agiotage. F. D.	Picard.	M. J.
29 juil.			
23 août.	Histoire de France.	Lacretelle.	M. J.
30 juil.	Cinq-Mars.	de Vigny.	— (V. Hugo)
2 août.	Paraphrase du psautme CXIV.	Marcellus.	
3 août.	Essais poétiques d'une jeune solitaire.		
9 août.	Poèmes antiques et modernes.	de Vigny.	
12 août.	Baudouin, Empereur.	Lemercier.	M. J.
17 août.	Tristan le Voyageur.	Marchangy.	xxx.
4 sept.	Nouveaux essais poétiques.	Delphine Gay.	M. J.
7 sept.	Romans historiques de Van der Velde.		
	Tr.	Loève Veimar.	
17 sept.	Antiquités.		Ch. Nodier.
21 sept.	Histoire de Philippe II. Roi d'Espagne.		
		Dumesnil.	M. J.
4 oct.	Voyages pittoresques dans l'ancienne France.		
		Nodier, etc.	
8 oct.	Les Vénitiens. F. D.	Arnault père.	M. J.
9 oct.	Introduction à la Philosophie.	Laurentie.	Ch. Nodier.
14 oct.	L'Argent ou les mœurs du siècle.	Mxxx.	M. J.
19 oct.	Ode à l'occasion du couronnement de l'empereur Nicolas.		
		Ancelot.	
21 oct.	La mort de Talma.		M. J.
23 oct.	Poésies.	Amable Tastu.	Ch. Nodier.
28 oct.	Tu Fiao Li, roman chinois.	A. Rémusat.	
29 oct.	Les ruines de Montfort l'Amaury.	St. Valry.	
30 oct.	Rosemonde. F. D.	E. Bonnechose.	M. J.
7 nov.	Histoire des Croisades.	Michaud.	R. Rochette.
16 nov.	Odes. (Ode à Chateaubriand)	V. Hugo.	
	Biographie Universelle.	Michaud.	M. J.
21 nov.	L'Argent. F. D.	C. Bonjour.	M. J.
30 nov.	Marcel. F. D.	Rougement.	M. J.
5 déc.	Manuel de Typographie française.	Capelle.	Ch. Nodier.
7 déc.	Enéide. Tr. en vers français.	Duchemin.	
12 déc.	Thomas Morus. F. D.	Draparnaud.	M. J.
28 déc.	Le Tasse. F. D.	Alex. Duval.	M. J.

1827

2 jan.	Œuvres.	Walter Scott.	
12 jan.	Le Livre de Job.	Levavasseur.	
16, 27 jan.	Les Natchez.	Chateaubriand.	
19 jan.	La Christiade de Vida.	Vida.	L—.
23 jan.	Le Tasse. F. D.		M. J.
	Louise. (Schiller). F. D.	Pelissier.	
29 jan.	Le Télégraphe. F. D.	Théaulon.	M. J.
30 jan.	Nouveaux mélanges, historiques et littéraires.		
28 mars.		Villemain.	xxx.
5 fév.	Contes en vers.	Ed. Mennechet.	
5 fév.	Astolphe et Joconde. F. D.	Aumer.	M. J.
10 fév.	Odes et Ballades.	Victor Hugo.	Ch. Nodier.
10 fév.	Le Mariage de Raison. F. D.	Scribe.	
12 fév.	La Peyronnéide.	Barthélemy et Méry.	

12 fév.	Ode à la Colonne de la Place Vendôme.	V. Hugo.	
19 fév.	Louis XI. F. D.	Mély-Janin.	M. J.
26 fév.	Le Printemps d'un Proscrit.	Michaud.	P. S.
26 fév.	L'Homme habile. F. D.	Espagny.	M. J.
12 mars.	Le Loup Garou. F. D.		M. J.
17 mars.	Françoise de Rimini. F. D. (Tasse)	C. Bérrier.	M. J.
19 mars.	Julien dans les Gaules. F. D.	Jouy.	M. J.
21 mars.	Le Hussard de Felsheim. F. D.	P. Lebrun.	M. J.
26 mars.	Lambert Simuel. F. D.		M. J.
28 mars.	Moïse. F. D.	Rossini.	M. J.
9 avril.	Histoire de la Fronde.	St. Aulaire.	xxx.
11 avril.	Les Martyres.	Chateaubriand.	
13 avril.	Le Printemps d'un Proscrit.	Michaud.	L—.
14 avril.	Six Mois en Russie.	Ancelot.	
9 juin.			
14 avril.	Olésia ou la Pologne.	Mme. Lattimore-Clark.	Ch. Nodier.
17 avril.	Byronniennes.	E. Grosnier.	
23 avril.	Louis XI. F. D.	Mély-Janin.	M. J.
26 avril.	La Lettre Posthume. F. D.	Scribe.	M. J.
30 avril.	Virginie. F. D.	Guiraud.	M. J.
7 mai.	Vie de St. Vincent de Paul.	Capefigue.	
7 mai.	Oncle Philibert. F. D.	de Wailly.	F. L.
15 mai.	Le Printemps d'un Proscrit.	Michaud.	Géraud.
23 mai.	Sangarido. F. D.		M. J.
28 mai.	Le Chevalier à la Mode. F. D.	Vial. et Dancourt.	
29 mai.	Le Jeune Maire. F. D.	Saintine.	M. J.
1 juin.	Commentaire des Œuvres de Mo- lière.	Aimé—	L—.
	Commentaire des Œuvres de B. de St. Pierre.	Martin.	
2 juin.	Les Trois Quartiers. F. D.	Picard.	M. J.
5 juin.	La Physiologie des Passions.	Alibert.	J. P.
7 juin.	Amours Mythologiques.	Pongerville.	M. J.
10 juin.	De l'Usage et de l'Abus de l'Esprit philosophique.	Portalis.	
19 juin.			
10 oct.	Le Génie du Christianisme.	Chateaubriand.	
11 juin.	La Clochette. F. D.	M. J.	
12 juin.	Mémoires et souvenirs.	Mar. de Ségur.	Géraud.
13 juin.	Le Sicilien. F. D.		M. J.
18 juin.	Roméo et Juliette. F. D.	Ducis.	M. J.
23 juin.	Histoire de France.	A. Thierry.	
28 juin.	La Fête d'Alexandre, ou le Pouvoir de l'Harmonie. F. D.	Dryden.	
1 juil.	Macbeth. F. D.	Haendel.	M. J.
2 juil.			M. J.
19 juil.	Histoire des Croisades.	Michaud.	Géraud.

3, 30 juil.			
21 août.			
14 oct.	Chansons de Désaugiers.		
8 juil.	Poésies Diverses.	Ch. Nodier.	A. S.
9 juil.	Les Hérétiques de Montségur, ou les Proscrits du XIII ^e siècle.	Mxxx.	
11 juil.	Guelfes et Gibelins.	Arnault.	M. J.
13 juil.			
24 août.			
9 sept.			
7 oct.	Vie de Napoléon Bonaparte.	Walter Scott.	Géraud.
18 juil.	Essai sur l'Origine des Lettres de tous les peuples.		
20 juil.	Misanthrope et Repentir. F. D.	Kotzebue.	M. J.
22 juil.	Vue des ruines de Pompéi.		xxx.
23 juil.	Eloge du Duc d'Enghien.	Audibert.	
25 juil.	Œuvres de Molière.	Auger.	M. J.
30 juil.	Voyages pittoresques dans l'ancienne France.	Nodier, etc.	
5 août.	Tenaldo et Isolina. F. D.	Morlacchi.	M. J.
4 août.	La Mort de Désaugiers.		J. T. M.
12 août.			
14 août.			
23 août.	Lettre sur la Mort de Désaugiers.		Ch. Nodier.
26 août.	La Prison de Pompéi. F. D.	Mxxx.	M. J.
30 août.	Essai sur l'Homme.	Ed. Alletz.	
1 sept.	Œuvres complètes.	Bossuet.	
1 sept.	La Première Affaire. F. D.	Merville.	M. J.
5 sept.	Emilia. F. D.	A. Soumet.	M. J.
	Amy Robsart. F. D.	V. Hugo.	
		P. Foucher.	M. J.
8 sept.	The Rivals. Th. Angl.	Sheridan.	J. T. M.
15 sept.	Hamlet. Th. Angl.	Shakespear.	J. T. M.
18 sept.	Roméo et Juliette. Th. Angl.	Shakespear.	J. T. M.
22 sept.	Othello. Théâtre Anglais.	Shakespear.	J. T. M.
22 sept.	La Somnambule. F. D.		M. J.
1 oct.	L'Homme du Monde. roman.	Ancelot.	
8 oct.	Installation de la Troupe anglaise à la Salle Favart.		J. T. M.
11 oct.	Les Deux Genres.	Ch. Viaucin.	
13 oct.	Trois semaines après le mariage. Th. Angl.		J. T. M.
14 oct.			
29 oct.	Histoire d'Angleterre. (tr. de Rou- joux)	Lingard.	P.
17 oct.	Choix de Poésies. trad. du chevalier Cxxx. (et Supercherries Dévoilées) (Quérard, Caqueray, député).	Gray, Goldsmith. Pope.	
18 oct.	Œuvres posthumes.	Boileau.	L—.
19 oct.	Jane Shore. Théâtre anglais.	Rowe.	J. T. M.
22 oct.	Le Combat des trente Bretons.		Ch. Nodier.
24 oct.	Mélanges historiques et littéraires.	Villemain.	
26 oct.	Les Amours de Camoëns et de Catherine d'Alaïde.	Mme. Gauthier.	
28 oct.	L'Homme du Monde. F. D.	M. S.	F. L.
30 oct.	Faust. F. D.	Théaulon.	F. L.

1 nov.	L'Homme du Monde.	Ancelot.	xxx.
	L'Epicurien.	Th. Moore.	xxx.
4 nov.	Le Buste de Charles X. poème.	Alex. Soumet.	
7, 20 nov.	Le Salon de 1827.		J. T. M.
10 nov.	Venice preservé. Théâtre anglais.	Otway.	J. T. M.
6 déc.	Mariage d'Argent. F. D.	Scribe.	T. D.
	Cromwell. (annonce.) F. D.	V. Hugo.	
12 déc.	Voyages et Polémiques.	Chateaubriand.	
27 déc.	Annales romantiques.		
	Don Juan. F. D.	Mozart.	S.
31 déc.	Tableaux Poétiques.	Rességuier.	
1828			
1 jan.	Atala, René et le dernier Abencérage.	Chateaubriand.	
2 jan.			
29 jan.	Vie de Napoléon Bonaparte.	Walter Scott.	Géraud.
5 jan.	Accord de la Foi avec la Raison.	Receveur.	Ch. Nodier.
6 jan.	Les Amours de Camoëns et de Catherine d'Adelaide.	Mme. Gauthier.	
6 jan.	Otello. Théâtre italien.		
9 jan.	King Lear. Théâtre anglais.	Shakespear.	J. B. A. S.
10 jan.	Botzaris et Chriséis.	Mme. Daring.	
12 jan.	Ismalie ou la Mort de l'Amour.	Arlincourt.	
15 jan.	Tacite. Nouv. trad.	D. de Lamalle.	
20 jan.	The Merchant of Venice. Théâtre anglais.	Shakespear.	J. B. A. S.
27 jan.	Tu-Kiao-Li. roman chinois traduit.	A. Rémusat.	
27 jan.	Jane Shore. Théâtre anglais.	Rowe.	J. B. A. S.
29 jan.	Le Marchand de Venise. Théâtre anglais.		
1 fév.	Les contes du Gay Scavoir.		
2 fév.	Lancastre. F. D.	d'Epagny.	J. B. A. S.
2 fév.	Mémoires inédits.	Comte de Brienne.	xxx.
4 fév.	La Mort de Tibère. F. D.	Arnault.	J. B. A. S.
6 fév.	Tableaux Poétiques.	Rességuier.	— (Deschamps).
9 fév.	Les acteurs anglais à l'Odéon.		J. B. A. S.
11 fév.	Les Trois Sœurs.	Adèle Laya.	xxx.
19 fév.	Amy Robsart. F. D.	V. Hugo.	
22 fév.	Les Ephémères. F. D.	Picard.	J. B. A. S.
26 fév.	Halden el Kunden.		
27 fév.	Le Fratricide ou Gilles de Bretagne.	Walsh.	
28 fév.	Mme. de Maintenon peinte par elle-même.		
2 mars.	La Muette de Portici. F. D.	Scribe.	J. B. A. S.
5 mars.	Epître au Roi.	Delphine Gay.	
5 mars.	Miss Smithson au Théâtre italien.		J. B. A. S.
	Roméo et Juliette.		
8 mars.	La Princesse Aurélie. F. D.	C. Delavigne.	J. B. A. S.
12 mars.	Collection complète de romans. trad.	Van der Velde.	
13 mars.	Edouard en Ecosse. F. D.	Alex. Duval.	J. B. A. S.
17 mars.	Mélanges de Morale et de Politique économique.	Franklin.	
21 mars.	Observations générales sur la Guyane française.	M. B. R.	Géraud.

22 mars.	Souvenirs des Pyrénées.	Louise (?)	V.
2 avril.			
24 avril.			
5 mai.	Le Salon de 1827.		P.
4 avril.	Principes de la Philosophie de l'His- toire.	J. B. Vico.	
5 avril.	Un Prédicateur sous Louis XI.	Peignot.	J. B. A. S.
5 avril.	Histoire de la Passion de Jésus Christ. composée en 1490.	R. P. O. Maillard.	J. B. A. S.
11 avril.	Macbeth. Macready. Théâtre anglais.	Shakespear.	J. B. A. S.
12 avril.	Sémiramide. Théâtre italien.		
11 avril.	Les Aventures d'un Promeneur.	St. Prosper.	
19 avril.	Le Mariage de Figaro. F. D.	Beaumarchais.	J. B. A. S.
19 avril.	Macbeth. Théâtre anglais.	Shakespear.	J. B. A. S.
21 avril.	Théâtre anglais.		
25 avril.	Romans.	Zshokke.	
1 mai.	Virginius. Théâtre anglais.	Knowles.	J. B. A. S.
3 mai.	Elisabeth de France. F. D.	Alex. Soumet.	J. B. A. S.
7 mai.	Mémoires et Mélanges historiques et littéraires.	Prince de Ligne.	Géraud.
7, 14 août.			
26 oct.			
13 mai.	Guillaume Tell. F. D.	Pixérécourt.	J. B. A. S.
16 mai.	Perkins Warbeck. F. D.	Fontan.	J. B. A. S.
16 mai.	Débuts de Kean. Théâtre anglais.		J. B. A. S.
19 mai.	Documents historiques, critiques et apologétiques concernant la com- pagnie de Jésus.		O'Mahony.
14 août.			
7 oct.	Réception de Lebrun à l'Académie.		
23 mai.	Questions de Littérature légale, du Plagiat, etc.	Ch. Nodier.	J. B. A. S.
24 mai.	Le Protégé. F. D.	Duval.	J. B. A. S.
28 mai.	Cinq-Mars.	Vigny.	J. J.
2 juin.			
2 juin.			
9 juin.			
5 sept.			
15 oct.			
26 nov.	Cours de M. Guizot.		
9 juin.	Othello. Théâtre anglais.	Shakespear.	J. B. A. S.
17 juin.	Le Théâtre anglais.		J. B. A. S.
17 juin.	De la Persécution de l'Eglise catho- lique.		L—.
17 juin.	Roméo et Juliette. F. D.	F. Soulié.	J. B. A. S.
7 juil.	William Tell. Théâtre anglais.	Knowles.	J. B. A. S.
14 juil.	Hamlet. Théâtre anglais.	Shakespear.	J. B. A. S.
28 juil.	Fin des représentations anglaises.		J. B. A. S.
4 août.	Un Sage de vingt ans. F. D.	Draparnaud.	J. B. A. S.
11 août.			
8 sept.	Histoire d'Angleterre.	Lingard.	P.
15 août.	Histoire des Croisades.	Michaud.	Géraud.
19 août.	Fréron et Voltaire.		J. J.
22 août.	Comte Ory. F. D.	Rossini.	S.
26 août.	De la Brochure sur l'Université nou- velle.		E.

27 août.	Biographie universelle.		
27 août.	La Philanthropie du Bagne de Brest.	Michaud.	J. J.
29 août.	Vie des grands capitaines français du moyen âge.	A. Mazas.	J. B. A. S.
31 août.	Lettres sur les Mœurs et les Institutions des Etats-Unis.	J. F. Cooper.	
3 sept.	Pierre, le fils de l'aveugle.	Emma Feraud.	
10 sept.	Des Grecs, des Turcs et de l'Esprit public européen.		
14 sept.	Histoire du Clergé de France pendant la Révolution.	M. R.	R.
15, 16 sept.	Lettre sur la visite du roi aux bords du Rhin.		J. T. M.
17 sept.	Olga. F. D.	Ancelot.	J. B. A. S.
21 sept.			
27 sept.	La Philippide.		
4 oct.	Œuv. Jeun. IV.	J. P. G. Viennet.	J. J.
22 sept.	Mémoires contemporains.	Josephine et Louis Bonaparte.	P. S.
25 sept.	La Jacquerie, scènes féodales.		
	La Famille de Carvajal.	Mérimée.	Géraud.
30 sept.	De l'Esprit du Corps et de l'Esprit de Parti.		Bonald.
30 sept.	La Bonne Fortune. F. D.	T. Leclerc.	
8 oct.	De l'Etude et de l'Enseignement des lettres.	Laurentie.	Ed. Géraud.
31 nov.	La Violette. F. D.	Planard.	J. B. A. S.
9 oct.	Chansons nouvelles.	Béranger.	
12 oct.	Les Mémoires de Vidocq.		J. J.
17 oct.	Cerentola. Théâtre italien. F. D.		J. B. A. S.
18 oct.	Le Maçon. Mœurs populaires. (O. J. IV.)	M. Raymond.	J. J.
23 oct.	Walstein. F. D.	Liadières.	J. B. A. S.
25 oct.	Romeo et Giuletta. Théâtre italien.		J. B. A. S.
26 oct.	Etudes françaises et étrangères.	E. Deschamps.	
29 oct.	Descriptions de monuments musulmans.	Reinaud.	Ed. Géraud.
31 oct.	Luther.		J. J.
6 nov.	Réponse à une attaque de Hugo et d'Ancelot.		
7 nov.	L'Appartement. F. D.	Merville.	J. B. A. S.
8 nov.	La Gazza. Théâtre italien. F. D.		J. B. A. S.
10 nov.			
6 déc.	Les Antiquités de l'Eglise anglo-saxone.	Lingard.	P.
11 nov.	Napoléon en Egypte.	Barthélemy et Méry.	
17 nov.	Mélanges bibliographiques et littéraires.	St. Prosper.	B.
21 nov.	Réception de Barante à l'Académie.		J. J.
21 nov.	Souvenir du Théâtre anglais.	Deveria et Boulanger.	

22 nov.	Marie de Brabant. F. D.	Ancelot.	J. B. A. S.
26 nov.	Ouverture des cours de Guizot.		J. J.
7, 14 déc.	à la Sorbonne.		
21, 30 déc.			
27 nov.	La Duchesse et le Page. F. D.	Bérauld.	J. B. A. S.
29 nov.	Etudes françaises et étrangères.	E. Deschamps.	J. B. A. S.
30 nov.	L'Homme entre deux âges. F. D.	Fontan.	J. B. A. S.
1 déc.	L'Exil de Rochester. F. D.	Moreau.	J. B. A. S.
4 déc.	Odes et Ballades. (O. J. IV.)	Victor Hugo.	J. J.
6 déc.	De l'Extinction de la Mendicité.		J. J.
8 déc.	L'Espion. F. D.	Fontan, Halévy.	J. B. A. S.
12 déc.	Romans.	Zchokke.	
13 déc.	Clari. F. D.	Halévy.	
15 déc.	L'Espion. F. D.	Ancelot.	J. B. A. S.
18 déc.	Poésies.	Bignan.	Ed. Géraud.
23 déc.	Vie de St. Vincent de Paul.	R. Berville.	J. B. A. S.
25 déc.	Album lithographique.	Déveria.	
27 déc.	Les Femmes Poètes.		

1829

1 jan.	La Philosophie et les cours de Guizot et Cousin.		Eckstein.
2 jan.	Le Contrariant. F. D.	Merville.	J. B. A. S
5 jan.	Epître aux Mules de Don Miguel.	Viennet.	J. J.
6, 12 jan.			
20 jan.	(O. J. IV.)		
5 jan.	Le Dernier Jour de Pompéi. (O. J. IV.)	Delphine Gay.	J. J.
7, 17 jan.	Napoléon en Egypte.	Barthélemy et Méry.	Ed. Géraud.
7 jan.	La Donna del Lago. Théâtre italien.	Rossini.	J. B. A. S.
13 jan.	La Fiancée. F. D.	Scribe.	J. B. A. S.
14 jan.	Isabelle de Bavière. F. D.	Lamothe-Langon.	J. B. A. S.
18 jan.	Orthopédie.		J. J.
19 jan.	Les Orientales.	Victor Hugo.	
21 jan.	Les Cheveux blancs de la Reine. (O. J. I.)		J. J.
21 jan.	La Mort du Roi Martyre.	E. D.	
24 jan.	Elégie à une Mère. Poésie.	J. Reboul.	
	Chansons et Romances.	A. Claudius.	
26 jan.	L'Huissier de la Chambre. (O. J. V.)		J. J.
2 fév.	Lancastre. F. D.	d'Epagny.	
3 fév.	Le Dernier Jour d'un Condamné. (O. J. IV.)		J. B. A. S.
		Victor Hugo.	J. J.
4, 19 fév.	Biographie universelle.	Michaud.	J. J.
12 fév.	Histoire du Jongleur.	Langle.	
24 fév.			
25 fév.	Chroniques et Légendes françaises.		
13, 17 fév.	Henri III et sa Cour. F. D.	A. Dumas.	J. B. A. S.
15 fév.	L'Uniforme de l'Agent de Police. (O. J. V.)		J. J.
23 fév.	Le Restaurateur au Bois de Boulogne. (O. J. V.)		J. J.

25 fév.	De la Visite au Duc de Reichstadt.	J. J.
27 fév.	Caramuru, Roman brésilien.	
28 fév.		
4 mars.		
6, 7 mars.	Pétition des Sept au Roi.	
2 mars.	Mémoires. (O. J. IV.)	Comtesse du Barry.
		J. J.
2 mars.	Le Marchand de Masques. (O. J. V.)	J. J.
9 mars.	Les Laquais au Bal. (O. J. V.)	J. J.
14 mars.	La Messiade imitée de l'allemand.	E. de Liebhäber.
14 mars.	Le Comte de Freuilly.	
16 mars.	La Révolte dans le Couvent.	J. J.
17 mars.	Collectio selecta S. S. Ecclesae Patrum.	J. J.
27 avril.		
21 mars.	Don Giovanni. Théâtre italien. F. D.	
23 mars.	1572, Chronique du Temps de Charles IX. (O. J. IV.)	Mérimée.
		J. J.
26 mars.	Idylles de Théocrite. trad.	S. de Sugny.
26 mars.	Marat et la Philanthropie libérale.	J. J.
26 mars.	Le Catholique. (Défense de Lamennais.)	Eckstein.
28 mars.	Le Pompier Fourneau.	J. J.
28 mars.	Histoire des Emigrés français.	St. Gervais.
29 mars.	Poésies.	Joseph Delorme.
29 mars.	Proverbes inédits. (O. J. IV.)	Mme. de Maintenon.
		J. J.
6 avril.	La Tribune des Journalistes.	E. M.
9 avril.		
27 avril.	Marino Faliero. F. D.	C. Delavigne.
10 avril.	Défense de Nodier et Delangle.	
18 avril.	La Police Dévoilée. Mémoires de	Rovigo.
30 avril.	Examen critique des Dictionnaires de la Langue française et Dictionnaire des Onomatopées.	J. J.
		Ch. Nodier.
3 mai.	Stupeur du Ministère.	J. B. A. S.
4 mai.	Le Printemps et les Modes nouvelles.	J. J.
9 mai.	L'Armée.	J. J.
11 mai.	La Salle à manger. (La Chambre)	J. J.
13 mai.	La Revue de Paris.	J. J.
14 mai.	Soirées de Walter Scott à Paris. (O. J. IV.)	
		Ph. Jacob.
17 mai.	Le Dernier Jour d'un Condamné.	J. J.
18 mai.	Le Complot en Famille. F. D.	Victor Hugo.
23 mai.	Freischütz. Théâtre allemand. F. D.	Alex. Duval.
	Zauber Flöte. Théâtre allemand. F. D.	Weber.
23 mai.	Des Deux Nuits. F. D.	Mozart.
		Scribe.
		Boieldieu.
26 mai.	L'Ane mort et la Femme guillotinée.	Jules Janin.
27 mai.	Voyage en Angleterre.	xxx.
29 mai.	Pertinax ou les Prétoriens. F. D.	Lamy & Monnier.
		E. M.
1 juin.	Marino Faliero. F. D.	Arnault père.
2 juin.	Les Germains.	J. B. A. S.
2 juin.	Maison et vingt arpents de vignes à vendre.	C. Delavigne.
		J. J.
		C. Marcellis.
		J. J.

4 juin.	Fidelio. Théâtre allemand. F. D.	Beethoven.	
15 juin.	La Dame Blanche. Théâtre allemand.	Boieldieu.	
16 juin.	La Chambre Démocrite.		J. J.
21 juin.	Chroniques de France.	Amable Tastu.	J. J.
22 juin.	Histoire de la Vie de Louis XVI	Bourniseau.	
27 juin.	Christine de Suède. F. D.	Brault.	
29 juin.	Bibliothèque choisie pour la jeunesse.	Janin & Laurentie.	Laurentie.
29 juin.	Moise. (La Revue de Paris)	Chateaubriand.	—(J. J.)
30 juin.	La Revue de Paris.		—(J. J.)
11 juil.	La Revue de Paris.		
13 juil.	Les Modes. Conte.		J. J.
18 juil.	L'Influence des Croisades.		R.
20 juil.	L'Illusion. F. D.	St. Georges.	J. B. A. S.
21 juil.			
16, 20 juil.			
27 juil.	Marion Delorme. (O. J. IV.) F. D.	Victor Hugo.	J. J.
23 juil.	Collection des Classiques.	LeMaire.	J. J.
23 juil.			
29 sept.			
31 déc.	L'Hermite en Russie.	D. de St. Maure.	Ed. Géraud.
24 juil.	Les Journaux anglais. Lettre.		J. T. M.
26 juil.	Histoire des Croisades.	Michaud.	
28 juil.	Nouvelle traduction d'Horace.	Louis XVIII.	J. J.
29 juil.	Correspondance privée.	Marie Antoinette.	J. J.
30 juil.			
23 août.	Le Fils de l'Homme. Procès sur le poème. F. D.	Barthélemy et Méry.	
3 août.	Démétrius. F. D.	Halévy.	J. B. A. S.
5 août.	Guillaume Tell.	Rossini.	J. J.
6 août.	Biographie universelle.	Michaud.	J. J.
8 août.	La Revue de Paris.		—(J. J.)
9 août.	Vie de Bertrand Duguesclin.	A. Mazas.	
11 août.	Stern et Mackenzie. Morceaux traduits.	Henrion.	
	Notice et Préface.	Jules Janin.	
12 août.	Lettre sur Marion Delorme.		
12 août.			
16 déc.	Mémoires complets. nouv. éd.	St. Simon.	P. S.
15 août.	La Bible de Vence.		
17 août.			
20 août.	Encore Marion Delorme.		
22 août.	Fragoletta, ou Naples et Paris en 1799.	de Latouche.	E. M.
25 août.	L'Inconvenance de mettre des Rois en Scène.		J. T. M.
27 août.	Panegyrique de St. Louis. Académie française.		
1 sept.			
30 oct.	Philippe-Auguste.	Parseval.	Ed. Géraud.
4 sept.	Catherine de Médicis aux Etats de Blois. F. D.	L. Arnault.	J. B. A. S.
5 sept.	Tableau historique et pittoresque de Paris.	St. Victor.	E.

7, 15 sept.	Le Mari et le Protecteur. F. D.	C. Bonjour.	J. B. A. S.
8 sept.	Mélanges de Philosophie, d'Histoire et de Littérature.	de Féletz.	J. B. A. S.
10 sept.	Œuvres posthumes, poétiques et didactiques.	Girodet.	
11 sept.	La vie et les Œuvres de Pierre Corneille.	Taschereau.	A. P.
13 sept.	Les Septembriseurs. Scènes de la Révolution.		
16 sept.	L'Enfer. Trad. de Artand.	Dante Alighéri.	Ed. Géraud.
23 sept.	De l'Influence des Femmes sur les Mœurs et les Destinées des Nations.	Montgellaz.	Ed. Géraud.
25 sept.	Majorat. F. D.	Hipp. Cornol.	J. B. A. S.
30 sept.	Le bon Chevalier sans peur et sans reproche. (Bib. ch.)	Laurentie.	
2 oct.	La Réforme en 1560 ou la Tumulte d'Amboise.		Ed. Géraud.
8 déc.			—(J. J.)
13, 29 oct.	La Revue de Paris.		
14 oct.	Ulysse—Homère, ou du véritable auteur de l'Iliade et de l'Odyssée.	C. Koliades.	xxx.
15 oct.	Christine à Fontainebleau. F. D.	F. Soulié.	J. B. A. S.
17 oct.	Matilde de Shabran. F. D.	Rossini.	
20 oct.	De l'Enseignement de la Philosophie.	Douay.	F.
24, 26 oct.	Le More de Venise. F. D.	Vigny.	J. B. A. S.
1 nov.	Byron et Moore.		Ch. Nodier.
9 nov.	Dilettante d'Avignon. F. D.	Halévy.	J. B. A. S.
12 nov.	Macbeth. F. D.	Ducange.	
16 nov.	L'Esprit de Montaigne. Bib. Choisie.	Laurentie.	
19 nov.	Observations sur les opinions philosophiques de MM. de Bonald, de Maistre, Lamennais et Laurentie.		D.
22 nov.	L'Arabe et son Coursier. poésie.	J. Reboul.	
24 nov.	Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque. Variétés littéraires et philosophiques.	Ch. Nodier.	J. B. A. S.
1 déc.	Mémoires.	Comte de Montlosier.	J. B. A. S.
3 déc.	Emmeline. F. D.	Planard.	J. B. A. S.
5 déc.	Marino Faliero. (à l'Odéon) F. D.	C. Delavigne.	J. B. A. S.
6 déc.	Elisabeth d'Angleterre. F. D.	Ancelot.	J. B. A. S.
7 déc.	L'Homme du Peuple. F. D.		
7 déc.	Les Frontières d'Espagne.	Rességuier.	
10 déc.	Les Inconsolables. F. D.	Scribe.	
11 déc.	Les Aventures d'un Promeneur.	St. Prosper.	
14 déc.	La Nozze de Lammermoor. Théâtre italien.	Caraffa.	
15 déc.	L'Espion. F. D.	Ancelot & Mazères.	
18 déc.	Poésies.	Bignan.	Ed. Géraud.
19 déc.	Les Jeunes voyageurs en Asie.	Briand.	
26 déc.	La Table et le Logement.	Dumersan.	J. B. A. S.

29 déc.	Histoire des Croisades.	Michaud.	Ch. Nodier.
31 déc.	La Fête de Néron. F. D.	Alex. Soumet.	J. B. A. S.
1830			
1 jan.	Fabliaux et Contes du XII ^e siècle.	d'Aussy.	
6 jan.	Les Aventures d'un Promeneur.	St. Prosper.	
9 jan.	Clovis. F. D.	N. Lemercier.	J. B. A. S.
11 jan.	La Fête de Néron. F. D.	Alex. Soumet.	J. B. A. S.
11 jan.	Ismael Ben Kaizar.	Denis.	
15 jan.	Les Orientales.	Victor Hugo.	
	Les Légendes françaises.	Ed. d'Anglemont.	Rabou.
21 jan.			
28 jan.			
16 fév.	Le Musée Colbert.		
22 jan.	Voyages poétiques.	Th. Carlier.	
25 jan.	Gustave Adolphe. F. D.	L. Arnault.	J. B. A. S.
27 jan.			
17 fév.	Histoire des Croisades.	Michaud.	Ed. Géraud.
30 jan.	Hôtellerie de Terracine. F. D.	Scribe.	J. B. A. S.
31 jan.	Clotilde ou Esquisses de 1822.	G. de Pons.	
1 fév.	Le More de Venise. F. D.	Vigny.	
3 fév.	Poésies. Trad. de W. Duckett.	Louis de Bavière.	N. S.
7 fév.			
11, 13 fév.			
22 fév.	Le Portugal sous Don Miguel.	W. Young.	Comte de Jouffroy.
12, 23 fév.	Contes d'Espagne et d'Italie.	De Musset.	
18 fév.	Histoire de l'incomparable Don Quichotte de la Manche. Trad. de Grandmaison.	Cervantes.	
19 fév.	De Quelques ouvrages sur l'Orient.		J. P.
25 fév.	La Sœur Cadette. F. D.	Fournier.	
18, 25 fév.	Hernani. F. D.	Victor Hugo.	
26, 28 fév.	Hernani. F. D.	Victor Hugo.	J. B. A. S.
1 mars.	Henri III et ses Compagnons. F. D.	Romieu.	
1 mars.	Hernani et les Journaux.		
3 mars.	Mœurs politiques au XIV ^e siècle.	A. Dumesnil.	Ch. R.
5 mars.	Le Veuf amoureux.		J. B. A. S.
8 mars.	Jakaré Onasson ou les Tupinambas. Chronique brésilienne.	Gavet & Boucher.	Ch. R.
10 mars.	Hernani. F. D.	Victor Hugo.	
11 mars.	N. I. NI ou la Contrainte par le Cor.		
21 mars.	Parodie d'Hernani.		
11 mars.	Le Sylphe.	Dovalle.	
	Préface.	Victor Hugo.	Ch. R.
12 mars.	Un Tour d'Europe. F. D.	Ferdinand.	
14 mars.	Adrienne Lecouvreur. F. D.	A. Béraud.	J. B. A. S.
28 mars.			
14, 17 avril.	Hernani Imprimé.		Ch. R.
30 mars.	Harnali. Parasol. N. I. Ni. Parodies d'Hernani.		
3 avril.	Observations Morales. (Hernani)	Adrien Destailleur.	D.
4 avril.	Les Romantiques et les Classiques.		xxx.

8 avril.	Charles I ^{er} d'Angleterre.		D.
20 avril.	Petersbourg, Moscou et les Provinces.	D. de St. Maure.	Ed. Géraud.
22 avril.	Faust. Théâtre allemand. F. D.		
24 avril.	La Confession.	Jules Janin.	D.
27 avril.	Stockholm, Fontainebleau et Rome.		
3 mai.	F. D.	Alex. Dumas.	Ch. R.
28 avril.	Des Mœurs, des Lois et des Abus.	A. de Chazet.	J. B. A. S.
30 avril.	Le Sacrifice interrompu. Théâtre allemand.		
5 mai.	Esquisses dramatiques du Gouvernement révolutionnaire en France.	Ducancel.	R.
8 mai.	Astronomie. Poème.	Daru.	Ch. R.
8 mai.	Freyschütz. Théâtre allemand. F. D.		
10 mai.	Fidelio. Théâtre allemand. F. D.		
13 mai.	Débuts de Miss Smithson à l'Opéra Comique.		J. B. A. S.
15 mai.	Une leçon de M. Guizot.		
26 mai.	Poésies.	F. Delcroix.	Ed. Géraud.
27 mai.	La Maison de Campagne.	Aglaé Adanson.	Ch. R.
28 mai.	Histoire de France.	Comte de Ségur.	J. F. D.
5 juin.	La Famille suisse. Théâtre allemand.		
8 juin.	La Revue de Paris.		Ch. R.
13 juin.	Harmonies poétiques et religieuses.	Lamartine.	
19 juin.	Plutarque.	Amyot.	Laurentie.
19 juin.	Montfort. F. D.	Frédéric.	
23 juin.	Souvenirs poétiques.	de Beauchêne.	
26 juin.	Histoire de Philippe-Auguste.	Capefigue.	Ed. Géraud.
5 juil.	Le Suicide. (La Revue de Paris)		Laurentie.
10 juil.	Harmonies poétiques et religieuses.	Lamartine.	Ch. Nodier.
20 juil.	La Nouvelle Messiade.	Ed. Alletz.	D.
22 juil.	Nouveaux Essais Poétiques.	Delphine Gay.	

INDEX

- Aignan, 50.
 Albert, 184.
 Alembert, 41.
 Allais, 167.
 Ampère, 73.
 Ancelot, Mme., 197.
 Ancelot, 67, 91, 136, 151, 152, 163, 164, 171 ss., 175.
 Anglemont, 199.
 Angoulême, 114.
 Anot, 152.
 Apponyi, Comte d', 147.
 Arioste, 95, 157.
 Aristarque, 158.
 Aristote, 90, 102, 106, 120, 208.
 Arlincourt, 42, 45, 48, 49, 84, 88, 89, 91, 101, 127, 164.
 Arnault, 55, 174, 206.
 Asse, 143, 199.
 Asselineau, 105.
 Audibert, 74.
 Audin, 99.
 Auger, 113, 165.
 Aulu-Gelle, 151.

 Baldensperger, 8, 12, 145, 203.
 Baour-Lormian, 48, 157.
 Barante, 174.
 Barbou, 9, 147.
 Bartas, 127.
 Barthélémy, 183.
 Bédier, 12.
 Bérard, 160.
 Berchoux, 41, 74, 89.
 Bérould, 175.
 Berry, duc de, 19, 20, 71, 78, 149.
 Bertin, 23, 56, 178.
 Berville, 164.
 Bignan, 183.
 Bigot, 182.
 Biré, 9, 14, 55, 147, 189, 192, 199.
 Boccace, 42.
 Boileau, 42, 43, 59, 71, 114, 121, 122, 127, 183.
 Bonald, 24, 52, 53, 54, 102, 124, 132.
 Bonnefon, 126.

 Bonnelier, 93.
 Bordeaux, duc de, 21, 76, 78, 93, 210.
 Borgerhoff, 8, 9, 75, 168.
 Bossuet, 116, 185.
 Boulanger, 198, 199.
 Bourbons, 16, 24, 37, 38, 40, 51, 71, 93, 137, 149, 210.
 Boxeur, 41, 46.
 Brian, 32, 210.
 Brifaut, 152.
 Brunetière, 115.
 Bry, J. de, 193, 197.
 Byron, 8, 9, 61, 89, 90, 103, 120, 135, 136, 152, 155 ss., 175, 176, 193, 194, 209.

 Cailleux, 76.
 Campenon, 123.
 Canning, 27.
 Capefigue, 74.
 Carlier, 198.
 Cayrol, 164.
 Chambord, 33, 76.
 Charlemagne, 137.
 Charles Ier, 46.
 Charles VI, 54.
 Charles VII, 54.
 Charles X, 25, 32, 72, 136, 190.
 Chateaubriand, 17, 18, 23, 24, 25, 39, 53, 62 ss., 71, 77, 79, 94 ss., 107, 131, 132, 139 ss., 146, 196, 208.
 Chazet, A. de, 38, 48, 80.
 Chénedollé, 82, 107, 156.
 Chénier, André, 62, 71, 81, 103.
 Chénier, M. J., 40, 41.
 Chéron, 52.
 Clarke, Lattimore, 193.
 Constant, Benj., 44, 45, 61, 71, 147.
 Corneille, 47, 61, 86, 102, 173, 177.
 Cousin, 30, 185.
 Coutouli, 14.
 Crébillon, 40, 87.
 Cromwell, 46, 167.

 Dancourt, 165.

INDEX

- Dante, 61, 94, 101, 183.
 Darode, 206.
 David, 153.
 Davis, 8.
 Davrigny, 48, 57, 58.
 Decazes, 17 ss., 71, 77.
 Delacroix, 153.
 Delangle, 160.
 Delavigne, 86, 88, 91, 107, 130, 136,
 156, 175, 176.
 Delaville, 68, 174.
 Délécluze, 73.
 Delille, 38.
 Delrieu, 51, 174.
 Demétrius, 108.
 Desbordes-Valmore, 107, 156.
 Deschamps, 141, 161, 162, 167, 170,
 176, 186, 198, 199, 203, 205, 208.
 Des Granges, 8, 10, 12, 53, 74, 93,
 105, 172, 184.
 Desmarais, 130.
 Dessolles, 17.
 Destailleurs, 205.
 Diderot, 40, 74.
 Dovalle, 200.
 Droz, 139.
 Dubois, 9, 105, 126.
 DuCamp, 189.
 Ducis, 46, 50, 55, 102, 123, 177.
 Dumas, 167, 172 ss., 190, 203, 205.
 Dupin, 194.
 Dupuy, 9, 144, 158, 159, 163, 170.
 Duval, 126.
 Epagny, 167.
 Eschyle, 52, 54, 168, 176, 183, 184.
 Estève, 8, 9.
 Estignard, 159.
 Euripide, 56.
 Farcy, 172.
 Feletz, 57, 165.
 Fénelon, 116.
 Fiévée, 15.
 Fizelière, 189.
 Fontanes, 74.
 Fonvieille, 67.
 Foucher, Adèle, 80.
 Foucher, Paul, 167.
 Foulet, 12.
 François Ier, 54, 65.
 Gain-Montaignac, 85.
 Gay, 150, 156, 163.
 Genlis, 60, 67.
 Gérard, 56, 74, 153.
 Géraud, 92, 181, 182 ss., 199.
 Géricault, 153.
 Girodet, 153.
 Goethe, 44, 56, 151.
 Gosselin, 199.
 Goujon, 21.
 Gros, 153.
 Guérin, 153.
 Guiraud, 86, 107, 123 ss., 129, 130,
 131, 135, 136, 141, 157, 166.
 Guizot, 30, 89, 185.
 Guttinguer, 119.
 Halma, 99.
 Hatin, 9, 14, 25, 32.
 Henri IV, 67, 142, 143, 150.
 Henri V, 33, 210.
 Hermogène, 108.
 Holberg, 52.
 Homère, 95, 103, 109, 122, 155.
 Hugo, V., 9, 52, 54, 62, 71, 72, 77 ss.,
 85, 88, 90, 99, 104 s., 107, 118,
 126, 130, 136, 146, 156 ss., 161,
 162, 164, 166, 167, 168, 170, 173,
 174, 184, 186 ss., 189, 190, 193,
 195-199, 200, 201, 204, 205, 206,
 207, 208, 209, 210.
 Hugo, Général, 191.
 Humboldt, 52, 54.
 Janin, J., 11-30, 176-181, 185 ss., 193,
 195, 196, 199.
 Jouffroy, 15.
 Jouy, 174, 206.
 Kemble, 168.
 Klopstock, 56, 156.
 Labourdonnaye, 191.
 Laclos, 40.
 Lacretelle, 139.
 Lacroix, 99.
 Ladvoat, 126.
 Lafond, 8, 161.
 La Fontaine, 42, 93.
 La Harpe, 38, 41, 47, 68, 184.
 Lainé, 139.

INDEX

- Lamartine, 9, 71 ss., 82 ss., 93, 99,
104, 107, 120, 126, 130, 131, 136,
139, 143, 154 ss., 162, 184, 187,
192, 193, 196, 207, 208, 210.
- Lamennais, 30, 31, 74, 80, 93, 132.
- Lamotte Fouqué, 60.
- Lanson, 73.
- Larroumet, 178.
- LaTouche, 56, 107, 195, 196, 197.
- Laurentie, 21, 23, 28, 29, 30, 32,
42, 45, 48, 49, 57, 75 ss., 93, 115 ss.,
128, 181, 183, 186, 187, 188, 189,
210.
- Laya, 90.
- Lebrun, 57, 59, 150.
- Lefèvre, 60.
- Legouvé, 56, 67.
- Lemercier, 45, 62, 65, 66, 74, 87.
(150) 152, 166, 174.
- Leroy, 174, 175, 178, 190.
- Letterier, 208.
- Letourneur, 47.
- Liadières, 175.
- Londierre, 175.
- Longin, 108.
- Louis, St., 137, 149.
- Louis XIII, 45, 142, 143.
- Louis XIV, 38, 39, 42, 143, 183.
- Louis XV, 39.
- Louis XVI, 67.
- Louis XVII, 149.
- Louis XVIII, 15, 25, 136, 137.
- Louis Phillipe, 32, 35, 210.
- Louvel, 20.
- Magnin, 73, 173.
- Maillard, 164.
- Mairet, 102.
- Maistre, 75, 132.
- Malte-Brun, 51 ss., 64.
- Marchangy, 63, 65.
- Marmontel, 40.
- Marquiset, 49.
- Marsan, 8, 147, 172, 197.
- Martainville, 49 ss., 55, 65, 93.
- Martignac, 28, 31, 190, 191.
- Mathurin, 157.
- Mazarin, 143.
- Mazas, 164.
- Melesville, 60.
- Mély Janin, 9, 20, 21, 47, 56 ss.,
75 ss., 123 ss., 129, 135 ss., 152 ss.,
165, 168.
- Mennechet, 130, 152.
- Mercier, 58.
- Mérimée, 73, 153, 182, 188.
- Merle, 9, 73, 94, 168, 192.
- Meurice, 144, 191.
- Michaud, 15, 21, 22, 24, 25, 26, 57,
73, 74, 139, 182, 185, 193, 210.
- Michaut, 8.
- Michel Ange, 56.
- Michelet, 93, 191.
- Miguel, Don, 26, 185.
- Millevoys, 71, 82, 93, 99, 103, 104.
- Milton, 46, 61, 90, 129.
- Molière, 42, 43, 86, 173, 177, 190.
- Mollevaut, 53.
- Montaigne, 186.
- Montégut, 178.
- Montlosier, 165.
- Montmorency, 23.
- Moore, 9, 193, 194.
- Morgan, Lady, 9, 93.
- Musset, 207, 208, 209.
- Napoléon, 8, 16, 21, 30, 40, 42, 51,
71, 79, 145, 147, 182, 183.
- Necker, Mme., 42.
- Népomucène, 174.
- Nettement, 14, 32, 210.
- Nisard, 115.
- Nodier, 9, 11, 53, 54, 61, 71, 73 ss.,
83, 88, 89, 91, 92 ss., 116 ss.,
124 ss., 135, 137, 154 ss., 164, 165,
175, 193, 197.
- O'Mahoney, 57, 93.
- Paris, P., 113.
- Parny, 104, 114.
- Parseval, 183.
- Pauthier de Censay, 157.
- Pavie, 167.
- Pedro, Don, 26.
- Périé, 160.
- Périé-Candeille, 124.
- Pétrarque, 42.
- Picard, 94.
- Pichot, 136, 194.
- Pindare, 156.
- Pixérécourt, 87.

INDEX

- Plutarque, 184.
 Polignac, 30, 191.
 Pons, 198.
 Prenez, 12.

 Rabelais, 93, 99, 109.
 Rabou, 199 ss., 204.
 Racine, 43, 47, 59, 82, 86, 114, 116,
 122, 123, 124, 128, 173.
 Racine, Louis, 82.
 Ratisbonne, 178.
 Raynouard, 63.
 Reggio, duc de, 147.
 Rémusat, 16, 43.
 Rességuier, 80, 141, 150, 161.
 Richardson, 51.
 Richelieu, 16, 19, 22, 143 ss., 190.
 Rippert, 14, 15.
 Robespierre, 15, 46.
 Rochette, R., 89, 122.
 Ronsard, 45, 127, 174, 187.
 Rosenthal, 153.
 Rousseau, 40, 43, 53, 186.
 Rowe, 150.

 Saint Pierre, 40.
 Saint Surin, 121.
 Ste. Beuve, 8, 14, 144, 174, 175, 184,
 192, 195, 196, 197, 198, 199, 205.
 Ste. Suzanne, 193, 197.
 St. Valry, 150.
 Sakellarides, 144, 161, 163.
 Salomon, 11.
 Sand, G., 209.
 Schenck, 9, 11, 113, 131, 194.
 Schiller, 58, 59, 75, 88, 89, 94, 150
 ss., 153, 169, 186, 192.
 Schinz, 12.
 Schlegel, 42, 47, 59, 123.
 Scott, 60, 95, 96, 97, 98, 99, 107, 128,
 132, 143, 166, 182, 186, 190.
 Séché, 9, 11, 144, 192, 195, 196.
 Ségur, 182.
 Shakespear, 46, 50 ss., 56, 57, 61,
 73, 86, 89, 94, 120, 168, 171, 176,
 183, 192.
 Sheridan, 52.
 Simon, 24, 79, 80, 149.
 Simond, 9.
 Sismondi, 42, 123.
 Smithson, 168, 169.

 Soumet, 57, 85, 130, 131, 136, 141,
 153, 157, 169, 175, 199.
 Soulié, 9, 24, 73, 74, 92, 94, 135, 141,
 144, 156, 158, 160 ss., 183, 184,
 185, 190, 193, 195 s., 197, 201 ss.
 Soulié, Fréd., 170, 175.
 Spleen, 43.
 Staël, 42, 43, 44, 45, 47, 52, 53, 77,
 91, 123, 156.
 Stapfer, 73.
 Stendhal, 54, 65, 73, 128, 173.
 Swift, 51.

 Tacite, 53.
 Tarente, duc de, 147.
 Tastu, 150, 156.
 Taylor, 76, 174, 175.
 Thiessé, 90.
 Tissot, 206.
 Treneuil, 53.
 Turquety, 197.

 Valois, 57.
 Vauthier, 80.
 Véron, 25, 74, 196.
 Vida, 151, 152.
 Vidocq, 186.
 Viennet, 66, 174, 185.
 Vigny, 9, 71, 76, 77, 80 ss., 105, 130,
 142 ss., 158, 161, 167, 170, 171,
 176 ss., 183, 190, 198, 199, 203, 205,
 208, 209, 210.
 Villèle, 17, 22, 23, 24, 27, 28, 127,
 140, 142 ss., 159, 185, 190.
 Villemain, 30, 139, 185.
 Viollet le Duc, 57.
 Virgile, 57, 80, 122.
 Virieu, 139.
 Voltaire, 40, 41, 43, 46, 47, 65, 92,
 104, 209.

 Wailly, 151.
 Warin, 42.
 Werner, 65.
 Weiss, 159.

 Ziessing, 8.
 Zoile, 157.

Smith College Studies in Modern Languages

EDITORS

CAROLINE B. BOURLAND
ERNST H. MENSEL

HOWARD R. PATCH
MARGARET ROOKE

ALBERT SCHINZ

VOLUME II

OCTOBER, 1920-JULY, 1921

NORTHAMPTON, MASS.
SMITH COLLEGE

PARIS
LIBRAIRIE E. CHAMPION

Published Quarterly by the
Departments of Modern Languages of Smith College

CONTENTS OF VOLUME II

- No. 1. MARY AUGUSTA JORDAN, An Unpublished Letter of William James.

PAUL ROBERT LIEDER, Scott and Scandinavian Literature.

- 1848
Le dernier
de maintes pièces.
2-3. ELIZABETH A. FOSTER, Le Dernier Séjour de J.-J. Rousseau à Paris.

0. 4. ROSE FRANCES EGAN, The Genesis of the Theory of "Art for Art's Sake" in Germany and in England.



JUN 13 1921

VOL. II, No. 1

OCTOBER, 1920

Smith College Studies in Modern Languages

EDITORS

CAROLINE F. BOURLAND
ERNST H. MENDEL

HOWARD R. PATCH
MARGARET ROOKE

ALBERT SCHINZ

AN UNPUBLISHED LETTER OF WILLIAM JAMES

By MARY AUGUSTA JORDAN

Professor of English, Smith College

SCOTT AND SCANDINAVIAN LITERATURE

By PAUL ROBERT LIEDER

Associate Professor of English, Smith College

NORTHAMPTON, MASS..
SMITH COLLEGE

PARIS
LIBRAIRIE E. CHAMPION

Published Quarterly by the
Departments of Modern Languages of Smith College

SMITH COLLEGE STUDIES IN MODERN LANGUAGES

THE SMITH COLLEGE STUDIES IN MODERN LANGUAGES are published quarterly in October, January, April and July, by the Departments of Modern Languages of Smith College. The subscription price is seventy-five cents for single numbers, two dollars for the year. Subscriptions and requests for exchanges should be addressed to the SMITH COLLEGE LIBRARY, Northampton, Mass.

Vol. II, No. 1

OCTOBER, 1920

Smith College Studies in Modern Languages

EDITORS

CAROLINE F. BOURLAND
ERNST H. MENSEL

HOWARD R. PATCH
MARGARET ROOKE

ALBERT SCHINZ

AN UNPUBLISHED LETTER OF WILLIAM JAMES

By MARY AUGUSTA JORDAN

Professor of English, Smith College

SCOTT AND SCANDINAVIAN LITERATURE

By PAUL ROBERT LIEDER

Associate Professor of English, Smith College

NORTHAMPTON, MASS.
SMITH COLLEGE

PARIS
LIBRAIRIE E. CHAMPION

Published Quarterly by the
Departments of Modern Languages of Smith College

CONTENTS

	PAGE
AN UNPUBLISHED LETTER OF WILLIAM JAMES.....	5
SCOTT AND SCANDINAVIAN LITERATURE.....	8

An Unpublished Letter of William James

SOME IMPLICATIONS AND INFERENCES

MARY AUGUSTA JORDAN

"Every one of us has his adjective." So C. Lewis said, and I agree, glad to have his support in a conviction that for years I have cherished as personal, and sometimes have feared might be prejudice, born of love of the dictionary and curiosity about human nature. Comforting as the assertion is, however, it does not carry with it any grant of authority to the adjective. Each of us may have our own; all of them may not have us. Some of them must forever be despised and rejected of men, women, and children, they are humanly superfluous, misfits of the spirit and the understanding. One such is "average."

William James's adjective was "mercurial"; his rejection of the doctrine of averages in human experience is something implicit in his lifelong attitude and interestingly illustrated in the letter and its story that I have the satisfaction of giving its proper emphasis to in the self-revelation of William James's letters.

In the second volume of the *Letters*, with the date, June 12, 1891, written from Cambridge to William Dean Howells is this passage: ". . . I've just got your 'Criticism and Fiction,' which shall speedily be read. And while in the midst of this note have received from the postman your clipping from Kate Fields' 'Washington,' the author of which I can't divine, but she is a blessed creature whoever she is." Unlikely spot as Kate Fields' *Washington* undoubtedly was for the appearance of an unsigned but early review of *The Principles of Psychology*, about which the author was cherishing chastened expectations of the reception it would meet, the fact of the publication and of his pleasure in it remained, and the "clipping" challenged the quick sensibilities of both the man and the author in him. He wrote to the paper to ask whether editorial confidence would permit his knowing the name of his reviewer, and after a few days of notes between Washington and Northampton the postman brought a letter of which the following is a transcript:

"My dear Miss Jordan:

In returning your manuscript, I must say in a more serious tone perhaps than before, how deeply touched I am by the fact that all the agonies and weariness and disgusts of the composition should become effective in the fashion which you express.

I am only sorry to find that you are not professionally a philosopher. Had you been one, I fear that you would have been insensible to those qualities in the book which now seem to have struck you most—you would have taken it less broadly. Your colleague, Professor Gardiner was good enough to write me of the book, that he feared there was much in it 'which younger minds would wrest to their destruction,' so I judge that the English and the Philosophical departments in Smith University do not harmonize as well as they ought to.—If you didn't send me any hallucinations, how is it that as soon as I read your name it sounded familiar to me and connected itself with Smith College? But no matter; we must see each other ere long not as in a glass darkly but face to face.

Gratefully & truly yours,

Wm. James,

Cambridge, June 29, 1891."

This one letter answers the question often asked by readers of the letters of the James brothers: "How could nervous, busy and half-invalided men write so many letters and to so many kinds of people?" There is, of course, a marked difference between the letters of the two brothers, in spite of the strong family resemblance in vigor, interest and conscience. Neither has that episcopal unction which qualifies a man to endure fools gladly; for neither felt sure of the fool as such. But Henry James's letters had something of the flavor that his manners as a host are said to have had. "He would receive chance guests with a courtesy and kindness that erred only on the side of a massive cordiality that made many of his guests speechless. They did not know where to look, or what to do, when he was seeking the right word in a sentence from which you had long given up all

hope that he would ever recover the verb." In William James's company, personal or epistolary, whoever was at a loss it was not the guest. The pleasure, privilege and adventurous duty of interpreting the social universe were born with William James as forms of his own living; so he could not discover them as axioms in a philosophical system. In June 1891, I did not know that I was a "blessed creature" or that William James told William Dean Howells that I was—"whoever"—but, in 1921, across the years that help to make an ego into a "whoever," comes the reading of his spiritual thermometer registering a temperature that I should be slow of heart to question. For a week or so, words of mine were part of that delicate equation with which one of the most responsive temperaments the world has known was ardently and honestly working. And all this he risked in a hazard of the commonplace that even at this distance and with all of the self-esteem I can summon to my aid gives me pause. More than ever I will believe in everybody's own peculiar adjective and disbelieve in the average.

Scott and Scandinavian Literature

THE INFLUENCE OF BARTHOLIN AND OTHERS

PAUL ROBERT LIEDER

I

It is no new statement to say that Sir Walter Scott was interested in Scandinavian literature. The well-known fact that he made and published an abstract of the *Eyrbyggja Saga* would alone be basis enough for such a remark. But, to quote Mr. Georg Herzfeld, who has dipped into the subject of Scandinavian influences in the eighteenth century,¹ "wie sonst in seinem Werken nordische Elemente Eingang gefunden haben, bedarf noch der Untersuchung." Since the publication of Mr. Herzfeld's pamphlet, Professor F. E. Farley has printed his investigation of the Scandinavian influences in the English romantic movement,² in which he refers several times to Scott's interest in northern literature; and C. H. Nordby in his posthumous monograph, *The Influence of Old Norse Literature upon English Literature*,³ has written two pages on the subject. Scott, however, lay outside the field of Professor Farley's detailed investigation,⁴ and Nordby's brief account was left fragmentary by the author's untimely death.

Lockhart's *Life of Scott* leaves little doubt as to how Scott became interested in the Scandinavian languages and literature: he began the study of them in order to follow still further his one great bent, his passion for romantic lore. This was his prime motive in taking up any foreign language. He tells us that for this reason he studied Latin and then "renewed and extended [his] knowledge of the French language, from the same principle of romantic research."⁵ With a similar view he dabbled in Anglo-Saxon, Spanish, and German. "I fastened like a

¹In the appendix (*Bemerkungen über die Nordischen Stoffe in der Englishchen Poesie des vorigen Jahrhunderts*) to his monograph, *William Taylor von Norwich*, Halle, 1897, p. 68.

²F. E. Farley, *Scandinavian Influences in the English Romantic Movement*, Boston, 1903.

³Columbia University Press, N. Y., 1891.

⁴See Farley, p. 175.

⁵J. G. Lockhart, *Life of Scott*, Boston, 1902, I, 38.

tiger," he writes of these early days (before, roughly, 1800), "upon every collection of old songs or romances which chance threw in my way." Foreign languages of which he had no knowledge at the time did not deter him from his pursuit.

Keeping in view Scott's purpose, we should hardly expect to find him making a thorough study of any language for its own sake. "Of all these tongues," says Lockhart,⁶ "he acquired as much as was needful for his own purposes, of which a critical study of any foreign language made at no time any part." Scott himself, speaking of studying German in Edinburgh, tells us that he and his friends were "averse to the necessary toil of grammar, and the rules."⁷ We must remember, however, that his command of Scottish was of great advantage to him in acquiring a reading knowledge of Scandinavian. He comments, for instance, in a note to the ballad of Alice Brand in *The Lady of the Lake*,⁸ on the close similarity between Scottish and modern Scandinavian which often makes translation unnecessary for the Scotsman.

Scott became interested in Scandinavian when he was about nineteen years old. In the winter of 1790-1 he wrote for Dugald Stewart, whose class he was attending, a paper "On the Manners and Customs of the Northern Nations," of which Stewart remarked that the writer showed "much knowledge of his subject, and a great taste for researches."⁹ On September 30, 1792, Scott wrote to his friend, William Clerk: "All that I envy you is the *noctes caenaeque deum*, which, I take it for granted, you three merry men will be spending together, while I am poring over Bartholine¹⁰ in the long winter evenings, solitary enough." From the same year date two note-books, inscribed "Walter Scott, 1792", which Lockhart found while he was gathering material for his biography. One of the note-books opens with the entry: "*Vegtam's Kvitha*, or The Descent of Odin, with the Latin of

⁶ I, 114.

⁷ I, 185.

⁸ *Poetical Works*, Edinburgh, 1868, VIII, pp. 327 ff. (Note K. in App.)

⁹ Lockhart, I, 147 ff.

¹⁰ An important Latin work on Scandinavian literature and customs, published in Copenhagen in 1689, from which, we shall see, Scott drew much material.

Thomas Bartholine, and the English poetical version of Mr. Gray; with some account of the death of Balder, both as narrated in the Edda, and as handed down to us by the Northern historians, *Auctore Gualtero Scott.*" The Norse original and the two versions are then transcribed, Lockhart tells us, "with an historical account appended, extending to seven closely written quarto pages." Among the entries following this there are also "a translation 'by a gentleman in Devonshire,' of the death-song of Regner Lodbrog,"¹¹ and a "table of the Maeso-Gothic, Anglo-Saxon, and Runic alphabets."

These quotations from Lockhart show how early Scott became interested in Scandinavian literature. Before proceeding to examine the extent to which he was influenced by Northern life and letters in his works, we may adduce as further *a priori* evidence of his interest the titles of the following books which were in the library at Abbotsford at the time of his death:¹²

Abrahamson, Nyerup, and Rahbeck, *Udvalgte Danske Viser fra Mid-delalderen*, etc., 5 vols., Copenhagen, 1812-14.

20 volumes of Oehlenschläger's works, published at different times, 1811-1821, at Copenhagen, Stuttgart, and Leipzig.

Magnusen, *Forsøg til Forklaring over Nogle Steder af Ossians Digte*, etc., Copenhagen, 1814.

Thiele, *Danske Folkesagn*, Copenhagen, 1818-1820.

Nordische Helden-romane: Wilkina und Niflunga-Saga, etc. Translated by F. H. von der Hagen, 3 vols., Breslau, 1814.

Knytlinga Saga. Historia Cnutidarum Regum Daniae. [With MS. note by Sir W. S.] Copenhagen.

F. Münter, 7 volumes on various Scandinavian subjects, written in Danish, German, French, and Latin.

Kongs-skugg-sio. . . Speculum Regale. . . Danice et Latine ab H. Einersen, Soroe, 1768.

Islands Landnamabok. Liber Originum Islandiae. Edente Joan. Finnaeo. Copenhagen, 1774.

Hielmstiernes Bogsamling, tienende til Oplysning af de under den Danske Regierung liggende Staters Litteratur. Ed. P. F. Suhm, 2 vols., Copenhagen, 1782.

¹¹ *Part of the Epicedium of Regner Lodbrog, Translated*, by Richard Polwhele, in *Poems by Gentlemen of Devonshire and Cornwall*, 2 vols., Bath, 1792, of which Polwhele was the editor. This collection (discussed by Farley, pp. 52, 74, 75) also contained other poems on Scandinavian subjects.

¹² From the *Catalogue of the Library at Abbotsford*, Edinburgh, 1838.

- Saxonis Grammatici Historia Danica*. . . Ed. Chr. Petrus, Paris, 1514.
Viga-Glums Saga. Vita Viga-Glumi. . . a G. Petersen. Copenhagen, 1786.
De Danorum Rebus Gestis. . . *Poema Danicum dialecto Anglo-Saxonica*. Ed. G. J. Thorkelin, Copenhagen, 1815.
Regis Magni. . . *sive Jus Commune Norvegicum*. Ed. G. J. Thorkelin, Copenhagen, 1817.
Gunnlaugi Vermilinguis et Rafnis Poetae Vitae. . . Copenhagen, 1775.
Rymbegla. . . Copenhagen, 1780.
Diplomatarium Arna-Magnaeum. . . Ed. G. J. Thorkelin, 2 vols., Copenhagen, 1786.
Eyrbyggja Saga sive Eyrarorum Historia. . . Ed. G. J. Thorkelin, Copenhagen, 1787.
Hervarar Saga. . . P. F. Suhm, Copenhagen, 1785.
J. Johnstone, *Antiquitates Celto-Scandicae*. . . and *Antiquitates Celto-Normanicae*. . . Copenhagen, 1786.
F. Magnusen, *Oplysninger om Kilderne til Badens Sammenligning mellem den Nordiske og den Graeskromerske Mythologie*, Copenhagen, 1821.
O. Magnus, *Compendious History of the Goths, Swedes, and Vandals, and other Northern Nations*. Trans. by J. S., London, 1658.

The possession of more than fifty volumes on Scandinavian subjects at a time when such books were not plentiful in Great Britain shows that Scott's interest was not entirely superficial; nor was it, as the dates of publication of the later editions indicate, confined to his early years.

In his writings it is comparatively easy to trace the sources of his knowledge of Norse literature; for like most writers of this period when they made any Scandinavian allusion Scott frequently appended a footnote in which he generally referred to some definite book.

The nature of his chief sources is indicated by a sentence in the essay *On the Fairies of Popular Superstition*, where, after a discussion of the Scandinavian *duergar*,—a subject in which Scott was particularly interested,—he directs the reader to “consult Saxo, Olaus Wormius, Olaus Magnus, Torfæus, Bartholin, and other northern antiquaries.” That is, he made especial use of those Latin books dealing with Scandinavian literature, customs, and folklore which were published intermittently, (with the exception of Saxo Grammaticus), at Copenhagen, Stockholm, or Upsala, in the sixteenth and particularly in the seventeenth cen-

tures. Foremost among them¹³ in influence upon Scott are Bartholin, Olaus Magnus, and Torfæus; and of these Bartholin deserves first rank.

Bartholin's treatise¹⁴ is the book that Scott talks of bending over in the long winter nights of 1792. From it, we have seen, he copied his Latin version of the *Vegtamskviða*¹⁵ during the same year. The work is a serious investigation of why Norsemen looked lightly upon death. It consists to a large extent of extracts from old Norse literature in the original language, with Latin translations immediately following each passage. The Latin renderings are generally close enough to the original so that a reader ignorant of Scandinavian could by comparing the two versions make something out of the old Norse. The quotations cover practically the whole range of Northern literature, both prose and verse. In the Appendix, for example, Bartholin gives a list of more than sixty Icelandic and over twenty Latin manuscripts from which he has made extracts.¹⁶ The book, in other words, is really an anthology from which any one who read it carefully would get an excellent idea of the spirit and content of Norse literature.

Throughout almost his entire literary life Scott drew material from Bartholin. In a note to the ballad of *Kempion* in his *Minstrelsy of the Scottish Border*,¹⁷ 1802, 1803, one of the earliest of his works, Scott writes: "Our ideas of dragons and serpents are probably derived from the Scandinavians. The legends of

¹³ For a discussion of these writers see Farley, pp. 3-7, and Nordby, pp. 5-7. Above all, see G. L. Kittredge, *Gray's Knowledge of Old Norse* (Appendix to W. L. Phelps's *Selections from the Poetry and Prose of Thomas Gray*, Boston, 1902), where he shows the influence of Wormius, Torfæus, and Bartholin, among others, upon Gray.

¹⁴ *Thomæ Bartholini Thomæ Filii Antiquitatum Danicarum de Causis Contemptæ a Danis adhuc Gentilibus Mortis Libri Tres ex vetustis codicibus & monumentis hactenus ineditis congesti. Hafniæ. . . MDCLXXXIX.*

¹⁵ This same Latin translation of the *Vegtamskviða* by Bartholin, it may be remarked, was used by Gray for *The Descent of Odin* (written in 1761.) Gray gives his source—with a slight error in Bartholin's title—at the head of his poem.

¹⁶ The index of authors quoted contains over 375 names, from Homer down.

¹⁷ *Works*, Edinburgh, 1868, III, 241, 242.

Regner Lodbrog, and of the huge snake in the Edda, by whose folds the world is encircled, are well known. Griffins and dragons are fabled by the Danes as watching over and defending hoards of gold.—*Bartholin. de caus. Cont. mortis*, p. 490. *Saxo Grammaticus*, lib. 2. The Edda also mentions one Fafner, who, transformed into a serpent, brooded over his hidden treasures." The passage in Bartholin to which Scott refers is as follows: "Auctor autem Historiæ Olai Tryggonis addit, non abludere a vero, noxium aliquod animal pecuniæ incubare, veteribus Physicis nimis indulgens, quorum Plinius, secutus Herodotum & Melam, Gryphos facit auri custodes: quidam Dracones: alii Serpentes venenatos, quomodo & se decipi passus est *libro secundo canens Saxo Grammaticus*¹⁸ [here he quotes six lines, in Latin, from Saxo]. . . Haec fabula longius processit, non Serpentes modo auro incumbere, sed & homines conversos in Serpentes quemadmodum *de Fafnero mythologia Eddæ septuagesima prima* comminiscitur."

A comparison of Scott's note with this Latin passage shows that the first part is, as he indicates, drawn from Bartholin. His references to Fafner in the *Edda* and to Saxo Grammaticus, both of which he gives the impression of citing as independent sources, are taken from the same page of the same source. This need not be taken necessarily to mean that Scott tried to give an impression of having read more widely than he probably had; rather, Scott was not, nor should we expect him to be, scholarly in his methods.

In another note to the ballad *Kempion*, on werewolves, he again refers to Bartholin, page 344, quoting verbatim several lines that the latter gives from Snorri Sturleson. Bartholin offers both the original Norse and a Latin translation. Scott has only the Latin, mentioning, however, that it is from Snorri as quoted by Bartholin.

¹⁸ The italics are mine.

Likewise, in a note to the following lines in *The Lay of the Last Minstrel*:¹⁹

. . . Chiefs, who guided through the gloom
By the pale death-lights of the tomb,
Ransack'd the graves of warriors old,
Their falchions wrench'd from corpses' hold,
Waked the deaf tomb with war's alarms,
And bade the dead arise to arms!

Scott refers the reader to Bartholin for descriptions of how northern warriors often tried to steal the weapons of famous warriors from their graves, and how the ghosts of these heroes would offer resistance.²⁰ So, similarly, in *Marmion*²¹ he has the lines:

Yet still the knightly spear and shield
The Elfin Warrior doth wield
Upon the brown hill's breast. . .

for which once more he refers²² the reader to Bartholin, p. 253.

In *The Lady of the Lake*, again dealing with mysterious swords, Scott writes:²³

Thy father's battle-brand of yore
For Tine-man forged by fairy lore,
What time he leagued, no longer foes,
His Border spears with Hotspur's bows,
Did, self-uncabbarded, foreshow
The footsteps of a secret foe.

In the Appendix he gives a long note to explain these lines. In it he tells how Hrolf Kraka's celebrated sword Skofnung was stolen from his tomb by the pirate Skeggo, who gave it to his son-in-law Kormak with specific directions for using it, and how the latter failed to follow these when he was preparing for his fight with Bessus. Scott mentions Bartholin as his source for the tale.²⁴ There the story is told in Norse, with a Latin translation. It is quite evident from a comparison of the two versions with

¹⁹ Canto VI, stanza 22; *Works*, VI, 203 ff.

²⁰ Scott's reference is to lib. i, cap. 2, 9, 10, 13. It should be to Book 2.

²¹ Canto III, stanza 25.

²² Note H in the Appendix to *Marmion*.

²³ Canto II, stanza 15.

²⁴ *De Causis*, Book III, p. 574.

Scott's that he made use of the Latin only. Compare the following sentences:

Norse: Kormakr sezt nidr, oc tekr af ser sverdit.

Latin: Kormakus *in terra* considebat, gladioque, *quem supra vestes portaverat*, se discinxit.

Scott: He sat *upon the ground*, and ungirding his sword, *which he wore above his vestments*.²⁵

Scott refers to Bartholin also in some of his novels. In *Ivanhoe*, in a footnote to Chapter XIV on the term *nidering*, he remarks that Bartholin, if he remembers rightly, "mentions a similar phrase which had like influence on the Danes."²⁶ In his particularly Scandinavian novel, *The Pirate*,²⁷ in a long footnote on the description of Norna's soothsaying, he tells of a woman named Thorbiorga, who was a prophetess, called the little Vola, and how she prophesied the life of Gudrida, the daughter of Torquil. The note concludes: "The above narrative is taken from the Saga of Erick Randa,²⁸ as quoted by the learned Bartholine in his curious work. He mentions similar instances, particularly of one Heida,²⁹ celebrated for her predictions, who attended festivals for the purpose, as a modern Scotsman would say, of *spæing* fortunes, with a gallant tail or retinue, of thirty male and fifteen female attendants.—See *De Causis Contemptæ Danis adhuc gentilibus Mortis*, lib, iii, cap. 4."

Scott here again follows not the Icelandic but the Latin version in Bartholin. Compare, for example, the beginning of the tale as told in Norse and in Latin with Scott's translation:

Norse: "Su kona var þar i bygd er þorbiorg het hon var Spakona; hon var kollud litil Volva; hon hafdi att ser nio systur oc var hon ein eptir a lifi; þat var hatt þorbiargar a vetrum at hon fora veitzlur oc budu menn henni heim; mest þeir er forvitni vara at vita um forlog sin edr atferdir. . ."

²⁵ The italics are mine.

²⁶ Bartholin discusses this subject in *De Causis*, Book I, chapter 7, pp. 85 ff.

²⁷ For a full discussion of this work see below pp. 52 ff.

²⁸ Misprint for *Randa*.

²⁹ This tale is told directly after that of Thorbiorga in Bartholin.

Latin: "Mulier quaedam nomine Thorbiorga in eodem territorio²⁵ degebat; haec fatidica fuit, dictaque parva Vola; novem sorores habuerat, sed illa sola jam superfuit. Thorbiorga per hyemes convivia frequentare solebat, ab iis qui de fatis suis, rebusque futuris solliciti erant, invitata."

Scott: "There lived in the same territory (Greenland) a woman named Thorbiorga, who was a prophetess, and called the little Vola, (or fatal sister), the only one of nine sisters who survived. Thorbiorga during the winter used to frequent the festivities of the season, invited by those who were desirous of learning their own fortunes, and the future events which impended. . . ."

Scott, it will be noticed too, uses the Latin spelling of the names *Vola* and *Thorbiorga* instead of the Norse *Volva* and *Thorbiorg*. So likewise he uses the Latin *Gudrida* instead of the Norse *Gudridr*. Compare also the following sentences occurring in the same story:

Norse: "hon hafdi um sik hyndskan linda."

Latin: "zona *Hundlandica* se cinxerat."

Scott: "She wore a *Hundland* girdle."

In other words, Scott in his borrowings from Bartholin chose the language which was easier for him to translate. Undoubtedly he understood some of the Norse. Any one with even the slightest knowledge of Old English would be able to translate such a simple sentence as "hon var kollud litil Volva" in the extract above. But I doubt whether Scott could have translated the rest of the passage with any great ease.

Not infrequently Scott borrows from Bartholin without giving him credit. As a note to "Tristrem so rewe he" in *Sir Tristrem* (stanza 75) Scott writes: "Dexterity in rowing, as it was a necessary so it was deemed an honourable accomplishment, among the heroes of chivalry. The ancient Scandinavians, whose manners gave a strong tinge to the feudal ages, were, from their roving and piratical profession, obliged to understand the use of

the oar. Harold the Valiant boasts of skill in this exercise, as one of his most estimable qualifications. *Sen iosum ver svannae*, &c.

But four banks on my galley's side,
But fifteen mates were mine,
When, through the pathless ocean wide,
My oar lashed high the brine.
Dauntless, I viewed the billows' strength
Fly o'er my bark in vain;
And little thought to brook, at length,
A Russian maid's disdain.

Eight arts are mine:—to wield the steel,
To curb the warlike horse,
To swim the lake, or, skate on heel,
To urge my rapid course;
To hurl, well-aimed, the martial spear,
To brush with oar the main:
All these are mine, though doomed to bear
A Russian maid's disdain.

These two stanzas, of course, have nothing to do with Scott's Harold the Dauntless. Scott gives no source for them besides the hint contained in the words *sen iosum ver svannae*. But knowing that the lines are a description of the hero in the *Orkneyia Saga*, and knowing, from the index of Norse sources in the *De Causis*, that Bartholin quotes from this saga, and knowing that this treatise is a particularly favorite literary quarry of Scott's, one finds little difficulty in locating the source of the verses in the following lines of Bartholin (p. 156):

"Senn iosum ver svanna
Sextan þa er brim vexti
dreif a hladna hufa
hum i fiorum rumum
vietti ek minnr at motti
muni enn þinnig nenna
þo lætr gerdr i gordum
gollhrings vid mer skolla

h. e.

Simul nos sedecim, in quatuor interscalmiis constituti, sentinam egessimus, cum procella maris augeretur, oneratas naves mare in-

vasit, spero ego conventus memor, me exinde ita facturum, at-tamen Russica me respuit.

Jþrottir kann ek atta
ygs fet ek líd at smíða
færr er ek hvast a hesti
hefík sund numit stundum
skríða kann ek a skíðum
skyt ek ok ræk sva at nytir
þó lætr gerðr í gordum
gollhrings víð mér skolla.

h. e.

Exercitia octo novi, strenue dimicare audeo, equo viriliter insidere valeo, aliquando & natare consuevi, in soleis ligneis currere novi, jaculandi & remigandi arte bene polleo, attamen virgo Russica me respuit."

The similarity of

All these are mine, though doomed to bear
A Russian maid's disdain

to the Latin "at tamen virgo Russica me respuit," rather than to the Norse, would alone indicate that Scott, taking as usual Bartholin's Latin and not the original Norse, used this particular version.³⁰

Another of these Latin treatises used frequently by Scott is the *Historia de Gentibus Septentrionalibus* by Olaus Magnus, archbishop of Upsala, which was published at Rome in 1555. It

³⁰ Note also that this version refers to *eight* arts, not *nine*, as one generally finds. J. R. Tudor in *The Orkneys and Shetland; Their Past and Present State*, London, 1883, p. 38, gives the following stanza:

"At the game-board I am skilful;
Knowing in no less than nine arts;
Runic lore I well remember;
Books I like; with tools I'm handy;
Expert I am on the snow-shoes
With the bow, and pull an oar well;
And, besides, I am an adept
At the harp and making verses."

George Borrow also has lines beginning "Nine arts have I, all noble" in Chapter V of the Appendix to *Romany Rye*. For the original of this version, see Bartholin, p. 420.

was translated into English in 1658 by a certain "J. S."⁸¹ An idea of the book can be gained from the following description by the translator. It tells, he says, "the Acts of the famous Heroes, the strange Eccentric Customs, Fashions, Attire, Sports, Battels, Feasts, Marriages, Religion, and Trades of These Northern Nations: together with horrid Apparitions of Divels, the Antick Prestigations of Conjurers, and Magical Inchantments; the Rarities and Observables of all the Four Elements; but especially the ripping up of the Bowels and Interels of Nature, in their various and admirable Minerals, with many other Stupendious Relations, that create excellent delight and wonder in the diligent and curious Inquirer."

Scott knew both the Latin version and the English translation. He owned a copy of the latter, as we know from the list of Scandinavian books in his library. Of the Latin edition he writes as follows in *The Pirate*:⁸² "So he [speaking of the Udaller] sat down in silence, and seized upon a volume which lay near him as a sort of desperate effort to divert ennui, for on no other occasion had Magnus been known to have recourse to a book for that purpose. It chanced to be a book much to his mind, being the well-known work of Olaus Magnus, upon the manners of the ancient Northern nations. The book is unluckily in the Latin language, and the Danske or Dutch were, either of them, much more familiar to the Udaller. But then it was the fine edition of 1555, which contains representations of the war-chariots, fishing exploits, warlike exercises, and domestic em-

⁸¹ *A Compendious History of the Goths, Swedes, Vandals, and Other Northern Nations*. The translation, however, is not complete, as is generally assumed, but consists of certain "chapters" (which are generally only a paragraph in length) from each "book" of the original. For example, of 36 chapters in Book XV only 8 are translated and these are renumbered. The authorship of the translation is not indicated on the title page. The dedication to Sir Bulstrode Whitelock, Late Ambassador to the Crown of Sweden, is signed "J. S." To judge from the wording of the dedication, "J. S." is evidently the author, as Scott assumes. The title page states that the book was "Printed by J. Streater." It is therefore possible that "J. S." and J. Streater are the same man. Farley gives no author for the translation.

⁸² *The Pirate*, ch. XXIX.

ployments of the Scandinavians, executed on copperplates; and thus the information which the work refused to the understanding, was addressed to the eye, which, as is well known both to old and young, answers the purpose of amusement as well, if not better."

In discussing Bartholin we noted that where Scott had to choose between the Norse and the Latin, he took the Latin. In the case of Olaus Magnus, where the choice lay between Latin and English, we find he chose the English. In other words, he took in either case the more pleasant path.

In a note³³ to *Sir Tristrem*³⁴ on hawks, he draws from J. S., page 200. Likewise, in explaining³⁵ the selling of winds to which he alludes in *Rokeby*³⁶ he quotes directly from the English translation. Again in *Rokeby*,³⁷ where he mentions King Erick of the Windy-cap, he gives several lines from the English Olaus.³⁸ So too in explaining the Fiery Cross in *The Lady of the Lake*,³⁹ he quotes at length from the same source.⁴⁰ In a footnote to *The Pirate*⁴¹ concerning the sword-dance, he mentions Olaus and quotes over twenty lines,⁴² and in a note to Chapter XI of *Peperil of the Peak*, where he describes popular festivities such as the contest of Winter and Summer, he paraphrases J. S.'s description of the latter scene.

In all the cases here mentioned, with the exception of the note to *Peperil of the Peak*, Scott quotes verbatim from the English translation of Olaus Magnus, generally giving the page, with but slight changes in spelling and punctuation.⁴³

³³ *Poetical Works*, V, pp. 378, 379.

³⁴ Stanza 28.

³⁵ *Poetical Works*, XI, 91.

³⁶ Canto II, stanza 11.

³⁷ Canto II, stanza 11.

³⁸ Cf. his reference to this king in a footnote to *The Pirate*.

³⁹ Note F in the Appendix, *Poetical Works*, VIII, pp. 317, 318.

⁴⁰ Here his reference should be not to Book IV, chap. 3, 4, but to Book VII, (pp. 95, 96, in J. S.).

⁴¹ Chapter XV.

⁴² Here he gives no specific reference, but the quotation is easily traced to the English translation, Book XV, chap. 6, (pp. 167, 168.)

⁴³ In his quotation on the sword-dance, *The Pirate*, Chap. XV, he makes the slip of writing *triagonal*, in describing the figure called *Rosam*, where J. S. has *hexagonal*. But this is a minor point.

Only once, in a footnote to *The Pirate* (Chapter VII), does Scott refer directly to the Latin edition of Olaus. Here he writes: "The King of Sweden, the same Eric quoted by Mor-daunt, 'was,' says Olaus Magnus, 'in his time held second to none in the magical art; and he was so familiar with the evil spirits whom he worshipped, that what way soever he turned his cap, the wind would presently blow that way. For this he was called Windy-cap.'—*Historia de Gentibus Septentrionalibus*, Romae, 1555." This note is given without page reference. The Latin original may be found on page 116 of the 1555 edition;⁴⁴ but it is unlikely that Scott consulted the Latin here at all, for his note is simply a paraphrase of the following lines in the English translation: "This Ericus, King of Sweden, in his time, was held second to none in the Magical Art; and he was so familiar with the Evil Spirits, whom he exceedingly adored, that which way soever he turned his Cap, the Wind would presently blow that way. From this occasion he was called Windy Cap."

Here, then, we have another instance, harmless to be sure, of unscholarly procedure on the part of Scott.

We can safely assume, accordingly, from the above citations that Scott derived most, if not all, of the information that he got from Olaus, through the English translation of J. S.

Closely allied in character to Olaus Magnus's treatise are the writings of Thormod Torfason, or Torfæus as he is regularly called. Farley⁴⁵ cites as his best known works: *De Rebus Gestis Faereyensium* (Copenhagen, 1695); *Historia Orcadum* (Copenhagen, 1697); *Historia Vinlandiae* (Copenhagen, 1705); *Historia Rerum Norvegicarum*, 4 vols., (Copenhagen, 1711). Nordby⁴⁶ in a list of writers on Scandinavian subjects mentions the *Historia Orcadum* alone. Neither Farley nor Nordby includes the book of Torfæus's which Scott used particularly, the

⁴⁴ "Hic Ericus Rex Suetiae in arte magica nulli suo tempore secundus habebatur: tamque familiaris erat malis daemonibus, quorum culti sum-mopere vacabat, ut quocunque verteret pileum suum, confestim inde optatus ventus aspiraret. Quo eventu inditum illi nomen fuit, ut Ventosus pileus diceretur."

⁴⁵ P. 6.

⁴⁶ P. 7.

Historia Hrolfi Krakii, (Copenhagen, 1705). The nature and extent of his borrowings are shown by the following citations.

In a long note to the ballad of *Kempion*⁴⁷ on werewolves, he quotes beside Bartholin, as we saw above, Torfæus also: "A wild story of a war-wolf, or rather a war-bear, is told in Torfæus' History of Hrolfe Kraka. As the original is a scarce book, little known in this country, some readers may be interested by a short analysis of the tale." Then follows the story of how Biorno, in love with Bera, is changed into a bear by his stepmother, but resumes his human form for short periods during which Bera is present in his cave.⁴⁸

Again, in the introductory note to *King Henrie* in the *Border Minstrelsy*⁴⁹ Scott writes: "The legend will remind the reader of the 'Marriage of Sir Gawain,' in the *Reliques of Ancient Poetry*, and of 'The wife of Bath's Tale,' in Father Chaucer. But the original, as appears from the following quotation from Torfæus, is to be found in an Icelandic saga."⁵⁰

Likewise, in a note⁵¹ to the lines

Up, Urgan, up! to yon mortal hie,
For thou wert christen'd man.

in the *Ballad of Alice Brand* in *The Lady of the Lake* (Canto IV,

⁴⁷ In the *Border Minstrelsy*.

⁴⁸ Scott gives as reference *Historia Hrolfi Krakæ Haffniae*, 1715. This is the second edition. The tale of Bera and Biorno is to be found on pages 83-89.

⁴⁹ *Poetical Works*, III, pp. 274-276.

⁵⁰ He then gives a page and a half in Latin, beginning "Hellgius, Rex Daniae" and ending "effectrix perhibetur." The passage occurs in the *Historia Hrolfi*, pp. 45-48. Scott's quotation is, as he indicates, directly from Torfæus (with a few obvious misprints). The first two lines, however, are his own, to judge from the 1705 edition:

1705 ed.: "Inde maeror & tristitia animum exstimulans, adeo illum perculit, ut subducens se hominum commercio segregem domum, omnis familitiis impatiens, solus incoleret."

Scott: "Hellgius, Rex Daniae, maerore ob omissam conjugem vexatus, solus agebat, et subducens. "

That is, Scott makes a paraphrase for the beginning of the Latin extract, evidently using in doing so the heading given by Torfæus to the chapter in which this tale occurs: "Hellgius maerore ob omissam conjugem vexatus, solus agit." The change was apparently made simply for the sake of connection, to show why Hellgius was living alone.

⁵¹ *Poetical Works*, VIII, p. 179.

stanza 12), Scott relates at length, in order to show "how eager the Elves were to obtain for their offspring the prerogatives of Christianity," the story of Sigward Forster's love affair with one of these elfish maidens, ending with the statement: "Thus wrote Einar Dudmond,⁵² pastor of the parish of Garpsdale, in Iceland, a man profoundly versed in learning, from whose manuscript it was extracted by the learned Torfæus.—*Historia Hrolfi Krakii, Hafniae*, 1715, *prefatio*."

Finally, in these spirited lines also, written as a dedicatory introduction to *Marmion* (Canto VI), Scott used, according to his own statement, Torfæus's *Historia Hrolfi*, as well as Olaus Magnus:

To

Richard Heber, Esq.

Mertoun-House, Christmas.

Heap on more wood!—the wind is chill;
But let it whistle as it will,
We'll keep our Christmas merry still.
Each age has deem'd the new-born year
The fittest time for festal cheer;
Even, heathen yet, the savage Dane
At Iol more deep the mead did drain;⁵³
High on the beach his galleys drew,
And feasted all his pirate crew;
Then in his low and pine-built hall,
Where shields and axes deck'd the wall,
They gorged upon the half-dress'd steer;
Caroused in seas of sable beer;

⁵² Torfæus has *Gudmund*.

⁵³ Here Scott appends the note: "The Iol of the heathen Danes (a word still applied to Christmas in Scotland) was solemnized with great festivity. The humour of the Danes at table displayed itself in pelting each other with bones; and Torfæus tells a long and curious story in the History of Hrolfe Kraka, of one Hottus, an inmate of the Court of Denmark, who was so generally assailed with these missiles, that he constructed, out of the bones with which he was overwhelmed, a very respectable entrenchment, against those who continued the raillery. The dances of the northern warriors round the great fires of pine-trees, are commemorated by Olaus Magnus, who says, they danced with such fury, holding each other by the hands, that, if the grasp of any failed, he was pitched into the fire with the velocity of a sling. The sufferer, on such occasions, was instantly plucked out, and obliged to quaff off a certain measure of ale, as a penalty for 'spoiling the king's fire.'" The last four words of the note indicate that Scott drew his description of this dance from the English translation of Olaus Magnus. See Book XV, chap. 8, p. 168 of J. S.

While round, in brutal jest, were thrown
 The half-gnaw'd rib, and marrow-bone,
 Or listen'd, all in grim delight,
 While scalds yell'd out the joys of fight.
 Then forth, in frenzy, would they hie,
 While wildly-loose their red locks fly,
 And dancing round the blazing pile,
 They make such barbarous mirth the while,
 As best might to the mind recall
 The boisterous joys of Odin's hall.

Besides the *Historia Hrolfi Krakii*, which, we have thus seen, Scott knew well, he likewise used, though to a far less extent, Torfæus's *Historia Orcadum*. He refers to it, for example, in a note on the Pictish Burgh in *The Pirate*, (Chap. XXVII); and in a similar note to *Ivanhoe*, on the castle of Coningsburgh, he alludes to "his recent acquaintance with the architecture of the ancient Scandinavians" through the *Orcadum*.

Scott used many other Scandinavian sources besides these writers in Latin whom we have just examined. In a note, for example, to the line:

And shakes the rocking-stone

in J. Leyden's *The Cout of Keeldar*,⁵⁴ he writes: "The popular opinion, which supposes them [stones] to be inhabited by a spirit, coincides with that of the ancient Icelanders, who worshipped the demons, which they believed to inhabit great stones. It is related in the *Kristni saga*, chap. 2, that the first Icelandic bishop, by chanting a hymn over one of these sacred stones, immediately after his arrival in the island, split it, expelled the spirit, and converted its worshippers to Christianity." The version of the saga that Scott might well have used is the Copenhagen edition of 1773. In it the Norse is given on the left and the Latin translation on the right hand page.⁵⁵

Other phases of Scott's knowledge of Old Norse life and customs appear in the following description of Harold in *The*

⁵⁴ *Border Minstrelsy*, IV, pp. 276, 277.

⁵⁵ In this edition (chap. 2) the Latin relating to the incident that Scott describes is as follows: "Kodram prius se baptizatum iri negavit, quam nosceret, utrum plus posset Episcopus an genius lapidis incola. Accedit Episcopus ad lapidem, & cantum super eum recitat, usque adeo, ut disrumperetur."

Lay of the Last Minstrel.⁵⁶ In some instances he quotes his authorities; in others, I suggest possible sources:

Harold was born where restless seas
Howl round the storm-swept Orcades;
Where erst St. Clair held princely sway
O'er isle and islet, strait and bay:—
Still nods their palace to its fall,
Thy pride and sorrow, fair Kirkwall!—
Thence oft he mark'd fierce Pentland rave,
As if grim Odin rode the wave;
And watch'd, the whilst, with visage pale,
And throbbing heart, the struggling sail;
For all of wonderful and wild
Had rapture for the lonely child.

XXII

And much of wild and wonderful
In these rude isles might fancy cull;
For thither came, in times afar,
Stern Lochlin's sons of roving war,
The Norsemen, train'd to spoil and blood,
Skill'd to prepare the raven's food;⁵⁷
Kings of the main their leaders brave,
Their barks the dragons of the wave.⁵⁸
And there in many a stormy vale,
The Scald⁵⁹ had told his wondrous tale;

⁵⁶ Canto VI, stanza 21 ff. *Poetical Works*, VI, 202 ff.

⁵⁷ Scott frequently refers to the raven of northern mythology. He may have derived his information regarding it from Bartholin, Book II, chap. 8 and 9, where, for instance, we find lines like the following on "raven's food":

Praeda erimus corvis, aquilisque rapacibus esca,
Vesceturque vorax nostri dape corporis ales.

Scott likes to regard the raven as a bird frequenting the battle-field, rather than as the bird, sacred to Odin, which under the name of Huginn (Thought) or Muninn (Memory) brings to Odin news of whatever is happening throughout the whole world.

⁵⁸ Here the following note is appended by Scott: "The chiefs of the *Vikingr*, or Scandinavian pirates, assumed the title of *Sakonungr*, or Sea-Kings. Ships, in the inflated language of the Scalds, are often termed the serpents of the ocean." In the same chapters of Bartholin that we have just referred to is a discussion of vikings. Here occurs the statement: "Tales Reges, expeditionum piratarum principes, *Sae konungar* seu *Reges Maris* dicebantur." This suggests where Scott got the expression "kings of the main" in the poem and at the same time it indicates the source of his note. Heckethorn, who in 1856 made the sixth translation into English of the *Frithiof's Saga*, likewise uses the phrase "dragon of the wave," and refers in a note (p. 76) to this passage in *The Lay of the Last Minstrel*. For further information regarding vikings in Scott's works, see below, pp. 42 ff.

⁵⁹ Scalds are discussed at length in Bartholin, Book I, chap. 10.

And many a Runic^{**} column high
 Had witness'd grim idolatry.
 And thus had Harold in his youth,
 Learn'd many a Saga's rhyme uncouth,—
 Of that Sea-Snake, tremendous curl'd,
 Whose monstrous circle girds the world;^{**}
 Of those dread Maids,^{**} whose hideous yell
 Maddens the battle's bloody swell;
 Of chiefs, who, guided through the gloom
 By the pale death-lights^{**} of the tomb,
 Ransack'd the graves of warriors old,

^{**} Book III, chap. 2 of Bartholin deals mainly with the subject of Runes.

^{**} Scott here adds the note: "The *jormungandr*, or Snake of the Ocean, whose folds surround the earth, is one of the wildest fictions of the Edda. It was very nearly caught by the god Thor, who went to fish for it with a hook baited with a bull's head. In the battle betwixt the evil demons and the divinities of Odin, which is to precede the *Ragnarockr*, or Twilight of the Gods, this snake is to act a conspicuous part." Scott might well have got his information for this note, with the exception of the fishing incident, from Bartholin, Book II, chap. 14. Here, describing the "*Crepusculum Deorum*, (sicut *Ragnarockr* explicant)," Bartholin gives as part of a Latin translation of the *Voluspo* the following lines:

"volutat se Jormundgandus (anguis terram ambire creditus)
 furore giganteo,
 anguis maria movet."

^{**} Here Scott gives his description: "These were the *Valcyriur*, or Selectors of the Slain, despatched by Odin from Valhalla, to choose those who were to die, and to distribute the contest. They are well known to the English readers, as Gray's Fatal Sisters." There seems but little doubt that Scott derived his knowledge of the Valkyries from Bartholin, Book II, chapters 11 and 12. Compare the close similarity of the beginning of Scott's note to these lines in Bartholin, (p. 517): "*adjunguntur ad euis ministerium virgines quaedam, dictae Valkyriur, h. e. caedendos eligentes, quae ipso [Odin] jubente ad praelia pergentes, interficiendos deligerent, & victoriam moderarentur.*" Scott also refers elsewhere in his writings to the Valkyries, e. g., *The Pirate*, chap. X, where he describes Norna as a "mysterious female. . . with such sad and severe eyes, as those with which the Fatal Virgins, who, according to northern mythology, were called the *Valkyriur*, or 'Choosers of the Slain,' were supposed to regard the young champions whom they selected to share the banquet of Odin." Note that Scott uses the term *Valkyriur* (or *Valcyriur*, as in the first note) in conformance with Bartholin, and that, following the Latin *virgines*, he terms them *Virgins*.

^{**} Bartholin discusses these lights that were supposed to hover over tombs, especially tombs that contained treasure, in Book II, chap. 2. In *The Pirate*, too, Scott makes use of this superstition. See below, p. 41.

Their falchions wrench'd from corpses' hold⁶⁶
 Waked the deaf tomb with war's alarms,
 And bade the dead arise to arms!
 With war and wonder all on flame,
 To Roslin's bowers young Harold came,
 Where, by sweet glen and greenwood tree,
 He learn'd a milder minstrelsy;
 Yet something of the Northern spell
 Mix'd with the softer numbers well.

Of minor references to Norse literature we might cite the note to *Sir Tristrem* (in the editing of which Scott, we have seen, made many allusions to Scandinavian writings), where, as part of a note to the lines

Bitwen the bour and the halle,
 The way was naru and lite,⁶⁷

he writes: "In the *Sagan of Gunlangi*⁶⁸ there is a description of such an apartment."⁶⁷

In another note to *Sir Tristrem* on the line

For doute of o dragon, etc.⁶⁹

he remarks that the idea expressed is less forced than "that of Ragnar Lodbrog's slaughter of two snakes, which one commenta-

⁶⁶ We have already seen Scott's interest in this belief, pp. 14, 15 above. Here he inserts a note: "The northern warriors were usually entombed with their arms and their other treasures. Thus Angantyr, before commencing the duel in which he was slain, stipulated, that if he fell, his sword Tyrfinn should be buried with him. His daughter, Hervor, afterwards took it from the tomb. The dialogue which passed betwixt her and Angantyr's spirit on this occasion has been often translated. [Farley discusses, pp. 44-58, those by Hickes 1703-5, Percy 1763 (an emendation of Hickes's,) Stevens 1775, Mathias 1781, Williams 1790, Polwhele 1792, Miss Seward 1796, M. G. Lewis 1801.] The whole history may be found in the *Hervarar-Saga*. [Scott, we saw, owned a copy of Suhm's Latin edition (1785) of this saga.] Indeed, the ghosts of the northern warriors were not wont tamely to suffer their tombs to be plundered; and hence the mortal heroes had an additional temptation to attempt such adventures; for they held nothing more worthy of their valour than to encounter supernatural beings.—Bartholinus *De Contemptae a Danis mortis*, lib. I., cap. 2. 9. 10. 13." The reference to Bartholin should be, as has already been pointed out (p. 14), not to Book I but to Book II.

⁶⁷ *Sir Tristrem*, stanza 75.

⁶⁸ A misprint, of course, for *Saga of Gunlaugi*. Scott owned a copy of *Gunnlaugi Vermilinguis et Rafnis Poetae Vitae*, etc., Copenhagen, 1775.

⁶⁹ Cf. *The Pirate*, chap. XIX: "The nuptial chamber. . . continued . . . to be their sleeping room, or in the old Norse dialect, their bower."

⁶⁹ Stanza 27.

tor explains to mean his having surmounted the winding and misshapen wall of the fortress in which a lovely virgin was confined; and another, his having conquered and slain a seneschal whose name was Orme, or Serpent." Scott gives for his source here Brompton, *Chron. apud Decem Scriptores*, p. 1216.

Another well-known chronicler that Scott knew is the Norwegian Pontoppidanus, whose *Gesta et Vestigia Danorum extra Daniam*, 1740-1, he uses in a footnote⁶⁹ for episodes in Harold Harfager's reign; and in a note to *Rokeby*, Canto IV, for incidents in the Danish conquest of England.

Of English writers on Norse subjects Scott frequently refers to Gray,⁷⁰ especially *The Fatal Sisters* and *The Descent of Odin*. In the diary of his trip to the Orkneys⁷¹ and again as a footnote to *The Pirate* (Chap. II) he tells the story told to him by Mr. Blaikie, of how a clergyman recited parts of *The Fatal Sisters* to the inhabitants of these islands and was told by his hearers, before he had gone far, that they knew the poem well in the original Norse. In *The Antiquary* he describes Mr. Oldbuck in full declamation: "looking first at me, then at another of his audience, he repeated with self confidence—

Weave the warp, and weave the woof.—

You remember the passage in the *Fatal Sisters*, which, by the way, is not so fine as in the original—But hey-day! my toast has vanished!"⁷² Likewise in *The Pirate* (Chap. XXI), in discussing fortune-telling, Scott refers to Gray: "It seems to have been borrowed from those poems of the Scalds, in which champions and

⁶⁹ *Border Minstrelsy* (*Poetical Works*, III, p. 227.)

⁷⁰ Cf. his reference to *The Fatal Sisters* in his note on Valkyries, *The Lay of the Last Minstrel*, Canto, VI. See above, p. 26.

⁷¹ In Lockhart's *Life*.

⁷² Mr. Tovey in his edition of Gray's poems makes the observation, which is repeated by Professor Farley, that the line here quoted is not from *The Fatal Sisters* but from *The Bard*, and that Scott thus is confusing the two poems. That Scott could make such mistakes we have seen; but we should remember that Mr. Oldbuck had repeated the quatrain of which 'Weave the warp' is the beginning half a page before in a different connection. Here he re-echoes the first line and begins a *new* sentence in which he is interrupted by the dog stealing his toast. This sentence might well have been the beginning of a natural transition.

heroes are so often represented as seeking to know their destiny from some sorceress or prophetess, who, as in the legends called by Gray the Descent of Odin, awakens by the force of Runic rhyme the unwilling revealer of the doom of fate, and compels from her answers, often of dubious import, but which were then believed to express some shadow of the events of futurity."

William Herbert's excellent translations⁷⁸ from the Icelandic Scott read carefully and with profit, as the following Scandinavian passage from *Rokeby* (Canto II), with its notes, will show:

When Denmark's raven soar'd on high,
Triumphant through Northumbrian sky,
Till, hovering near, her fatal croak
Bade Reged's Britons dread the yoke⁷⁹
And the broad shadow of her wing
Blacken'd each cataract and spring,
Where Tees in tumult leaves his source,
Thundering o'er Caldron and High-Force;
Beneath the shade the Northmen came,
Fix'd on each vale a Runic name,⁸⁰

⁷⁸ See Farley, pp. 160-169. For a discussion of Scott's review of Herbert's poems, see below, p. 44.

⁷⁹ Scott's note here is not without interest: "About the year of God 866, the Danes, under their celebrated leaders Inguar (more properly Agnar) and Hubba, of the still more celebrated Regnar Lodbrog, invaded North-umberland, bringing with them the magical standard, so often mentioned in poetry, called Reafen, or Rulfan, from its bearing the figure of a raven:—

Wrought by the sisters of the Danish king,
Of furious Iwar in a midnight hour:
While the sick moon, at their enchanted song
Wrapt in pale tempest, labour'd through the clouds,
The demons of destruction then, they say,
Were all abroad and mixing with the woof
Their baleful power: The sisters ever sung,
'Shake, standard, shake this ruin on our foes.'

Thomas and Mallet's *Alfred*."

For 'Thomas,' of course, should be substituted the name of Thomson, the author of *The Seasons*. The rest of the note deals with the history of the Danish conquest for which Scott gives as reference [Pontoppidanus] *Gesta et Vestigia Danorum extra Daniam*, tom. II, p. 40.

⁸⁰ Here Scott adds as note: "The Heathen Danes have left several traces of their religion in the upper part of Teesdale. Balder-garth, which derives its name from the unfortunate son of Odin, is a tract of waste land on the very ridge of Stanmore; and a brook, which falls into the Tees near Barnard Castle, is named after the same deity. A field on the

Rear'd high their altar's rugged stone,
 And gave their Gods the land they won.
 Then, Balder, one bleak garth was thine,
 And one sweet brooklet's silver line,
 And Woden's Croft did tittle gain
 From the stern Father of the Slain;
 But to the Monarch of the Mace,"
 That held in fight the foremost place,
 To Odin's son, and Sifia's spouse,
 Near Stratforth high they paid their vows,
 Remember'd Thor's victorious fame,
 And gave the dell the Thunderer's name.

II

Yet Scald or Kemper err'd, I ween,
 Who gave that soft and quiet scene,
 With all its varied light and shade,
 And every little sunny glade,
 And the blithe brook that strolls along
 Its pebbled bed with summer song,
 To the grim God of blood and scar,
 The grisly King of Northern War.

Elsewhere also in his works Scott refers to the gods of Norse mythology.⁷⁷ In *Ivanhoe*, for instance, we find Ulrica, a character something like Norna in *The Pirate*, giving a list of what she, and Scott, thought were Scandinavian gods. "What fate," she exclaims to Cedric, "is prepared beyond the grave for her to whom God has assigned on earth a lot of such unspeakable wretchedness? Better had I turn to Woden, Hertha, and Zerne-

banks of the Tees is also termed Woden-Croft, from the supreme deity of the Edda. Thorsgill, of which a description is attempted in stanza 2, is a beautiful little brook and dell, running up behind the ruins of Egilstone Abbey. Thor was the Hercules of the Scandinavian mythology, a dreadful giant-queller and in that capacity the champion of the gods, and the defender of Asgard, the northern Olympus, against the frequent attacks of the inhabitants of Jotunheim. There is an old poem in the Edda of Sæmund, called the Song of Thrym, which turns upon the loss and recovery of the Mace, or Hammer, which was Thor's principal weapon, and on which much of his power seems to have depended. It may be read to great advantage in a version equally spirited and literal, among the Miscellaneous Translations and Poems of the Honourable William Herbert."

⁷⁷ Herbert, in his translation of the *þrymskviða*, uses the word *hammer*; in Bartholin, where Scott may likewise have read of the deeds of Thor, the term *malleum* is used: "Malleum inter præcipua Thori insignia Edda recenset."

⁷⁸ Besides the references given in the text, cf. also *The Pirate*, Chapters XXII, XL, and *Ivanhoe*, Chapters II, III, and XXV.

bock—to Mista and to Skogula, the gods of our yet unbaptized ancestors, than endure the dreadful anticipations which have of late haunted my walking and my sleeping hours!"⁷⁸ Later, in Chapter XXXI, Ulrica is described "in the guise of one of the ancient furies, yelling a war-song, such as was of yore raised on the field of battle by the scalds of the yet heathen Saxons," in which there are mixed allusions to Hengist, Horsa, Zernebock, the Valkyries, and Valhalla, and frequent reference to the screaming eagle, croaking raven, black clouds, and other more or less Scandinavian attributes that Scott was inclined to use for such an occasion.⁷⁹

⁷⁸ *Ivanhoe*, chap. XXXVII. Hertha is Nerthus, the earth goddess of Tacitus, and Zernebock, the devil of the Prussian Slavs, as Professor Bliss Perry points out in his edition of *Ivanhoe*. The names Skogula and Mista Scott very likely got from the Latin list of the Valkyries in Bartholin, p. 554. (The Norse here is *Mist* and *Skogul*.) He may have taken the name Zernebock from Bartholin, p. 607, without noticing that Bartholin cites him as the Slavic devil.

⁷⁹ This war hymn is too easily accessible to be quoted here. In a footnote Scott says in part: "It will readily occur to the antiquary that these verses are intended to imitate the antique poetry of the Scalds—the minstrels of the old Scandinavians—the race, as the Laureate so happily terms them,

'Stern to conflict, and stubborn to endure,
Who smiled in death.' "

Zernebock, it seems, was a favorite pseudo-Scandinavian god of Scott's. In *Harold the Dauntless*, Canto II, stanzas 17 ff., he has an invocation to this god or hero. The second of its four stanzas is as follows:

"Mightiest of the mighty known,
Here thy wonders have been shown;
Hundred tribes in various tongue
Oft have here thy praises sung;
Down that stone which Runic seam'd,
Hundred victims' blood hath stream'd!
Now one woman comes alone,
And but wets it with her own,
The last, the feeblest of thy flock,—
Hear—and be present, Zernebock!"

Later in *Harold*, Canto VI, stanza 10, he uses the word *Zernebock* as an oath.

The extracts from *Ivanhoe* that we have just glanced at are the passages that George Borrow (who hated Scott) attacked in his *Romany*

II

Besides the many Scandinavian references that we have reviewed,—which have been grouped for purposes of exposition mainly according to their source,—there are a number of allusions, chiefly romantic, which are best arranged according to their subject matter. In the majority of these cases Scott gives no hint as to where he derived his information; in some instances, however, I have been able to indicate the probable source. As the passages to be quoted or referred to deal largely with topics which are regularly regarded as peculiar to romances, and as Scott was attracted, as we have seen, by the romantic element in Scandinavian literature, we cannot afford to neglect here one extract, at least, from his *Essay on Romance*. "Scandinavia, as was to be expected," he writes, "may be safely regarded as the richest country in Europe in ancient tales corresponding with the character of Romance; sometimes composed entirely in poetry or rhythm, sometimes in prose, and much more frequently in a

Rye, Chap. XL. Here the Romany and an Hungarian, whom he has met, converse as follows:

" 'I know little of them,' said the Hungarian, speaking of gypsies, 'but enough to know that one horse-load of nonsense has been written about them; there is one Valter Scott—'

" 'Mind what you say about him,' said I; 'he is our grand authority in matters of philology and history.'

" 'A pretty philologist,' said the Hungarian, 'who makes the gypsies speak Roth-Welsch, the dialect of thieves; a pretty historian, who couples together Thor and Tzernebock.'

" 'Where does he do that?' said I.

" 'In his conceited romance of 'Ivanhoe' he couples Thor and Tzernebock together, and calls them gods of the heathen Saxons.'

" 'Well,' said I, 'Thur or Thor was certainly a god of the heathen Saxons.'

" 'True,' said the Hungarian; 'but why couple him with Tzernebock? Tzernebock was a word which your Valter had picked up somewhere without knowing the meaning. Tzernebock was no god of the Saxons, but one of the gods of the Slaves, on the southern side of the Baltic.' " Then, after referring to "one fine old book, written by Saxo Grammaticus," the Hungarian concludes: " 'I do hate that Scott, and all his vile gang of Lowlanders and Highlanders. . . but why be angry with an ignorant, who couples together Thor and Tzernebock? Ha! Ha! ' "

In the appendix to *Lavengro* also there is an attack upon Scott. Because of this, Andrew Lang, in his edition of *The Pirate*, calls Borrow a "rowdy evangelist."

mixture of prose, narrative, and lyrical effusions. Their well-known Scalds, or bards, held a high rank in their courts and councils. The character of a good poet was scarce second to that of a gallant leader, and many of the most celebrated champions endeavoured to unite both in their own persons.⁸⁰ Their earlier sagas, or tales, approach to the credit of real history, and were unquestionably meant as such, though, as usual at an early period, debased by the intermixture of those *speciosa miracula*, which the love of the wonderful early introduces into the annals of an infant country. There are, however, very many of the sagas, indeed by far the greater number of those now known to exist, which must be considered as falling under the class of fictitious than of real narratives; and which, therefore, belong to our present subject of inquiry. The *Omeyinger Saga*,⁸¹ the *Heimskringla*, the *Saga* of Olaf Triggwason, the *Eyrbyggja Saga*,⁸² and several others, may be considered as historical: whilst the numerous narratives referring to the history of the Nibelungen and Volsungen are as imaginary as the Romances which treat of King Arthur and of Charlemagne. These singular compositions, short, abrupt, and concise in expression, full of bold and even extravagant metaphor, exhibiting many passages of forceful and rapid description, hold a character of their own; and while they remind us of the indomitable courage and patient endurance of the hardy

⁸⁰ Previously in the *Essay* Scott had written: "Poets are the historians and often the priests of the tribe. Their command of language, then in its infancy, excites not merely pleasure, but enthusiasm and admiration. When separated into a distinct class, as was the case with the Celtic Bards, and, perhaps, with the Scalds of Scandinavia, they rank high in the scale of society, and we not only find kings and nobles listening to them with admiration, but emulous of their art, and desirous to be enrolled among their numbers." He might very well have got his ideas of scalds from Bartholin, Book I, Chap. 10, the heading of which begins as follows: "Historia initium sumpsit a Poësi. Poëtae seu Scaldi in Septentrione honorati. Reges & Heroës acta sua canebant, praesertim sub finem vitae. Scaldi viri honorati erant in aulis Regum, in bellis strenui, ab adulatione remoti, non nisi meritis & celebres factis laudantes. . ."

⁸¹ He must have meant *Orkneyinga saga*.

⁸² Bartholin quotes frequently from all these sagas. Of the *Eyrbyggja* Scott owned Thorkelin's Latin edition, 1787. For a discussion of the abstract that Scott made of this saga, see below, pp. 46 ff.

Scandinavians,⁸³ at once the honour and the terror of Europe,⁸⁴ rise far above the tedious and creeping style which characterized the minstrel efforts of their successors, whether in France or England. In the pine forests, also, and the frozen mountains of the North, there were nursed, amid the relics of expiring Paganism, many traditions of a character more wild and terrible than the fables of classical superstition; and these the gloomy imagination of the Skalds failed not to transfer to their romantic tales. The late spirit of inquiry, which has been so widely spread through Germany,⁸⁵ has already begun to throw much light on this neglected storehouse of romantic lore, which is worthy of much more attention than has yet been bestowed upon it in Britain. It must, however, be remarked, that although the north possesses champions and Romances of its own, unknown to southern song, yet in a later age, the inhabitants of these countries borrowed from the French minstrels some of their most popular subjects; and hence we find sagas on the subjects of Sir

⁸³ Scott often refers to these two virtues of the Scandinavians. Cf. his description of Deans in *The Heart of Midlothian*, Chap. XII: "He boasted, in no small degree, the attributes which Southey ascribes to the ancient Scandinavians, whom he terms 'firm to inflict, and stubborn to endure.'" Cf. his use of the same quotation of Southey's in the footnote to *Ivanhoe*, Chap. XXXI.

⁸⁴ Cf. his remarks in *The Pirate*, Chap. XV, on the raids of the Northmen.

⁸⁵ In knowledge of and interest in Scandinavian literature the Germans at this period were far in advance of Englishmen. Numerous instances might be given. We have already seen that Scott owned and we shall see that he used von der Hagen's *Nordische Heldenromane*, 3 vols., Breslau, 1814. He was likewise influenced to a great degree, I suspect, by Fouqué, a figure peculiarly like himself. "Chivalry, on the one hand, and the Scandinavian sagas on the other, were the two poles round which his works turned," writes J. G. Robertson of Fouqué (*A History of German Literature*, 1902, p. 469). Scott praises the German writer highly in his essay *On the Supernatural in Fictitious Composition*, and then continues: "He endeavours to recall the history, the mythology, the manners of former ages, and to offer to the present time a graphic description of those which have passed away. The travels of Thiodolf, for example, [*Die Fahrten Thiodolfs des Isländers* (1815)] initiates the reader into that immense store-house of Gothic superstition which is to be found in the Edda and the Sagas of northern nations; and to render the bold, honest, courageous character of his gallant young Scandinavian the more striking, the author has contrasted it forcibly with the chivalry of the south, over which he asserts its superiority."

Tristrem, Sir Percival, Sir Ywaine and others, the well-known themes of French and English Romance. These, however, must necessarily be considered later in date, as well as inferior in interest, to the sagas of genuine northern birth. Mr. Ritson has indeed quoted their existence as depreciating the pretensions of the northern nations to the possession of poems of high antiquity of their own native growth. Had he been acquainted with the *Norman-Kiempe Datur*, a large folio, printed at Stockholm in 1737, he would have been satisfied, that out of the numerous collection of Gothic champions, far the greater part are of genuine Norse origin; and although having many features in common with the Romances of southern chivalry, they are, in the other marked particulars, distinctly divided from that class of fictitious composition."

This extract is too clear to need much comment. It shows that Scott, like Percy, regarded the Northern sagas as the source of the romance of the Middle Ages. It shows too, once again, his high regard for the literature of the North.

Scott, we have seen, was particularly interested in the Scandinavian *duergar*. Discussing, in the *Essay on Romance*, Teutonic and French romances of chivalry, he remarks that the former differ,—and in this he agrees with Mr. Weber, whom he cites,—not only "in the greater ferocity and less refinement of sentiment ascribed to the heroes" but also "in their employing to a great extent the machinery of the Duergar or Dwarfs, a subterranean people to whom the *Heldenbuch*⁸⁶ ascribes much strength and subtlety, as well as profound skill in the magic art; and who seem, to a certain extent, the predecessors of the European fairy." In his essay *On the Fairies of Popular Super-*

⁸⁶I. e., Eschenbach's *Heldenbuch*, a book which Scott evidently read with some care. Concerning the tale of *Sigard the Horny* in this collection he writes: "[It] has the appearance of having originally been a Norse Saga. An analysis of this singular piece was published by Mr. Weber, in a work entitled *Illustrations of Northern Antiquities, from the earlier Teutonic and Scandinavian Romances*; and the subject has been fully illustrated by the publications of the learned Von der Hagen in Germany, and those of the Honourable William Herbert."

stition⁸⁷ he states that "the superstitions of the islands of Faroe, concerning their Froddenskemen, or underground people, are derived from the *Duergar* of Scandinavia. These beings are supposed to inhabit the interior recesses of mountains, which they enter by invisible passages. Like the Fairies, they are supposed to steal human beings." Similarly, as an explanation to the following lines in *Marmion*:⁸⁸

All nations have their omens drear,
 Their legends wild of woe and fear.

 The Highlander, whose red claymore
 The battle turn'd on Maida's shore,
 Will, on a Friday morn, look pale,
 If ask'd to tell a fairy tale. . .

he writes: "The *Daoinshi*, or *Men of Peace*, of the Scottish Highlanders, rather resemble the Scandinavian *Duergar*, than the English Fairies. Notwithstanding their name, they are, if not absolutely malevolent, at least peevish, discontented, and apt to do mischief on slight provocation."

Likewise in connection with *The Pirate* he had occasion to refer to these creatures several times. In the diary of his trip to the scene of the story, the Shetland Islands, which he visited in 1814 before writing the novel, he jots down: "I have gleaned something of the peculiar superstitions of the Zetlanders, which are numerous and potent. Witches, fairies, etc., are as numerous as ever they were in Teviotdale. The latter are called *Trows*, probably from the Norwegian *Dwärg* (or dwarf)—the D being really converted into T. The dwarfs are the prime agents in the machinery of Norwegian superstition. The *trows* do not differ from the fairies of the Lowlands, or the *Sighean* of the Highlanders. . . ."⁸⁹ In Chapter II of the novel he refers to the "dismal tales concerning the Trows or Drows, (the dwarfs of the Scalds,) with whom superstitious eld had peopled many a lonely cavern and brown dale in Dunrossness, as in every other district

⁸⁷ Used as an introduction to the *Border Minstrelsy*.

⁸⁸ Introduction to Canto VI.

⁸⁹ See Lockhart.

of Zetland." In Chapter X, where he mentions a gifted chain which the people in the islands knew "was wrought by no earthly artist, but by the Drows, in their secret caverns," he reiterates his ideas on this subject, with slight variation, in the following footnote: "The Drows, or Trows, the legitimate successors of the northern *duergar*, and somewhat allied to the fairies, reside, like them, in the interior of green hills and caverns, and are most powerful at midnight. They are curious artificers in iron, as well as in the precious metals, and are sometimes propitious to mortals, but more frequently capricious and malevolent." Compare these lines with some of Bartholin's remarks: "*hi tanta arte fabрили pollebant, ut omnia fabricare possent. . . Lapidem quendam inhabitant. Eo tempore hominibus magis familiares fuere, quam nunc sunt.*" (p. 570.) Note likewise Scott's description in Chapter XIX of the Dwarfie Stone, the "extraordinary dwelling, which Trolld, a dwarf famous in the northern Sagas, is said to have framed for his own favorite residence."

That strange type of Scandinavian warrior, the berserker, also interested Scott. In *The Pirate*, Chapter II, Mordaunt says: "My father's passion resembles the fury of those ancient champions, those Berserkars, you sing songs about," and Swertha replies: "Ay. . . the Berserkars were champions who lived before the blessed days of Saint Olaf, and who used to run like madmen on swords, and spears, and harpoons, and muskets, and snap them all into pieces, as a finner would go through a herring-net, and then, when the fury went off, they were as weak and unstable as water."⁹⁰ To which Scott adds the note: "The sagas of the Scalds are full of descriptions of these champions, and do not permit us to doubt that the Berserkars, so called from fighting without armour, used some physical means of working

⁹⁰ Berserkers are discussed in Bartholin, pp. 344-349. Here we find the following summary, much like Scott's: "Dicitur, cum rabiosis hominibus, & quos furor Berserkicus agitabat, ita comparatum fuisse; Furore durante, tantarum erant virium, ut ipsis nihil obsistere posset: ubi autem furor remiserat, tum solito erant debiliores. Quod & Kveldulfo accidit; ubi rabies ipsum reliquerat, defessus labore quem illa obsessus sustinuerat, adeo labefactatus erat viribus, ut lecto recumbere necessum haberet."

themselves into a frenzy, during which they possessed the strength and energy of madness."⁹¹ The *Bridal of Triermain* is based to some extent upon this belief, as Scott himself has said. It is "a strange rude story, founded partly on the ancient northern traditions respecting the Berserkars, whose peculiar habits, and fits of frenzy, make such a figure in the Sagas."⁹² Of the berserker Harold, hero of *Harold the Dauntless*, we shall later have occasion to speak in detail.

The "völvur" ("voluspæ" as Scott calls them), or Scandinavian fortune-tellers, would of course attract Scott. Besides the allusions to them that we have already noticed, occur a few in *The Pirate* that are not without significance. In Chapter V, we find the general statement: "Zetland was as yet a little world by itself, where, among the lower and ruder classes, so much of the ancient northern superstition remained, as cherished the original veneration for those affecting supernatural knowledge, and power over the elements, which made a constituent part of the ancient Scandinavian creed." In Chapter XIX, the heroine tells of her ambition: "I longed to possess the power of the Voluspæ and divining women of our ancient race; to wield, like them, command over the elements; and to summon the ghosts of deceased heroes from their caverns, that they might recite their daring deeds, and impart to me their hidden treasures. . . My vain and youthful bosom burned to investigate these and an hundred other mysteries, which the Sagas that I perused, or learned from Erland, rather indicated than explained." In Chapter XXVIII, Magnus Troil explains: "Kinswoman, I know not so much as you of the old Norse sagas; but this I know, that when kempies [i. e. warriors] were wont, long since, to seek the habitations of the gall-dragons⁹³ and spæe-women, they came with their

⁹¹ Notice the reviewer of Tegner's *Frithiof* in the *Foreign Quarterly Review*, vol. III, 1829, pp. 254-282: "The potent necromancer, whose wizard-wand has in many illusive scenes placed the mighty dead before us, has, in 'The Pirate,' introduced the British public to that combination of transient insanity with super-human strength, which the old Northmen denominated Berserker-fury."

⁹² Lockhart, III, p. 50.

⁹³ Cf. *The Pirate*, Chap. XXI: "But, come forth of the tent, thou old galdragon," with its footnote, "Galdra Kinna—the Norse for a sorceress."

axes on their shoulders, and their good swords drawn in their hands, and compelled the power whom they invoked to answer them, ay, were it Odin himself."

Somewhat similar to his interest in the voluspae is his interest in runes and runic spells. I have already noted allusions in *The Pirate*, Chapters V and IX. So too in *The Fair Maid of Perth*, Chapter VI, where the smith speaks: "Thorbiorn, the Danish armourer, spoke of a spell he had for making breastplates, by singing a certain song while the iron was heating. I told him that his runic rhymes were no proof against the weapons which fought at Loncarty."

Particularly interesting, and important for the student of folk lore, are Scott's notes on "brotherhood in arms." Of the ballad of *Graeme and Bewick*⁹⁴ he writes: "[It] is remarkable, as containing, probably, the very latest allusion to the institution of brotherhood in arms, which was held so sacred in the days of chivalry, and whose origin may be traced up to the Scythian ancestors of Odin." As an explanation to the lines

Thou slough his brether thre,

 Urgan and Morgan unfre,
 And Moraunt. . .

in *Sir Tristrem* (stanza 39) he remarks: "It is difficult to say for what purpose the minstrel has established this relationship among all the persons who fell under the sword of Tristrem. Perhaps it is only meant that they were brethren in arms, a sacred bond of union, which chivalry borrowed from the Fostbrædalag⁹⁵ of Scandinavia. In pagan times, it was formed by mingling the blood of the future brothers, of which they mutually tasted. In the Loka-Lenna, [*sic*] or Strife of Loc, that malevolent demon, being excluded from the banquet of the gods, thus addresses Odin:

'Mantu that Odinn, &c.

'Father of slaughter, Odin, say,
Remember'st not the former day,
When ruddy in the goblet stood,

²⁴ In the *Border Minstrelsy, Poetical Works*, III, p. 66.

* I. e., "fostbræðralag," as in Bartholin, p. 29.

For mutual drink, our blended blood?
Remember'st not, then thou didst swear
The festive banquet ne'er to share,
Unless thy brother Lok were there?"

This is a rather free translation of a stanza⁹⁶ of the *Lokasenna* in the elder or poetic Edda. It is undoubtedly from a Latin translation of the Norse.⁹⁷

Scott refers several times also to other oaths that were popular among the Scandinavians, especially the "promise of Odin" which he mentions frequently in *The Pirate* alone. " 'Hear me,' said Minna. [Chap. XXII.] 'I will bind myself to you, if you dare accept such an engagement, by the promise of Odin, the most sacred of our northern rites which are yet practised among us, that I will never favour another until you resign the pretensions which I have given you.' " To which Scott adds a footnote: "Although the Father of Scandinavian mythology has been a deity long forgotten in the archipelago, which was once a very small part of his realm, yet even at this day his name continues to be occasionally attested as security for a promise.

"It is curious to observe, that the rites with which such attestations are still made in Orkney, correspond to those of the ancient Northmen. It appears from several authorities, that in the Norse ritual, when an oath was imposed, he by whom it was pledged, passed his hand, while pronouncing it, through a massive ring of silver kept for that purpose.⁹⁸ In like manner, two persons, generally lovers, desirous to take the promise of Odin, which they considered as peculiarly binding, joined hands through a circular hole in a sacrificial stone, which lies in the Orcadian Stonehenge, called the Circle of Stennis."

⁹⁶ The original Norse (Hildebrand-Gering ed., Paderborn, 1912, p. 130) is:

'Mant þat, Óþinn! es vit í árdaga
blendum blóði saman?
olvi bergja lézt eigi mundu
nema okkr væri bóþum borit.'

⁹⁷ One would expect it in Bartholin; here "brotherhood in arms" is mentioned, and frequent extracts from the *Lokasenna* are given; but I have failed to locate this passage.

⁹⁸ Here Scott gives the note: "See the Eyrbyggja Saga."

Scott describes the custom again in Chapters XXXIII and XXXVIII. He derived his information from popular tradition in the Orcades and from the *Eyrbiggia Saga*.⁹⁹

Funeral customs and tales about tombs interested Scott likewise, we have already had occasion to see. In *The Pirate*, Chapter VIII, Swertha replies to Mordaunt: "Nay, nae mair than the great Jarls and Seakings, in the Norse days, did about the treasures that they buried in the tombs and sepulchres auld lang syne. Did I ever tell you the sang, Maister Mordaunt, how Olaf Tryguarson garr'd hide five gold crowns in the same grave with him?" This practice is described in full in Bartholin, Book II, Chapter 9, the heading of which begins: "Pecunia defunctis simul sepulta." In the same novel, Chapter XXIII, Halcro insists: "The corpse-lights which danced at the haven, they bode no good, I promise you—you wot well what the old rhyme says—

'Where corpse-light
Dances bright,
Be it day or night,
Be it light or dark,
There shall corpse lie stiff and stark.' "

In Bartholin, Book II, Chapter 2, such lights are told about. They are supposed to appear especially over tombs that contain treasures. The little stanza that Halcro quotes might very well have been based by Scott on the short, unrhymed verses that Bartholin cites in this connection.

The hero of *The Antiquary* too is interested in these matters. For example, Chapter XXX: "Our Antiquary,—to leave nothing unexplained,—had commenced with the funeral rites of the ancient Scandinavians, when his nephew interrupted him." Had he not been interrupted, he might have proceeded to give us an outline of Bartholin, Book II, Chapter 3, where burial rites are carefully described.

Somewhat similar is Scott's knowledge of human sacrifice among the Norsemen. In *The Pirate*, Chapter XIX, he pictures

⁹⁹ Cf. the footnote to Chap. XXXVIII: "The Northern Popular Antiquities contain, in an abstract of the *Eyrbiggia Saga* [Scott's], a particular account of the manner in which the Helga Fels, or Holy Rock, was set apart by the Pontiff Thorolf for solemn occasions."

Norna of Fitful-Head "chanting some wild Runic rhyme, resembling those sung by the heathen priests of old, when the victim (too often human) was bound to the fatal altar of Odin or Thor." Later in the same chapter Minna asserts that she "knew where the sacrifices were made of yore to Thor and Odin—on what stones the blood of the victims flowed—where stood the dark-browed priest—where the crested chiefs, who consulted the will of the idol—where the more distant crowd of inferior worshippers, who looked on in awe or in terror." The allusions in this passage to an idol of Thor, to consulting its will, and to the crowd that attended these sacrifices, make it seem likely that Scott had read in Bartholin of these occurrences. There one finds, for instance, (on page 343): "Idolum ad Thori similitudinem factum erat. . . Intus erat cavum, ara subtus posita, cui sub dio positum insistebat. . . Quatuor panes ipsi quotidie aponebantur, & carnis quantitas panibus congrua. . . Non tamen soli Norvegiae; Daniae quoque Thorus in pretio erat, cui, ut Deo suo, Danos humanum sanguinem libasse, refert Willelmus Gemmeticensis." And on page 394: "Confluente populo sacrificia instituta sunt, oraculaque consulebantur, ac fatidicorum responsa expetebantur. Data fors est, puerum totius regionis nobilissimum sacrificandum esse."

We have already, in other connections, heard Scott refer to the Norse sea-fighter or viking. Compare also Minna's speech in *The Pirate*, Chapter XX: "I am a daughter of the old dames of Norway, who could send their lovers to battle with a smile, and slay them with their own hands, if they returned with dishonour. My lover must scorn the mockeries by which our degraded race strive for distinction, or must practice them only in sport, and in earnest of nobler dangers. No whale-striking, bird-nesting favourite for me; my lover must be a Sea-King; or what else modern times may give that draws near to that lofty character." In *The Fair Maid of Perth*, the commander of the pirate ship which William Wallace meets on his way to France is said (Chapter VII) to have "attacked and plundered vessels of all nations,

like one of the ancient Norse Sea-kings, as they were termed, whose dominion was upon the waves." Scott, it will be noticed, uses the term *vi-king* or *sea-king*, like most of the writers of his period and many since then, although the Norse *vikings* means simply a person who dwells on the shore of a *vik* or bay, or else has frequent recourse to it. Bartholin gives the accepted definition on page 446: "Piratae a veteribus nominati sunt Vikingar, quos dictos sic volunt a vik, quod Danis sinum maris notat, in iis enim delitescabant a tempestatum injuriis tuti, vel hostibus insidias structuri." To call vikings *kings* would of course be a natural deduction for any one who was not a philologist. The term, to a great extent, also owes its origin, I think, to the fact that Bartholin, when he does not use the word *Wicingi* in his Latin passages, regularly calls these rovers *Reges Maris*.¹⁰⁰

Of the Scandinavian customs in regard to epithets and drinking, Scott writes as follows in *The Pirate*: (speaking of punch) "Nor was there a man in the archipelago of Thule more skilled in combining its ingredients, than old Eric Scambester, who indeed was known far and wide through the isles by the name of the Punch-maker, after the fashion of the ancient Norwegians, who conferred on Rollo the Walker, and other heroes of their strain, epithets expressive of the feats or dexterity in which they excelled all other men."¹⁰¹

"The good liquor was not slow in performing its office of exhilaration, and as the revel advanced, some ancient Norse drinking-songs were sung with great effect by the guests, tending to show, that if, from want of exercise, the martial virtues of their ancestors had decayed among the Zetlanders, they could still actively and intensely enjoy so much of the pleasures of Valhalla¹⁰² as consisted in quaffing the oceans of mead and brown

¹⁰⁰ Cf. p. 445: "Tales Reges, expeditionum piraticarum principes, Saekonungar seu Reges Maris dicebantur."

¹⁰¹ Such epithets are discussed in Olaus Magnus.

¹⁰² Bartholin treats the subject of Valhalla in Book II, Chapters 7 to 13, inclusive. Chapter 12 deals entirely with the phase of life which is mentioned above.

ale,¹⁰³ which were promised by Odin to those who should share his Scandinavian paradise."

Of chess, a game particularly cherished by the old Norsemen,¹⁰⁴ he writes in a note to the line—

A checker he found bi a cheire (*Sir Tristrem*, stanza 29):

"It was early known to the northern people; and skill in that interesting game was one of the accomplishments of a Scandinavian hero. It is therefore with great propriety that a Norwegian mariner is introduced as the antagonist of *Tristrem*."

III

So much for these scattered borrowings from and allusions to Scandinavian literature. Lest the reader, however, be led to infer that Scott's interest in Northern life and letters showed itself only in occasional or short outbursts, I have reserved for fuller discussion here four works of his which deal fundamentally with, or are influenced by, Scandinavian writings: the review of William Herbert's *Miscellaneous Poetry*, 1806; his outline of the *Eyrbiggia Saga*, 1814; *Harold the Dauntless*, 1817; and *The Pirate*, 1821.

The article on Herbert was contributed anonymously¹⁰⁵ to

¹⁰³ That Scott is not greatly exaggerating the amount, is shown by a description, in Bartholin, of a drinking party, pp. 542 ff.: "Frotho [the host] amplum satis domicilium habuit, ibi fabrefactum est vas ingens multas ulnas altum, validisque trabibus firmatum, quod in inferiori domus parte stetit, in superiori vero contignatione camera erat, cujus pavimentum foramen habuit, per quod liquor vasi infundebatur, fuit enim medone repletum. Vespere strenue bibebatur" until each one "vero somno & ebrietate obrutus esset." One guest then, it might be added, going upstairs, "insciusque in foramen proruens, in vas medonem continens decidit, ibique obiit."

Cf. similarly *The Pirate*: "Now this Magnus Troil could not tolerate; it was in defiance to the ancient northern laws of conviviality, which, for his own part, he had so rigidly observed, that although he was wont to assert that he had never in his life gone to bed drunk, (that is, in his own sense of the word,) it would have been impossible to prove that he had ever resigned himself to slumber in a state of actual and absolute sobriety."

¹⁰⁴ Professor Willard Fiske, who was deeply interested in both Icelandic and in chess, made extensive studies on this point.

¹⁰⁵ Lockhart is authority for saying it is Scott's.

the *Edinburgh Review*.¹⁰⁶ Although Herbert's two volumes contain translations from the Italian, Spanish, Portuguese, German, and other languages, Scott give almost his entire attention to the Scandinavian poems. He mentions the former briefly at the end of the review, and immediately remarks: "Having discharged this unpleasing part of our task, we only add, that we wait with impatience for new information from Asgard, Midgard, and Jotunheim."

In the beginning of his account, Scott denounces the very sin of which he himself is guilty. After mentioning the fact that Herbert's Icelandic poems are in a way a novelty in English literature, he continues: "Although translations of many of these pieces have been made by poets of different degrees of merit, from Gray¹⁰⁷ to Amos Cottle,¹⁰⁸ yet it has happened rather perversely, that not one of these translators understood the original Icelandic, but contented themselves with executing their imitations from the Latin version, and thus presenting their readers with the shadow of a shade. We can only estimate the injustice which the old Scalds sustained in this operation, by considering what sort of translation could be made of any Greek poet from the Latin version. Mr. Herbert has stepped forward to rescue these ancient poets from this ignominious treatment; and his intimate acquaintance with the languages of the North is satisfactorily displayed in an introductory address to the Hon. C. Anker, Director of the Danish East India Company, executed in Danish poetry, as well as by many learned criticisms scattered throughout the work. We do not pretend any great knowledge of the Norse; but we have so far 'traced the Runic rhyme,' as to be sensible how much more easy it is to give a just translation of that poetry into English than into Latin; and, consequently, how much is lost by the unnecessary intermediate transfusion."

¹⁰⁶ *Miscellaneous Poetry*. By the Honourable W. Herbert. 2 vol., 1804. In the *Edinburgh Review*, Oct. 1806, (Vol. IX, pp. 211-223.)

¹⁰⁷ *The Fatal Sisters and The Descent of Odin*.

¹⁰⁸ *Icelandic Poetry, or The Edda of Sæmund Translated into English Verse*, Bristol, 1797.

And several lines further on, speaking of mistakes caused by such a policy in translation: "The elegant Mason,¹⁰⁹ as well as Bishop Percy,¹¹⁰ fell into a similar blunder in translating the Love-song of Harold the valiant, which they understood to be a complaint, that, notwithstanding all the great deeds which he had performed, 'a Russian maiden scorned his love.' Now, this burden,

'Tho lætr gerdr i Gordum
Gullhrings vid mer skolla,'

is accurately rendered by Mr. Herbert, after Perinskiold,

'With golden ring in Russian land,
To me the virgin plights her hand.' "

Scott here should have included his own name also in the list of blunderers, for in his edition of *Sir Tristrem*, two years before, he translated this song from the Latin of Bartholin and made the same mistake—as we noted above.¹¹¹

This review suggests how widely, and with what interest, Scott had read the most important English translators of Scandinavian literature; it shows, too, a certain keenness, or at least a scholarly exactitude, in his judgment of them.

In 1814, Scott published an abstract of the *Eyrbyggja Saga* in Weber and Jamieson's *Illustrations of Northern Antiquities*, pages 477-513. In preparing it, he used the only edition of the saga that then existed, Thorkelin's¹¹² (1787), to which he refers in the beginning of his outline. Thorkelin gives both the Icelandic and a careful Latin translation of his own. Scott undoubtedly gave most of his time to the latter. His version, however, is in no way a translation, but as he says himself, simply "an abstract of the more interesting parts," retold in his own language with the purpose of showing how interesting life in Iceland at this early time was. Similarly, in his *Essay on Chivalry*, written during the same year, he re-tells incidents from the *Saga* to show how highly women were ranked in Icelandic society.

¹⁰⁹ *Song of Harold the Valiant in Poems by William Mason*. . . .
York, 1797.

¹¹⁰ *Five Pieces of Runic Poetry translated from the Islandic Language*,
London, 1763.

¹¹¹ See p. 18.

¹¹² Scott owned a copy of this edition. See above, p. 11.

Three years later, in 1817, he published *Harold the Dauntless*. It is not a great poem to be sure, nor even one of Scott's best narratives in verse. But it illustrates his strong Scandinavian interests, at this time at least; for in the poem he set out with the idea of writing a narrative about a Norse warrior in a "manner . . . supposed to be that of a rude minstrel or Scald."¹¹³

His idea of a Scandinavian hero is best shown by several extracts from the poem. Here is his description of Harold's father before he became a convert to Christianity:

Count Witikind came of a regal strain,
And roved with his Norsemen the land and the main.
Woe to the realms which he coasted! for there
Was shedding of blood, and rending of hair,
Rape of maiden, and slaughter of priest,
Gathering of ravens and wolves to the feast.
When he hoisted his standard black,
Before him was battle, behind him wrack,
And he burn'd the churches, that heathen Dane
To light his band to their barks again.¹¹⁴

Other lines of similar nature follow. All together, they are simply a typical description of a viking. What Bartholin did not tell about the Northern pirate Scott supplied from his own imagination.

Harold has a low opinion of his father after the latter's conversion:

What priest-fed hypocrite art thou,
With thy humbled look and thy monkish brow,
Like a shaveling who studies to cheat his vow?
Cans't thou be Witikind the Waster known,
Royal Eric's fearless son,
Haughty Gunhilda's haughtier lord,
Who won his bride by the axe and sword;
From the shrine of St. Peter the chalice who tore,
And melted to bracelets for Freya and Thor;
With one blow of his gauntlet who burst the skull,
Before Odin's stone, of the Mountain Bull?
Then ye worshipp'd with rites that to war-gods belong,
With the deed of the brave, and the blow of the strong;
And now, in thy age to dotage sunk,
Wilt thou patter thy crimes to a shaven monk,—

¹¹³ Introduction to *The Lord of the Isles, Poetical Works*, X, 9.

¹¹⁴ Canto I, 11. 3-12.

Lay down thy mail-shirt for clothing of hair,—
Fasting and scourge, like a slave, wilt thou bear?

Oh! out upon thine endless shame!
Each Scald's high harp shall blast thy fame,
And thy son will refuse thee a father's name."¹²⁸

Of himself, Harold gives the following description in a speech to his father:

Grimly smiled Harold, and coldly replied,
'We must honour our sires, if we fear when they chide.
For me, I am what thy lessons have made,
I was rocked in a buckler and fed from a blade,
An infant, was taught to clasp hands and to shout,
From the roofs of the tower when the flame had broke out;
In the blood of slain foemen my finger to dip,
And tinge with its purple my cheek and my lip."¹²⁹

The reference to flames breaking from the roofs of a tower reminds one of the scene in *Ivanhoe*, written four years later, where Ulrica goes to her death on a parapet of the burning castle,—a scene which Scott regarded as particularly Scandinavian. The line

I was rocked in a buckler and fed from a blade,

one of the best verses in the entire poem, seems to sum up in a few words Harold's character. Scott had in mind when he wrote it, I feel, the following passage in one of the fabliaux translated by Way:

What gentle bachelor is he,
Sword-begot in fighting field,
Rocked and cradled in a shield,
Whose infant food a helm did yield,

These four lines Scott quotes in his *Essay on Chivalry*, which he wrote three years before *Harold*.

Harold's address to his page Gunnar shows the other side of the Norse hero,—his delight in the songs of those "viri honorati," as Bartholin calls them, the scalds:

Arouse thee, son of Ermengarde,
Offspring of prophetess and bard!
Take harp, and greet this lovely prime

¹²⁸ Canto I, stanza 9.

¹²⁹ Canto I, stanza 11.

With some high strain of Runic rhyme.
 Strong, deep, and powerful! Peal it round
 Like that loud bell's sonorous sound,
 Yet wild by fits, as when the lay
 Of bird and bugle hail the day.
 Such was my grandsire Ericks' sport,
 When dawn gleam'd on his martial court.
 Heymar the Scald, with harp's high sound,
 Summon'd the chiefs who slept around;
 Couch'd on the spoils of wolf and bear,
 They roused like lions from their lair,
 Then rush'd in emulation forth
 To enhance the glories of the north.—

The reference to the scald waking the heroes at dawn for their day of battle reminds one of the scald's song¹¹⁷ quoted by Bartholin:

Dagr er uppkomin
 Dynia hana fiadrar
 Mal er vil mogum
 At vekia erfidi
 Vaki oc æ vaki
 Vina hofut
 Allir hinir æztu
 Adils ofsinnar.
 h. e.
 Dies exoritur
 Susurrant galli plumæ,
 Tempus est ut milites
 Ordiantur laborem,
 Vigilent & semper vigilant
 Amicorum capita,
 Omnes supremi
 Adilsi socii.

The incidents in both songs, it is evident, are similar; but Scott's is far behind the Scandinavian in vigor.

Harold continues:

Proud Erick, mightiest of thy race,
 Where is thy shadowy resting-place?
 In wild Valhalla hast thou quaff'd
 From foeman's skull metheglin draught,
 Or wander'st where thy cairn was piled

¹¹⁷ Pages 178, 179. Thormoð sings it to King Olaf Haraldsson at the battle of Stiklastað, [1030] according to Bartholin: "Sic Thormodus Kolb-runarscald, flagitante Rege Olao Haraldi, instante jam Stiklastadensi certamine. . . ."

To frown o'er oceans wide and wild?
 Or have the milder Christians given
 Thy refuge in their peaceful heaven?¹¹⁸

The drinking custom referred to here in lines 3 and 4 is discussed at length in Bartholin, Book II, Chapter 12 (pp. 535 ff.) "*Bibebant in Valhalla ex poculis, factis e craniis humanis*" is one sentence of the chapter heading. The practice, alluded to in line 5, of erecting cairns or mounds to fallen heroes, is made the subject in Bartholin of Book I, Chapter 8 (pp. 111 ff.): "*Tumuli in memoriam defunctorum aggesti. . . Colles a defunctis nominati. . . lapides erecti, a defunctis nominati, nomina & laudes mortuorum continentes.*"

When Gunnar has finished his song, Harold chides him:

The noble Scald
 Our warlike father's deeds recall'd,
 But never strove to soothe the son
 With tales of what himself had done.
 At Odin's board the bard sits high
 Whose harp ne'er stoop'd to flattery.

The last two lines reflect once more Scott's indebtedness to Bartholin.¹¹⁹

Scott makes his hero a berserker. As Harold continues in his scolding of Gunnar, he thus describes himself:

Profane not, youth—it is not thine
 To judge the spirit of our line—
 The bold Berserker's rage divine,

¹¹⁸ Canto III, stanza 5. One stanza will illustrate the nature of the song that Gunnar sings to Harold at the conclusion of this speech:

What cares disturb the mighty dead?
 Each honor'd rite was duly paid;
 No daring hand thy helm unlaced,
 Thy sword, thy shield, were near thee placed,
 Thy flinty couch no tear profaned,
 Without, the hostile blood was stain'd;
 Within, 'twas lined with moss and fern,—
 Then rest thee, Dweller of the Cairn!—

In short, it is on one of Scott's favorite subjects, the funeral rites of the ancient Scandinavians,—which are treated fully in Bartholin.

¹¹⁹ Bartholin, Book I, Chapter 10, where we find such statements as "*Rex omnium aulicorum suorum in maximo honore habuit Scaldos, qui in alterius scamni honoratioribus locis sedebant. Primum locum occupavit*" [Audunus, a scald] etc.

Through whose inspiring, deeds are wrought
 Past human strength and human thought.
 When full upon his gloomy soul
 The champion feels the influence roll,
 He swims the lake, he leaps the wall—
 Heeds not the depth, nor plumbs the fall—
 Unshielded, mail-less, on he goes
 Singly against a host of foes;
 Their spears he holds like wither'd reeds,
 Their mail like maiden's silken weeds;
 One 'gainst a hundred will he strive,
 Take countless wounds, and yet survive.
 Then rush the eagles to his cry
 Of slaughter and of victory,—
 And blood he quaffs like Odin's bowl,
 Deep drinks his sword,—deep drinks his soul;
 And all that meet him in his ire
 He gives to ruin, rout and fire,
 Then, like gorged lion, seeks some den,
 And couches till he's man agen.—
 Thou know'st the signs of look and limb,
 When 'gins that rage to overbrim—
 Thou know'st when I am moved, and why;
 And when thou seest me roll mine eye,
 Set my teeth thus, and stamp my foot,
 Regard thy safety and be mute.

Bartholin, we have seen already, describes berserkars carefully in Book II, Chapter 5. Scott, I believe, derived enough from this account to write the above lines. The following extract from Snorri in Bartholin—but one of the many quotations on this subject that Bartholin cites—contains nearly all the essential details in Scott's stanza: "Milites sine loribus incedebant, ac instar canum vel luporum furebant, scuta sua arrodentes: & robusti ut ursi vel tauri, adversarios trucidabant; ipsis vero neque ignis neque ferrum nocuit."¹²⁰ In another place, translating from the Hervarar Saga, Bartholin presents the picture of a berserkar who "adeo labefactatus erat viribus, ut *lecto recumbere*¹²¹ necessum haberet."¹²² Compare this with Scott's "And couches till he's man agen."

¹²⁰ P. 345.

¹²¹ The italics are mine.

¹²² P. 347.

Scott concludes his tale with a half-humorous allusion to his antiquarian studies:

And now, Ennui, what ails thee, weary maid?
 And why these listless looks of yawning sorrow?
 No need to turn the page, as if 'twere lead,
 Or fling aside the volume till to-morrow,—
 Be cheer'd 'tis ended—and I will not borrow,
 To try thy patience more, one anecdote
 From Bartholine, or Perinskiold, or Snorro.
 Then pardon thou thy minstrel, who hath wrote
 A tale six cantos long, yet scorn'd to add a note.

Of the sources—to call them such—that Scott mentions here, I am inclined to take Bartholin as the chief if not the only one; but not for the “anecdotes,” since the few incidents in Scott’s unusually simple plot are such as he could fabricate without help. What Bartholin furnished, is the character of the hero Harold. The characteristics of this figure are those which one naturally would find in a book that gave reasons for the ancient Danes’ despising death. Snorri, with his editor and translator Perinskiold, are added, I believe, chiefly to fill out the line and afford a rhyme. He is, to be sure, as we saw in the quotation on berserkars, frequently cited by Bartholin.

Finally, we come to *The Pirate*, published in 1821. The scene is laid in the Shetlands, which Scott had visited before writing the novel. There he heard from the lips of the inhabitants such stories as he liked to hear,—“the dark romance of those Scandinavian tales,” and “strange legends of Berserkars, of Sea-kings, of dwarfs, giants, and sorcerers.”¹²³ We have already seen how Scott introduced details like these into *The Pirate* and other works.

In this novel, however, the stimulation that Scott received from the old literature and life of the North shows itself more especially in the numerous poems contained in the book. This feature struck the fancy of his public evidently, for the review that appeared in *Blackwood's*¹²⁴ during the same year that *The Pirate* was published ends with the words: “The poetry of the ‘Pirate’ appears

¹²³ *The Pirate*, Chap. II.

¹²⁴ Dec. 1821, Vol. X., pp. 712-728.

to us to be of the very highest class of excellence. Our language possesses few things more exquisite than the solemn antique music which breathes along the rhythmical monologues of the Rheimkennar. In one or two of them, the author seems to have recovered all the long-lost inspiration of the old Norse Muse, or at least approached as near as any modern imitator could do, to the majestic energies of the songs of the Odins and the Lodbroks. The fine Scandinavianism of Sintram [by Fouqué] is not more impressive."

The nature of these songs is best illustrated by a few quotations. In the midst of a furious storm, for example, Norna, a character who lives in imagination with the gods and spirits of Viking times, chants the "Song of the Reimkennar," of which this is the first of its five stanzas:

Stern eagle of the far north-west,
 Thou that bearest in thy grasp the thunderbolt,
 Thou whose rusing pinions stir oceans to madness,
 Thou the destroyer of herds, thou the scatterer of navies,
 Thou the breaker down of towers,
 Amidst the scream of thy rage,
 Amidst the rushing of thy onward wings,
 Though thy scream be loud as the cry of a perishing nation,
 Though the rushing of thy wings be like the roar of ten thousand waves,
 Yet hear, in thine ire and thy haste,
 Hear thou the voice of the Reim-kennar.¹²⁵

Scott introduces this poem with the remark that it "is a free translation, it being impossible to render literally many of the elliptical and metaphorical terms of expression, peculiar to the ancient Northern poetry." This statement, in all likelihood, is simply a literary device.

In Chapter XV, Halcro, the scald in the story, sings "the following imitation of a Northern war-song," a poem which in temper and versification reminds one of Motherwell's Norse odes:

THE SONG OF HAROLD HARFAGER

The sun is rising dimly red,
 The wind is wailing low and dread,
 From his cliff the eagle sallies,

¹²⁵ *The Pirate*, Chapter VI.

Leaves the wolf his darksome valleys;
In the mist the ravens hover,
Peep the wild-dogs from the cover,
Screaming, croaking, baying, yelling,
Each in his wild accents telling,
'Soon we feast on dead and dying,
Fair-hair'd Harold's flag is flying.'

Many a crest in air is streaming,
Many a helmet darkly gleaming,
Many an arm the axe uprears,
Doom'd to hew the wood of spears.
All along the crowded ranks,
Horses neigh and armour clanks;
Chiefs are shouting, clarions ringing,
Louder still the bard is singing,
'Gather, footmen,—gather, horsemen,
To the field, ye valiant Norsemen!'

Halt ye not for food or slumber,
View not vantage, count not number;
Jolly reapers, forward still;
Grow the crop on vale or hill,
Thick or scatter'd, stiff or lithe,
It shall down before the scythe.
Forward with your sickles bright,
Reap the harvest of the fight—
Onward, footmen,—onward, horsemen,
To the charge, ye gallant Norsemen!

Fatal Choosers of the Slaughter,
O'er you hovers Odin's daughter;
Hear the voice she spreads before ye,—
Victory, and wealth, and glory,
Or old Valhalla's roaring hail,
Her ever-circling mead and ale,
Where for eternity unite
The joys of wassail and of fight.
Headlong forward, foot and horsemen,
Charge and fight, and die like Norsemen.

This poem is a better reflection of the fighting spirit of the old Scandinavians than we find in *Harold*; and it need hardly be remarked, I hope, after the illustrations brought forward in this paper, that the few definite Norse references in these stanzas could have been and probably were taken from Bartholin.

There are more poems of a similar strain in *The Pirate*, but on the whole not so good. The majority of them are incantations

or invocations. Several are supposed to be "translations." But when one finds such lines as

Farewell, merry maidens, to song and to laugh,
For the brave lads of Westra are bound to the Haaf,
And we must have labour, and hunger, and pain,
Ere we dance with the maids of Dunrossness again—

called a "literal translation of an ancient Norse ditty," one is inclined to believe that all the metrical versions in the novel are merely inventions of Scott's.

IV

After this long account I shall not repeat in summary what has been set down by way of evidence in the pages above. Enough specific instances,—not all by any means, I confess,—have been brought forward to show that Scott had a very real and vital interest in Scandinavian literature. Its influence upon him is clearly shown,—in fact, is generally indicated by Scott himself,—in his poetic narratives, where, with the exception perhaps of *Marmion*, he was dealing mainly with folk customs, diablerie, night visits to tombs or churches, old legends of chivalry and romance.

I have made no attempt at tracing to a Scandinavian source any passages where the spirit or temper might well be Norse, although the idea expressed was not clearly so. This is a dangerous practice at best. Yet it is hard not to believe that Ulrica upon the burning parapet of Torquilstone in *Ivanhoe*, or even the gypsy Meg Merilies in *Guy Mannering*, owe no less to Scott's Scandinavian studies than does Norna in *The Pirate*.

The depth of his love for Northern literature is shown by its duration. From 1796, the year in which he first published anything of a literary nature, until the early 1820's when the increasing financial difficulties of the Ballantynes forced him to write day and night with no time to wander in search of new romantic material,—that is, for a quarter of a century,—scarcely a book or essay came from his hands without a tinge at least of

what one might call Scandinavianism,—*The Border Minstrelsy*, 1802, 1803;¹²⁶ *Sir Tristrem*, 1804; *The Lay of the Last Minstrel*, 1805; the review of Herbert's poems, 1806; *The Lady of the Lake*, 1810; *Rokeby*, 1812; *The Bridal of Triermain*, 1813; the abstract of the *Eyrbiggia Saga* and the *Essay on Chivalry*, 1814; *The Lord of the Isles*, 1815; *The Antiquary*, 1816; *Harold the Dauntless*, 1817; *Ivanhoe*, 1819; and *The Pirate*, 1821.

The significance of Scott's Scandinavian interests can be surmised when we realize that the more important writers in what Professor Herford calls¹²⁷ "the Scott group" of poets,—Southey, Leyden, Cunningham, Mrs. Hemans, Motherwell,—all younger contemporaries and friends of his, were also influenced in various degrees by this same literature.¹²⁸ His influence, too, upon Carlyle, Macaulay, Froude, Prescott, Motley, and Parkman¹²⁹ in their style and method of presenting history can be better understood after we have seen Scott, drawing upon Scandinavian antiquarians, vitalize dead history and make old times and customs live again.¹³⁰

That Scott did not go further into Norse than he did, or that it had no greater creative influence upon him, is largely due, I believe, to the inaccessibility of the material. There was little in English. He had to use foreign books, and he had neither the scholarship nor the patience to get from them what he would probably have taken if the task had been easier. As it is, the

¹²⁶ These are the dates of publication as given by Lockhart, V, 467 ff.

¹²⁷ C. H. Herford, *The Age of Wordsworth*, London, 1894, p. 188.

¹²⁸ See Farley for some account of Southey, Leyden, and Mrs. Hemans. I have treated Cunningham and Motherwell particularly in my doctoral dissertation, *Scandinavian Influences on English Literature 1815-1850*, (Harvard University Library,)—upon a chapter of which this paper is based.

¹²⁹ I am indebted for this list of historians to a talk on Scott by Dr. G. H. Maynardier before the Modern Language Conference of Harvard University, January 24, 1921.

¹³⁰ There is significance, also, in the fact that Scott suggested to R. P. Gillies the idea of starting the *Foreign Quarterly Review* (see the Dict. Nat. Biog.), a magazine that did much in the way of introducing Scandinavian literature to Englishmen. In 1820 Gillies had written the first extended notice of the Danish dramatist Oehlenschlaeger for *Blackwood's* (VII, pp. 73-89.). In 1827, with Scott's help, he founded the new quarterly.

number of books that he consulted is, for this period, remarkable. One work is particularly prominent: Bartholin's *Antiquitatis Danicæ* or *De Causis Contemptæ Mortis*. We found Scott poring over and making extracts from this volume in 1792, four years before he started his literary career. It was, so far as we know, the first Scandinavian book that he read; and it must have done much in arousing his interest in this field of literature. Later in his writings he used it repeatedly, as we have seen, drawing from it information, and no doubt inspiration too.

We may justly say, I think, that Bartholin deserves a place with Percy's *Reliques*, with Herder and the German ballads, among the books that had a significant influence upon the youthful Scott. We may even go further. In view of the great indebtedness to Bartholin, for the most part self-confessed, of writers like Gray, Thomas Warton, Percy, William Herbert, William Mason, M. G. Lewis,¹⁸¹ and Herder,¹⁸²—not to mention Scott and poets like Collins¹⁸³ who, I suspect, caught some of Bartholin's spirit,—it would be no exaggeration to class the *De Causis* with Ossian, the *Reliques*, Evans's *Welsh Bards*, and the other books famous for their influence upon the poets of the English "romantic movement." Bearing in mind that this is a rare book, little known even to-day, that it is not easy to read and that it has never been translated, we are surprised at its effect upon significant writers in this period, authors who, in turn, were themselves of great influence.

¹⁸¹ For these writers see Farley and Kittredge; and Phelps's *The Beginnings of the English Romantic Movement*, Boston, 1893.

¹⁸² Seven poems in Herder's famous collection of *Volkslieder* are, according to his own notes, from Bartholin.

¹⁸³ See especially his *Ode on the Popular Superstitions of the Highlands of Scotland*.

805
564S
OCT -

VOL. II, Nos. 2-3

JAN.-APR., 1921

Smith College Studies in Modern Languages

EDITORS

CAROLINE F. BOURLAND
ERNST H. MENSEL

HOWARD R. PATCH
MARGARET ROOKE

ALBERT SCHINZ

LE DERNIER SÉJOUR DE J.-J. ROUSSEAU À PARIS, 1770-1778

BY

ELIZABETH A. FOSTER, Ph.D.

NORTHAMPTON, MASS.
SMITH COLLEGE

PARIS
LIBRAIRIE E. CHAMPION

Published Quarterly by the
Departments of Modern Languages of Smith College

Entered as second-class matter at the postoffice at Northampton, Mass.,
under the Act of Aug. 24, 1912

SMITH COLLEGE STUDIES IN MODERN LANGUAGES

THE SMITH COLLEGE STUDIES IN MODERN LANGUAGES are published quarterly in October, January, April and July, by the Departments of Modern Languages of Smith College. The subscription price is seventy-five cents for single numbers, two dollars for the year. Subscriptions and requests for exchanges should be addressed to the SMITH COLLEGE LIBRARY, Northampton, Mass.

VOL. II, Nos. 2-3

JAN.-APR., 1921

Smith College Studies in Modern Languages

EDITORS

**CAROLINE F. BOURLAND
ERNST H. MENSEL**

**HOWARD R. PATCH
MARGARET ROOKE**

ALBERT SCHINZ

LE DERNIER SÉJOUR DE J.-J. ROUSSEAU À PARIS, 1770-1778

BY

ELIZABETH A. FOSTER, Ph.D.

**NORTHAMPTON, MASS.
SMITH COLLEGE**

**PARIS
LIBRAIRIE E. CHAMPION**

**Published Quarterly by the
Departments of Modern Languages of Smith College**

**Entered as second-class matter at the postoffice at Northampton, Mass.,
under the Act of Aug. 24, 1912**

**LE DERNIER SÉJOUR DE J.-J. ROUSSEAU
À PARIS, 1770-1778**

BY

ELIZABETH A. FOSTER, Ph.D

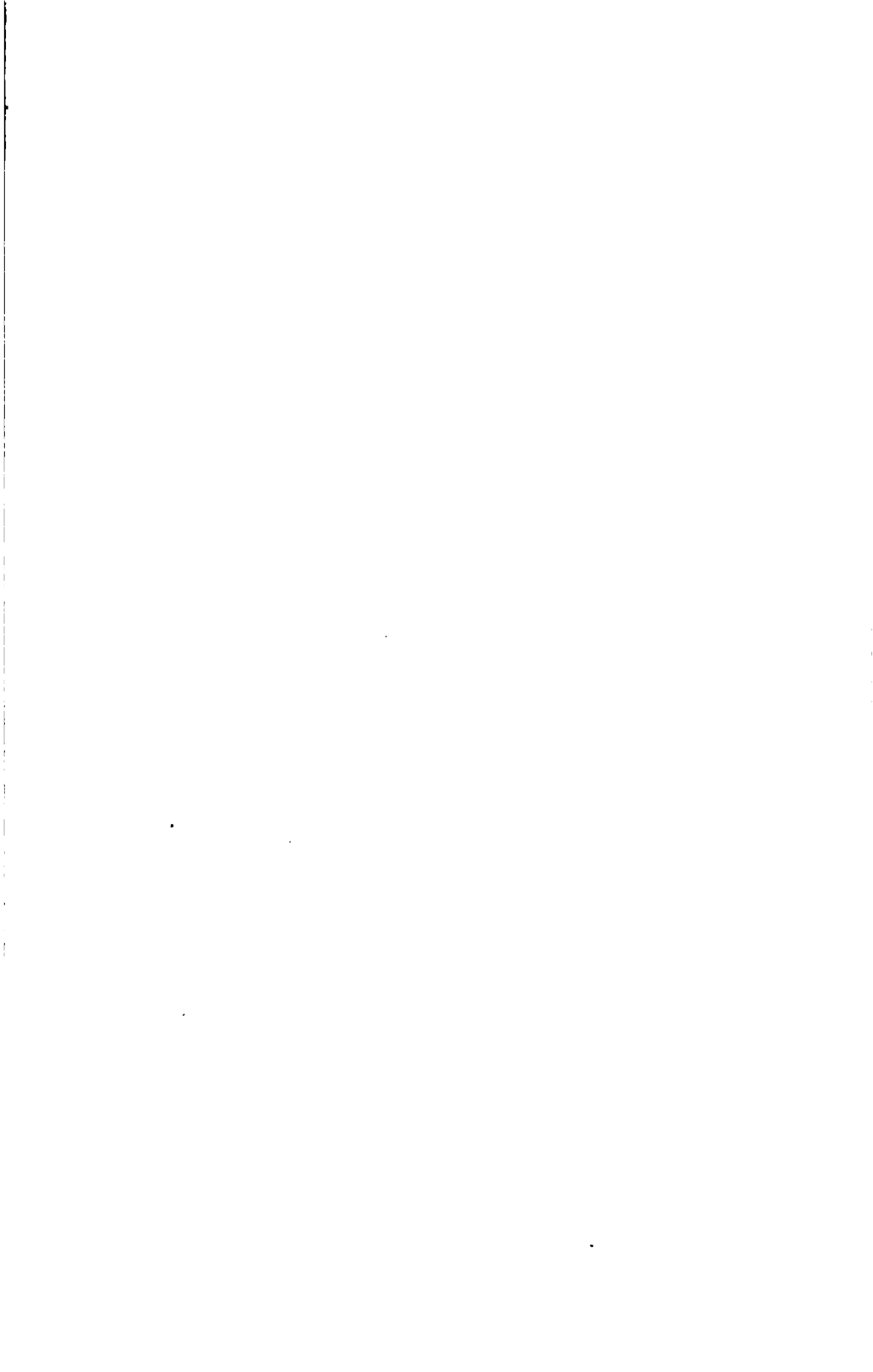


TABLE DES MATIERES

	PAGE
INTRODUCTION	i
NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE	iii
<i>Chapitre</i>	
I. De Monquin à Paris.....	1
II. Logement à Paris	7
III. Finances	13
IV. Occupations	25
V. Visites	39
VI. Anciens amis	48
VII. Nouveaux amis	70
VIII. Jean-Jacques Rousseau et Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti	89
IX. La lecture des Confessions	93
X. La chute à Ménil-Montant	102
XI. Projets de quitter Paris et départ	108
XII. Travaux littéraires	121
XIII. Ecrits sur la Botanique	145
XIV. La Musique	151
XV. Les motifs du retour à Paris	176
XVI. Conclusion	183

INTRODUCTION

Les bibliographies de Rousseau nous offrent une longue liste d'études spéciales sur toutes sortes de problèmes relatifs aux différentes périodes de sa vie. Pour n'en citer que quelques-unes des plus connues, il y a d'abord le livre de M. Ritter sur *La famille et la jeunesse de J. J. Rousseau* (1896); pour la période suivante ceux de Mugnier *Mme. de Warens et J. J. Rousseau* (1891), de Montet *Mme. de Warens et le pays de Vaud* (1897), de Benedetto *Mme. de Warens* (1914), et le *Rousseau aux Charmettes* de Houssaye (1863); ensuite plusieurs études sur Rousseau à Venise, par Saint Marc Girardin, A. de Montaigu et d'autres. Les rapports de Rousseau avec Mme. d'Houdetot ont été étudiés par Brunel, Erich Schmidt, Ritter, et Buffenoir; et il y a en outre pour cette période l'étude générale de Aug. Rey sur *J. J. Rousseau dans la vallée de Montmorency* (1909). Puis on a le *Rousseau au Val de Travers* (1881) et le *Rousseau et le pasteur de Montmolin* (1884) de Berthoud; une étude sur *Rousseau à l'île de Saint-Pierre* par Metzger (1875); le *Rousseau in England* de Churton Collins (1908); le travail de Courtois sur le même sujet dans le VI^e volume des *Annales*; et le *Rousseau au Château de Trie* de Sorel (1904). Ensuite vient le livre de Bougeault, *Etudes sur l'état mental de Rousseau et sa mort à Ermenonville* (1883), et toute une série d'ouvrages sur la "folie" ou la "neurasthénie" de Rousseau et sur la question du suicide. En somme, il y a quelque étude d'ensemble pour presque chaque année de sa vie; pour une seule période, celle de son dernier séjour à Paris, 1770 à 1778, ce travail n'a pas été fait.

Pour ces huit ans on est obligé de se contenter des récits assez sommaires qu'on trouve dans les *Vies* de Rousseau; et qui se basent, en général, sur les mémoires de Dusaulx, d'Olivier de Corancez et de Bernardin de Saint-Pierre. Les plus détaillées de ces biographies ne sont pas de récente date, et l'érudition a marché depuis: celle de Musset-Pathay, sur laquelle se fondent en grande partie toutes les autres, parut il y a bientôt cent ans (en 1821); celle de Morin, qui relève plusieurs points intéressants sur la question

de l'authenticité du *Devin du Village* et sur les manuscrits des *Dialogues*, date de 1851 ; les gros tomes de Brockerhoff sur *Rousseau, sein Leben und seine Werke* sont de 1874 ; et la plus récente vie, celle de Beaudouin qui fut publiée en 1891, fourmille d'erreurs de détails. Quant à l'ouvrage de M. Faguet, paru en 1911, il est nécessairement très bref sur cette période et ne consacre au dernier séjour à Paris qu'un chapitre de dix-neuf pages.

Nous osons donc penser qu'un travail comme celui que nous avons entrepris ne sera pas entièrement inutile.

Nous exprimons ici notre reconnaissance à ceux qui ont obligeamment mis à notre disposition leur érudition au cours de cette étude : à M. Lucien Foulet et à M. Daniel Mornet, de Paris, pour des conseils et des renseignements bibliographiques ; à M. Charles Robert et à M. Emile Lombard, de la Bibliothèque de Neuchâtel, qui ont beaucoup facilité nos recherches dans le dédale de la correspondance inédite de Rousseau ; à M Eugène Ritter, qui a mis à notre disposition pour y puiser librement des notes portant sur les années de la vie de Rousseau étudiées ici et qu'il avait recueillies au cours de sa longue carrière de savant ; à M. Alexis François, secrétaire de la Société J. J. Rousseau ; et surtout à M. Albert Schinz, professeur à Smith College, qui nous a suggéré d'abord le sujet de ce travail et qui en a ensuite surveillé la rédaction.

ELIZABETH A. FOSTER.

Postscriptum :—Pendant que nous lisions les épreuves de ce travail, nous avons reçu le troisième tome du grand ouvrage de L. Ducros. Dans ce volume, intitulé *Jean-Jacques Rousseau, de l'Île de Saint-Pierre à Ermenonville*, l'auteur étudie, au chapitre VII (pp. 201-249) la période du dernier séjour à Paris ; mais le travail de M. Ducros consiste surtout dans l'analyse de l'état mental de Rousseau d'après les données des *Dialogues* et des *Rêveries* et ne touche pas aux problèmes d'érudition qui font l'objet de ces pages.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Pour faciliter l'impression, nous signalons ici les ouvrages cités le plus fréquemment, avec l'abréviation dont nous nous servons pour chacun. Les autres indications bibliographiques se trouvent dans les notes.

- | | |
|--------------|--|
| Ann. | 1. <i>Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau.</i> |
| Beaud. | 2. Beaudouin— <i>La vie et les oeuvres de Jean-Jacques Rousseau.</i> Paris 1891. |
| B-B. | 3. Barruel-Bauvert— <i>Vie de J. J. Rousseau.</i> Londres et Paris 1789. |
| B. de St.-P. | 4. Bernardin de Saint-Pierre— <i>Essai sur la vie de Jean-Jacques Rousseau.</i> (Paru d'abord en 1836.) Edit. Souriau, Société des textes français modernes. 1907. |
| Bosscha | 5. Bosscha— <i>Lettres de J. J. Rousseau à Marc-Michel Rey.</i> Amsterdam et Paris 1858. |
| Brizard | 6. Brizard— <i>Mémoires pour la vie de Jean-Jacques Rousseau.</i>
Fiches manuscrites—à l'Arsenal—no. 6099. |
| Brockerhoff | 7. Brockerhoff — <i>Jean-Jacques Rousseau sein Leben und seine Werke.</i> Leipzig, 1863. |
| Buffenoir | 8. H. Buffenoir— <i>Le prestige de J. J. Rousseau.</i> Paris, 1909. |
| Coignet | 9. Coignet — <i>Notice sur Jean-Jacques Rousseau</i> dans M-P. Inéd. vol. I. |
| Corancez | 10. Corancez— <i>De Jean-Jacques Rousseau.</i> Articles publiés dans le <i>Journal de Paris</i> An VI (1798). |

- | | | |
|---------------|-----|---|
| Corr. sec. | 11. | Métra— <i>Correspondance secrète politique et littéraire, etc.</i> |
| Dusaulx | 12. | Dusaulx— <i>De mes rapports avec Jean-Jacques Rousseau. An VI (1798).</i> |
| Escherny | 13. | Escherny — <i>Mélanges de littérature, d'histoire, de morale et de philosophie. vol. III. Paris 1811.</i> |
| Eymar | 14. | Eymar— <i>Mes visites à Jean-Jacques Rousseau dans M-P. Inéd. vol. II. 1825.</i> |
| Godet | 15. | Godet— <i>Lettres inédites de J. J. Rousseau à Mme. Delessert. Genève et Paris 1911.</i> |
| Grimm | 16. | Grimm— <i>Correspondance littéraire. Edit. Tourneux.</i> |
| | 17. | Rousseau— <i>Oeuvres Complètes. Edit. Hachette.</i> |
| H. VI | | <i>Musique et Botanique.</i> |
| H. VIII et IX | | <i>Confessions.</i> |
| H. IX | | <i>Dialogues et Rêveries etc.</i> |
| H. XI et XII | | <i>Correspondance.</i> |
| Jansen, B. | 18. | Jansen— <i>J. J. Rousseau als botaniker. Berlin 1885.</i> |
| Jansen, F. | 19. | Jansen — <i>Jean-Jacques Rousseau—Fragments inédits. Berlin et Paris 1882.</i> |
| Jansen, M. | 20. | Jansen— <i>J. J. Rousseau als musiker. Berlin 1884.</i> |
| J. de P. | 21. | <i>Le Journal de Paris.</i> |
| Le B. de P. | 22. | Le Bègue de Presle. <i>Relation des derniers jours de M. Jean-Jacques Rousseau. Neuchâtel 1778 et Paris 1779.</i> |
| Marin | 23. | <i>Gazette à la Main.</i>
Manuscrit à la Bibliothèque de la Ville de Paris. |

- | | | |
|------------|-----|---|
| Mem. sec. | 24. | Bachaumont— <i>Mémoires secrets</i> , etc. |
| Merc. | 25. | <i>Le Mercure de France</i> . |
| Monin | 26. | Monin— <i>Les oeuvres posthumes et la musique de Rousseau aux Enfants Trouvés</i> . Dans R. H. L. 1915. |
| Morin | 27. | Morin, G. H.— <i>Essai sur la vie et le caractère de J. J. Rousseau</i> . Paris, 1851. |
| M-P. Inéd. | 28. | Musset-Pathay— <i>Oeuvres inédites de J. J. Rousseau</i> . Paris, 1825. |
| M-P. Vie | 29. | Musset-Pathay— <i>Histoire de la vie et des ouvrages de J. J. Rousseau</i> . Paris, 1821. |
| Petitain | 30. | Petitain— <i>Appendice aux Confessions</i> . Dans les <i>Oeuvres complètes de J. J. Rousseau</i> . Paris—Lefèvre, 1839. t. I. |
| Prévost | 31. | Prévost— <i>Rousseau à Paris</i> . Dans le <i>Journal de Genève</i> , 28 février, 1789. |
| Pougens | 32. | Pougens— <i>Correspondance de J. J. Rousseau avec Mme. de Créqui, M. de Luxembourg et M. de Malesherbes</i> . Paris, 1818. |
| R. H. L. | 33. | <i>Revue d'histoire littéraire de la France</i> . |
| Roth. | 34. | Rothschild— <i>Lettres inédites de J. J. Rousseau à Mme. Boy de la Tour</i> . 1762-1772. 1892. |
| Rousseana | 35. | Cousin d'Avalon— <i>Rousseana</i> . Paris, 1810. |
| Str. M. | 36. | Streckeisen-Moultou— <i>Oeuvres et correspondance inédites de Jean-Jacques Rousseau</i> . Paris, 1861. |
| Vaughan | 37. | Vaughan, C. E.— <i>The Political Writings of Jean-Jacques Rousseau</i> . Cambridge, 1915. |

LE DERNIER SÉJOUR DE J.-J. ROUSSEAU À PARIS, 1770-1778

CHAPITRE I

De Monquin à Paris

Après un an et demi de séjour en Angleterre, où il s'était enfin réfugié, Rousseau rentra en France au printemps de 1767 et se rendit presque aussitôt à Trye, propriété de son ami et bienfaiteur le Prince de Conti. Il y demeura avec Thérèse pendant une année. Ensuite, "pour chercher, dit-il, dans un peu de voyages et d'herborisations, les amusements et distractions dont j'avais besoin" (H. XII.87) il se mit en route seul, visita Lyon, et Grenoble, et s'arrêta enfin à Bourgoin, où "Mlle. Renou" alla le rejoindre en août 1768. Au mois de février suivant ils délogèrent de nouveau, à cause de "l'air marécageux" de Bourgoin, et s'installèrent à Monquin.

Le 22 juillet 1769, en revenant de Nevers, où il était allé voir le Prince de Conti, Rousseau s'arrêta quelques jours à Lyon (H. XII.155) pour y voir ses amis les Boy de la Tour, et les Delessert, et dès ce moment il formait le projet d'y revenir. (Godet. p. 33.) Au mois de janvier 1770 il écrivit à Mme. Boy de la Tour qu'il lui fallait quitter Monquin plus tôt qu'il n'avait compté à cause des tracasseries avec les gens du pays; et il annonça son arrivée à Lyon pour le commencement de mars. (Roth. p. 209.) Mais le mauvais temps et les mauvais chemins retardèrent longtemps son voyage, et ce ne fut que le 10 avril qu'il quitta Monquin (Godet. p. 52.); il couchait le même soir à Lyon dans la chambre retenue pour lui près de chez elle par Mme. Delessert. (Godet. p. 47).

Il n'avait d'abord compté probablement y faire qu'un court séjour. Dès la fin de 1769, en effet, il était travaillé par une autre idée, parlant à ses amis des "grands et tristes devoirs" qui l'appelaient; et nous savons qu'avec M. de Saint-Germain, au

moins, il avait discuté son projet de retourner à Paris.¹ Il est certain, en tout cas, qu'au moment de quitter Monquin il n'avait pas encore de plans bien arrêtés; il ne sait pas, dit-il (H. XII. p. 209) "ce qu'il fera", quoiqu'il sache très bien "ce qu'il veut faire." Or, arrivé à Lyon² il y voyait ses anciens amis, en faisait de nouveaux, allait dans le monde, aux concerts, aux spectacles, aux dîners, et se montrait content et aimable. Il herborisait avec M. de la Tourette et avec Julie Boy de la Tour. Il fit la connaissance de M. Coignet au concert du vendredi saint, le trouva sympathique et l'engagea à faire de la musique pour sa scène de *Pygmalion*. Tous les deux s'y intéressaient beaucoup et la musique fut bientôt faite (Voir chapitre XIV). Dans la société que fréquentait Rousseau à Lyon, le théâtre de salon était un divertissement favori. Le soir même de son arrivée, il assista à une représentation de la *Mélanie* de la Harpe.³ Sachant, donc, que le célèbre Rousseau et M. Coignet s'occupaient de *Pygmalion*, on eut l'idée de le jouer. La première représentation eut lieu sur la scène de l'Hôtel de Ville, probablement au commencement du mois de mai;⁴ les acteurs étaient Mme de Fleurieu et M. Le Texier. On compléta la soirée en jouant *Le Devin du Village* avec les mêmes acteurs et M. Coignet dans le rôle du Devin. Le spectacle eut assez de succès pour qu'on le répâtât

¹ Cf. la réponse de Saint-Germain à la lettre MXXVI (H. XII. p. 180) publiée dans Jansen, Fr. p. 68, et Dusaulx, p. 271: "A présent que vous êtes loin du foyer de tous les maux dont le souvenir vous met si souvent hors de vous-même, pourquoi s'obstiner à s'y replonger? Q'allez-vous faire à Paris . . . ?"

² Pour son séjour à Lyon cf. le récit de Coignet, dans M-P. inéd. I. p. 461 f.

³ Cf. le récit de Brizard f. 227. "Etant arrivé à Lyon [il] alla le soir même à une comédie de société où l'on jouait *Mélanie*. Il fut si enchanté de la manière dont Mme. Fleurieu, jeune et jolie femme, rendit ce rôle, qu'à peine la pièce finie, il l'attendit dans la coulisse et se précipita à ses pieds en embrassant ses genoux. Mad^e de Fl.— (indéchiffrable) de se sentir serrée dans les bras d'un homme jeta un épouv. cri; mais aussitôt qu'on lui eut dit [que] cet homme était J. J. R., elle qui adorait J. J. se jeta aussi à ses genoux. Cette scène fut fort singulière et n'amusa pas moins les spectateurs que celle de *Mélanie*."

⁴ Grimm en parlait déjà le 15 mai.

plusieurs fois.⁵ Le bruit de ces représentations se répandit, et on en parla même à Paris. Rousseau se plaisait beaucoup à distribuer parmi ses amis les billets d'auteur qu'on lui envoyait régulièrement; il paraissait aussi assez satisfait de ses interprètes, car plusieurs mois plus tard, le 28 septembre, il écrivait de Paris à M. de la Tourette (H. VI. p. 90): "On a présenté *Pygmalion* à Montigny. Je n'y étais pas, ainsi je n'en puis parler. Jamais le souvenir de ma première Galathée (Mme. de Fleurieu) ne me laissera le désir d'en voir une autre."

Il fut donc très sensible à l'accueil qu'on lui fit à Lyon, et il y resta plus longtemps qu'il n'avait pensé. A. M. de Saint-Germain il écrivait le 19 avril:⁶ "des inconvénients que j'aurais dû prévoir retardent ma marche"; mais il semblerait plutôt qu'il trouvait le séjour de Lyon si agréable qu'il oublia un peu les "tristes devoirs" qui l'appelaient à Paris. D'après Coignet, ce qui l'aurait décidé à quitter enfin Lyon c'est l'insuccès d'une motet de sa composition qu'il avait fait jouer au grand concert. C'est une raison un peu mince. Quoiqu'il en soit, il ne quitta Lyon que le 8 juin, et après deux jours de voyage en carrosse il arriva à Dijon, où il resta encore quelques jours.⁷ Là aussi il paraît avoir trouvé

⁵ Godet p. 53. A Mme. Delessert—ce samedi matin (5, 12, ou 19 mai): "Dans la supposition que le petit spectacle de l'Hôtel de Ville puisse amuser un moment l'excellente maman et toute sa digne famille, il mande à sa chère cousine qu'il y a 6 billets pour lundi et autant pour mardi qui leur sont destinés . . . etc."

Cf. aussi Godet. p. 54—du 26 mai 1770.

"Je ne puis encore, chère Cousine, vous faire en ce moment une réponse précise quant aux billets; le petit nombre qu'on me fournit ordinairement est presque tout engagé . . . Je reçois en ce moment des billets, en moindre nombre que ci-devant, vu l'extrême affluence des curieux. . . ."

⁶ L'édition Hachette, suivant l'indication de l'édition Musset-Pathay, met cette lettre après celle du 3 juin 1770, à Saint-Germain, en y ajoutant la note "Ou plutôt 19 juin, car Rousseau ne voyagea pas en avril." Il n'y a pas de raison pour contester la date du 19 avril. Le voyage dont il parle dans cette lettre est celui qu'il fit le 10 avril de Monquin à Lyon.

⁷ Pour le séjour de Rousseau à Dijon cf. la lettre de Robinet à M. de la Tourette, du 16 juin 1770. (Ms. à Neuchâtel.) Pour le voyage de Lyon à Paris, cf. la lettre de Rousseau à M. de la Tourette, 4 juil. 1770. (H. VI. p. 88.)

la vie très agréable. Il dîna chez M. Robinet, un ami de M. de la Tourette, et le trouva très aimable. En arrivant à Paris il remercia M. de la Tourette de lui avoir procuré cette connaissance (H. VI. p. 90). Il visita M. le Président de Brosse; il alla au spectacle. Il prenait ses repas à la table d'hôte de l'auberge. Partout il y avait foule pour le voir. Le 15 juin, il repartait, mais fit une nouvelle halte à Montbard, où Robinet lui avait appris qu'il trouverait M. de Buffon et les deux d'Aubenton. Buffon lui fit "l'accueil le plus obligeant."⁸ Enfin il se reposa encore quelques jours à Auxerre avant d'achever son voyage.

On ne sait pas au juste la date de son arrivée à Paris, mais ce fut probablement entre le 20 et le 25 juin, car le 30 juin d'Alembert écrivait à Voltaire: "Jean Jacques est actuellement à Paris," et on lit à la date du 1^{er} juillet dans les *Mémoires Secrets* qu'il "s'est présenté il y a quelques jours au café de la Régence." Or il ne pouvait guère y être avant le 20, puisqu' il ne quitta Dijon que le 15, et mit probablement deux jours de Dijon à Auxerre, et deux d'Auxerre à Paris, à ajouter aux quelques jours de repos à Auxerre.

S'il est exact que, las de sa vie retirée et obscure, il avait voulu en revenant à Paris attirer sur lui l'attention du public, comme le prétendent quelques-uns de ses biographes, Rousseau y réussit à merveille. Nous avons déjà vu qu'on était renseigné à Paris sur ce qu'il faisait pendant son séjour à Lyon, et le 11 juin, la *Gazette à la main de Marin* annonçait qu'il allait "venir incessamment à Paris." La nouvelle de son arrivée avait dû se répandre bien vite; pendant les tout premiers temps de son séjour, les gens faisaient des rassemblements pour le voir prendre son café et jouer aux échecs au Café de la Régence; si bien, raconte Grimm (15 juil. 1770), qu'on se vit obligé de le prier de ne plus se montrer dans les cafés, à cause de la foule qui encombrait la rue. Et ce

⁸ Cf. Buffon. *Corresp. inédite*. Paris 1860, p. par Henri Nadault de Buffon. Lettre de Buffon, 5 déc. 1771, et *note de l'éditeur*. "En 1771 (erreur de date) J. J. visita Montbard. Buffon le reçut avec une distinction marquée. Son beau-frère conduisit R. dans les jardins. Là, devant le cabinet d'étude de Buffon, R. se prosterna, adressant une invocation inspirée au génie de Buffon."

n'étaient pas seulement les badauds qui s'occupaient de Rousseau ; Mme. du Deffand dit, dans une lettre à Walpole, le 15 juillet : "Nous avons ici Jean Jacques. Si je me délectais à écrire, j'aurais de quoi remplir deux feuilles sur son compte. . . . Le spectacle que cet homme donne ici est au rang de ceux de Nicolet (théâtre des Boulevards). C'est actuellement la population des beaux esprits qui s'en occupe."

Personne ne pouvait comprendre qu'il osât se montrer ainsi à Paris étant toujours sous le coup du décret de prise de corps, ni qu'il le fit impunément. Voltaire surtout en était exaspéré, et il écrivait le 11 juillet à Richelieu : "Il est plaisant qu'un garçon horloger, avec un décret de prise de corps soit à Paris, et que je n'y sois pas." On ne s'expliquait cette indifférence de la part du gouvernement qu'en supposant qu'il était protégé. Les *Mémoires secrets* du 1^{er} juillet disaient : "On assure qu'il a parole du procureur général de n'être pas inquiété." Henri Meister écrivait le 22 juillet à son père, "La protection de quelques amis puissants, et la douceur de ses juges, font toute sa sûreté." On disait aussi que le Procureur Général le laissait tranquille à condition qu'il n'écrivît ni n'imprimât plus rien (Grimm, 15 juil. 1770, et Brizard.) : autant de bruits dont nous ne connaissons ni l'origine ni le bien fondé. Mais nous savons bien que Rousseau jouissait depuis assez longtemps de la protection du Prince de Conti, et que dans ses délogements successifs pendant les années 1767-1770, il ne faisait aucune démarche sans avoir obtenu sa permission. Et peut-être n'est-il pas besoin de chercher plus loin la clef de l'énigme,—il paraît probable que pendant sa visite à Nevers au mois de juillet 1769 il ait parlé au Prince du désir qu'il avait de rentrer à Paris, et qu'il ait obtenu son consentement et la promesse de sa protection.

Si ce fut à condition de ne rien écrire ou imprimer, Rousseau l'a bien vite oublié, ou n'a jamais eu l'intention de tenir sa parole, ou, tout au moins, il tint sa promesse selon la lettre seulement. En

effet, dès son arrivée il s'occupa de ses *Confessions*,⁹ et s'il ne les imprima pas alors, comme on sait, il essaya au moins de les répandre autant que possible en les lisant à des groupes d'amis et de connaissances. Rousseau lui-même ne nous apprend rien à ce sujet; nous n'avons plus de lettres adressées au Prince de Conti après son retour à Paris; et dans une lettre à Dusaulx (H. XII, p. 233) il dit: "me voici. . . seul, étranger, sans appui, sans amis, sans parents, sans conseil, armé de ma propre innocence et de mon courage, à la merci des adroits et puissants persécuteurs." Mais on ne doit peut-être pas prendre au pied de la lettre ce qu'il dit, car il en est à l'article de ses ennemis.

⁹ Lettre à Mme. de Nadaillac 20 juil. 1770. (Neuchâtel.) "Permettez que je vous prie de vouloir bien me faire passer par une voie sûre le cahier de *Confessions* dont vous avez bien voulu être dépositaire et que j'ai besoin de recevoir en ce moment."

Cf. aussi, *Confessions* VII. (H. VIII p. 195.)

Jansen—Fr. p. 24 f. *Rédaction des Confessions*.

Schinz—R. H. L. 1906. *Le manuscrit de la première ébauche des Confessions*.

CHAPITRE II

Logement à Paris

On ne sait pas où il est descendu en arrivant ; peut-être chez Duchesne, comme il l'avait fait en 1765 (H. XI. p. 298) ; nous savons au moins qu'il fit envoyer là ses effets (Roth. p. 221). En tout cas, ayant décidé de se fixer à Paris "au moins pour un certain temps," il s'installa dès la première semaine de juillet, avec Thérèse, dans son ancien logement, "rue Platrière, à l'hôtel du St. Esprit" (Roth. p. 222).¹ Mais, après s'être installé dans l'unique pièce qui composait ce logement, il n'en fut pas du tout content. Il trouva que l'air humide et malsain gâtait ses plantes² et nuisait à sa santé (H. XII. p. 220), et il se plaignit à Mme. Boy de la Tour (Roth. p. 226) de l'inconvénient de n'avoir qu'une pièce, ce qui le livrait, sans refuge, aux curieux qui "pleuvaient" chez lui. Le 27 août, il parlait à cette amie de son projet de changer de chambre ; nous ne savons pas s'il y donna suite. Il ne le semble pas, puisque vers le commencement de novembre il reprit ce sujet, cette fois avec Dusaulx³ ; il autorisa même celui-ci à lui chercher un appartement, mais s'en repentit aussitôt, et dans sa lettre du 7 novembre (Dusaulx, p. 36 et H. XII. p. 221), refusa de déloger. Un peu plus tard il changea une troisième fois d'avis. C'est Dusaulx qui nous le raconte (p. 71) : "Pour être plus voisins, je m'avisai de lui renouveler la proposition que je lui avais faite. Cette fois il s'agissait d'un joli appartement contigu au mien, qui donnait sur les Tuileries, et dont le prix ne

¹ Les manuscrits de la lettre du 4 juillet 1770 à M. de la Tourette et celle du 20 juillet à Mme. de Nadaillac portent l'adresse "rue platrière (sic) à l'Hôtel du Saint Esprit." (Mss. à Neuchâtel.)

² A. M. de la Tourette, 25 janvier 1772 (H. VI. p. 93) "Quoique j'eusse rassemblé qq. plantes depuis mon arrivée à Paris, ma négligence et l'humidité de la chambre que j'ai d'abord habitée ont tout laissé pourrir."

³ Dusaulx—p. 34 f. "Vous me trouvez mal logé, me disait-il ? En effet, je ne le suis pas trop bien ; mais j'y reste, parce que j'y suis :—Voulez-vous l'être mieux ? Permettez-moi de vous chercher un appartement. Il y consentit d'abord, ensuite se rétracta : un moment après, il me laissa le maître à condition que dans le nouveau logement il y aurait un réduit propre à recevoir ses plantes et sa musique."

m'inquiétait pas. Il le connaissait.—J'y songeais, me répondit-il, et j'en meurs d'envie: ma femme l'a vu; c'est notre affaire à tant d'égards! . . . Honnête homme, chargez-vous de cette négociation: que je sache avant deux heures à quoi m'en tenir; je vous attends." Mais Rousseau se repentit aussitôt de ce qu'il avait dit, et Dusaulx n'était pas plus tôt sorti de chez son ami que celui-ci alla louer "à deux pas d'ici un réduit à ma mesure et qui sera fort commode en y mettant des planches" (Dusaulx. p. 74). Cet épisode s'est passé probablement au mois de décembre, car le 28 décembre Rousseau écrivait à Mme. Boy de la Tour (Roth. p. 235), "J'ai pris, depuis quelque temps un petit logement, assez joli, quoiqu'au 5^e, auprès de mon ancienne demeure." Il en parle aussi à du Peyrou (H. XII. p. 240) le 2 juillet 1771. "Je me suis logé l'automne dernier moins au large, et à un 5^e, mais assez agréablement selon mon goût et en grand et bon air." Cela s'accorde très bien encore avec le témoignage du Duc de Croÿ-Solre,⁴ qui alla le voir au mois de mars 1772. "Ayant appris qu'il était à un hôtel garni, j'y allai. Un vieux homme me dit qu'il n'y logeait plus, mais que c'était à trois portes de là. Nous y allâmes à tâtons quoique ce fût de jour; ayant gagné la rampe, je montai toujours, sachant que c'était un 6^e."⁵ C'était probablement l'appartement de la maison Venant, dont parle Musset-Pathay (Vie—I, p. 180), et où on dit (Petitain, Beaud. Brock.) que Rousseau passa les 8 ans de son séjour à Paris—ce qui, du reste, n'est pas exact, comme nous allons voir tout à l'heure. Au rez-de-chaussée de la maison, ou d'une maison voisine, il y avait la boutique d'un marchand de tableaux où on envoyait des lettres

⁴ Duc de Croÿ—*Extraits des Mémoires*—p. par Grouchy 1894.

⁵ Il se trompe; c'était au 5^{ième}. Cela se trouve à plusieurs reprises dans les lettres de Rousseau de 1771-1774.

pour Jean Jacques.⁶ Nous en avons au moins une,—celle de Cossé⁷ (du 25 juillet, 1770) adressée à "M. Rousseau, chez un marchand de Tableaux, vis-à-vis l' Hôtel des Postes, à Paris."

L'appartement de Rousseau se composait de deux pièces, l'une obscure et donnant sur l'escalier, qui servait de cuisine et d'antichambre, l'autre plus grande, avec deux fenêtres qui donnaient sur la rue Platrière. Selon Dusaulx et le Prince de Ligne,⁸ ce n'était qu'un "grenier," un "galetas," "séjour de rats," et la renommée publique avait répandu cette idée, puisque Eymar, en racontant sa première visite chez le philosophe, dit que le tableau de désordre, de mesquinerie et même de lésine, qu'on lui avait fait était absolument contraire à la vérité. La description qu'il donne (M-P. inéd. II. p. 14), le 2 mai. 1774—trop longue pour être reproduite ici—ressemble assez à celle qu'on trouve dans Bernardin de Saint-Pierre en juin 1772. (B. de St. P. p. 31). La tenture de la chambre et les couvertures des deux petits lits étaient en cotonnade bleue et blanche; la table où travaillait Rousseau se trouvait à côté de la cheminée; il y avait une commode de bois de noyer placée entre les deux fenêtres; une grande armoire et quelques chaises de paille. Bernardin de Saint-Pierre mentionnait une épinette, tandis qu'Eymar, en 1774, quoique sa description soit très minutieuse, n'en parle pas. Peut-être a-t-il fallu que Rousseau s'en défasse, pour faire des économies.⁹ Entre juin 1772 et

⁶ Mais cf. ce que Rousseau en dit dans le premier *Dialogue* (H. IX p. 135, note). "On a mis pour cela dans la rue un marchand de tableaux tout vis-à-vis de ma porte, et à cette porte, qu'on tient fermée, un secret, afin que tous ceux qui voudraient entrer chez moi soient forcés de s'adresser aux voisins qui ont leurs instructions et leurs ordres."

⁷ Ann. VI p. 274 (Ms. à Neuchâtel.) cf. aussi

St. de Girardin—*Mémoires* p. 19, "il demeurait alors rue Platrière dans le voisinage de la Grande Poste."

Eymar—(mai 1774) "rue Platrière, vis-à-vis l'hôtel de la poste."

B. de St. P. (p. 31) en 1772 "rue Platrière à peu près vis-à-vis l'hôtel de la poste."

⁸ Prince de Ligne—*Mes conversations avec J. J. Rousseau*, dans ses *Mélanges militaires, littéraires, etc.*, X.

⁹ Cf. B. de St. P. p. 103. "Mais peu à peu il semblait s'exercer à quitter toutes les choses de la vie; il se défit de son forte piano, de son herbier—" etc.

Mais voir chapitre IV, p. 34. En 1775 ou 1776 Stanislas de Girardin essayait chez Jean-Jacques la musique copiée par celui-ci.

mai 1774 il doit avoir fait d'autres menus changements dans l'arrangement de son mobilier ; en effet Bernardin dit qu'il y avait, fixés aux murs, un plan du parc et de la forêt de Montmorency et une estampe du roi d'Angleterre, tandis qu'Eymar parle de plusieurs médaillons en plâtre représentant Rousseau lui-même, et de deux belles estampes¹⁰ simplement encadrées—le paralytique servi par ses enfants, et un homme d'Etat assis. Il y avait, en outre, un serin dans sa cage, et aux fenêtres des caisses et des pots remplis de plantes.

Tous les deux nous font la description d'un intérieur très modeste, et même pauvre, mais propre, et assez agréable. Nous savons que Rousseau s'y plaisait beaucoup. En 1771 M. Delessert, revenant de Paris à Lyon, avait excité la commisération de sa belle-soeur en lui parlant de la pauvreté du logement de Rousseau. Dans sa lettre du 6 décembre de cette année, celui-ci la tranquillisa (Godet. p. 78) "Je ne comprends pas ce que Monsieur votre beau-frère a pu vous dire de mon logement, pour exciter là-dessus votre commisération. Mais je puis vous assurer que ce logement, quoique fort petit et fort haut, est fort gai, fort agréable, et qu'il paraît charmant à tous ceux qui me viennent voir, et que je n'en ai jamais occupé aucun qui fût plus de mon goût."

En effet, il était tellement content de cet appartement qu'il y resta quatre ans, et n'en déménagea que par nécessité, à cause d'un "voisinage scandaleux" qu'on lui avait donné. (Godet. p. 174-5.)

Son nouveau logement fut encore rue Platrière, seulement "quelques portes plus bas, vis-à-vis l'hôtel de Bullion."—donc plus près de la rue Coquillière (Voir plan. p. 12.) Mais quoique plus grand et plus commode, il lui plaisait pourtant beaucoup moins que l'autre. Il dit à Mme. Delessert qu'il y resterait "en attendant que j'en trouve qui me convienne d'avantage"—mais c'est là la dernière indication que nous ayons de lui à ce sujet, et nous ne savons pas s'il a persisté dans sa résolution de changer de nouveau. Une phrase de Bernardin de Saint-Pierre (p. 23)

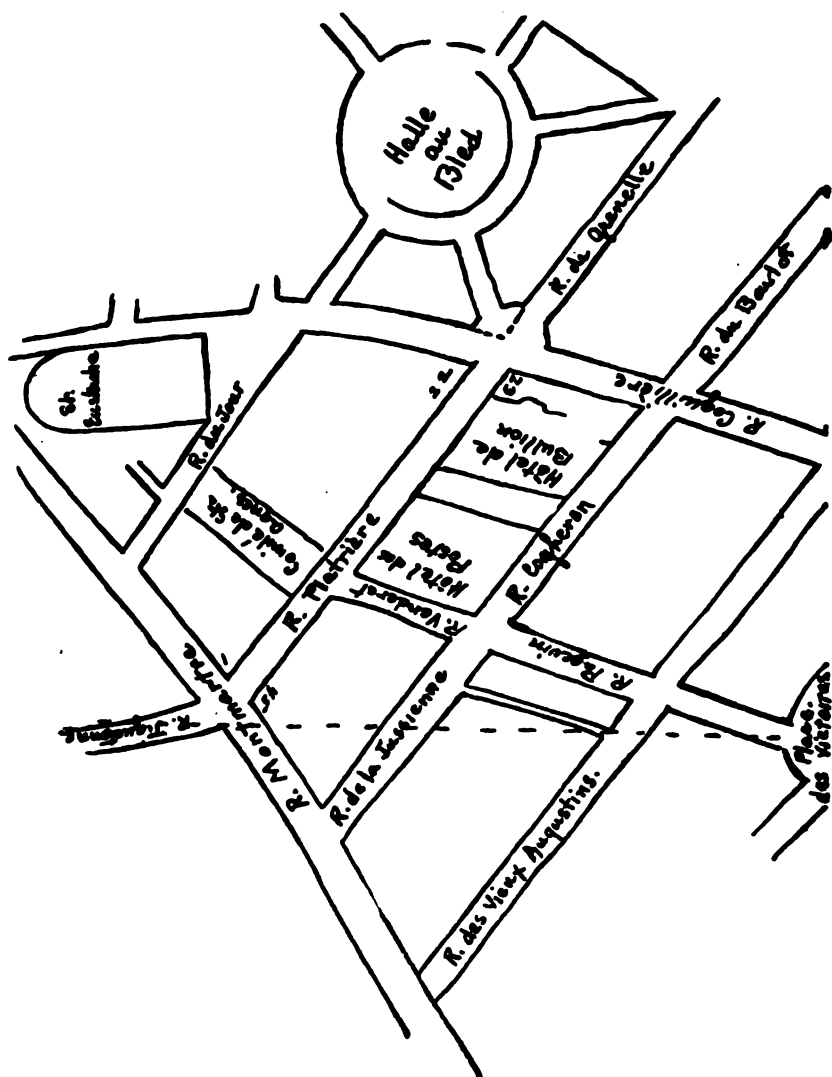
¹⁰ Cf. la lettre à Rey, 18 octobre 1773 (Bosscha, p. 307.) La comtesse d'Egmont a fait cadeau à Rousseau de quatre ou cinq belles estampes encadrées, "lesquelles font l'ornement de ma chambre."

semblerait cependant indiquer que oui. En racontant comment il est allé chez Rousseau vers la fin de mai 1778, seulement pour apprendre que son ami était parti depuis quinze jours, il dit : "Je passai chez lui *au carrefour de la rue Platrière*." Or, une maison située "vis-à-vis l'hôtel de Bullion" ne pourrait pas être aussi "au carrefour de la rue Platrière."

Il est certain, donc, que pendant son séjour de 8 ans, Rousseau a habité—sans compter l'Hôtel du St. Esprit, où il s'est installé à son arrivée et où il n'est resté que quatre ou cinq mois—au moins deux maisons différentes. Il se peut qu'il en ait habité aussi une troisième, à l'angle de la rue Platrière et de la rue Coquillière.¹¹ Je ne crois pas qu'on puisse déterminer avec pleine exactitude l'emplacement de ces maisons dans la rue Platrière actuelle.¹²

¹¹ A ce sujet du logement de Rousseau on trouve des renseignements assez contradictoires donnés par ses visiteurs. Par exemple, selon Grimm, janvier 1773, il habite "un 4^e de la rue Platrière"; le Duc de Croÿ, en 1772, monte pour le voir au 6^e; Pierre Picot, en 1771 le trouve au 3^e, Eymar, en 1774 au 5^e. Pour les 4 premières années de son séjour, ces choses-là n'ont aucune importance, car nous savons de Rousseau lui-même, qu'il habitait au 5^e et qu'il ne changea de logement qu'à la fin de 1774. Après la lettre du 17 déc. 1774 à Mme. Delessert, nous n'avons pas un mot à ce sujet de Rousseau, donc pas moyen de contrôler les renseignements contradictoires, qui peuvent être de simples erreurs, ou bien des indications d'un nouveau déménagement. Il n'y en a, du reste, que de l'année 1776.—cf. Mme. Roland (lettre à Sophie Cannet, 29 fév. 1776) : "J'entre dans l'allée d'un cordonnier, rue Platrière; je monte au second;" et Grimm—*Corr. litt.* Sept. 1776 et le *Mercure* de déc. 1776, qui parlent de son "5^e étage."

¹² En 1912 on discuta ce sujet dans le supplément littéraire du *Figaro* du 13 juillet, et dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* du 30 juillet, 10 septembre et 10 octobre.



JAILLOT, *Recherches sur Paris*. 1773.
(Archives de la Seine.)

N. B. L'Hôtel des Postes occupe aujourd'hui le même emplacement. L'Hôtel de Bullion est devenu la Salle des Ventes. (*Figaro*, Suppl. litt. du 13 juillet, 1912.)

CHAPITRE III

Finances

Pour les frais de son voyage à Paris, et pour s'y établir, il fallut que Rousseau se servît du capital qu'il avait dans la maison Boy de la Tour à Lyon. Il toucha 623 fr. le 7 juin, 1770 (Godet. App. I) avant de quitter Lyon, et au mois de novembre M. Boy de la Tour, étant à Paris, lui paya tout ce qui restait à son nom—1200 fr. Il y laissait cependant encore 2400 fr. qu'il avait déposés le 7 avril de cette même année au nom de Thérèse, et le 17 mars 1771 il écrivit à Mme. Boy de la Tour (Roth. 237) : "Les dettes que j'ai été forcé de contracter pour me mettre dans mes meubles, et la gêne de ma situation présente me forcent de disposer de la petite somme qui reste entre les mains de Monsieur votre fils, et que j'avais compté laisser à ma femme." Il en reparla le 27 mars (Godet. p. 59.) et le 3 avril (Roth. p. 240). Entre le 3 et le 27 avril M. Boy de la Tour, faisant de nouveau un court séjour à Paris, paya à Thérèse 1220 fr. (Godet. App. I), à peu près la moitié de son dépôt. Le 17 déc. 1771, Rousseau en retira encore 100 fr. pour la pension qu'il faisait à sa tante ; et le 3 janvier 1772, il accusa réception à M. Boy de la Tour (Roth. p. 247) de 1232 l. 10 s.—le solde du "petit capital," en disant : "Il n'a pas moins fallu que la plus indispensable nécessité pour m'engager à retirer ce petit dépôt." Entre le 7 juin 1770 et les premiers mois de 1772, Rousseau avait donc mangé les 4275 fr. environ, qu'il avait dans la maison Boy de la Tour, et il ne lui restait plus que ses rentes viagères, et ce qu'il pouvait gagner en copiant de la musique.

Essayons maintenant de déterminer ce qu'il avait en fait de rentes viagères. Voici ce que nous savons à ce sujet de lui-même :

1. 17 $\frac{1}{4}$ 70—à Mme. Delessert (Godet. p. 41) :—"Me voyant réduit pour toutes ressources, en comptant ce qui est dans les mains de Monsieur votre frère (M. Boy de la Tour) à 600 fr. de rente, dont 200 sont très mal assurés."

2. 15 janvier 1772—à M. de Sartine (H. XII. p. 243 note)—en se plaignant des faux bruits au sujet des pensions qu'on lui

supposait : "Celles en particulier de Mme. Duchesne se réduisent toutes à une rente de 300 fr. stipulée dans le marché de mon *Dictionnaire de Musique*. J'en ai une de 600 fr. de milord Maréchal, dont je jouis par l'attention de celui qu'il en a chargé à ma prière, mais sans autre sûreté que son bon plaisir, n'ayant aucun acte valable pour le réclamer de mon chef. J'ai une rente de 10 livres sterling, pour mes livres que j'ai vendus en Angleterre, sur la tête de l'acheteur et sur la mienne, en sorte que cette rente doit s'éteindre au premier mourant. Tout cela fait ensemble 1100 fr. de viager, dont il n'y a pas 300 de solides. Ajoutez à cela quelque argent comptant, dernier reste du petit capital que j'ai consumé dans mes voyages et que je m'étais réservé pour avoir quelque avance en faisant ici mon établissement."

3. Dans une conversation citée par Bernardin de Saint-Pierre (p. 60) et qui aurait eu lieu un peu après la date de la lettre à Sartine:¹ "Un libraire de Hollande par reconnaissance m'a fait 600 livres (fr.) de pension viagère dont 300 l. sont réversibles à ma femme après ma mort. Voilà toute ma fortune. Il m'en coûte 100 louis (2400 fr.) pour entretenir mon petit ménage ; il faut que je gagne le surplus."

4. Dans le *Second Dialogue* (H. IX, p. 219), ". . . de tout cela bien calculé et bien prouvé, il résulta qu'avec quelque argent comptant, provenant tant de son accord avec l'Opéra que de la vente de ses livres de botanique et du reste d'un fond de mille écus (3000 fr.) qu'il avait à Lyon, et qu'il retira pour s'établir à Paris, toute sa fortune présente consiste en 800 fr. de rente viagère incertaine, et dont il n'a aucun titre, et 300 fr. de rente aussi viagère, mais assurée, du moins autant que la personne qui doit la payer sera solvable. 'Voilà très-fidèlement, me dit-il, à quoi se borne toute mon opulence.'"

De ces quatre citations, celle de Bernardin de Saint-Pierre ne mérite probablement pas une discussion très sérieuse. Les données

¹ B. de St. P. p. 62: "Il me raconta que, dans le temps même où il me parlait, un libraire de Paris mettait en vente une nouvelle édition de ses ouvrages et répandait le bruit . . . qu'il lui avait passé un contrat de 1000 écus de pension. R. s'en plaint à M. de Sartine."

y sont très inexactes ; (1) la pension du "libraire de Hollande" (Rey) n'était que de 300 l. ; (2) c'était une pension faite à Thérèse, non pas à Rousseau ; (3) d'ailleurs, Rousseau ne fait pas mention des trois autres pensions dont il parla lui-même à M. de Sartine vers le temps où cette conversation aurait eu lieu. Ce n'est pourtant pas au compte de Rousseau qu'il faut mettre tout cela ; il est beaucoup plus probable que Bernardin, qui est d'une inexactitude extrême dans tous ces détails de dates et de chiffres, en écrivant quelque temps plus tard son rapport de cette conversation, a oublié et embrouillé ce que Rousseau lui avait dit.

Quant au passage tiré de la lettre à Mme. Delessert, on ne s'attendrait pas naturellement à ce qu'il établit des comptes exacts en écrivant à une amie. Il y parle de 600 francs de rente "dont 200 très mal assurés." Les 200 doivent être la pension que Dutens lui payait pour les livres vendus en Angleterre (cf. lettre à M. de Sartine) ; reste 400 fr., dont 300 sont probablement la pension payée par Duchesne, et 100 l'intérêt du capital qui était dans les mains de M. Boy de la Tour. Il ne compte pas ici la pension de 300 fr. que Thérèse tenait du libraire Rey, ni la pension de Milord Maréchal. Nous verrons tout à l'heure la raison de cette dernière omission.

Les deux autres citations sont d'une importance beaucoup plus grande ; dans toutes les deux, Rousseau prétend établir un compte très exact. (Mais remarquons que c'est toujours avec l'intention de faire ressortir sa pauvreté—relative.) Dans la liste de pensions fournie par la lettre à M. de Sartine, notons que Rousseau ne donne à la livre sterling qu'une valeur de 20 fr. tandis que la valeur en était à cette époque 24 fr. ;² notons aussi qu'il n'y compte pas, non plus que dans la lettre à Mme. Delessert, la pension de Thérèse, quoique, en se plaignant des bruits qu'on faisait courir sur sa fortune, il parle de pensions qu'on suppose faites à sa femme aussi bien que de celles qu'on lui attribue à lui.

Le passage du *Second Dialogue* date d'au moins deux ans plus

² Cf. citation d'une lettre de Milord Maréchal à la page 17.

tard que la lettre à M. de Sartine,³ mais ce que Rousseau y dit s'accorde très bien avec les données de cette lettre. Les 300 fr. assurés doivent être la pension de Duchesne, et les 800 incertains seraient donc les 200 de Dutens et les 600 de Milord Maréchal. Depuis janvier 1772, sa fortune a été augmentée par la vente de ses livres de bontanique et par ce que l'Opéra lui paya en 1774. Il ne manque pas de signaler cette augmentation, mais sans en dire rien de précis. De sorte que, sur ce point, nous ne savons pas à quoi nous en tenir.⁴ Dans ce passage Rousseau ne parle pas non plus de la pension de Thérèse. Il est permis évidemment, en dressant la liste de ses ressources d'omettre les pensions payées à sa femme, et ce que Rousseau dit au sujet de sa fortune est donc assez exact—à la lettre ; mais puisqu'il n'y a pas de raisons de croire que les 300 fr. de Thérèse n'entrassent pas dans le budget du ménage, il me semble que son mari aurait montré plus d'honnêteté en ajoutant, dans ces déclarations, cette pension aux autres.

Pour débrouiller cette affaire des pensions, il faut remonter jusqu'en 1762. Au commencement de cette année, ou à la fin de l'année précédente, Marc-Michel Rey offrit de faire à Thérèse une pension à vie de 300 l., "en reconnaissance du bien que vous

³ Pas avant 1774, date de la réconciliation entre Rousseau et les directeurs de l'Opéra, mentionnée par les *Mémoires sec.* à la date du 24 avril 1774.

⁴ Beaudouin (II. p. 478) dit d'une façon très précise que sa fortune fut augmentée "de 340 l. par an, par le placement d'une somme de 2000 écus qu'il reçut de l'Opéra." Je ne sais pas d'où M. Beaudouin tire ses renseignements. Cela ne se trouve assurément pas dans le passage cité de du Peyrou (*Discours préliminaire* en tête de la seconde partie des *Confessions*—éd. 1790, p. VIII) et qu'il donne comme seule référence. "M. de Girardin nous apprit, dit du Peyrou, qu'elle (Thérèse) avait outre ce viager (300 fr. de Rey—400 fr. de Milord Maréchal) la propriété d'un contrat de 15000 l. de principal provenant des 2000 écus (6000 l.) qui par ordre du Roi d'Angleterre lui furent comptés à la mort de Rousseau. . . . Deux autres mille écus (6000l.) avaient été payés par la direction de l'Opéra de Paris. . . ." Or les 6000 l. (ou fr.) en question furent payés à Thérèse par le nouveau directeur de l'Opéra, De Vesmes de Valgay, quand il lui acheta, après la mort de Rousseau, les six nouveaux airs du *Devin*. (Monin. R.H.L. p. 50—*Les œuvres posthumes et la musique de J. J. Rousseau*.)

(Rousseau) m'avez fait."⁵ Pendant les trois premiers mois de 1762, il discuta avec Rousseau les arrangements à faire pour cela (Bosscha. p. 129, 132, 138), et lui envoya enfin une copie du contrat par lequel il promit de payer, lui-même ou par ses héritiers, 300 l. par an en argent de France, à partir de 1763 (Bosscha. p. 153 note). C'était donc une rente viagère des mieux assurées.

En 1764, Rousseau fit avec Duchesne le contrat pour la publication du *Dictionnaire de musique*, en lui laissant le choix entre "200 louis (4800 fr.) en trois paiements égaux, ou 100 louis (2400 fr.) en recevant le manuscrit et une pension viagère de 300 fr. bien assurés" (H. XI. p. 184.) De ces deux formes de paiement proposées par Rousseau, Duchesne choisit la seconde.

En 1765 Milord Maréchal, ayant appris que l'entreprise de faire une Edition Générale des oeuvres avait manqué, écrivit à Rousseau le 22 mai "Vous m'appellez votre père. . . ne puis-je exiger par l'autorité que ce titre me donne, que vous permettiez que je donne à mon fils 1200 fr. (50 l. sterling) de rente viagère?" (M-P. Vie II. p. 160). Rousseau n'en accepta que la moitié⁶—600 fr. en rente viagère, dont le capital de 300 louis (7200 fr.) fut remis par Milord Maréchal à du Peyrou au mois de juillet 1776 (H. XI, p. 373).

Mais à l'époque même où Rousseau acceptait cette pension de

⁵ Rey à Rousseau. (inédit) Ann. X. p. 38. Article sur *Rousseau et M. M. Rey*. par A. Schinz.

⁶ *Confessions* XII (H. IX. p. 69.) "Milord Maréchal m'en avait offert une de 1200 fr. que je n'avais acceptée qu'en la réduisant à moitié. Il m'en voulait envoyer le capital, que je refusai, par l'embarras de le placer. Il fit passer ce capital à du Peyrou, entre les mains de qui il est resté et qui m'en paye la rente viagère. . . . Joignant donc mon traité avec du P., la pension de Milord M. dont les $\frac{2}{3}$ étaient réversible à Thérèse après ma mort, et la rente de 300 fr. que j'avais sur Duchesne je pouvais compter sur une subsistance honnête, et pour moi, et après moi pour Thérèse, à qui je laissais 700 fr. de rente, tant de la pension de Rey que de celle de Milord Maréchal. . . . "

Milord Keith, il fit un accord avec du Peyrou⁷ qui se substitua à la compagnie Neuchâteloise, laquelle avait entrepris et puis abandonné l'Édition Générale (Bosscha. p. 250). Du Peyrou reçut "le recueil" de tous les matériaux pour l'édition générale, tant manuscrits qu'imprimés, avec les mémoires de la vie de Rousseau et toutes les pièces qui s'y rapportaient, et en échange il promit de payer à Rousseau une rente viagère de 1600 fr. (Bosscha. p. 251).

Puis, pendant le séjour en Angleterre, Rousseau reçut de M. Dutens, pour ses livres, une pension de 10 l. sterling (240 fr.) et aussi la pension (de 100 l. sterling) que lui fit le roi d'Angleterre. De sorte qu'en 1767 quand ils rentrèrent en France, Rousseau et Thérèse auraient eu, sans compter celle du roi, des pensions viagères s'élevant à 3000 francs, ce qui leur aurait amplement suffi. Mais à ce moment commença pour Jean Jacques une période de trouble et d'agitation extraordinaires, pendant laquelle il renonça à la pension du roi d'Angleterre, et rompit son accord avec du Peyrou,⁸ restant son débiteur de 100 louis (2400 fr.) que du Peyrou lui avait déjà payés et que Rousseau tenait à restituer. Il pensait renoncer aussi à la pension de Milord Maréchal, mais se décida enfin à la recevoir au moins assez longtemps pour pouvoir

⁷ H. XI. p. 253—lettre à du Peyrou, 23 mai 1765. "Comme . . . notre convention générale est faite, rien ne presse sur le reste."

Bosscha, p. 263—lettre à Rey, 18 octobre 1765. "Il est vrai que l'accord pour l'édition de mes écrits est une affaire faite."

Confessions XII (H. IX. p. 69 "Je lui remis tous les matériaux de cette édition . . . j'y joignis l'engagement de lui remettre les mémoires de ma vie, et je le fis dépositaire généralement de tous mes papiers, avec la condition expresse de n'en faire usage qu'après ma mort. Au moyen de cela la pension viagère qu'il se chargeait de me payer suffisait pour ma subsistance."

⁸ H. XII. p. 80—lettre à M. d'Ivernois, 26 avril 1768. "Je crois pour de bonnes raisons, devoir renoncer à la pension du roi d'Angleterre; et pour des raisons non moins bonnes j'ai rompu irrévocablement l'accord que j'avais fait avec M. du Peyrou."

payer les 100 louis de du Peyrou.⁹ Il lui proposa cet arrangement le 24 mars 1768 : — “il me semblait que, sans rien changer à la destination de cette rente, quatre ou cinq ans, dont une partie est déjà écoulée, suffisaient pour acquitter ces 100 louis.” Nous ne savons pas ce que du Peyrou en dit ; mais depuis ce temps-là jusqu'en 1770 nous n'entendons plus parler de cette rente. Dans une lettre du 28 février 1770, Rousseau lui écrivait : “Je n'avais pas besoin, mon cher hôte, de la note que vous m'avez envoyée pour être convaincu de votre exactitude dans les comptes. Cette note me fait plaisir, en ce que *j'y vois approcher le temps où nous serons tout à fait quittes*, et vous me faites désirer de vivre au moins jusque-là. Il n'est pas temps encore de parler des arrangements ultérieurs.” (H. XII. p. 202). Le 5 novembre, en renvoyant un mandat de du Peyrou, il disait : “Pourquoi voulez-vous prendre des arrangements positifs sur des suppositions, et m'envoyer un mandat sur vos banquiers sans savoir si je suis équitablement dans le cas de m'en prévaloir. Attendez du moins que, de retour chez vous, vous puissiez vérifier par vous-même l'état des choses, et ne m'exposez pas, en recevant des payments avant l'échéance, à redevenir votre débiteur sans en rien savoir.” On pourrait conclure de cela que du Peyrou avait accepté la proposition de Rousseau, et qu'il recevait lui-même la rente provenant des 300 louis de Milord Maréchal jusqu'en 1770, quand, sa dette acquittée, Rousseau recommença à toucher les 600 francs par an.

⁹ Cf. H. XII. pp. 73, 81, 83—lettres à du Peyrou, 24 mars, 29 avril, 10 juin 1768. “ . . . ayant nettement refusé de vous rembourser de vos 100 *louis* sur l'argent qui vous a été remis par milord maréchal . . . il faut ou que je tire de ma poche ces 100 *louis* pour vous les rendre, ou que je vous en reste débiteur. Or je ne veux point rester votre débiteur.” . . . “Refuserez-vous de vous rembourser de ces 100 *louis*, parce que je ne veux pas recevoir les 200 *autres*? . . . Vous me pressez de vous répondre catégoriquement si je veux recevoir la rente viagère . . . Je vous réponds à cela que, si vous refusez de vous rembourser sur le capital, je la recevrai jusqu'à la concurrence du payment des 100 *louis* que je vous dois . . . Je la recevrai . . . jusqu'à ce que vous soyez payé; après cela je verrai ce que j'aurai à faire . . . Bien entendu qu'aussitôt que la somme qui vous a été remise pour moi par milord maréchal lui sera restituée, il faudra bien qu'à votre tour vous receviez la restitution des 100 *louis*.” (H. XII. p. 81-2).

De sorte que pendant les années 1768-1770 il ne touchait que les 200 fr. de Dutens, les 300 fr. de Duchesne, les 300 fr. que Rey payait à Thérèse, et environ 100 fr. d'intérêt du petit capital qui était dans la maison Boy de la Tour; 900 fr. donc, y compris la pension de Thérèse, et de ces 900 fr. il payait chaque année 100 fr. à sa vieille tante, Mme. Goncerut.¹⁰

Ce n'était donc pas sans raison qu'il se plaignait de sa pauvreté à cette époque-là; il n'avait, en effet, que la moitié des 1600 fr. "qui est la somme que je dépense annuellement, dit-il à Rey (Bosscha. p. 250), depuis que je vis dans mon ménage." A partir de juillet 1770, quand il toucha de nouveau la pension de Milord Maréchal il avait environ 1440 fr. de rentes viagères qui lui furent payées jusqu'au moment de sa mort.¹¹ Ajoutons que sa tante mourut au commencement de 1775 (Godet. p. 175), et dès lors Rousseau n'eut plus à prendre sur sa petite rente les 100 fr. qu'il lui payait tous les ans depuis 1768.

En résumé, les Rousseau semblent avoir touché 800 fr. au moment de quitter Monquin, environ 1300 fr. de la fin de 1770 jusqu'à 1775, et environ 1400 fr. de 1775 jusqu'à la mort de Jean-Jacques.

Il est bien certain que Rousseau ne croyait pas pouvoir vivre à Paris sans avoir quelque chose de plus que ses pensions viagères. Dans le *Second Dialogue* (H. IX. p. 219), ayant déclaré qu'il ne possédait que 1100 fr. de rente, plus quelque argent comptant :

¹⁰ Pour la pension faite à la tante Goncerut cf.

H. XII p. 55—lettre à M. d'Ivernois, 29 janvier, 1768.

H. XII p. 63—lettre à M. Guy, 17 février, 1768.

Godet—pp. 41, 57, 60, 62, 119, 158—à Mme. Delessert.

¹¹ Pension de Duchesne—"servie jusqu'à la mort de Rousseau"—ce sont les mots de d'Avenel—R. d. d. m.—15 nov. 1908.

Pension de Dutens—devait s'éteindre au premier mourant—Dutens n'est mort qu'en 1812.

Pension de Rey—payée à Thérèse après la mort de Rousseau—Cf. lettre de Girardin à Rey, 8 août 1778, Bosscha—p. 316.

Pension de Milord Maréchal—Cf. Lettres de du Peyrou à Rey 7 déc. 1778, 16 jan. 1779. Bosscha, p. 311, 312: "Il (M. de Girardin) doit si peu ignorer que les 600 l. de pension viagère constituée à M. R. sont réversibles pour 400 l. à sa veuve, que dès ma première lettre . . . je lui mandai cet arrangement et lui remis pour Mme. R. une lettre de 300 l. pour les 6 premiers (mois) de l'année échus en juillet, etc. . . ."

“Vous pourriez, continua-t-il, dire comme tant d’autres que, pour un philosophe austère, onze cents francs de rente devraient. . . suffire à ma subsistance. . . . A cela je répons, premièrement, que je ne suis ni philosophe, ni austère, et que cette vie dure, dont il plaît à vos messieurs de me faire un devoir, n’a jamais été ni de mon goût, ni dans mes principes, tant que par des moyens justes et honnêtes, j’ai pu éviter de m’y réduire. . . . sans avoir jamais été riche, j’ai toujours vécu commodément ; et il m’est de toute impossibilité de vivre commodément dans mon petit ménage avec onze cents francs de rente.”

En faisant ses plans pour rentrer dans la capitale, il avait pensé à reprendre son ancien métier de copiste et il en avait parlé évidemment à des amis, car très tôt après son arrivée à Paris, dans sa première lettre à M. de la Tourette (H. VI, p. 89) il lui dit, en parlant de ses diners en ville et de ses visites : “Tout ceci n’est pas le moyen de reprendre la copie de la musique d’une façon bien lucrative, et j’ai peur qu’à force de dîner en ville je ne finisse par mourir de faim chez moi.” A peine était-il à Paris depuis trois semaines qu’on y parlait de sa décision de se faire copiste comme d’une chose connue,¹² et Grimm (15 juil.) prétendait même que Rousseau disait avoir besoin de gagner 1500 francs par an avec ses copies pour être à son aise. Il y avait naturellement des gens qui l’accusaient de se faire copiste par affectation. Morellet, par exemple, dit dans ses *Mémoires* (Chap. 5, p. 107) : “Rousseau continue froidement de copier de la musique comme il faisait avec affectation devant ceux qui venaient le voir, en répétant qu’il fallait qu’il vécût de son travail.” Jean-Jacques savait qu’on portait contre lui ces accusations et il s’en plaignit, entre autres auprès de M. de Sartine le 15 janvier 1772 (H. XII, p. 242.) ; aussi dans le *Second Dialogue* (H. IX, p. 219). Après sa mort on imagina encore autre chose, et on commença à répandre le bruit qu’il n’employait pas pour lui-même l’argent gagné en

¹² Mme. du Deffand. *Correspondance complète avec ses amis*—Paris 1865, lettre à Walpole 15 juil. 1770.

copiant, mais qu'il le donnait à de plus pauvres que lui.¹⁸ Lui-même déclara toujours qu'il le faisait par nécessité. "Pourquoi voulez-vous que, sur mes vieux jours, je fasse sans nécessité le dur apprentissage d'une vie plus que frugale, à laquelle mon corps n'est point accoutumé; tandis qu'un travail qui n'est pour moi qu'un plaisir me procure la continuation de ces mêmes commodités, dont l'habitude m'a fait un besoin, et qui, de toute autre manière, seraient moins à ma portée ou me coûteraient beaucoup plus cher?"

Maintenant que gagnait-il ainsi? Ce que nous savons confirme que pendant les deux ou trois premiers mois de son séjour il ne s'était pas, peut-être, livré très sérieusement à son travail. Son registre de copies (tenu régulièrement depuis le 1^{er} avril 1772 jusqu'au 22 août 1777) ne fait commencer son travail que le 1^{er} septembre 1770 (Jansen, M. p. 475), et ce ne fut qu'à la fin de 1771 ou le commencement de 1772 que les commandes lui vinrent en abondance, et qu'il se décida à s'y livrer tout entier (Roth. p. 249; Godet. p. 115). A partir de ce moment il travaillait avec un tel acharnement qu'il ne se donnait même plus le temps d'écrire des lettres. (Cf. sa dernière lettre à Mme. Boy de la Tour, le 18 janvier 1773: "Mes occupations me tiennent surtout en hiver, cloué à ma besogne avec une telle assiduité que je n'ai plus le temps ni le courage d'écrire aucunes lettres.") Son registre de copies montre un total de 9,236½ pages de musique copiées entre le 1^{er} avril 1772 et le 22 août 1777. 9,236½ pages à 10 sous la page (M-P. inéd. II. p. 23) nous donnent 4,618 fr. en cinq ans et demi, ou environ 838 fr. par an. Ce qui, ajouté à ses rentes viagères, lui faisait un revenu d'environ 2,238 fr.

Rousseau cessa de tenir son registre à la date du 22 août 1777, comme s'il renonçait désormais à ce travail. Nous apprenons aussi par Pierre Prévost, précepteur des enfants de Mme. Delessert, et qui connaissait Rousseau à cette époque-là, que Jean-Jacques avait "cessé de copier de la musique la dernière année de sa vie, et déjà auparavant il se livrait peu à ce travail." De sorte que même

¹⁸ *L'Année littéraire* 1778 t. VIII, lettre de Mme. de la Motte (i. e. Mme. de la Tour de Franqueville) et *Correspondance Secrète* de Métra, 1^{er} janvier 1780.

en ne payant plus les 100 fr. par an à sa tante, Jean-Jacques était vraiment plus pauvre à partir de 1777 qu'il n'avait été depuis 1771. Si, en 1774, il ne croyait pas pouvoir vivre commodément sans ajouter à ses rentes viagères ce qu'il gagnait par sa copie, cela lui devenait naturellement encore plus difficile, à mesure que lui et sa femme vieillissaient et sentaient le besoin d'une vie plus aisée. Malheureusement aussi, au moment où il commençait à moins gagner, Thérèse tombait malade; il fallait ajouter encore aux dépenses du ménage en lui donnant une domestique (H. IX, p. 403) et voilà Rousseau qui tombe dans une crise de découragement et de pessimisme, et qui écrit au mois de février 1777 le fameux mémoire dans lequel il demande n'importe où un asile pour lui et pour sa femme.

Même après sa mort, on discutait encore si c'était par nécessité qu'il avait copié de la musique. LeBègue de Presle dit que Rousseau, à la fin de sa vie, *quoiqu'il n'eût pas un revenu assez grand pour vivre à Paris et payer un domestique*, n'était pas "à la misère," puisqu'il avait 1440 livres de rentes viagères. L'auteur des *Mémoires Secrets* (9 mars 1779) est d'une autre opinion—"La cause, dit-il que M. LeBègue de Presle donne au départ de Rousseau. . . est. . . assez gauche. . . puisqu'il convient que ce philosophe possédait 1450 l. de rentes constituées, *premier fonds assez suffisant pour un ménage aussi médiocre que celui de Rousseau.*" Il est probablement vrai qu'on aurait pu vivre à Paris avec les 1300 ou 1400 fr. de rente dont disposaient Jean-Jacques et Thérèse à partir de la fin de 1770; encore plus, quand, à partir de 1774, cette rente fut augmentée par l'argent reçu de l'Opéra et par les 100 fr. par an qu'il n'avait plus à payer à sa tante. Mais il est aussi probable que Rousseau ne savait pas—nous venons de voir qu'il ne voulait pas—vivre de si peu, surtout vers la fin de sa vie lorsqu'il ne se sentait pas la force de se priver et de faire des économies. Il me semble aussi, d'après les faits que nous avons computés, que Rousseau voulait toujours se faire croire un peu plus pauvre qu'il ne l'était. Ce n'était pas, évidemment, pour obtenir des cadeaux—puisque'il n'en voulait

CHAPITRE IV

Occupations

1. *La copie.*

Rousseau venait donc à Paris en 1770 avec l'intention de reprendre son métier de copiste de musique. Comme nous venons de le voir, il se plaignait d'abord des visites et des distractions de la vie sociale qui l'empêchaient de se mettre bien sérieusement au travail ; mais il obtint quand même et livra quelques commandes dès l'été de 1770.¹

C'était surtout la matinée qu'il consacrait à ce travail. Selon Bernardin de Saint Pierre (p. 49-50) "il se levait à cinq heures du matin en été, se mettait à copier de la musique jusqu'à sept heures et demie ; alors il déjeunait et pendant son déjeuner il s'occupait à arranger sur du papier les plantes qu'il avait cueillies l'après-midi de la veille ; après déjeuner il se remettait à copier de la musique. Il dinait à midi et demi. A une heure et demie il allait prendre du café assez souvent au "Café des Champs Elysées" où nous nous donnions rendez-vous. Ensuite il allait herboriser dans les campagnes." Pendant l'hiver il sortait moins et travaillait davantage. (Roth. pp. 249 et 258.)

Ses visiteurs le trouvaient presque toujours penché sur sa copie, qu'il continuait tranquillement, "notant et causant à la fois." C'est ainsi qu'il reçut pour la première fois Bernardin de Saint-Pierre (p. 31), Goldoni,² et Champagneux (Buffenoir p. 199) en 1775. "Dès la seconde visite, dit Champagneux, il me demanda la permission de continuer son travail, dont il dit qu'il était obligé de se faire une ressource pour vivre. . . . Quand j'avais le talent d'amener la conversation sur des sujets qui piquaient sa curiosité ou flattaient son cœur, adieu règle et notes—il oubliait tout cela pour se livrer à l'expansion de ses idées."

¹ H. XII. A. M. de Saint-Germain, 14 août 1770: "J'y exerce mon ancien métier de copiste."

² Goldoni. *Mémoires* 1787—III. p. 126 s.

Mieux que cela, depuis qu'on savait que Jean-Jacques s'était fait copiste, les curieux se servaient volontiers de ce prétexte pour entrer chez lui en apportant de la musique à copier, qu'ils oublièrent même parfois de retirer et de payer.³ Eymar—qui s'était lui-même servi de ce moyen de faire la connaissance du philosophe—raconte (M-P. inéd. II, p. 23f.) que pendant sa seconde visite, il arriva un jeune homme "d'une figure intéressante qui vint apporter quelques feuilles de musique à copier, et dont l'embarras et la timidité déguisèrent mal le véritable motif de visite. Rousseau s'en aperçut, et néanmoins le reçut fort bien. Il se chargea de sa musique et fixa le jour auquel elle serait prête—mais quand le jeune homme fut sorti il se tourna vers nous et dit: Cette personne m'a bien l'air d'être venue chez moi dans un tout autre but que celui qui a paru l'y amener." Une autre fois un seigneur russe,⁴ le comte Schouvalof, qui avait employé la même ruse avec assez de succès, gâta tout, une fois la conversation engagée, en avouant que sa musique à copier n'était qu'un simple prétexte. "Rousseau fronce le sourcil et ramasse en hâte la musique.—Je suis chambellan de sa Majesté Impériale.—Tant pis pour vous, répond le citoyen de Genève. Puis, en se levant: Voilà votre musique et votre argent; remportez-les; mais comme vous m'avez fait perdre deux heures, je retiens 12 francs."⁵ Puis il le pousse hors de sa chambre et referme la porte."

C'est ainsi que le Marquis de Girardin fit, en 1775 ou 1776, la connaissance de celui qui devait être son hôte à Ermenonville en 1778. Son fils Stanislas nous raconte⁶ que son père fit connaissance avec Rousseau à son retour d'Italie. Jean-Jacques

³ Cf. son *Registre de copies de musique*. (Jansen M. p. 475) "18 pages en parties séparées . . . pour Mme. la Comtesse d'Egmont dont elle a oublié de me payer la copie" . . . "77 pages de *Duo de Gusman*, copiées pour Mme. la Princesse de Pignatelli, et qui ne m'ont pas non plus été payées."

⁴ Comte d'Allonville—*Mémoires secrets de 1770 à 1830*. Chap. XIV. p. 181.

⁵ A raison de 10 sous le page, cela ferait 12 pages par heure; plus qu'il n'aurait vraiment pu faire en une heure de travail. Il fait payer cher au chambellan impérial ces deux heures gaspillées!

⁶ Stanislas de Girardin—*Mémoires, journal et souvenirs*. 1829.

“demeurait alors rue Platrière dans le voisinage de la Grande Poste. Mon père s’était introduit chez lui en lui portant de la musique italienne à copier,—il multipliait par ce moyen les occasions de le voir. Il me menait quelques fois avec lui pour essayer la musique copiée par Jean-Jacques.”

Sa clientèle, cependant, ne se composait ni exclusivement, ni en majeure partie de ces curieux. S’il en avait été ainsi, on les aurait vus venir d’abord en foule, pendant que son retour à Paris faisait sensation, et puis en nombre toujours diminuant, tandis que c’est juste le contraire qui eut lieu. Lui-même ne date (Jansen, M. p. 475.) le commencement de son travail sérieux que du premier septembre 1770 (deux mois après son retour) et le petit commerce ne battit son plein qu’encore plus tard (Roth. p. 249). “L’ouvrage, qui durant près de deux ans ne venait qu’avec peine, m’est venu tout d’un coup en abondance et assez à propos” (Godet. p. 115). Le premier avril 1772, il commença à tenir un registre (Jansen, M. p. 475 s. et H. IX. p. 215) de toutes ses copies payées, “dans l’ordre où elles ont été faites, et sous chacun de ces numéros est marqué, avec la date du jour où la copie a été achevée, le nom de la personne pour qui elle a été faite, ensuite l’indication de la pièce, le nombre des parties séparées. . . . et enfin le nombre des pages.” Les numéros sont arrangés en centaines, chaque centaine marquée par une lettre de l’alphabet. Il fait commencer le registre au numéro B. 1., ayant réservé la centaine A au travail fait entre le premier septembre 1770 et le premier avril 1772—travail qui par conséquent ne figure pas dans le registre. La dernière entrée, celle du 22 août 1777 est E. 60., ce qui fait 360 copies (9,236½ pages) en cinq ans et demi. Toutes les copies faites depuis le premier avril 1772 portaient à la fin, avec les initiales JJR, une lettre et un numéro correspondants à ceux du registre. Il y a, en outre, à la fin du registre, une page où il inscrivait la musique qu’il copiait gratuitement pour des amis, et enfin une liste des pièces qui restaient entre ses mains au moment où il cessa de tenir son registre. Il s’était résigné, vers la fin de sa vie, à abandonner

ce travail qui devenait de plus en plus difficile et pénible. Sa main n'était plus ni assez ferme, ni assez rapide, et sa vue s'affaiblissait;⁷ il trouvait aussi qu'il gaspillait trop de temps avec des importuns qui apportaient ou remportaient leur musique. "Un autre inconvénient très grave me forcera d'abandonner enfin ce travail. . . . c'est l'abord fréquent d'étrangers. . . . qui s'introduisent chez moi sous ce prétexte, et qui savent ensuite s'y cramponner malgré moi." (H. IX, p. 227 note.)

Nous venons de voir le soin qu'il mettait à inscrire et à numéroter toutes ses copies et à séparer celles qu'on lui payait de celles dont il faisait cadeau à ses amis; nous allons voir qu'il se piquait aussi de faire de très belles et de très exactes copies. Grimm disait déjà le 15 juillet 1770: "il prétend n'avoir pas son pareil;" et il semble que cette fois Grimm n'ait pas beaucoup exagéré. Le Prince de Ligne (op. cit.), ayant entendu parler de ce faible de Rousseau, en profita pour s'assurer un bon accueil. Etant allé le voir pendant la première quinzaine de juillet 1770, il lui parla d'abord de ses gros livres de botanique, et puis lui demanda: "Est-il vrai que vous soyez si habile pour copier la musique?"—et Rousseau de lui montrer ses copies, en disant: "Voyez comme cela est propre." En recevant la visite de Goldoni,⁸ le philosophe se leva, lui montra une copie qu'il était en train de faire, et dit, mais peut-être en plaisantant un peu:—"Voyez si personne copie de la musique comme moi; je défie qu'une partition sorte de la presse aussi belle et aussi exacte qu'elle sort de chez moi." En effet, elles étaient très belles, et, selon Corancez, "d'une exactitude rare." Eymar (M-P. inéd. II, p. 47) en parle aussi avec enthousiasme. "Je n'ai rien dit encore de la beauté et de la perfection de sa copie. . . . Elle ne laissait absolument rien à désirer. Notes, paroles et

⁷ LeB. de P.; aussi H. IX. p. 227: "Il est vrai qu'avancé déjà dans la vieillesse, il ne peut espérer de vaquer longtemps encore à son travail: sa main déjà tremblotante lui refuse un service aisé; sa note se déforme, son activité diminue; il fait moins d'ouvrage et moins bien dans plus de temps."

aussi—Girardin à du Peyrou, 22 juil. 1778.

⁸ Goldoni—Op. cit.

signes, tout semblait être moins l'ouvrage de la plume que du burin. . . . Il se piquait même d'y mettre du luxe, et de la prodigalité, s'il est permis de nommer ainsi l'élégance la plus recherchée. Chaque première page, après le titre, était ornée d'une vignette ou d'un fleuron; une belle encre rouge marquait le genre du morceau et faisait ressortir à l'œil les piano et les forte: les paroles étaient alignées sous le chant avec un réglet, un tiret proprement façonné servait à réunir les parties qui devaient aller ensemble; enfin, au bout de la dernière page, le nombre total des mesures était rapporté, et le tout se terminait par un chiffre ou une signature en lettres initiales à peu près de cette manière—JJR cop.; telle était la copie de Rousseau."

Avec "l'honnêteté d'un ouvrier de bonne foi," comme dit Bernardin de Saint-Pierre (p. 60), il faisait très consciencieusement les copies qu'on lui demandait, et refusait toujours d'accepter plus que le prix qu'il avait fixé, quoiqu'on essayât parfois de lui faire la charité en lui payant davantage (B.-B., p. 363). Cependant, par une logique assez bizarre, il se faisait payer plus cher (10 sous la page) parce qu'il travaillait plus lentement et faisait plus de fautes que n'en faisaient d'autres copistes "moins distraits et plus expéditifs que lui."

Ce ne fut pas sans protestations de la part de ses amis que Rousseau s'occupa ainsi pendant ses années de Paris. Tous se faisaient un devoir de le plaindre, ou de l'engager à reprendre plutôt sa plume de philosophe. Mais lui, ayant renoncé définitivement à faire des livres, paraissait très content et ne trouvait pas bon que ses amis se mêlassent tellement de ses affaires à lui. "Vous me plaignez, dit-il à ce sujet à Goldoni (op. cit.) parceque je m'occupe à copier? Vous croyez que je ferais mieux de composer des livres pour des gens qui ne savent pas lire et pour fournir des articles à des journalistes méchants? Vous êtes dans l'erreur. J'aime la musique de passion, je copie des originaux

* Eymar—M.-P. inéd. II. p. 23; aussi H. IX p. 226. "Il travaille lentement, pesamment, fait beaucoup de fautes, efface ou recommence sans cesse; cela l'a forcé de taxer haut son ouvrage, quoiqu'il en sente mieux que personne l'imperfection."

excellents, cela me donne de quoi vivre, cela m'amuse et en voilà assez pour moi." Bernardin de Saint-Pierre (p. 65) lui demandait s'il n'aurait pas pu prendre quelque autre état que celui de copiste, et Rousseau lui répondit: "Il n'y a point d'emploi qui n'ait ses charges. Il faut une occupation. J'aurais cent mille livres de rente que je copierais de la musique: c'est pour moi à la fois un travail et un plaisir." Il prétendait aussi qu' "en copiant de bonne musique il jouissait d'un concert parfait." (Prévost.)

Il avait donc trouvé un métier qui l'occupait sans le fatiguer, et en même temps lui procurait un vrai plaisir; qui lui donnait de quoi mener une vie indépendante et pas trop dure, tout en le laissant libre d'arranger comme il voulait sa journée dont il ne devait compte à personne.

2. *La Botanique.*

L'étude de la botanique devenait par moments chez Rousseau une vraie passion. Pendant son séjour à Lyon, avant d'arriver à Paris, il avait herborisé avec ses amis de là-bas, et à peine rentré dans la capitale, il se mit en relations avec les principaux botanistes et jardiniers du jour. Il alla voir le jardin d'un M. Cochin (H. VI, p. 88); il fit la connaissance de Richard (Ibid.), qui promit de lui montrer les jardins du Trianon; surtout on lui fit accueil au Jardin du Roi (H. VI, pp. 89 et 90). Il y allait causer avec les deux de Jussieu, l'oncle et le neveu, et assistait aux promenades d'herborisation qu'ils avaient l'habitude de faire avec leurs élèves (*Mém. Sec.* 22 et 26 juil. 1770). Ce fut au Jardin du Roi aussi qu'il fit la connaissance du grand Lamarck,¹⁰ et du jardinier Thouin dont la collection de graines (H. VI, p. 94) excita tellement son émulation que pendant deux ou trois ans il demandait à tout le monde¹¹ des fruits et des graines pour

¹⁰ *Revue hebdomadaire* 21 nov. 1908 p. 309. Lamarck se lie avec les botanistes du Jardin des Plantes et herborise avec Jean Jacques Rousseau, qui ne paraît pas l'avoir séduit. Article d'Edmond Perrier.

¹¹ A Linné—le 21 sept. 1771 (H. XII, p. 241). A M. de la Tourette, le 26 nov. 1770 (H. VI, p. 90), le 25 janv. 1772 (H. VI, p. 92). A M. de Malesherbes (H. VI, p. 63).

augmenter sa petite collection ; il en recevait même de l'Angleterre. (H. VI, p. 94).

Il aurait voulu cependant consacrer encore plus de temps à la botanique, et il trouvait que d'autres soins la lui avaient fait extrêmement négliger. "Depuis que je suis à Paris, écrivait-il le 26 novembre à M. de la Tourette, (H. VI, p. 91) je n'ai été que 3 ou 4 fois au Jardin du Roi ; quoiqu'on m'y accueille avec la plus grande honnêteté, et qu'on m'y donne volontiers des échantillons de plantes, je vous avoue que je n'ai pu m'enhardir encore à demander des graines. . . ." Mais il faisait déjà des projets pour la saison prochaine, où il comptait se "remettre au courant de la botanique." Il parlait aussi d'une promenade d'herborisation qu'il comptait faire "le printemps prochain" à Montmorency (Ibid.) Il y alla, en effet, pendant le printemps ou l'été de 1771 avec Antoine Laurent de Jussieu et "la caverne du Jardin du Roi," mais sans réussir à trouver le *plantago monanthus* qu'il désirait surtout revoir, et que, lui, ainsi que les autres membres de l'expédition, cherchaient avec soin autour de l'étang (H. VI, p. 62).

Cela nous étonne—et cela étonnait déjà les contemporains—que ces parties d'herborisation aient pu convenir au "promeneur solitaire." Et de fait, elles ne lui plaisaient pas trop ; il finit par y renoncer. Au printemps de 1772, il écrivait à Malesherbes : "J'ai suivi M. de Jussieu l'ainé (Bernard) dans sa dernière herborisation, et je la trouvai si tumultueuse et si peu utile pour moi que quand il en aurait encore fait, j'aurais renoncé à l'y suivre." Cependant, à en croire Antoine Laurent de Jussieu, le neveu, Rousseau aurait herborisé avec lui et M. Thouin toutes les semaines pendant cinq des derniers étés de sa vie.¹²

Rousseau avait toujours aimé la promenade, et depuis qu'il s'intéressait aux plantes, il l'aimait davantage encore. Tous les jours pendant la belle saison, il se promenait l'après-midi. Le plus souvent il était seul. Thérèse ne partageait pas son enthousiasme pour la nature, et son mari avait toutes les peines

¹² *Annales du Museum d'histoire naturelle*, Paris, 1808, t. XI.

du monde à obtenir cinq ou six fois l'an qu'elle sortit avec lui (H. XII, p. 220). Parfois il fut accompagné par un ami; par Dusaulx pendant les quelques mois que dura leur amitié (Dusaulx, p. 112); au moins une fois il alla herboriser avec Monsieur de Malesherbes, probablement pendant l'été de 1771.¹³ Après qu'il se fut lié d'amitié avec Bernardin de Saint-Pierre (au mois de juin 1771),¹⁴ il prit l'habitude de sortir avec lui. Au moins une fois par semaine pendant qu'il faisait beau, ils parcouraient l'après-midi les environs de Paris, causant et herborisant. Parfois même on partait le matin à 7 heures, on dînait à 2 heures dans quelque village et on ne revenait que le soir ou à la nuit. Un lundi de Pâques (probablement en 1776 ou 1777)¹⁵ ils firent une expédition au Mont Valérien (B. de St.-P., p. 106). Ce jour-là ils dînèrent dans le réfectoire d'une communauté de religieux, assistèrent ensuite dans la chapelle à la litanie des voyageurs, et se promenèrent dans le cloître et dans le jardin d'où on jouissait d'un spectacle magnifique. "Vue immense; grand rideau de nuages et de pluies; Paris élevant ses tours; des coups de lumière au loin. . . . des nuages plombés, se succédant de l'ouest, remplissaient les vallons." (B. de St.-P., p. 109.) Une autre fois Bernardin conduisit Rousseau à Romainville (B. de St.-P., p. 109), pour lui montrer à son tour un paysage à son goût. On passa une journée délicieuse, on dîna au cabaret de Romainville et pour ajouter au plaisir, on eut du café que Bernardin avait apporté, sachant que c'était une des "choses de luxe" que Rousseau aimait.

Ils parcoururent de cette façon les bords de la Seine, le Pré St. Gervais, le Bois de Boulogne, le Parc de la Muette, les hauteurs de Sèvres, etc.; Rousseau herborisant, le chapeau sous le bras ou accroché à sa poche, même en plein soleil, et armé

¹³ A. M. de Malesherbes, 21 oct. 1771 et 11 nov. (1771)—(Pougens.)

¹⁴ Cf. Bernardin de Saint-Pierre—p. 31. Bernardin se trompe d'une année. La lettre de Rousseau citée par lui à la page 35, et dont l'original existe au Musée Carnavalet, est datée: "ce vendredi 3 août 1771."

¹⁵ Cf. p. 109 du récit de Bernardin: "J'ai été à la Trappe. . . ." Il avait visité la Trappe pendant un voyage qu'il fit au printemps de 1775.

d'une loupe, d'une boîte de fer blanc et d'un "petit louchet de fer blanc ajusté avec une serpette de même, qu'il agençait au bout de sa canne pour attraper les plantes qu'il ne pouvait atteindre" (B. de St.-P., p. 163). Bernardin s'intéressait plutôt aux conversations qu'aux plantes. C'était pendant ces promenades autour de Paris que Rousseau cueillait les plantes destinées à la composition de ses herbiers.

Outre son grand herbier in-folio, auquel il faisait toujours des additions, il se donna beaucoup de peine pendant les deux premières années de son séjour pour en faire un joli petit in 8 pour Mlle. Julie Boy de la Tour. Il le lui avait promis au printemps de 1770, quand il herborisait avec elle dans les environs de Lyon (Godet. p. 82). Enfin, vers la fin d'avril 1772 le travail fut achevé et Rousseau confia le paquet à M. Guyenet qui retournait au Val de Travers. Le précieux envoi n'arriva cependant à sa destination qu'après d'assez longs délais (Roth. p. 255). Au mois de juillet "la tante Julie"—comme Rousseau avait l'habitude de l'appeler—l'attendait encore; et Rousseau s'inquiétait. "Je n'ai pas laissé, dit-il, d'y prendre quelque soin. C'est une perte qui, quoique petite, ne me serait pas facile à réparer promptement" (Godet. p. 98). Voici la description de cet herbier (Ann. II, p. 261); on ne s'étonne pas que Rousseau ait mis deux ans à le faire: "Chaque plante a été disposée dans un feuillet double et fixée au moyen de bandelettes en papier vert et doré sur le recto du second feuillet, lequel est encadré de deux filets à l'encre rouge. Deux feuillets doubles demeurés vides, ouvrent et terminent l'herbier; sur l'un est écrit 'Ceci est le dessus' et sur l'autre, 'Ceci est le dessous.' Des arabesques à l'encre bleue. . . . ornent les faces extérieures de deux cartons qui servent de couvertures: il y a quatre attaches en soie de même couleur." Pour chaque plante, le numéro et le nom sont inscrits sur le recto du premier feuillet, et l'herbier est accompagné d'une liste numérotée du contenu. "Jamais, dit Prévost, herboriste n'a poussé plus loin la délicatesse et la propreté dans l'arrangement des plantes sur le papier. . . . Son moussier de format in 12 était un petit chef

d'œuvre d'élégance." Il mettait évidemment le même soin à faire de beaux herbiers qu'à produire de belles pages de musique, et la même recherche de l'élégance se voit dans la copie des deux premières parties de la *Julie* qu'il fit pendant l'hiver de 1757. (H. VIII, p. 313). Lui-même dans son *Second Dialogue* dit: "Il s'attache plus à faire de jolis herbiers qu'à classer et caractériser les genres et les espèces. Il employait un temps et des soins incroyables à dessécher, à conserver aux fleurs leurs couleurs naturelles; de sorte que, collant avec soin ces fragments sur des papiers qu'il ornait de petits cadres, à toute la vérité de la nature il joignait l'éclat de la miniature et le charme de l'imitation." (H. IX, p. 188).

Deux années plus tard, vers la fin de mai 1774, Rousseau envoya à Lyon un second herbier, destiné, celui-ci à l'amusement et à l'instruction de sa petite élève Madelon Delessert (Godet. p. 165), pour qui il avait aussi écrit les *Lettres élémentaires sur la Botanique*.

Enfin, en même temps qu'il composait l'herbier de Mlle. Boy de la Tour, Rousseau en faisait un encore pour M. de Malesherbes qui aimait la botanique et l'étudiait sous la direction de son ami. En octobre 1771, Jean-Jacques lui envoya un "échantillon d'herbier" de format in 4°, dans lequel il avait mis, entre autres, un morceau du "vrai papier, qui jusqu'ici n'était point connu en France, pas même de M. de Jussieu." C'était son ami M. de la Tourette de Lyon qui l'avait rapporté de Naples et qui le lui avait donné.

A ce moment-là Rousseau s'intéressait particulièrement aux mousses et aux lichens—goût qu'il avait pris à Wootton. Il alla les étudier au Bois de Boulogne (H. VI, p. 62.) et il engagea Malesherbes à en faire de même dans son parc. Pour lui faciliter cette étude, il lui envoya en décembre un "moussier," en offrant de classer et de nommer, autant qu'il lui serait possible, les échantillons que Malesherbes lui enverrait. (H. VI, p. 64).

Non content de travailler à son herbier à lui, et d'en faire pour ces trois amis (qui étaient aussi en quelque sorte ses élèves),

il fut tellement transporté par son enthousiasme qu'il conçut l'idée,—dans l'automne de 1771,—de faire aussi des herbiers à vendre à des amateurs de botanique. Au mois de novembre il fit part de son projet à Malesherbes, qui lui répondit, le 2 janvier 1772, qu'il était bien sûr de six personnes qui en demanderaient, et peut-être davantage. Rousseau en parla aussi dans ses lettres, à M. de la Tourette (H. VI, p. 94) et à la Duchesse de Portland (H. VI, p. 77.) Il comptait collectionner les plantes pendant l'été de 1772 et puis les arranger et faire les herbiers au cours de l'hiver suivant. En effet, il rassembla une quantité de plantes, et fit de grands préparatifs, mais quand le moment arriva de se servir de tout cela, il se sentit effrayé par la tâche qu'il s'était imposée. Il renonça donc à vendre des herbiers,¹⁶ mais il continua trois ou quatre collections miniatures "pour donner encore quelque objet à ses courses champêtres."

Le découragement dont il se sentit pris au moment d'arranger toutes ses plantes contribua sans doute à diminuer son goût pour la botanique à partir de l'hiver de 1773.¹⁷ Jusqu'alors il avait entretenu des correspondances presque entièrement botaniques avec M. de la Tourette de Lyon, avec M. de Malesherbes, et avec la Duchesse de Portland, sans parler du traité élémentaire sous forme de lettres qu'il composait pour la fillette de Mme. Delessert. Dès le mois de janvier 1773, il dit à M. de la Tourette que son occupation principale (la copie) et la diminution de ses forces avaient ralenti son goût pour la botanique. A plusieurs reprises ensuite il se plaignit de l'appesantissement et de la paresse qui l'empêchaient de courir les bois et les prés; et enfin, le 6 octobre, il annonçait à M. de Malesherbes qu'il avait entièrement abandonné les herbiers et presque entièrement la botanique. Le 15 décembre il en fit part aussi à Mme. Delessert: "le partage d'un temps qui

¹⁶ A Malesherbes—18 avril 1773—(Pougens)—"J'ai ramassé une grande quantité de plantes. J'ai acheté des boîtes, du papier, du carton, des porte-feuilles, j'ai fait des cadres. Ce n'est que quand j'ai voulu venir enfin à l'emploi de tout cela que j'ai senti mon insuffisance."

¹⁷ Jansen (*Rousseau als Botaniker*) l'attribue à sa préoccupation—pendant la période de 1773-1776—de l'idée du complot, et de la composition des *Dialogues*.

m'est nécessaire et dont la botanique ne me dédommagerait pas m'ont forcé d'y renoncer." Mais il répéta qu'il serait toujours rempli d'empressement de faire ce qu'il pourrait pour le divertissement ou l'enseignement de Mme. Delessert et de sa famille; et il fit même l'effort de lui écrire, au printemps de 1774, une dernière lettre sur les arbres fruitiers. Mais c'est là la fin de ses correspondances botaniques. Le 11 juillet 1776, il écrivait à la Duchesse de Portland: "Je me suis défait de tous mes livres de botanique,¹⁸ j'en ai quitté l'agréable amusement devenu trop fatigant."

Pourtant, voici bien Rousseau. Après avoir renoncé à tout—livres, herbiers et même sa collection de graines "qu'il a donnés à M. Boin, (sic.—il a voulu dire *Thouin*) jardinier du Jardin du Roi, qu'il estimait beaucoup" (B. de St.-P., p. 92), et après s'être borné pendant quatre ans à revoir seulement dans ses promenades les plantes communes des environs de Paris, un brusque revirement se produisit au printemps de 1777; une fois de plus il se livra à l'étude de la botanique "avec un engouement qui tient de l'extravagance. . . . Tout d'un coup, âgé de 65 ans passés, privé du peu de mémoire que j'avais et des forces qui me restaient pour courir la campagne; sans guide, sans livres, sans jardin, sans herbier, me voilà repris de cette folie, mais avec plus d'ardeur encore que je n'en eus en m'y livrant pour la première fois. . . . Hors d'état de racheter des livres de botanique, je me suis mis en devoir de transcrire ceux qu'on m'a prêtés." (H. IX, p. 373.) Cela est confirmé par Pierre Prévost, qui connut Rousseau pendant les dernières années de sa vie. "Il se procurait divers livres de botanique—surtout d'anciens auteurs—dont il faisait des extraits écrits et rangés avec un soin et

¹⁸ Cf. aussi *Rêveries* (H. IV, p. 373) et Bernardin de Saint-Pierre, p. 103. En 1770, Rousseau avait promis ses livres de botanique à du Peyrou: "J'ai apporté (à Paris) mes livres et mon herbier par votre conseil même, et parce qu'en effet ils m'ont fait tant de bien dans mes malheurs que j'ai résolu de ne m'en détacher qu'à la dernière extrémité; . . . Du reste leur destination n'est point changée; et puisque vous m'avez demandé la préférence, selon toute apparence ils ne tarderont pas beaucoup à vous revenir." (H. XII, p. 222). En fin de compte, cependant, les livres furent achetés par un M. Malthus (H. IX, p. 216 note).

un ordre recherchés." Ce travail à la fin de sa vie prit la place des courses de botanique auxquelles il dit avoir renoncé par lassitude et par ennui, parceque les environs de Paris ne lui offraient plus rien de piquant. Nous savons par sa correspondance que, pendant les premières années de son séjour, il empruntait des livres de botanique à M. de Malesherbes. Il en consultait aussi à la Bibliothèque du Roi, et les notes et les extraits qu'il tirait de ces livres se trouvent encore parmi ses manuscrits. (Jansen, B. p. 172).

Non content de lire et de faire des extraits, Rousseau commença aussi à refaire un herbier, et il a dû y travailler avec assiduité, ayant composé pendant ce dernier été de sa vie (1777) "six cahiers de plantes, chacun de l'épaisseur d'un volume in 4° ordinaire." (Prévost.) Pour faire cela, il sortait souvent de 9 heures du matin à midi ou même jusqu'à une heure, et l'après-midi jusqu'à la nuit. Le soir et le matin avant de sortir, il s'occupait à arranger sur le papier les plantes qu'il avait cueillies. A Ermenonville il en trouva encore beaucoup de très intéressantes dont il s'empessa d'enrichir sa collection.

Un "dernier herbier" de Jean-Jacques, qui compte onze volumes, et qui aurait été légué par lui à Mlle. de Girardin l'ainée, se trouve—à l'exception du troisième tome—au Musée botanique de Berlin (Jansen, B. p. 256). En 1823 on mit en vente à Paris, au Musée Européen, "l'herbier que Rousseau avait recueilli pour son usage. Sa veuve en avait fait hommage à M. LeBègue de Presle, médecin et ami particulier de Rousseau. Cet herbier se compose d'environ 1,500 familles, format in 4°."¹⁹ Enfin, M. Buffenoir a vu chez le Marquis Stanislas de Girardin à Paris le "dernier herbier de l'auteur des *Confessions*," composé de 6 cartons et contenant des notes de la main de Rousseau. Le Marquis de Girardin a signé en 1894 la déclaration que voici :

¹⁹ Deville—*La botanique de Jean Jacques Rousseau*. Paris, 1823, p. 317-318.

"Je certifie que cet herbier est celui que J. J. Rousseau recueillit à Ermenonville chez mon arrière-grand-père le Marquis de Girardin . . . et que cet herbier me vient directement de ma famille, dont il n'est jamais sorti." (Buffenoir. App. II, p. 453.)

Voilà encore un problème à résoudre.

CHAPITRE V

Visites

Pendant ce dernier séjour à Paris, les lettres que Rousseau écrivait à ses amis sont pleines de phrases comme celles-ci : “Je suis livré . . . sans refuge à tous ceux qui m’obsèdent, et qui tâchent de ne pas me laisser un moment de liberté.”—“Voilà des arrivants, il faut finir” (Roth. p. 228.)—“Je suis, depuis mon arrivée, tellement accablé de visites et de diners que si ceci dure, il est impossible que j’y tienne” (H. VI, p. 89)—“Vu qu’on ne me laisse pas trop disposer de mon temps” (Roth. p. 223.)—“A l’égard des gens qui pleuvent chez moi” (H. VII, p. 247).

Tout au commencement il ne laissa pas, quoiqu’il en dise, d’être un peu flatté de cet empressement ; mais bientôt il commença à s’inquiéter. Par exemple, dans une lettre au Comte Wielhorski (à la requête duquel il avait fait les *Considérations sur le Gouvernement de Pologne*) il parlait des “visites aussi frivoles qu’affectées que, depuis l’écrit que je vous remis, j’ai souvent reçues de plusieurs personnes d’une nation dont je ne pense pas mieux que vous, qui sûrement m’aime encore moins que je ne l’estime” (Ann. VIII, p. 77). C’est en avril 1774 qu’il dit cela ; dans les *Dialogues* (H. IX, p. 268-9) il parle avec encore plus d’amertume des gens qui l’obsèdent, traduisant leur curiosité et leurs bêtises en termes de haine et de mépris. Des gens qui venaient se plaindre auprès de lui, lui demander des conseils, ou des secours, il dit : “La façon dont ils se présentent, le ton qu’ils prennent en lui parlant, les fades louanges qu’ils lui donnent, le patelinage qu’ils y joignent, le fiel qu’ils ne peuvent s’abstenir d’y mêler, tout décèle en eux de petits histrions grimaciers qui ne savent ou ne daignent pas mieux jouer leurs rôles. . . . Mais quand ils n’ont plus retrouvé la facilité de s’introduire avec ce pathos, ils ont bientôt repris leur allure naturelle et substitué, pour forcer sa porte, la férocité des tigres à la flexibilité des serpents. Il faut avoir vu les assauts que sa femme est forcée de soutenir sans cesse, les injures et les outrages qu’elle essuie

journellement de tous ces humbles admirateurs, de tous ces vertueux infortunés, à la moindre résistance qu'ils trouvent."

Il y a évidemment de l'exagération dans ce qu'il dit là; mais nous avons le témoignage de ses amis pour prouver qu'il ne se plaignait pas absolument sans cause. Dusaulx, qui le connut pendant la première année de son séjour, et qui—on ne voit pas trop bien pourquoi—lui plut beaucoup, quoique pas très longtemps, nous raconte (Dusaulx. p. 55-6) que Rousseau le pria un jour de recevoir à sa place les visiteurs: des "importuns et de charmantes importunes, dont j'entends à peine le langage entortillé." "Là-dessus, dit Dusaulx, arrivèrent des femmes de la cour, dont quelques-unes y allaient, il est vrai, mais sans en être; toutes dévotes ardentes de Jean-Jacques, et suivies de jolis messieurs saupoudrés d'ambre, et qui sifflaient en parlant. Le moment d'après survint la muse limonadière,¹ les mains pleines de petits vers innocents qu'elle faisait ou faisait faire dans son café pour les mariages, les naissances, les morts de tous les rois, princes et princesses de l'Europe. . . . La conversation s'engage: Jean-Jacques dit quelques mots d'un air embarrassé . . . puis il me fait signe de jouer mon rôle. Après les avoir honnêtement reçus et expédiés de même, au nom du maître du logis, ils s'en allèrent si contents qu'ils promirent de revenir bientôt. J'avoue que j'étais aussi fort content de moi-même: Rousseau ne l'était pas tant. . . . Si je vous laissais aller, Monsieur, vous me mèneriez plus loin que je ne veux."

"Il venait des hommes de tout état le visiter," dit Bernardin de Saint-Pierre (p. 65), et plus loin: "chez lui, j'y ai toujours vu du monde" (p. 100).

Quand Escherny vint à Paris en 1770 et recommença à fréquenter Rousseau, après une longue séparation, "il se répandit, dit-il (Escherny III, p. 156 s.), que j'avais quelque crédit sur son esprit . . . il me venait de tous côtés de la ville et de dehors

¹ Mme. Bourette, limonadière et auteur d'une comédie et d'un recueil de vers. Cf. Quérard *La France littéraire*, I, p. 467, et Musset-Pathay, *Vie*, II, p. 28. Elle essaya, mais sans succès, d'attirer Rousseau à son café.

des gens qui désiraient voir et connaître Rousseau. On me les adressait, ou ils venaient directement à moi ; j'en refusais plusieurs sous différents prétextes ; mais ceux que je lui présentais étaient toujours très bien reçus, et le nombre n'en était pas petit."

A côté de cela, nous avons aussi les récits plus ou moins détaillés de quantité de visites. A quoi bon avoir été chez Jean-Jacques si on n'en parlait pas à tout le monde ? Aussi chacun s'est-il empressé de raconter son entrevue dans des lettres, dans des mémoires et même dans les journaux. Citons seulement quelques-uns des plus intéressants et des moins connus de ces récits, sans répéter ici ceux de Eymar, de Corancez, de Dusaulx, de Bernardin de Saint-Pierre et d'autres qu'on trouvera chez tous les biographes de Rousseau depuis Musset-Pathay.

Dès son arrivée à Paris, le Prince de Ligne² se précipita chez Rousseau sans s'être même muni d'un prétexte pour le voir. Ne sachant comment expliquer sa visite, il feignit de se tromper, demanda si c'était là qu'habitait M. Rousseau de Toulouse (Rédacteur du *Journal Encyclopédique*). "—Je ne suis que Rousseau de Genève, répondit Jean-Jacques. —Ah, oui, ce grand herboriseur. Je le vois bien. Que d'herbes, et de gros livres ! Ils valent mieux que tous ceux qu'on écrit." Il fit semblant d'admirer l'herbier, "ce recueil très peu intéressant," et ensuite la musique que Rousseau était en train de copier, et réussit ainsi à gagner l'attention et l'intérêt du philosophe. "Je ne m'aperçus pas qu'il se méfiât de moi le moins du monde. A la vérité, je l'avais tenu bien en haleine depuis que j'entraï, pour ne pas lui donner le temps de réfléchir sur ma visite."

En 1772 le Duc de Croÿ,³ ami du Prince de Ligne, voulant, lui aussi, voir le philosophe, pria le Prince de le présenter, "Mais, dit-il, voyant que cela trainait, et étant persuadé que je

²Prince de Ligne. *Mélanges militaires*, etc. X p. 268 s. Dans son *Manuel bibliographique*, tome III M. Lanson signale un article de la *Revue illustrée* de 1903, par Ad. Brisson, *Quelques pages inédites de Moreau le Jeune*, où se trouve le récit d'une visite à J. J. Rousseau. Ces "pages inédites" ne sont que des extraits copiés mot à mot des *Mélanges militaires* du Prince de Ligne.

³Duc de Croÿ. *Extraits des Mémoires*, p. par Grouchy 1894.

l'apprivoiserais d'abord, en ne lui parlant que des objets qui l'intéressaient alors, qui étaient la botanique, et de plus, ayant grand désir de savoir ce qu'il pensait du plan de mes ouvrages, et de sonder sa façon de penser sur les grands objets, je résolus d'y aller tout simplement. . . . Parvenu à sa porte, je frappai. Sa femme toujours en manière de servante m'ouvrit et m'annonça. Je la suivis de peur qu'il ne dise qu'il n'y était pas, et, ayant débuté par des objets qui l'intéressaient et qui nous conduisirent à bien d'autres, nous fûmes bientôt bons amis. . . . Il me reçut bien, sans gêne; il a le meilleur ton de la bonne compagnie." La conversation dura deux heures; on discuta entre autres choses la manière d'étudier la botanique, les oeuvres de Rousseau, les antiquités, etc., pendant que Thérèse tricotait à côté de son mari, et s'inquiétait beaucoup de ce que le laquais du Duc toussait, craignant qu'il ne s'enrhumât dans leur petite antichambre.

Mais tous les visiteurs n'étaient pas aussi habiles que ces deux messieurs, et ne réussirent pas, par conséquent à capter l'intérêt et la confiance de l'ombrageux Jean-Jacques. Il y avait, par exemple, le jeune homme d'Alais (M-P. inéd. II, p. 29) qui admirait beaucoup la *Julie*. Voulant lier connaissance avec l'auteur, il s'adressa à Madame Mazoyer, de Lyon, qu'il savait être une amie de Rousseau, et il lui demanda une lettre—que la dame lui refusa net. Elle lui suggéra, cependant, l'idée de porter à Rousseau des figues fraîches que celui-ci aimait beaucoup, et elle permit même de les offrir en son nom et de sa part. Evidemment elle ne connaissait pas trop bien les idées de son ami au sujet des cadeaux, sans cela elle aurait su que ce n'était pas là un moyen de se mettre dans ses bonnes grâces. Le jeune homme, lui, ne soupçonnait même pas qu'il y eût dans ce petit cadeau de quoi frustrer toutes ses espérances, et se vantait déjà à ses compagnons de voyage de sa future amitié avec le grand homme. "Arrivé à Paris, sa première affaire est d'aller chez Rousseau. Il lui présente, de la part de l'amie de Lyon, le précieux paquet qu'il tient gracieusement à la main; . . . il le prie de l'agréer, ajoutant qu'il s'estime le plus heureux des mortels d'en être le porteur . . . et cent

autres grossières flagorneries du même genre qui ne tardèrent pas à faire sourciller Rousseau.—Madame Mazoyer, lui dit froidement celui-ci, a sans doute accompagné son obligeant envoi d'une lettre ou d'un billet?—Non, monsieur, répond le jeune homme; elle a jugé que l'objet n'en valait pas la peine; elle m'a tout simplement chargé de vous les remettre de sa part, et moi, enchanté. . . . etc, etc.—N'allez pas plus loin, reprend Rousseau, je reçois très rarement des présents et je n'en reçois jamais auxquels ne soit joint un avis de la personne dont ils viennent. Je remercie Mme. Mazoyer de ses figues, mais je ne les accepte pas.—Quoi! vous me feriez l'affront de les refuser!—Je n'entends pas vous faire un affront, j'entends seulement ne pas me départir d'une règle inviolable que je me suis prescrite.—Cela est bien dur pour moi, et je ne m'attendais pas à un semblable accueil.—J'en suis fâché, mais je n'en fais point d'autre à ceux qui, sans titre, viennent m'offrir des cadeaux, et veulent me forcer à les accepter.”

Les gens qu'il accueillait ainsi s'en plaignaient naturellement à leurs amis, de sorte qu' avoir accès auprès de lui passait pour très difficile “surtout, dit Eymar (M. P. inéd. II, p. 7), depuis que le bruit courait de cette brusque réponse: ‘l'ours n'est pas visible,’ qu'il venait de faire à un visiteur importun, en lui fermant sa porte.” Par conséquent on imaginait les moyens les plus bizarres et les plus inattendus pour se faire recevoir. Un seigneur russe, par exemple, se déguisa en perruquier et lui porta le matin sa perruque. Rousseau à sa maladresse eut des doutes. Il vérifia que le garçon perruquier s'était laissé corrompre, et ne voulut plus des services du maître. (Brizard.)

Corancez, qui, quoique bon ami du philosophe, s'était fait une loi de ne lui présenter personne, avait une fois chez lui une jeune Anglaise, amie de sa femme et qui désirait ardemment voir Rousseau. Pour lui donner ce plaisir sans, cependant, se départir de la règle qu'il s'était imposée, Corancez lui proposa de prendre le costume de la bonne et de venir avec lui chez Rousseau un jour où il devait y conduire un de ses enfants que Jean-Jacques voulait voir. La ruse réussit très bien—Rousseau remarqua l'air délicat

de la prétendue bonne, mais sans soupçonner apparemment la vérité. Il causa avec elle et la plaignit d'avoir un état dont les fatigues paraissaient devoir surpasser ses forces.

Encore un cas. Cette fois, c'est un Monsieur Deville, qui raconte⁴ comment en 1774 ou 1775, se trouvant un jour dans le magasin du bonnetier, chez qui il habitait, rue Montmartre, il entend le propriétaire qui disait à un de ses garçons: "Allez porter les bas à M. Rousseau." Deville demande si c'est de Jean-Jacques Rousseau qu'il s'agit, et sur une réponse affirmative, sollicite la permission d'accompagner le garçon. "Vous en êtes le maître, répliqua le bonnetier, et nous nous acheminons vers la rue Platrière, où Rousseau demeurerait alors. Nous arrivons chez lui, nous frappons à sa porte qu'il ouvre lui-même. Je vis en entrant qu'il s'occupait à copier de la musique.—Monsieur, je vous apporte les bas que vous avez demandés, dit le jeune homme.—Ah, fort bien, répondit Rousseau, voyons. A peine le jeune homme avait déroulé son paquet que nos oreilles sont frappées du bruit d'une sonnette qui venait de la rue; nous reconnûmes aussitôt qu'on portait le saint viatique à un mourant. A l'instant Jean-Jacques ouvre sa fenêtre, ôte son bonnet, se met à genoux, ferme les yeux et se recueille un instant. Nous en fîmes autant. Quand le saint viatique fut passé, il se lève et ferme sa fenêtre. Ma surprise était extrême, et je ne puis m'empêcher de lui dire:—Quoi, Monsieur Rousseau, vous êtes protestant, et vous vous agenouillez devant le saint viatique?—Oui, monsieur, me répondit-il, quand on prononce le nom de Dieu, il faut que tout genou fléchisse."

Mais les ruses ne réussissaient pas toujours. Bernardin de Saint-Pierre dit avoir été témoin plus d'une fois de la manière sèche dont Jean-Jacques éconduisait quelques-uns de ses visiteurs. En 1771, il refusa de recevoir chez lui Mme. de Créqui, en lui disant, "Je reçois chez moi, j'en conviens, des gens pour qui je n'ai nulle estime; mais je les reçois par force; je ne leur cache pas mon dédain." (H. XII, p. 238.) Le 23 mai 1776, dans une lettre

⁴ Dans *La Quotidienne* du 21 juin 1819.

à Mme. la Comtesse de. . . le ton est encore plus amer : "Je serais touché de l'honneur de votre visite faite avec les sentiments dont je me sens digne ; mais quiconque ne veut voir que le rhinocéros doit aller, s'il veut, à la foire, et non pas chez moi." (H. XII, p. 251) En 1776 la jeune Marie Phlipon essaya de se faire recevoir mais ne réussit même pas à franchir le seuil de l'anti-chambre.⁵

On a beaucoup reproché à Rousseau cette sauvagerie. Sans essayer de l'excuser, on peut cependant se l'expliquer. Il n'est guère probable, naturellement, que tous ces gens fussent des ennemis, des espions. Au contraire, il y en avait sans doute qui admiraient Rousseau et qui, venant en toute sincérité lui témoigner leur admiration et leur reconnaissance, se seront montrés, à cause de leur timidité, gênés et mal à l'aise ; et cela n'aura pas manqué d'éveiller des soupçons chez Jean-Jacques. D'autres encore, quoique bien intentionnés, auront froissé et contrarié, par leur maladresse et manque de sympathie, le grand homme à qui ils voulaient rendre hommage. Il est bien certain, d'ailleurs, que beaucoup des gens qui allaient chez lui n'avaient vraiment d'autre but que de voir cet original tout simplement pour pouvoir dire qu'ils l'avaient vu. En tout cela il n'y avait probablement qu'une curiosité frivole, qui tenait à se satisfaire sans égards aux sentiments qu'elle pouvait exciter chez la victime de ses importunités. La victime, cependant, pour peu qu'elle eût de pénétration, ne pouvait manquer de s'apercevoir de la frivolité de ces prétextes de visites,⁶ et de sentir que ce n'était ni un vrai besoin, ni une admiration sincère, ni sympathie intellectuelle, ni conformité de goûts qui les attiraient chez lui. Cette conviction bien établie, seul un homme très vain et très frivole lui-même n'en aurait pas été dégoûté. Rousseau, plus que ne l'aurait été un autre, fut

⁵ Mme. Roland. *Lettres aux demoiselles Cannel*, 1841. Lettre à Sophie Cannel, 29 février, 1776.

⁶ Il la voyait, en effet. Cf. Bernardin de Saint-Pierre Op. cit. p. 65— "Je lui disais,—Sans le savoir ne vous serais-je pas importun comme ces gens-là?—Quelle différence, me répondit-il, d'eux à vous. Ces messieurs viennent par curiosité, pour dire qu'ils m'ont vu, pour connaître les détails de mon petit ménage et pour s'en moquer."

profondément blessé et déçu; et, passant toujours d'un extrême à l'autre, il ferma un jour sa porte et refusa obstinément de recevoir des inconnus, et même des gens qu'il connaissait, mais qui lui avaient déplu. Il avait fini par se persuader que c'étaient des ennemis, ou qu'ils étaient employés par ses ennemis.

Nous venons de citer seulement quelques récits de visites d'occasion. Or il y eut des visiteurs réguliers, dont les relations avec Rousseau sont plus importantes, et qui méritent un chapitre spécial. Avant d'y arriver, ajoutons brièvement qu'il y eut aussi des correspondances. Ceux qui ne pouvaient pas venir le voir lui écrivaient volontiers des lettres; et il "lui faudrait, dit-il (H. IX, p. 269), vingt ans d'application pour lire seulement tous les manuscrits qu'on le vient prier de revoir, de corriger, de refondre. . . il lui faudrait dix mains et dix secrétaires pour écrire les requêtes, placets, lettres, mémoires, compliments, vers, bouquets, dont on vient à l'envi le charger, vu la grande éloquence de sa plume et la grande bonté de son cœur: car c'est toujours là l'ordinaire refrain de ces personnages sincères."⁷ Il brode, bien entendu; cependant il y a là quelque chose de vrai. Nous avons dans la correspondance de cette période au moins une réponse de Rousseau à une lettre de ce genre écrite par un jeune homme qui prétendait vouloir se suicider.⁸ Ennuyé par ces lettres, il prit bientôt l'habitude de

⁷ Cf. aussi *Dialogues*—H. IX, p. 269, note. "Au moment même où j'écris ceci, une dame de province vient de me proposer douze francs, en attendant mieux, pour lui écrire une belle lettre à un prince. C'est dommage que je ne me sois pas avisé de lever boutique sous les charniers des Innocents; j'y aurais pu faire assez bien mes affaires."

⁸ H. XII, p. 227. AM. . . . 24 nov. 1770.

Cf. aussi Eymar, *Op. cit.* p. 31. "J'avais reçu d'un avocat de mes amis, M. Beaux de Maguilles, un gros paquet contenant entr'autres papiers une lettre pour Rousseau, qu'il me chargeait de lui rendre en main propre, me prévenant qu'il y avait inséré le prospectus du plan d'un grand ouvrage de philosophie qu'il avait composé et sur lequel il désirait consulter le philosophe de Genève avant de le livrer à l'impression."

n'en recevoir que celles dont il connaissait l'écriture (H. VI, p. 79). De cette façon il se protégeait contre les importuns, et il évitait de payer le port d'une quantité de lettres qui coûtaient cher et qui ne valaient rien. Naturellement il courait aussi le risque de perdre ainsi des lettres qui lui auraient fait plaisir, ou qui auraient pu lui être de quelque profit.

CHAPITRE VI

Amis

I. Ses anciens amis.

Loin de fuir ses amis d'autrefois, Rousseau les rechercha. Dès le 5 juillet 1770, il écrivait à Mme. Boy de la Tour, "J'ai repris . . . mes anciennes connaissances; j'ai eu du plaisir à les retrouver et elles ont aussi marqué de la satisfaction à me revoir," et le mois suivant il dit la même chose à M. de Saint-Germain (H. XII, p. 219). Il refusa même la connaissance d'un certain M. Desboulmiers,¹ en disant que "les anciennes connaissances doivent être préférées aux nouvelles," et qu'il n'a même plus le temps de suffire aux anciennes.

Non seulement il recevait les visites de ses amis de Paris, mais ses amis de Lyon et d'autres villes aussi profitaient des affaires qui les amenaient à Paris pour aller le saluer; et lui, semblait toujours les voir avec plaisir. Nos renseignements proviennent parfois des correspondances et des mémoires de ses amis, mais surtout de la correspondance de Rousseau lui-même. Or, à cette époque il n'écrivait pas beaucoup, et il est fort probable qu'il recevait bien des visites dont nous ne voyons aucune trace dans la correspondance.

Ducis et Deleyre.

On ne pouvait s'attendre, naturellement, à le voir renouer ses relations avec ses anciens amis du monde des lettres—tout cela était fini depuis longtemps et ne convenait plus à sa manière de vivre ni de penser. Il avait conservé, néanmoins, l'amitié de Ducis,² et de Deleyre, qui "avait de grands rapports avec lui"

¹ Plan—*Rousseau raconté par les gazettes de son temps*. Paris, 1912, p. 151.

² Dusaulx—p. 126. "Je vais consulter Ducis dont il aimait la droiture, dont il estimait la vigueur tragique, et auquel il était d'autant plus attaché qu'il le voyait rarement."

nous dit M. Dusaulx (p. 50)³ avec un léger ton de jalousie. Une lettre de Ducis à Mme. Deleyre⁴ nous apprend que lui et Deleyre se sont rencontrés chez Rousseau un jour, au mois de juillet 1777 (le dernier été de sa vie) et qu'ils l'ont trouvé de bonne humeur, d' "une gaieté bonne et naïve." L' année suivante, au moment même de la mort du philosophe, Deleyre projetait d'aller avec Ducis le voir "dans sa nouvelle demeure d'Ermenonville." Ducis ne savait pas s'il pourrait y aller, mais "j'en ai le désir, dit-il. C'est sûrement à vous que je dois le bon accueil qu'il m'a toujours fait." Ducis est trop modeste. Il ne devait qu'à lui-même le bon accueil dont il parle ici. Le Marquis de Fontanes—venu à Paris vers 1777⁵—en est témoin. Ce fut pendant la seconde année de son séjour que, se promenant un jour avec Ducis, ils rencontrèrent Jean-Jacques; "Ducis, qui le connaissait, l'aborda, et, avec sa franchise cordiale, réussissant à l'appivoiser, le décida à entrer chez un restaurateur. Après le repas, il lui récita quelques scènes de son *Oedipe chez Admète*, et lorsqu'il en fut à ces vers où l'antique aveugle se rend témoinage :

. . . *Ecoutez-moi, grands Dieux! etc.*

Jean-Jacques, qui avait jusque-là gardé le silence, saute au cou de Ducis, en s'écriant d'une voix caverneuse: "Ducis, je vous aime."

Non content d'admirer les tragédies de son ami, Rousseau l'engagea à pénétrer dans le domaine de la haute comédie en traitant le sujet de Timon le Misanthrope. "J'ai suivi le conseil de M. Rousseau de Genève, écrivait Ducis le 9 novembre 1776, Timon le Misanthrope est l'unique tableau qui depuis deux mois soit sur mon chevalet."⁶

³ Cf. aussi une lettre de Deleyre à Dusaulx écrite après la mort de Rousseau et avant la publication des *Confessions*: "Je l'ai connu et pratiqué depuis vingt-cinq ans." Cité par Thiébaud, *Voyage à Ermenonville*, 1819, p. 171.

⁴ Ducis—*Lettres*. Edit. nouvelle—Paris 1879.

⁵ Sainte Beuve *Portraits littéraires*. II, p. 312.

⁶ Campenon *Lettres sur Ducis*. 1824, p. 247.

Romilly

Il reçut aussi, pendant tout son séjour à Paris, le sieur Romilly,⁷ horloger Genevois qu'il connaissait depuis longtemps, qui l'invitait parfois à dîner et qui lui présenta son gendre, M. de Corancez. Celui-ci aussi resta en relations avec Rousseau jusqu'au moment du départ pour Ermenonville, et plus tard alla avec M. Romilly assister aux obsèques de leur ami.

Malesherbes

M. de Malesherbes et Rousseau, quoiqu'ils ne se vissent que rarement, correspondirent⁸ jusqu'à la fin de 1773, surtout à propos de la botanique. Plus que cela, Malesherbes prêtait des livres à Rousseau, et Rousseau, de son côté, lui envoyait des plantes et des conseils pour ses herbiers. M de Malesherbes invita plusieurs fois son ami à venir herboriser dans sa propriété de Malesherbes près de Fontainebleau—invitations que Rousseau n'acceptait pas, du reste—mais, à en juger par sa lettre du 1^{er} novembre 1772, Malesherbes le connaissait évidemment trop bien pour se formaliser de refus, même répétés. "Je ne vous ai point fatigué de lettres, écrit-il, pendant le cours de cette année, ni de visites pendant le temps que j'ai été à Paris, parce que je sais que cela vous importune." La correspondance cesse à partir de 1774, quand Rousseau se refroidit à l'endroit de la botanique—mais il n'oublie pas tout à fait son ami, et lui écrit de nouveau en 1777, à la nouvelle de la mort de Madame de Malesherbes.

Dandiran

Il avait d'autres amis moins connus dans le monde et dans les lettres, et qui ne nous ont rien dit de leurs rapports avec

⁷ *Mém. Sec.* 21 juil. 1778: "M. J. J. Rousseau était fort lié avec un horloger, beau-père du Sieur Corencé (sic.)" 5 nov. 1778: ". . . Sieur du Rumilly (sic), fameux horloger, le compatriote et l'ami de Rousseau. . ." Jean-Jacques cite dans son *Dictionnaire de Musique* (H. VII. p. 20) un carillon qu'il avait composé pour être exécuté sur une pendule faite par Romilly.

⁸ Les lettres se trouvent dans Pougens; dans Jansen, B. p. 293 ss. et en manuscrit à la Bibliothèque de Neuchâtel.

lui. Un certain M. Dandiran, par exemple, petit banquier à Paris, et chargé par Rey de payer la pension que celui-ci faisait à Thérèse. Il le voyait naturellement plusieurs fois par an pour affaires, mais ils étaient aussi des amis. Eymar (M.P. inéd. II, p. 51 s.) dit qu'au moment où il lui fallut quitter Paris, ce M. Dandiran projetait justement une partie de campagne qui devait durer trois jours. On devait aller chez un Genevois, ami du banquier, et Rousseau "avait promis d'y venir."

Coindet

Un autre Genevois, Coindet, caissier de la Maison Necker et Thélusson et ancien ami de Rousseau, maintenait des relations avec celui-ci et, selon Gaberel,⁹ lui rendait "tous les services imaginables . . . dans ses affaires pécuniaires." Ce fut probablement de lui et de Moultou que Madame de Staël tira ses renseignements sur Rousseau.¹⁰

Roguin

Parmi les bons amis qui visitèrent Rousseau à Paris, il faut donner une place à M. Roguin, frère de Mme. Boy de la Tour de Lyon et neveu de son ami Daniel Roguin d'Iverdun. Rousseau connaissait la famille depuis 1762, quand Mme. Boy de la Tour lui avait offert comme logement une petite maison du village de Motiers-Travers. Depuis ce temps-là il était resté en relations d'amitié—ainsi que d'affaires (Voir chapitre III)—avec toute la famille, mais surtout avec la fille aînée de Mme. Boy de la Tour, Mme. Delessert. Ce M. Roguin, l'oncle de Mme. Delessert, était au moins pendant une partie de l'année "voisin"

⁹ A. Gaberel *Particularités inédites sur le caractère et les croyances de Jean-Jacques Rousseau*. 1858.

¹⁰ Dans ses *Lettres sur les ouvrages et le caractère de Jean-Jacques Rousseau*, elle cite comme autorité "un Genevois qui a vécu avec Rousseau pendant les vingt dernières années de sa vie dans la plus grande intimité." Dans sa réponse à une lettre de la Comtesse de Vassi, fille de M. de Girardin, elle précise : "Un Genevois, secrétaire de mon père, et qui a passé, une partie de sa vie avec Rousseau; un autre nommé Moultou. . . . confident de ses dernières années, m'ont assuré ce que j'ai écrit." M-P. Vie I, 280.

de Jean-Jacques; et il alla le voir souvent pendant l'été de 1770 (Roth. p. 225). En 1772, au mois d'octobre, comme M. Roguin rentrait à Lyon, Rousseau ne voulut pas le laisser partir sans lui donner pour sa soeur "un petit signe de vie." (Roth. p. 253).

Boy de la Tour et Delessert

Pendant l'automne de 1770, les deux fils de Mme. Boy de la Tour firent un séjour à Paris et allèrent chez Rousseau. "J'ai eu le plaisir, dit-il, de les accompagner à Versailles, et j'aurais tort de n'avoir pas trouvé ce voyage agréable puisqu'ils n'ont rien épargné pour me le rendre tel." (Roth. p. 229). Evidemment il ne l'a pas trouvé tout à fait agréable! La veille de leur départ, Rousseau dina avec eux chez Mme. de Faugnes (Neuchâteloise, amie de Mme. de Luze et qu'il connaissait depuis 1764) et leur confia des lettres pour Madame Boy de la Tour ainsi que pour M. de la Tourette (H. VI, p. 91). En 1771, au cours de l'automne, ce fut le beau-frère de Mme. Delessert qui passa à Paris; il alla naturellement voir Jean-Jacques, qui le chargea de lettres pour sa belle-soeur (Godet p. 76). Au printemps de 1773, ce fut le tour de M. Delessert (le mari, cette fois) de faire un assez long séjour dans la capitale; le 26 avril Rousseau écrivait: "j'ai eu hier le plaisir de passer la journée avec votre cher mari." (Godet p. 127.) Le 24 mai, au moment du retour à Lyon, Rousseau dit que M. Delessert est venu le voir "un grand nombre de fois" et qu'il l'a trouvé si aimable et "d'une société si agréable que je ne le verrais partir sans regret si je ne savais préférer votre bonheur à mon plaisir." (Godet p. 143.) Au mois de mai de l'année suivante (1774), M. Delessert fait un second très court séjour à Paris (Godet p. 164), et au commencement de 1775 il y est de nouveau—mais cette fois Rousseau dit qu'il n'a "profité que bien peu du plaisir de voir votre cher mari depuis son arrivée." (Godet, p. 176.) Et ce n'est pas seulement les membres de la famille qu'il reçoit, il marque aussi du plaisir à recevoir chez lui de leurs amis. Le 23 août 1774 il écrivait: "Rien ne pouvait me donner une plus pure joie que d'apprendre l'entier rétablissement de ma Tante Julie (Emilie Julie Boy de la Tour, soeur de Mme.

Delessert). J'ai vu ici avec bien du plaisir son amie Rosette, qui m'a paru vive et douce comme elle, et que leur amitié m'a rendue encore plus intéressante." (Godet p. 171). En 1774, en parlant d'un jeune homme qui était venu avec M. Gaujet le voir et lui présenter une lettre de la part de Mme. Delessert, il dit : "Parent de votre cher mari, attaché à votre maison, et honoré de votre estime, il a tous les titres possibles pour être toujours reçu chez moi avec plaisir." (Godet p. 172.)

Négociants de Lyon

D'autres fois encore c'étaient quelques négociants qui, faisant la navette entre Paris et Lyon, allaient apporter à Rousseau des salutations de la part de tous les amis de là-bas. Nous l'entendons parler, dans ses lettres, d'un M. de Chateaubourg (H. VI, p. 94), d'un M. Gaujet (Godet, p. 172 et p. 177), d'un M. de Luc (Godet, p. 153), et d'un M. Teissier (Godet, p. 158) qui lui ont donné plusieurs fois des nouvelles de Lyon, et qui se chargent, en rentrant chez eux, de petites commissions que leur confie Rousseau. Il y avait aussi un certain M. Rigot (Godet, p. 167) qui venait de temps en temps de la part de Mme. Delessert.

Guyenet

Au printemps de 1772, M. Guyenet de Motiers—celui qui avait pris le parti de Rousseau dans l'affaire avec M. de Montmollin et les pasteurs neuchâtelois, et qui avait épousé sa jeune amie Isabelle d'Ivernois—frappait à la porte de Rousseau et emporta, à son retour, l'herbier destiné à Julie Boy de la Tour (Roth, p. 255).

Laliaud

Au commencement de l'année 1773 arrivait M. Laliaud, de Nîmes, qui avait passé par Lyon où il avait rencontré M. Delessert. (Roth, p. 257). L'année suivante, au cours d'une de ses visites, M. Eymar ayant mentionné M. Laliaud, Rousseau et Thérèse, demandèrent tous les deux avec empressement des nouvelles de leur ami. (M-P. inéd. II, p. 25 s.)

Delessert

Non seulement il recevait des visites des membres de la famille Delessert, et de leurs nouvelles par d'autres amis, mais il entretenait avec Mme. Delessert et avec sa mère une correspondance telle qu'il n'en entretenait plus avec personne. Ces charmantes lettres témoignent bien l'intérêt affectueux qu'il prenait à toute la famille et à tout ce qui s'y passait.¹¹ Mme. Delessert lui demandait des conseils qu'il voulait bien lui donner, pour soigner et la santé et l'éducation de ses enfants (Godet, pp. 61, 81, 146, 168). C'est pour la fille aînée de Mme. Delessert qu'il écrivit les lettres sur la Botanique; et il les continue même après avoir perdu son goût pour cette étude. La dernière lettre à Mme. Boy de la Tour est du 18 janvier 1773; après cette date, sachant qu'elle ne se porte pas très bien et que cela la fatigue beaucoup d'écrire des lettres, il n'écrit plus qu'à Mme. Delessert, qui lui donne des nouvelles de toute la famille. Cependant, après le 8 mars 1776, la correspondance s'arrête. Nous savons qu'en ce temps-là Rousseau n'écrivait presque pas de lettres, et il est possible qu'il ait cessé toute correspondance, même avec les amis qu'il aimait le mieux. Toutefois, le ton un peu sec de la dernière lettre trahit un malentendu quelconque, "Ne doutez jamais, dit-il, que votre sincère amitié ne me soit toujours précieuse. Jamais, en fait d'amitié et de sincérité, Rousseau ne fut en reste avec personne. Et il ne voudrait pas commencer par vous. Je vous aimerai toujours quoiqu'il arrive . . . quand même ce ne serait pas un retour." C'est pendant une crise de pessimisme et de désespoir qu'il a écrit ce billet,—une dizaine de jours seulement après la tentative qu'il a faite de déposer à Notre-Dame le manuscrit des *Dialogues*. Deux fois déjà, en 1770¹² et en 1771,¹³ il y avait

¹¹ Godet, p. 118. A Mme. Delessert, 5 déc. 1772: "Parlez-moi de vos enfants, de toute votre famille, de tout ce qui vous touche; il me semble que j'ai plus faim qu'à l'ordinaire d'une lettre de vous."

¹² Rothschild, p. 234. A Mme. Boy de la Tour, 28 déc. 1770: "Vous avez trop de bonté d'entrer en explication avec moi sur mes maussades gronderies—c'est assez de les pardonner."

¹³ Rothschild, p. 244. A Mme. Boy de la Tour, 20 juil. 1771: "Il y a longtemps que je m'aperçois que quelqu'un se cache et s'interpose entre vous

eu quelque froissement, mais dans ces deux cas le malentendu s'était vite dissipé sans laisser de trace. Dans ce dernier cas, de 1776, nous ne savons pas si, ou comment les choses se sont arrangées. Il y a cependant une autre explication possible. Depuis deux ou trois années Mme. Delessert parlait d'un projet qu'elle avait fait de venir à Paris avec une partie au moins de sa famille.¹⁴ Le 2 février 1775 ce voyage avait été une fois de plus remis. "Il m'est pourtant bien difficile, dit Rousseau, de voir sans un peu de murmure renvoyer si loin ce voyage que vous m'aviez promis." Il se peut donc que le voyage se soit enfin accompli et que nous n'ayons plus de lettres tout simplement parcequ'on n'avait plus besoin de se servir de ce moyen de communication. Je n'ai rien trouvé qui prouve cela d'une façon absolue. Mais il est certain que M. Pierre Prévost, de Genève, qui était en 1775 précepteur des enfants Delessert, était à Paris et connut Rousseau pendant les deux dernières années de sa vie (1777 et 1778). Il est possible, même probable, qu'il y accompagna Mme. Delessert et ses enfants.

De la Tourette

Après les Delessert et les Boy de la Tour, les amis dont Rousseau paraissait faire le plus de cas étaient M. de la Tourette, conseiller à la Cour des Monnaies de Lyon, et M. et Mme. de Fleurieu, frère et belle-soeur de celui-ci. Le 4 juillet 1770, il écrivait à cet ami: "Je n'ai point trouvé de société mieux tempérée et qui me convint mieux que la vôtre, point d'accueil plus selon mon coeur que celui que sous vos auspices j'ai reçu de l'adorable

et moi. . . . Je n'ai pas mérité votre changement ni celui de votre fille." Cf. Godet. 62: A Mme. Delessert, 13 août 1771: "Vous n'aurez pas de peine à rassurer un coeur qui, trop effarouché par des trahisons sans exemple, avait conçu des craintes plutôt que des soupçons. . . . Vous en avez effacé jusqu'à la moindre trace."

¹⁴ Godet, p. 167. A Mme. Delessert, 23 août 1774: "Je vous sais gré de nourrir l'espérance que vous m'avez donnée de vous voir quelque jour à Paris."

Mélanie." (Voir chap. I, p. 2, note 3.) M. de Fleurieu était à Paris en 1770 quand Rousseau y arriva, et il alla au moins une fois le voir. Mais Rousseau oublia son adresse et ne put pas lui rendre sa visite. Il s'en excusa deux fois auprès de M. de la Tourette (H. VI, p. 90 et 91.) Un peu plus tard, de la Tourette et son frère revinrent à Paris y faire ensemble un séjour, pendant lequel ils eurent naturellement l'occasion de voir Rousseau. De son côté, Rousseau alla les voir à la veille de leur départ, le 19 mars, pour leur souhaiter un bon voyage, et pour les charger d'une lettre pour Mme. Boy de la Tour. Avant de partir, M. de la Tourette avait eu l'idée de présenter à Thérèse un portrait de son mari; malheureusement le modèle ne goûta pas du tout la copie—et même il y vit une tentative de persécution, sans attribuer de mauvaises intentions, du reste, à de la Tourette. Il lui rendit le portrait en lui disant: "Je ne puis mieux vous marquer la considération que j'ai pour vous qu'en vous rendant sans le briser ce monument de la méchanceté de mes ennemis."¹⁵ Ils continuèrent à correspondre; cependant, comme ils s'écrivaient surtout au sujet de la botanique, la correspondance cessa vers le commencement de 1773, quand la passion de Rousseau pour cette étude se fut refroidie, et que la copie occupa de plus en plus son temps. Il explique tout cela à M. de la Tourette: "La nécessité d'une vie trop sédentaire, et l'inhabitude d'écrire des lettres, en augmentent journellement la difficulté, et je sens qu'il faudra renoncer bientôt à tout commerce épistolaire, même avec les personnes qui, comme vous, me l'ont toujours rendu instructif et agréable." (H. VI, p. 93.)

d'Escherny

En 1770 M. d'Escherny, de Neuchâtel, qui connaissait Rousseau depuis 1764, était à Paris et recommença à fréquenter le Genevois. Non seulement celui-ci le recevait bien, mais il accueillait aussi les personnes que d'Escherny lui amenait—jusqu'au jour où M. Osterwald, directeur de la Société typographique de

¹⁵ A M. de la Tourette, 19 mars 1771. Manuscrit à la Bibliothèque de Neuchâtel. Ne se trouve pas dans l'édition Hachette.

Neuchâtel, se fit présenter rue Platrière. "Il ambitionnait vivement, dit d'Escherny, d'être imprimeur de la collection entière de ses oeuvres—ce qui pouvait lui valoir un bénéfice considérable. Je ne prévoyais guère que cette présentation me brouillerait avec lui : il nous reçut fort mal ; c'était la première fois, je n'y comprenais rien. M. du Peyrou m'expliqua l'énigme ; il m'écrivit que ce chef d'imprimerie. . . . était le même magistrat qui par son crédit et son influence avait quelques années auparavant empêché cette même entreprise d'une édition générale à Neuchâtel parce qu'on avait refusé de l'y associer." (Escherny). Jamais d'Escherny ne réussit à convaincre Rousseau qu'il était innocent. Dès ce moment la porte de son ancien ami lui fut fermée.

Comte de Conzié

En 1772, au printemps, Rousseau reçut la visite du Comte de Conzié, son ancien voisin des Charmettes, qui écrivait à Rey, le 17 mars, qu'il avait vu Jean-Jacques à Paris et qu'il l'avait trouvé gros, bien portant et content de son sort. (Bosscha, p. 294 note 2).

Rey

Au commencement de l'année suivante il vit arriver chez lui le gendre de Rey. A cette occasion, il écrivait le 28 février à son ancien ami qu'il avait eu du plaisir à recevoir ainsi de ses nouvelles, et que "s'il arrivait que j'en eusse encore quelquefois par vous-même . . . je les apprendrais toujours avec autant de plaisir et d'intérêt que lorsque nous nous connaissions le mieux." (Bosscha, p. 304). Le 15 septembre, il prévenait Rey de deux arrangements "relatifs à ma situation présente qui m'interdit toute occupation oiseuse—l'un de n'avoir plus de correspondance suivie et de ne faire de réponses aux lettres que je reçois que quand elles sont nécessaires—l'autre de ne répondre aux propositions qu'on peut me faire que lorsque je les accepte." (Bosscha, p. 304). Vers ce temps-là la petite Rey, filleule de Jean-Jacques, faisait pour son parrain une paire de manchettes, et à propos de ce cadeau il fit une chose vraiment cruelle ! Au lieu de remercier gentiment la petite fille et de garder les manchettes, quand même il ne

voulait pas les mettre, il se crut obligé de les renvoyer en disant : "Je suis fâché qu'un travail si mignon ne soit pas à mon usage. . . . Je les accepte de tout mon cœur ; mais pour que l'ouvrage de ma Jeannette ne soit pas perdu, je la prie de l'offrir de ma part à M. son frère aîné." (Bosscha, p. 306.) La dernière lettre que nous avons de Rousseau à Rey, datée du 16 décembre 1773, accuse réception d'un exemplaire de *l'Héloïse* qu'il avait demandé, et continue ainsi :—"Vous me marquez que vous m'envoyez l'édition originale ; l'exemplaire que j'ai reçu est d'une édition très différente. Vous me ferez grand plaisir de me marquer, et même le plus tôt qu'il sera possible, si ce quiproquo vient de vous ; car je désire extrêmement, et pour vous et pour moi, de savoir à quoi m'en tenir sur cet article." (Bosscha, p. 308.) Rey reçut cette lettre le 22 décembre et y répondit le même jour (Bosscha, p. 308, note). Le 23 janvier 1774 (un mois plus tard) Jean-Jacques écrivait dans la *Déclaration relative à différentes réimpressions de ses ouvrages*, qu'il fit imprimer dans les *Gazettes* :¹⁶—"Sa confiance dans le libraire Rey ne lui laissa pas supposer qu'il participât à ces infidélités, et en lui faisant parvenir sa protestation contre les imprimés de France, toujours faits sous le nom du dit Rey, il y joignit une déclaration conforme à l'opinion qu'il continuait d'avoir de lui. Depuis lors il s'est convaincu aussi par ses propres yeux que les réimpressions de Rey contiennent les mêmes altérations, suppressions, falsifications que celles de France." Evidemment, la réponse de Rey n'avait pas suffi à expliquer les fautes d'impression qui à Rousseau paraissaient être des falsifications voulues, et la correspondance cessa absolument ; nous ne retrouvons plus même de billets pour accuser réception des paiements de la pension de Thérèse.¹⁷

¹⁶ Bosscha—(p. 303, note, et p. 308, note) date cette déclaration du mois de *janvier* 1774—date qui se trouve aussi dans l'édition Musset-Pathay. Hachette, au contraire, la donne comme étant du 23 *février*. Elle fut insérée dans la *Gazette de littérature, des sciences et des arts*, du 19 février, 1774.

¹⁷ Sur les rapports de Rousseau avec Rey—voir Schinz : *J. J. Rousseau et le libraire-imprimeur Marc-Michel Rey*. Ann. X.

du Peyrou

Quant à du Peyrou, Rousseau avait à peu près cessé ses rapports avec lui même avant de quitter Monquin. Le 7 juin 1770,¹⁸ il lui écrivit au moment de quitter Lyon, mais sans lui dire où il allait, et ce ne fut qu'en faisant un voyage à Lyon que du Peyrou apprit enfin son séjour et son adresse. Depuis l'arrivée à Paris, nous n'avons que trois lettres—la dernière est du 2 juillet 1771. Du Peyrou, passant par Paris au mois de mai 1775, alla cependant voir Rousseau, qui le reçut et qui causa avec lui, entre autres, de Milord Maréchal "l'homme qu'il aimait et respectait au-dessus de tous les hommes."¹⁹

Brooke-Boothby

Il gardait aussi quelques souvenirs agréables de son séjour en Angleterre, et écrivait de temps en temps à la Duchesse de Portland (H. VI, p. 76-80), à Milord Harcourt (H. XIII, p. 245), et il reçut, au mois d'avril 1776 la visite de Brooke-Boothby,²⁰ jeune Anglais qui avait été son voisin à Wootton. Ils parlèrent des amis anglais de Rousseau. Lorsqu'ils se séparèrent, Rousseau lui confia un manuscrit du premier *Dialogue*. Un autre Anglais vint le voir au cours de l'automne de la même année. C'était un M. Court Dewes, frère de Mary Dewes, jeune fille avec qui Rousseau avait herborisé dans la campagne autour de Wootton, et qui lui envoya par son frère une très gentille petite lettre "pour servir d'introduction à mon frère qui désire ardemment connaître une personne qu'il a longtemps connue et admirée dans ses ouvrages. . . . et pour vous marquer ma reconnaissance de ce que M. Boothby m'a appris que vous m'aviez honorée de votre souvenir."

¹⁸ Cette lettre se trouve parmi les autres conservées à la Bibliothèque de Neuchâtel; cependant je ne l'ai jamais trouvée imprimée, ni dans les éditions de la correspondance, ni dans les *Annales J. J. Rousseau*. Je la crois donc inédite. Sur l'extérieur une autre main que celle de Rousseau a écrit, sous l'adresse à du Peyrou, ces mots: "Hôtel du Saint-Esprit, rue Platrière."

¹⁹ Lettre de du Peyrou à Mme. de la Tour de Franqueville, dans *Jean Jacques Rousseau vengé par son amie*. 1779.

²⁰ Courtois, *Séjour de Rousseau en Angleterre*. Ann. VI, p. 99.

(Ann. VI, p. 100). Malheureusement pour lui, M. Dewes arriva au moment où Rousseau venait d'être renversé à Ménil-Montant par le chien de M. de Saint-Fargeau (le 24 octobre 1776). Le 6 novembre il écrivait à une amie (Ibid.), "I called at his lodgings. . . . I was admitted into a little kind of anti-chamber filled with bird-cages; there I saw Mme. Rousseau (late Vasseur); she told me her husband (she repeated "mon mari" 10 times I believe in 5 minutes' conversation) had had a fall, had hurt himself and could not see anybody, but if I would call again in a week's time I might see him. I left my letter (celle de sa soeur que je viens de citer) and about a week after sent to know how he did and if he was well enough to admit me; but he still continued too ill to receive visits. . . . I shall call upon him again tomorrow and then if I do not succeed shall give the matter up." Nous ne savons pas s'il a finalement réussi à le voir.

Moultou

De 1776 jusqu'en 1778, nous n'avons pas de mention de visites; mais au commencement du mois de mai de cette année, trois semaines à peine avant le départ de Rousseau pour Ermenonville, un ancien ami, Moultou,²¹ vint avec son fils Pierre à Paris. Ils n'échangeaient plus de lettres depuis huit ans. Une seule fois, à notre connaissance, au mois de mai 1772, Moultou avait écrit pour envoyer à son ami une lettre de la Duchesse de Portland (H. VI, p. 78); de Rousseau nous n'avons plus de lettres depuis celle qui est datée de Monquin le 6 avril 1770 (H. XII, p. 211) et dans laquelle il disait: "Voici peut-être la dernière fois que je vous écrirai. . . . Vous n'ignorez pas où je serai, mais je dois vous prévenir qu'après avoir été ouvertes à la poste, mes lettres le seront encore dans la maison où je vais loger." C'était au moment où Rousseau pensait que le séjour qu'il comptait faire à Paris lui serait dangereux. Je ne trouve rien qui explique son silence une fois qu'il se voit tranquillement établi; d'autant

²¹ Str-M. p. XIV. Cf. aussi Naville, dans la *Bibliothèque Universelle*, avril 1862, et la *Lettre du Dépositaire des Mémoires à M. du Peyrou*.

plus qu'il gardait assez d'amitié à Moulton et assez de confiance en son intégrité pour remettre entre ses mains, en mai 1778, tous ses manuscrits, dont le plus important était celui des *Confessions*; tout au plus pourrait-on dire, si on en juge d'après le récit qui nous en est fait, que Rousseau se montra d'abord mal disposé envers Moulton, le soupçonnant de connivence avec ses détracteurs. Il lui dit trois fois "M. Moulton, vous êtes bien changé." Lorsque Moulton comprit enfin ce que Jean-Jacques voulait dire, il demanda que Rousseau l'entendit avant de le condamner; et il réussit évidemment à calmer les soupçons de son ami. On rappela Pierre Moulton qui, pendant ce temps-là, causait avec Thérèse dans l'autre pièce, et Rousseau lui dit, "Je viens de confier à. . . votre père ce que j'ai de plus précieux—ces manuscrits qu'il m'a promis de faire imprimer après ma mort. Pour le cas où il mourrait avant moi, pouvez-vous me donner votre parole d'honneur que vous prendriez sa place?" Pierre le promit. Deux jours plus tard, Moulton fit une seconde visite chez Rousseau, qui lui demanda au moment où il le quittait: "Où allez-vous, mon cher, finir votre matinée?—Chez Voltaire, lui répondit Moulton.—Que vous êtes heureux, lui répliqua Rousseau, vous allez passer d'agréables moments!"²² Cela se passait quelque semaines seulement avant la mort de Voltaire et deux mois avant celle de Rousseau.

²² En plusieurs occasions Rousseau a dit du bien de cet homme, qui ne disait jamais que du mal de lui. Par exemple, en parlant de lui avec Bernardin de Saint-Pierre, il disait: "Personne n'a mieux réussi à faire un compliment;" "son premier mouvement est d'être bon, la réflexion le rend méchant." (B. de St.-P. p. 4). Lorsque Voltaire revint à Paris en 1778, quelqu'un qui était allé chez Rousseau parlait de Voltaire avec dédain; Rousseau répondit: "Je ne puis approuver ni partager vos sentiments injustes envers le plus grand poète de la nation." (Rousseau p. 198). Le lendemain du jour où Voltaire fut couronné au Théâtre Français, quelqu'un vint en rendre compte à Rousseau devant Corancez, en se permettant des plaisanteries contre Voltaire—"Comment, dit Rousseau avec chaleur, on se permet de blâmer les honneurs rendus à Voltaire dans le temple dont il est le dieu. . . qui voulez-vous donc qui y soit couronné?" (Corancez). Les témoignages de Mme. de Genlis et de Dusaulx servent aussi à confirmer cette générosité de la part de Rousseau. On ne saurait en dire autant de Voltaire. Voici, par exemple, des choses qu'il dit de Jean-Jacques: "Je ne connais point de plus méprisable charlatan" (à d'Alembert 27 juil. 1770); "La satire (de La Harpe) est fort juste, et tombe sur le plus détestable fou que j'ai jamais lu. . . ce polisson m'indigne et ses partisans me mettent en colère." (à Mme. du Deffand, 8 août 1770).

Saint-Germain

La correspondance avec M. de Saint-Germain ne continua pas très longtemps après l'arrivée de Rousseau à Paris. La lettre du 7 janvier 1772 (H. XII, p. 24) explique l'attitude de Rousseau : "Moi vous oublier, monsieur ! écrit-il, pourriez-vous penser ainsi de vous et de moi ? Non, les sentiments que vous m'avez inspirés ne peuvent non plus s'altérer que vos vertus, et dureront autant que ma vie. Mes occupations, mon goût, ma paresse, m'ont forcé de renoncer à toute correspondance." C'est la dernière lettre adressée à Saint-Germain que nous ayons. Dusaulx, dans son livre, reproche à Rousseau le ton sec et froid de cette lettre :— "Que cette lettre est loin de ressembler à celles qu'il avait écrites avec tant d'abandon, lorsqu'il ambitionnait l'estime et l'affection de M. de Saint-Germain. D'autres temps d'autres mœurs ; non que je veuille l'accuser d'ingratitude ; l'ingrat sait ce qu'il doit et le nie, ou du moins le dissimule. Jean-Jacques convient de tout, mais il allègue son impuissance." (Dusaulx, p. 276.) Ici comme dans tout son livre, Dusaulx est sévère ; et son jugement décèle une amertume due probablement à la fin désastreuse de son intimité avec Jean-Jacques.

Mme. de la Tour de Franqueville

Il reste à parler de Mme. de la Tour de Franqueville, une des admiratrices les plus enthousiastes de Rousseau, une des plus exigeantes aussi, et celle qu'il traita peut-être avec le plus d'injustice et de sévérité. Elle avait commencé à lui écrire en 1761 sous le nom de *Julie* ; elle réussit à l'intéresser et à entretenir une correspondance²³ avec lui sans qu'ils se fussent jamais vus. Dès le commencement, cependant, elle se plaignait qu'il ne répondait pas assez tôt à ses lettres, et cela finit par ennuyer Jean-Jacques, qui voulait toujours faire les choses quand bon lui semblait. Depuis plusieurs années il ne lui écrivait que deux ou trois fois par an— toujours, du reste, sur un ton affectueux. La dernière lettre avant

²³ *Correspondance avec Mme. de la Tour de Franqueville et du Peyrou. 1803.*

sa rentrée à Paris est de juillet 1769 et il n'y dit rien de ses projets. Elle cependant lui avait écrit sept fois depuis cette date sans obtenir un mot de réponse. C'est peut-être dans ces sept lettres qu'il faut chercher la cause des soupçons de Rousseau et de sa résolution de rompre absolument cette liaison épistolaire; quoiqu'il en soit, il ne lui avait donc pas annoncé son arrivée dans la ville. Elle, d'autre part, savait qu'il était là, mais elle ne dit rien jusqu'au 2 août; alors, ne pouvant plus se contenir, elle lui écrit: "Quoi, mon cher J. J., vous êtes à Paris depuis plus d'un mois, logé presque à ma porte, sans prendre aucun arrangement pour me procurer le bonheur de vous voir! . . . La crainte de vous déplaire m'a retenue. . . . j'ai cru m'y conformer (à vos intentions) en ne me permettant pas la moindre plainte dans la lettre que je vous ai fait remettre par M. Guy" (le 25 juillet). Elle lui demande une explication de son silence, et ajoute dans un post scriptum: "Au cas que votre indisposition contre moi soit assez forte pour vous inspirer une réponse dure, de grâce n'en chargez pas verbalement mon laquais." Il lui répond qu'il la verra "aussitôt que la chose sera possible." Mais, le 2 septembre, ne l'ayant pas encore vu, elle lui écrit qu'elle va partir le 10 pour passer deux mois à la campagne; et elle demande la permission de venir le voir; elle aime mieux faire cela, dit-elle, que de le recevoir chez elle. Deux jours plus tard il répond par un tout petit billet très froid et très sec, en refusant et de la recevoir et d'aller chez elle. Le ton de ce mot est tellement différent de celui qu'il avait toujours employé dans leur correspondance qu'elle eut bien raison de s'en plaindre. Cependant elle ne se fâcha point, comme l'auraient fait la plupart des gens:—"Je ne vous demande pas la cause de ce changement; je la devine; je vous plains". . . . et elle persistait dans son désir de le voir avant son départ. "Les inconvénients que je trouvais à vous recevoir ont disparu devant l'inconvénient bien plus grand de rompre avec vous tout commerce. Venez, mon cher Jean-Jacques, je serai chez moi lundi et mardi, ne devant partir que mercredi." Elle dit aussi qu'elle avait formé le projet de publier leur correspondance

et qu'elle allait s'en occuper pendant son séjour à la campagne. Malgré ses prières, la pauvre dame est forcée de s'en aller sans avoir vu Rousseau, et pendant quelques mois elle ne lui écrit plus. Le printemps suivant, à son retour de la campagne, elle recommence; "Venez me voir, mon cher Jean-Jacques, ou dites-moi pourquoi vous n'y venez pas. . . . J'insiste. . . . mon illustre ami, sur la communication des motifs de votre résistance. . . . qui pourrait se représenter le plus aimant des hommes. Jean-Jacques Rousseau, enfonçant d'une main sûre un fer empoisonné dans le sein de l'amitié, qui, sous les traits d'une femme qu'il craignit de trop aimer, ne cesse de lui tendre les bras?" Elle lui annonça aussi qu'ayant relu leur correspondance, elle renonçait absolument à la rendre publique "tant que nous existerons tous les deux." Cette lettre lui attira enfin une réponse de Rousseau (H. XII, p. 239)—mais quelle réponse! Il y expliquait avec une franchise terrible, que leur commerce lui était devenu onéreux, qu'elle était la plus exigeante de toutes ses correspondantes, et en même temps celle qu'il connaissait le moins; que l'ostentation des services qu'on s'empressait de lui rendre cachait souvent un piège plus ou moins adroit; qu'il ne connaissait pas le vrai motif de son empressement, et qu'enfin il avait toujours cru qu'il était permis de rompre les liaisons d'amitié quand elles cessaient de convenir, surtout quand ces liaisons étaient purement épistolaires, et "pourvu que cela se fit franchement, sans tracasserie et sans éclat." Sans doute l'exigence et l'empressement de la dame lui étaient déjà à charge avant son arrivée à Paris, de sorte que le terrain était tout préparé aux soupçons. Pendant presque deux semaines, Mme. de la Tour fut tellement écrasée par cette cruelle lettre qu'elle ne dit mot. Elle n'y répondit que le 26 avril, en déclarant que cette lettre serait la dernière, et qu'elle ne comprenait rien à ses reproches. "Adieu pour jamais, lui dit-elle. Vous n'entendrez plus parler de moi qu'après ma mort." Mais en même temps elle lui envoya "pour que vous le jetiez au feu" un petit

écrit²⁴ que la détention à la Bastille de M. Guy l'avait empêchée de publier. Ce petit écrit lui valut encore une lettre de Rousseau, car le libraire Guy, sorti de la Bastille, en parla avec Jean-Jacques et lui fit penser évidemment que Mme. de la Tour voudrait ravoïr le manuscrit ou qu'elle voudrait au moins connaître l'opinion de Rousseau. Le 7 juillet 1771, il lui renvoie le manuscrit avec ces mots : "Voici le manuscrit dont Mme. de la Tour a paru en peine, et que je ne tardais à lui renvoyer que parce qu'elle m'avait écrit de le garder. Je l'ai trouvé digne de sa plume et d'un coeur ami de la justice." S'étant repenti un peu de sa cruauté, il refusa d'accepter son "adieu pour jamais." "Les temps, dit-il, peuvent changer et. . . je ne désespérerai jamais de la Providence. Mais en attendant, je crois porter bien plus de respect à nos anciennes liaisons en les interrompant jusqu'à de plus grandes lumières, que de les entretenir avec une confiance altérée et des réserves indignes de vous et de moi." Elle essaya d'obtenir encore une lettre en lui demandant les noms de baptême et même le nom de famille de Mme. Rousseau "car je ne les sais que par la voix publique, et tout ce qu'on sait ainsi, on le sait mal." Jean-Jacques refusa pourtant de continuer la correspondance, et lui renvoya pour toute réponse une feuille de papier à lettre pliée et adressée, et qui ne contenait que les mots : "Thérèse Le Vasseur." Elle se contenta encore jusqu'au printemps suivant ; mais vers la fin de mars 1772, elle ne put plus résister à son désir de voir son cher Jean-Jacques et elle imagina d'aller chez lui avec de la musique à faire copier. Naturellement il ne la reconnut pas, ne l'ayant vue qu'une seule fois, six ans auparavant pendant son séjour au Temple, en route pour l'Angleterre, et il la remit à trois mois pour lui rendre quatre pages de musique. Ce qui la surprit et la désespéra, ce fut qu'ayant su qui elle était, il ne rapprocha pas ce terme. Au bout de 17 jours elle perdit patience et écrivit pour lui demander de la

²⁴ *La Vertu vengée par l'amitié*—ms. à la Bibliothèque de Neuchâtel—p. 1. "la seconde lettre. . . a pour titre, *Réflexions sur ce qui s'est passé au sujet de la rupture de J. J. Rousseau, et de M. Hume*; elle fut faite dans les premiers jours de 1767, et n'a jamais paru." Puis on a ajouté la note suivante : "Non : mais en 1772 J. J. la lut et l'honora de son approbation."

recevoir plus tôt, parcequ'elle comptait quitter Paris pendant les premiers jours de juin, et pour se plaindre d'une certaine Madame Pasquier qui avait eu plus de chance qu'elle. "Vous lui avez paru fâché de terminer un objet (la copie d'un morceau de musique) qui servait de prétexte à ses visites. . . . enfin vous l'avez engagée à vous voir à son retour."²⁵ Il n'y a pas de réponse de Jean-Jacques, et le 23 juin elle lui fit une seconde visite pour reprendre sa musique. Elle lui proposa en même temps de comparer avec les bonnes éditions de ses oeuvres celles qu'il croyait frauduleuses—offre qu'il refusa en réitérant qu'il ne voulait plus recevoir ni ses visites, ni ses lettres; "le résultat de ces réflexions est de me confirmer pleinement dans la résolution dont je vous ai fait part ci-devant, et à laquelle vous vous devez, selon moi, de ne plus porter d'obstacle." (H. XII, p. 246.) Elle persistait, néanmoins, dans son intention de comparer les bonnes éditions de ses oeuvres avec celle que faisait alors Simon, et de lui envoyer le résultat de ce travail; mais elle promettait de le délivrer de sa présence jusqu'à ce qu'il fût libre des "incroyable soupçons" qui l'obsédaient. Elle ne le revit plus et ne reçut plus de ses lettres; mais elle ne l'oublia pas. En décembre 1773, elle lui envoya des extraits d'une lettre d'une de ses amies lui apprenant que Jean-Jacques avait mis ses enfants aux Enfants Trouvés; "Eh bien! mon cher Jean-Jacques, dit-elle—affectez-vous donc encore des propos du public!. . . . Au reste, vous voyez comme je tiens ma parole." En mars 1775, elle reprit la plume pour lui apprendre qu'elle était séparée de son mari et qu'elle avait repris son nom de Franqueville. Au mois de juin de l'année suivante, elle envoya savoir de ses nouvelles avant d'aller à la campagne, et de nouveau au mois de novembre, quand elle apprit l'accident qui lui

²⁵ Il est intéressant de remarquer que cela est confirmé par le fils de Madame Pasquier. "Ma mère, dit-il, n'avait pu résister au désir très naturel de voir d'un peu près ce Jean-Jacques si célèbre; elle s'était servie. . . . du prétexte. . . . de lui porter de la musique à copier. Ma mère était spirituelle, et l'attrait de sa conversation fut assez pour que le prétendu philosophe témoignât le désir de la revoir. L'exil du Parlement qui survint en 1771 mit fin à ces relations." Chancelier Pasquier—*Histoire de mon temps, mémoires*. 1893-1895. Chap. I.

était arrivé à Ménil-Montant. "Je reviens de la campagne, mon cher Jean-Jacques. J'apprends l'accident qui vous est arrivé, et j'envoie, avec le plus inquiet empressement, savoir s'il n'a point eu de suites fâcheuses, car bien que le changement de mon nom ne vous ait inspiré la moindre inquiétude sur celui de mon sort, bien que vous me traitiez avec une indifférence assommante, jamais, non jamais, je n'en concevrai pour vous." Et elle tint parole. Elle n'écrivit plus à Jean-Jacques, mais après sa mort elle écrivit contre ceux qui attaquaient sa mémoire. Elle finit par recueillir plusieurs lettres qu'elle avait écrites pour le défendre de son vivant, en ajouta d'autres, et publia le tout sous le titre de *La Vertu vengée par l'Amitié*. Elle avait eu bien des raisons de se plaindre de Rousseau, et cependant elle fut toujours la plus fidèle et la plus dévouée de ses amis.

Nous croyons avoir solidement établi que Rousseau, à son arrivée à Paris, contrairement à ce qu'on aurait attendu de sa nature ombrageuse et contrairement aussi à l'opinion généralement reçue, ne se déroba pas à la société de ses anciens amis. Au contraire, il recevait avec plaisir les visites de ses amis et connaissances qui venaient à Paris, et non-seulement cela, mais, dès son arrivée, il chercha à se remettre en relation avec les gens de sa connaissance qui se trouvaient dans la capitale. Il faisait des visites, comme aussi il en recevait; il dînait en ville chez Mme. de Chenonceaux (H. XII, p. 221), chez Mme. de Faugnes (Roth. p. 231), chez Mme. Trudaine de Montigny;²⁶ il voyait Mme. Brionne (H. XII, p. 217-218) et Mme de Créqui;²⁷ il envoyait à Mme. de Verdelin un recueil de romances (Str-M. p. 582). Le 28 décembre 1770, il écrivait à Mme. Boy de la Tour; "Je vivrais

²⁶ Morellet *Mémoires sur le dix-huitième siècle*, 1821. Chapitre 5, I, p. 103.

²⁷ H. XII, p. 220-221, et 238. Cf. aussi M.-P. inéd. I, p. 373-4. La lettre de Rousseau à cette dame qui se trouve à la page 238 de l'édition Hachette, tome XII, est mal datée. On devrait y mettre 1776, et non 1771. Mme. de Créqui ne cessa de voir Rousseau qu'en 1776—cf. sa lettre du 7 août 1783, à Servan: "J'ai acquis. . . votre dernier ouvrage sur Jean-Jacques, que j'ai tant aimé, que j'ai tant connu, et dont j'avais tant rabattu (sic.) les deux dernières années de sa vie."

en tout avec assez d'agrément si les sociétés où je me plais étaient moins éparses, et qu'en cette saison les rues de Paris fussent plus praticables pour un piéton qui commence à s'appesantir."

Il faut reconnaître d'ailleurs que cela ne dura pas très longtemps. Le premier enthousiasme du retour passé, la lassitude reprit peu à peu le dessus. Et rien d'étonnant à cela chez un sexagénaire qui n'était point habitué à cette vie mondaine. Enfin son métier de copiste l'accaparait passablement. Le 17 septembre 1770, il écrivait à M. de Saint-Germain: "Il est vrai que je tâche insensiblement de reprendre la vie retirée et solitaire qui convient à mon humeur." En 1772 il n'allait "plus chez personne, ni à la ville, ni à la campagne." (H. XII, p. 246.) Cependant en 1777²⁸ son ancien ami Dupin de Francueil réussit à l'amener chez lui pour le présenter à sa jeune femme, Marie-Aurore de Saxe, qui devint, plus tard, grand'mère de Georges Sand. Voici comment elle raconte cette visite:²⁹ "Depuis mon mariage je ne cessais de tourmenter M. de Francueil pour qu'il me le (Rousseau) fit voir; et ce n'était pas aisé. Il y alla plusieurs fois sans être reçu. Enfin un jour il le trouva jetant du pain sur sa fenêtre à des moineaux. . . . Avant que je visse Rousseau, je venais de lire tout d'une haleine la *Nouvelle Héloïse* et, aux dernières pages, je me sentis si bouleversée que je pleurais à sanglots. . . . Pendant cela M. de Francueil, avec l'esprit et la grâce qu'il savait mettre à tout, courut chercher Jean-Jacques. Je ne sais comment il s'y prit, mais il l'enleva, il l'amena, sans m'avoir prévenue de son dessein. Jean-Jacques céda de fort mauvaise grâce. . . ." La jeune femme, ne sachant pas que Rousseau l'attend dans le salon, ne se presse pas de finir sa toilette. "Enfin je vais au salon, j'aperçois un petit homme assez mal vêtu et comme refrogné, qui se levait lourdement, qui machonnait des mots confus. Je le regarde et

²⁸ Selon Georges Sand le mariage de M. de Francueil avec Marie-Aurore de Saxe eut lieu le 13 avril 1777. Elle dit que le premier enfant naquit "neuf mois après le mariage, *jour pour jour*." Or la date de la naissance de cet enfant est le 13 janvier 1778. Georges Sand *Histoire de ma vie*. Première partie, chapitre 3.

²⁹ Georges Sand, *op. cit.*

je devine. Je crie, je veux parler, je fonds en larmes. Jean-Jacques, étourdi de cet accueil, veut me remercier et fond en larmes. Francueil veut faire une plaisanterie, et fond en larmes. . . . On essaya de dîner pour couper court à tous ces sanglots. Mais je ne pus rien manger, M. de Francueil ne put avoir d'esprit, et Rousseau s'esquiva en sortant de table, sans avoir dit un mot."

Dans une lettre du 14 août 1772, il laissait voir encore plus clairement son pessimisme: "A moins d'affaires, je n'irai plus chez personne; mes visites sont un honneur que je ne dois plus à qui que ce soit désormais. Un pareil témoignage d'estime serait trompeur de ma part." (H. XII, p. 247). C'est en conséquence de ces humeurs noires qu'il retira même, et pour des causes qui nous paraissent peut-être bien insuffisantes, son amitié à Rey et à Mme. de la Tour de Franqueville.

Par contre, il fit pas mal de nouveaux amis.

CHAPITRE VII

Amis

II. Nouveaux amis.

Dès les premiers temps de son séjour, Rousseau s'était montré plus disposé que d'habitude à faire de nouvelles connaissances. On remarqua ce changement chez lui, et on en parlait. Dans les *Mémoires Secrets*, à la date du 22 juillet 1770, on lit : "Ce qu'il y a de sûr, c'est. . . qu'il se prête à la société; qu'il va manger fréquemment en ville, en s'écriant que les diners le tueront." Et Grimm (15 juil. 1770) dit qu'il "va beaucoup dans le monde, chez les belles dames. . . qu'il va souper aussi chez Sophie Arnoud avec l'élite des petits-maitres et des talons rouges, et il paraît que c'est Rulhières qu'il a choisi pour conducteur." Cette fois-là Grimm n'était pas aussi bien renseigné que d'habitude. Voyons comment Musset-Pathay (Vie. I, p. 181-2) raconte l'histoire. Rousseau, dit-il, "dinait quelques fois chez Sophie Arnoud, mais tête à tête ou du moins avec un ou deux convives. Un jour, des seigneurs de la cour, voulant le connaître, prièrent Mlle. Arnoud de les faire souper avec lui. Le refus qu'elle fit, parce qu'elle était certaine d'en éprouver un de Jean-Jacques les mécontenta; ils revinrent souvent à la charge et menacèrent Sophie Arnoud de se brouiller avec elle. Pour éviter cette rupture elle fit auprès de Rousseau une tentative inutile. Voici comment elle se tira d'affaire. Le tailleur de la Comédie avait quelque ressemblance avec Jean-Jacques; elle le remarque et se résout à lui faire jouer le rôle de Rousseau. . . . Le jour est pris; les invitations sont faites; le tailleur arrive et joue fort bien son rôle. Il y avait environ une douzaine de convives du haut parage. Mlle. Arnoud plaça le tailleur à sa droite, ayant pris ses mesures pour enivrer ses hôtes, comptant sur le vin pour rendre l'illusion plus complète, et voulant le ménager au prétendu Rousseau parce qu'il était nécessaire qu'il fût entièrement muet. . . . Ce qu'il y eut de singulier, c'est que chacun admira le muet. . . . et trouva qu'il répondait parfaitement à l'idée qu'on s'était faite de son esprit et de ses talents. . . .

Il fut question de ce repas dans toutes les sociétés de Paris. . . .
 Sophie Arnoud leur raconta quelque temps après le tour qu'elle leur avait joué (et dont on tient le récit d'elle-même.). . . .
 Il paraît que Grimm ne fut pas détrompé."

D'une façon générale, cependant, le témoignage de Grimm est confirmé par la correspondance de Rousseau et par les récits des contemporains.

Rulhières

Rulhières connaissait Rousseau déjà depuis 1762 ; mais en 1770, il chercha à se pousser bien avant dans son intimité (Dusaulx. p. 178). Cependant, comme il n'aimait guère en Rousseau que l'homme célèbre, et ne le fréquentait que pour raconter de lui plus tard, dans les cercles où il brillait, des anecdotes et des traits amusants, il ne put pas, malgré son habileté, faire durer ce jeu très longtemps. Le philosophe apprit un jour que Rulhières s'occupait à écrire une comédie intitulée le *Méfiant* ; il la crut dirigée contre lui, et il cessa d'en recevoir chez lui l'auteur. Dusaulx (p. 184) raconte à ce sujet une anecdote qui lui aurait été communiquée par Rulhières lui-même : celui-ci s'était vanté d'avoir conservé assez longtemps son crédit auprès de Rousseau : "Mais il faut en convenir, ajouta-t-il, je touche à la fin, et viens d'avoir mon tour. . . . J'allai dernièrement sur les onze heures du matin chez Jean-Jacques. Je sonne, il m'ouvre.—Que venez-vous faire ici ? Si c'est pour dîner, il est trop tôt ; si c'est pour me voir, il est trop tard. Puis, se ravisant :—Entrez ; je sais ce que vous cherchez, et n'ai rien de caché. . . . même pour vous. Cela me promettait une bonne scène ! J'entre ; la marmite était au feu.—Ma chère amie, dit Jean-Jacques, as-tu salé le pot ? Y as-tu mis des carottes ?—et bien d'autres questions de la même importance. . . . Vous voilà suffisamment instruit des secrets de ma maison, et je défie votre sagacité d'y jamais rien trouver qui puisse servir à la comédie que vous faites. . . . J'attendais son dernier mot.—Bon soir, monsieur, allez finir votre *Défiant*.—Je vais vous obéir ; mais, pardon, mon cher Jean-

Jacques, est-ce *défiant* qu'il faut dire, ou *méfiant*. . . —Comme il vous plaira, monsieur, comme il vous plaira; bon soir."

La Comtesse d'Egmont

Ce fut Rulhières qui amena chez Rousseau la Comtesse d'Egmont,¹ qui passait pour la plus jolie femme de la cour. Rousseau lui dédia à la fin de 1771 un recueil de vingt-cinq chansons qu'il avait composées sur des paroles dont elle lui avait fourni la plus grande partie.² Au printemps de cette année, elle l'avait amené dans sa propriété de campagne—le château de Braisne, à 18 kilomètres de Soissons—pour qu'il y fit une lecture de ses *Confessions* devant elle et devant ses amis le Prince de Pignatelli, la marquise de Mesmes, le marquis de Juigné (H. IX, p. 82). Le 8 mai elle écrivait au roi de Suède, Gustave III,—qui, sous le nom du comte de Haga, venait de faire un séjour à Paris, pendant lequel il avait appris son accession au trône (au mois de février 1771):—"J'oubliais de dire à Votre Majesté que j'avais passé cinq jours à la campagne pour entendre les mémoires de Rousseau. Il ne nous a lu que sa seconde partie, la première ne pouvant se lire à des femmes, m'a-t-il dit." Selon M. Buffenoir (App. I, p. 450), il aurait herborisé aussi avec elle dans le parc de ce château de Braisne. Le manuscrit des *Confessions* passa même, par l'entremise de la jeune Comtesse ou de Rulhières,³ entre les mains du prince royal de Suède.

¹ Morellet—*Mémoires*. Ch. V. p. 107.

² Mme. de Staël—*Lettres inédites à Henri Meister*. Usteri et Ritter. Paris 1903. *Notice* sur Meister. Lettre de Meister à Bodmer, 6 janvier 1772. "Il (Rousseau) vient d'en dédier vingt huit à la comtesse d'Egmont." Cf. aussi Jansen, M. p. 475.

³ Musset-Pathay—*Vie*. I. p. 205: "Le roi de Suède en obtint la communication par l'entremise de Rulhières." Mais cf. aussi Monin (R. H. L. 1915 p. 78) qui dit que Rulhières (ou Mme. d'Egmont) lui fait quitter sa robe d'Arménien, et se vêtir convenablement pour se faire présenter à la légation. "Peu de jours après, le 9 mars 1771, il fit au nouveau roi de Suède la lecture d'un fragment de ses mémoires." M. Monin ne dit pas d'où il tire ces renseignements. Il se trompe absolument au sujet de la robe d'Arménien, que Rousseau ne portait plus quand il revint à Paris. Est-ce qu'il se trompe aussi sur les autres points?

Dusaulx

Sur la recommandation de son ancien ami Duclos, Rousseau reçut M. Dusaulx, jeune littérateur qui lui plut beaucoup. La liaison commença en 1770, bientôt après l'arrivée de Jean-Jacques à Paris, mais ne dura que six ou sept mois—la dernière lettre de Rousseau est du 16 février 1771—et se termina par une querelle. Plus tard—en 1798—Dusaulx publia leur correspondance dans le livre bien connu qu'il intitula *De mes rapports avec J. J. Rousseau*, et qui trahit l'amertume que lui avait inspirée son insuccès auprès de Rousseau. D'après son récit, le grand homme l'ayant reçu d'abord très froidement, alla le chercher deux mois plus tard, et ils devinrent presque aussitôt "de vieux amis." "Excepté Rulhières, dit-il, qui avait usurpé les grandes entrées. . . j'étais le seul qui pût le voir à toute heure, et j'en usais librement" (Dusaulx. p. 51). "J'allais chez lui; il venait chez moi, y dinait quelquefois. . .⁴—J'ai donc enfin trouvé ce que je charchais! me disait-il en me dévorant des yeux, mais je ne vous vois pas assez souvent, je veux vous voir tous les soirs." (Dusaulx. p. 42.)

On serait tenté de croire que M. Dusaulx se flattait un peu, mais on sait que Rousseau avait parfois de ces enthousiasmes, et il faut avouer que les quelques lettres qu'il écrivit à Dusaulx ne contredisent pas le témoignage de ce dernier. Par exemple: "Toutes vos bontés, monsieur, lui écrivait-il le 7 novembre 1770, me trouveront toujours sensible et reconnaissant parce que je suis sûr de leur principe." Le 10 février 1771, même après le commencement de leur querelle, Rousseau lui écrivait: "En lisant et relisant votre lettre, je sens qu'il me faut du temps pour y penser.

⁴ Dusaulx aurait aussi amené Rousseau chez Alexis Piron. Est-ce que ce récit de la visite chez Piron est authentique? Morin (p. 296) ne s'y fie pas. En tout cas, les détails ne sont pas tous exacts, car Dusaulx dit que c'était justement ce jour-là la fête de Piron—et la fête de Piron serait au mois de juillet. (Il naquit le 9 juillet 1689, et la fête de Saint Alexis est le 17 juillet). Or, au commencement du mois de juillet 1770 Dusaulx ne connaissait pas encore Rousseau—ou venait seulement de faire sa connaissance—et au commencement du mois de juillet 1771 il ne le voyait plus depuis quatre ou cinq mois!

Permettez que j'attende le retour du sang-froid. Un homme comme vous mérite bien qu'on délibère quand il s'agit de s'en détacher"; et dans la dernière lettre, du 16 février, il lui dit: "J'aurais tort assurément d'être difficile en liaisons, et bien plus de me refuser à la vôtre, puisque votre société me paraît très agréable, et que, sans vous confondre avec tous les empressée qui m'entourent, je vous compte parmi ceux que j'estime le plus."

Dusaulx aurait donc joui pendant plusieurs mois de la confiance de Jean-Jacques qui lui parlait de sa vie, de ses *Confessions*, de ses amis, qui aurait devant lui "passé en revue jusqu'à ses moindres connaissances—pour s'en plaindre il est vrai."⁵ Rousseau lui montra aussi les "matériaux de sa vie," qu'il était en train de revoir un jour, au moment de l'arrivée de Dusaulx; c'étaient des lettres dont il avait gardé copie et dont il se servait comme pièces justificatives. "Si vous voulez me bien connaître, dit-il à son ami, parcourez-les tandis que je vais achever ma tâche journalière," et il l'engage à lire surtout la longue lettre à M. de Saint-Germain (H. XII, p. 180). Ce serait aussi avec l'assistance de Dusaulx qu'il aurait fait les arrangements pour la première lecture des *Confessions*, (Dusaulx, p. 60) et qu'il dressa la liste de ceux qu'il consentirait à y admettre. Dusaulx assista lui-même aux deux premières de ces séances, chez le Marquis de Pezay et chez le poète Dorat. A plusieurs reprises Rousseau demanda à son ami son opinion sur les *Confessions*, et très naturellement il fut déçu. La première fois, Dusaulx n'avait pas voulu parler: "—Je vous le dirai une autre fois, j'y pense encore.—Et le sort de mes cinq enfants, et les frédaines de ma jeunesse? lui demanda Rousseau. —Comme je ne vois là rien d'exemplaire, vous n'auriez pas dû en parler." Un jour enfin, quand ils se promenaient à Vincennes, Rousseau revint à la charge, et cette fois Dusaulx prétend avoir dit tout ce qu'il pensait. Il est sûr de l'avoir fait avec toutes les précautions possibles pour "l'éclairer sans l'aigrir," et il débite un

⁵ Dusaulx, p. 275—Mais cf. Bernardin de Saint-Pierre, p. 124. "Il ne m'a jamais parlé de ses autres amis, et je ne crois pas à eux de moi." (sic) Cependant nous verrons que Rousseau exposa à Corancez toute sa querelle avec Dusaulx et qu' à propos de cela il faillit se brouiller aussi avec Corancez.

long discours où il le traite assez sévèrement—par exemple : “Je veux croire que vous n’ayiez rédigé les mémoires de votre vie qu’à bonne intention, et seulement pour vous rendre compte de vos propres erreurs : mais vous conviendrez que vous avez été plus loin, et que sans cesse vous passez les bornes prescrites par une saine morale. . . . Vous croyez que vos *Confessions*, remplies de détails purement domestiques, et même scandaleux, ajouteront à votre réputation de grand écrivain et d’honnête homme ? Pour moi je n’en crois rien,—au contraire. Qui n’a pas été tenté de laisser après soi des mémoires ou confessions ? C’est la manie du moindre barbouilleur de papier.” Rousseau ne s’en fâcha pourtant pas ; au contraire il lui dit : “Je suis content de vous ; nous n’en serons pas moins amis.” On ne voit pas trop pourquoi Dusaulx refuse de croire à la bonne foi de Rousseau, ni pourquoi il voit dans ce calme une indication de la duplicité dont il l’accuse toujours. En effet, à la façon dont Dusaulx écrivit plus tard le récit de ce qui s’est passé entre eux, on voit bien que son amour-propre a beaucoup souffert par la fin de leur liaison. Persuadé que Rousseau veut l’éprouver, il soupçonne des arrière-pensées et finalement se montre tout aussi méfiant—retrospectivement—que Jean-Jacques lui-même. Il prétend connaître celui-ci à fond, et se rendre bien compte des particularités de son caractère, et cependant il fait toujours des choses qui ne pouvaient manquer de froisser cette sensibilité excessive. Son empressement déplairait même à des gens moins difficiles que Rousseau. Prenez par exemple sa réponse au très gentil billet d’invitation que Rousseau lui envoya le 4 janvier 1771 :—“Jamais nouvelle mariée, près de passer dans les bras d’un amant chéri, ne prononça son *oui* avec plus d’allégresse que je ne m’empresse de vous envoyer ce *petit oui* si gracieusement demandé. . . . L’heureuse soirée ! Je la marquerai d’une pierre blanche à la manière antique. . . . Que de grâce et d’urbanité dans ce billet subitement tombé de votre plume ! Heureux homme ! Vous avez quand il vous plaît tous les dons de l’esprit, tous les accents qui vont au cœur—etc., etc.” (Dusaulx. p. 76-7). Il n’est pas étonnant que des paroles tellement affectées

aient fait naître chez Rousseau des doutes sur leur parfaite sincérité.

Déçu dans les espérances qu'il avait fondées sur la lecture de ses *Confessions*, Rousseau passait évidemment par une crise de pessimisme et de méfiance,⁶ et malheureusement ce fut à ce moment que Dusaulx s'avisait de lui lire le portrait qu'il avait fait d'un maître fourbe, et dans lequel il avait mis ces lignes: "Tel fut le monstre qui s'était emparé de ma jeunesse. Que d'art et de perfidie! Il me tenait de beaux discours et de non moins touchants que l'illustre Jean-Jacques en a composé depuis sur les mœurs et sur l'éducation." C'en était trop pour la sensibilité ombrageuse du philosophe qui ne pouvait pas supporter de se voir ainsi mis en parallèle avec un "monstre," un "maître fourbe." Ayant compris que Rousseau en était sérieusement irrité, Dusaulx raya aussitôt les lignes fatales, mais sans réussir à fléchir son ami, qui le quitta en disant: "Ne nous revoyons plus jusqu'à nouvel ordre. . . . Je vous écrirai sous peu de jours; en attendant je vous laisse avec votre conscience." Ce fut vraiment la fin car les trois ou quatre lettres qui suivirent ne firent qu'augmenter le malentendu et rendre impossible désormais tout rapprochement.

Mme. de Genlis

A lire Dusaulx on croirait volontiers qu'il fut pendant ces six ou sept mois presque le seul ami de Rousseau—du moins qu'il le voyait constamment et plus que personne, exception faite de Rulhières. Mais nous savons, par les lettres de Rousseau lui-même que ce fut pendant ce temps qu'il sortait le plus. Ce fut aussi, probablement, la période de ses rapports avec Mme. de Genlis.⁷ On ne peut pas cependant en être tout à fait sûr à cause de l'inexactitude des dates dans les *Mémoires* de cette dame. Elle dit, par exemple, que quand elle fit la connaissance de Rousseau elle avait dix-huit ans, et que lui était à Paris depuis six

⁶ Dusaulx. p. 125: "A compter de cette époque, néanmoins, je l'ai trouvé plus souvent sombre, mystérieux, et concentré en lui-même. Il vint au point qu'il évitait mes yeux et baissait les siens lorsque je les rencontrais."

⁷ Mme. de Genlis—*Souvenirs de Félicie*. I. p. 289 ss.

mois ; or, étant née en 1746, elle avait dix-huit ans en 1764 quand Rousseau habitait Motiers-Travers. De même elle prétend l'avoir vu tous les jours "pendant plus de six mois"—jusqu'en mai 1771 alors ;—mais ailleurs elle dit qu'ils se brouillèrent à la première du "*Persifleur*," qui eut lieu le 8 février 1771 ; et encore que Rousseau "nous parla de ses *Confessions*, qu'il avait lues à Mme. d'Egmont" ; et ce ne fut que le 8 mai 1771 que celle-ci écrivait à à Gustave III de Suède qu'elle avait passé "cinq jours à la campagne pour entendre les Mémoires de Rousseau." Donc il aurait parlé des *Confessions* à Mme. de Genlis après le commencement de mai, tandis qu'elle prétend ne l'avoir plus revu après le 8 février. Impossible, on le voit de se fier à ses dires ; aussi bien, elle n'écrivit ses souvenirs que sept ou huit ans plus tard ; en 1770-1771 elle ne rédigeait pas encore de journal.

Jean-Jacques, qui connaissait déjà évidemment M. de Genlis et M. de Sauvigny (auteur de la comédie du *Persifleur*), fut mené un soir par celui-ci chez Mme. de Genlis pour l'entendre jouer de la harpe. On avait dit à la jeune dame que son mari comptait lui jouer un tour en lui présentant l'acteur Prévillle déguisé en Rousseau ; aussi, voyant entrer le philosophe, le prit-elle tout naturellement pour Prévillle déguisé et, comme il ne l'embarrassait pas du tout, elle "lui répondait très cavalièrement tout ce qui lui passait par la tête." Il la trouva fort originale et sa naïve gaieté ne lui déplut pas. Il se montra gai, "me regardait toujours en souriant avec cette sorte de plaisir qu'inspire un enfantillage bien naturel ; et en nous quittant, il promit de revenir le lendemain dîner avec nous." Ce ne fut qu'après le départ du visiteur, assurément-elle, qu' elle apprit son erreur et sut qu'elle avait causé avec le philosophe lui-même.

La connaissance une fois faite, ils se virent tous les jours ; Rousseau dînait chez Mme. de Genlis et "ne s'en allait communément qu'à dix heures du soir."⁸ Pendant plusieurs mois, selon Mme. de Genlis, tout alla bien, et Rousseau "n'avait montré

⁸ Si cette liaison occupait les mêmes mois que celle de Rousseau avec Dusaulx, Rousseau n'aurait pas eu le temps de faire autre chose que causer avec ses amis !

ni susceptibilité ni caprice," lorsque M. de Genlis, un beau jour, eut l'imprudence de lui envoyer un panier de vingt-six bouteilles d'un certain vin que Rousseau aimait beaucoup, et dont il avait consenti à accepter deux bouteilles. M. de Genlis ne connaissait évidemment pas les sentiments de Rousseau au sujet des cadeaux et fut très étonné de recevoir son panier tout entier avec un billet de trois lignes qui "exprimait avec énergie le dédain, la colère et un ressentiment implacable." M. de Sauvigny leur apprit que Rousseau était vraiment furieux et ne voulait plus jamais les revoir. Pourtant une lettre de Mme. de Genlis arrangea un peu les choses; Rousseau revint à la maison; mais s'il se montrait comme autrefois très aimable pour Mme. de Genlis, il ne rendit jamais entièrement ses bonnes grâces au mari. Le malentendu qui termina définitivement cette liaison ne date que de quelque temps plus tard et, d'après le récit de Mme. de Genlis, aurait été dû à une nouvelle crise de méfiance de la part de Jean-Jacques. Celui-ci avait consenti à l'accompagner au théâtre pour assister à la première du *Persifleur*—dont il "paraissait aimer beaucoup" l'auteur—à la condition qu'on serait dans une loge grillée pour que Rousseau pût voir sans être vu. Le soir du spectacle, Rousseau arriva chez Mme. de Genlis de très bonne humeur, mais il parut surpris qu'elle eût une parure si brillante, pour se cacher dans une loge grillée. Arrivés au théâtre, il refusa de laisser baisser la grille et se mit derrière la jeune dame, de sorte que pour voir il était forcé d'avancer la tête entre M. et Mme. de Genlis. On le vit, le reconnut, et on "répétait de proche en proche dans le parterre, mais tout bas: c'est Rousseau! c'est Rousseau! et tous les yeux se fixaient sur notre loge; mais on s'en tint là." Cet incident contraria vivement le grand homme, qui soupçonna que la jeune Mme. de Genlis n'avait eu d'autre intention que d'attirer sur lui l'attention du public. Il refusa de rentrer souper avec elle, après la pièce, et s'en alla chez lui. Le lendemain il persista dans sa rancune, et cela choqua tellement Mme. de Genlis qu'elle ne voulut pas faire la moindre démarche pour le ramener. Elle ne le revit jamais. Il y eut toutefois un petit épilogue quelques années

plus tard. Sachant par Mlle Thouin—du Jardin du Roi, et dont Rousseau voyait souvent le frère—que Rousseau eût beaucoup aimé avoir accès aux jardins de Monceaux où le public n'entrait qu'avec des billets : "J'obtins pour lui une clef du jardin avec la permission d'aller s'y promener tous les jours et à toute heure, et je lui envoyai cette clef par Mlle. Thouin. Il me fit remercier et j'en restai là."⁹

Le récit de Mme. de Genlis est fort intéressant, et à part l'inexactitude de ses dates, elle n'est pas peut-être plus injuste dans son interprétation des motifs et des idées de Rousseau qu'il ne le fut envers elle.

Le Comte d'Albaret

Une autre amitié aussi intime peut-être, et aussi passagère que celles de Dusaulx et de Mme. de Genlis, mais moins connue, ce fut celle du Comte d'Albaret. C'était un jeune homme dont Rousseau s'était "engoué ridiculement" dit Meister, écrivant à son ami Bodmer. Ce dut être en 1771. L'abbé Brizard en a fait mention dans ses *Mémoires pour la vie de Rousseau*. Le 12 septembre 1771, Meister écrivait encore à son ami : "On a vu Rousseau quelquefois chez le Comte d'Albaret, mais il vient de se brouiller avec lui aussi légèrement qu'il s'était lié." La cause de la brouille, toujours selon Meister,¹⁰ aurait été que le Comte d'Albaret avait fait exécuter une ariette italienne avant de faire chanter une des romances de Jean-Jacques. Dans sa colère, Rousseau l'aurait traité de "monstre."

Voilà donc trois exemples de connaissances faites au commencement de son séjour, et toutes les trois éphémères. Il n'y a rien d'extraordinaire, puisque parmi un groupe de nouvelles connaissances il y en a très souvent qui nous plaisent d'abord, mais qui ne nous conviennent pas vraiment et que nous cessons de fréquenter, une fois la nouveauté passée. Tel serait encore plus sûrement le cas chez un homme comme Rousseau, dont le carac-

⁹ Cela indiquerait que Rousseau continuait ses visites au Jardin du Roi, et qu'il restait en relations avec les gens dont il avait fait là la connaissance.

¹⁰ Lettre du 6 janvier 1772.

tère était à la fois si prompt aux enthousiasmes et si méfiant. Il y en eut d'autres d'ailleurs, parmi les connaissances qu'il fit aux premiers temps de son séjour, qui ont su conserver son amitié.

Les Venant

Il voyait très souvent, dit-on, la famille de M. Venant, épicier retiré et propriétaire d'une des maisons que Jean Jacques habita dans la rue Plâtrière. Mme. Venant surtout lui plut¹¹ par son bon sens, ses manières et sa franchise, et, sachant cela, on eut recours à elle lors de la chute qu'il fit à Ménil-Montant en 1776. Elle ne réussit cependant pas à lui persuader de se laisser saigner — traitement qu'on voulait lui imposer, et auquel il s'opposait obstinément (M.-P. Vie I, p. 183).

Et puis deux hommes surtout le connurent pendant cette période de sa vie, qui l'aimèrent toujours assez pour lui pardonner ses brusqueries et sa susceptibilité: Bernardin de Saint-Pierre et Oliver de Corancez.

Corancez

Ce dernier dit l'avoir connu pendant les douze dernières années de sa vie; dans ce cas la connaissance se serait faite bien-tôt après le séjour en Angleterre. Tout ce que Corancez rapporte, cependant, ne date que d'après le retour à Paris. Présenté par son beau-père, M. Romilly, ami et compatriote de Jean-Jacques, Corancez ne manqua pas de ressentir comme tout le monde les effets du caractère ombrageux de Rousseau, mais il considérait cela comme "un tribut qu'il fallait payer" et il aimait assez sincèrement son ami pour payer ce tribut sans se plaindre. Il nous raconte deux épisodes qui auraient sûrement mis fin à toute relation avec d'autres, s'ils avaient été, par exemple, du genre sermonneur de Dusaulx. La première fois, il s'agissait de la pension du Roi d'Angleterre, que Rousseau ne recevait plus depuis quelques

¹¹ Le 30 décembre 1770, l'Abbé Galianicrivait à l'Abbé Raynal d'aller rue Plâtrière voir "la jolie mercière qui tient lieu de tout sur la terre à Jean-Jacques Rousseau, n'en déplaît à sa gouvernante." Musset-Pathay, *Vie*, I p. 180.

années ; Corancez, persuadé qu'il en avait besoin, se laissa entraîner par son zèle, et sans demander permission à Rousseau, il fit obtenir par son ami le secrétaire d'ambassade en Angleterre une lettre de change sur un banquier de Paris pour 6,336 livres (la somme due alors). Il obtint aussi qu'on dispensât Rousseau d'en donner quittance, c'est-à-dire qu'on consentit à se contenter de la lettre de Corancez déclarant que Rousseau avait touché l'argent. Ayant fait tous ces arrangements, Corancez se présenta chez Rousseau. Il connaissait assez bien son ami pour soupçonner déjà que les choses n'iraient pas toutes seules, et il avait bien deviné quelle réponse lui ferait Jean-Jacques. Rousseau l'écouta avec étonnement, et puis répondit qu'il pouvait bien gouverner ses affaires lui-même et qu'il ne savait pas par quelle fatalité les autres croyaient toujours mieux savoir que lui ce qu'il devait faire ; s'il ne touchait plus sa pension, c'était parce qu'il ne voulait plus la toucher, etc. Corancez, au lieu de l'accuser d'ingratitude et de se fâcher, s'excusa, assura Rousseau que l'affaire n'aurait pas de suites désagréables pour lui, et le quitta.¹² Il n'osa cependant retourner lui-même chez Rousseau ; il y envoya son beau-père, et celui-ci réussit à le persuader que Corancez n'était pas son ennemi.

La seconde fois, ils faillirent se brouiller à propos de la correspondance entre Rousseau et Dusaulx. Rousseau s'était avisé de la lire à Corancez pour savoir son opinion. Il ne s'était pas, peut-

¹² Cet épisode a dû se passer au printemps de 1771 ; le 25 juillet 1771, Rousseau écrivait au chevalier de Cossé, qui, lui aussi, avait essayé de lui faire toucher cette pension : "La pension que vous dites m'avoir été retirée, et que vous offrez de me faire rendre, m'a été apportée avec les arrérages, ici, dans ma chambre, *il n'y a pas quatre mois*, en une lettre de change de 6000 fr." H. XII. p. 240. Pour la lettre de Cossé—cf. *Ann.* VI. p. 274. Avant Corancez, et le Chevalier de Cossé, M. Dutens et le Colonel Roguin s'étaient déjà mêlés de la même affaire. Dans une lettre à M. Dutens le 8 novembre 1770, (H. XII, p. 221) Rousseau refuse de la recevoir, se déclare très surpris du procédé du Colonel Roguin, qui savait déjà les idées de Rousseau à ce sujet. "Je trouve très bizarre, dit-il, qu'on s'inquiète si fort de ma situation, dont je ne me plains point et que je trouverais très heureuse si l'on ne se mêlait pas plus de mes affaires que je ne me mêle de celles d'autrui." Cf. aussi à Mme. Boy de la Tour, 26 novembre 1770 : "M. le Colonel votre frère. . . vient de me faire une tracasserie avec M. Dutens au sujet de la pension du Roi d'Angleterre, dont je ne le remercierai pas, etc."

être, remis encore de l'état d'agitation où l'avait jeté cette dispute, et quand Corancez lui demanda s'il n'y avait pas une autre lettre entre la dernière de Dusaulx et la dernière de Jean-Jacques, Rousseau se fâcha ; il fit froide mine pendant plusieurs jours, croyant que Corancez l'accusait d'avoir supprimé des lettres défavorables à sa cause. Corancez n'en continua pas moins ses visites, et réussit enfin à convaincre Rousseau de l'injustice de ses soupçons. Il ne s'est jamais aperçu, dit-il, que Rousseau lui ait gardé aucun ressentiment ; au contraire, il semblait le recevoir toujours avec plaisir, surtout quand Corancez venait accompagné de ses enfants, que Rousseau aimait à voir, pour pouvoir "jouir en eux des vertus de leur mère." Les Rousseau et les Corancez faisaient parfois des excursions ensemble ;—une fois, par exemple, ils étaient allés à Meudon en "batelet," et ce fut pendant cette promenade que Rousseau leur raconta l'histoire de sa fuite d'Angleterre. Ils dinaient parfois ensemble, soit chez les uns, soit chez les autres. Rousseau promit de mettre en musique toutes les paroles que Mme. Corancez lui enverrait. L'air composé, elle venait chez lui l'entendre et l'approuver ou le rejeter. M. Corancez aussi lui fournissait parfois des paroles. Une fois ce fut un duo entre *Tircis* et *Dircé* que Rousseau mit "en musique charmante ;" une autre fois, un petit opéra que Corancez avait esquissé sur le roman de *Daphnis et Chloé*. (Voir chapitre XIV.)

Cette amitié continua, évidemment sans interruption, jusqu'au moment où Rousseau quitta subitement Paris pour aller à Ermenonville. Il avait déjà parlé avec M. de Corancez de son désir de se réfugier à la campagne. Celui-ci lui avait offert un petit logement qu'il possédait à Sceaux, et avec beaucoup de peine le lui avait fait accepter. Presque immédiatement après, Rousseau s'en alla sans dire mot à ses amis, et à sa prochaine visite Corancez ne trouva que Thérèse, qui ne lui dit même pas que son mari avait déjà quitté Paris.

Bernardin de Saint-Pierre

Passons maintenant à Bernardin de Saint-Pierre.¹³ Vers le milieu de janvier 1771, au moment de quitter L'Île de France, Bernardin écrivait à son ami Rulhières qu'il allait avoir le plaisir de jouir de deux étés dans la même année. Rulhières, qui voyait encore Rousseau en ce temps-là, lui montra la lettre de Bernardin et, aussitôt après l'arrivée de celui-ci à Paris, le présenta rue Platrière.¹⁴

Jean-Jacques était déjà prévenu en sa faveur par la lettre que Rulhières lui avait montrée, et la connaissance ainsi commencée devint bientôt une amitié sincère. Les deux amis passaient ensemble une grande partie de leur temps assis près du feu pendant les soirées d'hiver et se promenant, pendant la belle saison, dans les champs et les bois des environs de Paris. Ils causaient de botanique, de littérature, de philosophie et de religion. Rousseau pria son ami d'écrire la suite d'*Emile*, dont il avait déjà dressé le plan (B. de St. P., p. 174), mais Bernardin s'y refusa absolument. Malgré l'intimité qui régnait entre eux, Rousseau ne lui montra jamais ses *Confessions* (Ibid., p. 29) ; il avait été déçu dans les espérances qu'il avait fondées sur leur lecture dans les salons, et il ne voulait même plus en parler ; "Ne parlons pas des hommes, parlons de la Nature," disait-il à Bernardin (Ibid., p. 29, note 1.)

¹³ D'après les récits de B. de St.-P. lui-même, ils continuèrent à se voir jusqu'au départ de Rousseau pour Ermenonville, et je ne trouve qu'un seul auteur qui conteste cela. Petitain dit : "la liaison ne dura guère, ayant été brusquement interrompue par le fait de Mme. Rousseau. . . . Nous avons su de bonne part cette circonstance, dont Bernardin de Saint-Pierre a eu la discrétion de ne point parler."

¹⁴ La date ne peut pas être établie d'une façon bien précise. Selon M. Souriau (*B. de Saint-Pierre d'après ses manuscrits*, p. 119) B. de St.-P. ne reentra en France qu'au mois de juin 1771 ("A peine arrivé en France. . . . B. écrit à sa sœur, le 9 juin 1771, pour lui annoncer son retour.") mais à la page 133 il dit : "Dès son retour en France, B. était entré en relations avec Jean-Jacques, et se vantait à ses amis au mois de mai 1771 de connaître le grand homme." B. de St.-P. lui-même, dans son *Essai* dit que ce fut au mois de juin 1772 (p. 31) ; et le billet que lui écrivait Rousseau au sujet du café que son ami voulait lui donner "quelques jours" seulement après avoir fait sa connaissance (p. 35) porte la date du 3 août 1771. Ce fut probablement à la fin de mai, ou au commencement de juin 1771.

Plus d'une fois ils faillirent se brouiller; tout au début, à propos d'un paquet de café dont Bernardin voulut lui faire cadeau, et plus tard tout simplement parce que Rousseau se trouvait un jour de mauvaise humeur. Cette fois, ce fut Rousseau qui fit le premier pas vers la réconciliation—comme il devait le faire, du reste, puisque c'était lui qui avait eu tort. Voici comment Bernardin raconte cette histoire (Ibid., p. 66 s.) :—"Un jour que je lui rapportais un livre de botanique. . . . il me reçoit sans rien dire, d'un air austère et sombre; je lui parle; il ne me répond que par monosyllabes. En copiant sa musique, il effaçait et ratissait à chaque instant son papier. . . . J'ouvre pour me distraire un livre qui était sur sa table.—"Monsieur aime la lecture," me dit-il d'une voix troublée. Je me lève pour me retirer. Il se lève en même temps et me reconduit jusque sur l'escalier, en me disant, comme je le priais de ne pas se déranger : "C'est ainsi qu'on en doit agir envers les personnes avec lesquelles on n'a pas une certaine familiarité." Je ne lui réponds rien, mais agité jusqu'au fond du coeur d'une amitié si orageuse, je me retirai résolu de ne plus retourner chez lui. Il y avait deux mois et demi que je ne l'avais vu lorsque nous nous rencontrâmes une après midi. . . . Il vint à moi et me demanda pourquoi je ne venais plus le voir.—Vous en savez la raison, lui répondis-je.—Il y a des jours, me dit-il, où je veux être seul. . . . Je serais fâché, ajouta-t-il d'un air attendri, de vous voir trop souvent, mais je serais encore plus fâché, de ne vous pas voir du tout. . . . L'humeur me surmonte. . . . Je la contiens quelque temps; ensuite je ne suis plus le maître; elle éclate malgré moi. J'ai mes défauts. Mais, quand on fait cas de l'amitié de quelqu'un, il faut prendre le bénéfice avec les charges." Il m'invita à dîner chez lui pour le lendemain."

Il ne saurait être question de relater ici en détail les divers épisodes de leur liaison; on trouvera tout cela raconté d'une façon charmante par Bernardin de Saint-Pierre lui-même dans son *Essai sur la vie et les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau*. Jusqu'au milieu du mois de mai 1778, ils continuèrent à faire leurs prome-

nades d'herborisation ; puis, brusquement et sans mot dire, Rousseau disparut après avoir donné à son ami rendez-vous pour un voyage à Sèvres. Le pauvre Bernardin lui écrivit sans obtenir de réponse, puis alla chez lui seulement pour apprendre qu'il était allé depuis quinze jours se réfugier à la campagne. Puis un jour lui arriva la nouvelle de sa mort à Ermenonville, le 2 juillet.

Il semble que Bernardin ait vu presque exclusivement le bon côté du caractère de Rousseau. C'est que les deux hommes se convenaient et que la société de Bernardin faisait ressortir les meilleurs traits de Jean-Jacques.

Prévost

Même pendant la dernière moitié de son séjour à Paris, quand il avait presque cessé de sortir, Rousseau faisait encore de nouvelles connaissances. Par exemple, celle du professeur Pierre Prévost de Genève, qui était venu à Paris en 1776 ou 1777—probablement avec la famille Delessert—et qui dit avoir joui de l'avantage de voir souvent Jean-Jacques dans sa vieillesse.

Duprat

Ainsi encore le jeune Comte Duprat, lieutenant-colonel au régiment d'Orléans, lorsqu'il était à Paris, ne manquait guère, nous dit Musset-Pathay (Vie II, p. 74), d'aller tous les matins visiter Rousseau. Celui-ci l'aimait assez pour s'inquiéter quand une fois une semaine entière passa sans visite. Ayant appris que le Comte était malade, il alla tous les jours se promener devant sa maison. Enfin, malgré la loi qu'il s'était imposée de ne plus aller chez personne, il finit par céder à l'anxiété, entra dans l'hôtel et pénétra jusqu'à la chambre du Comte.

C'était avec lui et avec son ami le Commandeur de Menon que Rousseau faisait des arrangements pendant l'hiver de 1777-1778 pour se retirer dans une propriété de Duprat dans le voisinage de Lyon—plans qui, du reste, ne furent jamais mis à exécution (Voir chap. XI). Nous n'avons que très peu de renseignements sur ces messieurs, mais les quelques lettres échangées entre Rousseau et Duprat indiquent une certaine intimité. C'était peut-être la

musique qui l'avait rapproché du Commandeur de Menon; car nous apprenons par son registre qu'il lui avait donné la copie d'une chanson dont le Commandeur lui-même avait fait les paroles et l'air, et Rousseau la basse et l'accompagnement.

Desjobert

Il avait donné des copies aussi à un certain M. Dessobert (Jansen, M. 477). C'est probablement le M. Desjobert, dont Saint-Beuve¹⁵ raconte l'histoire suivante qu'il tenait d'un de ses amis, qui la tenait de son père. M. Desjobert était fiancé à une jeune fille qui lui demanda un jour;—Connaissez-vous M. Rousseau?—Non.—Comment peut-on être homme, avoir vingt-cinq ans et ne pas connaître Rousseau? Le jeune homme résolut de tout faire pour connaître Rousseau. La première fois, il ne réussit pas à le voir; il y retourna avec de la musique à faire copier. On la prit à la porte et lui dit de repasser dans huit jours. Cela continua pendant des mois sans qu'il réussit à voir Rousseau. Enfin, un jour, on lui dit que Rousseau voulait lui parler. Il entra et Rousseau lui expliqua que, le chat ayant renversé l'encrier sur le cahier, il faudrait refaire la copie. La conversation s'engagea et Rousseau apprit que le jeune homme se destinait aux Eaux et Forêts et qu'il savait la botanique. Ils firent aussitôt des arrangements pour herboriser ensemble. Ils se promenèrent plusieurs fois et Desjobert gagna la confiance du philosophe au point que lorsqu'il fallut quitter la rue Platrière pour Ermenonville, ce fut lui que Rousseau chargea de vendre ses livres.

Le Bègue de Presle

Parmi les nouveaux amis de ces dernières années il faut mentionner aussi le docteur Le Bègue de Presle, quoique nous ne sachions pas la date de leur première rencontre. M. Magellan,¹⁶ qui fit la connaissance de Rousseau à Ermenonville, dit dans son

¹⁵ Saint-Beuve—*Causeries du lundi*. XV, p. 242s. Cf. aussi Ann. VII, p. 197.

¹⁶ Magellan—*Derniers jours de Rousseau*; publié à la suite de la notice de Le Bègue de Presle. Paris 1779.

récit des derniers jours du philosophe que celui-ci était "intimement lié" avec M. Le Bègue de Presle, ainsi qu'avec M. Aublet,¹⁷ botaniste du roi; et Thiébaud de Berneaud, dans son *Voyage à Ermenonville*, dit que Le Bègue de Presle "fut toujours l'ami du citoyen de Genève." Le seul renseignement que nous tenions de Le Bègue de Presle lui-même est que, depuis 1777, Rousseau lui parla de son désir de quitter la ville; qu'enfin Le Bègue de Presle réussit à lui faire accepter l'offre du Marquis de Girardin, et que ce fut lui qui l'accompagna à Ermenonville.

de Flamenville

Il y avait aussi, parmi les gens qu'il recevait avant son départ de Paris, le jeune de Flamenville, chevalier de Malte. "Il m'avait donné de lui une excellente opinion, dit Corancez, par le prix qu'il mettait à se conserver chez Rousseau. Il y venait assez fréquemment, et souvent nous nous y rencontrions." Les relations avaient été assez cordiales pour que M. de Flamenville risquât le voyage d'Ermenonville. N'ayant pas réussi d'abord à voir Rousseau, il lui écrivit une lettre¹⁸ dans laquelle il lui offrait un asile dans ses terres, en Picardie ou en Normandie: "Je suis bien fâché, Monsieur, écrivait-il, que votre temps ne m'ait pas permis de vous voir. Les bontés dont vous m'avez honoré m'ont fait croire que ce ne serait pas une indiscretion à moi que de me présenter chez vous. Je serais au désespoir que vous prissiez mon empressement pour importunité! *L'amitié que vous m'avez toujours témoignée* me rassure sur cette crainte." Cette lettre a dû persuader à Rousseau de recevoir le jeune homme, puisque celui-ci, de retour à Paris, déclara à Corancez avoir reçu du

¹⁷ J. B. Christ. Aublet. 1723-1778, botaniste du Roi, auteur de *l'Histoire des plantes de la Guyane française*.

¹⁸ Le manuscrit se trouve à la Bibliothèque de Neuchâtel. Nous croyons que cette lettre est inédite.

philosophe, "un papier¹⁹ écrit de sa main pour le prier de lui trouver un asile dans un hôpital."

Le sujet des amis et connaissances qu'on connaît au Rousseau de cette époque n'est point épuisé; mais les pages précédentes suffiront pour convaincre qu'il n'était pas le sauvage pour lequel on a voulu le faire passer souvent.

¹⁹ *Mémoire* écrit au mois de février 1777. Voir H. IX, p. 403, et chapitre XI de ce travail.

CHAPITRE VIII

Jean-Jacques Rousseau

et

Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti

En l'an VI parut chez Royon un livre extraordinaire intitulé *Mémoires historiques de Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti, écrits par elle-même*. Dans ce livre, la soi-disant Princesse de Montcairzain se déclare fille naturelle du Prince de Conti et de la Duchesse de Mazarin. Elle raconte en détail sa vie, d'abord au palais du Temple chez son père, son enlèvement au moment même où elle allait être légitimée par le roi en 1773, et ensuite sa vie de misère, dévorée par une obsession :—se faire reconnaître publiquement comme fille du Prince de Conti. M. Lenôtre a étudié cette affaire dans un travail qu'il a publié sous le titre de *Montcairzain*. Il arrive à cette conclusion :¹ "De ces constatations et de bien d'autres similaires, on peut conclure que les Mémoires de Stéphanie-Louise, malgré l'extravagance de leur rédaction, reposent sur un fond de vérité." Est-ce qu'on doit donc la croire quand elle prétend avoir eu comme précepteur J. J. Rousseau? M. H. Buffenoir le pense évidemment, puisqu'il lui consacre un chapitre dans son livre *Le Prestige de J. J. Rousseau* (p. 101 ss.) "Son témoignage à l'adresse de Rousseau, dit-il à la page 115, a, selon nous, une importance toute spéciale, puisque, enfant, et au milieu d'un cadre propice, elle vécut dans l'intimité du philosophe, reçut ses leçons, entendit ses préceptes, recueillit directement sa morale."

Il serait bien intéressant de pouvoir constater que pendant les deux ou trois premières années de son séjour à Paris, Rousseau s'occupait, entre autres choses, de l'éducation de la fille de son bienfaiteur, et qu'il mettait en pratique les théories de son *Emile*. Malheureusement tout cela paraît très invraisemblable; le récit fourmille de détails contradictoires qui en affaiblissent la valeur. "C'est au Temple, dit-elle (Buffenoir p. 103), c'est sous

¹ Lenôtre—*Vielles Maisons, Vieux Papiers*, 4^e série, p. 112-3, note.

le toit de mon père que Jean-Jacques Rousseau trouva un refuge quand il fut inquiété pour son *Emile*; et il ne le quitta que pour aller dans son château de Trye, qui plaisait davantage à cet amant de la Nature." Elle oubliait évidemment, ou elle ne savait pas qu'entre son court séjour au Temple (dec. 1765) et son séjour au château de Trye (juin 1767-juin 1768) Rousseau avait passé presque un an et demi en Angleterre.

Elle raconte ailleurs comment son père lui promit un jour de l'emmenner à Versailles pour le mariage du Dauphin—"La première chose que je fis, dit-elle, dès que mon père m'eut quittée, ce fut de confier à ma mère, à mon institutrice, à *Jean-Jacques*. . . . ce qu'on venait de me promettre." Or, la cérémonie du mariage du Dauphin eut lieu le 16 mai 1770, et en ce moment Rousseau était à Lyon (il y fut du 10 avril jusqu'au 8 juin), n'arrivant à Paris qu'à la fin de juin (Voir chapitre I). Il est impossible, donc, qu'il fût devenu le maître de la petite fille avant le 1^{er} juillet 1770.

D'après les *Mémoires*, Rousseau aurait copié pour son élève plusieurs cahiers de musique de sa composition, et aurait rédigé aussi pour son instruction des principes élémentaires de mathématique: "Dédié à son Altesse Sérénissime par J. J. Rousseau, *citoyen de Genève*" (Buffenoir p. 116). On pourrait peut-être vérifier ce qu'elle dit au sujet de la musique en examinant le registre de ses copies tenu par Jean-Jacques, et qui appartient maintenant au Marquis de Girardin (Jansen, M. p. 475). Mais ce ne serait pas très concluant, puisque, si les copies dont elle parle dataient d'avant le 1^{er} avril 1772, elles n'y seraient pas inscrites, le registre ne commençant qu'à cette date. Quant aux "Principes élémentaires de mathématique," le renseignement ne peut pas être exact. Rousseau ne se serait pas servi en 1770-1773 du titre de *Citoyen de Genève*; il y avait renoncé publiquement dès 1763.²

² Cf. Actes inscrits sur le registre du Conseil d'Etat de Genève, 16 mai 1763—"Lecture faite d'une lettre du sieur J. J. Rousseau, adressée à M. le premier syndic Favre, en date de Motiers-Travers, le 12 de ce mois, par laquelle il renonce à la bourgeoisie de cet état." (M.-P. inéd. I, p. 455.)

Il semble aussi très invraisemblable que Rousseau soit allé presque tous les jours au Temple pendant les premiers temps de son séjour sans que personne en ait fait mention et sans qu'il en parle lui-même nulle part, ni dans les *Dialogues* ni dans ses lettres.

Encore un point :—“Quoique Jean-Jacques parût, dit-elle, prendre un véritable plaisir à diriger mon éducation, cependant, par suite de son caractère libre et indépendant, il ne s'asservissait point à venir tous les jours, ni à des heures marquées ; il faisait même quelquefois d'assez longues absences dont nous ignorions les causes ; *car quoiqu'il fût souvent incommodé*, il n'aimait point qu'on le fatiguât de questions sur sa santé. . . ” Cela aurait été vrai d'une autre période de sa vie, mais justement pendant les premières années de son séjour à Paris, il se portait bien. “Il se porte mieux qu'il ne fit jamais, lit-on dans les *Dialogues*. Il n'a plus ses souffrances habituelles, cette maigreur, ce teint pâle, cet air mourant qu'il eut constamment dix ans de sa vie—pendant tout le temps qu'il se mêla d'écrire.” (H. IX, p. 239). Le 2 août 1770, Mme. de la Tour lui écrivait “. . . Je vous aurais dit avec quelle joie j'apprenais (quoique ce ne fût pas par vous) que vous jouissiez d'un embonpoint qui ne vient qu'avec la santé.” Pendant ce temps-là il ne se plaint de sa santé qu'assez rarement dans ses lettres.

D'ailleurs, on ne voit pas trop comment, avec sa copie et ses herborisations, il aurait eu le temps de soigner si minutieusement l'éducation de la fillette. Nous avons vu déjà au chapitre IV, que depuis octobre ou novembre 1771 il travaillait avec acharnement à sa copie.³

La précision même des détails, qui donne un air de vraisemblance au récit, paraît suspecte quand on se souvient que l'auteur raconte à trente-six ans des choses qui se seraient passées quand elle n'en avait que huit ! D'autant plus qu'on peut prouver, comme

³ Cf. A Mme. Boy de la Tour, 16 avril 1772—“Depuis six mois le travail étant venu avec abondance. . . j'ai cru devoir m'y livrer tout entier, et j'ai passé l'hiver cloué sur ma chaise avec une telle assiduité que de peur de rebuter les pratiques, je ne me suis permis aucune distraction.” (Roth. p. 349).

nous venons de voir, que plusieurs de ces détails ne sont pas du tout exacts.

Ce ne sont pas là, et on s'en rend bien compte, des preuves absolument convaincantes de la fausseté des prétentions de Stéphanie-Louise, mais elles suffisent au moins à nous empêcher de partager la belle confiance de M. Buffenoir dans la véracité de ces *Mémoires* de la soi-disant Princesse de Bourbon-Conti. Nous serions plutôt de l'opinion de M. Alexis François, qui écrivait dans un compte-rendu de l'article de M. Lenôtre: "Malgré tout, malgré ces efforts de la critique pour éclairer une destinée aussi singulière, malgré la précision des détails et l'espèce de vraisemblance du récit des *Mémoires*, cette éducation d'une jeune fille de haute lignée par Jean-Jacques, après son retour et son établissement à Paris, demeure mystérieuse." (Ann. VII, p. 172).

CHAPITRE IX

La Lecture des Confessions

Que ce fut là le seul motif de son retour à Paris ou non, il est certain en tout cas que Rousseau était arrivé avec l'intention d'y faire connaître ses *Confessions*. Pendant son séjour à Lyon il en parlait déjà à son ami M. de la Tourette; celui-ci, ayant vu dans une Gazette que Rousseau lisait ses *Confessions* à Paris, lui demandait par une lettre du 14 janvier 1772: "Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander si l'*Avant-Courreur* a dit vrai en annonçant que vous aviez lu, devant plusieurs amis, les mémoires de votre vie, et si cet ouvrage . . . est réellement achevé. J'en connais le préambule, vous eûtes la complaisance de me le dire de vive voix dans une de nos promenades."¹

Trois semaines environ après son arrivée (le 20 Juillet 1770),² Rousseau écrivit de Paris à l'abbesse de Nadaillac. ". . . . permettez, Madame, que je vous prie de vouloir bien me faire passer par une voie sûre le cahier de *Confessions* dont vous avez bien voulu être dépositaire,³ et que j'ai besoin de recevoir en ce moment." Cinq jours plus tard, il accusait réception du paquet.

¹ Cela indiquerait-il qu'au moment de son séjour à Lyon (avril-juin 1770), Rousseau n'avait pas encore achevé les douze livres des *Confessions*, et qu'il y travaillait encore après son arrivée à Paris? M. Jansen (F. p. 60) croit que le dernier livre fut écrit en tout ou en partie à Paris. Cependant la lettre de M. de la Tourette pourrait tout aussi bien se rapporter à la troisième partie que Rousseau avait projetée, mais qu'il n'écrivit pas.

² Plusieurs auteurs donnent, au lieu du 20 juillet, le 20 septembre; entre autres M. Buffenoir (p. 266). Cela est dû à une erreur de Mme. de Nadaillac dans sa lettre du 9 octobre 1778 à du Peyrou, où elle dit: "Vous verrez, Monsieur, par la copie fidelle de la lettre du 20 7bre 1770 qu'il (le dépôt du manuscrit des *Confessions*) m'a été demandé et par celle du 25 7bre 1770 que je l'ai envoyé." Or la "copie fidelle" porte la date 17^{mo} 70, et la seconde celle du 17^{mo} 70,—c'est-à-dire le 20 juillet et le 25 juillet 1770.

³ Il avait laissé entre les mains de Mme. de Nadaillac, dont il fit la connaissance pendant son séjour à Trye, un manuscrit des *Confessions*, une liasse de lettres qui lui furent écrites au sujet de la *Julie* (Hach. IX, p. 2) et quelques livres italiens concernant la Corse (cf. lettre de Girardin à du Peyrou, 7 novembre 1778).

Ce fut aussi vers le commencement du séjour à Paris (probablement en septembre ou en octobre 1770) que Dusaulx le trouva une fois "s'amusant à repasser ce qu'il appelait les matériaux de sa vie; c'étaient des lettres qu'il avait écrites et dont il avait gardé copie." (Dusaulx p. 51)

Pendant ce premier été à Paris, il revoyait donc ses *Confessions* et les pièces justificatives; il en achevait peut-être la deuxième partie qu'il n'avait pas pu terminer à Monquin; et il se préparait pour en faire des lectures.

En effet, il les lut plusieurs fois, en tout ou en partie, dans l'hiver de 1770-1771. Le bruit que firent ces séances éveilla la curiosité publique; on en parla dans les journaux et dans les correspondances du temps. La Harpe, dans sa *Correspondance Littéraire* (Lettre LXXXIX), dit qu' "il est bien sûr que les Mémoires existent manuscrits, puisque *nombre de gens en ont entendu la lecture*, mais l'impression est encore une chose problématique." Meister, en donnant des nouvelles de Jean-Jacques dans une lettre du 12 septembre 1771,⁴ dit que "ce qu'on sait de plus neuf, c'est qu'il a lu les mémoires de sa vie au roi de Suède et au marquis de Pezay." De son côté, Madame d'Épinay écrivait à M. de Sartine (M-P. *Vie*. I, p. 209), "Je dois vous dire encore que la personne dont je vous ai parlé hier matin a lu son ouvrage aussi à M. Dorat, à M. de Pezay et à M. Dusaulx. C'est une des premières lectures qui en ait été faite." Et l'Abbé Brizard ajoute qu'il "les a rendus aussi publics qu'il le pourrait . . . les a lus à un grand nombre de personnes entre lesquelles on compte un roi et plusieurs princes."

Il est difficile cependant de débrouiller l'histoire de ces lectures. Il y en a trois pour lesquelles nous avons des renseignements assez précis—une chez le Marquis de Pezay, une chez le poète Dorat, et une autre chez la Comtesse d'Egmont. Quant aux dates où elles auraient eu lieu, les opinions diffèrent. Selon M. Buffenoir (p. 265 s.) celle chez Mme. d'Egmont serait la première, la seconde aurait été chez de Pezay, et la dernière chez

⁴ Mme. de Staël—*Lettres inédites à Henri Meister*. Paris, 1903.

Dorat. Selon M. Faguet,⁵ la lecture chez Mme. d'Egmont serait la seconde. De fait la séance chez le Marquis de Pezay semble bien avoir été la toute première, et celle qui eut lieu chez la Comtesse d'Egmont la dernière. Reprenons en détail les faits.

I. *La séance chez le Marquis de Pezay.* Les principaux documents relatifs à cette séance sont : le récit de Dusaulx (p. 60 s.) ; la lettre de Dorat, publiée dans plusieurs journaux au moment de la mort de Rousseau ; et le rapport publié par Barruel-Bauvert (p. 390), lequel est basé, dit-on, sur le témoignage de Le Mierre.

"Il s'agissait, dit Dusaulx, de la lecture de ses *Confessions*. . . . Ce n'était pas une petite affaire que d'arrêter la liste de ceux qu'il consentirait à y admettre.—Vous le voulez, me dit-il ? hé bien ! faisons-la, cette liste, et mettez votre nom le premier. Je lui proposai plusieurs noms de personnages très célèbres : il les rejeta.—Je vous avertis que je n'entends pas qu'il y ait à cette lecture plus de huit personnes, moi compris. J'en exclus, sans exception, toutes mes anciennes connaissances ; il m'en faut de nouvelles. . . . La liste fut bientôt faite : Dorat, Pezay, Barbier de Neuville, Le Mierre, etc. y furent inscrits." Cela, avec Rousseau et Dusaulx, ne fait que six et on ne parle pas d'autres assistants à cette lecture—cependant Dusaulx a mis un etc. comme s'il y en avait eu encore d'autres. Furent-ils tous de nouvelles connaissances ? "A proprement parler, dit bien vaguement Dusaulx, il ne les connaissait pas."

Ces préparatifs, cette liste si soigneusement dressée, indiquerait déjà que ce fut là la première lecture. Elle a dû se faire vers la fin de décembre 1770 ou, au plus tard, dans les tout premiers jours du mois suivant, car le 4 janvier (1771) Rousseau invita Dusaulx à souper (H. XII, p. 229) et après le repas il lui demanda : "Vous avez entendu la lecture de mes *Confessions*, qu'en pensez-vous ?"

La séance commença à six ou sept heures du matin (les témoignages ne sont pas d'accord sur ce point) ; dura jusqu'à deux heures du matin suivant, et ne fut interrompue que par deux courts repas. Avant de commencer la lecture, Rousseau "tira de

⁵ E. Faguet—*Vie de Rousseau*. Paris, 1911. Chap. 25.

sa poche deux ou trois pages qu'il avait écrites pour se concilier notre bien-veillance et capter notre attention."⁶ Il est très probable que ces deux ou trois pages ne furent autre chose que le préambule publié par Streckeisen-Moultou dans *Oeuvres et Correspondance inédites de J. J. Rousseau*, mais qui ne figure dans aucune édition des *Confessions*. Le petit discours fut écrit évidemment pour la première lecture qu'il fit, puisqu'il y dit: "Il m'importe de commencer par ce que j'ai à dire de plus essentiel, afin que, s'il survenait des obstacles à d'autres séances, le fruit de celle-ci ne fût pas perdu," et encore: "Vous êtes *les premiers*, vous serez probablement les seuls à qui j'aurai fait ce récit." Ajoutons que toute la première partie en est adressée à un auditoire composé d'hommes seulement. ("Après de longues incertitudes, je me détermine à verser les secrets de mon coeur dans le nombre petit, mais choisi, *d'hommes de bien* qui m'écoutent.") Plusieurs fois aussi il se sert du mot, *Messieurs*. Le dernier alinéa, où il s'adressa aux "dames, qui ont la bonté de m'écouter," doit avoir été ajouté pour une autre lecture faite en présence d'une compagnie mixte—très probablement la compagnie rassemblée chez la Comtesse d'Egmont, et dont nous reparlerons plus tard.

Evidemment on ne pouvait pas lire à haute voix tout le livre des *Confessions*, même dans une séance de dix-sept à dix-huit heures. Il fallait choisir, et le préambule que nous venons de citer nous indique très précisément la partie qu'il choisit. "Je me bornerai donc, Messieurs, à vous faire aujourd'hui le narré fidèle de mon âme depuis mon entrée en France jusqu'à mon départ de Montmorency, lors du décret rendu contre moi"—cela comprendrait les livres 7-11.

En arrivant au chapitre de ses enfants mis aux Enfants Trouvés (H. VIII, p. 243), "il s'arrêta, nous regarda d'un air interrogatif, tout le monde baissa les yeux.—N'avez-vous rien à m'objecter? On ne lui répondit que par un morne silence. . . .

⁶ Ensuite, comme s'il citait ces quelques mots d'introduction, Dusaulx insère dans son récit (p. 66) un passage pris dans la lettre de Rousseau à Saint-Germain, du 26 fév. 1770 (H. XII, p. 197)—comme il fait, du reste, en d'autres endroits où il veut faire parler Rousseau. Cf. ce qu'il en dit lui-même à la page 47.

Rousseau qui avait vu notre détresse. . . . nous apostropha en ces termes :—Hommes justes ! Vous ne devez pas me juger sans m'avoir entendu : écoutez donc, sur ce qui concerne ma conduite à l'égard de mes enfants, une défense consciencieuse et que j'ai déposée dans le sein d'un homme vertueux."—Ici Dusaulx renvoie à un passage de la lettre à M. de Saint-Germain (H. XII, p. 186). En ce point, le récit de Dusaulx diffère notablement de celui de Barruel Bauvert—"Lorsqu'il fut à l'article des Enfants-trouvés, un silence morne régna dans l'assemblée ; il vit toutes les figures allongées et portant l'empreinte de l'improbation. . . . J'entends votre silence, Messieurs, dit le grand homme, en s'interrompant lui-même ; et posant son manuscrit sur une table, il en déchira sur-le-champ, quatre pages qui contenaient sa justification."

Tout le monde fit des notes sur ce qui se passa à cette séance (Dusaulx p. 67). Elle fit beaucoup de bruit "aussi fut-elle suivie de plusieurs autres dont la sensation alla toujours en diminuant. . . . ce grand feu se perdit en fumée."

II. Parmi ces "plusieurs autres," il y eut *une séance chez le poète Dorat*. Nos seuls renseignements viennent de Dusaulx (p. 68 s.) Il ne s'y fit évidemment qu'une lecture très fragmentaire ; on a dû y passer la plus grande partie du temps à causer. "La séance des mémoires ou confessions en provoqua bientôt une autre chez le poète Dorat. Un essaim de jeunes littérateurs, la plupart inconnus, s'y rendit des différents quartiers. La conversation tomba d'abord sur la grande conspiration à laquelle on feignait de croire par égard pour la manie de Jean-Jacques, et aussi pour en tirer quelques anecdotes, dont on était très friand, et qui avaient alors grand cours dans le commerce." A la fin, dit Dusaulx sur un ton peu aimable, tout le monde était plein de vénération pour lui, et Rousseau s'en alla chez lui très content, "se frottant les mains et souriant à ses pensées."

Si la sensation que faisaient ces lectures "alla toujours en diminuant," comme le prétend Dusaulx, elle restait du moins assez grande pour susciter une opposition active de la part de deux personnes de marque. M. de Malherbes d'abord, qui, ne se sentant pas assez d'influence sur Rousseau, alla prier Dusaulx

d'intervenir et de demander la suppression de quelques anecdotes capables de déshonorer des familles entières. Mme. d'Epinay, ensuite, qui avait beaucoup plus de raisons que M. de Malesherbes de craindre les révélations des *Confessions*. Elle ne se contenta pas de si peu; elle alla droit à M. de Sartine, lieutenant de Police, et lui demanda de faire cesser ces lectures; le lendemain de son entrevue, elle lui écrivit une lettre qui est publiée déjà dans le livre de Musset-Pathay (*Vie*, I, p. 209), et puis ailleurs. Nous allons, néanmoins, à cause de son grand intérêt, la citer encore.

"ce vendredi, 10

"Il n'y a rien de si insupportable pour les personnes surchargées d'affaires, monsieur, que ceux qui n'en ont qu'une. C'est le rôle que je meurs de peur de jouer avec vous; mais comptant, comme je le fais, sur votre amitié et sur votre indulgence, je dois vous dire encore, que la personne *dont je vous ai parlé hier matin*, a lu son ouvrage aussi à M. Dorat, à M. Depeyay et à M. Dusaulx: c'est une des premières lectures qui en ait été faites. Lorsqu'on prend ces messieurs pour confidents d'un libelle, vous avez bien le droit d'en dire votre avis, sans *qu'on soit censé vous en avoir porté des plaintes*. J'ignore cependant s'il a nommé les personnages à ces messieurs. Après y avoir réfléchi, je pense qu'il faut que vous parliez à lui-même avec assez de bonté pour qu'il ne puisse s'en plaindre, mais avec assez de fermeté cependant pour qu'il n'y retourne pas. Si vous lui faites donner sa parole, je crois qu'il la tiendra. Pardon mille fois, mais il y va de mon repos. . . ." Cette lettre fit probablement suspendre la lecture des *Confessions*—au moins à Paris. On sait que Rousseau fut mandé à la police, mais on ignore ce qui se passa entre M. de Sartine et lui (*M-P. Vie*, I, p. 210).

III. Il est permis de supposer que ce fut là la raison pour laquelle la lecture qu'il fit devant la Comtesse d'Egmont et ses amis eut lieu à la campagne et non à Paris. C'était à la fin d'avril ou au commencement de mai 1771; Rousseau avait accepté l'hospitalité de Mme. d'Egmont au château de Braisne, près

de Soissons, pour lire là ses *Confessions* "à M. et Mme. la Comtesse d'Egmont, à M. le Prince de Pignatelli, à Mme. la Marquise de Mesme et à M. le Marquis de Juigné." (H. IX, p. 82). C'est la seule de ces occasions pour laquelle nous ayons le témoignage précis de Rousseau lui-même. Non seulement il nous donne la liste de ses auditeurs, mais il cite un dernier alinéa qu'il avait ajouté pour cette occasion au texte des *Confessions*, et il nous rend compte de l'impression qu'il produisit: "J'achevai ainsi ma lecture, dit-il et tout le monde se tut; Mme. d'Egmont fut la seule qui me parut émue; elle tressaillit visiblement. Mais elle se remit bien vite et garda le silence, ainsi que toute la compagnie. Tel fut le fruit que je tirai de cette lecture et de ma déclaration." Il parla aussi de cette séance à Mme. de Genlis.⁷

Une lettre de la Comtesse d'Egmont elle-même nous permet de fixer approximativement la date de cette lecture. Elle écrivait au jeune roi de Suède, Gustave III, (le 8 mai 1771): "J'oubliais de dire à votre Majesté que j'avais passé cinq jours à la campagne, pour entendre les *Mémoires* de Rousseau. Il ne nous a lu que sa seconde partie, la première ne pouvant se lire à des femmes, m'a-t-il dit. Mon grand intérêt a été de vous entendre louer par quelqu'un digne de parler de vous." (Buffenoir, p. 449).

Chronologiquement, c'est là la dernière lecture dont nous ayons des échos.

A part ces trois séances pour lesquelles nous avons des renseignements précis, il y en eut probablement d'autres. Pierre Picot (Ann. I, p. 260) en mentionne une chez Mme. Necker où Rousseau aurait "fort diverti l'assemblée." Beaudouin (II, p. 508) parle d'une lecture chez Mme. de Créqui, se basant sur une lettre de celle-ci à Servan le 7 août 1783.⁸ Il se peut aussi que Rousseau ait lu des passages des *Confessions* devant Gustave

⁷ Mme. de Genlis—*Souvenirs de Félicie* t. I. "Il nous parla de ces *Confessions* qu'il avait lues à Mme. d'Egmont."

⁸ Citée par Musset-Pathay—*Vie* I. p. 473-4. "Je crois que son mécontentement prétendu était un prétexte; qu'il était honteux de m'avoir lu ses *Confessions*."

III, dont nous parlions plus haut en disant qu'il avait eu communication du manuscrit. C'était là le témoignage de Dusaulx (p. 60). Selon lui, le jeune roi de Suède "n'obtint que fort tard, et encore par la médiation de Rulhières, la communication de cet étrange mais piquant manuscrit." Le Mierre, qui était aussi parmi les auditeurs de la première séance, raconte une autre histoire: il atteste avoir entendu lire les *Confessions* par Rousseau en 1771. "Ce fut en faveur du Prince Royal de Suède, alors à Paris; elle (la séance) eut lieu chez M. le Marquis de Pezay, et ce fut le philosophe genevois qui lui-même en régala l'assemblée peu nombreuse. La lecture dura depuis sept heures du matin jusqu'à onze heures du soir." (Mém. sec. 1 août 1778). On supposerait volontiers que Le Mierre s'était trompé, en se rappelant après sept années la lecture à laquelle il avait assisté en décembre 1770 ou janvier 1771; mais on trouve le même renseignement dans une lettre de Meister,⁹ datée du 12 septembre 1771: "Mon fils me mande qu'on n'a pas de nouvelle de fraîche date de Jean-Jacques Rousseau. . . . Ce qu'on sait de plus neuf c'est qu'il a lu les mémoires de sa vie au roi de Suède et au Marquis de Pezay. C'est une lecture de quatorze heures."

D'après ces deux passages, il faut ou bien admettre que le futur roi de Suède assista à la première séance (représenté par le "etc" de Dusaulx qui mentionne quatre noms sur six), ou bien qu'il y eut deux séances chez le Marquis de Pezay. Cette seconde alternative serait appuyée (1) par un détail auquel il ne faudrait pas attacher en soi d'importance, c'est que dans la séance mentionnée par Dusaulx la lecture est de plus de quatorze heures, et (2) par le fait que Monin (R.H.L. 1915, p. 78) donne une date précise qui ne pourrait pas être celle de la première séance: "Le 9 mars 1771, dit-il, Rousseau fit au nouveau roi de Suède la lecture d'un fragment de ses Mémoires." Monin ne nous indique pas la source de ce renseignement. Sans en savoir davantage on ne pourrait résoudre le problème.

L'impression faite par ces lectures ne répondit pas du tout

⁹ Cf. Note 4.

aux espérances de Rousseau. Nous rappelons qu'il ne voulut pas lire les *Confessions*, ni même en parler à Bernardin de Saint-Pierre (Voir au chapitre VII, p. 83) quand il eut fait sa connaissance, un mois ou deux plus tard. Il abandonna, après le printemps de 1771, le projet de se faire des partisans et de se défendre contre ses ennemis par ce moyen-là, mais il commençait bientôt après un autre écrit destiné à la défense de sa mémoire, i.e. *Les Dialogues*.

CHAPITRE X

La Chute à Ménil-Montant

Depuis longtemps la curiosité publique avait cessé de s'occuper de Rousseau, qui vivait assez paisiblement dans sa retraite de la rue Platrière, quand un accident ramena vivement encore une fois l'attention sur lui. Le 24 octobre 1776, comme il revenait à la fin de l'après-midi d'une promenade du côté de Ménil-Montant, il fut violemment renversé par un chien. Voici comment il raconte lui-même la chose (H. XI, p. 333),—“J'étais, sur les six heures, à la descente de Ménil-Montant, presque vis-à-vis du Galant-Jardinier, quand les personnes qui marchaient devant moi s'étant tout à coup brusquement écartées, je vis fondre sur moi un gros chien danois qui, s'élançant à toutes jambes devant un carrosse, n'eut pas même le temps de retenir sa course ou de se détourner quand il m'aperçut. Je jugeai que le seul moyen que j'avais d'éviter d'être jeté par terre était de faire un grand saut, si juste que le chien passât sous moi tandis que je serais en l'air. Cette idée, plus prompte que l'éclair, et que je n'eus le temps ni de raisonner ni d'exécuter, fut la dernière avant mon accident. Je ne sentis ni le coup, ni la chute, ni rien de ce qui s'ensuivit, jusqu'au moment où je revins à moi.

“Il était presque nuit quand je repris connaissance. Je me trouvais entre les bras de trois ou quatre jeunes gens qui me racontèrent ce qui venait de m'arriver. Le chien danois n'ayant pu retenir son élan s'était précipité sur mes deux jambes, et, me choquant de sa masse et de sa vitesse, m'avait fait tomber la tête en avant ; la mâchoire supérieure, portant tout le poids de mon corps, avait frappé sur un pavé très raboteux, et la chute avait été d'autant plus violente, qu'étant à la descente, ma tête avait donné plus bas que mes pieds. Le carrosse auquel appartenait le chien suivait immédiatement, et m'aurait passé sur le corps si le cocher n'eût à l'instant retenu ses chevaux.

“Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m'avaient relevé et qui me soutenaient encore lorsque je revins à moi. . . .

On me demanda où je demeurais ; il me fut impossible de le dire. Je demandai où j'étais ; on me dit à *la Haute-Borne* ; c'était comme si l'on m'eût dit *au mont Atlas*. Il fallut demander successivement le pays, la ville, et le quartier où je me trouvais : encore cela ne put-il suffire pour me reconnaître : il me fallut tout le trajet de là jusqu'au boulevard pour me rappeler ma demeure et mon nom. Un monsieur que je ne connaissais pas, et qui eut la charité de m'accompagner quelque temps, apprenant que je demeurais si loin, me conseilla de prendre au Temple un fiacre pour me reconduire chez moi. Je marchais très bien, très légèrement, sans sentir ni douleur, ni blessure, quoique je crachasse toujours beaucoup de sang,—mais j'avais un frisson glacial qui faisait claquer d'une façon très-incommode mes dents fracassées. Arrivé au Temple, je pensai que, puisque je marchais sans peine, il valait mieux continuer ainsi ma route à pied que de m'exposer à périr de froid dans un fiacre. Je fis ainsi la demi-lieue qu'il y a du Temple à la rue Platrière, marchant sans peine, évitant les embarras, les voitures, choisissant et suivant mon chemin tout aussi bien que j'aurais pu faire en pleine santé. J'arrive, j'ouvre le secret qu'on a fait mettre à la porte de la rue, je monte l'escalier dans l'obscurité, et j'entre enfin chez moi sans autre accident que ma chute et ses suites, dont je ne m'apercevais pas même encore.

“Les cris de ma femme en me voyant me firent comprendre que j'étais plus maltraité que je ne pensais. Je passai la nuit sans connaître encore et sentir mon mal. Voici ce que je sentis et trouvai le lendemain. J'avais la lèvre supérieure fendue en dedans jusqu'au nez ; en dehors la peau l'avait mieux garantie, et empêchait la totale séparation ; quatre dents enfoncées à la mâchoire supérieure, toute la partie du visage qui la couvre extrêmement enflée et meurtrie, le pouce droit foulé et très gros, le pouce gauche grièvement blessé, le bras gauche foulé, le genou gauche aussi très enflé et qu'une contusion forte et douloureuse empêchait totalement de plier. Mais avec tout ce fracas, rien de brisé, pas même une dent, bonheur qui tient du prodige dans une chute comme celle-là.

“Voilà très fidèlement l'histoire de mon accident. En peu de

jours cette histoire se répandit dans Paris, tellement changée et défigurée, qu'il était impossible d'y rien connaître. . . .

"J'étais déjà sorti plusieurs fois, et je me promenais même assez souvent aux Tuileries, quand je vis, à l'étonnement de plusieurs de ceux qui me rencontraient, qu'il y avait encore à mon égard quelque autre nouvelle que j'ignorais. J'appris enfin que le bruit public était que j'étais mort de ma chute; et ce bruit se répandit si rapidement et si opiniâtrement, que, plus de quinze jours après que j'en fus instruit, l'on en parla à la cour comme d'une chose sûre. Le *Courrier d'Avignon*, à ce qu'on eut soin de m'écrire, annonçant cette heureuse nouvelle, ne manqua pas d'anticiper à cette occasion sur le tribut d'outrages et d'indignités qu'on prépare à ma mémoire après ma mort, en forme d'oraison funèbre."

Bernardin de Saint-Pierre raconte la même histoire (p. 48-9), évidemment comme il l'avait apprise de Rousseau lui-même. Il ne dit rien, cependant, de la foulure du pouce et du bras gauche, et il ajoute une chose que Rousseau passe sous silence dans le passage cité: "Un médecin accourut: il (Rousseau) le remercia de son amitié, mais refusa son secours; il se contenta de laver ses blessures qui, au bout de quelques jours, se cicatrisèrent parfaitement. *C'est la nature*, disait-il, qui guérit; *ce ne sont pas les hommes*." On dirait presque que Bernardin ne l'avait pas vu pendant qu'il souffrait des suites de sa chute, et qu'il raconte seulement ce que Rousseau lui avait dit de l'accident.

M. de Corancez, au contraire, alla le lendemain rue Platrière, et nous dépeint la situation pénible où il trouva son ami. "En entrant, je fus saisi d'une odeur de fièvre véritablement effrayante. Il était dans son lit. Je l'aborde; jamais sa figure ne sortira de ma mémoire. Outre l'enflure de toutes les parties de son visage, qui, comme on le sait, en change si fort le caractère, il avait fait coller de petites bandes de papier sur les blessures de ses lèvres; ces blessures étaient en long, de façon que ces bandes allaient du nez au menton. Mon effroi fut proportionné à l'horreur de ce spectacle. . . . J'observai. . . . qu'il n'était pas possible de se trouver dans un état plus affligeant et plus dangereux,

puisque la fièvre attestait que la chute avait causé dans toute la machine un ébranlement général. . . . Jamais, de mon côté, je ne fus moins disposé à rire. Jamais Rousseau n'avait eu plus de raison de s'affliger ; cependant le cours de la conversation nous amena tous deux à des propos si gais, que le malheureux, dont le rire rouvrait toutes les plaies couvertes par les petites bandes de papier, me demanda grâce. . . . J'en sentis moi-même et l'importance et la nécessité, et tout cessa par ma retraite."

M. de Corancez ne dit pas pendant combien de temps Rousseau se ressentit de cet accident—une huitaine de jours au moins, à en juger par la lettre du jeune Anglais, Court Dewes, à son amie Mrs. Delany écrite le 6 novembre 1776 (donc deux semaines après l'accident), "I called at his lodgings. . . . Mrs. Rousseau told me her husband had had a fall and had hurt himself and could not see anybody, but if I would call in a week's time I might see him. I left my letter (lettre de recommandation de sa soeur, Mary Dewes, Mme. Port, qui avait connu Rousseau en Angleterre) and about a week after sent to know how he did. . . . but he still continued too ill to receive visits. I shall call again to-morrow and then if I do not succeed, give the matter up" (Ann. VI, p. 100, note 2). Cela indiquerait une maladie beaucoup plus grave que ne nous le ferait croire le récit de Bernardin de Saint-Pierre. Il se peut évidemment que Rousseau se soit servi seulement de ce prétexte pour ne pas recevoir des visites importunes. Mais en faisant cela, il aurait répandu lui-même, et en les grossissant, les bruits qui couraient déjà au sujet de son accident. Or il se plaignait, nous venons de le voir, dans le passage cité des *Rêveries*, des histoires défigurées qu'on répétait partout.

Il est bien vrai qu'on avait exagéré et altéré les faits,—ce qui, du reste, arrive toujours, et le plus naturellement du monde. On racontait, par exemple, qu'en revenant seul un soir du Pré St. Gervais, il fut surpris par un carrosse qui venait au galop derrière lui et, en essayant de l'éviter, il marcha sur la patte d'un chien danois qui courait devant la voiture. Le chien, pour se venger, colletta le malheureux Jean-Jacques, le terrassa, lui mit

le visage en sang et le laissa à terre sans connaissance. La maladie violente qui fut la suite de cette chute le mit "aux portes de la mort." (Corr. Sec. 23 nov. 1776.)

Dans le recueil d'anecdotes intitulé *Rousseana*, on dit (p. 40) qu'il fut relevé et reconduit chez lui par des paysans, boiteux et souffrant beaucoup, tandis que, lui, il prétend être rentré tout seul, "marchant très bien et très légèrement, sans sentir ni douleur ni blessure."

Selon la version qu'on trouve dans les *Mémoires* de Stanislas de Girardin, Rousseau aurait été rapporté chez lui sur un brancard, et ne se serait jamais parfaitement rétabli des suites de la chute; il s'en serait plaint encore pendant son séjour à Ermenonville, un an et demi plus tard. Grimm (sept. 1776), au contraire, en parle comme d'une chose tout à fait insignifiante, et il raconte l'épisode de façon à suggérer un empressement généreux de la part de M. de Saint-Fargeau—à qui appartenaient la voiture et le chien—et un refus sec et peu gracieux de la part de Rousseau. "Il y a bien longtemps que Jean-Jacques n'avait fait parler de lui. . . . Un accident qui vient de lui arriver l'a remis un moment sur la scène." M. de Saint-Fargeau, assure-t-il, vola au secours, et quand il le reconnut, ses excuses redoublèrent; il pressa Rousseau de lui permettre de le ramener chez lui. Celui-ci refusa et retourna seul, à pied, sans autre mal du reste que quelques légères meurtrissures au visage. Le premier soin de M. de Saint-Fargeau fut d'envoyer le lendemain matin savoir de ses nouvelles. —"Dites à votre maître qu'il enchaîne son chien" fut toute la réponse.

Le *Mercur de France* (déc. 1776) publia une lettre indignée sur cet accident et sur "l'imprudence des conducteurs de voitures." "C'est surtout lorsque des hommes de génie. . . . sont les victimes de l'étourderie de nos jeunes gens, que l'on doit s'élever avec force contre des abus aussi funestes."

Dans la *Correspondance secrète de Métra* (23 mars 1777) on lit à la fin d'une notice sur la vie de Rousseau: "M. Rousseau a cependant conservé autant d'amis que d'admirateurs. Il a pu s'en apercevoir lors de l'accident qui a mis sa vie en danger, et

dont il est maintenant bien rétabli." Le 22 novembre 1776, Meister rend compte de l'évènement à son ami Bodmer—enthousiaste de Jean-Jacques. Madame de la Tour l'apprend à son retour de la campagne et envoie demander de ses nouvelles.

On voit par ce qui précède que cet accident causa vraiment une grande émotion à Paris; et même en disant "le bruit public était que j'étais mort de ma chute," Rousseau n'exagérait pas. Nous n'avons pas pu vérifier l'article qu'il cite du *Courrier d'Avignon*; mais voici un passage intéressant tiré d'une lettre de Voltaire à M. de Florian le 26 décembre 1776: "Jean Jacques a très bien fait de mourir. On prétend qu'il n'est pas vrai que ce soit un chien qui l'ait tué; il est guère des blessures que son camarade le chien lui avait faites; mais on dit que le 12 décembre il s'avisa de faire l'Escalade dans Paris avec un vieux genevois nommé Romilly; il mangea comme un diable, et s'étant donné une indigestion, il mourut comme un chien. C'est peu de chose qu'un philosophe." (Anh. VIII, p. 379).

Quand on lit des choses pareilles, on comprend que Rousseau se soit plaint parfois des mensonges malveillants débités sur son compte.

CHAPITRE XI

Projets de Quitter Paris et Départ

Ce fut probablement dans l'hiver de 1776-1777, après la chute qu'il fit à Ménil-Montant, que Rousseau commença à penser à s'éloigner de Paris. Le Bègue de Presle prétend que plus d'un an avant son départ, il disait déjà vouloir se retirer à la campagne.

On connaît le *Mémoire* qu'il écrivit au mois de février 1777 (H. IX, p. 403) pour demander un asile "n'importe où."

Une note de Brooke-Boothby, dans l'édition qu'il fit à Londres du premier *Dialogue*, nous apprend aussi que "Rousseau était si bien revenu de ses préjugés contre l'Angleterre, que peu de temps avant sa mort il lui (à Boothby) donna commission de lui chercher un asile dans ce pays pour y finir ses jours." (Mém. sec. 12 sept. 1780). C'est le seul renseignement que nous ayons sur ce projet de rentrer en Angleterre. En avril 1776 Rousseau avait confié à M. Boothby une copie du premier *Dialogue* (H. XII, p. 320); rien n'indique qu'il l'ait revu après; ce fut donc probablement à la même occasion (plus de deux ans avant sa mort) qu'il le chargea de cette commission.

Le *Mémoire* de février 1777 fut écrit évidemment dans une crise de découragement. En hiver, lui et Thérèse souffraient tous les deux de rhumatisme; le temps était mauvais, les rues presque impraticables pour un vieillard, et il ne pouvait pas, comme en été, chasser les pensées noires en se promenant dans la campagne. Cette année-là avait été particulièrement mauvaise; Thérèse avait été longtemps malade, et, non-seulement elle ne pouvait pas s'occuper des soins du ménage, mais elle avait besoin de quelqu'un pour la soigner elle-même. Rousseau l'avait fait autrefois, mais maintenant il n'avait plus la force. Même la domestique qu'ils avaient depuis le 25 mars 1776 ne facilitait pas beaucoup les choses. Rousseau dit au contraire: "Dix mois d'expérience m'ont fait sentir l'insuffisance et les inconvénients inévitables et intolérables de cette ressource dans une situation pareille à la nôtre." Mlle. Froment, la domestique en question, ne sentait pas évidem-

ment autant que son maître ces "inconvenients inévitables et intolérables"; au contraire, elle resta chez les Rousseau jusqu'au 15 avril 1778, et conserva du ménage des souvenirs assez agréables pour se faire inscrire en 1790 parmi les souscripteurs pour une statue de Jean-Jacques!¹ Mais une domestique coûtait cher—même en 1777—et Rousseau commençait déjà à abandonner son métier de copiste, par lequel il avait jusque là augmenté son revenu.

Accablé par toutes ces difficultés, Jean-Jacques demande donc qu'on leur ouvre quelque asile "où nous puissions subsister à nos frais, mais exempts d'un travail qui désormais dépasse nos forces, et de détails et de soins dont nous ne sommes plus capables. Du reste, de quelque façon qu'on me traite, qu'on me tienne en clôture formelle ou en apparente liberté. . . . je consens à tout pourvu qu'on rende à ma femme les soins que son état exige, et qu'on me donne le couvert, le vêtement le plus simple et la nourriture la plus sobre, jusqu'à la fin de mes jours, sans que je ne (sic) sois plus obligé de me mêler de rien. Nous donnerons pour cela tout ce que nous pouvons avoir d'argent, d'effets et de rentes."

Il n'existe, que je sache, aucune réponse à ce *Mémoire* et nous ne le trouvons pas même mentionné avant la mort de Rousseau. Au mois de juin, le Chevalier de Flamenville en aurait montré à Corancez une copie que l'auteur lui aurait donnée à Ermenonville quelques jours auparavant (Voir au chapitre VII, p. 87s). Corancez la publia le 20 juillet dans le *Journal de Paris*, et le lendemain l'article fut copié par les *Mémoires secrets*. Il y a donc vraiment lieu de se demander si Rousseau fit usage de son *Mémoire* en 1777. Il paraît impossible, s'il eût été rendu public avant le départ de Paris, que les journaux n'en eussent rien dit et que Corancez n'en eût rien su. Il n'en resterait pas moins vrai que Rousseau avait eu l'intention de s'en servir.

¹ Figaro—Suppl. litt. du 13 juil. 1912. Liste de souscriptions d'un écu pour une statue de Rousseau, ouverte le 20 jan. 1790 par Prudhomme dans son journal. Dans une des premières listes on lit "Mlle. Froment, ancienne servante de Rousseau, chez lequel elle a été depuis le 25 mars 1776 jusqu'au 15 avril 1778. . . . 6 livres."

Mais, même s'il ne publia pas le *Mémoire*, il parla de son projet de départ avec son ami le comte Duprat pendant l'été ou l'automne de 1777, priant celui-ci de lui chercher un asile hors de Paris. Duprat s'en chargea volontiers, et dans une lettre du 20 décembre 1777 il lui rendit compte de ce qu'il avait fait dans ce but depuis son départ de Paris. Comme nous croyons cette lettre encore inédite, et qu'elle nous offre des détails précis et intéressants, nous la citons en entier :²

"au château du May et de Montagne par St. Gérard le pui et Cusset en bourbonnais." 20 dec. 1777.

"Aurais-je le malheur, Monsieur, que vous puissiez soupçonner mon empressement ou m'accuser d'oubli et de négligence à m'acquitter de ce que je vous avais promis à mon départ de paris. Je puis vous assurer avec vérité que je n'ai point perdu de temps, et que la seule difficulté de la chose a pu mettre obstacle à ma bonne volonté. Désirant ne vous proposer qu'un sort fait pour vous, et une maison où vous trouvassiez avec une entière liberté, les douceurs et les aisances de la vie, j'ai cherché à Clermont, dans mes environs, à portée de moi, et je n'ai pas cru qu'aucun de ces établissements put vous convenir, par la crainte de vous isoler trop et de vous faire déranger à pure perte votre état actuel" (changé en "établissement"). "J'ai trouvé de l'avidité, des pretres (?) et point la bonhomie qu'il vous faut. Faché de mon peu de succès, je me suis adressé alors au commandeur de Menon, le seul auquel je vous ai nommé. Je lui ai fait part de vos vues et je n'ai pas eu besoin de le presser pour l'engager à chercher à lion (Lyon) de son côté comme moi du mien. Il me mande qu'il croit avoir trouvé ce que vous voulez chez la veuve d'un avocat très douce et très honnête, se faisant d'avance une fête de recevoir les hotes qu'on lui annonce (ce sont ses termes). Elle s'engage à fournir une grande chambre, deux lits, la table et le feu pour 800 livres. Le commandeur demande un cabinet séparé pour que vous soyez plus au large, j'ignore la reponse à cet article. Je sais, Monsieur, que vous vouliez vous engager pour la vie et

² Ms. à la Bibliothèque de Neuchâtel.

trouver quelqu'un qui vous débarassât absolument de toute espèce de soins, je ne l'ai point oublié, mais permettez-moi de vous faire observer que ce projet est trop périlleux pour que je puisse contribuer à vous faire faire un si grand sacrifice; je voudrais au contraire assurer votre indépendance. Je vous ai entendu parler de la vente de vos meubles, de celle de votre musique et autres effets, ce serait une ressource pour les événements qu'on ne peut pas prévoir. J'ai une partie de ma famille à Lyon (lion), le com^{eur} y a la sienne, et ses amis, peut-être nos soins réunis pourr^{ont}-ils vous faire jouir d'une tranquillité que vos ennemis vous ont si durement refusée. Si vous acceptez ma proposition, je vous prie, Monsieur, de me la mander. Des affaires indispensables m'arrêtent ici pour l'hiver et trompent l'espérance que j'avais de vous revoir bientôt, je ne m'y attendais pas et c'est la suite d'une négligence que je me reproche souvent sans pouvoir la vaincre. Quand vous aurez essayé de votre nouveau séjour dans une grande ville, s'il vous déplaît et qu'un pays triste et solitaire ne vous effraie pas, vous aurez peu de chemin à faire pour trouver une retraite peu agréable, mais douce et paisible. Ne pouvant vous l'offrir qu'avec crainte, je souhaiterais que vous la connussiez avant, j'en désespère d'autant moins que venant à Lyon, c'est une très court voyage, et d'ici à un an ou deux je serai débarassé d'ambition, et des sollicitations de mes parents. Si vous avez cru voir de la franchise dans mes procédés avec vous, ne doutez pas, je vous prie, que cette complaisance de votre part ne me comblât de joie. J'espère, Monsieur, que vous excuserez le long silence que j'ai gardé et que vous approuverez ma délicatesse—elle serait justice, quand bien même elle n'avait pas été dictée par le vif intérêt que je prendrai toute ma vie à ce qui vous regarde, désirant ardemment vous en convaincre et vous faire agréer mes hommages et l'entier dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obeissant serviteur.

Duprat."

"Permettez que je présente à M^{de} Rousseau mes compliments et mes vœux pour sa santé."

Duprat lui offre, donc, le choix entre une maison à Lyon et une autre à la campagne pas loin de cette ville, dans un pays triste et solitaire. Rousseau lui répondit le 31 décembre (H. XII, p. 252), en acceptant "avec empressement et reconnaissance l'asile paisible et solitaire" et en refusant de consentir aux arrangements proposés par le Commandeur de Menon, parce qu'il ne voulait plus habiter une grande ville. Mais, ainsi que dans l'hiver de l'année précédente, Thérèse ne se portait pas bien : elle ne pourrait pas supporter le voyage. Dès lors, "Il n'y faut pas songer durant la saison où nous sommes." Malheureusement nous n'avons pas les lettres suivantes de Duprat, mais celles de Rousseau nous renseignent au sujet des arrangements à faire pour le déménagement et le voyage.

Le 3 février (H. XII, p. 253) Rousseau, répondant de nouveau à une lettre de Duprat, écrivait cette fois sur un ton de découragement absolu :—"Vous rallumez, Monsieur, un lumignon presque éteint ; mais il n'y a pas d'huile à la lampe, et le moindre air de vent peut l'éteindre sans retour. Autant que je puis désirer quelque chose encore en ce monde, je désire d'aller finir mes jours dans l'asile aimable que vous voulez bien me destiner. . . . le mal est qu'il faut s'y transporter. En ce moment je suis demi-perclus de rhumatismes ; ma femme n'est pas en meilleur état que moi. . . . je sens à chaque instant le découragement qui me gagne."

Il accepta encore l'offre que lui fit Duprat, de lui envoyer quelqu'un pour veiller à ses effets, et pour vaquer aux soins dont Rousseau se sentait incapable ; mais le choix qu' avait fait Duprat d'un certain M. de Neuville ne plut guère à Rousseau. On ne le voit que trop bien, l'idée du long voyage à faire l'épouvantait. Il alla jusqu'à prier Duprat et le Commandeur de Menon de venir à Paris pour qu'il pût voyager avec eux à leur retour.—"J'aime à me bercer. . . . de l'idée que vous seriez ici. . . . avec M. le Commandeur. . . . que si vous poussiez l'oeuvre de miséricorde jusqu'à permettre ensuite que nous fissions route à la suite de l'un ou de l'autre, et peut-être de tous les deux ; alors

comme tout serait aplani! comme tout irait bien!" (H. XII, p. 254-5.)

Duprat avait recommandé, comme précautions à prendre pour éviter les commérages, et pour lui assurer une vie paisible dans sa retraite, qu'il se fit passer pour Catholique, qu'il allât à la messe, et qu'il prît un autre nom que celui de Rousseau. Sur ces articles Jean-Jacques se déclara prêt à faire ce qui serait nécessaire, mais il montra très nettement qu'il ne goûtait pas beaucoup les suggestions de Duprat. "Je n'ai nulle répugnance à aller à la messe—au contraire, dans quelque religion que ce soit, je me croirai toujours avec mes frères, parmi ceux qui s'assemblent pour servir Dieu. Mais ce n'est pas non plus un devoir que je veuille m'imposer, encore moins de laisser croire dans le pays que je suis catholique. . . . Quant au changement de nom, après avoir repris hautement le mien, malgré tout le monde, pour revenir à Paris, et l'y avoir porté huit ans, je puis bien maintenant le quitter pour en sortir, et je ne m'y refuse pas; mais l'expérience du passé m'apprend que c'est une précaution très-inutile et même nuisible." Encore une fois, le 15 mars 1778, il écrivait pour demander quelqu'un, ami ou domestique même, qui ferait le voyage avec eux et en épargnerait les soucis à lui et à Thérèse. "L'état de ma femme, empiré depuis quelque temps, et qui rend le mien de jour en jour plus embarrassant et plus triste, m'ôte presque l'espoir d'achever et le courage de tenter le long voyage qu'il faudrait faire. . . . Ce qu'il y a du moins déjà de bien sûr est qu'il nous est impossible de le faire seuls. . . . Si une occasion ne se trouve pas. . . . le seul parti qui me reste à prendre est d'attendre ici votre arrivée ou celle de M. le Commandeur." Une note du Comte Duprat ajoutée à cette lettre dit: "Les choses n'ont pu s'arranger pour qu'il fit le voyage projeté."

Après la mort de son mari, Thérèse parlait sans doute du même projet à l'architecte Paris,³ quand elle disait que peu de temps avant de venir à Ermenonville, ils avaient résolu de se retirer à 100 lieues de Paris, mais qu'une longue maladie qu'elle eut les en

³ Gazier—*La mort de J. J. Rousseau*. R. H. L. 1906.

avait empêchés. Est-ce que Rousseau se trompait de distance, en disant à Le Bègue de Presle, à la fin d'avril, qu'il était sur le point d'accepter une habitation à "40 lieues" de Paris, ou est-ce qu'il parlait d'un autre projet dont nous ne savons rien?

Corancez, quoiqu'il vît très souvent les Rousseau, ne savait apparemment rien de tout cela. Ce ne fut qu'au printemps de 1778, et à propos de cette maladie de Thérèse, que Jean-Jacques lui parla de son désir d'aller à la campagne. Il convient de relever qu'il ne s'agissait pas en ce moment de quitter la ville pour toujours, et de se procurer un asile pour le reste de ses jours, mais seulement de passer quelque temps hors de Paris à cause de la santé de Thérèse. "Depuis longtemps j'avais remarqué, dit Corancez, qu'il travaillait moins : ses ressources étaient diminuées dans cette proportion. La santé de sa femme se déranger, il m'en parla plusieurs fois, et toujours avec inquiétude. . . . Il me dit un jour qu'il avait consulté un médecin sur le parti à prendre. . . . que ce médecin avait ordonné l'air de la campagne, mais lorsque le temps serait fixé à la chaleur. Nous étions alors au printemps : il m'ajouta que ses moyens ne le lui permettaient pas. Je ne crus pas le moment favorable pour lui offrir un petit logement que j'avais à Sceaux et que je tenais à loyer. A ma première visite je lui en parlai. Il m'observa que ma femme en avait besoin et que certainement il ne l'en priverait pas. Je fis alors des efforts et des raisonnements inutiles. Je revins une seconde fois lui dire qu'une affaire imprévue nous privait cette année de notre séjour ordinaire à la campagne, et que, dans ce cas, je croyais pouvoir le lui offrir ; il me dit qu'il n'étais pas ma dupe, et qu'il ne l'accepterait pas. . . . Je revins enfin une troisième fois. J'en parlai de nouveau, mais avec indifférence. . . . Mon air tranquille lui en imposa probablement ; il me dit alors que, s'il était bien assuré que je ne dusse pas l'habiter, il irait volontiers, attendu que le sol de Sceaux. . . . offrait de belles herborisations. Je le lui confirmai de nouveau, et il accepta, même avec des démonstrations de satisfaction." Mais avant la prochaine

visite de Corancez, Rousseau était déjà parti pour Ermenonville et Thérèse renvoya cet ami dévoué en lui disant seulement que son mari était sorti.

A l'époque même, probablement, où Corancez lui offrait sa maison à Sceaux, les Girardin offraient à Rousseau de venir habiter chez eux à Ermenonville.

Un jour, vers la fin d'avril, en causant avec Le Bègue de Presle, Rousseau lui disait qu'il était sur le point d'accepter une habitation à environ 40 lieues de Paris (voir le page 114). M. de Presle lui représenta les inconvénients d'un pareil éloignement, et le peu de certitude qu'il avait que les personnes et les lieux qu'il choisissait lui convinssent. Puis il lui offrit une habitation à Ermenonville, de la part de ce Marquis de Girardin, dont Rousseau avait reçu plusieurs visites, depuis quelques années. "Je n'eus pas de peine, dit-il, à montrer à M. Rousseau des raisons essentielles pour qu'il préférât M. et Mme. de Girardin ainsi que leur Terre aux autres personnes et habitations dont on lui avait parlé." Rousseau s'en rapporta au jugement de Le Bègue de Presle, et quelques jours plus tard, quand M. et Mme. de Girardin vinrent renouveler l'offre, il l'accepta "avec sensibilité."

Si l'on doit se fier aux récits de Thérèse,—ce qui nous paraît fort douteux—ce fut à elle qu'on proposa d'abord le séjour d'Ermenonville. Un jour, pendant qu'elle était seule à la maison, M. de Girardin serait venu la voir à ce sujet; elle aurait promis d'en parler à son mari; celui-ci n'aurait pas d'abord voulu accepter; mais il consentit enfin, dit-elle, "puisque cela vous fait plaisir." Le lendemain il allait faire ses arrangements avec M. de Girardin. Celui-ci envoya son suisse et deux domestiques pour aider au déménagement.⁴

Ayant accepté l'offre des Girardin, Rousseau, d'après le récit de M. d'Escherny, s'en était bientôt repenti,—"C'est ainsi que cet homme si jaloux de sa liberté. . . va. . . à Ermenonville et se reproche ensuite amèrement sa faiblesse. . . . C'est l'état où je le vis aux Champs-Élysées; il vint à moi sans plus se souvenir qu'il m'en voulait (Voir au chapitre VI, p. 56-57). . . . Il me fit l'aveu de son imprudence, mais il ne

⁴ *Ibid.*

pouvait plus reculer. . . . il me parla de quelques meubles qu'il avait vendus ou voulait vendre."⁵

Le Bègue de Presle ne lui laissa pas cependant le temps de revenir sur sa décision cette fois, "parce que j'étais obligé, dit-il, de me trouver à Paris la veille de la Pentecôte, et. . . . s'il restait à Ermenonville, comme je l'espérais, il convenait que j'y passasse quelque temps avec lui." Il emmena donc Jean-Jacques sans Thérèse, car il fallait voir si le lieu et les personnes lui conviendraient. Pour éviter des retards Le Bègue avait promis de rendre, à son retour à Paris, les divers effets qu'on avait prêtés à Rousseau, et de recevoir pour lui son revenu. Comme il se pouvait que Rousseau ne se plût pas à Ermenonville, et qu'il revint à Paris, on convint d'annoncer qu'il était allé passer quelques jours à la campagne.⁶

Le Bègue de Presle et Rousseau partirent le 20 mai, dans une chaise qui les mena à Louvres où ils trouvèrent un carrosse et des chevaux du Marquis de Girardin. Dès le troisième jour, Rousseau écrivait à Thérèse de "faire ses paquets et de le venir trouver avec ses meubles." Il la reçut le mardi suivant dans l'appartement qu'il avait choisi dans un des pavillons en avant du château.

Tout cela se trouve dans le récit de M. Le Bègue de Presle; celui du marquis de Girardin est un peu différent; le voici:⁷ "Je crois, Madame, vous avoir dit dans ma dernière lettre avec quel tendre épanchement de coeur le plus sensible des hommes avait reçu la proposition de se retirer à Ermenonville. On part

⁵ Les souvenirs de M. d'Escherny sont un peu vagues sur ce point. Il ne se souvient pas si la rencontre eut lieu avant ou après le départ de Rousseau, et il se trompe absolument en disant que Rousseau passa quatre mois à Ermenonville.

⁶ Corancez—(M-P. *Vie* I, 267)—"J'ai su depuis par M. Le Bègue de Presle. . . . que Rousseau était parti pour 5 jours, qu'il voulait revenir pour raisonner de son départ de Paris, de ses papiers, de ses effets, etc., mais qu'il lui fut observé que Mme. Rousseau, sur les lieux, ferait mieux que lui. . . . et que ce serait doubler pour lui la fatigue du voyage, puisque Mme. Rousseau arrivant incessamment, il serait obligé de revenir avec elle."

⁷ René de Girardin à Sophie—Juillet 1778.

pour lui faire arranger un appartement sous un toit de chaume, au milieu d'un ancien verger . . . mais l'impatience de son coeur fut encore plus prompte que la main des ouvriers. . . . peu de jours après notre départ il vint nous trouver, avec un de ses amis et des miens. . . . Il avait laissé sa femme à Paris; elle s'y était chargée de tous les soins du déménagement, afin de lui épargner le tourment et l'agitation."⁸

Les Girardin craignaient, évidemment, que Rousseau ne fit avec eux la même chose qu'avec les autres personnes qui lui avaient proposé des maisons à la campagne, et ne refusât de venir même après avoir donné son consentement. Pour s'épargner une déception ils auraient hâté autant que possible le départ, en lui suggérant de venir simplement voir si Ermenonville lui convenait. Une fois là, pensaient-ils, sa paresse naturelle l'empêcherait de retourner à Paris. "Je dois observer ici, dit M. Corancez, en parlant du départ de Rousseau pour Ermenonville après que celui-ci avait accepté son offre d'une maison à Sceaux, que la préférence de Mme. Rousseau pour Ermenonville était bien naturelle. Sceaux ne lui offrait que l'habitation, et les moyens de Rousseau pour soutenir son ménage étaient devenus insuffisants. M. de Girardin, M. Le Bègue de Presle, et Mme. Rousseau, qui ne considéraient que ce côté de sa situation, étaient donc louables de chercher à effectuer ce parti." Nous n'avons pas à discuter si Rousseau se repentit ou non de son choix d'asile, question sur laquelle on trouve des renseignements et des opinions contradictoires. Rousseau à Ermenonville n'est plus le sujet de cette étude.

La nouvelle de son départ ne se répandit pas très vite. Bernardin de Saint-Pierre (B. de St.-P. p. 23) ne l'apprit qu'une quinzaine de jours après.—"Je passai chez lui, au carrefour de la rue Platrière. . . . j'appris que ma lettre ne lui était pas parvenue; que depuis 15 jours il avait déménagé; qu'il s'était retiré à la campagne, dans un lieu inconnu, d'où il avait envoyé

⁸ C'était pourtant, à cause de la santé de *Thérèse* qu'il avait voulu se retirer à la campagne!

une seule fois un commissionnaire prendre les lettres qui lui étaient adressées." Quand Corancez fut-il mis au courant?

Il n'annonce pas même le départ de son ami pour Ermenonville dans le *Journal de Paris*, dont il était pourtant rédacteur. Les *Mémoires Secrets* annoncent pour la première fois à la date du 22 juin 1778—un mois après l'évènement—que "M. Rousseau de Genève, plus ami de la retraite que jamais, vient de quitter le séjour de Paris et de se retirer à la campagne environ à 10 lieues d'ici chez un ami qui lui a offert sa terre."

Lorsque l'évènement fut généralement connu, on commença à chercher des raisons pour ce départ précipité, et on en imagina de toutes sortes. Le plus souvent on essaya d'établir une relation directe entre le départ de Paris et le bruit qui courait justement alors que ses *Mémoires* étaient sur le point de paraître. "Comme cette nouvelle s'est répandue depuis la mort de Voltaire,⁹ on dit—lit-on dans les *Mémoires secrets* du 22 juin 1778—que le sort du célèbre incrédule l'effrayait et qu'il voulait se soustraire à une persécution semblable; mais il est constaté que son évasion est antérieure. On a voulu encore qu'elle fût la suite d'autres crantes qu'il avait à l'occasion des *Mémoires* de sa vie paraissant imprimés dans le public: mais ces *Mémoires* s'ils existent sont fort rares." Quatre jours plus tard les *Mémoires secrets* ajoutent: "On confirme l'existence des *Mémoires* de la vie de Jean-Jacques Rousseau, on ajoute que M. Lenoir¹⁰ l'a envoyé chercher, lui a demandé s'il avouait ce livre et les faits qui y étaient contenus, et qu'à tout il a répondu catégoriquement *oui*; que là-dessus le Lieutenant de Police lui a conseillé de quitter Paris et de se soustraire aux recherches qu'on pourrait faire.¹¹ Tout cela est si singulier et si absurde, qu'on ne le rapporte qu'à cause du personnage fort cynique, et des auteurs de ce récit qui, par leurs liaisons avec le ministre, semblent mériter quelques créances." Le 3 juillet on y lit de nouveau:

⁹ Le 20 mai 1778.

¹⁰ Lieutenant de Police à partir de 1774.

¹¹ Cf. la note sur ce passage dans Plan—J. J. Rousseau raconté par les gazettes de son temps. Paris 1912.

“Par les informations qu’on fait journellement sur le compte de Rousseau, on a lieu de croire que ses *Mémoires* prétendus n’existent encore que manuscrits. Il n’est point hors du royaume, comme on l’avait dit; il est toujours chez un M. de Girardin, fameux par ses jardins anglais.”

Le bruit que le manuscrit des *Confessions* lui avait été volé, et que le livre allait paraître, était évidemment très répandu. Bernardin de Saint-Pierre dit (p. 24) : “des grandes rumeurs courent sur ses *Mémoires* qui paraissent : les uns disaient qu’il s’était enfui en Hollande : on citait des traits calomnieux de ses *Mémoires* j’étais inquiet; je sentis qu’il était à plaindre.” M. de Flamenville, ayant entendu cela à Paris, écrivait (Voir au chapitre VII, p. 87) à Rousseau : “Deux choses m’ont engagé à partager la curiosité de parents à moi qui sont venus voir Armenonville (sic)—la première est le bruit qui se répand à Paris que les *Mémoires* de votre vie vous ont été volés et vont paraître. Je me suis dit à cette occasion . . . j’y serai peut-être à même de lui rendre quelque service.”¹²

La *Correspondance Secrète* de Métra, à la date du 7 juillet 1778, nous apprend qu’il avait quitté la ville à cause de son inquiétude “depuis le vol du manuscrit qui lui avait été fait par sa femme. . . . portée à cette affreuse perfidie par une somme de 1000 livres que lui a payée un certain libraire.”¹³ Du Peyrou demanda à M. de Girardin, le 14 juillet, s’il était vrai “qu’une partie des *Mémoires* manuscrits de sa vie lui ait été enlevée et que ce vol ait occasionné sa retraite de Paris.”

Le Marquis de Girardin, Le Bègue de Presle et Corancez firent de sérieux efforts pour mettre fin à ces commérages; Corancez dit dans le *Journal de Paris* du 6 juillet : “Il avait dessein depuis quelque temps de quitter Paris; il a cédé aux instances de l’amitié et s’est établi sur la fin de mai dernier dans une petite maison qui appartient à M. le Marq. de Girardin;” et encore le 20 juillet, dans

¹² Cf. aussi Grimm, juin 1778 . . . “le bruit s’est répandu depuis quelques semaines que les *Mémoires* ou *Confessions* de J. J. Rousseau allaient paraître—que l’ouvrage avait été imprimé en Hollande.”

¹³ Cf. aussi *Mém. Sec.* 1 août 1778.

un article où il cite le *Mémoire* de février 1777 ; Girardin, dans ses lettres à Rey—8 août 1778—et à du Peyrou—22 juillet 1778—insiste que ce furent son besoin de repos et son goût constant pour la campagne qui l'amènèrent à Ermenonville. Quant à Le Bègue de Presle, il réfuta point par point les bruits qu'on avait fait courir—1. Rousseau, dit-il, n'avait ni donné, ni laissé prendre, ni vendu récemment ses *Mémoires* ou *Confessions* ; et Madame Rousseau ne l'avait pas fait non plus : 2. La personne en pays étranger à qui Rousseau avait donné ses manuscrits n'avait, jusqu'à sa mort, violé en aucune façon ce dépôt : 3. Ce qu'on avait imprimé en pays étranger et dont on avait parlé comme des *Mémoires*, n'étaient que des lettres publiées contre le gré de Rousseau.¹⁴ 4. Rousseau n'avait quitté Paris ni pour se dérober à des poursuites, ni pour obéir à des ordres relatifs aux *Mémoires* ou *Confessions*, ni à aucun autre ouvrage, mais de son plein gré.

Comme la question du vol du manuscrit, toute intéressante qu'elle soit, ne s'attache pas vraiment au sujet de ce chapitre, nous la renvoyons aux notes.¹⁵

¹⁴ C'était le *Supplément des Oeuvres de Rousseau* publié à Bruxelles et à Neuchâtel en 1778.

¹⁵ Il y avait, de fait, dans ce bruit, un fond de vérité. Pierre Prévost dit (*Journal de Genève* 1789) que dans le cours de l'été 1777, Rousseau s'aperçut ou crut s'apercevoir que le manuscrit des *Confessions* lui manquait, et qu'il parlait avec Prévost de cette perte, qui lui causait quelque défiance. "Mais, continue Prévost, il paraît qu'elles ne lui furent jamais enlevées ; si elles furent égarées quelques instants, il n'en devait accuser que sa propre négligence." La *Corresp. sec. de Métra* annonça cette perte prétendue, mais à la date du 16 février 1778—donc, beaucoup plus tard que la date approximative donnée par Prévost—"Ces mémoires aujourd'hui se trouvent égarés. Il soupçonne que quelqu'un les lui a volés. Il craint qu'on ne les fasse paraître et que cette production ne lui suscite de nouvelles affaires, il est dans une agitation au-dessus de toute expression." Cf. aussi Grimm, *Corr. litt.* juillet 1778 . . . "ce que Rousseau lui-même a dit il y a quelque temps à des personnes de notre connaissance, c'est qu'il en avait égaré le manuscrit, rien ne pouvant être en sûreté chez lui. . . . Nous savons plus sûrement encore, qu'il a dit depuis à un de nos amis communs que l'ouvrage n'était pas perdu, soit qu'il eût retrouvé la copie égarée, soit qu'il en eût deux."

CHAPITRE XII

Travaux littéraires

Dans plusieurs passages des *Dialogues* Rousseau se plaint amèrement de ce qu'on lui attribue, pour le perdre entièrement dans l'esprit de ses contemporains, des ouvrages qu'il n'a jamais écrits. On lit, par exemple, dans le premier *Dialogue* (H. IX, p. 121) : "Le Français—Il en fait tous les jours (des livres). Rousseau—Sur quoi, je vous prie, roulent ces nouveaux livres dont il se cache si bien. . . . Le Français—Ce sont des fadaises de toute espèce; des leçons d'athéisme, des éloges de la philosophie moderne, des oraisons funèbres, des traductions, des satires. . . . Rousseau—Contre ses ennemis, sans doute? Le Français—Non, contre les ennemis de ses ennemis. . . . Vous ne connaissez pas la ruse du drôle. Il fait cela pour mieux se déguiser. . . . Mais à chaque instant sa vanité se décèle par les plus ineptes louanges de lui-même. Par exemple, il a fait dernièrement un livre fort plat intitulé *L'an deux mille deux cent quarante* dans lequel il consacre avec soin tous ses écrits à la postérité." Dans le second *Dialogue* (H. IX, p. 214) il parle de "cette traduction du Tasse, si fidèle et si coulante qu'on répand avec tant d'affectation sous son nom," et de nouveau (H. IX, p. 223) "tous ce fatras de livres et de brochures qu'on lui fait barbouiller et publier tous les jours." Ce ne seraient donc pas des livres signés de son nom, mais des écrits anonymes que la voix publique lui aurait attribués.

En parcourant les bibliographies de cette période, on voit que beaucoup d'ouvrages paraissaient sans nom d'auteur, ou avec des noms supposés; on essayait d'en deviner les auteurs, et quoi de plus naturel que de choisir des noms connus? Il était d'autant plus facile d'attribuer quelques-uns de ces écrits à Rousseau qu'on ne savait pas au juste ce qu'il faisait dans la retraite où il se tenait. Citons quelques exemples qui montrent qu'en effet l'imagination malade de Jean-Jacques n'a pas eu à inventer ces faux bruits.

Pendant l'hiver de 1774-1775, à propos des opéras de Gluck, les journaux de Paris publiaient beaucoup d'articles et de lettres discutant la musique française. Suard, qui s'y intéressait, écrivit trois morceaux sur *l'enthousiasme*, *l'intolérance*, et *l'esprit de parti* qui animaient ces polémiques; il signe "L'anonyme de Vaugirard." Ces morceaux furent attribués à Diderot ou à Jean-Jacques Rousseau.¹

Le 19 août 1771, *La Gazette à la main* (Marin) annonce *L'an 2440*, ouvrage publié à l'étranger sans nom d'auteur.² *La Gazette* ne dit rien de Rousseau et rien ne prouve qu'on lui ait attribué ce livre. Nous ne savons pas non plus s'il traite, "pour les consacrer à la postérité," des écrits de Jean-Jacques. Mais il parut à peu près à la même époque un *Testament de Jean-Jacques Rousseau*,³ ouvrage apocryphe, qui fait justement cela. Rousseau aurait-il confondu les deux ouvrages?

Le 29 juin (1774) le Lieutenant de Police, M. de Sartine écrivait à M. d'Hémery:⁴—"Je suis sûr que l'oraison funèbre attribuée à Jean-Jacques a été achetée au palais royal, envoyer y sur le champs et procurer la moi dans la matinée: il est ridicule que ces gens là ne nous servent pas mieux." Or dans le premier passage

¹ Garat—*Suard et le XVIII^e siècle*. II, p. 251-2.

² C'était un livre de Louis Sébastien Mercier, publié à Amsterdam 1770, à Londres et Paris 1771. Cf. aussi *Mém. sec.* 12 sept., 1780.

³ *Le testament de Jean-Jacques Rousseau*.

Qui notus nimis omnibus, Ignotus moritur sibi. MDCCLXXI.

Cet opuscule de 62 pages in 8 fut trouvé à la Bibliothèque royale de Berlin par M. Jansen (Jansen, F. p. 69). Plus tard le *Testament* fut découvert de nouveau par M. Schultz-Gora et publié par lui en 1897 avec introduction et notes. Ces deux auteurs sont persuadés de l'authenticité de l'ouvrage et s'étonnent de ce que personne, entre 1771 et 1882 n'en parle et ne paraisse même en soupçonner l'existence. Il semble très probable que l'opuscule, étant reconnu par les contemporains comme une supercherie sans importance, fut bien vite oublié, et disparut comme tant d'autres écrits éphémères de la même époque. Aujourd'hui il est généralement considéré comme apocryphe. Il suffit de le lire pour être convaincu que Rousseau n'en fut pas l'auteur.

La question a été discutée plus au long par M. Buffenoir, *Le Prestige de Jean-Jacques Rousseau*, Chap. XV; voir aussi Dufour dans les *Annales I*, p. 188.

⁴ Ms. à la Bibliothèque nationale—Fonds Français 22,154, no. 240.

cité des *Dialogues*, Jean-Jacques parlait aussi justement d'une oraison funèbre qu'on lui attribuait.

Le mois suivant de la même année, Grimm annonça une nouvelle traduction du Tasse attribuée à M. Rousseau, mais celui-ci, dit-il, "ne l'avoue pas." Ce bruit fut assez répandu pour que Mme. Delessert écrivit de Lyon à Rousseau pour demander si la traduction était véritablement de lui. (Godet p. 169.)

Non content de lui attribuer des livres faits, on répandait de temps en temps des nouvelles de ce qu'il était en train de faire. Ainsi le 9 septembre 1770 il se plaint à Rey (Bosscha, p. 296)—"On fait courrir le bruit que je travaille à un dictionnaire de botanique, à un opéra, à que sais-je quoi. . . j'ai pris le parti de les laisser dire." Et de fait nous lisons dans les *Mémoires Secrets* à la date du 1^{er} juillet 1770—"On assure qu'il travaille à nous donner un dictionnaire de botanique."

Une autre fois c'est du *Dictionnaire de musique* qu'il s'agit. Le 14 janvier 1772 M. de la Tourette lui écrivait: "Je vous remercie avec le public de la nouvelle édition qu'on assure que vous allez donner de votre excellent dictionnaire."

Le lendemain même, Rousseau se plaignait à M. de Sartine du libraire Simon. Celui-ci mettait en vente une nouvelle édition des *Oeuvres de Rousseau*, et répandait le bruit qu'il avait passé un contrat de 1000 écus de pension en faveur de l'auteur pour dédommager celui-ci de la peine qu'il avait prise à faire la revision. (H. XII, p. 243, et B. de St. P., p. 62.)

Puis, en 1774, on parla à plusieurs reprises d'un opéra que Rousseau serait en train de composer: "On assure qu'il va tirer de son porte-feuille un nouvel opéra dont les paroles, la musique et les ballets seront entièrement de sa composition."⁵ Cette fois le bruit n'est pas tout à fait sans fondement. Il travaillait, en effet, vers ce temps à l'opéra de *Daphnis et Chloé*. (Voir au chapitre XIV, p. 163ss).

En 1777 on parlait de nouveau d'un opéra. Le renseignement doit être exact, car Pierre Prévost, qui voyait Rousseau en ce

⁵ *Nouvelles à la main*—28 avril 1774—Ms. à l'Arsenal—no. 12,440.
La Harpe—*Corresp. litt.* 1^{er} décembre, 1774.

temps-là, écrivait le 13 avril 1777 à son ami Lesage: "Je vois quelquefois Jean-Jacques. . . fort occupé de la musique, ne lisant plus que le Tasse et composant un opéra qu'il ne veut pas livrer au public." (Ann. II, p. 269, note). Nous ne savons pas quel était cet opéra. Peut-être était-ce le *Daphnis et Chloé* qu'il aurait repris.

Passons maintenant des bruits plus ou moins inexacts et des oeuvres qui lui furent faussement attribuées aux écrits importants dont il s'occupait réellement. Pendant les premiers temps de son séjour, nous avons vu qu'il s'occupait des lectures de ses *Confessions*. Loin d'être découragé par l'insuccès de ses efforts au point de ne plus écrire, il composa pendant les six dernières années de sa vie trois écrits considérables. Les *Dialogues*, 1772-1776, les *Rêveries* 1777-1778, qui sont, pour ainsi dire, une continuation des *Confessions*, où il ne parle que de lui-même; et les *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, 1772, oeuvre d'un tout autre genre, purement politique.

1. *Considérations sur le gouvernement de Pologne*.⁶

Cet ouvrage fut écrit, comme on sait, à la demande du Comte Wielhorski, patriote polonais qui s'intéressait beaucoup à des projets de réforme pour le gouvernement de son pays. Faisant en ce temps-là un séjour à Paris, il s'était plus ou moins lié avec Rousseau, et lui fournissait pour son travail les renseignements nécessaires sur l'histoire et les moeurs des Polonais. Le Comte avait écrit lui-même un *Plan de Gouvernement de Pologne* suivi de réflexions; il confia alors ce manuscrit au philosophe de Genève

* Voir au sujet de cet écrit:

1. R. H. L., 1898, p. 443 s. Article de Delacroix—Lettres de Rousseau à Wielhorski, et lettre de d' Alembert. (Mêmes lettres publiées dans Ann. VII, p. 75 en 1911.)

2. *Bulletin du bibliophile* 1909, p. 569-586. Article de Girardin sur *Le Comte de Wielhorski et Jean-Jacques Rousseau* (Tirage à part 1910). Lettres du Marquis de Girardin et de Wielhorski.

3. Ann. IX, p. 29 (1913). Article de V. Ocszewicz sur *Le Manuscrit Czartoryski des Considérations etc.*

4. C. E. Vaughan—*The Political Writings of Jean-Jacques Rousseau*. Cambridge, 1915. t. II.

en lui demandant de l'examiner, de lui dire ce qu'il en pensait, et au besoin de lui donner le résumé de ses méditations. Ce résumé allait être les *Considérations*.

Ajoutons encore qu'avant de s'adresser à Rousseau, Wielhorski s'était adressé déjà à Mably, qui avait écrit à sa demande un traité dont la première partie est du 31 août 1770 et la seconde du 9 juillet 1771. D'après M. Vaughan (II, p. 372), Rousseau aurait connu le travail de Mably. Il l'aurait même eu sous les yeux en écrivant son propre ouvrage.

Quant à la date des *Considérations*—dans les éditions basées sur celle de 1801, l'ouvrage porte en tête l'inscription suivante : *Considérations sur le gouvernement de la Pologne et sur sa réformation projetée en avril 1772*. De cela on conclurait que la date d'avril 1772 marque le commencement et non la fin des six mois que Rousseau consacra à ce travail (H. IX, p. 218). Cette théorie s'accorderait très bien avec le passage du septième chapitre qu'on considère généralement comme une allusion au coup d'état de Gustave III de Suède, le 19 août 1772. M. Vaughan, cependant, vient de démontrer qu'on ne peut guère baser des théories sur ce titre de l'édition de 1801 ; la première édition portait le titre *Considérations sur le gouvernement de Pologne et sur sa réformation projetée*. Par J. J. Rousseau. En avril 1772. Le même titre se trouvait dans le manuscrit appartenant à Mirabeau—à en juger par le catalogue de la vente des livres de ce dernier. Le manuscrit de Neuchâtel ne donne ni nom d'auteur, ni date, seulement : *Considérations sur le gouvernement de la Pologne et sur sa réformation projetée*. On pourrait ajouter encore le témoignage contemporain de Grimm (janvier 1773), qui dit que l'ouvrage sur la Pologne fut "écrit en avril 1772." Il faudrait donc croire que Rousseau acheva en avril ce travail commencé dès Novembre 1771.

L'intérêt qu'on prenait à la Pologne et les dangers qu'il pouvait y avoir à discuter ses affaires, sont démontrés par une lettre du Lieutenant de Police à M. d'Hémery, datée du 2 mai 1772.⁷ "On m'assure, monsieur, qu'il paraît deux ouvrages, l'un

⁷ Ms. à la Bibliothèque Nationale—Fonds Français 22,154. no. 154.

intitulé: *Lettres historiques sur l'état actuel de la Pologne et sur l'origine de ses malheurs*, l'autre: *Réflexions politiques sur la Pologne*. L'intention de M. le Chancelier est qu'il n'en paraisse aucun exemplaire. Je vous prie de vous transporter sur le champ chez les libraires qui en ont et vous assurer des exemplaires et d'en faire faire des paquets et de les mettre sous cachet."

Rousseau devait d'autant plus craindre la publication de ses *Considérations* qu'il y avait dit des choses désagréables pour la Russie, et que ses ennemis Grimm et Diderot étaient dans les bonnes grâces de l'impératrice Catherine. Il était donc essentiel, et pour l'auteur et pour le Comte Wielhorski, que le contenu de l'ouvrage ne fût pas révélé au public, et Rousseau avait exigé le secret (Lettre de Rousseau, 20 avril 1774). Le Comte cependant, n'avait pas pu garder pour lui seul un manuscrit si intéressant. Il le communiqua à des gens qui furent à leur tour indiscrets. En janvier 1773 Grimm l'avait déjà lu et en donna le résumé; mais il ne dit pas de qui il tenait le manuscrit. L'ouvrage fut commandé, dit-il, par le Comte de Wielhorski "sans autre avantage que celui de partager la lecture de la nouvelle législation avec quelques oisifs de Paris." Le 30 juin de l'année suivante (1774) le libraire Guy vint trouver Rousseau; on lui avait demandé d'imprimer un écrit sur la Pologne; ce livre, disait-on, était de lui, Rousseau, et d'Alembert l'avait à ce moment-là entre les mains. Guy en fit même voir le commencement et la fin à Rousseau, lequel reconnut avec étonnement l'écrit qu'il avait fait en 1772 pour le Comte Wielhorski. Rousseau avait déjà conçu des soupçons à l'égard du Comte, et plus d'un mois avant la visite du Sieur Guy, il l'avait accusé d'avoir trompé sa confiance. La lettre renfermant cette accusation n'avait pas encore été remise à Wielhorski quand le libraire vint alimenter les soupçons déjà conçus. Rousseau raconta tout cela aussitôt au comte et lui demanda des explications. La réponse de Wielhorski nous manque. Il serait bien intéressant de la voir; mais il se peut d'ailleurs qu'il n'y en eut point. D'après ce que raconta plus tard le Comte, les choses se seraient arrangées le plus simplement du monde de vive voix. "Il me demanda un rendez-vous—nous nous vîmes—je lui déclarai que je n'avais

prêté le manuscrit qu'avec son agrément à M. le Prince Czartoryski; je lui promis de faire les démarches nécessaires pour en empêcher l'impression, et nous nous rapatriâmes. Je m'adressai à M. de Sartine, j'obtins ce que je demandai et l'ouvrage ne fut pas publié." (Lettre de Wielhorski 20 nov. 1778.)

Le Comte put en tout cas éviter une rupture, mais, à en juger par une note du troisième *Dialogue*, Rousseau ne fut pas aussi content que Wielhorski voudrait nous faire croire. "M. le Comte de Wielhorski, dit-il, m'apprit, en venant me dire adieu à son départ de Paris, qu'on avait mis des horreurs de lui dans la *Gazette de Hollande*. A l'air dont il me dit cela, j'ai jugé en y repensant, qu'il me croyait l'auteur de l'article et je ne doute pas qu'il n'y ait du d'Alembert dans cette affaire. . . . Je ne puis assurément approuver la conduite du Comte Wielhorski à mon égard. Mais, cet article à part, que je n'entreprends pas d'expliquer, j'ai toujours regardé et je regarde encore ce seigneur polonais comme un honnête homme et un bon patriote." (H. IX, p. 306 et 7, note 2.)

D'Alembert apprit, on ne sait comment, qu'on le soupçonnait d'avoir en sa possession le manuscrit des *Considérations* et de l'avoir donné à l'imprimeur Guy. Aussi, sans attendre qu'on lui demandât des explications, écrivit-il le premier à Wielhorski feignant une ignorance absolue: "On m'assure que vous avez une lettre de Rousseau dans laquelle il prétend que le Sieur Guy lui a dit qu'il tenait de moi *je ne sais quel manuscrit sur la Pologne*." Il voudrait, ajoute-t-il, savoir à quoi s'en tenir pour confondre le Sieur Guy, "qui avance la plus insigne fausseté."⁸

⁸ Lettre de d'Alembert à Wielhorski 4 juillet (1774). (*Ann.* VII, p. 76 s.)

Cf. La lettre de Wielhorski à M. de Girardin le 12 mars 1779 (*Bull. du Bib.* 1909): "Il est vrai que quand je faisais des perquisitions pour découvrir l'auteur du vol de mon manuscrit, on me dit que le Sieur Le Jay [Guy] en tenait la copie des mains du secrétaire de M. d'Alembert. J'écrivis aussitôt à ce dernier: il me répondit qu'il n'en avait aucune connaissance, ainsi que son secrétaire. Je priai Mme. Blondel de lui en parler. . . . Elle m'assura que ni M. d'Alembert ni son secrétaire n'en savait rien. Je communiquai la réponse en question à M. Rousseau."

Néanmoins, Rousseau et le Marquis de Girardin considéraient toujours comme certain que d'Alembert avait eu en sa possession ce précieux manu-

Wielhorski confirme la nouvelle de l'existence d'une copie furtive de son manuscrit, et, évitant d'entrer dans les détails de l'affaire, il rejette, en apparence au moins, tout le blâme sur le libraire; mais il prie d'Alembert de découvrir par qui le manuscrit avait été communiqué à Guy. Nous ne savons pas comment le Polonais s'y prit pour apaiser et Rousseau et d'Alembert, mais, d'une façon ou d'une autre la chose s'arrangea, le livre ne parut pas, et on n'en entendit plus parler qu'après la mort de Rousseau.

Alors,—en 1778—le bruit courut qu'il avait perdu, ou qu'on lui avait volé, le manuscrit des *Considérations* et que l'ouvrage allait paraître. On accusait Thérèse de l'avoir volé et vendu pour 1000 écus à "une personne de considération." Pour sauvegarder la réputation et les intérêts de Mme. Rousseau, le Marquis de Girardin se mit aussitôt en devoir d'expliquer l'existence des copies, ou de la copie qui aurait donné lieu à ce bruit. Il écrivit au Comte Wielhorski pour lui demander s'il avait toujours l'original et s'il l'avait prêté à quelqu'un qui en aurait tiré des copies furtives. "Ma considération, M. le Comte, dit-il, pour un homme d'honneur tel que vous et ce que je dois aux dernières intentions de M. Rousseau me presse de vous informer de ce qui se passe au sujet du Manuscrit sur la constitution de la Pologne. Vous savez mieux que personne les conditions auxquelles M. Rousseau vous a remis cet ouvrage, qu'il a composé gratuitement pour vous et qui ne peut être imprimé avec justice sans que la valeur du travail de l'auteur, suivant ses dernières intentions, n'en revienne à sa femme dont c'est l'unique ressource. Or, il vient de se commettre ici une venimeuse friponnerie à l'occasion de cet ouvrage, car à l'honnêteté moderne de chercher à escamoter le bien d'autrui et à voler le dossier de sa veuve, on a ajouté la barbare calomnie, en

scrit. Cf. la lettre de Girardin à du Peyrou, le 4 octobre 1778. (Ms. à Neuchâtel; cité par Vaughan p. 422): "Cet exemplaire, ainsi que M. de Wielhorski en est convenu lui-même vis-à-vis de M. Rousseau a été transmis par son valet de chambre, qui a trouvé son secrétaire ouvert et qui a été soi-disant assez osé pour l'y prendre et le porter au plus géomètre de la secte à laquelle vous faites beaucoup d'honneur en ne l'appelant qu'intrigante. Il faut que pendant le peu de jours que le ms., de manière ou d'autre, a passé sur la table de l'algèbre, il s'y soit promptement multiplié."

présentant ce manuscrit vrai ou faux chez les libraires, de dire qu'on l'avait acheté mille écus de la femme de l'auteur. Dans cette conjoncture. . . je ne doute pas que votre attachement pour M. Rousseau, vos égards pour sa mémoire, votre justice pour les intérêts de sa femme, votre indignation de la calomnie qu'on a répandue contre elle à cette occasion et ce que vous vous devez à vous-même d'imposer silence à de pareils bruits, ne vous détermine à certifier publiquement soit dans le *Courrier de l'Europe*, soit dans un autre journal public, si l'original de ce Ms. est encore entre vos mains et dans le cas où par accident ou autrement il en est sorti, de nommer les personnes auxquelles il aurait été transmis, afin qu'on puisse savoir s'il est possible ou non qu'on en eut (sic) tiré des copies furtives. Car le public connaît trop son monde pour se tromper sur ceux qui auraient été capables ou non de ce manège. Si vous ne jugez néanmoins cette voie la plus convenable pour confondre l'iniquité, j'espère qu'au moins vous voudriez bien honorer Mme. Rousseau d'une lettre ostensible à cet égard.

"J'ai l'honneur. . . .

"L'adresse de Mme. Rousseau est toujours dans le même endroit où j'ai eu le malheur de voir mourir le meilleur des hommes, à Ermenonville par Senlis."

La réponse de Wielhorski ne paraît pas tout à fait franche. Au lieu de répondre bien clairement aux questions de M. de Girardin, il parle d'autre chose—des 600 francs qu'il veut bien payer à Thérèse comme dédommagement du travail fait par son mari, dédommagement qu'il n'avait jamais osé offrir à celui-ci. Il rappelle la "petite brouillerie" survenue entre Jean-Jacques et lui à ce sujet quelques années auparavant. Il cède ses droits à l'écrit en faveur de Thérèse, et enfin il dit, comme une chose de peu d'importance, que de retour en Pologne il avait en effet prêté le manuscrit—pour une seule nuit—à un de ses compatriotes et que le jeune homme en avait tiré copie, mais "ce ne peut être que la première copie, dit-il, qui sert à l'impression." Il admet, donc, l'avoir prêté deux fois—une fois à Paris, et avec le consentement de Rousseau, au Prince Czartoryski (Voir p. 127 de ce chapitre),

et une autre fois en Pologne à ce jeune homme qu'il ne nomme pas. Cette réponse vague et évasive ne satisfait naturellement pas M. de Girardin, qui écrivit une autre lettre pour lui demander comment la première copie était arrivée entre les mains du libraire. La copie, dit Girardin, a dû être faite sur l'unique manuscrit, confié par Rousseau au comte, et on ne peut pas soupçonner le Prince Czartoryski. Il demande donc les noms de tous "ceux dans les mains desquels le manuscrit a passé avant que *Le Jay* [Guy] se soit présenté chez M. Rousseau. Nous savons déjà, ajoute-t-il, que M. d'Alembert l'a eu en sa possession."

Interrogé ainsi, le Comte se rappelle encore quelques détails—par exemple, qu'il avait communiqué le manuscrit aussi à M. le duc de la Rochefoucauld "qui le garde sûrement très soigneusement s'il en a fait tirer copie, mais j'en doute fort"—et enfin—chose assez importante—qu'il avait eu à Paris un copiste allemand nommé Könich, dont il avait reconnu l'infidélité, mais qui n'avait jamais voulu avouer qu'il avait tiré une copie du manuscrit en question.

Le fait est que nous ne savons pas au juste comment le manuscrit est arrivé entre les mains du libraire, et le Comte de Wielhorski ne le savait pas probablement plus que nous. Mais il s'était montré bien indiscret, plus même qu'il ne voulait l'avouer à M. de Girardin à qui il ne parle que du Prince Czartoryski, du Duc de la Rochefoucauld, d'un jeune Polonais, et de son secrétaire allemand. Il avait montré l'écrit aussi à M. Sandoz Rollin, secrétaire de l'ambassade de Prusse à Paris, qui écrivait au Marquis de Girardin le 20 octobre 1778: "Je me rappelle très bien d'avoir lu le manuscrit sur la constitution de la Pologne. . . . *M. le Comte de Wielhorski me l'avait confié pendant son séjour à Paris*, et je puis presque garantir que l'original est actuellement entre ses mains." Nous savons déjà que Grimm le connaissait et qu'il le disait répandu parmi les oisifs de Paris.

Il y eut probablement de l'indiscrétion aussi de la part de Rousseau. Au moins nous avons certaines indications qu'il communiqua son écrit à d'autres personnes que le seul Comte Wielhorski. Dans le catalogue de la vente des livres de Mirabeau,

imprimé en 1791, on lit au numéro 2540: "*Considérations sur le gouvern. de la Pol.* L'original de cet ouvrage a été communiqué par J. J. Rousseau à M. Necker, qui l'a fait copier et mettre au net comme le voici." Une note ajoutée par Girardin au manuscrit parmi les papiers Rousseau conservés à Neuchâtel, dit: "Cette minute était celle de l'auteur: à sa mort elle a passé directement dans mes mains, avec 4 pages déchirées. . . . sans doute elles l'ont été par l'auteur lui-même. . . . quoiqu'il en soit, j'ai recopié moi-même ces 4 pages manquantes sur une copie qui n'est point de la main de l'auteur et que m'a prêtée M. Foulquier,⁹ conseiller au Parlement de Toulouse." Il existe aussi une copie faite pour François Coindet, ancien ami de Rousseau, employé dans la maison de Thélusson et Necker.¹⁰

Il n'est donc pas surprenant qu'une copie soit parvenue enfin entre les mains du libraire Guy, que ce fût ou non le secrétaire de d'Alembert qui la lui eût donnée.

Enfin, puisqu'on menaçait de publier l'ouvrage d'après une de ces copies furtives, le Comte Wielhorski se décida à envoyer aux éditeurs du Peyrou et Moulton son manuscrit, l'original, pour en faire imprimer—avec des suppressions qu'il jugeait nécessaires—une édition autorisée qui serait vendue au profit de la veuve. Et c'est ainsi que la chose se fit.

2. *Les Dialogues.*

Ayant abandonné l'effort infructueux de confondre ses ennemis par la lecture des *Confessions*, et n'espérant plus se faire écouter par ses contemporains, Rousseau commença presque aussitôt à écrire les *Dialogues*, qui serviraient, pensait-il, à influencer en sa faveur le jugement des générations à venir (H. IX, p. 324). Ce fut au commencement de l'année 1772 qu'il se mit à l'ouvrage. Il nous dit dans l'*Histoire du précédent écrit* qu'après avoir travaillé

⁹ Dans le registre que Rousseau tenait de ses copies de musique, on apprend qu'il avait donné à M. Foulquier une copie de sa Romance—"Dors mon enfant."

¹⁰ La question assez embrouillée des manuscrits est discutée en détail par Vaughan, II, p. 396 ss.

pendant quatre ans, il partit enfin le 24 février¹¹ 1776 pour déposer à Notre-Dame le manuscrit complet transcrit et mis au net.

Si nous examinons les quelques passages qu'il est possible de dater, nous verrons qu'en effet ils sont tous compris entre la fin de 1771 et le commencement de 1776, à cinq notes près, dont trois datent de 1776 et deux de 1777. Ces passages démontrent que Rousseau a dit vrai en prétendant avoir souvent abandonné et repris ce travail pénible. Dans le premier *Dialogue*, par exemple, se trouvent à la même page (H. IX, p. 121) trois passages dont l'un date de 1772: "Il fait de violentes sorties contre la présente administration (en 1772) dont il n'a point à se plaindre";¹² un autre, de 1771 ou 1772: "il a fait *dernièrement* un livre fort plat intitulé l'*An 2240*"—ce livre fut annoncé par les journaux dans l'été de 1771; et le troisième probablement de 1774; on lui attribue, dit-il "des oraisons funèbres" et nous savons qu'on lui en attribuait une en 1774 (voir p. 122 de ce chapitre). Il résulte de cette manière de travailler que l'ouvrage manque de suite, et qu'il contient beaucoup de répétitions.

Il est intéressant de noter que la plupart des passages qu'on peut dater avec quelque degré d'exactitude sont de 1774 ou après. Il y en a quatre dans le premier *Dialogue*: 1. Une allusion à Gluck "venu depuis peu dans ce pays" (H. IX, p. 113)—Gluck ne vint à Paris qu'en 1774; 2. Une allusion aux "transports d'admiration excités par la dernière reprise" du *Devin du Village* (H. IX, p. 115). On jouait le *Devin* au printemps et dans l'automne de 1772, mais ce fut surtout la reprise de 1774¹³ qui

¹¹ Ce même manuscrit, confié *plus tard* à Condillac portait "sur l'enveloppe quelques lignes de la main de celui-ci, datées du 1^{er} janv. 1776" (*Mém. sec.* 27 nov. 1780). Evidemment quelqu'un s'est trompé de date, l'auteur des *Mémoires secrets* probablement.

¹² Il aurait écrit le passage d'abord sans date; puis en revoyant plus tard son travail, il aurait ajouté entre parenthèses la date 1772 pour qu'il n'y eût pas de doute au sujet de l'administration mentionnée.

¹³ D'après les journaux du temps, *Le Devin* fut joué en 1772, mars, avril et mai, et aussi octobre et novembre.

En 1774, janvier.

En 1777, janvier, mars, avril, et mai.

En 1778, janvier, mars, avril, et mai.

A vrai dire, la reprise qui paraît avoir fait la plus grande sensation fut

excita des "transports d'admiration," à en juger par les comptes-rendus des journaux. 3. Une allusion aux oraisons funèbres et aux traductions qu'on lui attribue (H. IX, p. 121). Nous venons de dire qu'en effet une oraison funèbre lui fut attribuée en 1774 et aussi, dans la même année, la traduction du Tasse de M. LeBrun. 4. Une date très précise qu'il nous donne en citant un "article encore plus récent, tiré de la Gazette de France du 31 octobre 1774" (H. IX, p. 151).

Dans le second *Dialogue* se trouvent encore—1. Une seconde allusion à la traduction du Tasse dont nous venons de parler (H. IX, p. 214). 2. En parlant de la botanique il dit: "Je l'ai vu s'attédir enfin sur cet amusement" (H. IX, p. 188). Or, c'est en 1774 qu'il écrit à Mme. Delessert qu'il a absolument abandonné la botanique. Quant aux autres passages, il faudrait dire plutôt qu'ils ne datent pas d'avant 1774. Dans un endroit il parle de l'argent provenant de son arrangement avec l'Opéra, et de la vente de ses livres de botanique (H. IX, p. 219). Or, l'accord avec l'Opéra eut lieu avant le 24 avril 1774,¹⁴ et la vente de ses livres de botanique s'était faite entre 1774 et 1776, quand il achevait le texte des *Dialogues*. A la page 186 du second *Dialogue* il nous indique la date de 1775, en disant: "Il y avait cinq ans que, de retour à Paris, il avait recommencé d'y vivre," tandis que quelques pages plus loin il dit, en parlant de sa profession de copiste: "Rien ne m'a fait juger que ce travail l'ennuyât, et il paraît, au bout de six ans (donc, en 1776), s'y livrer avec le même goût. . . . que s'il ne faisait que de commencer." Dans le troisième *Dialogue* il y a un passage (H. IX, p. 304) qu'il écrivit certainement après janvier 1774, puisqu'il y parle de la *Déclaration* qu'il avait fait publier au sujet des réimpressions de ses ouvrages. Trois pages plus loin, il dit qu'on "vient de mettre

celle de 1777; mais sans avoir comparé les différents manuscrits des *Dialogues*, on ne pourrait pas dire que ce passage fût ajouté en 1777 au texte déjà achevé en 1776.

¹⁴ *Mémoires secrets*—24 avril 1774: "M. Rousseau de Genève s'est reconcilié avec les directeurs de l'Opéra par l'entremise du Chevalier Gluck."

à Paris *Pygmalion* malgré lui sur la scène," et nous savons que la première de *Pygmalion* eut lieu le 30 octobre 1775.¹⁵

Ces quelques dates ne suffisent pas, bien entendu, à prouver grand chose; cependant, il en résulte l'impression qu'une partie considérable du travail fut faite de 1774 à 1776. Cela semble être confirmé par les faits suivants: que dans la période entre la fin de 1771 (commencement des *Dialogues*) et 1774, Rousseau écrivait aussi les *Considérations sur le gouvernement de la Pologne*, et les *Lettres sur la botanique*;¹⁶ qu'il s'occupait à faire plusieurs herbiers, grands et petits, et qu'il travaillait presque constamment à sa copie.

Le texte a dû être achevé à la fin de 1775, ou dans les premières semaines de 1776; mais il y a cinq notes qui ont été ajoutées plus tard.

1. Une note à la page 133 du premier *Dialogue*: "Choisir un Anglais pour mon dépositaire et mon confident serait, ce me semble, réparer d'une manière bien authentique le mal que j'ai pu penser et dire de sa nation." Cela ne peut pas dater d'avant avril 1776, car ce fut en avril de cette année que Brooke-Boothby fit visite à son ancien voisin de Wootton, et devint dépositaire du manuscrit du premier *Dialogue*.

2. Dans une note à la page 257 du second *Dialogue*, Rousseau cite un mot au sujet de Fréron qui "vient de mourir." Or, celui-ci mourut le 10 mars 1776.

3. A la page suivante, une note nous apprend qu'on attribuait à Rousseau la *Philosophie de la Nature* et "la note du roman de Mme. d'Ormoï." Ce ne fut qu'en octobre ou novembre 1776 qu'il conçut des soupçons sur ce roman (H. IX, p. 335), qui s'intitulait *Les malheurs de la jeune Emilie*, et la *Philosophie de la Nature*, ouvrage de Delisle de Sales, ne parut sous ce titre qu'en 1777.¹⁷

¹⁵ *Mercur de France*—nov. 1775: "Les comédiens français ont donné le lundi 30 octobre la première représentation de *Pygmalion*, scène lyrique par J. J. Rousseau."

¹⁶ La seconde lettre date du 18 octobre 1771, et la septième du printemps de 1774.

¹⁷ Cf. Quérard: *La France Littéraire*.

4. Dans une note du troisième *Dialogue*, Rousseau reparle de la *Philosophie de la Nature*, qu'on avait brûlée au Châtelet. La sentence rendue contre ce livre est du 21 mars 1777.

5. En parlant de sa copie, il dit à la page 246 du second *Dialogue* : "Je réponds que jamais un déterminé scélérat . . . n'écrira dans six ans 8000 pages de musique," et puis il ajoute en note : "Ayant fait une partie de ce calcul d'avance et seulement par comparaison, j'ai mis tout trop au rabais. . . . au bout de cinq ans et demi seulement, j'ai déjà plus de 9000 pages bien articulées, et sur lesquelles on ne peut contester." La première entrée de son registre de copies est du 1^{er} avril 1772 ; cinq ans et demi nous amènerait donc à septembre 1777. La date exacte de la dernière entrée est le 22 août 1777. On peut conclure de cela que cette note fut ajoutée au texte en août-septembre 1777.

Voyons maintenant quelle disposition Rousseau prit pour cet ouvrage, une fois terminé. Il nous en raconte lui-même l'étrange histoire dans l'espèce de post-scriptum qu'il ajouta au manuscrit (H. IX, p. 318ss). Il fit d'abord la fameuse tentative de déposer celui-ci sur l'autel de Notre-Dame, le samedi 24 février 1776. L'insuccès de cette démarche le jeta dans une agitation extrême, sous l'influence de laquelle il errait par la ville sans savoir au juste ce qu'il faisait. Revenu ensuite de son égarement, il imagina une façon bien plus sûre de disposer de son manuscrit. Ce fut de le remettre à l'Abbé de Condillac, "un homme de lettres de ma plus ancienne connaissance. . . . que je n'avais point cessé d'estimer." Ce projet fut aussitôt mis à exécution, et Rousseau en était d'abord tout à fait content. Quinze jours plus tard, étant allé chez son dépositaire "fortement persuadé que le moment était venu où le voile de ténèbres. . . . allait tomber, et que, de manière ou d'autre, j'aurais de mon dépositaire des éclaircissements qui me paraissaient devoir nécessairement suivre de la lecture de mon manuscrit," il éprouva une nouvelle déception. Condillac lui parla de son écrit "comme il m'aurait parlé d'un ouvrage de littérature que je l'aurais prié d'examiner pour m'en dire son sentiment. Il me parla de transpositions à faire pour donner un meilleur ordre à mes matières ; mais il ne me dit rien de l'effet

qu'avait fait sur lui mon écrit.' (Il avait proposé aussi de s'occuper de faire une édition correcte des oeuvres de Jean-Jacques, proposition que celui-ci reçut mal.) Voyant que Rousseau était mécontent, Condillac offrit de lui rendre son dépôt. L'offre ne fut pas acceptée, mais il fut décidé que Condillac remettrait le manuscrit à quelqu'un de plus jeune que lui, qui pût survivre à Rousseau et à ses ennemis, et qui le publierait un jour sans crainte d'offenser personne. Condillac cacheta alors le manuscrit en mettant sur l'enveloppe une suscription qu'il communiqua à Rousseau et qui défendait d'ouvrir le paquet avant le commencement du siècle suivant. Après cela, Rousseau cessa de le fréquenter. "Il (Condillac) m'a fait, dit-il (H. IX, p. 320) deux ou trois visites, que nous avons eu bien de la peine à remplir de quelques mots indifférents, moi n'ayant plus rien à lui dire, et lui ne voulant me rien dire du tout."

Croyant avoir mal choisi son dépositaire et avoir perdu par conséquent et ses peines et son dépôt, il se mit à recopier son manuscrit, espérant trouver pour cette seconde copie un meilleur ami. Avant qu'il eût fini ce travail, il reçut la visite de Brooke-Boothby et, persuadé qu'il lui avait été envoyé par la Providence, il se hâta de lui confier, le 6 avril 1776, ce qui était déjà transcrit—le premier livre seulement—en promettant de lui donner le reste l'année suivante. Il ne le lui donna cependant pas. Deux ans après la mort de Rousseau—en 1780—Brooke-Boothby fit imprimer à Londres son manuscrit du premier livre, avec le titre *Memoires de J. J. Rousseau*. L'édition faite, il déposa le manuscrit au British Museum.

Aussitôt après le départ de Boothby, Rousseau fut assailli de nouveau par des doutes sur la sagesse de son choix. Convaincu que toutes les personnes qui venaient le voir étaient envoyées par ses ennemis, et qu'il fallait chercher un dépositaire parmi ceux qui ne s'approchaient pas de lui, il eut l'idée d'écrire un billet circulaire adressé à *Tout Français aimant encore la justice et la vérité* (H. IX, p. 401), dans lequel il demande qu'on lui apprenne enfin quels sont ses crimes, et comment et par qui il a été jugé; d'en

faire un grand nombre de copies, et de les distribuer dans les rues aux gens dont la physionomie lui plairait,¹⁸ Il ne faisait que se préparer une nouvelle déception, car très naturellement on ne comprenait rien à ces billets distribués par un vieillard inconnu, et après en avoir lu les premiers mots, on refusait de les accepter. Rousseau s'obstina pourtant. Il envoya son billet en réponse à des lettres qu'il recevait de gens qu'il ne connaissait pas, et demanda une réponse décisive. Encore une fois il échoua. Personne ne lui fit la réponse catégorique qu'il demandait, parceque personne ne comprit de quoi il s'agissait. Cela paraît d'une façon très nette dans sa correspondance avec la Comtesse de St.—(H. XII, p. 250-52). En mai 1776, il reçut d'elle une lettre qui le priait de vouloir bien la recevoir. Pour toute réponse il lui envoya le billet à *tout Français*, avec ces mots : "Je suis fâché de ne pouvoir complaire à Mme. la Comtesse, mais je ne fais point les honneurs de l'homme qu'elle est curieuse de voir, et jamais il n'a logé chez moi : le seul moyen d'y être admis de mon aveu, pour quiconque m'est inconnu, c'est une réponse catégorique à ce billet." La pauvre femme ne réussit pas, bien entendu, à lui faire la réponse qu'il voulait. "Demander une réponse *catégorique*, lui dit-elle, à une femme qui pour savoir la signification de ce mot a été obligée de recourir au dictionnaire, n'est-ce pas lui demander une chose impossible?" Rousseau lui expliqua que la phrase du billet à laquelle il s'agissait de répondre était celle-ci, "Mais ce que je veux, et ce qui m'est dû tout au moins après une condamnation si cruelle et si infamante, c'est qu'on m'apprenne enfin quels sont mes crimes, et comment et par qui j'ai été jugé."

L'insuccès de ces billets circulaires le découragea enfin, mais il n'abandonna pas encore son projet : "L'espérance éteinte étouffe bien le désir, mais elle n'anéantit pas le devoir, et je veux jusqu'à la fin remplir le mien dans ma conduite avec les hommes. Je suis

¹⁸ Cf. Brizard : "Rousseau, rencontrant un soir dans la rue une personne qu'il avait vue quelques fois dans une maison. . . . et voyant que cette personne le saluait, alla à lui et tirant de sa poche un écrit en forme de lettre, 'Cela peut s'adresser à vous—en ce cas faites-en l'usage que vous voudriez.' Il avait plusieurs autres de cet écrit dans sa poche."

dispensé désormais de vains efforts pour leur faire connaître la vérité qu'ils sont déterminée à rejeter toujours; mais je ne le suis pas de leur laisser les moyens d'y revenir. . . . et c'est le dernier usage qui me reste à faire de cet écrit. . . . Je vais donc me borner à une (copie) dont j'offrirai la lecture à ceux de ma connaissance que je croirai les moins injustes. . . . Si, contre toute attente, il s'en trouve un que mes raisons frappent et qui commence à soupçonner la vérité. . . . c'est de celui-là que je ferai mon dépositaire. . . . Si parmi mes lecteurs je trouve cet homme sensé, disposé, pour son propre avantage, à m'être fidèle, je suis déterminé à lui remettre non-seulement cet écrit, mais aussi tous les papiers qui restent entre mes mains. . . . Si je n'en trouve point, comme je m'y attends, je continuerai de garder ce que je lui aurais remis, jusqu'à ce qu'à ma mort. . . . mes persécuteurs s'en saisissent." (H. IX, p. 324.)

Il y eut, en effet, un troisième manuscrit que Rousseau confia, avec une copie des *Confessions* et d'autres papiers encore, à son ami Paul Moulton quand celui-ci vint le voir à Paris dans les premiers jours de mai 1778.¹⁹

Selon Thérèse, il existait encore deux manuscrits dont un fut donné (par son mari) au Comte d'Angervilliers, ordonnateur des bâtiments du roi, qui avait été présenté chez Rousseau par M. Ducis.²⁰ Ce fut là, dit-elle, "le vrai et premier manuscrit, sortant des mains de mon mari par confiance." L'autre se serait trouvé parmi les papiers de Rousseau, et aurait passé entre les mains de M. de Girardin.²¹

Les *Dialogues* lui tenaient donc tellement à coeur qu'en dehors de la copie partielle confiée au jeune Anglais, il en fit au moins trois, et très probablement quatre, complètes. L'histoire postérieure

¹⁹ Cf. Naville—*Bibliothèque Universelle*—avril et mai 1862. Thérèse avait dit à M. de Girardin que "tous les nouveaux (écrits)" avaient été confiés par Rousseau à Moulton en même temps que le ms. des *Confessions*. Cf. Girardin à du Peyrou 17 mai 1780.

²⁰ Ducis à Girardin—7 août 1778. (*Lettres*, édit. nouv. Paris 1879.)

²¹ Cf. Thérèse à du Peyrou, 6 mars 1780—Ms. à Neuchâtel. Girardin à du Peyrou, 4 nov. 1778—Ms. à Neuchâtel. Girardin prétend n'avoir point vu ce manuscrit.

de ces manuscrits n'est pas tout à fait claire.²² Nous n'en connaissons aujourd'hui que trois. Celui de Brooke-Boothby se trouve au British Museum; la copie qui est à la Bibliothèque publique de Genève doit être celle que Paul Moultou reçut des mains de l'auteur; quant au manuscrit de la Chambre des Députés, on dit encore que c'est celui que Rousseau déposa entre les mains de l'Abbé de Condillac.²³ Il semble, cependant, que Morin avait bien prouvé le contraire. Puisque ce manuscrit contient *L'histoire du précédent écrit* avec le récit de la visite de Rousseau à Condillac, il ne peut pas être celui qui fut confié à l'Abbé pendant cette visite. D'ailleurs, on lit sur le verso de la couverture: "Ce manuscrit a été donné par l'auteur à une dame de la famille de Cramayel, qui le donna elle-même à M. de Clérigny, ancien administrateur des domaines de la couronne. Celui-ci le donna à M. de la Chapelle. Il est passé ensuite à M. Flobert." Nous savons par un article du *Journal de Paris* du 28 décembre 1789, que le manuscrit de Condillac fut remis à sa mort, en 1780, à l'Abbé de Reyrac, ensuite à l'Abbé de Mably, frère de Condillac. Un certain M. Le Maître l'avait en sa possession jusqu'en 1785. A la mort de celui-ci, la copie aurait été déposée chez un M. Plinguet, ingénieur en chef du duc d'Orléans.

On dirait donc que le manuscrit de Condillac n'a pas été retrouvé, et que celui de la Chambre des Députés est peut-être une sixième copie sur laquelle nous n'avons pas d'autres renseignements. Morin croit que c'est la première mise au net. Il y aurait des recherches à faire au sujet de ces manuscrits.

Tous les dépositaires gardèrent bien fidèlement le secret sur ce nouvel écrit—plus fidèlement peut-être que Rousseau n'eût désiré—de sorte qu'on n'en entend point parler avant sa mort. Ce ne fut qu'en 1780 que parut l'édition de Brooke-Boothby—édition incomplète, du reste, et ne comprenant que le premier *Dialogue*.

²² Voir à ce sujet :

1. Morin—p. 599 note.
2. Jansen, F.—p. 73 note.

²³ Plan—Rousseau raconté par les *Gazettes de son temps*, p. 246 note

3. *Les Rêveries d'un promeneur solitaire.*

C'est son dernier écrit. A croire ce qu'en disaient le Marquis de Girardin et son fils Stanislas²⁴, Rousseau en aurait composé la plus grande partie à Ermenonville. Si on examine les *Rêveries* elles-mêmes, il paraît, au contraire, que tous les passages qu'on peut dater furent écrits à Paris.

Les *Rêveries* sont bien certainement postérieures aux *Dialogues*, et à l'*Histoire du précédent écrit* qui accompagne ceux-ci. Dans la première *Promenade*, il fait allusion à ce qu'il avait déjà dit dans l'*Histoire*. Elles ne furent donc pas commencées *avant* la fin du printemps ou l'été de 1776. D'autre part, elles furent commencées avant le 24 octobre de la même année, car dans la seconde *Rêverie*, l'auteur dit que la promenade du 24 octobre, pendant laquelle il fut renversé par le chien de M. de Saint-Fargeau, fut une des "promenades qui *suivaient* le projet d'écrire la suite de mes *Confessions*," projet qu'il annonçait dans la première *Rêverie*.

La première *Promenade* date donc, probablement, de septembre ou d'octobre 1776. La seconde doit être de quelques semaines après le 24 octobre (1776), car les détails de sa chute à Méné-Montant étaient évidemment encore bien présents à son esprit au moment où il écrivait. Dans la septième *Promenade*, en parlant de sa passion renouvelée pour la botanique, il dit qu'il est âgé de 65 ans passés—ce qu'il n'aurait pu dire qu'après le 28 juin 1777. Il n'était pas encore parti pour Ermenonville (20 mai, 1778) puisqu'il dit : "sans livre, sans jardin, sans herbier. . . j'herborise savamment sur la cage de mes oiseaux." La neuvième doit être, au moins en partie, de la fin de 1777 ou du commencement de 1778. Il y parle de l'*Eloge de Mme. Geoffrin* par d'Alembert, qu'on venait de lui montrer. Or Mme. Geoffrin mourut le 6 octobre 1777, et l'éloge dut être composé bientôt après sa mort. La dixième *Promenade* fut composée le dimanche des Rameaux, le 12 avril 1778; donc avant son départ pour Ermenonville. Dans d'autres passages encore, même quand on ne peut pas en préciser les dates, on voit très clairement qu'ils furent écrits à Paris. Par

²⁴ Stanislas de Girardin—*Mémoires, journal et souvenirs.*

exemple, dans la sixième ; “Hier, en passent sur le nouveau boulevard pour aller herboriser le long de la Bièvre” et dans un passage de la huitième ; “Je loge au milieu de Paris. . . .” Nous ne savons pas absolument, bien entendu, dans quel ordre Rousseau écrivit ces *Rêveries*, et il se peut, après tout, que quelques-unes où nous ne trouvons pas de date précise fussent écrites à Ermenonville.

Quant au plan de cet écrit et au but que Rousseau s’y proposait, il nous explique tout cela dans la première *Promenade*, et on ne saurait mieux faire que de citer ses mots (H. IX, p. 328) : “Sitôt que j’ai commencé d’entrevoir la trame dans toute son étendue, j’ai perdu pour jamais l’idée de ramener de mon vivant le public sur mon compte Mais je comptais encore sur l’avenir, et j’espérais qu’une génération meilleure, examinant mieux et les jugements portés par celle-ci sur mon compte, et sa conduite avec moi, démêlerait aisément l’artifice de ceux qui la dirigent, et me verrait encore tel que je suis. C’est cet espoir qui m’a fait écrire mes *Dialogues*, et qui m’a suggéré mille folles tentatives pour les faire passer à la postérité. Cet espoir, quoique éloigné, tenait mon âme dans la même agitation que quand je cherchais encore dans le siècle un cœur juste. . . . J’ai dit dans mes *Dialogues* sur quoi je fondais cette attente. Je me trompais. Je l’ai senti par bonheur assez à temps pour trouver encore, avant ma dernière heure, un intervalle de pleine quiétude et de repos absolu.” . . . “Il n’y a pas deux mois encore qu’un plein calme est rétabli dans mon cœur.” . . . p. 329. “Seul pour le reste de mes jours. . . je ne dois ni ne veux plus m’occuper que de moi. C’est dans cet état que je reprends la suite de l’examen sévère et sincère que j’appelai jadis mes *Confessions*. Je consacre mes derniers jours à m’étudier moi-même et à préparer d’avance le compte que je ne tarderai pas à rendre de moi. . . . Les loisirs de mes promenades journalières ont souvent été remplis de contemplations charmantes. . . . Je fixerai par l’écriture celles qui pourront me venir encore. . . . Ces feuilles ne seront proprement qu’un informe journal de mes rêveries. . . je dirai ce que j’ai pensé tout comme il m’est venu et avec aussi peu de liaison que les idées de la

veille en ont d'ordinaire avec celles du lendemain. Mais il en résultera toujours une nouvelle connaissance de mon naturel et de mon humeur. . . Ces feuilles peuvent donc être regardées comme un appendice de mes *Confessions*."

Il serait intéressant de savoir quel était "l'événement aussi triste qu'imprévu" qui était venu deux mois avant le commencement des *Rêveries* le tranquilliser en effaçant de son cœur tout rayon d'espoir. Ce fut peut-être un dernier échec qu'il aurait éprouvé dans ses efforts pour trouver le dépositaire qu'il lui fallait pour ses *Dialogues*. Il est cependant indiscutable que la plus grande partie des *Rêveries* est l'oeuvre d'un esprit beaucoup plus tranquille que celui qui imagina les *Dialogues*.

Comment rédigea-t-il les *Rêveries*? Pierre Prévost, qui le voyait assez souvent à cette époque, nous décrit ainsi sa méthode de travail: son imagination, dit-il, "le jetait dans des rêveries dont il ne sortait que pour répandre sur la première feuille de papier qu'il trouvait les sentiments qui l'agitaient." A Ermenonville aussi, selon Stanislas de Girardin, "pendant ses longues courses dans les bois, il écrivait sur des cartes détachées les pensées qui venaient à s'emparer de son imagination."

Si nous devons en croire les Girardin, père et fils, Rousseau ne laissa des *Rêveries* que des feuilles ou des cartes détachées—rien qui pût se publier. Après sa mort, M. de Girardin aurait entrepris le travail de rédaction.²⁵ Ce ne fut pas du tout une tâche facile qu'il s'imposa. "J'employais moi-même, dit-il à du Peyrou,²⁶ le travail le plus pénible à mettre en ordre *Les dernières promenades du rêveur solitaire*, à quoi j'étais souvent obligé d'employer le microscope." Les *Rêveries*, telles que nous les lisons aujourd'hui, seraient donc une édition faite par Girardin sur les notes de Rousseau. Il y a là un curieux problème et bien digne de l'attention de quelque fervent de Rousseau.²⁷

²⁵ Ibid.—"Ces cartes (sur lesquelles Rousseau écrivait ses pensées) furent réunies après sa mort et mon père en a fait l'ouvrage intitulé *Les rêveries d'un promeneur solitaire*."

²⁶ Girardin à du Peyrou—10 juin 1780.

²⁷ Il faudrait vérifier cela d'après le manuscrit des *Rêveries* et les brouillons qui se trouvent à la Bibliothèque de Neuchâtel.

L'écrit sur la Pologne, les *Dialogues* et les *Rêveries* sont tout ce qu'il a fait d'important pendant les huit dernières années de sa vie. Il existe aussi, bien entendu, des fragments : la lettre circulaire à *Tout Français* dont nous venons de parler à propos des *Dialogues* ; la lettre sur les réimpressions de ses ouvrages (voir au chapitre VI, p. 58) ; le mémoire écrit au mois de février 1777 (chap. XI, p. 108) ; le discours d'introduction aux *Confessions*, écrit pour la première séance de lecture en décembre 1770 ou janvier 1771 (chap. IX, p. 96.)

Non content de tout ce qu'il avait lui-même sur le métier, Rousseau suggérait à ses amis des sujets à traiter. Il engagea Bernardin de St. Pierre (B. de St.-P. p. 175), par exemple, à écrire son *Arcadie*, et d'y faire la peinture d'une "société heureuse par les seules lois de la nature et de la vertu." C'était un sujet que Rousseau avait voulu traiter lui-même, sans avoir trouvé l'occasion de le faire.

Surtout il était obsédé par le désir de faire écrire une suite de l'*Emile*, qu'il avait déjà ébauchée. Dès 1768 il écrivait à du Peyrou : "Il y en a quelques-uns (de ses manuscrits) que je ne serais pas fâché de revoir. . . celui surtout qui m'intéresserait le plus serait le commencement de roman intitulé *Emile et Sophie* ou *les Solitaires*. Je conserve pour cette entreprise un faible que je ne combats pas." En 1770, il montra ce commencement de roman à Dusaulx, en l'engageant à le continuer (Dusaulx, p. 130) : "Je me sens incapable, lui dit-il, d'achever un ouvrage commencé dans mon bon temps ; c'est la suite d'*Emile* : tenez, en voici le canevas. . . Il me pressait si fort d'accepter son manuscrit, qu'il n'y avait point à s'en défendre. Je le parcours en frémissant.—Mettre une ligne à la suite de celles de Jean-Jacques ! qui serait assez téméraire, assez présomptueux ? De grâce, reprenez ce canevas désespérant, et persuadez-vous bien que si jamais je travaille, ce ne sera que d'après mes propres impulsions." "Vous remarquerez, dit Dusaulx, qu'il a fait, depuis, la même proposition à plusieurs gens de lettres." Nous savons qu'il l'a faite à Bernardin de Saint-Pierre, la première fois que celui-ci vint dîner chez lui. (B. de St.-P. p. 112, et p. 169). Bernardin refusa naturellement, en

disant que "toutes les continuations dans tous les genres sont manquées," et qu'il n'a pas le style de Rousseau. Il en parla probablement aussi à Mme. de Créqui, à juger d'après une lettre sans date, mais qui est probablement de 1770 (H. XII, p. 220) : "Vous ne m'imposez pas, madame, une tâche aisée en m'ordonnant de vous montrer *Emile* dans cette île où l'on est vertueux sans témoins." Jusqu'à la fin de sa vie il conserva son affection pour cet ouvrage, et en 1777 il le lut au professeur Pierre Prévost. Celui-ci, ainsi que Bernardin de Saint-Pierre, nous donne un résumé du plan que Rousseau avait esquissé pour cette suite.

CHAPITRE XIII

Ecrits sur la Botanique

Un jour, Bernardin de Saint-Pierre rencontra chez Rousseau une "tres aimable dame" qui disait au philosophe : "Vous vous occupez de botanique : apparemment vous nous en donnerez un traité."—Elle pensait probablement au dictionnaire de botanique qu'on disait qu'il préparait.—"On croit, répondit Rousseau—qu'on ne s'applique aux choses que pour en donner des leçons. Je cultive la botanique pour la botanique même." (B. de St. P. p. 116). Néanmoins, pendant plus de deux ans (août 1771—printemps 1774) il donna des leçons de botanique, ou plutôt il écrivit sur ce sujet un traité élémentaire pour l'instruction de Mme. Delessert et de sa fille, la petite Madelon. Les lettres qui composent ce traité datent du 22 août et du 18 octobre 1771 ; du 6 mai, du 19 juin et de juillet 1772 ; du 11 avril et du 2 mai 1773, et une seule du printemps de 1774. Voici comment Rousseau avait conçu le plan de son cours : "Mon intention est de vous décrire d'abord six de ces familles pour vous familiariser avec la structure générale des parties caractéristiques des plantes . . . après quoi . . . passant à l'examen des parties différentes de la fructification, nous ferons en sorte que sans, peut-être, connaître beaucoup de plantes, vous ne serez du moins jamais en terre étrangère parmi les productions du règne végétal. . . . Mais je vous préviens que si vous voulez prendre des livres et suivre les nomenclatures ordinaires, avec beaucoup de noms vous aurez peu d'idées, celles que vous aurez se brouilleront et vous ne suivrez bien ni ma marche ni celle des autres." (Godet p. 82.)

Le système ne plaisait pas entièrement à Mme. Delessert et à sa fille, mais Rousseau ne se laissa pas détourner de son chemin par l'impatience de ses élèves—il ne fit que répéter à ce propos ses théories pédagogiques. "Je comprends qu'on est fâché de prendre tant de peine sans apprendre les noms des plantes qu'on examine. Mais je vous avoue de bonne foi qu'il n'est pas entré dans mon plan de vous épargner ce petit chagrin. . . auquel des deux, je

vous prie, accorderai-je le nom de botaniste, de celui qui sait cracher un nom ou une phrase à l'aspect d'une plante, sans rien connaître à sa structure, ou de celui qui, connaissant très bien cette structure, ignore néanmoins le nom très arbitraire qu'on donne à cette plante en tel ou en tel pays? Si nous ne donnons à vos enfants qu'une occupation amusante, nous manquons la meilleure moitié de notre but, qui est, en les amusant, d'exercer leur intelligence et de les accoutumer à l'attention. Avant de leur apprendre à nommer ce qu'ils voient, commençons par leur apprendre à le voir. . . Je ne le redirai jamais assez: apprenez-leur à ne jamais se payer de mots, et à croire ne rien savoir de ce qui n'est entré que dans leur mémoire." (Godet p. 99.)

Il suivit donc le plan qu'il s'était proposé, commençant par quelques explications très générales et une description de la famille des *liliacées*. Ensuite, dans la seconde lettre il analysa la giroflée, comme représentant de la famille des *crucifères*. La troisième lettre contient la belle description de la fleur de pois, et la famille des *papilionacées*. Dans la quatrième il parlait des *labiées* et des *personnées*, deux groupes d'une même famille; et dans la cinquième, des *ombellifères*—sujet un peu plus compliqué que les précédents. Cette fois Mme. Delessert éprouva de la difficulté à suivre la description d'un groupe de fleurs dont elle n'avait pas d'exemple sous les yeux, et Rousseau se rendit compte des inconvénients de la manière un peu trop abstraite dont il avait traité le sujet. Pour y remédier autant que possible, il proposa à ses élèves de lui envoyer des échantillons desséchés des plantes qu'elles auraient cueillies et qu'elles voudraient connaître; dans ce but, il intercala dans la série des leçons une lettre sur la manière de dessécher les plantes et de composer des herbiers.¹ Vient ensuite la description des fleurs *composées*, et les leçons se terminent par une lettre sur les *arbres fruitiers*.

¹ Il en a écrit une autre sur le même sujet à M. de Malesherbes. On trouvera encore au t. VI de l'édition Hachette, p. 59, un passage de Rousseau sur la composition des herbiers, cité dans le *Dictionnaire élémentaire de botanique* de Bulliard (Paris 1802) et qui aurait été communiqué à l'auteur du Dictionnaire par M. Tourmevel.

Ces huit lettres n'étaient destinées qu'à servir d'introduction et à donner quelques idées générales. Rousseau comptait ensuite entrer plus avant dans son sujet (Godet. p. 129) ; mais nous avons déjà constaté (voir au chap. IV, p. 35) qu'en 1773, il commença à se refroidir sur le sujet de la botanique. Il continua pendant quelque temps, du reste, à en parler à Mme. Delessert ; mais il se rendait compte de plus en plus de la difficulté d'enseigner par la correspondance ; il finit par renoncer tout à fait à son entreprise. "Pour continuer l'enseignement, dit-il, il faudrait que j'eusse une idée plus précise de vos goûts et de vos progrès, et que je visse de quel point je dois partir pour vous marquer la route que vous devez suivre." Il espérait, aussi, revoir la famille Delessert à Paris, et continuer ses leçons de vive voix (Godet, p. 167).

Comme il avait l'habitude de le faire avec ses écrits de quelque importance, Rousseau conserva un brouillon de ces lettres ; et il les aurait lues à ceux de ses amis qui s'intéressaient à cette étude. Bernardin de Saint-Pierre du moins les connaissait, et avait même obtenu la permission d'en tirer copie (B. de St. P. p. 161).

Le brouillon se trouve maintenant à la bibliothèque de Neuchâtel. Du Peyrou s'en servit—ainsi que des lettres elles-mêmes, qui furent communiquées par Mme. Delessert—pour son édition générale. Elles parurent pour la première fois au tome XIV de l'édition de Genève, 1782, et elles ont souvent été réimprimées depuis.

Ce fut probablement pendant la même période que Rousseau travailla à son *Dictionnaire des termes d'usage en botanique*—ouvrage dont il n'a achevé que des fragments. Il est difficile d'en préciser la date. Déjà en 1766, au plus fort de son amitié pour du Peyrou, il avait conçu l'idée de travailler avec celui-ci à une oeuvre de ce genre (H XI. p. 345) ; mais ce projet ne se réalisa pas, et quatre ans plus tard (janvier 1770) Rousseau s'adresse à M. de la Tourette en disant : "C'est à vous qu'il faut renvoyer toutes les exhortations que vous me faites sur l'entreprise d'un dictionnaire de botanique. . . Votre âge, monsieur, vos talents, vos connaissances vous donnent les moyens de former, diriger, exécuter

supérieurement cette entreprise. . . . Pour moi. . . . j'ai songé plutôt, en herborisant, à me distraire. . . qu'à m'instruire, et n'ai point eu. . . la sottise idée d'enseigner au public ce que je ne savais pas moi-même." Il reparla probablement de ce projet pendant son séjour à Lyon quelques mois après, et ce fut peut-être alors qu'il se décida enfin à se mettre à l'oeuvre. Nous savons, du moins, qu'au moment de son arrivée à Paris, le bruit courait qu'il allait publier un dictionnaire de botanique (voir au chap. XII, p. 123). Jansen date le commencement de l'ouvrage de l'année 1771-1772 (Jansen, B. p. 231), mais sans donner des preuves de ce qu'il avance. La seule indication de date qu'on trouve dans l'oeuvre elle-même est un passage de l'introduction où il est dit que M. de Jussieu "vient d'établir" au Jardin du Roi le système de nomenclature de Linné (H VI. p. 139). Or, une lettre à Mme. Delessert nous permet de préciser cette dernière date: le 28 mai 1774 Rousseau lui écrivait: "J'ai bien fait de vous proposer d'avance (lettre du 24 mai 1772) la nomenclature de Linnaeus; cette nomenclature *vient*, comme j'avais prévu, *d'être adoptée* ici au Jardin du Roi." Nous savons, d'ailleurs, que le réarrangement du Jardin fut effectué par Antoine-Laurent de Jussieu en 1774²—probablement au printemps. Il s'en suit que l'introduction au moins du *Dictionnaire*, est de 1774. Rousseau y fait un bref résumé de l'histoire de l'étude de la botanique et des systèmes de nomenclature.

A l'âge de 30 ans, Rousseau avait imaginé un projet de nouveaux signes pour noter la musique; environ 35 ans plus tard, son esprit d'inventeur le poussait à faire quelque chose de pareil pour la botanique.³ Cette fois cependant, il ne donna pas au public son invention. Le manuscrit de ses "*Signes ou abbréviatures pour les descriptions et caractères des plantes*," se trouve à Neuchâtel. Il en existe aussi des brouillons à Berlin.

Probablement pendant l'hiver de 1777-1778, Rousseau annota

² Michaud—*Biographie Universelle*—s. Antoine Laurent de Jussieu.

³ Prévost: "Il s'occupait alors (pendant les deux dernières années de sa vie) à inventer une écriture abrégée pour la botanique." Cette "écriture abrégée" est étudiée par A. Mathey Jeantet, dans sa brochure *L'écriture de J. J. Rousseau*, (Le Locle, 1912, imprimerie Courvoisier.)

copieusement l'exemplaire de *La Botanique mise à la portée de tout le monde*, de Regnault, appartenant à l'Abbé de Pramont, chanoine de l'église de Vannes, en Bretagne; celui-ci avait fait la connaissance du philosophe pendant l'été de 1775, en lui apportant de la musique à copier (Jansen, B. p. 249.)

L'abbé avait prié Rousseau d'arranger selon le système de Linnaeus les planches gravées de son exemplaire. Jean-Jacques fit non seulement ce qu'on lui avait demandé, mais il ajouta encore une "Table des plantes gravées dans le premier volume de cet ouvrage," et il remplit le livre d'annotations.

Ce sont des additions, des corrections et des commentaires de toutes sortes sur le texte de l'auteur, accompagnés, très souvent, de critiques des planches gravées—tout cela écrit dans les marges du livre, et très difficile à lire. Dans la lettre qu'il écrivait à l'Abbé de Pramont le 13 avril 1778 (H VI p. 95), pour lui annoncer que le travail était terminé, Rousseau s'excusa d'avoir tellement rempli les marges. "Vos plantes gravées, Monsieur, lui dit-il, sont revues et arrangées comme vous l'aviez désiré. Vous êtes prié de vouloir bien les faire retirer. Elles pourraient se gâter dans ma chambre, et n'y feraient plus qu'un embarras, parce que la peine que j'ai eue à les arranger me fait craindre d'y toucher derechef. Je dois vous prévenir, Monsieur, qu'il y a quelques feuilles du discours extrêmement barbouillées et presque illisibles, difficiles même à relier sans rogner l'écriture que j'ai quelquefois prolongée étourdiment sur la marge. Quoique j'aie assez rarement succombé à la tentation de faire des remarques, l'amour de la botanique et le désir de vous complaire m'ont quelquefois emporté. Je ne puis écrire lisiblement que quand je copie, et j'avoue que je n'ai pas eu le courage de doubler mon travail en faisant des brouillons. Si ce griffonage vous dégoûtait de votre exemplaire après l'avoir parcouru, je vous en offre le remboursement, avec l'assurance qu'il ne restera pas à ma charge."

La lettre écrite et avant que l'Abbé eût envoyé chercher son livre, Rousseau ajouta encore une note (H VI. p. 133) pour dire qu'il avait pris le parti de couper les plus illisibles de ses "bar-

bouillages," laissant au relieur le soin de coller du papier blanc sur les vides.

Cet exemplaire fut vendu en 1786 avec la bibliothèque de l'Abbé de Pramont, et se trouve actuellement à la Chambre des Députés. Les notes de Rousseau furent publiées pour la première fois par Musset-Pathay dans les *Oeuvres Inédites de Jean-Jacques Rousseau*—I, p. 279 ss.

CHAPITRE XIV

*La Musique*¹

I. *Pygmalion*.

Quoique le texte de *Pygmalion* eût été écrit probablement en 1762 à Môtiers, et communiqué par l'auteur à quelques connaissances, le public ne sut rien de cette pièce avant le printemps de 1770 ; alors Rousseau la fit jouer sur le théâtre de l'Hôtel de Ville de Lyon. (Voir au chap. 1, p. 2s.)

Dès le 15 mai, Grimm savait l'événement et Bachaumont en faisait mention le 7 juillet en racontant l'arrivée de Rousseau à Paris. "On désirerait, dit-il, la voir ("cette nouveauté") à la capitale, mais on croit qu'elle sera réservée pour les fêtes du mariage du Comte de Provence."

Selon Rousseau (à de la Tourette, H. VI p. 90) il y aurait eu une représentation au mois de septembre, à Montigny (peut-être chez Mme. de Trudaine), et selon le récit d'Horace Coignet (M.P. *inéd.* I. p. 461) il y en aurait eu une autre chez Mme. de Brionne à Paris. Rousseau, présent, aurait reçu à cette occasion des compliments sur la musique ainsi que sur les paroles.

Jusqu'alors l'origine de cette musique n'avait fait l'objet d'aucune observation. Il n'était venu à l'esprit de personne de douter qu'elle fût de Rousseau. Mais au mois de novembre 1770 le *Mercur de France* avait cité le témoignage d'un voyageur anglais qui avait vu exécuter à Lyon l'acte de *Pygmalion* et selon lequel "les paroles et la musique. . . qui sont du même auteur sont également sublimes"; il publia (le 26 du même mois) une réponse de M. Coignet, négociant de Lyon et amateur de musique; celui-ci avait lu l'article du *Mercur* et il

¹ Ouvrages à consulter sur la musique de Rousseau :

Jansen—*Rousseau als Musiker*. Berlin, 1884.

Pougin—*Rousseau musicien*. Paris, 1901.

Annales Jean-Jacques Rousseau. 1905 et 1907. Articles de Istel, Jansen, et Malherbe, sur *Pygmalion*.

Tiersot—*J. J. Rousseau (Les maîtres de la musique)*. Paris, 1912.

Revue d'histoire littéraire. XXII, p. 48 ss. 1915. Article de Monin sur la publication posthume de la musique de Rousseau.

écrivait pour revendiquer comme sien l'accompagnement musical de la pièce—à deux exceptions près; l'*andante de l'ouverture* et le premier morceau de l'interlocution. Ces deux morceaux, il le reconnaissait, étaient de Rousseau, qui, du reste, avait inspiré et dirigé tout le travail. Cette lettre, ainsi que le texte de *Pygmalion*, parut dans le *Mercur*e de janvier 1771, et personne ne releva les prétentions de Coignet. Probablement en même temps, celui-ci fit publier texte et musique, mais sans nom d'imprimeur ni date. Rousseau n'y fit aucunement attention.

Pendant l'hiver de 1770-1771, la pièce fournit un sujet de conversation aux salons de Paris. Le texte aurait été communiqué à divers amateurs; Rousseau lui-même récita le morceau à Mme. de Genlis;² Grimm en inséra une copie dans sa *Correspondance littéraire*; et Bachaumont l'analysa pour les lecteurs de ses *Mémoires secrets*. Mais l'intérêt du public ne dura guère; à partir du mois de janvier on n'en entend plus parler jusqu'en 1773, quand une reproduction avec préface parut dans le *Journal de Musique*. Puis nouveau silence jusqu'en octobre 1775.³

A ce moment-là on s'avisa de le représenter au Théâtre Français. "Le bruit court, disent les *Mémoires secrets* du 28 octobre, que M. Rousseau de Genève, fatigué de son repos, va reparaitre sur la scène, et que pour plus d'éclat il a choisi la Comédie Française. On dit qu'il va donner son *Pygmalion* à ce théâtre." Mais on sut bientôt que, loin d'avoir été donné au théâtre par son auteur, la pièce fut annoncée sans que les acteurs eussent même demandé la permission de Rousseau.⁴ Quand une députation des Comédiens alla enfin la lui demander, il la refusa, mais en promettant de ne rien faire pour empêcher la représentation. Il ne voulut pas non plus recevoir les droits d'auteur.

Ce fut l'acteur Larive qui conçut d'abord le projet de représenter la pièce. Ayant, paraît-il, déjà eu du succès dans le rôle de

² Mme. de Genlis. *Souvenirs de Félicie*. I.

³ En pays allemands on s'y intéressait d'avantage. Il y en eut une édition à Vienne en 1771, une seconde en 1772, et aussi, en 1772, on le joua à Vienne avec la musique de Franz Aspelmeier.

⁴ La Harpe—*Correspondance littéraire*. Lettre XXXIV.

Pygmalion en province, sur le théâtre de Lyon,⁵ il désirait le répéter à Paris. La belle Mlle. de Raucourt joua Galathée. A en juger par les comptes-rendus de la première,⁶ qui eut lieu le 30 octobre, la pièce fut reçue avec enthousiasme par le public. "D'un effet surprenant" dit Grimm, "on ne nous persuadera jamais que l'illusion qu'il a pu faire tienne uniquement à la célébrité de l'auteur." La scène est "écrite avec chaleur—dit le *Mercur*, et rendue supérieurement par Larive et Mlle. Raucourt." Elle a fait "grande sensation" selon les *Mémoires secrets*, et le 5 novembre l'auteur des *Mémoires* ajouta; "*Pygmalion* prend avec fureur." L'auteur de la *Correspondance secrète de Métra* ne croit pas que les représentations continuent longtemps, parce que le traitement lui paraît plus philosophique que dramatique, et "l'on veut, dit-il, sentir au théâtre, non raisonner." Cependant la pièce tint l'affiche jusqu'au 18 novembre. La seule critique vraiment sévère est celle de La Harpe. "La beauté de l'actrice, dit-il, la nouveauté du spectacle, le nom de Rousseau, son âge et ses partisans. . . ont fait réussir cet ouvrage bizarre. . . ce composé monstrueux" dans lequel il ne trouve que "quelques mots heureux."

On joua la pièce avec la musique de Coignet, que tout le monde trouva bien inférieure à la prose de Rousseau. Celui-ci, assure-t-on, n'alla pas voir son oeuvre,⁷ et il n'en parle qu'une seule fois, dans le troisième *Dialogue*, (H. IX. p. 307): "On vient de mettre *Pygmalion* malgré lui sur la scène, tout exprès pour exciter ce risible scandale qui n'a fait rire personne"—remarque énigmatique, difficile à expliquer.

A la fin de 1775 parut une nouvelle édition de *Pygmalion* "d'après les représentations données au Théâtre Français," et avec la lettre de Coignet du 26 novembre 1770.

En 1777 on le joua plusieurs fois, et il en parut une critique assez sévère dans le *Journal de Politique et de Littérature*. Il est intéressant de noter qu'au moment, à peu près, de la reprise de

⁵ Selon le récit de Coignet, ce fut un M. LeTexier qui joua *Pygmalion* à Lyon.

⁶ Voir Grimm: *Mém. sec.*; *Merc.*; et *Corr. sec.*

⁷ Brizard (dans l'édition Poinçot t. XVIII).

Pygmalion à Paris, on le représenta aussi en Angleterre chez Lord Villiers à Bolney Court,⁸ où M. Le Texier, de Lyon, joua probablement le rôle du protagoniste. Enfin en 1780, on le reprit à la Comédie Française, mais avec une nouvelle musique, composée par Baudron, premier violon du théâtre. Le succès ne couronna pas cette tentative.

Récapitulons nos renseignements jusqu'à ce point: 1. au printemps de 1770 *Pygmalion* fut joué à Lyon avec accompagnement de musique; 2. jusqu'en 1771, on attribuait paroles et musique à Rousseau; 3. en janvier 1771 parut une lettre dans laquelle M. Coignet se proclama auteur de la musique—écrite, du reste, sous la direction de Rousseau—à l'exception de deux morceaux qui seraient de Jean-Jacques lui-même; 4. Rousseau n'en dit presque rien, ni en 1771, ni plus tard quand on joua la pièce; nous n'avons de lui à ce sujet que le passage cité des *Dialogues*, et une remarque qu'on lui attribua dans l'avertissement de l'édition des *Consolations des misères de ma vie* (1781): "Quel dommage, lui dit quelqu'un . . . que le petit-faiseur n'ait pas mis une telle scène en musique!—Vraiment, répondit Rousseau, s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il n'en était pas capable. Mon petit-faiseur ne peut enfler que les pipeaux. Il y faudrait un grand faiseur. Je ne connais que M. Gluck en état d'entreprendre cet ouvrage et je voudrais bien qu'il daignât s'en charger."

Quarante années plus tard, en 1821, parut un long récit dans lequel Horace Coignet raconta tous les détails de sa collaboration avec Rousseau. Il aurait été présenté à Jean Jacques par M. de la Tourette le 13 avril 1770, et à partir de cette date, ils se seraient vus tous les jours. A la troisième entrevue, Rousseau aurait communiqué à son nouvel ami le texte de *Pygmalion*, le lendemain, Coignet lui aurait joué l'ouverture, composée depuis le souper du jour précédent. L'ouvrage aurait été terminé à la satisfaction de Rousseau, qui aurait composé lui-même l'andante de l'ouverture et la *ritournelle des coups de marteau*. Après l'arrivée de Rousseau à Paris, celui-ci aurait écrit à Mme. de la Verpillière, de Lyon,

⁸H. Walpole—to the Countess of Ossory, 8 jan. 1777. (*Letters of H. Walpole*. ed. Toynbee, X, p. 243.)

pour la prier de demander la partition à Coignet, et de la lui envoyer. Il est vrai que Rousseau lui-même ne dit rien de tout cela, et que nous ne retrouvons pas la lettre à Mme. de la Verpillière, mais cela ne suffit pas pour prouver, comme le croit M. Jansen (Jansen, M. p. 301 ss), que le récit de Coignet est "un tissu de mensonges."

Selon M. Jansen, Rousseau aurait conçu en même temps le texte et la musique, mais il n'aurait écrit que le texte, et des indications très minutieuses pour la musique. La musique de Coignet ne serait pas écrite sous la direction de Rousseau parce qu'elle ne s'accorde pas avec les indications telles qu'on les trouve dans l'édition de Vienne de 1772. Seulement, puisqu'il n'existe aucune indication au sujet de la musique dans le seul manuscrit qu'on connaît du texte de *Pygmalion*, il ne nous paraît pas tout à fait sûr que celles de l'édition de Vienne soient de Rousseau, comme le veut M. Jansen. On pourrait demander à celui-ci :—"Mais, de qui était donc la musique qui accompagnait la scène à la première de Lyon?" Rousseau s'occupa lui-même de cette représentation, et il paraît en avoir été content,—donc la musique a dû répondre à ses idées. La critique de Jansen est purement négative. Il maintient—sans le prouver—que le récit de Coignet est faux, mais il ne propose pas d'autre solution du problème.

En 1901 un autre Allemand, M. Istel, ayant découvert à la Bibliothèque Royale de Berlin une partition manuscrite de *Pygmalion* jusqu'alors inconnue, proposa la thèse que voici,—que le récit de Coignet est vrai, mais que Rousseau, comme réplique à la lettre de Coignet publiée dans le *Mercure* de janvier 1771, se serait mis aussitôt à composer une nouvelle musique pour prouver qu'il était capable de la faire, et mieux, même que le Lyonnais. Il n'aurait jamais montré cette musique à personne; il n'en aurait pas même fait la plus petite mention dans aucun de ses écrits, si ce n'est dans un passage des *Observations sur l'Alceste de Gluck* (H. VI. p. 226)—passage qui, du reste, est de Prévost et non pas de Rousseau—; et le manuscrit serait arrivé, on ne saurait dire comment à la Bibliothèque Royale de Berlin!

Il est plus probable, comme le démontre M. Malherbe (*Ann III*

p. 141), que le manuscrit de Berlin contient la partition du musicien allemand Aspelmeier, écrite en 1771 et égarée ensuite, et non une partition de Rousseau de laquelle personne n'a jamais entendu parler. Il faut, après tout, nous contenter de ce qu'en dit Coignet, puis qu'il n'y a pas de bonnes raisons pour récuser son témoignage.

Mais si Rousseau ne composa que deux morceaux de la musique, il est quand même certain que *Pygmalion* était vraiment son oeuvre, car ce fut lui qui eut l'idée, reconnue par ses contemporains comme neuve et originale, de faire alterner la musique avec la déclamation, de remplir les silences de l'acteur par des phrases musicales qui exprimeraient l'émotion du protagoniste.

II. *Le Devin du Village*.

Pendant la période de 1770-1778, le *Devin du Village*, composé il y avait une vingtaine d'années, continuait à intéresser le public et Rousseau lui-même. Avec la *Nouvelle Héloïse*, de toutes ses oeuvres c'était le *Devin* qui lui tenait le plus à coeur; et dans les dernières années de sa vie, il ne pouvait pas oublier qu'à propos de celui-ci on l'avait accusé de plagiat.

Il faut cependant admettre—et Rousseau lui-même l'admettait au moins en partie (H. IX. p. 242 note)—que la musique du *Devin* n'était pas entièrement de lui. Au moment de la première, Rousseau n'avait pas encore fait de divertissement pour sa pièce (H. VIII. p. 267); celui qu'on joua à Fontainebleau n'était pas de lui, non plus que le récitatif, qui fut entièrement refait, avec le consentement de l'auteur, par Francueil⁹ et Jelyotte. Le trio de l'entrée des bergères fut adapté par Rousseau d'une pastorale dont d'Holbach le pressait de se servir.

Avant la première représentation à Paris (1753, au Carnaval), il eut le temps de faire l'ouverture et le divertissement. "Ce divertissement, dit-il, tel qu'il est gravé, devait être en action d'un bout à l'autre, et dans un sujet suivi . . . mais quand je proposai cette idée à l'Opéra, on ne m'entendit seulement pas, et il fallut coudre des chants et des danses à l'ordinaire: cela fit que ce divertissement, quoique plein d'idées charmantes . . .

⁹ Les uns disent *Francueil*, les autres *Francoeur*.

réussit très médiocrement. J'ôtai le récitatif de Jelyotte, et je rétablis le mien tel que je l'avais fait d'abord et qu'il est gravé; et ce récitatif, un peu francisé, je l'avoue, c'est-à-dire trainé par les acteurs . . . n'a pas moins réussi que les airs." Voilà tout ce que dit Rousseau à ce sujet, et cela nous ferait croire que la pièce se jouait à Paris avec toute la musique de Rousseau telle qu'il l'a fait graver. Cependant M. Pougin, auteur de *J. J. Rousseau, musicien*, prétend que l'opérette fut présentée à Paris avec les mêmes changements et additions qu'à Fontainebleau—c'est-à-dire que les récitatifs étaient de Francoeur (ou Francueil) et de Jelyotte, le divertissement de Francoeur, ainsi que l'air de bravoure ajouté pour Mlle. Fel, et que toute l'instrumentation avait été revue et corrigée—probablement par Francoeur.

Il est difficile aujourd'hui de savoir l'exacte vérité. Nous venons de voir ce qu'en dit Rousseau; voici maintenant le témoignage d'un de ses contemporains:¹⁰ "Lorsque M. Rousseau donna son ouvrage pour qu'il fût représenté à Fontainebleau, il n'y avait point fait de divertissement;"—Madame de Pompadour demanda à M. F——, fermier général, connu par ses ouvrages charmants, de composer un divertissement pour le terminer. Il refusa. M. D—— de F——, receveur général des finances, et M. S—— s'en chargèrent et firent celui qui fut exécuté alors. Dans un autre endroit de la même lettre:—"sans le chœur, aussi chantant qu'agréable, qui est de la composition de M. Francoeur, et les airs ajoutés de Rameau et d'autres auteurs, ce divertissement (celui qu'on jouait à Paris) serait aussi froid que plat."

Louis Joseph Francoeur (neveu de celui qui fut directeur de l'Opéra lors de la représentation du *Devin*), écrivant longtemps après (21 floréal an X), dit que son oncle "fut chargé de faire les coupures et changements nécessaires parce que l'ouvrage avait été fait précipitamment" et que, désirant le donner à l'Opéra, il "y ajouta des airs de ballet, des ariettes de Rameau et d'autres auteurs pour lui donner de la rondeur." (Monin, p. 583, note). Il y a des erreurs considérables dans cette lettre qui nous empêchent de nous

¹⁰ Lettre d'un anonyme au *Journal de Politique et de Littérature* du 24 février, 1778.

y fier trop ; mais il paraît, d'après tout ce que nous venons de voir, que les circonstances de la préparation de l'ouvrage pour la représentation fournissaient pas mal de prétextes dont se pouvaient servir les critiques hostiles pour accuser de plagiat l'auteur d'une pièce.

Cette accusation, lancée par Pierre Rousseau, de Toulouse, dans son *Journal Encyclopédique* au printemps de 1763—mais sans être honorée d'une réponse de l'accusé—fut répétée en 1765 ou 1766 dans le livre intitulé ; *Les plagats de M. Jean-Jacques Rousseau, de Genève, sur l'éducation*.¹¹ "Le *Devin du Village*, dit l'auteur, est une pièce charmante qui fera longtemps regretter la mort prématurée de M. Gauthier,¹² musicien de Lyon ; il dépendait du public de discuter le fait avant d'adjuger ce drame à M. Rousseau." En février 1778, le *Journal de Politique et de Littérature* publia la lettre d'un anonyme—déjà citée à la page 157—qui, tout en faisant la critique du *Devin*, dit : "et qui vous a dit que ces airs sont les siens ? (de Rousseau). . . Je crois être sûr que les airs qui appartiennent aujourd'hui au *Devin* étaient dans ce divertissement ; (celui qui aurait été composé pour la représentation de Fontainebleau, par M. D—— de F——) si cela était, ils ne seraient donc pas de M. Rousseau."

Il ne manquait donc pas d'accusations de plagiat du vivant de Jean-Jacques, et après sa mort il y en eut d'autres encore. Pierre Rousseau revint à la charge en 1780 à propos de la publication par Brooke-Boothby du premier *Dialogue*. Cette fois, cependant, il fut, à son tour, vigoureusement attaqué par des musiciens empressés de défendre l'honneur de Rousseau, et qui réussirent à démontrer l'absurdité de l'accusation inventée par l'auteur du *Journal Encyclopédique*.¹³

Il y en avait d'autres tout aussi fantastiques. Francoeur, par

¹¹ *Les Plagats de M. Jean-Jacques Rousseau de Genève sur l'éducation*, par D. J. C. B. 1765, à la Haye.

¹² Dans son article de 1780, Pierre Rousseau l'appelle *Grœnet* ou *Garnier*.

¹³ Le Fébure—Lettre au *Journal de Paris* du 15 nov. 1780.

Marignan—*Eclaircissements donnés à l'auteur du Journal Encyclopédique sur la musique du Devin du Village*. 1781.

Grétry—*Essais sur la musique*.

exemple, qui était membre de l'orchestre de l'Opéra au moment de la première du *Devin*, raconte que Rousseau, n'ayant pas eu le temps de composer toute la musique du *Devin*, parodia divers airs peu connus et ne fit lui-même que la musique de l'ouverture, du premier monologue, les accompagnements et le récitatif; le reste était de Fanton, maître de musique de la Sainte-Chapelle. (Monin, p. 583, note.)

Pendant le dernier séjour de Rousseau à Paris, il y eut plusieurs reprises du *Devin*; en 1772 au printemps et en automne; en 1774 au mois de janvier; en 1776 à Fontainebleau; en 1777 en janvier, et pendant le printemps on le joua comme petite pièce à la suite de l'*Orphée* de Gluck; en 1778, on le jouait au moment où son auteur quitta Paris pour n'y jamais revenir. Il semble que Rousseau aurait dû être bien content du succès prolongé de sa pièce—mais voyons de quelle façon on faisait ces reprises.

En avril 1772, le *Mercur de France* annonce des représentations du *Devin* "avec ballet par M. Gardel;" en février 1774, l'*Avant-Coureur* annonce que l'Opéra "a remis les fragments composés de l'acte du *Feu*, de l'acte de la *Terre*, et de celui du *Devin du Village*" et ajoute que "le public doit savoir gré aux Directeurs de la manière dont ces actes ont été remis. Il n'en est aucun, dit-il, qui ne soit enrichi d'airs de chant et de danse, de chœurs mêmes, très bien faits. . . et qui sans s'éloigner trop du caractère de la musique originale, présentent ces formes plus neuves et plus piquantes, qui, par le progrès de quelques parties de l'art, sont devenues un besoin pour nos oreilles." En 1777, la reprise fut faite de façon à susciter une discussion assez âpre. Le 25 février, le *Journal de Paris* publia la lettre d'un anonyme qui protestait contre les changements qu'on avait faits et contre la suppression totale des airs du divertissement; on avait changé, dit-il, les airs de ballet, et la dernière scène. "Aucun changement, même avantageux ne devait être permis dans un ouvrage quelconque sans l'agrément de l'auteur—à plus forte raison lorsque cet auteur est M. Rousseau."

Le 2 mars, parut une réponse à la lettre du 25 février. L'auteur maintenait que les changements étaient avantageux—donc légitimes. Le 10 mars, l'auteur de la lettre du 25 février répéta ses arguments

contre les changements, en ajoutant: "Doit-on attribuer à des causes éloignées les motifs du refus qu'il fait de mettre au jour ces nouvelles productions (la nouvelle musique du *Devin*, et de *Daphnis et Chloé*) lorsqu'il en existe une très naturelle dans la conduite que l'on se permet à son égard." L'année suivante le *Journal de Politique et de Littérature* publia une lettre (déjà citée pp. 157 et 158) en réponse à un article qui aurait paru dans le *Journal des Spectacles*, et d'après laquelle l'auteur n'aurait pas approuvé les libertés qu'on s'était permises. "Pourquoi, dit-il, s'obstiner à ne pas nous faire connaître les ouvrages tels qu'ils ont été tracés par les auteurs?" Selon la lettre du *Journal de Politique*, les ouvrages, dès qu'ils sont représentés, deviennent la propriété de l'administration, qui a le droit de les manipuler pour les reprises de la manière qu'elle croit le plus propre à plaire au public. "Croyez-vous, monsieur, ajoute l'auteur de cette lettre, que le *Devin du Village*, qui a réussi à toutes ses reprises, eût eu le même succès si on ne l'avait jamais exécuté qu'avec le divertissement gravé sous le nom de M. Rousseau? Je suis bien convaincu du contraire. Je vois même blâmer presque tous les morceaux qu'on y a laissés."

Le 20 avril 1779, en annonçant la première du *Devin* avec nouvelle musique, on dit (J. de P. 20 avril 1779): "On nous assure que l'Administration de l'Opéra, pour respecter davantage la mémoire de cet homme sublime, remet cet ouvrage tel qu'il est sorti des mains de l'auteur, sans aucune addition ni retranchement dans le divertissement. C'est une satisfaction qu'il n'a jamais pu se procurer de son vivant."

Tout ce qui précède nous fait un peu mieux comprendre l'attitude de Rousseau envers les représentations de son oeuvre. Corancez, allant chez lui le lendemain d'une reprise de la pièce, croyait le flatter en lui rendant compte des applaudissements qu'il avait reçus. Rousseau rougit de colère. On l'accuse, dit-il, de l'avoir volé et l'applaudit pour grossir d'autant le vol (Corancez). Il exagérait, bien entendu, mais les plaintes, auxquelles il consacre sept pages du *Premier Dialogue* (H. IX, p. 111-117) et cinq du second (H. IX, p. 239-224) ne manquent pas de fondements: ". . . Ne m'avez-vous pas dit qu'il n'est pas l'auteur du *Devin du Village*?—

Il est vrai, et c'est un fait dont personne ne doute plus.' Il y aurait cent preuves "toutes péremptoires." "Sans vous parler donc des pillages bien attestés dont on a prouvé d'abord que cette pièce était composée . . je me tiens à une chose plus positive et plus sûre, c'est *qu'il ne sait pas la musique*." Ensuite, à la page 116: "Votre objection ne m'est pas nouvelle, (Rousseau avait dit au Français qu'il y aurait cent fois plus d'art à composer un pareil tout de morceaux épars et décousus, qu'à le créer soi-même); elle paraît même si solide à beaucoup de gens, que, revenus de vols partiels, quoique tous si bien prouvés, ils sont maintenant persuadés que la pièce entière, paroles et musique, est d'une autre main, et que le charlatan a eu l'adresse de s'en emparer et l'impudence de se l'attribuer. Cela paraît même si bien établi que l'on n'en doute plus guère. . . On prétend même en avoir découvert le véritable auteur." C'est évidemment une allusion à l'accusation lancée par Pierre Rousseau, qui attribuait la musique du *Devin* à un nommé Grenet ou Garnier, de Lyon. Il est intéressant de noter que Grétry, à son arrivée à Paris (en 1767) trouva cette idée très répandue.

Le Rousseau des *Dialogues*, pour se convaincre de l'authenticité du *Devin*, imagina d'aller chez Jean-Jacques le prier de composer en sa présence de la musique sur des paroles qu'il lui fournirait. Jean-Jacques consentit à le faire, mais en priant son visiteur de comparer les situations et les âges: "Considérez, me dit-il, quelle différence vingt-cinq ans d'intervalle, de longs serremments de coeur, les ennuis, le découragement, la vieillesse doivent mettre dans les productions du même homme." Ce fut peut-être dans le même but que le vrai Jean-Jacques, après son retour à Paris, se mit à composer sur les paroles du *Devin* une nouvelle musique, à laquelle les mots que nous venons de citer auraient très bien pu servir de préambule.

Il n'est pas possible de préciser la date de la composition de cette nouvelle musique, car les témoignages que nous avons à ce sujet sont contradictoires. Stanislas de Girardin qui, avec son père, ne fit la connaissance de Rousseau qu'au retour d'un voyage en Italie, fait "vers 1775 ou 1776", dit (*Mémoires*) que celui-ci "*travaillait alors* dans ses moments de loisir à mettre de nouvelle

musique sur les anciennes paroles du *Devin*. Lorsqu'elle fut totalement achevée, il voulut que j'en fusse le juge après lui en avoir accompagné toute la partition." Cependant on parlait déjà de cette musique dans la *Correspondence Secrète* de Métra le 19 janvier 1775 :—"Cet homme de génie, enflammé sans doute par le succès de M. Gluck qu'il admire, *vient de changer presque toute la musique* de cet opéra, en se surpassant lui-même ;" et le Comte d'Escherny, qui revit Rousseau à Paris en 1770, dit que "quelques jours" après sa première visite, Rousseau voulut lui faire entendre une musique nouvelle qu'il *avait refaite* en entier sur le *Devin du Village*.

L'intention de Rousseau était naturellement de faire une musique qui serait supérieure à l'ancienne, et on s'étonne qu'il ait eu l'idée de changer une composition dont il aimait tellement la forme originale. Mais il crut s'apercevoir de défauts à corriger dans quelques-uns des airs, comme, par exemple, dans le *Duo* "Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire." Ici Colin est de bonne foi et Colette joue un rôle. Ils chantent cependant alternativement le même air et les mêmes notes. "Supposez, dit-il, cet air aussi agréable que vous le voudrez, s'il est contraire à la situation des deux amants, à l'expression qui lui est propre, il n'est plus dans la vérité théâtrale et par cela seul j'ai dû le refaire." (*Journ. de Paris*, 20 avril 1779.)

Lui-même, il pensait avoir réussi et trouvait sa nouvelle musique supérieure à l'ancienne ; mais les amis auxquels il la montrait n'étaient pas toujours d'accord. Le Comte d'Escherny en trouva le style "plus relevé, plus travaillé, plus rapproché de la manière des maîtres d'Italie, mais peut-être aussi moins simple, moins champêtre et moins naïf." Le jeune Stanislas de Girardin, quand Rousseau lui demande s'il n'est pas vrai que la nouvelle musique vaut bien mieux que la précédente, répond tout droit : "J'aime mieux l'ancienne." "Il s'arrêta, fâché de ce que je venais de dire, ajoute-t-il, et s'en consola sur-le-champ en observant que je n'étais pas en âge d'en sentir toutes les beautés." On s'étonne un peu de ce qu'il ne l'ait jamais montrée à Bernardin de Saint-Pierre (B. de St. P. p. 169) ;—c'est probablement que Bernardin ne s'intéressait

pas autant à la musique, et que leurs conversations tournaient plutôt sur la botanique et la philosophie.

Ce ne fut qu'après la mort de l'auteur que le public eut l'occasion d'entendre la nouvelle musique. Selon un note du musicien Clos (Monin p. 584). "Les directeurs de l'Opéra, Rébel et Francoeur, par ménagement pour l'amour-propre de Rousseau ne firent pas représenter le second *Devin*. Le sieur Devismes, qui leur a succédé, persuadé que cette nouveauté lui rapporterait beaucoup d'argent, acquit de la Veuve Rousseau la nouvelle partition, et en donna la première représentation à l'Opéra le 20 avril 1779." On trouva alors que les changements n'étaient pas aussi considérables qu'on l'avait supposé (J. de P. 21 avril 1779) et qu'il n'y avait que quelques ariettes (six) refaites. La représentation donna lieu a une série d'articles de journaux, dont les uns rejetaient le blâme sur les acteurs, les autres sur Rousseau, mais tous étaient d'accord pour dire que la nouvelle musique n'avait point réussi. Loin d'avoir prouvé, en écrivant une seconde musique, qu'il n'avait pas volé la première, Rousseau avait plutôt fourni aux critiques hostiles de quoi étayer leurs assurances qu'il n'était pas l'auteur de la partition originale.

Il est intéressant de remarquer qu'à part un élément d'exagération naturelle, le jugement de Rousseau sur le *Devin* concordait très bien avec celui des critiques. Dans le premier *Dialogue* (H. IX. p. 116), il dit que les beautés de cet ouvrage "ne sont point de celles que l'étude et le savoir produisent, mais de celles qu'inspirent le goût et la sensibilité. . . . Il n'y a rien dans le *Devin du Village* qui passe, quant à la partie scientifique, les principes élémentaires de la composition . . . tout cela montre l'invention d'un amateur qui a réfléchi sur l'art plutôt que la routine d'un professeur qui le possède supérieurement."

III. *Daphnis et Chloé*.

Dès son retour à Paris en 1770, le bruit courait que Rousseau s'occupait de la composition d'un opéra (voir au chapitre XII, p. 123). Si ce n'était pas vrai en 1770—et nous n'avons aucune donnée positive—ce le fut avant le printemps de 1774. A ce mo-

ment-là Gluck, qui était venu à Paris s'occuper de la représentation de ses opéras, fit la connaissance de Rousseau et "le détermina à donner son ouvrage (*Daphnis et Chloé*) au public."¹⁴ D'autres, il est vrai, attribuaient à Gluck une influence toute contraire, à savoir, qu'ayant entendu la musique de Gluck, Rousseau abandonna son ouvrage commencé. (La Harpe—*Cor. Litt.* 1^{er} déc. 1774.)

On parlait donc de cet opéra à Paris en 1774, et le bruit était parvenu même à Lyon, aux oreilles de Mme. Delessert. Le 23 août Rousseau lui écrivait ; "Quant à l'opéra dont vous me parlez—c'est autre chose. . . Parmi la quantité (de musique) que j'en ai fait depuis mon retour à Paris, est en effet, un opéra commencé, mais qui, n'étant pas destiné pour le public, n'est point achevé et ne le sera vraisemblablement jamais. C'est une pastorale en quatre actes intitulée *Daphnis et Chloé*. Les paroles sont d'un homme avec qui M. Delessert a diné ici."

Cet homme, c'était Olivier de Corancez, rédacteur du *Journal de Paris*, qui nous a laissé des renseignements assez précis sur sa collaboration avec Jean-Jacques. Rousseau en proie à un accès de fièvre de composition musicale, demanda à Corancez de lui faire les paroles d'un *duo*. Celui-ci, après avoir déclaré son impuissance, finit par composer un petit dialogue entre Tircis et Dircé. Rousseau le mit en musique et demanda d'autres paroles encore à son ami. Cette fois il ne s'agit plus d'un simple *duo*, mais d'une scène qui devait contenir la matière d'un récitatif, deux airs, et un *duo* pour terminer. "Très familiarisé avec le roman de *Daphnis et Chloé*, dit Corancez, j'espère y trouver ce qu'il me demande . . . au lieu d'une scène je lui trace le plan d'un opéra en deux actes avec prologue et divertissement—ce qui composait quatre actes bien complets." L'idée plut à Rousseau et des deux parts on se mit à l'oeuvre. "Je commençai, mais par morceaux détachés. A mesure que je les lui montrais, il les expédiait. Je fis ainsi le premier acte et pendant qu'il le finissait et travaillait à son ouverture, je fis le prologue et quelques morceaux du diver-

¹⁴ Corancez, lettre à du Peyrou, sans date, mais de 1778-9.

tissement. Il voulut essayer son ouvrage. Il me pria de rassembler, non des musiciens de profession, mais des amateurs, pour faire une répétition. Je le satisfis. Il vint chez moi, chanta lui-même son acte; il fut mécontent du récitatif et abandonna l'ouvrage. . . . Nous n'en avons plus reparlé ni l'un ni l'autre. J'avais fait, pour entrer dans le divertissement, la romance d'*Echo*; il l'a mise en chant, et elle fait partie de celles de son recueil."

Dans ce récit, publié dans le *Journal de Paris* de l'an VI, Corancez nous fait croire que lui seul est l'auteur des paroles du petit opéra. En 1779, dans son *Avis* publié en tête de la partition gravée, il s'exprimait autrement. "M. Rousseau, dit-il, ne donnait pas à l'auteur des paroles le temps de travailler sa matière. Du moins c'est ce que nous avons cru devoir conclure du manuscrit de ce dernier, qui diffère de beaucoup des paroles employées dans la partition," et en parlant de la chanson de Philetas il dit expressément que ces paroles, ainsi que celles du *duo* tel qu'il est dans la partition, sont de Rousseau lui-même.

La différence qui existait entre le texte de Corancez et les paroles qui accompagnaient la musique de Rousseau pourrait s'expliquer de deux façons. Il se peut que Corancez fit des changements dans son manuscrit sans en rien dire à Rousseau. Ce qui semblerait appuyer cette manière de voir, c'est qu'il écrivait à du Peyrou à propos de la publication de *Daphnis* en 1779: "M. le Chevalier Gluck, à son arrivée à Paris, vit M. Rousseau et le détermina à donner son ouvrage au public—ce fut alors que je le relus, que j'en fus très mécontent et que j'y fis des corrections." Il demanda qu'en imprimant le *Daphnis* on supprimât son nom et qu'on fit dans le texte les corrections qu'il avait indiquées. Quand la partition parut, elle portait sur la page du titre: "Paroles de M——, musique de J. J. Rousseau" et elle donnait sous forme de préambule le texte de Corancez, sans musique (Monin, p.64-5). Il se peut d'autre part que Rousseau n'ait pas abandonné entièrement son oeuvre commencée, mais qu'au contraire il ait continué à en travailler le texte ainsi que la musique. Pierre Prévost le voyait en 1777 occupé à composer "un opéra qu'il ne veut pas livrer au public,"—ce qui pourrait très bien être le *Daphnis*—et le 26 juin 1778, quand

le médecin Le Bègue de Presle lui fit ses adieux à Ermenonville, Rousseau le pria de lui rapporter de Paris des livres et du papier, etc. parce qu'il pensait se remettre à quelques ouvrages commencés, l'opéra de *Daphnis* et la suite de l'*Emile*.

Jean-Jacques lui-même répétait toujours qu'il n'avait fait cet opéra, ainsi que la plupart de ses chansons, que pour son propre amusement; mais il mit une note dans sa partition qui semble indiquer que la pièce fut—au moins pendant quelque temps—destinée au théâtre. A la suite d'une scène avec chœur, sans accompagnement instrumental, on lit:—"Mon intention est de laisser reposer l'orchestre et l'oreille des spectateurs, et de rendre les rentrées (de l'orchestre) et les grands airs plus agréables quand ils se font un peu désirer." Monin (p. 57) est tellement convaincu que Rousseau destinait son opéra au théâtre qu'il dit, en parlant de Caillot, ancien comédien qui figurait parmi les souscripteurs de l'édition posthume de la musique de Rousseau, que celui-ci comptait sur Caillot "pour interpréter *Daphnis et Chloé*."

Qu'il le destinât au public ou non, l'opéra resta fragmentaire. En 1779 ces fragments manuscrits, ainsi que la nouvelle musique du *Devin*, furent gravés; mais l'édition ne fit pas ses frais et les exemplaires en devinrent bientôt rarissimes.

IV. *Les Consolations des misères de ma vie*.

"Outre ce travail (de copiste) et son opéra de *Daphnis et Chloé* dont un acte entier est fait et une bonne partie du reste bien avancée, le *Devin du Village* sur lequel il a refait à neuf une seconde musique presque en entier, il a dans le même intervalle (probablement 1770-1775-6) composé plus de cent morceaux de musique en divers genres, la plupart vocale avec des accompagnements." (*Dialogue* II, H. IX, p. 215). Quatre-vingt quinze de ces morceaux de musique vocale sur des paroles françaises et italiennes, des romances, des arias et des duos, furent publiés en 1781 sous le titre de *Consolations des misères de ma vie*,¹⁵ et vendus au profit des Enfants Trouvés.¹⁶

¹⁵ Selon M. Jansen, le titre serait de Rousseau lui-même, qui l'aurait écrit en latin (*Miserarium vitae consolatio*) sur un des brouillons appartenant à la famille Girardin. M. Monin, au contraire, le croit une invention de l'éditeur Benoit.

¹⁶ Qui en recueillirent en tout 3,070 livres.

Le recueil contenait 25 chansons faites pour la Comtesse d'Egmont, la plupart sur des paroles fournies par elle et choisies parmi les oeuvres des vieux auteurs français—Clément Marot, Bertaut, Desportes, Baïf, etc. Parmi les 65 autres airs il y en avait dont les paroles furent fournies par Deleyre, Corancez, le comédien Caillot, le chevalier de Flamenville, Le Bègue de Presle et d'autres encore, amis et connaissances de Jean-Jacques. Sur les 90 morceaux douze ne portent pas de nom d'auteur—ni dans le manuscrit, ni dans l'édition imprimée, et il n'y a rien qui empêche de les attribuer, au moins provisoirement, à Rousseau lui-même.¹⁷

En plus des 90 airs et romances, le recueil contient cinq duos. En tête des numéros 92 et 93 (du manuscrit), Rousseau avait mis cette note : "Les duos suivants sont faits pour former de petites scènes qu'on peut jouer dans un salon entre deux personnes sans autre accompagnement que celui du clavecin ou du piano-forte." M. Monin avance la théorie que peut-être tous ces duos furent faits pour Mme. d'Egmont—nous savons, du moins, qu'elle se servit de celui intitulé "*Duo des deux amies*," qu'elle encadra dans une petite saynète de sa composition pour l'envoyer au roi Gustave III de Suède. (Monin, p. 77.)

La collection se termine par un air de cloches composé vers 1772 pour le Château d'eau de la Samaritaine, près le Pont-Neuf, et accompagné de la note suivante, qui a été reproduite dans les éditions complètes de Rousseau : "J'ai fait cet air en passant sur le Pont-Neuf, impatienté d'y voir mettre en carillon des airs qui semblent choisis exprès pour mal y aller. L'espèce de perfection qu'on a mise à l'exécution ne sert qu'à mieux faire sentir combien, ceux qui choisissent ces airs connaissent peu le caractère convenable au sot instrument qu'ils emploient. Si l'on faisait des airs pour les guimbardes, il faudrait leur donner un caractère convenable à la guimbarde. Mais en France on se plaît à dénaturer le caractère de chaque instrument. Aussi chacun peut entendre à quels abominables charivaris ils donnent le nom de musique." (H. VI, p. 237.)

¹⁷ Ce sont les numéros suivants :

3. 10. 11. 19. 27. 47. 48. 53. 64. 69. 71, 85.

Il avait déjà discuté ce sujet dans son dictionnaire de musique, sous le mot *carillon*.

Le manuscrit autographe de Rousseau dont on se servit pour la publication des *Consolations* fut déposé ensuite à la Bibliothèque Nationale (Vm.⁴ 667 Réserve). Il contient non seulement les 95 morceaux du recueil gravé, mais plusieurs qui n'y figurent pas, entre autres trois des nouveaux airs du *Devin*; trois morceaux de *Daphnis*; un air de danse, *La Dauphinoise*; quatre airs à deux clarinettes; quelques motets latins, dont un fut composé en 1772, et les autres à des époques différentes, mais antérieures à son retour à Paris; et enfin les deux airs "pour être joués par la troupe marchant," composés vers 1770, qu'on publie dans les éditions complètes, avec la note de l'auteur sur la musique militaire (H. VI. p. 236). "J'ai essayé, dit Jean-Jacques, de mettre mon idée en exemple dans le croquis ci-joint d'une marche adaptée à la batterie des gardes françaises. Cette idée est que, dans l'alternation des tambours et de la musique, la cadence et la batterie ne soient point interrompues et que le pas du soldat soit toujours également réglé. Elle est, encore, de lui faire entendre des airs d'une mélodie si simple qu'elle l'amuse, l'égaie et l'excite lui-même à chanter; ce qui peut-être n'est pas à négliger pour un état si plein de fatigue et de misère—etc."

Monin, dans son article de la *Revue d'Histoire littéraire*, publie un intéressant N. B. inédit:—"N. B. Cette idée pourra ne pas paraître nouvelle, car j'en ai une fois entendu quelque grossier essai sur d'autres airs par la musique du dépôt allant à Saint Eustache. Mais il est bon d'avertir que plusieurs mois auparavant, j'avais communiqué cette même idée à. M. du Belloy, officier aux gardes et amateur de musique, auquel je fis entendre le motif d'une musique alternativement avec les roulements sourds et les silences du tambour, dans les convois funéraires des officiers de marque. Il me semble que cette musique, quoique, militaire, doit dans le caractère que j'imagine et dont j'ai donné l'idée à M. du Belloy, rendre cette pompe funèbre et plus lugubre et surtout plus attendrissante. Mais ayant toujours négligé d'en noter les cou-

plets et l'arrangement, je n'en ai conservé qu'un souvenir très confus."

V. *Ecrits sur la théorie de la musique.*

À l'exception des notes déjà citées sur les carillons et sur la musique militaire, les écrits théoriques de Rousseau pendant cette période se rapportent tous aux opéras de Gluck, qui intéressaient au plus haut degré les amateurs de musique. Tout le monde se rangeait ou du côté de l'allemand ou de celui de Grétry et Piccinni, et on remplissait les journaux d'articles pour et contre ces musiciens. Rousseau ne pouvait manquer de participer à une telle discussion ; il se prononça, et d'une façon très enthousiaste, pour le maître allemand qui venait renverser toutes ses théories et exécuter ce que Jean-Jacques n'avait pas cru possible—à savoir : écrire de bonne musique sur des paroles françaises.

Gluck, qui admirait déjà Rousseau sans le connaître, presque dès son arrivée à Paris alla le voir et lui porter de la musique à copier. C'était la partition, sur des paroles italiennes, de son opéra *Paride et Elena*. Le registre que tenait Jean-Jacques nous apprend qu'il acheva les premières pages de copie le 26 février 1774, et d'autres le 4 et le 8 mars. Si c'était une ruse de la part de Gluck pour faire connaître à Rousseau sa plus récente oeuvre, il y réussit à merveille. Que Rousseau la lut et l'étudia assez profondément est prouvé par les remarques qu'il fit à son sujet, louant le "caractère musical" particulier que Gluck donne toujours à ses différents personnages, et demandant une explication du caractère d'Elena qu'il ne comprenait pas tout à fait.¹⁸

Les relations amicales établies entre les deux musiciens paraissent avoir continué pendant tout le séjour de Gluck à Paris.¹⁹

¹⁸ Fragments d'un manuscrit autographe inédit de Rousseau, sur la musique, publiés dans le *Leipziger Allgemeine Musikalische Zeitung* 1800-1801 et cités par Jansen, M. p. 373. Ces fragments avaient déjà été publiés par Corancez (J. de P. 18 août 1788).

¹⁹ Mais voyez le récit de Corancez (cité dans M.-P. *Vie*, I, p. 258) : "Je lui avais présenté Gluck. . . . Longtemps Gluck, qu'il estimait et dont il admirait le génie, fut reçu chez lui comme il méritait de l'être. Un jour, cependant, sans que rien pût faire prévoir à Gluck cette boutade, il lui observa qu'il était fâché de lui voir monter, à son âge, quatre étages et insista pour le prier de s'en dispenser à l'avenir."

Celui-ci, comme nous l'avons déjà vu (Chapitre XII, p. 133), effectua une reconciliation entre Rousseau et les directeurs de l'Opéra, ce qui permettait à Jean-Jacques d'assister, le 19 avril 1774, à la première d'*Iphigénie*. Il en fut tellement ravi qu'il alla l'entendre aussi souvent que possible et ne se lassa pas d'en parler avec des amis et connaissances. "Tout le monde sait, écrit l'Anonyme de Vaugirard (Suard), qu'il n'a manqué presque aucune représentation d'*Iphigénie*, et qu'il n'a cessé d'étudier les partitions des autres opéras de M. Gluck. . . . Dès qu'il eut entendu *Iphigénie*, il convint hautement que M. Gluck avait renversé sa théorie et changé toutes ses idées, que cet homme de génie avait exécuté ce qu'il n'avait pas cru possible." (J. de P. 11 nov. 1777.)

Trois mois plus tard eut lieu la première d'*Orphée*, qui lui plut autant ou même davantage que l'*Iphigénie*. Ce fut un passage du second acte de l'*Orphée* qui inspira son "*Extrait d'une réponse du petit-faiseur à son prête-nom*" (H. VI p. 233) qui date probablement de ce même été, et qu'il a dû communiquer à des amis, car l'Anonyme de Vaugirard, dans la lettre déjà citée, dit que Rousseau "a écrit sur un seul passage d' *Orphée* une lettre savante que j'ai lue, et a commencé une analyse suivie de l'*Alceste*." La *Réponse du petit faiseur* parut pour la première fois dans un recueil de tous les écrits relatifs à la guerre des Gluckistes et des Piccinnistes :—"Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution opérée dans la musique par M. le Chevalier Gluck" (Paris—Bailly 1781.)

Ce fut probablement pendant l'hiver de 1774 à 1775 que Gluck lui apporta la partition italienne de son *Alceste*, en le priant de la lire avec attention et de lui donner par écrit son opinion sur le texte et sur la musique. "L'examen de l'opéra d'*Alceste* de M. Gluck, dit Rousseau, est trop au-dessus de mes forces, surtout dans l'état de dépérissement où sont depuis plusieurs années mes idées, ma mémoire et toutes mes facultés, pourque j'eusse eu la présomption d'en faire de moi-même la pénible entreprise. . . mais M. Gluck m'en a si fort pressé, que je n'ai pu lui refuser cette complaisance, quoiqu'aussi fatigante pour moi qu'inutile pour lui. . . Toutes mes observations peuvent être fausses et mal fondées, et

loin de les lui donner pour des règles, je les soumetts à son jugement, sans vouloir en aucune façon les défendre : mais quand je me serais trompé dans toutes, ce qui restera toujours réel et vrai, c'est le témoignage qu'elles rendent à M. Gluck de ma déférence pour ses désirs et de mon estime pour ses ouvrages" (H. VI. p. 221-2.)

Il se mit donc à l'oeuvre, lut la partition et commença à en écrire une critique, qu'il n'avait pas encore finie au moment du départ de Gluck, le premier mai 1775. Celui-ci, avant de quitter Paris, alla voir Rousseau et reprendre sa partition, mais sans demander l'opinion écrite de Jean-Jacques dont il avait paru faire tant de cas. Ce fut, sans doute, comme le croit Jansen, parce qu'il ne voulait pas presser Rousseau, et qu'il comptait que celui-ci lui dirait quand il aurait achevé son travail. Rousseau, cependant, n'interpréta pas ainsi le silence du musicien, et en fut froissé. L'ouvrage resta fragmentaire et Rousseau n'eut jamais le courage de le compléter et d'en mettre au net "l'indéchiffrable brouillon ;" pourtant, à un moment donné, il pensait le transcrire pour l'envoyer à M. Burney. "Ce qui me donne quelque confiance, dit-il à Burney, dans les jugements que je portais ci-devant dans cet extrait. c'est qu'ils ont été presque tous confirmés depuis lors par le public dans l'*Alceste* français que M. Gluck nous a donné cette année à l'Opéra, et où il a, avec raison, employé tant qu'il a pu la même musique de son *Alceste* italien." (H. VI. p. 221.)

La partie la plus intéressante, peut-être, de ses observations générales est celle où il traite du récitatif (H. VI. p. 225-227) ; "Quand le discours, rapide dans sa marche, doit être simplement débité, c'est le cas de s'y livrer uniquement à l'accent de la déclamation ; et, quand la langue a un accent, il ne s'agit que de rendre cet accent appréciable, en le notant par des intervalles musicaux, en s'attachant fidèlement à la prosodie, au rythme poétique, et aux inflexions passionnées qu'exige le sens du discours. Voilà le récitatif simple, et ce récitatif doit être aussi près de la simple parole qu'il est possible. . . L'accompagnement de la basse est nécessaire dans le récitatif simple, non seulement pour soutenir et

guider l'acteur, mais aussi pour déterminer l'espèce des intervalles, et marquer avec précision les entrelacements de modulation. . . . mais loin qu'il soit nécessaire de rendre cet accompagnement éclatant, je voudrais au contraire qu'il ne se fit point remarquer. . . . Ainsi je crois que les autres instruments ne doivent point s'y mêler, quand ce ne serait pas pour laisser reposer tant les oreilles des auditeurs que l'orchestre, qu'on doit tout à fait oublier, et dont les rentrées bien ménagées font par là un plus grand effet; au lieu que, quand la symphonie règne tout le long de la pièce, elle a beau commencer par plaire, elle finit par accabler." (Cf. note de *Daphnis et Chloé*, p. 166.)

"Dans les moments où le récitatif, moins récitant et plus passionné, prend un caractère plus touchant, on peut y placer avec succès un simple accompagnement de notes tenues. . . . C'est le simple récitatif accompagné, qui, revenant par intervalles rares et bien choisis, contraste avec la sécheresse du récitatif nu, et produit un très-bon effet.

"Enfin, quand la violence de la passion fait entrecouper la parole par des propos commencés et interrompus, tant à cause de la force des sentiments qui ne trouvent point de termes suffisants pour s'exprimer, qu'à cause de leur impétuosité qui les fait succéder en tumulte les uns aux autres, avec une rapidité sans suite et sans ordre, je crois que le *mélange alternatif de la parole et de la symphonie* peut seul exprimer une pareille situation. . . . donner à la parole tout l'accent possible et convenable à ce qu'elle exprime, et jeter dans des ritournelles de symphonie toute la mélodie, toute la cadence et le rythme qui peuvent venir à l'appui. Le silence de l'acteur dit alors plus que ses paroles."²⁰

C'est exactement ce que Rousseau a voulu faire dans sa scène de *Pygmalion*, ainsi que l'a remarqué Pierre Prévost dans l'alinéa intercalé à ce point dans le texte des *Observations*.

En 1777 ou 1778, Rousseau communiqua ces notes à Prévost

²⁰ Cf. ce qu'il disait dans le *Dictionnaire de Musique* sur ce *récitatif obligé*: "Jusqu'ici la musique française n'a su faire aucun usage du récitatif obligé. L'on a tâché d'en donner quelque idée dans une scène du *Devin du Village*; et il paraît que le public a trouvé qu'une situation vive ainsi traitée devenait plus intéressante."

qui les copia sous les yeux même de l'auteur. Celui-ci corrigea de sa main la copie ainsi faite, et distribua les fragments dans l'ordre où on les donne dans les éditions complètes. En préparant l'écrit pour la publication, Prévost "suppléa lui-même quelques passages dont le sens était resté suspendu et qui ne semblaient pas se lier avec le reste du discours." (Note des éditeurs de Genève.)

La lettre à M. Burney,—auteur anglais de *l'Histoire générale de la musique*, et qui venait d'envoyer à Rousseau le premier tome de son ouvrage,—est probablement de la dernière moitié de 1776. Elle est certainement postérieure au 23 avril, date de la première de *l'Alceste* français. Rousseau y expliqua à l'Anglais son projet de nouveaux signes pour écrire la musique,—qu'il avait lu en 1742 à l'Académie des Sciences—en y joignant une nouvelle idée qu'il avait eue—celle d'écrire la musique "par sillons," c'est à dire, alternativement de droite à gauche et de gauche à droite, comme le faisaient les anciens Grecs. "Pour m'assurer de cette méthode par l'expérience, prévoir toutes les objections et lever toutes les difficultés, j'ai écrit de cette manière beaucoup de musique tant vocale qu'instrumentale, tant en parties séparées qu'en partition, m'attachant toujours à cette constante règle, de disposer tellement la succession des lignes et des pages que l'oeil n'eût jamais de saut à faire ni de droite à gauche ni de bas en haut, mais qu'il recommençât toujours la ligne ou la page suivante, même en tournant, du lieu même où finit la précédente; ce qui fait procéder alternativement la moitié de mes pages de bas en haut, comme la moitié de mes lignes de gauche à droite." (H. VI. p. 218-219.) Il serait intéressant de voir des pages de musique ainsi transcrites, mais il ne s'en trouve pas parmi ses manuscrits de musique conservés à la Bibliothèque Nationale. (Pougin, p. 115.)

Ensuite il pose plusieurs questions sur la musique des anciens Grecs, qu'il aurait voulu voir résolues dans le premier tome de l'histoire de Burney. Ces questions, dit-il, tiennent toutes à d'autres questions intéressantes, "comme de savoir s'il n'y a qu'une musique, comme le prononcent magistralement nos docteurs, ou si, peut-être, comme moi et quelques autres esprits vulgaires avons osé le penser, il y a essentiellement et nécessairement une musique

propre à chaque langue, excepté pour les langues qui, n'ayant point d'accent et ne pouvant avoir de musique à elles, se servent comme elles peuvent de celle d'autrui." (H. VI, p. 220.)

Cette lettre ne fut jamais envoyée à M. Burney parceque Rousseau n'eut jamais la patience de transcrire au net les notes sur l'*Alceste* qu'il comptait y joindre. Le brouillon fut confié à Pierre Prévost, ainsi que celui des *Observations*.

Ce sont là tous les écrits théoriques des dernières années de sa vie; ils suffisent pour démontrer que jusqu'à la fin il garda son esprit vif et original.

L'auteur n'étant ni musicien, ni versé dans l'histoire de la musique, se déclare incompetent à faire la critique de la musique et des théories de l'auteur du *Devin*; d'ailleurs, sur ce point comme sur tant d'autres, les biographes et les critiques de Rousseau ne sont pas d'accord. La même différence d'opinion existait parmi ses contemporains. Voyons ce que disaient de lui les musiciens rivaux, Grétry et Gluck, qui, tous les deux, l'admiraient beaucoup: "J'ai examiné la musique du *Devin* avec la plus scrupuleuse attention, dit Grétry;²¹ partout j'ai vu l'artiste peu expérimenté auquel le sentiment révèle les règles de l'art. . . Si Rousseau eût choisi un sujet plus compliqué, avec des caractères passionnés et moraux, ce qu'il n'avait garde de faire, il n'aurait pu le mettre en musique; car en ce cas toutes les ressources de l'art suffisent à peine pour rendre ce qu'on sent. Mais, en homme d'esprit, il a voulu assimiler à sa Muse novice de jeunes amants qui cherchent à développer le sentiment de l'amour. Souvent gêné par la prosodie, il l'a sacrifiée au chant. . . . C'est sans doute après avoir éprouvé les difficultés infinies que présente la langue française, et avoir bien senti qu'il ne les avait pas toutes vaincues, qu'il a dit: 'Les Français n'auront jamais de musique.'"

²¹ Grétry—*Essais sur la Musique*. Grétry prétend avoir fait la connaissance de Rousseau à une représentation de la *Fausse Magie*, et avoir été accueilli par le grand homme d'une façon enthousiaste. Ils ne se seraient vus qu'une seule fois. Rousseau ne parle de Grétry que—d'une façon assez indifférente—dans sa lettre du 27 mai 1775, au Prince Beloselski: "On m'a apporté ces jours-ci un nouvel opéra-comique; la musique est de Grétry, que vous aimez tant." (H. XII, p. 249.)

Voici maintenant l'opinion de Gluck, exprimée dans une lettre qui parut dans le *Mercure* au mois de février 1773: "Je ne peux savoir mauvais gré à l'auteur de la lettre à un des Directeurs d'avoir proposé mon *Iphigénie* à votre Académie de Musique. J'avoue que je l'aurais produite avec plaisir à Paris, parce que . . . avec l'aide du fameux M. Rousseau de Genève, que je me proposais de consulter, nous aurions peut-être ensemble, en cherchant une mélodie noble, sensible et naturelle, avec une déclamation exacte, selon la prosodie de chaque langue. . . . pu fixer le moyen que j'envisage de produire une musique propre à toutes les nations. . . . L'étude que j'ai faite des ouvrages de ce grand homme sur la musique. . . . prouvent la sublimité de ses connaissances et la sûreté de son goût, et m'ont pénétré d'admiration. Il m'en est demeuré la persuasion intime que s'il voulait donner son application à l'exercice de cet art, il aurait pu réaliser les effets prodigieux que l'antiquité attribue à la musique."

Écoutons, pour terminer, le jugement de Rousseau lui-même (*Dialogue* II-H. IX, p. 242):—"J'ai examiné toute la musique qu'il a composée depuis son retour à Paris, et qui ne laisse pas de faire un recueil considérable, et j'y ai trouvé une uniformité de style et de faire qui tomberait quelquefois dans la monotonie si elle n'était autorisée ou excusée par le grand rapport des paroles dont il a fait choix le plus souvent. Jean-Jacques, avec un cœur trop porté à la tendresse, eut toujours un goût vif pour la vie champêtre. Toute sa musique, quoique variée selon les sujets, porte une empreinte de ce goût. On croit entendre l'accent pastoral des pipeaux, et cet accent se fait partout sentir le même que dans le *Devin du Village*. . . . Toute cette musique a d'ailleurs une simplicité, j'oserais dire une vérité, que n'a parmi nous nulle autre musique moderne. Non seulement elle n'a besoin ni de trilles, ni de petites notes. . . . mais elle ne peut même rien supporter de tout cela. Toute son expression est dans les seules nuances du fort et du doux, vrai caractère d'une bonne mélodie; cette mélodie est toujours une et bien marquée, les accompagnements l'animent sans l'offusquer. On n'a pas besoin de crier sans cesse aux accompagnateurs: 'Doux, plus doux.'"

CHAPITRE XV

Les motifs du retour à Paris

Nous ne saurions terminer ce travail sans dire quelques mots d'un problème fort discuté. Pourquoi Rousseau—toujours décrété de prise de corps—est-il rentré à Paris? Était-ce pour vivre la vie que nous venons de voir, ou sinon, quel autre motif pouvait-il avoir? Nous ne prétendons pas résoudre l'énigme; nous pouvons seulement dire comment elle se pose pour nous par suite de nos lectures et de nos recherches sur cette période de la vie de Rousseau. La question est compliquée par le fait que, depuis son retour de l'Angleterre, Rousseau était de temps en temps victime d'une agitation mentale extraordinaire, et que, pendant ces crises, il faisait les projets les plus contradictoires.

Petitain (*Appendice aux Confessions*) résumait ainsi le problème: on peut attribuer aux effets d'une maladie mentale qui ne lui laissait pas un moment de tranquillité "la résolution *subite*, et *presque aussitôt exécutée que formée*, de revenir à Paris." Pour justifier cette résolution extraordinaire, il parlait à ses amis de l'honneur et du devoir qui l'appelaient. "S'abusant lui-même sur ces motifs prétendus, il en était un plus pressant encore et plus positif qui le dirigeait sans doute et dont il eût eu peine à convenir: c'était le *besoin de suppléer à l'insuffisance de son modique revenu* par. . . la copie de la musique. Et pourquoi n'y joindrions-nous pas l'impulsion d'un désir plus secret encore et qu'il n'avait garde de s'avouer à lui-même, celui de *ranimer l'attention publique*, que rien de nouveau ne tenait plus en éveil sur son compte? Or, il avait de quoi l'exciter plus puissamment que jamais par les lectures qu'il se proposait de faire de ses *Confessions*."

Ce ne sont, bien entendu, que des suppositions. Très probablement, toutes ces choses-là contribuèrent à la résolution de reprendre sa vie à Paris, mais qui peut deviner le motif vrai de ce que fait son prochain—surtout quand ce prochain est un Jean-Jacques Rousseau?

Une chose, cependant, est sûre : Petitain se trompait en parlant du retour comme d' "une résolution subite, presque aussitôt exécutée que formée." Ce projet datait probablement d'octobre ou de novembre 1769—huit mois au moins avant son exécution, et d'ailleurs ce n'est que le dernier d'une longue série de délogements et de projets de délogements. Pour mieux comprendre cela, parcourons rapidement la correspondance des trois années qui s'écoulèrent entre son départ d'Angleterre et son retour à Paris.

Le 22 mai 1767 en arrivant à Calais, il écrivait au Marquis de Mirabeau qu'il voudrait "finir ses jours" au château de Trye, mais qu'il ne voit qu' "un repos stable : c'est dans l'état de Venise." Malgré "l'immensité du trajet," dit-il, il est déterminé à le tenter (H. XII, p. 19). Il passe une dizaine de jours à Fleury ; va ensuite à Trye, château du Prince de Conti, et commence presque aussitôt à se plaindre de la manière dont on le traite. Un jour il ne peut plus y rester ; le lendemain il a "pris le parti d'attendre là sa destinée." Mais enfin (au mois de juin 1768) après un an de séjour, il ne peut décidément plus y tenir, et il part pour Lyon, en laissant Thérèse à Trye. Il va herboriser à la Grande Chatreuse, et puis fait tous ses arrangements pour un voyage à Chambéry. Le principal objet de ce voyage, dit-il à Thérèse (H. XII, p. 89), est "d'aller sur la tombe de cette tendre mère que vous avez connue, pleurer le malheur que j'ai eu de lui survivre ;" mais il avoue qu'il y entre aussi "le désir de donner si beau jeu à ses ennemis qu'ils jouent enfin de leur reste." Il donne même à Thérèse des conseils pour le cas où il ne reviendrait pas de ce voyage mystérieux. Mais le projet fut presque aussitôt abandonné que conçu, et Rousseau s'établit à Bourgoin où Thérèse vint le rejoindre au mois d'août. Pendant l'automne, il fut jeté dans une agitation extrême par l'affaire Thévenin (H. XII, p. 92 ss.) Au mois d'octobre, s'étant vu réduit à passer l'hiver dans le cabaret de Bourgoin, et prêt à endurer toutes les extrémités plutôt que de retourner à Trye, il forma les plans les plus extravagants. "Il m'est cent fois venu dans l'esprit, dit-il à Laliaud (H. XII, p. 108-9), de proposer mon transport en Amérique. . . . j'en aurais fait de bon coeur la tentative si nous étions plus en

état, ma femme et moi, d'en supporter le voyage et l'air." Ensuite il lui parlait d'une autre idée qu'il avait eue : il aurait voulu trouver quelque moyen d'aller finir sa vie dans les îles de l'Archipel, dans celle de Chypre, ou dans quelque autre coin de la Grèce, "il ne m'importe où, dit-il, pourvu que je trouve un beau climat fertile en végétaux, et que la charité chrétienne ne dispose plus de moi. J'ai dans l'esprit que la barbarie Turque me sera moins cruelle." Pour avoir de quoi subsister là-bas, il se proposait de se consacrer à la botanique. Son séjour y serait donc utile au progrès de cette science, et il pourrait à ce titre obtenir quelque assistance "des souverains qui se font honneur de favoriser" ce progrès. Il reconnut bientôt l'impossibilité de ce plan ; mais il rejetait d'ailleurs l'idée d'une retraite dans les Cévennes, que Laliaud lui avait proposée (H. XII, p. 112). Il y avait en effet, songé, dit-il ; mais le Prince de Conti s'y était opposé.

Vers ce même temps, Moulou lui proposait d'aller habiter le Château de Lavagnac. Rousseau, ne sachant pas même où se trouvait ce château, fut tenté, disait-il, d'accepter (H. XII, p. 117) ; mais il avait déjà demandé et obtenu un passeport pour sortir du royaume avec l'idée d'aller ou en Angleterre, ou en Minorque qu'il aimerait mieux, disait-il, à cause du climat.

Au commencement de Novembre, ce fut une autre chanson encore ; il se décidait à rentrer en Angleterre et à s'établir de nouveau à Wootton. Il en parlait à Laliaud et à Moulou et avait déjà commencé les négociations nécessaires quand il apprit que Walpole (l'auteur de la prétendue *Lettre du roi de Prusse à Rousseau*, en 1766, et que Rousseau regardait comme un de ses ennemis (H. XI, p. 337) était secrétaire d'Ambassade. Il renonça aussitôt à son projet, trouvant qu'il se devait de rester en France.

Au mois de décembre, il sollicita du Prince de Conti la permission d'aller habiter le château de Lavagnac, mais deux mois plus tard il écrivait à Moulou (H. XII, p. 137-8) qu'il n'y songeait plus ; que probablement ses voyages étaient finis. Il s'était établi à Monquin, près de Bourgoin, et il bornait ses désirs, disait-il, à "finir dans cette solitude des jours dont, grâce au ciel. . . je ne crois pas le terme bien éloigné." Cet état

d'esprit fut aussi éphémère que tous les précédents, et le 31 mai (1769) il demandait une audience au Prince de Conti, en lui disant qu'il ne pouvait rester volontairement à Monquin, ni choisir son habitation dans le lieu "qu'il vous a plu de me désigner." Il voulait qu'on lui permit de choisir lui-même sa demeure. Au mois de juillet il alla voir le Prince à Nevers, et il paraît très probable qu'il discuta avec lui à cette occasion le projet de rentrer à Paris. Il n'y a cependant rien qui le prouve.

Ce n'est que le 15 novembre (1769) qu'il parle pour la première fois des "grands et tristes devoirs," qui reviennent si souvent dans les lettres suivantes. Jusque là il avait cherché, dans tous ses délogements, à se dérober à ses ennemis; à trouver un coin obscur pour y "finir ses jours" en paix. Ces "devoirs" sont quelque chose de tout à fait nouveau, et l'apparence du mot dans sa correspondance marque un changement complet dans ses dispositions d'esprit.

Il songeait évidemment à un déménagement prochain puisqu'il cherchait—à cause de la difficulté qu'il y aurait à la transporter—à se défaire de sa collection de livres de botanique (H. XII, p. 165). En effet, le 9 février 1770, il annonçait à Moulton, et le 28 février à du Peyrou, son prochain départ de Monquin—mais sans dire ni à l'un ni à l'autre où il comptait aller. Seul avec M. de Saint-Germain, il avait discuté son intention de retourner à Paris, et il lui exposa ses raisons dans la longue et fameuse lettre du 26 février (H. VII. p. 180 ss.): il se devait, disait-il, d'approfondir l'abominable complot tramé contre lui. "C'est tout ce qui me reste à faire ici-bas, et je n'épargnerai pour cela rien de ce qui est en ma faible puissance. . . Que je sache à tout prix de quoi je suis coupable. . . qu'on daigne. . . m'accuser moi présent, et je meurs content." (Il répéta plus tard la même demande dans ses *Dialogues* et dans sa *Lettre à tout Français aimant encore la justice et la vérité*.) En entreprenant cette tâche, il croyait évidemment s'exposer au danger, peut-être à la mort. "Jusqu'ici j'ai supporté le malheur, il me reste à savoir supporter la captivité, la douleur, la mort: ce n'est pas le plus difficile." M. de Saint-Germain avait essayé, et essaya de nouveau dans une lettre

du 28 février, de le détourner de son projet: "A présent que vous êtes loin du foyer de tous les maux dont le souvenir vous met si souvent hors de vous-même, pourquoi s'obstiner à s'y replonger? Qu'allez-vous faire à Paris, surtout avec les intentions qui vous y mènent? Vous allez recommencer une guerre inutile, dangereuse, hors de saison: et dont vous ne sortiriez, si vous n'y succombiez pas, qu'en gémissant de vos triomphes. . . Vos alarmes sur la crainte de manquer de tout sont dénuées de fondement: vivant de peu, qu'avez-vous à craindre à cet égard? Et quand ce peu vous manquerait? seriez-vous assez cruel pour ne pas vous adresser à vos amis?" (Cité dans Dusaulx, p. 271).

Ces représentations restèrent sans effet; plutôt elles enflammèrent le courage de Rousseau. Il trouvait que "rien n'est si grand ni si beau que de souffrir pour la vérité." "J'envie, dit-il, la gloire des martyrs." Il n'avait pas, cependant, de plans bien arrêtés, et nous ne croyons pas qu'il en eût même au moment de rentrer dans la capitale. Il s'exprimait, au moins, toujours en des termes très vagues: "Je sais ce que je veux et dois faire, j'ignore ce que je ferai" (H. XII. p. 208); "Quand l'honneur, le devoir et la nécessité commandent, il faut obéir" (H. XII. p. 211); "Ne parlons plus de Chambéry; ce n'est pas là où je suis appelé. L'honneur et le devoir crient; je n'entends plus que leur voix" (H. XII. p. 213). Il aura sans doute dit à ses amis de Lyon qu'il était sur le point d'aller à Paris, mais il ne mentionne sa destination dans aucune lettre. Quelques-unes indiquent même qu'il ne pensait y faire qu'un court séjour: "Pourquoi faut-il que je m'éloigne? écrivait-il dans un billet d'adieu à Mme. Delessert, le 7 juin; je veux espérer que cette privation ne sera que passagère"; et le même jour, en écrivant à Rey, il dit qu'il est "prêt à partir pour un petit voyage." Au mois de juillet, il ne sait pas encore s'il se fixera à Paris (Bosscha, p. 295).

On disait dans les Gazettes de juin 1770 (*Mém. sec.* 1^{er} juin et *Marin* 11 juin) que Rousseau venait avec l'intention de se laisser arrêter et de faire juger son décret de prise de corps par le Parlement. Qu'il pensait au moins forcer ses "ennemis" à exposer leur jeu en se présentant ouvertement devant eux, cela paraît ressortir

de plusieurs lettres écrites pendant les premiers mois de son séjour — par exemple. à M—— le 24 novembre: “Croyez-vous être le seul qui ait des ennemis puissants, qui soit en péril dans Paris, et qui ne laisse pas d’y vivre tranquille en mettant les hommes au pis, content de dire à lui-même: ‘Je reste au pouvoir de mes ennemis dont je connais la ruse et la puissance, mais j’ai fait en sorte qu’ils ne puissent jamais me faire de mal justement.’” (H. XII, p. 229). Le 14 août il avait écrit à M. de Saint-Germain: “Ma volonté n’est soumise qu’à la loi du devoir, mais ma personne l’est au joug de la nécessité, que j’ai appris à porter sans murmure. Les hommes peuvent sur ce point se satisfaire: je les mets bien à la portée de s’en donner le plaisir (H. XII, p. 218). Le Prince de Ligne, qui le connut bientôt après son arrivée, prétend lui avoir entendu dire qu’il voulait “attendre dans Paris tous les décrets de prise de corps dont le Clergé et le Parlement le menaçaient,” et Rousseau lui-même le répète à plusieurs reprises dans ses *Dialogues*—par exemple: “cet homme audacieux, qui, malgré tant de résistance et d’effrayantes menaces, est venu fièrement à Paris provoquer par sa présence l’inique tribunal qui l’avait décrété connaissant parfaitement son innocence.” (H. IX, p. 157.)

C’est là, il nous semble, non pas le seul motif, mais peut-être le principal des motifs qu’il avait pour abandonner sa retraite, pour s’établir à Paris et y reprendre sa vie ordinaire. Ensuite, voyant que ses “ennemis” le laissaient tranquille et qu’il n’avait pas réussi à leur forcer la main comme il l’avait espéré, il les défia encore une fois en faisant des lectures publiques de ses *Confessions*. Cette tentative échoua—comme toutes les autres qu’il avait faites et qu’il allait faire pour obtenir une réponse des auteurs du sombre complot dont il se croyait la victime; il sentait qu’il avait “profané” la lecture de cet ouvrage “en la prodiguant aux oreilles les moins faites pour l’entendre.” (H. IX, p. 234.) Il n’en parla plus et, renonçant à l’idée de se justifier devant ses contemporains, il menait une vie assez tranquille en somme, quoique agitée de temps en temps par des accès de découragement et de méfiance qui allaient parfois jusqu’à la folie.

Il est intéressant de remarquer en passant que Rousseau avait

plus ou moins conscience de son état mental, et qu'il en parla à plusieurs reprises dans les *Dialogues* et à ses amis. Au moment de quitter l'Angleterre, dans une lettre au Général Conway (H. XII, p. 16) il parle de son humeur "aigrie et portée à la défiance et aux ombrages par des malheurs continuels." Il n'a, dit-il, que trop d'injustes soupçons à se reprocher "par ce malheureux penchant, ouvrage de mes désastres, et qui maintenant y met le comble." "Je commence à craindre, dit-il le 28 mars 1768 à M. d'Ivernois, après tant de malheurs réels, d'en voir quelquefois d'imaginaires qui peuvent agir sur mon cerveau" (H. XII. p. 79). Dans le second *Dialogue*. Rousseau dit au Français: "Je ne prétends pas vous donner pour des réalités toutes les idées inquiétantes que fournit à Jean-Jacques l'obscurité profonde dont on s'applique à l'entourer. Les mystères qu'on lui fait de tout ont un aspect si noir, qu'il n'est pas surprenant qu'ils affectent de la même teinte son imagination effarouchée" (H. IX. p. 180). Enfin, en racontant un jour à Corancez sa fuite de l'Angleterre, il paraissait se rendre bien compte qu'il était à ce moment-là en proie à une crise de folie.

Lui considérait évidemment que cette maladie mentale était une des funestes suites de ses malheurs et des persécutions de ses ennemis. Ses biographes inclinent plutôt à l'opinion contraire et regardent ses malheurs comme l'oeuvre de son esprit maladif. Le sujet a été trop discuté déjà pour que nous y puissions rien ajouter.

CHAPITRE XVI

Conclusion

La nature même du précédent travail ne comportait pas la démonstration d'une thèse, au sens étroit de ce mot. Il s'agissait de rassembler et classer du point de vue critique les renseignements épars, et de préciser certains points restés obscurs dans une période de la vie de Rousseau.

Les principaux points sur lesquels nous croyons avoir jeté de la lumière sont : la question de l'habitation de Rousseau à Paris ; celle de ses finances, et celle des séances de lecture des *Confessions*. Nous avons réexaminé les prétentions de la soi-disant Princesse de Bourbon-Conti d'avoir été l'élève du citoyen de Genève. Nous avons essayé aussi de montrer que dans quelques-uns des cas mentionnés dans les *Dialogues*, Rousseau ne manquait pas entièrement de sujet de plainte. Quant aux motifs qui ont ramené Rousseau à Paris, il nous a été impossible d'apporter des données bien nouvelles. En examinant avec un peu plus de soin qu'on ne l'a fait jusqu'ici certaines questions relatives aux travaux de littérature, de musique et de botanique de cette dernière période de sa vie, nous avons relevé au passage des problèmes importants à résoudre, en ce qui concerne, par exemple, les *Dialogues* et les *Rêveries*.

Mais le résultat le plus important de tous ces chapitres pris dans leur ensemble nous paraît être celui-ci : que Rousseau n'était pas, pendant ses dernières années, l'être insociable et farouche qu'on a si souvent dépeint. Il faut lui rendre justice. S'il y eut des gens qui souffrirent de ses accès de mauvaise humeur, s'il y eut des moments où son esprit fut obscurci par l'ombre du complot imaginaire, s'il eut des crises de découragement dans lesquelles on a le droit de dire qu'il n'agissait plus en homme raisonnable, le fond du tableau n'est point sombre. Ecartez certains incidents dont s'est volontiers saisi le "reporter" aux aguets du trait sensationnel, il reste un vieillard travaillant paisiblement à sa copie, composant de la musique, visitant les jardins de Paris, herborisant dans les environs de la ville, passant de longues heures à dessécher

ses plantes et composer ses herbiers, s'intéressant profondément à l'éducation des enfants Delessert, causant avec les amis qui venaient le voir, et faisant pas mal de nouvelles connaissances—en un mot il reste une existence de huit années où on chercherait en vain la haine du prochain, ou une soif malade d'accaparer l'attention du public.

INDEX

- Albaret, (comte d'), 79.
 d'Alembert, 124 (n. 6), 126 ss., 130 s., 140.
 Amérique, 177.
 Angervilliers, (comte d'), 138.
 Angleterre, 1, 14, 18, 31, 59, 82, 90, 108, 154, 177 s.
 Angleterre, (roi d'), 16 (n. 4), 18, 80.
 Arnoud, (Sophie), 70 s.
 Aspelmeier, (Franz), 152 (n. 3), 156.
 d'Aubenton, 4.
 Aublet, 87.
 Auxerre, 4.
 Bachaumont, 151 s.
 Baif, 167.
 Barbier de Neuville, 95.
 Raudron, 154.
 Beaux de Maguilles, 46 (n. 8).
 Belloy, (M. du), 168.
 Benoît, 166 (n. 15).
 Bertaut, 167.
 Blondel, (Mme.), 127 (n. 8).
 Boin, (Voir Thouin).
 Bois de Boulogne, 32, 34.
 Bourbon-Conti, (Stephanie-Louise), 89 ss., 183.
 Bourette, (Mme.), 40 (n. 1).
 Bourgoin, 1, 177 s.
 Boy de la Tour, (Julie), 2, 33 s., 52 s.
 Boy de la Tour, (Mme.), 1, 7 s., 22, 48, 51 s., 54 s., 67.
 Boy de la Tour, (fils), 13, 15, 52.
 Boy de la Tour, (Maison de banque), 13, 20.
 Braisne, (Château de), 72, 98.
 Brionne, (Mme. de), 67, 151.
 Brooke-Boothby, 59, 108, 134, 136, 139, 158.
 Brosse, (le président de), 4.
 Buffon, 4.
 Bullion, (Hôtel de), 10 ss.
 Burney, 171, 173 s.
 Caillot, 166 s.
 Calais, 177.
 Catherine de Russie, 126.
 Cévennes, 178.
 Chambéry, 177, 180.
 Champagneux, 25.
 Chapelle, (M. de la), 139.
 Chateaubourg, 53.
 Chatreuse, (La Grande), 177.
 Chenonceaux, (Mme. de), 67.
 Clérigny, (M. de), 139.
 Clos, 163.
 Cochin, 30.
 Coignet, (Horace), 2 s., 151 ss.
 Coindet, 51, 131.
 Condillac, 132 (n. 11), 135 s., 139.
Confessions, 6, 61, 72, 74 ss., 83, 93 ss., 118 ss., 124, 131, 138, 141 ss., 181, 183.
Considérations sur le gouvernement de la Pologne, 39, 124 ss., 134, 143.
Consolations des misères de ma vie, 154, 166.
 Conti, (prince de), 1, 5 s., 89, 177 ss.
 Conway, (le général), 182.
 Conzié, (comte de), 57.
 Coquillière, (rue), 10 s.
 Corancez, (Mme. de), 82.
 Corancez, (Olivier de), 28, 41, 43, 50, 61 (n. 22), 74 (n. 5), 80 ss., 87, 104 s., 109, 114 ss., 160, 164 s., 167, 169 (n. 18), 182.
 Cossé, (chevalier de), 9, 81 (n. 12).
 Cramayel, 139.
 Créqui, (Mme. de), 44, 67, 99, 144.
 Croÿ-Solre, (duc de), 8, 11 (n. 11), 41.
 Czartoryski, (prince), 127, 129 s.
 Dandiran, 50 s.
Daphnis et Chloé, 82, 123 s., 160, 163 ss., 172.
Déclaration relative à différentes réimpressions de ses ouvrages, 58, 133, 143.
 du Deffand, (Mme.), 5.
 Delessert, (Mme.), 1, 10 s., 13, 15, 22, 35 s., 51 ss., 85, 123, 133, 145 ss., 164, 180, 184.
 Delessert, (Madelon), 34 s., 145.
 Delessert, (M.), 10, 52 s., 164.
 Deleyre, 48 s., 167.

INDEX

- Delisles de Sales, 134.
 Desboulmiers, 48.
 Desjobert, (ou Dessobert), 86.
 Desportes, 167.
 De Vesmes de Valgay, 16 (n. 4), 163.
 Deville, 44.
Devin du Village, 2, 132, 156 ss., 166.
 Dewes, (Court), 59 s., 105.
 Dewes, (Mary), 59, 105.
Dialogues, 101, 124, 131 ss., 181 ss.
Dictionnaire de musique, 14, 17, 123.
Dictionnaire des termes d'usage en botanique, 147 s.
 Diderot, 122, 126.
 Dijon, 3 s.
 Dorat, 74, 94 s, 97 s.
 Duchesne, 7, 15 ss., 20.
 Ducis, 48 s., 138.
 Duclos, 73.
 du Peyrou, 8, 16 (n. 4) ss., 35 (n. 18), 57, 59, 119 s., 131, 143, 147, 179.
 Dupin de Francueil, 68 s., 157.
 Duprat, (comte), 85, 110 ss.
 Dusaulx, 6 ss., 32, 40 s., 49, 61 (n. 22) 62, 71, 73 ss., 79 s., 82, 94 ss., 100, 143.
 Dutens, 15 s., 18, 20, 81 (n. 12).
 Edition Générale, 17, 57.
 Egmont, (comtesse d'), 10 (n. 10), 26 (n. 3), 72, 77, 94 ss., 98 s., 167.
 Egmont, (M. d'), 99.
Emile, 83, 89 s., 143 s., 166.
 Epinay, (Mme. d'), 94, 98.
 Ermenonville, 37, 49 s., 82, 85, 87, 113, 115 ss., 140, 166.
 Escherny, 40, 56 s., 115 s., 162.
Extrait d'une réponse du petit-faiseur à son prête-nom, 170.
 Eymar, 9 ss., 26, 28, 41, 43, 46 (n. 8), 51, 53.
 Fanton, 159.
 Faugnes, (Mme. de), 52, 67.
 Fel, (Mlle.), 157.
 Flamenville, (chevalier de), 87, 109, 119, 167.
 Fleurieu, (Mme. de), 2 s., 55.
 Fleurieu, (M. de), 55 s.
 Fleury, 177.
 Flobert, 139.
 Fontainebleau, 156 ss.
 Fontanes, (marquis de), 49.
 Foulquier, 131.
 Francoeur, (Louis-Joseph), 156 s., 163.
 Francueil, 156 s.
 Fréron, 134.
 Froment, (Mlle.), 108 s.
 Galiani, (l'abbé), 80 (n. 11).
 Gardel, 159.
 Garnier, (ou Grenet), 158 (n. 12), 161.
 Gaujet, 53.
 Gauthier, (ou Garnier ou Grenet), 158 et n. 12.
 Genlis, (Mme. de), 61 (n. 22), 76 ss., 99, 152.
 Genlis, (M. de), 77 s.
 Geoffrin, (Mme.), 140.
 Girardin, (Mlle. de), 37.
 Girardin, (le marquis René de), 16 (n. 4), 20 (n. 11), 26, 38, 90, 115 ss., 119 s., 124 (n. 6), 127 (n. 8), 128 ss., 138, 140, 142, 166 (n. 15).
 Girardin, (Stanislas de), 9 (n. 9), 26, 37, 106, 140, 142, 161 s.
 Gluck, 122, 132, 154, 159, 162, 164 s., 169 ss., 174 s.
 Goldoni, 25, 28 s.
 Goncerut, (Mme.), 20.
 Grèce, 178.
 Grenet, (ou Garnier), 158 (n. 12), 161.
 Grenoble, 1.
 Grétry, 161, 169, 174.
 Grimm, 11 (n. 11), 21, 28, 70 s., 106, 119 (n. 12), 120 (n. 15), 123, 125 s., 130, 151 ss.
 Gustave III, de Suède, 72, 77, 94, 99 s., 125, 167.
 Guy, 63, 65, 126 ss., 130 s.
 Guyenet, 33, 53.
 Haga, (comte de), Voir Gustave III de Suède.
 Harcourt, 59.
 Hémery, (M. d'), 122, 125.
 d'Holbach, 156.
 d'Ivernois, (Isabelle), 53.
 d'Ivernois, (M.), 18 (n. 8), 20 (n. 10) 182.
 Jardin du roi, 30 s., 79.
 Jelyotte, 156 s.

INDEX

- Juigné, (marquis de), 72, 99.
Julie, Voir *Nouvelle Héloïse*.
 Jussieu, (Antoine Laurent de), 30 s., 34, 148.
 Jussieu, (Bernard de), 30 s.
 Keith, (le maréchal), 15 ss., 59.
 König, 130.
 La Harpe, 2, 61 (n. 22), 94, 153.
 Laliaud, 53, 177 s.
 Lamarck, 30.
 Larive, 152 s.
 La Rochefoucauld, (duc de), 130.
 Le Bègue de Presle, 23, 86 s., 108, 114 ss., 119 s., 166 s.
 Le Brun, 133.
 Le Jay, Voir *Guy*.
 Le Maître, 139.
 Le Mierre, 95, 100.
 Lenoir, 118.
 Le Texier, 2, 153 (n. 5), 154.
Lettre à M. Burney, 173 s.
Lettre à tout Français aimant encore la justice et la vérité, 136, 143.
Lettres élémentaires sur la botanique, 34, 134, 145 ss.
 Ligne, (prince de), 9, 28, 41, 181.
 Linné, 30 (n. 11).
 Luc, (M. de), 53.
 Luze, (Mme. de), 52.
 Lyon, 1 ss., 30, 33 s., 85, 90, 93, 110 ss., 151, 154, 177, 180.
 Mably, (l'abbé de), 125, 139.
 Magellan, 86.
 Malesherbes, (M. de), 30 (n. 11), 32, 34 s., 37, 50, 97 s., 146 (n. 1).
 Malthus, 36 (n. 18).
 Marot, 167.
 Mazarin, (duchesse de), 89.
 Mazoyer, (Mme.), 42 s.
 Meister, (Henri), 5, 79, 94, 100, 107.
Mémoire de février 1777, 108 ss., 143.
 Menil-Montant, 60, 67, 80, 102 ss., 108.
 Menon, (commandeur de), 85 s., 110 ss.
 Mesmes, (marquise de), 72, 99.
 Meudon, 82.
 Milord Maréchal, Voir *Keith*.
 Minorque, 178.
 Mirabeau, 130, 177.
 Monceaux, (jardins), 79.
 Monquin, 1 ss., 20, 178 s.
 Montbard, 4.
 Montigny, 3, 151.
 Montmollin, (le pasteur), 53.
 Montmorency, 31.
 Le Mont Valerien, 32.
 Morellet, (l'abbé), 21.
 Moulton, (Paul), 51, 60 s., 131, 138 s., 178 s.
 Moulton, (Pierre), 60 s.
 Parc de la Muette, 32.
 Nadaillac, (Mme. de), 6 (n. 9), 7 (n. 1), 93.
 Necker, 131.
 Necker, (Mme.), 99.
 Neuville, 112.
 Nevers, 1, 5, 179.
Notes sur la botanique de Regnault, 149 s.
Nouvelle Héloïse, 34, 68, 156.
Observations sur l'Alceste de Gluck, 155, 170 ss.
 L'Opéra, 14, 16, 23, 133, 157, 163.
 d'Ormy, (Mme.), 134.
 Osterwald, 56.
 Paris, (l'architecte), 113.
 Pasquier, (le chancelier), 66 (n. 25).
 Pasquier, (Mme.), 66.
 Pezay, (Marquis de), 74, 94 s., 100.
 Piccinni, 169.
 Picot, (Pierre), 11 (n. 11), 99.
 Pignatelli, (prince de), 72, 99.
 Pignatelli, (princesse de), 26 (n. 3).
 Platrière, (rue), 7 ss.
 Plinguet, 139.
 Pompadour, (Mme. de), 157.
 Portland, (duchesse de), 35 s., 59 s.
 Postes, (Hôtel des), 9 ss.
 Pramont, (l'abbé de), 149 s.
 Pré Saint-Gervais, 32.
 Préville, 77.
 Prévost, (Pierre), 22, 30, 33, 36, 55, 85, 120 (n. 15), 123, 142, 144, 155, 165, 172 ss.
 Pygmalion, 2, 3, 134, 151 ss., 172.
 Rameau, 157.
 Raucourt, (Mlle. de), 153.
 Rebel, 163.
Rêveries, 124, 140 ss., 183.
 Rey, (Marc-Michel), 10 (n. 10), 15 s., 20, 57 s., 69, 123, 180.
 Reyrac, (l'abbé de), 139.

INDEX

- Richard, 30.
 Richelieu, 5.
 Rigot, 53.
 Robinet, 3 s (n. 7).
 Roguin, (le colonel), 51 s., 81 (n. 12).
 Roguin, (Daniel), 51.
 Roland, (Mme.), 11 (n. 11), 45.
 Romainville, 32.
 Romilly, 50, 80.
 Rosette, 53.
 Rousseau, (Pierre), 158, 161.
 Rulhières, 70 ss., 76, 83, 100.
 Saint-****, (comtesse de), 137.
 Saint-Fargeau, (M. de), 106, 140.
 Saint-Germain, (M. de), 1, 3, 48, 62, 68, 74, 96 s., 179, 181.
 Saint-Pierre, (Bernardin de), 9 s., 14 s., 25, 29 s., 32 s., 40 s., 44 s., 61 (n. 22), 74 (n. 5), 80, 83 ss., 101, 104 s., 117, 119, 143 ss., 147, 162.
 Sand, (Georges), 68.
 Sandoz Rollin, 130.
 Sartine, (M. de), 13 ss., 21, 94, 98, 122 s., 127.
 Sauvigny, (M. de), 77 s.
 Saxe, (Marie-Aurore de), 68 s.
 Sceaux, 82, 114 s.
 Schouvalof, (comte), 26.
 Servan, 67 (n. 27), 99.
 Sèvres, 32, 85.
Signes pour les descriptions et caractères des plantes, 148.
 Simon, 66, 123.
 Staël, (Mme. de), 51.
 Suard, 122, 170.
 Teissier, 53.
Testament de Jean-Jacques Rousseau, 122.
 Thérèse, 1, 7, 15 ss., 20, 23, 31, 42, 53, 56, 58, 60 s., 65, 82 s., 108, 111 ss., 120, 128 s., 138, 163, 177.
 Thouin, 30 s., 36.
 Thouin, (Mlle.), 79.
Tircis et Dircé, 82.
 Tour de Franqueville, (Mme. de la), 22 (n. 13), 59 (n. 19), 62 ss., 91, 107.
 Tourmevel, 146 (n. 1).
 21, 30 (n. 11), 31, 34 s., 52, 55 s., 93, 123, 147, 154.
 Tourmeval, 146 (n. 1).
 Trianon, 30.
 Trudaine de Montigny, (Mme. de), 67, 151.
 Trye, 1, 90, 177.
 Tuileries, 7.
 Vassi, (comtesse de), 51.
 Venant, 8, 80.
 Venise, 177.
 Verdelin, (Mme. de), 67.
 Verpillière, (Mme. de la), 154 s.
 Versailles, 52.
 Vienne, 152 (n. 3).
 Villiers, (Lord), 154.
 Voltaire, 4 s., 61, 107, 118.
 Walpole, (Horace), 5, 178.
 Wielhorski, (comte), 39, 124 ss.
 Wootton, 34, 59, 178.

803
S642
Vol. II, No. 4

JULY, 1921

Smith College Studies in Modern Languages

EDITORS

CAROLINE B. BOURLAND
ERNST H. MENDEL

HOWARD R. PATCH
MARGARET ROOKE

ALBERT SCHINZ

THE GENESIS OF THE THEORY OF "ART FOR ART'S SAKE" IN GERMANY AND IN ENGLAND

BY

ROSE FRANCES EGAN

Assistant Professor of English, Smith College

NORTHAMPTON, MASS.
SMITH COLLEGE

PARIS
LIBRAIRIE E. CHAMPION

Published Quarterly by the
Departments of Modern Languages of Smith College

SMITH COLLEGE STUDIES IN MODERN LANGUAGES

THE SMITH COLLEGE STUDIES IN MODERN LANGUAGES are published quarterly in October, January, April and July, by the Departments of Modern Languages of Smith College. The subscription price is seventy-five cents for single numbers, two dollars for the year. Subscriptions and requests for exchanges should be addressed to the SMITH COLLEGE LIBRARY, Northampton, Mass.

VOL. II, No. 4

JULY, 1921

Smith College Studies in Modern Languages

EDITORS

CAROLINE B. BOURLAND
ERNST H. MENDEL

HOWARD R. PATCH
MARGARET ROOKE

ALBERT SCHINZ

THE GENESIS OF THE THEORY OF "ART FOR ART'S SAKE" IN GERMANY AND IN ENGLAND

BY

ROSE FRANCES EGAN

Assistant Professor of English, Smith College

NORTHAMPTON, MASS.
SMITH COLLEGE

PARIS
LIBRAIRIE E. CHAMPION

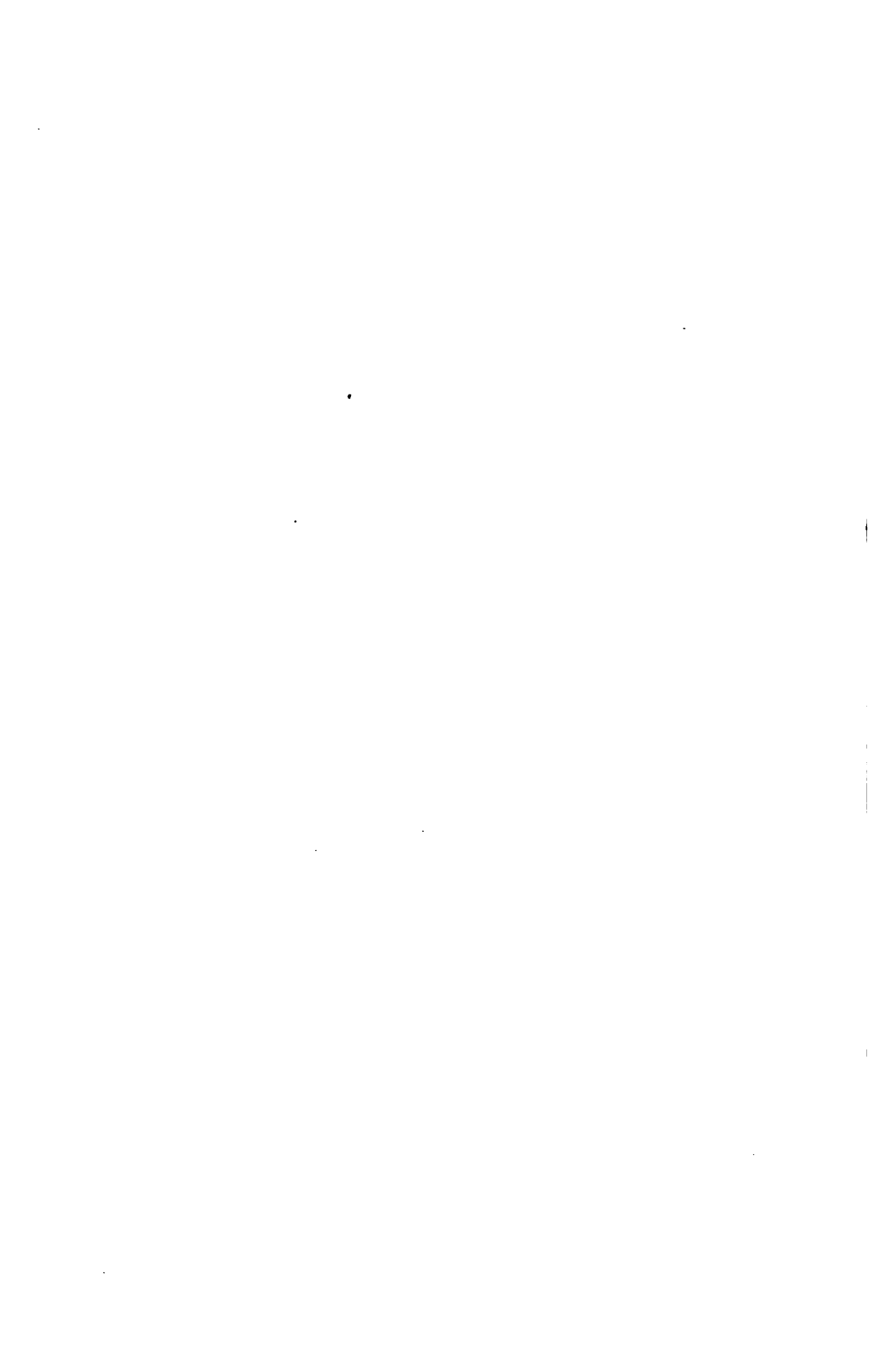
Published Quarterly by the
Departments of Modern Languages of Smith College

**THE GENESIS OF THE THEORY OF "ART
FOR ART'S SAKE" IN GERMANY
AND IN ENGLAND**

BY

ROSE FRANCES EGAN

Assistant Professor of English, Smith College



The Genesis of the Theory of "Art for Art's Sake" in Germany and in England

ROSE FRANCES EGAN

I

Even among the cultivated and scholarly, it is customary to ascribe the origin of the theory of "art for art's sake" to the French. So far as I know, the only treatises on this subject are French: M. Cassagne's *La Theorie de L'Art pour L'Art en France*, and M. Stapfer's *La Question de L'Art pour L'Art*. It would be unfair to criticise the first of these works for its ignoring other literatures than the French, since the discussion is obviously limited to that field, were it not for the fact that M. Cassagne maintains that the movement originated in the aversion of the late French Romanticists to the manifestations in literature of the bourgeois spirit on the one hand, and of Saint-Simonism or humanitarianism on the other. In localizing the source of this theory, he has practically eliminated from consideration the possibility of an earlier history of the idea and of a more philosophical origin. He does, indeed, remark that in the German and French philosophy of the Beautiful, there is an implication of *l'art pour l'art*, but he goes no further.

Since M. Stapfer's purpose was not primarily historical, but conciliatory, a clear statement of his opinion cannot be expected. Nevertheless, it is possible to draw certain inferences as to his assumptions: one, that the question of *l'art pour l'art* is perpetually recurrent and eternally insoluble; the other that the movement we designate by that name was French in character and origin. There have been strikingly similar movements in other countries and at other times, but none of these is meant by that term. It is worth noting that he finds a very close alliance between the doctrines of the school of "play" or "irony" among the German Romanticists and those of the French school of *l'art pour l'art*, but he regards both as manifestations of the same spirit rather than as cause and effect.

That the general French belief in a French source of the conception of *l'art pour l'art* is not an evidence of racial egotism is clearly indicated by the attitude of critics of other nationalities. The Germans, implicitly at least, give credit to the assumption since they uniformly call the theory by its French title. Even a cursory knowledge of English criticism of the last thirty or forty years is sufficient to confirm in us the belief that the British also followed suit. A typical reflection of the popular attitude is to be seen in a recent magazine article:

"It [the art for art's sake movement in England] was merely the pathetic echo of a decadence that was outrunning its career across the English channel in a country which has done more during its history to divert the stream of letters in the land of Shakespeare from its course, its tradition, than has any other outside literary influence of the world. It was entirely foreign to English genius, dying here quickly upon the sickly flash of its birth."¹

It is not to be expected that so general an attribution to the French should be received everywhere without objection, but it is particularly significant that the profoundest criticism has come from a French scholar, M. Gustave Lanson. In a review² of Cassagne's work he calls to account both treatises on *l'art pour l'art*, and particularly the one under discussion, for an arbitrary point of departure, for confusion of ideas and for disregard of German aesthetics. In summary, his thesis seems to be that this conception is the result of philosophical inquiry and discussion later becoming effective in artistic production, rather than a temperamental expression of a class antagonized by opposition and misunderstanding, and distorting values for the sake of emphasizing its opinions.³

¹ *The Taint in Literature*, Thomas Moul: *The English Review*, Sept., 1920; p. 280.

² *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1907, pp. 163-7.

³ Even before this, M. Michiels in his *Histoire des Idées Littéraires en France*, v. II, Bk. III, chap. I, had given credit for earlier teaching, even if not for the discovery of the theory, to "Kant, Fichte, Jacobi, Schiller, Hegel."

Whether the theory of art for art's sake has this philosophical character and more than transient literary validity is a subject requiring a prolonged and intensive discussion based upon the history of aesthetic ideas and of their application to art. Such an inquiry is obviously beyond the scope of this paper; yet it is possible to make some advance even within these limits if we seek to show that before 1830 there were in Germany and in England already expressed and artistically effective the main elements of the later theory. No claims shall be made either to tracing back the development to its ultimate or even to its immediate source, or to touching any but the high spots in the earlier course of the movement. Beyond the difficulty in tracking beginnings, there rises an objection to any attempt to discover them in what must be a wide recognition of the fact that there is something eternal in the appeal of art for its own sake and for no ulterior end. When even Bunyan did not profess to write Pilgrim's Progress to please and uplift his neighbor,

"No not I;
I did it mine own self to gratifie,"

and when even St. Augustine could distinguish between the beautiful and the useful (*aptum*), "*Pulchrum esse, quod per se ipsum; aptum, autem, quod ad aliquid accommodatum deceret*"⁴ it is futile to attribute these well-known aesthetic principles solely to a few late writers. In spite of our recognition of this permanent interest, we cannot but be aware of the fact that within comparatively recent times there has been a consciously concerted movement directed towards the freeing of art and artists from external compulsion of any kind or character. Somewhere, it must be, we can mark a beginning, or a set of beginnings, out of which the movement issues and takes form. It is useless to expect the theory to spring full-grown from the brain of any thinker: it is equally absurd to seek to find it in arbitrary perfection in the writings of any one man. For the conception of "art for art's sake" is an unresting idea, never to be fixed definitely, either in concept, or as a clearly linked orderly chain of development.

⁴ *Confessions*, IV, 15.

In considering its slow growth, we shall be able to see something like an evolution in the narrowest meaning of the term—an evolution because there is interchange of ideas, and to a certain extent, a building up of the new on the foundations of the old. But the unexpected so frequently happened, and divergencies, not to be accounted for in the previous thinking, were so common that perfectly ordered development is not to be looked for. We cannot lose sight of the individuality of many of the men who propounded these opinions. A very few of them were actually trained thinkers or philosophers: by the nature of things, these only would be apt to know and to judge the ideas of their predecessors, to select what seemed true, and to add what they believed necessary. The others, the great majority, were artists rather than philosophers. Many of these were scornful of metaphysical opinions, or even of critical ideas. It follows that their artistic creeds were not the result of study and prolonged reflection, but of individual experience, of inspiration or of whatever we may wish to call it. Their critical opinions are to be found in letters and in prefaces rather than in treatises, for many of them, like Wordsworth, found it necessary to create the taste by which their work was to be relished. Necessarily then, their theories are personal,—egotistic, we may say,—and belong to the body of art for art's sake teaching only by chance rather than by intent.

It is exactly because of the variety of the elements of this doctrine, and because of their gradual amalgamation and still slower acceptance (or inspection) by the masses that the movement took a long time in acquiring identity through a definite title. A study of the emergence of the phrase in its French form and in its English equivalent is illuminating.

II

M. Stapfer, M. Cassagne⁵ and M. Lanson all agree that the first available reference to *l'art pour l'art* occurs in the writings of the philosopher Victor Cousin, but they differ as to the date of the utterance. M. Stapfer was the first to point out the use of the phrase in Cousin's lectures in 1818.

⁵ By implication only.

"L'art, déclarait nettement le jeune professeur de philosophie, n'est pas plus au service de la religion et de la morale qu'au service de l'agréable et de l'utile. . . . Il faut de la religion pour la religion, de la morale pour la morale, et⁸ de l'art pour l'art. . . ."⁷

M. Cassagne refers to a similar passage in an article by Cousin in the *Revue des Deux Mondes*, published in 1845. "Il faut comprendre et aimer la morale pour la morale, la religion pour la religion, l'art pour l'art." But the avid and critical scholar, M. Lanson, impatient of incorrect detail, pointed out in his review of M. Cassagne's book, that neither statement is exact. The first *printed* reference to *l'art pour l'art* is, he tells us, actually to be found in the Garnier edition of the *Cours de Philosophie*⁸ published in 1836. A slight change in the wording of M. Stapfer's quotation escapes his attention: "*et*" is printed "*comme*" in the Garnier edition. Insignificant as this detail may be, still it offers an indication of a carelessness that may be characteristic. For it is very difficult to prove the correctness of M. Stapfer's statement that Cousin used this exact phrasing in his lectures on *Le Vrai, Le Beau et le Bien* in 1818.

The history of the Garnier edition throws an interesting side-light on the discussion. In his preface, the editor tells us that during the period after 1818 when M. Cousin had been silenced by the authorities and was living in retirement, he collected some fragments of his lectures and in 1826 published them. But they were mere unorganized notes and only "les hautes intelligences philosophiques" understood them. M. Cousin, it appears, delivered his lectures without the aid of a manuscript. Consequently, the nearest approaches to a complete record of them were to be found in the notes of his pupils. These had been collected and sent to the philosopher, but they had gone into his files only to be forgotten. Finally, M. Garnier, himself a former

⁸ The italics are mine.

⁷ *Questions esthétiques et religieuses*, p. 27.

⁸ *Cours de Philosophie professé à la faculté des lettres pendant l'année 1818 par M. V. Cousin, sur le fondement des idées absolues Du Vrai, Du Beau et Du Bien, publié avec son autorization et d'après les meilleures rédactions de ce cours par M. Adolphe Garnier, Paris, 1836.*

pupil, begged these from his master, in order that he might perform what was to him a labor of love in giving this course in something of its original integrity. Hence the *Cours de Philosophie* published in 1836 is a redaction of pupils' notes, not the immediate declaration of the philosopher himself. M. Garnier is very explicit in his preface:

"Appuyé sur les travaux d'élèves intelligens, et sur mes propres souvenirs, j'espère n'avoir pas dénaturé le fond de la pensée du professeur de 1818; *mais il n'en est pas de même de la forme, et le public s'attend bien, à ne pas la retrouver ici.*"

It must be clear from this that M. Cousin's claim to the honor of having formulated this theory is doubtful, and the statement that he used the phrase in 1818 is unproved even if not disproved. There is still another claimant, Victor Hugo. In his *Shakespeare*, published in 1864, he remarked that thirty-five years before he had casually used this phrase:

"Voici le fait, que plusieurs contemporains ont, comme nous, présent à la mémoire. Un jour, il y a trente-cinq ans, dans une discussion entre critiques et poètes sur les tragédies de Voltaire, l'auteur de ce livre jeta cette interruption: 'Cette tragédie-là n'est point de la tragédie. Ce ne sont pas des hommes qui vivent, ce sont des sentences qui parlent. Plutôt cent fois l'art pour l'art!' Cette parole, détournée, involontairement sans doute, de son vrai sens pour les besoins de la polémique, a pris plus tard, à la grande surprise de celui dont elle avait été l'interjection, les proportions d'une formule."⁹

Even if Victor Hugo actually employed this caption in 1829, seven years before the first edition of Cousin's *Cours de Philosophie*, his right to recognition as its author is entirely invalidated by some new evidence which I have to present. For there is definite, although somewhat belated proof that another Frenchman had much earlier even than 1818 used this phrase. It is significant that this man, Benjamin Constant, the author of Adolphe,

⁹ *William Shakespeare*, Hetzel, Paris, p. 259.

¹⁰ D. Melegari, Paris: I am greatly indebted to Mr. J. E. Spingarn for this note and also for later references to the unpublished portions of Crabb Robinson's papers and to Thackeray's letter on Carlyle.

and the friend of Mme. de Stael, had like Cousin, come under the influence of Romantic philosophy in Germany itself. In 1895 was published his *Journal Intime*.¹⁰ In his entry for "XII le 20 pluviose" (February 10, 1804), he wrote, "J'ai la visite de Schiller. . . . J'ai une conversation avec Robinson, élève de Schelling. Son travail¹¹ sur l'Esthétique de Kant a des idées très énergiques. *L'art pour l'art*, sans but, car tout but dénature l'art. Mais l'art atteint un but qu'il n'a pas."

As evidence of a much earlier use of the phrase than any yet presented, this passage is noteworthy. But its significance does not end there. We have also an extremely interesting definition of the theory, a suggestion of its origin in the teachings either of Kant or of Schelling, or of both, and a direct reference to a man who, in England, was one of the first to spread the doctrines of the *Aufklärung* in literary circles, Henry Crabb Robinson. It would be natural to expect some manifestations of this interest in the work of this man.

Crabb Robinson is known to every student of English Romanticism as the intimate friend of Coleridge, Wordsworth, Southey, Blake, Lamb, Hazlitt and many others. "H. C. R.," Lamb wrote, "unwearied in the offices of a friend." His *Wanderjahre* were spent in Germany, partly at the University of Jena, where he sat under such men as Voigt, the physicist, Loder, the anthropologist, and Schelling, Transcendental philosopher and aesthetician. He has left us an amusing account of a typical day at Jena. This is to be found in his published *Reminiscences*,¹² but it is in fact an excerpt from a letter dated 1802, and sent from Jena.

After breakfast, "I shall take up Schelling's 'Journal of Speculative Physics,' and, comparing the printed paragraphs with my notes taken last Friday, try to persuade myself that I have understood something. . . .

"From Loder, I shall proceed to Schelling, and hear him lecture for an hour on Aesthetics, or the Philosophy of Taste.¹³ In spite of the obscurity of a philosophy in which are combined

¹⁰ Whose?

¹¹ V. I: pp. 81-2.

¹² Schelling's printed work is *Philosophie der Kunst*.

profound abstraction and enthusiastic mysticism, I shall certainly be amused at particular remarks (however unable to comprehend the whole) in his development of Platonic ideas and explanation of the philosophy veiled in the Greek mythology.¹⁴ I may be, perhaps, a little touched now and then by his contemptuous treatment of our English writers. . . . I may hear it insinuated that science is not to be expected in a country where mathematics are valued only as they may help to make spinning-jennies and machines for weaving stockings. . . ."¹⁵

Strange to say, a man so interested in literature and the new ideas has left us no premeditated published work except the *Reminiscences*, which were undertaken in 1845-8 at the request of his friends. As yet, not even all of these have been printed.¹⁶ In 1869, two years after Robinson's death, Dr. Thomas Sadler brought out a collection of passages from the diary; three years later in 1872 he added selections from the *Reminiscences*, and called the compilation, "*Henry Crabb Robinson, Diary, Reminiscences, and Correspondence*." Nevertheless, Robinson was actually a prolific writer. In Dr. Williams's Library, Gordon Square, London, are preserved thirty-five closely written volumes of his diary (which was begun in 1811, after his return to England); thirty of his journals of tours, thirty-two of his letters, four of his reminiscences and one of anecdotes.¹⁷

From such of these remains as are available to me,—the printed selections from the *Diary, Reminiscences and Correspondence*, and notes copied from the unpublished manuscripts,—it is impossible to doubt Robinson's youthful devotion to the German ideas, and

¹⁴ This describes *Phil. der K.*

¹⁵ That this letter, as printed, is only substantially correct, and that it omits a very pertinent statement, is clear from a transcript of the passage from the manuscript. I give this latter: "I shall hear. . . it estimated that it is absurd to expect the science of beauty in a country that values mathematics only as it helps to make spinning jennies, and stocking weaving machines; and beauty only as it recommends their manufactories abroad: . . . I shall sigh and say 'Too true'" (*MS.*, pp. 215-7). I have been unable to verify this and other references to the MSS.

¹⁶ Dr. Sadler tells us in his preface, p. vii: "Mr. Robinson's papers will be carefully preserved with a view to any historical value they may acquire by the lapse of time. It may be stated, as a rough guess, that the selections not taking into account the letters, do not amount to more than a twenty-fifth or thirtieth part of the whole."

¹⁷ *D. N. B.*

his success in transmitting at least some of them to his literary friends. Lamb humorously refers to this propensity in a letter to Coleridge:

"Crabius is gone to Paris. I prophesy he and the Parisians will part with mutual contempt. His head has a twist-Allemagne, like thine, dear mystic."

Of the several conversations with Coleridge that are reported in the printed *Diary*, a very large proportion deals with criticism of the German poets and philosophers, and discussion of their systems. Coleridge, as well as Lamb and others, seems to have borrowed many books and notes from Robinson, and to have sought enlightenment on some points from him. Robinson was not only a persistent attendant at Coleridge's lectures on Shakespeare, Dante and Milton, but a very severe critic of them. An unnamed German friend occasionally accompanied him. Robinson reported the stranger's delight in finding "the logic and the rhetoric of his country delivered in a foreign language. There is no doubt that Coleridge's mind is much more German than English. My friend has pointed out striking analogies between Coleridge and German authors whom Coleridge has never seen."¹⁸

In fact, H. C. R. seems to have lost no occasion when he could transmit his new ideas. He took part in public discussions on the relative value of poetry, oratory and history:¹⁹ in conversation with Southey and Dr. Aiken, "I *bolted* my critical philosophy and was defended by Southey throughout."²⁰ There is every reason to believe that his ideas in conversation with his English friends were "très énergiques."

There does not seem to be extant any work by Robinson on the Aesthetic of Kant, to which Constant so ambiguously alludes. In two letters yet unpublished, written in April, 1806, Robinson referred to a projected work that may have significance here. In one, he asks his brother to send him a bundle marked "Philosophische papieren" which, he said, contained "my collectanea to my future opus magnum on Kant." In the other, he gives the title page of a projected work on Kant and Locke. It reads:

¹⁸ *Diary*, v. I, p. 226.

¹⁹ *Ibid.*, I, pp. 211-13.

²⁰ *Ibid.*, I, p. 169.

*"Locke and Kant
 or
 A Review
 of the philosophy of the
 eighteenth century
 as it respects the
 origin and extent of
 human knowledge
 by
 H. C. R."*

From this it may be seen that the work is purely metaphysical in character.

Ardent as Robinson was in his youth in the service of the new critical and aesthetic ideas, he seems even then to have been capable of humorous detachment in the consideration of them, especially when he refers to the German tendency to separate art and morals. For actually, his fundamental notions of poetry were very old fashioned, and much nearer to the rigid idealism of Sidney than to the freer-ranging idealism of Schelling. Yet, it is interesting to note that he accuses Coleridge in his first lectures on Shakespeare of failure to assimilate perfectly the new aesthetic doctrines.

"Everything," he wrote to a friend in 1808,²¹ "he observes on morals will be as familiar to you as all that he says on Criticism is to me: for he has adopted in all respects the German doctrines . . . *Apropos*, I was every twenty minutes provoked with the lecturer for little unworthy compliances,—for occasional conformity. But *n'importe*."

There is however, in his writings one explicit reference to the doctrine of art for art's sake. This is to be found in the unpublished portion of the *Reminiscences*. On July 6, 1801 he met Winckelmann and talked sometime with him.

" . . . Our conversation turned toward the practical application of science and the political connection of Literature with government. Winckelmann on this subject made a remark which is at least worth copying. 'Your Poets and Philosophers,' said he, 'have always been *Englishmen*, and either Patriots or Courtiers; they have had views and ends which gave a certain degree of

²¹ Shedd edition of Coleridge, IV, pp. 222-3.

importance to their books and made them superior to the writers of other nations, but it has made them incapable of attaining the highest degree of excellence. *A pure poet has no other end than to produce a work of art, a pure philosopher, no other end than to raise a system of elaborate truth.'*"²²

If we had any reason to accept this as an immediate, or even any certainty that this is an accurate report of Winckelmann's words, we should have a right to refer to this passage as probably the first statement of art for art's sake in England, for the idea is there in substance, even if not in phrasing. But since this was written after 1845, and very probably from memory, it is open to the accusation that it may have been influenced by contemporary opinion.

The first actual use of the phrase "art for art's sake," so far as I have been able to determine, is in a letter Thackeray wrote in 1839 to his mother. Like other references, this was belated in publication, having been brought out in *Chapters from Some Unwritten Memoirs*, published in 1894 by Lady Ritchie, the novelist's elder daughter.

"'I wish you could get Carlyle's *Miscellaneous Criticisms*,' wrote my father in 1839, to his mother. 'I have read a little in the book. A nobler one does not live in our language, I am sure, and one that will have such an effect on our thoughts and prejudices. Criticism has been a party matter with us till now, and literature is a poor political lacquey. Please God we shall begin ere long, to love *art for art's sake*. It is Carlyle who has worked more than any other to give it its independence.'"

A personal letter and a family one at that could have had only a most narrowly restricted circulation, and almost negligible influence. The significance of the use of the phrase is further limited by its clearly spontaneous employment. It is hardly a formula: it is rather a chance expression. Then too, Thackeray means just one thing by it, not the philosophic integrity and independence of art, but its freedom from service to political causes. Nevertheless, despite its very limited application, its reference to Carlyle, who, as we shall see, was one of

²² *Mss. Rem.*, p. 94.

the first to work in England to give art independence in the larger sense, is singularly striking. Equally so is the fact that Carlyle's theory is most satisfactorily expounded in these same essays to which Thackeray refers.

In fact, nearly all of the earliest instances of the use of this phrase are haphazard. The phrase became a formula only when the new ideas entered the popular consciousness: first, when the third in the procession of philosophers, critics and artists were forced to give a name to that new combination of literary ideals which was attracting discussion and enmity, and later when the last in the line, the journalists, used it as a butt of attack and ridicule.

Consequently, it would be a mistake to insist on a history of "art for art's sake" that confines itself to the life of the term. Class or popular consciousness of a movement begets its proper name: not that discussion, mostly philosophic, which suggests the problems and offers various solutions. But before we can present these in their development, we must find some clues to the meaning of the phrase, and propose, at least, a working definition that will help us in determining what is pertinent to our discussion.

III

The student of literary and philosophical ideas is frequently amazed at the wide disparity between the popular and scholarly notions of the content of current expressions. In his sphere of interest, there are always many of Ruskin's "masked words" and phrases "droning and skulking about. . . which nobody understands, but which everybody uses:" expressions like the cloak of a ground-lion which assume "the color of the ground of any man's fancy." Preeminent among phrases of this character is the one under discussion. To the unknowing "art for art's sake" represents the rallying cry of a few writers and sculptors and painters who banded themselves together under its protection as an excuse for their selection of immoral or unmoral themes: to the student of literary history it is a record and a summary of the efforts of nearly two centuries' duration to distin-

guish and to reconcile the imaginative and intellectual activities of men, and the evidence of a movement above and in advance of the currents of classicism and romanticism in that it would explain and justify widely varying tastes and tendencies. In literary criticism, in particular, it is a manifestation from one point of view of a spirit of rebellion, a breaking away from the fetters of the narrow pedantic criticism and the study of definite *genres* in the eighteenth century: from another, it is equally significant as a search for the law and order of which poet and thinker are wont to dream. Freedom for the artist; order and beauty in his creation, effective at one and the same time: these seem to have been the common aspirations of the art for art's sake men. So far there can be no division of intelligent opinion as to the meaning of the phrase.

It seems almost futile to proceed to any further analysis of the constituent elements in the conception of art for art's sake in the latter half of the nineteenth century, when, confessedly, the ideas of the expounders seldom match. It might be safer to follow M. Cassagne's plan and fasten the attention on temperamental rather than on intellectual likenesses. To him, the *l'art pour l'art* men were to be distinguished by their aristocratic sentiment, their aversion to the commonplace and the conventional, their pessimism, their interest in the exotic. He avoids the issue as to whether their *ideas* have philosophical character. For this reason more than for any other, M. Lanson criticises his work.

The attempt, then, to indicate that the fundamental elements of the theory are philosophical and aesthetical has the support of this great historian of literature. The contention might also win the approval of some of the staunchest foes of the movement for *l'art pour l'art*. I shall instance only two bits of evidence of this character.

Charles Albert's *Qu'est—ce que l'art?*²³ has an introduction that makes his opinion of the protagonists of this school clear:

"Ce livre, pas plus que son frère *L'Art pour la Vie*, ne s'adresse aux dilettantes.

²³ Paris, 1909.

"Les amateurs du précieux et du rare seront déçus.

"En écrivant ces deux études, j'ai constamment pensé aux hommes simples, aux hommes courageux, qui, de plus en plus, cherchent à savoir et à comprendre. . . ."

M. Guyau, in the preface to his *Les Problèmes de l'Esthétique Contemporaine*²⁴ is even more explicit, and certainly, equally denunciatory. His aim, he tells us, is to defend "l'art et la poésie contre les philosophes et les savants: ajoutons: contre les artistes et les poètes. . . . Le but le plus haut de l'art c'est encore, en somme, de faire battre le coeur humain, et, le coeur étant le centre même de la vie, l'art doit se trouver mêlé à toute l'existence morale ou matérielle de l'humanité."

What is it in the new conception of art that makes it unwelcome to simple men and to those who have their cause at heart, and, on the contrary, so exalted an ideal to many sensitive spirits that they willingly suffered ostracism and insult for its sake? From the latter group we must exclude the faddists, the "unutterably utters" who cast discredit on the movement by flaunting its banners when they knew nothing of its real significance to haughty and austere advocates such as Flaubert and Pater. An examination of the ideas and of the artistic work of the leaders of the movement must force us to the conclusion that their constantly reiterated statement that they accepted no authority and owed no service to any cause gives us but one phase of the problem. Few of the men of this school were skilled controversialists: fewer still were able to see anything but crass stupidity in the accusations of opponents who misunderstood, not the facts, but their interpretation. Consequently, when their aimlessness, their disregard of religion and morality were pointed out, they usually accepted the criticism, and relapsed into silence. There is little reason to wonder why so few know just what "art" meant to these men who were devoting themselves to her cause, when they, almost wilfully, it seems, ignored the real issues, misplaced the emphasis, and attenuated their doctrines.

One of the most significant definitions of the essential character of this movement is offered by M. Lanson. He objects to

²⁴ Paris, 1884.

Cassagne's confounding Romanticism and *l'art pour l'art*. The former, he says, sought *l'affranchissement de la forme*; the latter *l'affranchissement du fond*. But M. Lanson's statement, however interesting it is, is, I believe, not tenable in the last analysis. There are two accusations which have been generally circulated regarding the men of this school: one, that they accepted ideas and subject matter which were objectionable to others on definite grounds, usually moral or religious; another, that they gave their attention to form rather than to content. Is there, as seems at first sight, a real antinomy here? An examination of the discussion of the first of these objections may be helpful.

The chief criticism of the subject-matter of the art for art's sake men was that it is frequently immoral or at best unmoral: when it was pointed out that great artists in other ages had written on these themes, the opponents usually changed their criticism and said their objections were directed to the treatment of the subject-matter, and to the artist's point of view rather than to the theme itself. Another point of attack, to which, it must be confessed, a few others than art for art's sake men laid themselves open, was their tendency to write on themes that have traditionally been considered inartistic, or beyond the domain of art. Whistler was perhaps the most thoroughly aroused by this criticism. He denied that there is such a thing as intrinsically artistic or inartistic subject-matter:²⁵ the people can vulgarize everything; the artist alone can combine the materials of his experience into new forms of beauty. It is Form that makes the matter Art: not the intrinsic character of the material. This is the typical art for art's sake answer to those who quarrel with its advocates on this score. Still another objection was made by those who claimed that men of this school were devoted to the unreal, or to matter unrelated to life. These antagonists were the men and women who think a tree mere firewood until it is humanized. Their demand for a certain kind of treatment and for definiteness of aim particularly irritated

²⁵ *The Gentle Art of Making Enemies*, pp. 136-7.

their opponents who declared that the one thing needful in art is essential Beauty and not usefulness.²⁶

From the mazes of this discussion it is possible to extract only a few common elements: (1) that the problem of art in the new connotation, is not primarily a matter of content but one of treatment: (2) that this treatment has for its object an end that is distinctive and variously called "a work of art," "Form" and "Beauty:" (3) that this distinguishing mark of art is necessarily the product of an artist working independently and obedient only to his own artistic conscience.

It is true that the men of this school did not have to struggle to the same extent as their predecessors to achieve freedom from the rules and from critical dictation. By their time, form was, in cultivated circles at least, a matter for the artist to determine, provided he did not escape the bounds of consistency and coherence. It is also true, as has been shown, that they were forced into a struggle for liberty in the choice of subject-matter. But their chief battle was not for this, but for the acceptance of a new (at least to the masses) conception of "Form" and of "Art." The struggle was necessarily long and hard, and, in many ways, futile. They had to show first of all, that discretion and power must be taken from the critic and the reader, and given primarily to the artist himself; and secondly, that it was not what the world gave or took from art that mattered, but what the artist contributed: that there is something in art which makes it, like beauty, its own excuse for being.

A "work of art," to these men required independence, because only through being true to itself could it achieve the integrity and self-sufficiency which are the due of any entity. Art must stand or fall by itself: it gains nothing and loses all when it encroaches upon the duties and prerogatives of other equally independent entities such as religion, government, and society. The State claims a special sphere and seeks to evade transgression by the Church; the Church in turn, tries to preserve its own identity, and calls on men to mark well its sphere and to regard

²⁶ This discussion is obviously summarized.

it truly. Art, likewise, long accepted as the handmaid of one and the other, especially in days when men's agreement in essentials kept it uncontroversial, now urges its right of eminent domain, and pleads for protection from the forces that would make it a transgressor or subject to transgression. From one point of view, the art for art's sake movement is a manifestation of the larger movement of pluralism.

Our difficulties increase when we attempt to demarcate the boundaries of "Art" in the new conception. To practically all of these men they are determined by the aim, the attainment of Beauty; this is what Baudelaire calls "*l'idée fixe*" of the *l'art pour l'art* men.²⁷ "On reproche aux gens qui écrivent en bon style de négliger l'idée, le but moral, comme si. . . le but de l'Art n'était pas le Beau avant tout," wrote Flaubert to Mme. X.²⁸ No one with the slightest knowledge of Gautier, Pater, Wilde, Swinburne and Whistler can doubt their devotion to this end, and their belief in it as a distinguishing mark of art. But there were still others who believed in Beauty as the end of art, and among these may be numbered some of the chief antagonists of the doctrine, notably Ruskin. The difference lies not in phrases but in their interpretation. Not even Truth is more nearly this to me and that to thee than is Beauty, its frequent correlative.

There is, however an essential distinction between these two conceptions of Beauty: the art for art's sake men invariably found it *in* the work itself: their antagonists found it usually in the effect produced. [Ruskin called a work of art beautiful when there was nothing in it to prevent the attainment of the end it had in view, whether that be a comfortable place to sit, or the uplifting of the spirit. Art to him was distinctly the nice adjustment of means to an external end. To Flaubert, possibly the finest representative of the art for art's sake movement, Beauty was the perfection of the expression of an imaginative conception without regard to even so much as the effect his work would have on others.]

²⁷ *Oeuvres*, Calmann Levy, Paris, v. III, 163 ff.

²⁸ Sept. 18, 1846.

Indeed, all the notable and sincere professors of this doctrine are unanimous here: that art for art's sake means something that is nearly, if not quite, identical with form for form's sake. Again they discard the popular definition. To the majority of men, form is a separable thing: actually so, according to the unthinking; theoretically so, according to many cultivated students and teachers of literature and art. To men of Pater's and Flaubert's type it can be distinguished neither in fact nor in thought.

" . . . Je soutiendrai," wrote Flaubert to Mme. X, "que ce sont là deux mots vides de sens. Il n'y a pas de belles pensées sans belles formes et réciproquement. . . l'idée n'existe qu'en vertu de sa forme."²⁹

One cannot remove the color or the fragrance or the satin-like surface of the rose without destroying the flower itself: one cannot distinguish even in thought a human being from that body through which he manifests his spirit; likewise one cannot detach the tone, the language, the substance and the spirit of an artistic work without denaturing it. Soul and body, inseparable and interdependent; perfection in one the index of perfection in the other: these are the characteristics of that true art whose distinguishing mark is Form.

Inseparable as form is in that in which it is present, it is still not to be found everywhere, according to these men. The incoherent, the chaotic, the imitative, the imperfect, exist in life and in so-called art: in human life particularly, where nothing stands by itself, where interdependence rather than independence, creates a race of spiritually and physically halt, lame and blind; in so-called art, because the fashioner is so limited in imaginative grasp or in power of execution, or is so distracted by external aims, that he cannot see to the ultimate or possible perfection of a thing. Hence "form" as the distinguishing mark of art has a secondary meaning: it is not only the outward manifestation of an inward idea, but it is also necessarily the *perfect* realization in sensible form of that idea or conception. To Wilde and Whistler, particularly, the true artist is the only one who gives us Form

²⁹ Sept. 18, 1846.

in this sense; for life is "terribly deficient in form,"⁸⁰ and we should get it nowhere if there did not exist a profession whose sole *raison d'être* was its realization.

We should be greatly mistaken, however, if we believed these art for art's sake men to have been necessarily idealists, or even, if so, to have adhered to a belief in an attainable unity of the ideal. No great follower of this doctrine, so far as I know, stood, as did his predecessors in the Renaissance and earlier, for the theories that the artist is the one who perceives Truth in its singleness, and that the Ideal corresponds to the perfect concept. The art for art's sake men are not to be confused either with these, or with those aestheticians who would make the Beauty they worship a cold and rigid perfection. To them, Beauty and the forms in which it manifests itself are not to be realized rationally, but only imaginatively and, therefore, individually. Diversity of perception is not only possible, it is essential to art. Here there is practically universal agreement among the art for art's sake men.

It is interesting to notice how widely individual preferences varied, yet how indifferent the school, as a whole, was to this variety of matter and of interests. There were few to decry the classic or the romantic point of view, the idealistic or realistic, the aristocratic or the democratic. One cannot survey art for art's sake criticism in the second half of the nineteenth century and not find revealed this astonishing situation: many types of mind and quite opposite interests came together not only without a jar, but even into sympathy. Within the school, there seems to have been little readiness to mistrust another's gifts or performance provided only he gave himself up to the task of finding the most nicely adequate expression of that which his imagination grasped as a whole. "Beauty," wrote Pater, "is in the long run only fineness of truth, or what we call *expression*, the finer accommodation of speech to that vision within."⁸¹

It was just here that these men pushed their theories to an extreme and engendered confusion in the minds of the simple.

⁸⁰ Wilde, *Intentions*, London, 1905, p. 129.

⁸¹ *Essays on Style*, Macmillan & Co., 1898, p. 6. }
7

Their emphasis upon the perfect manifestation of the idea seemed to many the actual ignoring of ideas or content in art. In fact, occasionally the best of them heightened the antagonism by forcing the issue. Even Flaubert wrote, "Moi, j'admire autant le clinquant que l'or."³² In another letter he dispels our doubt,³³ but, nevertheless, he has indicated the tendency, and fostered a suspicion that will not easily be downed. There can be no question that to these men, he is not an artist who is inarticulate in whole or in part. Beauty is perfection of expression; ugliness is imperfection. Subject-matter, point of view, the poets' school, his nationality, his religion, his ethical system, all fade into insignificance by the side of expressiveness. In fact, such questions were summarily brushed away as beside the point. "Art is the most intense mode of Individualism that the world has known," wrote Wilde.³⁴ Form, they said consistently, was everything: "Ce que j'aime par-dessus tout, c'est la forme, pourvu qu'elle soit belle et rien au delà,"³⁵ cried Flaubert; love art for art's sake, wrote Swinburne and Wilde³⁶ in almost the same words, and all shall be added unto you. They fought tooth and nail the common assumptions that art was necessarily to idealize or criticize life, or merely to present it. Hence there were realists and idealists, moralists and anti-moralists, hedonists and anti-hedonists outside the school of *l'art pour l'art* as well as inside. The artist is to be known only by his product, a work of art; and his essential characteristics are an infinite capacity for taking pains, and a highly developed and extremely scrupulous artistic conscience.

The particular school which we are discussing helped to further the movement begun in the eighteenth century to give the artist or genius autonomy in his immediate sphere; but their particular contribution was their emphasis upon the prime need of artistic conscience. Lanson admirably names this element "the categorical imperative of the artistic conscience." Only by ignoring de-

³² Aug. 7, 1846.

³³ Sept. 18, 1846.

³⁴ Wilde, *The Soul of Man*, p. 17.

³⁵ Aug. 7, 1846.

³⁶ Swinburne, *Essays and Studies*, pp. 41-2; Wilde, *The English Renaissance*, pp. 12-13.

mands from without, whether they emanate from popular or learned sources, and by refusing to imitate even the beautiful in art or in nature, could the artist discover through himself the universally fine and perfect.

It is almost impossible to find unanimity regarding the nature of the effect of a work of art. That the school of *l'art pour l'art* had for its first premise the principle that art is to be known through itself and not in its effects, must help us somewhat. Nearly every thinking member of this group discarded the distinctive Romantic notion that the aim of art is to stir the emotions pleasurably or to arouse the passions, as summarily as he did the purely didactic function.³⁷ Most of them however, were willing to admit that true art through its nature, though not through intent, arouses pleasure. Since this pleasure is not far from pain, in the usual conception, it is readily distinguished from the facile emotions of gratification, excitement, moral enthusiasm, pity and terror, and from mere intellectual satisfaction. Baudelaire has given us one of the most characteristic of their expositions of artistic pleasure. He calls it "enthousiasme, un enlèvement de l'âme; enthousiasme, tout à fait indépendant de la passion, qui est l'ivresse du coeur, et de la vérité, qui est la pâture de la raison. Car la passion est chose *naturelle*, trop naturelle même, pour ne pas introduire un ton blessant, discordant, dans le domaine de la Beauté pure: trop familière et trop violente pour ne pas scandaliser les purs Désirs, les gracieuses Mélancolies et les noble Désespoirs qui habitent les régions surnaturelles de la Poésie."³⁸

If we accept—as I believe we must—Baudelaire's contention that the pleasure of art is not "naturelle," that is involuntary and spontaneous and dependent on association, we must do so intelligently and not run to the other extremes of describing this pleas-

³⁷ Since writing this, I have discovered an interesting confirmation and development of this point in Benedetto Croce's *Ariosto, Shakespeare and Corneille* (tr. by Douglas Ainslie, Holt, 1920), pp. 12-13:

"The theory of art for art, when taken as a theory of merely fanciful pleasure or of indifferent objective reproduction of things, should be firmly rejected, because it is at variance with and contradicts the nature of art and of the universal spirit."

³⁸ *Oeuvres*, III, pp. 167-8, quoted here by Baudelaire from another of his writings.

ure as mere conscious satisfaction in the artist's perfection of accomplishment, or as delight induced simply for its own sake. Convinced as the art for art's sake men were of the need of labor in execution, still they never, at their best, claimed that as an end in itself. We must never forget that the product was the thing, that indistinguishable union of form and matter, where grace and harmony and nobility are necessarily incarnate. The joy in beauty is the joy in contemplation of the perfect in itself or in its suggestion; its characteristics are "la méditation profonde," "la rêverie intense et presque douloureuse,"³⁹ "an all sufficiency of well-being in the immediate sense of the object contemplated, independently of any faith or hope that might be entertained, as to their ulterior tendency": "a new form of the 'contemplative life', founding its claims on the essential 'blessedness of vision'—the vision of perfect men and things."⁴⁰

In summary then, the theory of art for art's sake rests fundamentally on a conception of necessary and valid differences of personality and its expression. So far as art goes, it assumes that each person, provided he has the artist's gifts, is entitled to create for himself and by himself for the mere pleasure of creation; it assumes also that each of these works of art must be independent and self-subsistent. For the preserving and guarding of his imaginative conceptions or visions, and for the bringing of them into being, he alone is responsible. Not only must he reject assistance, but he must devote himself to the task, neither slighting it nor scanting the performance. The form that gives his conception existence is his sole aim, the object of his labor, the goal of his endeavors. Once the end is achieved, his work of art must take its place among the things of Beauty, giving its particular joy to those fitted to appreciate it.

IV

Several movements and reforms active at one and the same time contributed to the genesis of a new outlook on literature and the other fine arts during the eighteenth century. It has been

³⁹ Flaubert, *Corr.*, June, 1844, à Louis de Cormenin.

⁴⁰ Pater, *Marius the Epicurean*, p. 112, Macmillan & Co., 1897.

the custom of historians of Romanticism to throw the emphasis upon the "return to nature" and the revival of medievalism, and upon the justification of the imagination and emotions as valid artistic stimuli, and thereby, to ignore equally, if not more, significant forces which determined not merely the immediate Romantic movement, but the course of the fine arts even up to the present. Some day we shall have a complete history of the era that will take these forces into account, and that will put the period beside the Renaissance in the universality and the variety of its interests and accomplishments. Such a work will make the milieu of the genesis of the theory of art for art's sake so vividly clear that the latter's relation to its cause will not only seem inevitable, but will also be distinctly illuminated thereby. It is almost a hopeless task to show the existence of a theory of this kind apart from the influences which determined it. Those, however, cannot be the concern of this study, for it is distinctly limited by its end, that of revealing the existence of a theory of *l'art pour l'art* in German and English criticism before 1830. But there are at least two influences which must be outlined if I am to succeed in properly orienting this exposition.

The passing of literary patrons and the rise and development of the publishing business tended to change, in literary circles at least (though also in artistic, as the experiences of Hogarth, Blake, Flaxman and others will show), the center of interest not only from the aristocracy who gave patronage, to the democracy who must buy the printed books in large numbers, but also from the atmosphere of the traditional and the conventional to one where traditions were yet to be gathered, and conventions were yet unformed. In England particularly, it had even a more immediate effect: the rise of great political parties there made it possible for struggling authors to maintain themselves by propaganda. Literature in all three countries, England, Germany and France was becoming more and more subservient to political and social influences. But even at this time, when literary men seemed to be dissipating their energies in polemical writings, there was a contrary influence at work among the finer spirits, which tended

to obscure differences and to make for unity in a larger whole than men had yet conceived. Within the national units, men divided and subdivided their political groups: in some cases, as in France, they engaged in bloody civil war; but within the new international unit, dreamed of by so many idealists there was to be accord not in act but in aim, the common pursuit of Truth and Beauty which knows neither national lines nor partisan boundaries. Racial antagonisms and attractions, as an actual fact, either retarded or accelerated this movement. There were many Francophobes in Germany, but there were probably more Anglo-philés: Lessing deserved both titles, but Goethe, for instance, refused to group himself with the first, and offered no objection to the second appellation: in France there were Germanophiles before and after Mme. de Stael and Constant, and Anglo-philés before Victor Hugo: England's susceptibility to German influences working through the activities of Crabb Robinson and Coleridge has already been touched upon. Although in what may be called lower minds, narrower political interests served to turn literature to propaganda, in other cases, and these almost invariably the most notable, international interests tended to obscure differences as matters of concern, and to awaken pleasure in new forms, new interests, new points of view. But beneath the attraction of variety there lay a profounder motive for sympathy, a belief in the common aims of all artists.

For a century, philosophy had been gradually losing its purely intellectualistic character, and admitting one at a time the claims of the senses, of the emotions, of the intuitive powers, of the imagination. Hitherto, most of these had been regarded as low or crude forms of the rational life: now one philosopher after another discovered the validity, and often, by the way, the superiority of each in man's spiritual constitution. It was but natural that finally a philosopher should come, who should attempt to effect a quasi-reconciliation. From one point of view this was Kant's work; by the time we reach him, we do not have to question the validity of sensation, of feeling, of the imagination, for each has its distinctive character and function. But for some time

before, every man of artistic sensibilities had felt that reason through its rigid categories, had stultified rather than awakened men. To them everything had been rationalized whether or not, ~~in~~ ^{is} essence, it had originated in the reason, or, in the past, had obeyed its laws. Criticism and its subject-matter, art, had, in a large measure, been forced to submit to its control. Never, unless in the days of the Greek sophists, and of the Alexandrian and Roman rhetoricians, had the poet so much assistance: but never, perhaps, less freedom to express his whole nature. Such men, naturally, could predict only revolution, if reason were to be shown its true and subordinate function in the arts.

There were two possibilities in the way of this inevitable reaction: one that the rebellious artists should seek freedom from the restraints of objective form: the other that they or their friends should search for new principles that would make possible law in freedom, order in imagination. It is a tribute to the efficient presentation of the late eighteenth century ideals that very few sought the first outlet. Of course there were *Sturm und Drang* periods in national literatures as in individual poets' lives, but these were transient and nearly always ineffective; there have been some sporadic influences of artistic anarchy in the nineteenth century, but these also, have been few and momentary in influence. The friends who came to the assistance of the artistic geniuses who were feeling the iron hand of intellectualism were the philosophers. Even if Kant, Fichte, Schelling, Hegel and Cousin had never touched aesthetics, still their thinking was bound in time to provoke a change in the intelligent man's attitude towards art. This is so, not only because it was based on a new psychology and on the recognition of the significance and the sphere of the different faculties, but also because it presented a new front to the old problems of the nature and conditions of knowledge and of man's place in a world where both necessity and freedom are essential principles. It will be necessary to show more in detail the influences of their thinking on artistic theory: here it is sufficient to indicate that the justification of freedom in artistic creation, and the maintenance of order in art have become primarily questions awaiting philosophic resolution.

IN GERMANY

I

THE NEW CONCEPTION OF A "WORK OF ART"

It seems reasonable to believe that the changes in the connotation of the many-colored word "art" came through the German *Kunst*. Not tied as its French and English equivalents are to Latin ancestry and to many traditional definitions, it more easily escaped the bounds of its original meaning, and acquired a rich philosophical content. As early as 1767 we see signs of the approaching change of connotation in the work of Lessing. In the *Laokoon*, he had used it with few exceptions as the name of the art of painting or of sculpture and in contradistinction to poetry (*Poesie*); but in the later *Hamburgische Dramaturgie*, he gave it a more general significance. "Der wahre Kunstrichter"⁴¹ is not the student of painting, but of all forms which we now call the fine arts. He distinguished *Natur* and *Kunst*, and in the presentation of "einige Gedanken"⁴² approached some of the most interesting conclusions in the entire work. The question under discussion is the relative value of faithful imitation of nature and of beauty in art. At this time the lovers of the Gothic justified its blending of comic and tragic by the presence of confusion in actual life: the devotees of Greek art controverted this judgment and pointed out the superiority of the antique poetry and drama, because, through selection and maintenance of tone, a beauty higher than that of nature had been secured. Lessing would not go the whole way with either of the disputants, for though he admired actual nature, he believed full sensuous representation of it inartistic and untrue to human psychology and, therefore, unfaithful to life; and though he admitted the need of the selective principle in art, he believed that this selection is governed by something stronger than mere fancy, or a desire to "improve nature." It is impossible for any one of us, according to his exposition, to fix our attention on the endless variety of life; even within our own sense experience, we must abstract, or be utterly dis-

⁴¹ V. 6, p. 92, Gossche.

⁴² V. 6, pp. 322-3.

tracted. When a certain event touches us personally and beautifully, we must, consciously or unconsciously, evade impressions from other happenings that will change or mar the character of the effect. Necessary as this is in life if we are to seize its meaning or beauty, it is more necessary in art.

"In der Natur ist Alles mit Allem verbunden: Alles durchkreuzt sich, alles wechselt mit Allem, Alles verändert sich Eines in das Andere. Aber nach dieser unendlichen Mannichfaltigkeit ist sie nur ein Schauspiel für einen unendlichen Geist. Um endliche Geister an dem Genusse desselben Antheil nehmen zu lassen, mussten diese das Vermögen erhalten, ihr Schranken zu geben, die sie nicht hat, das Vermögen, abzusondern und ihre Aufmerksamkeit nach Gutdünken lenken zu können.

"Diese Vermögen üben wir in allen Augenblicken des Lebens: ohne dasselbe würde es für uns gar kein Leben geben: wir würden vor allzu verschiedenen Empfindungen nichts empfinden: wir würden ein beständiger Raub des gegenwärtigen Eindrucks sein: wir würden träumen, ohne zu wissen, was wir träumten.

"Die Bestimmung der Kunst ist, uns in dem Reiche des Schönen dieser Absonderung zu überheben, uns die Fixirung unserer Aufmerksamkeit zu erleichtern. Alles, was wir in der Natur von einem Gegenstände, oder einer Verbindung verschiedener Gegenstände, es sei der Zeit oder dem Raume nach, in unsern Gedanken absondern oder absondern zu können wünschen, sondert sie wirklich ab und gewährt uns diesen Gegenstand oder diese Verbindung verschiedener Gegenstände so lauter und bündig, als es nur immer die Empfindung, die sie erregen sollen, verstattet."⁴³

It is impossible, however, always to maintain one tone in life or in art: tears and smiles are prompted by the same events in life; tragedy and comedy actually come coincidentally. Under such circumstances, "Die Kunst weiss aus dieser Unmöglichkeit selbst Vortheil zu ziehen."⁴⁴

Lessing made it very clear that his remarks on this subject were tentative. His mind was putting forth tentacles to grasp a

⁴³ V. 6. pp. 322-3.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 323.

set of new ideas but failed in part because it did not realize how far-reaching were their possibilities. For this reason they can only be briefly mentioned here. First and most significant of his suggestions is of a work of art, not representing life, nor necessarily idealizing it, but deliberately abstracted from it; finding its *raison d'être* in Beauty, and its distinctive place "in dem Reiche des Schönen." Also, this work of art is necessarily limited by the nature of the artist and the inevitable restrictions of his vision; yet it is necessarily a whole, complete within its limitations. Here is to be found one of the first suggestions of a principle which thoroughly affected art in the nineteenth century: the one crystallized in the well-known formula that "Art is a bit of nature seen through a temperament." In Lessing's faint realizations of the peculiar essence of art, of a work of art as a limited but complete whole, as a finite vision of infinity, and of art as the expression of personality, we have evidences of profound changes coming in the meaning of *Kunst* and of *Kunstwerk*: changes that, as we shall see later, affected the English and French equivalents.

It was one of Kant's great achievements that he saw through much vague or absurdly definite thinking about *Kunst* and contributed a fresh concept of a work of art to aesthetic theory. Nevertheless, it is evident to any student of the *Kritik der Urtheilskraft*, his principal aesthetic work, that primarily he is interested in the effects of art, and in the relation of pleasure and pain to knowledge, rather than in art as *opus*, a work in itself. Were he true to his original purpose, he would have ignored detailed consideration of the character of a *Kunstwerk*, and we should have been compelled to infer his conceptions. Fortunately, he overstepped the boundaries, yet, unfortunately, he did so at the expense of consistency and often of clearness. It is impossible, therefore, to be sure that his meaning is understood or rightly interpreted. Since my purpose is not criticism of these theories, nor even their reconciliation, but merely the exposition of those that created an interest in art for its own sake, the question of consistency *per se* is not always pressing. So far, how-

ever, as it affects the understanding of Kant's principles, it occasionally forces us into tentativeness where certainty is desirable.

There can be little doubt that Kant placed art in a sphere of its own midway between that of the Understanding, the faculty of concepts, and that of the Reason, the capacity for ideas. Were there no bond between that which men know empirically and that which they apprehend through the reason, there would be a complete break between what they understand and what they desire in the way of totality and completeness. The majority of men, bound down by life, would never have any incitement to freedom, nor devotion to ideas. What art is, how it comes into being, what effects it has, are immediately important questions; but before we can answer them we must fix this fundamental conception of Kant's in mind: that art has its own world, and that it is neither the slave of the understanding, the faculty that orders and defines and recognizes experience, nor the companion and equal of the products of reason, the faculty that searches infinity and scorns all that is empirical. In spite of this, art, because it is representative, must make use of the materials of perception, which are to ordinary men seeking knowledge the materials of the understanding alone—the facts which determine the concepts. But it does not make use of them as the understanding demands. On the other hand, because art is representative, it seems to cut itself off from reason which is devoted to the theoretical; yet, because it is undetermined by the understanding, it is possible that it may have some connection with the higher rational power.

Before Kant took up the consideration of the character or of the origin of art, he made clear its effects. This order is essential to his reasoning, and, therefore, to ours. But since I shall devote some time later on to a consideration of the nature of art's effect, I can give here only a brief summary of the pertinent principles. It is only through the faculty of pleasure or pain that we can recognize fine art. But pleasure—the actual response where Beauty is apprehended—is not to be confused with the gratification of personal interests. If our satisfaction in a por-

trait lies in the fact that it keeps alive for us the thought of a dead friend, it is not artistic, but purely personal pleasure which we feel; if it lies in the fact that this portrait fulfills all the requirements of its school of painting, it is still not true artistic delight that it gives us, because our pleasure is based on the recognition of the obedience of this particular portrait to a concept of a technically perfect one. When self-interest does not color our pleasure, when obedience to conceptual requirements is not the primary ground of gratification: or, in other words, when pleasure is free from immediate interest and from logical compulsion, it is pure, undetermined by ends, and grateful in itself.

Positively considered, the distinguishing mark of this pleasure is not emotion, but reflection. Kant is very far from clear as to whether the feeling precedes or succeeds the contemplation which is imperative when Beauty is found in a work of art, but this is a matter of more concern to the psychologist than to the student of art for art's sake. His emphasis is, fortunately, not a matter of doubt. It is possible, through a study of passages, to discover the particular character of this artistic pleasure.

"Man will nur wissen, ob die blosse Vorstellung des Gegenstandes in mir mit Wohlgefallen begleitet sei, so gleichgültig ich auch immer in Ansehung der Existenz des Gegenstandes dieser Vorstellung sein mag. Man sieht leicht, das es auf das, was ich aus dieser Vorstellung in mir selbst mache, nicht auf das, worin ich von der Existenz des Gegenstandes abhängе, ankomme, um zu sagen, er sei schön, und zu beweisen, ich habe Geschmack."⁴⁵

From this it is apparent that the person who has taste—that is, the power to apprehend fine art through its pleasurable reactions—has no interest in the thing which is represented, but only in the *representation*. One may be indifferent or inimical to a man or place in real life, yet find the artistic representation a cause of profound joy, and a stimulus to contemplation. The relation to real life never concerns him; neither does he ask how far this representation is true to type. He does not

⁴⁵ *Kr. d. Ur.*, §2, Berlin, 1908.

look backward to causes or influence, but forward as the work of art, in his reflection upon it, leads him: "What I make out of this representation in *myself*" is the keynote of artistic pleasure, which is essentially subjective and to be discovered only by the individual who is free from direction or compulsion of any sort or character. This freedom is not that of listlessness, however, but that of play, activity that is delightful in itself and not because of any determined end. The analogy with child's play must break down here, for Kant has reference not to the free play of physical powers, but of the mental. Discursive reasoning, generalization, comparison, contrast, a study of causation, involve definite processes that are determined both by matter and by method, as well as by end. Aesthetic contemplation differs from these not only in its freedom from determining influences and in its unawareness of end, but in the felt harmony of the faculties in free play.

According to Kant, the two powers that are in agreement in artistic cognition, are usually separate and adverse: the Imagination and the Understanding, the power that "unites the manifold of intuition into one," and the conceptual power. A work of art is formed in accordance with no concept; it is necessarily unique; yet because the interest is centered on the form, the representation, and because pleasure is awakened through contemplation, a work of fine art, appeals at once to the Imagination and to the Understanding and through the individual suggests the universal. The relationship is purely aesthetical and not logical. The concept so far as there can be said to be one is suggested not determined: if we attempt to describe the apprehensions of the Understanding working in harmony with the Imagination, we shall find that no words can make them clear. They are richer in content than any logical concept; they are also undetermined and indeterminable. Actually, the liberated Imagination and Understanding now working in harmony, rise "aesthetically to Ideas." This is especially true of poetry.

"Sie [die Dichtkunst] erweitert das Gemüth dadurch, dass sie die Einbildungskraft in Freiheit setzt und innerhalb den

Schranken eines gegebenen Begriffs, unter der unbegrenzten Mannigfaltigkeit möglicher damit zusammenstimmender Formen, diejenige darbietet, welche die Darstellung desselben mit einer Gedankenfülle verknüpft, der kein Sprachausdruck völlig adäquat ist, und sich also ästhetisch zu Ideen erhebt."⁴⁶

If we change our point of view—a dangerous liberty—and look at Kant's conception of a work of fine art from the angle of its producer, we shall ultimately reach the same end. He does, it is true, help us somewhat, though he constantly confuses us by using *Kunst* sometimes as genus, and sometimes as species. In general Art is "production through freedom, i.e., through a will that places Reason at the basis of its actions." ("Von Rechtswegen sollte man nur die *Hervorbringung durch Freiheit d. i. durch eine Willkür, die ihren Handlungen Vernunft zum Grunde legt*, Kunst nennen.")⁴⁷ The honey-comb is not a work of art, because its producing power is instinctive and irrational. There is not the freedom which is a necessary factor when the reason acting upon the will produces Art.

On the other hand, knowledge is not the essential element in artistic production. One may have knowledge and yet not the power to create a work of art: a pair of shoes, as Kant tells us, is not to be made by the one who can describe the process most accurately, but by him who has skill (*Geschicklichkeit*). When the shoe-maker or the goldsmith, the poet or the painter, regards his work as pleasure in itself and as play, then he is producing a work of art, because he is guided not by the determined end, nor urged on by mercenary motives, but spurred on by the opportunity to work in freedom. But nevertheless, in all these forms of art, he is not free from restraint. Freedom and necessity go hand in hand, if the achievement is to be notable. For in all art, there is something essential and necessary and this is the "*mechanism*, without which the *spirit*, which must be free in Art and which alone inspires the work, would have no body, and would evaporate altogether."

⁴⁶ *Kr. d. Ur.*, §53.

⁴⁷ *Kr. d. Ur.*, §43, (1).

"Dass aber in allen freien Künsten dennoch etwas Zwangsmässiges, oder, wie man es nennt, ein Mechanismus erforderlich sei, ohne welchen der Geist, der in der Kunst frei sein muss und allein das Werk belebt, gar keinen Körper haben und gänzlich verdunsten würde, ist nicht unrathsam zu erinnern. . . ."48

Rationality, freedom, skill, play, constraint: these are all factors in the production of a work of art, generally considered. All of these are therefore essential to a work of fine art (*schöne Kunst*); but are not sufficient in themselves. What is it that distinguishes a beautifully wrought bracelet from a great poem, a work of art from a work of fine art? It is what Kant calls "purposiveness without purpose" (*Zweckmässigkeit ohne Zweck*.) The bracelet is made for a definite end, the adornment of an arm: it must be adapted to this use, and it must conform to the requirements of its type. If it has perfection—in Kant's limited use of this word—it is because it is a satisfactory bracelet, not because it is the product of a man who worked in pleasure only to express himself. Its purposiveness is objectively realized; therefore he who runs may see its clear purpose.

On the other hand, a great poem that is a work of fine art carries with it obviously no adaptation to a defined end. It is as free to all appearances as a flower or a mountain; yet like both of these, it can arouse in the contemplative spirit what Goethe later called "reflective connections." The meanest flower that blows could bring to Wordsworth thoughts that lie too deep for tears: that is, he could subjectively realize a purposiveness to which could be attached no clear objective purpose.

Though this, I believe, is the essence of Kant's exposition of the distinguishing mark of fine art, it does not exhaust the rich connotations of the term, *Zweckmässigkeit ohne Zweck*. Only one of these is immediately important. The artist who works in order to attain a certain end must subdue his matter, must eliminate all that is foreign to his purpose. The unity which he attains, though not necessarily simple, is far from complicated.

* *Kr. d. Ur.*, §43, (3).

As logical concepts tend to exclude everything but the general likenesses and to ignore differences and signs of individuality, and as definite ends tend to the standardization of production, simplicity and monotony of form as apparent in crystallization of ideas and in imitation in art grow dangerously probable. It is this condition which, Kant believes, negatives all possibility of fine art. That, it is true, must have unity, but not singleness, for its characteristic quality is the unity of the manifold. An analogy may help us. The type of education which we call vocational is open to criticism not only because its clearly defined purpose limits or hinders the development of certain tendencies and talents in a child's nature, but also because it actually destroys the integrity, which is the higher and richer unity of his personality. By it he is fitted to function in one way, but not in any way that life or his own nature may demand of him. Were it possible to educate him to that point where his personality represents the highest development of all his innate possibilities, we should find him less likely to show particular efficiency in any one direction, but more certain to adjust himself to varying conditions. Actually, by maintaining not only the integrity of his nature, but also its very human variety and by not forcing his energies into any one outlet, his masters have created a personality that later theorists, beginning with Goethe, called a work of art. And its most conspicuous qualities are these: an equilibrium of various forces, which is found in its perfection in the healthy living organism where every detail in its place is essential to the whole, and where the more complicated the structure, the more numerous its possibilities; and that internally unlimited potential energy which needs no kinetic transformation to bring realization of its significance to the observer. We do not need to extend the scope of a work of art beyond Kant's teaching to see through this analogy that purposiveness without purpose is possible only when there is the unity in variety that is comparable only to that found in animate nature.

From whatever angle we look at Kant's theory of a work of fine art, we come inevitably to the same conclusion, that it

exists in itself and not for any other reason. This does not prevent a poem or a painting, any more than the ocean or a great man or a mountain peak, from being a stimulus to moral desires or to intellectual activity. What is accomplished by a work of art is one thing; what the artist intends to accomplish, another. Criticism cannot gauge the former: it must, however, show the futility of the latter. For a work of fine art, according to Kant, is necessarily independent, self-subsistent, and committed to no cause; it seeks no admiration, it bespeaks no authority for itself, it awakens taste not because of what it accomplishes, but because of what it is.

It is in the work of Schiller that we come to the conclusion that it is form (*Form*) that is the essential element in a work of art. Kant found it impossible to maintain consistency in his discussions of this moot question; Goethe wavered often between "innere Gehalte" (content) and "Form." In fact, it was only after he had visited Italy and after he had come into intimate contact with Schiller⁴⁹ that he came to conclusions that are nearly identical at least in phrasing.⁵⁰

It is in Schiller's letters on aesthetic education⁵¹ that we find probably for the first time in this later age, a conception of form that is consistent and distinctive and unmixed with popular elements. He speaks in no uncertain tone: form, to him, is not a constituent element of art; it is art. When the substance or the material of the worker obtrudes itself upon the attention of the reader or the spectator, there is no art; only when this matter has been destroyed, that is, overcome by the form and rendered utterly subservient to it, is the product a *Kunstwerk*.

"In einem wahrhaft schönen Kunstwerk soll der Inhalt nichts, die Form aber alles thun; . . . Darin also besteht das eigentliche Kunstgeheimniss des Meisters, dass er den Stoff durch die Form vertilgt; und je imposanter, anmassender, verführerischer der Stoff an sich selbst ist, je eigenmächtiger derselbe mit seiner Wirkung sich vordrängt, oder je mehr der Betrachter geneigt

⁴⁹ 1794.

⁵⁰ *Einkl. in die Propyläen, passim.*

⁵¹ *Über die ästhetische Erziehung des Menschen.*

ist, sich unmittelbar mit dem Stoff einzulassen, desto triumphierender ist die Kunst, welche jenen zurückzwingt und über diesen die Herrschaft behauptet."⁵²

Surely no later art for art's sake man went further than this in justifying the precedence of form over matter! There is something in these words strangely akin both in spirit and in phrasing to the much later remarks of Flaubert, who may be likened to Schiller in more than this one way, obvious though the differences may be. At the same time, Schiller is to be distinguished from all those who came after him in the praise of form, not by the general character of his beliefs, but by the union in him of the philosophic and poetic points of view. He was a professed disciple of Kant, but he had what the older man lacked, aesthetic experience and an imaginatively spurred reason. Through his intimacy with many forms of art and his knowledge of the history of the arts, he knew humanly realized perfection of form, and equally well, the enervating character of its influence in many periods; but through his capacity for ideas, aided by his aesthetic experience, he could in theory attain to a conception of a frequently (or usually) unrealized perfection of form, which he called "living form" (*lebende Gestalt*)⁵³ or "beauty" (*Schönheit*.) It is this idealized form only which Schiller marked with high praise in the Letters, and for which he strove in his poetry and his dramas, and which, often partly, but more often vaguely, understood, stimulated many a later art for art's sake man to production.

What is this "living form?" It is only possible, according to Schiller, where form is life and life is form, where neither is separable or even distinguishable. A statue may have this living form, and a man may not: a tale may have it and an actual course of events may not.⁵⁴ To understand this subtle conception, we must know the foundation of Schiller's theory.

Life, whether we regard it in individual consciousness, in the state, or in humanity as a whole, is constantly swayed by con-

⁵² *Brief* XXII.

⁵³ *Brief* XV.

⁵⁴ *Brief* XV.

trary and divergent forces which disturb its integrity or destroy its completeness. Men seek freedom from necessity, only to find through culture, the imposition of more shackles, those of custom: the rational man yearns for moral unity, in himself and in the social units, but often finds, that in conquering the urge of natural instincts, and in rejecting savagery, he or they have found "barbarianism" (that is, being what Schiller calls a *Bar-bar*): a state where principles crush feeling, and where detachment and cynicism make active relationship to the life of nature impossible, because in searching for ideal truth they are spending their energies on the pure forms at the expense of content or actuality. It is clear that though freedom be the great goal of humanity, it must be harmonized with the necessity which cannot be escaped without destroying life's integrity: that, though nature must be deprived of its autocracy in the moral world, it must still be considered in its proper sphere: that, though the attempt to discover the intelligible world and its forms or patterns be the function of the rational man, still, since he is of the "mundum sensibilis," and must perforce be in it, he must not discountenance the use of his senses, but through his reason give form to that matter.⁵⁵ There are according to Schiller, "two fundamental laws of sensuous-rational nature":

"Das erste dringt auf absolute Realität: er soll alles zur Welt machen, was bloss Form ist, und alle seine Anlagen zur Erscheinung bringen: das zweite dringt auf absolute Formalität: er soll alles in sich vertilgen, was bloss Welt ist, und Uebereinstimmung in alle seine Veränderungen bringen: mit andern Worten, er soll alles Innere veräussern und alles Äussere formen."⁵⁶

The object of all human existence, it must be clear, is unity: a unity that is not the result of paucity of content, or of singleness in the character of its elements, but rather the outcome of a formal integration of abundance and variety. Of the world about us, abundance and variety are the most obvious characteristics. The senses regard this world, not in its potential unity,

⁵⁵ *Briefe* I-XIV.

⁵⁶ *Brief* XI.

but in its chaos and confusion; the understanding does order nature and gives it the semblance of unity in its variety, but in so doing, it destroys it for the intellect as living and changing, and substitutes its cold concepts for the pulsing reality. In gaining unity, totality is lost: the parts are mutilated in order that a fictitious whole may be realized. Clearness of knowledge as an end destroys feeling and intuition. On the other hand, reason, because it desires emancipation from experience and because it seeks the perfection of form which is to it the only reality, is equally ineffective in that it ignores the diverse and the manifest and concentrates attention on the One.

The dangers, Schiller argued, though seldom realized or escaped by the different kinds of men, must be avoidable. It was impossible for him to believe that the conscious search for perfection must necessarily result in imperfection; he founded his faith on the principle that "we must have the power to reform by a superior art this totality of our being, which art has destroyed."

"Es muss also falsch sein, das die Ausbildung der einzelnen Kräfte das Opfer ihrer Totalität nöthwendig macht: oder wenn auch das Gesetz der Natur noch so sehr dahin strebte, so muss es bei uns stehen, diese Totalität in unsrer Natur, welche die Kunst zerstört hat, durch eine höhere Kunst wieder herzustellen."⁶⁷

The aim of the *Aesthetic Letters* is to show that this sacrifice of totality is not forever necessary; that the attainment of the perfection which man, nation and humanity seek may come through two agencies: the play instinct, and its expression in a work of art which is the manifestation of Beauty. Very briefly, and only for our immediate purposes, the "play instinct" may be defined as the impulse that reconciles the desire for rational freedom, the search for the pure forms, with that spirit in man which rejoices in sensation, and instinct, and gladly accepts the material world as essential to its well-being; from still another point of view, as the harmony of the ego—the persistent un-

⁶⁷ Brief VI.

changeable element in personality—and of that which we of the twentieth century might call the "stream of consciousness," the awareness of time and space and of changing reality. If left to themselves, the reason or the Ego would be satisfied with form without substance: the material impulse, with natural instincts and a life of sensations, which are only substance without form. It is the play instinct "that gives form to matter and reality to form": (*Der Spieltrieb also . . . wird . . . mithin Form in die Materie und Realität in die Form bringen.*)⁶⁸ A work of art then is neither primarily ideal nor real (actual) in its constitution. It is both at once. Through matter the ideal is not realized but suggested, but it is no longer beyond the apprehension of men; through form matter is sublimated and spiritualized and it is no longer mere dross on the one hand, nor inert substance on the other. So, when it is said that a man may not have "living form" and a statue may, it is meant that the gross nature of the human being is not transformed nor transmuted by the ideal, that the unity of pure form has not given it spiritual integrity; and that in the other, the statue, the opposite has happened, since lifeless matter, through the transforming idea, has received the spirit and unity of the highest life.

It must be distinctly noticed that Kant and Schiller do not agree in their definitions of form. To the earlier philosopher it is the sensible representation of a conception, of the material which Genius gives: to Schiller (in the fine arts particularly) it is the spirit, the soul of the body which gives inert matter, unorganized and chaotic, its unity, its life and its distinctive character. Naturally therefore, any unsubdued matter, any elements unrelated to the spirit of the whole, must to Schiller, have represented the failure of form to destroy the matter, and to dominate the work. Many later art for art's sake men were undoubtedly disturbed by this difference: but through lack of penetration or of philosophical training were unable to see through the difficulty and grasp the solution.

Not only is it impossible, but it would also be fatal to stop here in the exposition of Schiller's conception of a work of art. If

⁶⁸ *Brief XIV.*

we did so, we might fall into the error of many of his disciples, that of believing that he gave through art existence to the ideal, or at least, the determination of it. Here Schiller is one with Kant. Art does not define the ideal: it does not even represent it. Neither does it present or represent the actual; truth to life is not its function. The imitation or representation of the ideal or of the real is not the distinguishing mark of art; that is what Schiller calls "aesthetical appearance" (*der ästhetische Schein*.)

Because a work of art is the product of the play instinct, its *raison d'être* cannot be the representation of truth either of the ideal or of the actual; nor, on the other hand, can it be, consciously or unconsciously, a deception. Those who justify art because of its substantial truth are as much in error as those who, like Plato, would banish it from the world of good things, because of its essential falsehood. Art is not conditioned either by observation and experience, or by understanding and concepts, or by reason and the intelligible forms. It is obedient only to the imagination, the play impulse, that makes not substance but appearance, not realities but—if you will—beautiful dreams. It is true, as has been shown, that this play instinct reconciles form and matter, but it does so at the expense of matter which form destroys, and at the expense of form from another point of view, because pure forms can never have sensible existence. Consequently, a work of art has validity neither in the Absolute, nor in the world of time. It exists through the imagination and for the imagination only. Schiller is very explicit on this point.

"Aber er besitzt dieses souveräne Recht schlechterdings auch nur in der Welt des Scheins, in dem wesenlosen Reich der Einbildungskraft, und nur, solange sich im Theoretischen gewissenhaft enthält, Existenz davon auszusagen, und solange im Praktischen darauf Versicht thut, Existenz dadurch zu erteilen. Sie sehen hieraus, dass der Dichter auf gleiche Weise aus seinen Grenzen tritt, wenn er seinem Ideal Existenz beilegt, und wenn er eine bestimmte Existenz damit bezweckt. Denn Beides kann er nicht anders zu Stande bringen, als indem er entweder sein

Dichterrecht überschreitet, durch das Ideal in das Gebiet der Erfahrung greift und durch die blosse Möglichkeit wirklichen Dasein zu bestimmen sich anmasset, oder, indem er sein Dichterrecht aufgibt, die Erfahrung in das Gebiet des Ideals greifen lässt und die Möglichkeit auf die Bedingungen der Wirklichkeit einschränkt.

"Nur, soweit er aufrichtig ist (sich von allem Anspruch auf Realität ausdrücklich lossagt,) und nur, soweit er selbstständig ist (allen Beistand der Realität entbehrt,) ist der Schein ästhetisch. Sobald er falsch ist und Realität heuchelt, und sobald er unrein und der Realität zu seiner Wirkung bedürftig ist, ist er nichts als ein niedriges Werkzeug zu materiellen Zwecken, und kann nichts für die Freiheit des Geistes beweisen."⁵⁹

Schiller, it will be seen, carried a *Kunstwerk* farther even than Kant into the world of separate entities. To him it was the noblest expression of man: it was not so to Kant. But his most distinguished contribution is the justification of form as the characteristic of art. That the general tenor of his reasoning, and not the details of his conception, was to be highly influential in the future, was only to be expected of a world not interested in metaphysical subtleties.

The many-sidedness of Goethe is to be realized very clearly by any one following the development of his conception of art and its end. He changed his point of view so frequently that it was but natural that he should vary his interpretation of *Kunst*, and his attitude towards its products. Early in his life he considered art as another manifestation of nature; later he came to believe in it as distinct from nature and superior to it, even though its starting point is necessarily actuality: in youth, he believed that expression is the aim of art; in maturity, he taught vigorously that *Form* is that which gives art distinction and validity.

Goethe's critical treatises, in contrast to those of his compatriots, Kant and Schiller, are highly intelligible. There is one clear reason for this. He was less concerned with the impressions produced by a work of art than with its objective character. Kant

⁵⁹ *Brief* XXVI.

had taught that fine art is to be recognized through its awakening of taste, or delight in beauty: Schiller had viewed a *Kunstwerk* mainly from the angle of its creator, though partly from that of the lover of art: Goethe, on the other hand, examined the work in itself and asked how far it is a poetic whole, (*der Begriff eines dichterischen Ganzen*)⁶⁰ or a spiritual organism (*etwas Geistig = Organisches*).⁶¹ Once he accepted this concept as the ideal of art, he never wavered in essentials, although he frequently changed the details of his theory.

It was through his awakening to the beauty of the Cathedral at Strasburg that Goethe received this new intuition of the organic nature of a work of art. In his autobiography, *Dichtung und Wahrheit*,⁶² he tells us the story of that great moment; in *Von Deutscher Baukunst*⁶³ he sings a prose hymn to its designer. Like most cultivated men of the eighteenth century he had grown up in an aversion to the Gothic, and to what seemed its over elaboration, its lack of purity in conception and execution, its capriciousness, its gloomy character. It had been his misfortune, also, never, until he visited Strasburg, to have seen an excellent representative of this form of art. His state of mind is well summed up in *Von Deutscher Baukunst*:⁶⁴

"Als ich das erstemal nach dem Münster ging, hatte ich den Kopf voll allgemeiner Erkenntnis guten Geschmacks. Auf Hörensagen ehrt' ich die Harmonie der Massen, die Reinheit der Formen, war ein abgesagter Feind der verworrenen Willkürlichkeiten gotischer Verzierungen. Unter die Rubrik Gotisch, gleich dem Artikel eines Wörterbuchs, häufte ich alle synonymische Missverständnisse, die mir von Unbestimmten, Ungeordnetem, Unnatürlichem, Zusammengestoppeltem, Aufgeflicktem, Überladnem jemals durch den Kopf gezogen waren. Nicht gescheiter als ein Volk, das die ganze fremde Welt barbarisch nennt, hiess alles Gotisch, was nicht in mein System passte, von dem gedrech-

⁶⁰ *D. u. W.*, *Sämmtliche Werke*, v. XXIII, p. 17, Cotta, Stuttgart und Berlin.

⁶¹ *Einkl. in die Prop.*, v. XXXIII, p. 108.

⁶² *D. u. W.*, v. XXIII, pp. 202-9.

⁶³ V. XXXIII, pp. 3-13.

⁶⁴ V. XXXIII, p. 7.

selten bunten Puppen • und Bilderwerk an, womit unsre bürgerliche Edelleute ihre Häuser schmücken, bis zu den ernsten Resten der älteren deutschen Baukunst, über die ich, auf Anlass einiger abenteuerlichen Schnörkel, in den allgemeinen Gesang stimmte: 'Ganz von Zierat erdrückt!' und so graute mir's im Gehen vorm Anblick eines missgeformten krausdorftigen Ungeheuers."

The change was almost immediate: instead of the expected disgust came transports of admiration, a sense of a beauty that had hitherto been unrecognized by him.

"Mit welcher unerwarteten Empfindung überraschte mich der Anblick, als ich davor trat! Ein ganzer grosser Eindruck füllte meine Seele, den, weil er aus tausend harmonisierenden Einzelheiten bestand, ich wohl schmecken und geniessen, keineswegs aber erkennen und erklären konnte."⁶⁵

The prose hymn to von Steinbach is the fairly immediate result of this joy: but it has little to say in explanation of the phenomenon. Obviously he was forced to the conclusions that his old standards were inadequate, that there could be beauty without simplicity and purity, and that cultivation and taste, in the narrower sense, were not essential to the artist. Profusion and variety are detrimental to art only when they are not transformed into a living whole: when they are, the appeal of the *Kunstwerk* is more powerful because of the richness and grandeur of the conception. Almost equally patent to him was a new conception of art as the product of the individual impulse, of the characteristic. The old test, which even in spite of his radical tendencies he had not yet discarded—does it conform to accepted standards?—yielded to a new: is it the adequate and unified expression of an interesting, and significant personality, whether that be of an individual or of a race? The term—a *characteristic and living whole*—sums up his new conception.

"Diese charakteristische Kunst ist nun die einzige wahre. Wenn sie aus inniger, einiger, eigner, selbständiger Empfindung um sich wirkt, unbekümmert, ja unwissend alles Fremden, da mag sie aus rauher Wildheit oder aus gebildeter Empfindsamkeit geboren werden, sie ist ganz und lebendig. Da seht ihr bei Na-

⁶⁵ V. XXXIII, pp. 7-8.

tionen und einzelnen Menschen dann unzählige Grade. Je mehr sich die Seele erhebt zu dem Gefühl der Verhältnisse, die allein schön und von Ewigkeit sind, deren Hauptakkorde man beweisen, deren Geheimnisse man nur fühlen kann, in denen sich allein das Leben des Gottgleichen Genius in seligen Melodien herumwälzt: je mehr diese Schönheit in das Wesen eines Geistes eindringt, dass sie mit ihm entstanden zu sein scheint, das ihm nichts genügt als sie, dass er nichts aus sich wirkt als sie: desto glücklicher ist der Künstler, desto herrlicher ist er, desto tiefgebeugter stehen wir da und beten an den Gesalbten Gottes."⁶⁶

Between this earlier treatment of his great aesthetic experience and his later discussion in *Dichtung und Wahrheit* there is a significant difference. The conviction of Beauty which came to him then still remained with him, but its explanation has changed in one or more important particulars. It was but to be expected that the youth who had been affected by Herder's conception of art as another manifestation of nature and by the *Sturm und Drang* forces of his age and of his own adolescence, should conceive of great art as unconscious expression and not as the product of labor and of pains. The naturalness which he and other advanced Germans of his day demanded was then to be gained through obedience to the control of one's genius rather than to the dictates of critics. Years of experience and of observation led him finally to believe that not only genius, but also artistry is essential to great work. But the artistry which he conceived of was not that which had been glorified by the critics, but a new kind which was determined by the needs of the imaginative conception. Goethe called this *execution* (*die Ausführung*) and its recognition was always to him, from this time on, the test of a work of art. The summit of art is reached, he tells us, in *Dichtung und Wahrheit*, only when execution is emphasized.⁶⁷ It is necessary for us to discover what he meant by *execution*, but in order to gain a comprehensive view, we shall have to consider several of his mature critical writings. If we depended only on his *Autobiography*, we should not see how

⁶⁶ V. XXXIII, p. 11.

⁶⁷ V. XXIII, p. 204.

interwoven with this theorizing is the consideration of the nature and scope of subject-matter ("Inhalt" or "innere Gehalte") in art.

Such a study reveals the fact that he never attained consistency in regard to the proper content of a work of art. There were times when he thought the choice of subject a matter of indifference: the real artist must not be afraid of the vulgar, because his touch will ennoble;⁶⁸ the real poet can invest even commonplace⁶⁹ and unpoetical subjects with interest; but there were still more times when he felt that the choice of content determined the artistic character of the work, and that there could be no great *Kunstwerk* but only a trick of art when a trivial subject was beautifully treated.⁷⁰

These latter, it is significant to notice, are the views of his considered works, such as *Dichtung und Wahrheit*, and *Einführung in die Propyläen*, not of the earlier, or of those expressed in epigram, or in letters, or repeated to us through another. In spite of all this, subject-matter, however important, was not the distinguishing mark of art to Goethe. The artist may take his matter from nature, but he must never strive for the reality of nature;⁷¹ he may invent his material, if that be possible, but his *Kunstwerk* remains untouched when only that is before him;⁷² he may even take an old plot, an old theme, "gegebenen Stoff," and devote his talent and energy not to invention, but to the essential task.⁷³ For there is only one thing required of all artists, no matter how significant or insignificant, how original or unoriginal, how truthful or fictitious his material may be, and that is execution, *Ausführung*.

"Das echte wahrhaft grosse Talent aber findet sein höchstes Glück in der *Ausführung*."⁷⁴

⁶⁸ *Werke*, Weimar, 1897, Pt. I, v. 48. This passage contains a phrase that is practically a German equivalent of *Part pour Part*: "Die Kunst an und für sich selbst ist edel; deshalb fürchtet sich der Künstler nicht vor dem Gemeinen."

⁶⁹ *Gespräche*, Linden, v. I, p. 29; p. 177.

⁷⁰ *D. u. W.*, v. XXIII, p. 79. *Einf. in die Prop.*, XXXIII, p. 113.

⁷¹ *Einf. in die Prop.*, v. XXXIII, pp. 107-8.

⁷² *Gespr.*, v. I, p. 30.

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ *Gespr.*, v. I, p. 66.

Execution, to Goethe, is clearly not the dressing up of ideas through language or a method of presentation, any more than it is the result of obedience to an externally imposed pattern; it is many things but first of all, the fusing of the manifold into one. It would be a serious mistake to conceive of this as a mechanical operation, as a process similar in essential details to the assembling of the parts of a clock. For Goethe was thinking not of the unity of the manifold in the inorganic world, the lifeless unity of a machine, but of that living organic unity which is found only in animate nature. The artist should not imitate the creations of nature, but he must learn from her, at least to some extent, her method of procedure in the creation of her works.

" . . . Wir . . . beim Kunstgebrauche nur dann mit der Natur wetteifern können, wenn wir die Art, wie sie bei Bildung ihre Werke verfährt, ihr wenigstens einigermassen abgelernt haben."⁷⁵

The details of Goethe's analysis of the artistic process will be considered in another section of this discussion; at present, it is necessary for us to keep in mind only the principle that the artistic whole, which he demanded, should have the unity of life, of an organism, not that of the manufactured. For once the artist has his subject-matter, his one task is infusing life and spirit into his work.

"Da werden Fakta und Charaktere überliefert, und der Dichter hat nur die *Belebung des Ganzen*."⁷⁶

Integrity that is the result not of matter, but of form, of the life-giving spirit of the artist-genius, this is the product of *Ausführung*, and the keynote of a true work of art. But it presupposes law that comes, not from without, but from within the conception itself. As man can attain spiritual integrity, or can make his achievement of personality a "work of art" only by the harmonizing of the contradictions within in obedience to the highest demands of his nature, so the artist must work with his conception, not seeking to make it like that which is without,

⁷⁵ *Einl. in die Prop.*, v. XXXIII, p. 110.

⁷⁶ *Gespr.*, v. I, p. 30.

preeminently nature, but true to itself and its inner requirements. Consequently a work of art, though it in effect, even if not in intention, resembles nature, is not nature but itself.

"Der echte, gesetzgebende Künstler strebt nach Kunstwahrheit, der gesetzlose, der einem blinden Trieb folgt, nach Naturwirklichkeit: durch jenen wird die Kunst zum höchsten Gipfel, durch diesen auf die niedrigste Stufe gebracht."⁷⁷

From all that has been said in regard to execution, it follows that its product is *Form*, and that form, that which the artist rather than nature contributes, is the essential and distinguishing characteristic of a work of art. To Goethe as to Schiller, it is primarily the vitalizing of matter: but beyond this they go separate ways. Schiller regarded *Form* as the vivifying of the dull and disordered actuality with the spirit if not the reality of the Ideal in the moments of play; Goethe conceived of it as the combined result of genius and artistry, of which the conception is only the first step and not necessarily the more important; but of which execution, the perfect and adequate expression of the conception in accordance with its own nature and in obedience to its inner law, is the determining factor. Once this end is achieved, and a work of art subsists for itself and in itself, its form is its principle of life and of beauty.

The influence of Goethe's ideas was tremendous. They, more than any other critical expressions of the time, turned the interests of men from *Sturm und Drang* to law in art. Kant and Schiller had emphasized freedom in art to such an extent that many who did not realize the full significance of their words had accepted these as justifying the anarchy that characterized that tribe of "unkempt geniuses" whom Lessing had so despised. It is true that this counsel of anarchy is not even implicit in the teachings of Kant and Schiller: Kant distinctly repudiated the supposition that he wrote his *Kritik der Urtheilskraft* for the teaching of would-be artists; and Schiller's aim was to indicate the value of æsthetic play in education. Only Goethe had the writers in embryo in mind, and only he dwelt at all upon the

⁷⁷ *Einkl. in die Prop.*, v. XXXIII, p. 116.

artistic procedure and the essential nature of a work of art from a practical point of view. It is he who again turned men to interest in the execution, and to a belief that a work of art is only possible through it, and that from this point of view, *Kunst* is execution. In making clear this idea in a conversation with Eckermann on February 28, 1824, he used a phrase that may be called the German version of *l'art pour l'art*.

"Geringern Talenten genügt nicht *die Kunst als solche* (Art for its own sake); sie haben während der Ausführung immer nur den Gewinn vor Augen, den sie durch ein fertiges Werk zu erreichen hoffen. Bei so weltlichen Zwecken und Richtungen kann aber nichts Grosses zustande kommen."⁷⁸

Pride and joy in the form is the sign of a great artist: independence and the integrity of the spiritual organism the signs of a work of art. These qualities are attainable only when the artist has ignored all external influence and pressure, and has devoted himself to the perfecting of his conception in accordance only with its internal principle of life and of beauty.

When we proceed from Goethe to Schelling in the search for another conception of a work of art, we pass not only from the atmosphere of the practical to that of the theoretical, but also from a school of thinking where *Kunst* is regarded as a distinct manifestation of certain faculties of the human spirit working singly or in new combinations, to another where it is conceived of as the result simply of a different point of view, from which the Absolute is seen as a sort of inverted philosophy. For philosophy is the study of the universal as realized through the particular; art is the manifestation of the universal by means of the particular.

To Schelling, the universe is a work of art and God the artist. The only differences between it and what are usually called works of art are not in method, nor in the character of the result, but in its scope and in its purity of attainment. For both Art and Nature are the objective realizing of the ideal, the finite presentation of the infinite, the particular representation of the

⁷⁸ *Gespr.*, v. I, p. 66.

universal, the copy of the Idea in the mind of God. To Goethe and to Schiller, nature subjectively realized meant chaos and confusion; to Schelling, it revealed, if objectively considered, the totality, the attainment of unity in variety and the evidence of internal design which were to him as to Goethe essential characteristics of a work of art. In fact, he only extended the scope of Goethe's conception to include the universe.

It was possible for Schelling to make this leap and not for Goethe, because of a very great difference in their first premises. Goethe was actually an agnostic in temperament, even if not in his attitude to all the problems which he considered: he seems to have believed that, through the work of great and many-sided men, we could gain intellectually and imaginatively (through art) that sense of totality which nature tended to destroy in us and which few intellects or imaginations were independently able to realize. On the other hand, Schelling's temperament was essentially gnostic, in hopes, if not in conscious realization: the unknown world offered no terrors to him; like others of his type he could deal bravely with the absolute and the infinite and could bring himself to believe that, in considering the abstract idea, he was dealing with *das An-sich*, the thing-in-itself.

It is not the purpose of this paper to criticize the theories presented by these men, but to explain them as briefly, and it is hoped, as clearly, as their subtlety will permit. But the very hardness of Schelling's categories and the shadowiness of his thought must be noted in a study of his conception of a work of art. Schelling, I believe, contributed an attitude of mind to the theorizing about art which helped even more than some of his ideas to prepare the way for a more general belief in the independent validity of art. For this reason, it is not out of place to call attention to his tendency to make the tangible intangible, and the intangible tangible, and to make a Platonic idea of art more real than the actuality.

It was the general tendency of the new philosophy, it must have been seen by this, to find in art the harmonizing of contraries. It lies between the world of sense and that of ideas,

and has qualities of both: it is the outcome of freedom and yet it is dependent on necessity: these are only a few instances of this tendency. Schelling carried the reconciliation of opposites to what has seemed to many persons an absurd limit. A work of art is not only what Kant and Schiller have made it: it is also that entity where *Stoff* and *Form* are inseparable, where manner and style are one, where the beautiful is sublime, and the sublime beautiful, where the sentimental and the naive are only the results of a change in point of view, where the universal is the particular, and the particular the universal. How these are harmonized in a true work of art is not always clear; but Schelling calls this condition of reconciliation of opposites—Identity or Indifference. It is the custom of Schelling's critics to poke fun at this conception. Hegel calls it "the infinite night in which all cows are black." Difficult as it is to understand it intellectually, it may still be possible to realize it aesthetically. For it is a quality which he and others had found, preëminently in Greek art, and occasionally among the moderns. Goethe had once or twice caught it; Keats, later, was to realize it at two or three great moments.

Obviously it is easier to tell when—as in a poem, for instance—there is not this Indifference. Whenever the manner, or the mood, the technique, or the purpose, forces itself on the attention of the reader, there is not complete merging of the one element in the whole: whenever a false note is struck, whenever anything is obtrusive, where there is not the subordination of every detail to the whole, Indifference does not characterize the work. Perfect equilibrium of all the constituent elements is the desirable aesthetic quality: an equilibrium which forces no interest, which attracts no attention, which carries with it no apparent significance. There is only one kind of art which in fact attains this Indifference.

Schelling taught that in the course of the centuries, three types of so-called art had developed, three ways in which there was the objective realizing of the universal in the particular. These were what he calls (1) "Schematismus," for which there is

no exact English equivalent, where the particular is known through the general; (2) Allegory, where the general is realized from or through the particular; and (3) the Symbolic, which is the synthesis of the two, where the general neither signifies the particular nor the particular, the general, but where these two are one.

"Die Synthesis dieser beiden, wo weder das Allgemeine das Besondere, noch das Besondere das Allgemeine bedeutet, sondern wo beide absolut eins sind, ist das Symbolische."⁷⁹

Unfortunately he gives us no illustrations from literary history except for the last: the epics of Homer, particularly the *Iliad*, he makes the classic examples of the symbolic. But we may fill up the gaps,—not, however, without trepidation. All of these, he makes clear, are representations of the creative imagination (*Einbildungskraft*); none is a pure imitation of nature. Of *Schematismus*, we may instance any artistic representation of a type as such, notably *Everyman*, where the dramatist intends our seeing our particular selves in the representation of universal humanity. Of allegory, *Pilgrim's Progress* is representative, for Bunyan undoubtedly hoped that the universal human experience should be realized through the pilgrimage of the individualized Christian. Both of these clearly mean more than meets the ear or eye; Homer's epics, on the other hand, are susceptible to neither the allegorical nor the schematic interpretation. In the two former, there is division, and therefore not the identity which is essential to great art; in the last, the Homeric epics, there is the complete unity, which at once quiets and impresses and baffles the reader, for it suggests unlimited possibilities, yet offers, in its absolute indifference, no realization of them.

"Der Zauber der homerischen Dichtung und der ganzen Mythologie ruht allerdings mit darauf, dass sie die allegorische Bedeutung auch als Möglichkeit enthält—man kann auch wirklich durchweg alles allegorisiren.—Darauf beruht die Unendlichkeit des Sinns in der griechischen Mythologie. Aber das Allgemeine ist nur als Möglichkeit darin. Das An-sich davon

⁷⁹ *Phil. der K., Werke*, Stuttgart und Augsburg, 1859, v. V, p. 407.

ist weder allegorisch noch schematisch, sondern die absolute Indifferenz beider—das Symbolische."⁸⁰

There is no escape from Schelling's conclusion that the highest art—or the only true art—is the symbolic, in his limited sense, since only that attains the heights of Indifference. In this art, there is no meaning intended, yet infinite meaning possible. Only the form is of interest, not the significance. Yet the latter haunts us and spurs us to search for it, but we never find it. Great art, according to Schelling, is necessarily suggestive: it releases the imagination; but, because it never gives satisfaction, it induces no satiety.

"Thou, silent form, dost tease us out of thought,
As doth eternity."

To Schelling, form is a relative term. It is the medium by which this harmonizing of contradictories is made manifest. "Die Form ist nur der Leib, mit dem sie sich bekleidet, und in dem sie objektiv wird."⁸¹ But at the same time, it is practically indistinguishable from substance: "die Unterscheidung von Stoff und Form aber kann nur darauf beruhen, dass, was in dem Stoff als absolute Identität gesetzt ist, in der Form als relative gesetzt werde."⁸²

But these are only empirical distinctions: in the absolute, the universal and the particular are one; the content and the form are inseparable. Art, in our plane of existence, is the objective manifestation of this eternal unity, and therefore, requires a body for its soul, and a "Form" for its "Stoff." Because that form realizes neither the universal nor the particular, yet suggests each and both, it is from one point of view the nearest earthly approach to the highest reality, the thing-in-itself, and from another, that which is of interest because of itself and nothing more.

Schelling's test of the art lover, then, is not his ability to recognize single beauties ("einzelnen Schönheiten"), nor to feel

⁸⁰ *Phil. d. K.*, v. V., pp. 409-10.

⁸¹ *Phil. d. K.*, v. V, p. 505.

⁸² *Ibid.*

the effects of art as comparable to those of nature. "Such a one," he declared, "has never truly experienced and known Art for its own sake" ("hat die Kunst als Kunst wahrhaft nie erfahren und erkannt.")⁸³ To appreciate art as art, he must regard it as one of the manifestations of the Absolute, of significance only when considered as a whole, and independent of everything save itself. It has equal validity with philosophy and with nature, and equal freedom; for its sphere is apart from these, and its orbit does not touch theirs.

It may be noticed that in this discussion, several names prominent in German criticism, have been ignored; most conspicuously perhaps, those of Hegel and Friedrich Schlegel. The latter, though a distinguished member of an allied group—the Romanticists—working for a freer art, is to be credited only with an indirect influence on the changing connotations of *Kunstwerk*. His theory of artistic Irony, it is true, profoundly affected men's conceptions of the creative mood, and in turn, its product, a work of art, but it deserves a place in the coming discussion of the new theories of the artist, rather than just here. As to Hegel, another significant figure in the movement for *l'art pour l'art*, there is little to be said here. At a later time it may be possible to show his not-inconsiderable influence in this movement; but since his contributions were largely summaries of, and logical deductions from, the reasoning of his predecessors, they need not concern us now.

However diverse may be the details of the new conceptions of a *Kunstwerk*, it must be obvious by this, that fundamentally there is only one view, and that now, philosophy and criticism have given to men an idea of art for which they can live and even die. Up to this, "art" as an essential element of efficient literary production—that is, Pope's connotation in "True ease in writing comes from *art*, not chance"—had incited study and dutiful efforts, but it had not aroused enthusiasm. An incentive to this devotion came only with the new philosophy and particularly with the new psychology. The ages-long tendency to regard the

⁸³ *Phil. d. K.*, v. V, p. 359.

